

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JUILLET-DÉCEMBRE 1931





# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXIV

JUILLET-DÉCEMBRE 1931

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1931

Tous droits réservés





## SUR L'ORIGINE DES MUTULES DORIQUES

---

J'ai montré ailleurs comment le triglyphe dorique des Grecs se liait, fonctionnellement et décorativement, au pré-triglyphe des Créto-Mycéniens et à la claire-voie égyptienne, et voulu prouver qu'il était dans l'architecture grecque le rappel ornemental de l'ancienne *ὑπὸ πύλῳ* grillée du lanterneau. Cette explication des triglyphes *fenestrarum imagines*, dont Euripide <sup>1</sup> n'eût pas douté, mais que Vitruve <sup>2</sup>, déjà, n'a plus comprise et qu'il n'a rappelée que pour la discuter et la rejeter, entraînant dans son erreur les érudits de deux millénaires, s'accorde parfaitement avec le sens et l'emploi de la métope, revêtement d'un bout de poutre entre deux ouvertures (*opes*). Je ne reviendrai pas ici sur le détail de la démonstration, que je crois élucider définitivement, sinon certes tous les problèmes concernant la couverture de l'édifice grec primitif, du moins le sens originel de la frise dorique, ainsi que son emploi pléthorique ultérieur, unique dans l'architecture. Je veux maintenant me permettre, puisqu'il faut toujours adjoindre à la preuve quelque hypothèse nouvelle, d'imaginer une explication des mutules doriques, que je n'entends d'ailleurs présenter ici que sous certaines réserves.

Lorsque l'entablement pétrifié fut figé décorativement, *taenia*, *regulae* et gouttes formèrent comme un larmier réduit de l'architrave, une sorte de raccourci du triple bandeau de l'épistyle ionique, dont les trois saillies successives vont écartant et protégeant de l'eau (le pire ennemi de tout élément

1. On sait que dans *Iphigen. Taur.*, v. 113, Pylade se propose de passer par les *triglyphes* pour pénétrer dans le temple d'Artémis.

2. Vitruve, IV, 2.

constructif extérieur en bois) la face lisse de la poutre maîtresse<sup>1</sup>. Les gouttes, régularisées pour l'œil dans leur forme, leur nombre et leurs places respectives, méritaient d'être maintenues, et les constructeurs grecs, qui n'avaient pas conçu le chéneau comme nous, pouvaient concéder aux artistes cette évocation des gouttes d'eau hésitant au bord d'un larmier. Ils ont de même maintenu par tradition les mutules et leurs gouttes. Mais toute cette charpenterie compliquée devait avoir un sens organique originel.

La grille du triglyphe n'avait primitivement derrière elle qu'un espace libre. C'est pourquoi elle devait être fixée aux pièces constructives voisines. On voit, selon ce principe, le triglyphe solidement maintenu sur l'architrave (*regulae* et gouttes) et débordant sur les « métopes » contiguës, cependant que, par-dessus, une réglette assure la stabilité des trois barres verticales<sup>2</sup>. L'analogie avec la fenêtre ne serait pas complète s'il n'y avait pas un moyen, non pas seulement d'en interdire le passage par des barreaux, mais de la clore par un volet. N'aurait-ce pas été le rôle de ce complément indispensable du triglyphe, le mutule?

On s'accorde généralement à voir dans les mutules des planchettes chevillées contre le plafond du larmier, des *antepagmenta*, dont les clous de bois montrent encore leur tête sous les espèces des *guttae*. Mais pourquoi là ces planchettes? Les explications données sont peu satisfaisantes : sous quelque angle qu'on les présente, elles supposent un double emploi, si encore elles ne sont pas tout à fait impossibles.

Celle de A. Choisy semble la plus simple : un coffrage de

1. Cf. G. Guadet, *Élém. et th. de l'archit.*, I, p. 329 sq. et 344.

2. Sur ce schéma de fenêtre, cf. R. Herbig, *Fenster an Tempeln und monumentalen Profanbauten*, in *Arch. Jahrb.*, XLIV (1929), p. 227, fig. 2, et p. 258, fig. 23. L'encastrement du triglyphe dans les pièces de charpente voisines, tel que l'expliquent Perrot et Chipiez (*Hist. art*, VI, p. 712 sq. et fig. 309), ne s'éloigne pas des vraisemblances. Mais il faudrait faire glisser le système d'une largeur de poutre, et mettre les triglyphes devant les opes, et les métopes devant les solives. Le solivage a pu, d'ailleurs, dès la construction protohellénique, être déjà, comme dans l'entablement dorique, non pas à hauteur de la frise, mais à l'étage supérieur.



planches emboîte les abouts des chevrons, et les *mutuli* servent à maintenir celles qui garnissent le dessous du larmier <sup>1</sup>. Mais pourquoi ne pas cheviller directement les planches aux chevrons? Un voligeage tapissant le plafond du larmier n'a nul besoin de semblables couvre-joints, qu'on ne trouve pas dans d'autres architectures.

Si, en revanche, on imagine plusieurs pièces différentes perpendiculaires à la sablière, elles se répètent. C'est le reproche qu'on adressera à la reconstitution de Perrot et Chipiez <sup>2</sup>, dont la planchette supplémentaire est inutile : le besoin de donner « plus de raide <sup>3</sup> » aux chevilles a l'air d'une plaisanterie.

Supposer plusieurs pièces rampantes conduit à doubler ou à désaxer les chevrons. Si, en effet, les *mutuli* joignent entre eux deux chevrons, et que les chevrons soient au-dessus des triglyphes, les *mutuli* ne seront plus au-dessus des triglyphes : raisonnement qui ne semble pas avoir été tenu par F. Benoit <sup>4</sup>, dont la « réalisation en bois de la construction hellénique en pierre » montre une ordonnance tordue, pénible, même présentée, comme il fait, de biais. Cette solution supprime l'exacte et nécessaire correspondance des triglyphes et des mutules, ou elle oblige à imaginer un étage supplémentaire.

En somme, on n'a pas expliqué la planchette qui aurait représenté le mutule dans la corniche en bois. On a seulement montré comment elle pouvait être chevillée : exégèse plus constructive sans doute que celle des gouttes d'eau, mais qui n'exclut pas une autre explication que je soumettrai plus loin.

Nous voyons que le mutule est normalement superposé au triglyphe. Le triglyphe, avec ce qui le porte et ce qui le sur-

1. A. Choisy, *Hist. archit.*, I, p. 288.

2. Perrot et Chipiez, *Hist. art.*, VI, p. 716 sq., fig. 312 et 313.

3. *Ibid.*, p. 713.

4. F. Benoit, *Archit. Antiq.*, p. 315, fig. 210, 211. Supposant que les triglyphes représentent des poutres, F. Benoit a dû placer les chevrons exactement au-dessus d'eux : aussi est-il obligé de montrer chaque mutule à cheval sur un triglyphe et une métope.



monte, donne à l'ordre dorique son caractère, sa *virilité* : l'entablement qui en est privé est ionique, c'est-à-dire non dorique. C'est que le triglyphe, avec sa *regula* et son mutule, constitue un ensemble fonctionnel. La couleur bleue a continué à distinguer ce groupe organique des éléments constructifs dans lesquels il est inséré, *taenia*, ou canaux intermutulaires (*viae*), qui font partie de pièces longues différentes, peintes en rouge. Les gouttes sont également des organes distincts par leur saillie et souvent par leur couleur, mais étroitement rattachés au groupe du triglyphe.

Le mutule peut, a-t-on pensé encore, représenter, non plus une planchette de faible épaisseur (ce qu'il est devenu), mais originellement le chevron lui-même<sup>1</sup>. Il serait en ce cas parfaitement à sa place au-dessus du triglyphe, si le triglyphe marquait l'extrémité d'une solive. La restauration de l'entablement dorique selon Vitruve par A. Choisy ne prévoit, en effet, de mutules qu'à l'aplomb des triglyphes<sup>2</sup>. Les chevrons-*mutuli* prennent appui sur les triglyphes par l'intermédiaire d'une sablière mince; placée en porte-à-faux sur les chevrons, une planche longitudinale forme l'armier par sa tranche extérieure.

Les intéressantes suggestions faites dernièrement par K. Rhomaios<sup>3</sup> sur les corniches archaïques de Thermos et de Calydon apporteront, croit-on, une confirmation de l'exactitude de la théorie vitruvienne sur ce point. A Thermos, des madriers devaient porter directement sur l'assise de la frise (les plaques de terre cuite des métopes en conserveraient

1. Dans la reconstitution de Guadet, *l. l.* (justement critiquée par L. B. Holland, *Orig. Doric. entabl.*, in *Amer. Journ. arch.*, XXI (1917), p. 141 et fig. 9), le chevron-mutule est protégé sur sa face extérieure par une planchette de revêtement formant larmier. Mais cette planchette protectrice, pour expliquer le retrait du mutule, laisse découverte la partie inférieure de la tête du chevron, celle qui risque le plus de pourrir! Quant aux gouttes, elles n'ont plus aucun rôle.

2. A. Choisy, *Vitruve*, I, p. 111 sq. et IV, pl. XX à XXIII. « Les *viae* restent, comme les métopes au-dessus desquelles elles règnent, à l'état de champs lisses » (*ibid.*, p. 112), qui peuvent être décorés d'ornements peints.

3. K. Rhomaios, *Archäol. Instit. Hundertjahrfeier*, p. 254 sq. Cf. R. Vallois, *Rev. ét. gr.*, XLIV (1931), p. 44.



les traces); à Calydon, un γείτον plat en poros<sup>1</sup> reposait, d'après les encoches de sa face inférieure, sur de semblables madriers. On pense que ces chevrons équidistants (dont la hauteur est naturellement inconnue) étaient les *mutuli* de Vitruve. Mais que sont devenues les gouttes<sup>2</sup>? Y a-t-il trace de chevilles dans les encoches du γείτον? Il est assuré que les chevrons prenaient bien appui d'une manière ou d'une autre sur l'assise de la frise. Ce qui est difficilement justifiable, c'est la tablette rectangulaire à dix-huit gouttes du mutule. De toute façon, l'hypothèse d'une traduction *directe* du chevron en mutule ne rend pas compte du faible relief des mutules, du rôle des gouttes, de la hauteur du larmier ni de son coffrage céramique<sup>3</sup>.

Dans sa reconstitution personnelle de l'entablement dorique primitif<sup>4</sup>, A. Choisy, pour mieux faire saisir le mode d'assemblage, incline à 45 degrés le volet-mutule, en le faisant pivoter comme autour d'une charnière horizontale fixée dans la sablière. L'espace séparant du mutule le haut du triglyphe est, en effet, normalement très réduit<sup>5</sup> et agrémenté souvent d'une moulure reliant le mutule au triglyphe<sup>6</sup>. Le mutule, d'autre

1. Cette pièce n'est-elle pas trop lourde, même faite de poros très léger (n'oublions pas que le poids actuel du poros est inférieur à celui qu'il avait il y a 2.500 ans), pour être placée en porte-à-faux sur des chevrons de bois, et ne s'agirait-il pas seulement d'une sablière retournée? Voir Perrot et Chipiez, *Hist. art.*, VI, p. 716, fig. 312. On trouverait, dans cette hypothèse, une place pour cet « ἀρχογείστον superposé », pièce longitudinale dont on ne sait trop que faire (?). Cf. R. Vallois, *l. l.*

2. K. Rhomaios fait peut-être un peu facilement abstraction de détails qui n'ont pu subsister, pétrifiés, jusqu'au temple classique, que parce qu'ils avaient un sens constructif aux époques primitives. Cf. *op. cit.*, p. 255 : *Von den Guttae, dem bekrönenden Kymation und der Geisonbasis mit oder ohne Blattwelle, dürfen wir wohl absehen. Sie sind sicher sekundäre Bildungen und können in archaischer Zeit alle fehlen.*

3. Cf. R. Borrmann, *Die Keramik in der Baukunst*, p. 40 sq.; J. Durm, *Bauk. Gr.*, 3<sup>e</sup> éd., p. 200 sq. et 273 sq.

4. A. Choisy, *Hist. archit.*, I, p. 288, fig. 2.

5. Cf. L. B. Holland, *Orig. Doric entabl.*, in *Amer. Journ. arch.*, XXI (1917), p. 144.

6. Cf. J. Durm, *Bauk. Gr.*, 3<sup>e</sup> éd., p. 273 sq., fig. 244 sq. (aux Propylées d'Athènes, moulure ornée de rais-de-cœur); R. Koldewey et O. Puchstein, *Gr. Tempel Unterital. und Sicil.*, p. 179, fig. 159 et pl. 26 (temple des Dioscures à Agrigente, moulure complexe).



part, peut être complètement séparé de la sablière par un petit canal, et se présenter *comme une tablette rectangulaire indépendante*, montrant par là, semble-t-il, que son origine n'est pas dans le chevron lui-même<sup>1</sup>; il peut être aussi, à ce niveau, relié par un filet à ses deux voisins<sup>2</sup>. Ne pourrait-on, dans ces conditions, supposer que les tableaux inclinés des mutules se sont inspirés de volets de bois (ou de métal), tels que ceux qui permettaient, à la muraille d'Athènes encore, ou au Télestérion d'Éleusis, de fermer les *ὀπαι*? Ainsi liés aux triglyphes, *fenestrarum imagines*, on comprendrait que les mutules eussent existé aussi bien sur les façades que sur les longs côtés du temple dorique<sup>3</sup>. Ce seraient les *imagines* des anciens volets de fermeture des *opes*, fixés, après avoir perdu leur fonction utile, sur le plafond de bois du larmier : déjà ordinairement appliqués là, rien n'eût été changé pour l'œil quand ils s'y fussent cristallisés<sup>4</sup>. Par la suite, lorsque *ope* et métope ne furent plus sentis comme fonctionnellement distincts (le triglyphe étant aveuglé), quand ils alternèrent comme deux motifs décoratifs, on plaça au-dessus de la métope un mutule plus étroit parfois d'abord, puis normalement égal à celui du triglyphe. La demi-largeur des mutules surmontant les métopes dans certains temples archaïques montre que la *régularité* des mutules fut acquise postérieurement, comme celle des gouttes, pour des raisons décoratives<sup>5</sup>. Peut-être

1. Cf. J. Durm, *op. cit.*, p. 273, fig. 273, fig. 244 (à g.).

2. Cf. *ibid.* (Propylées).

3. Les chevrons inclinés selon les versants du comble ne devraient être représentés que sur les flancs de l'édifice. Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. art.*, VI, p. 724 : « S'il y a des mutules sur les côtés, il n'y en aura pas en façade, et réciproquement, s'il y en a en façade, il n'y en aura pas sur les côtés. » Le petit toit des frontons étrusques, il est vrai, permettrait d'imaginer un antécédent constructif à la corniche horizontale des façades.

4. Dans les dessins d'enfants, jamais les volets ne manquent à côté des fenêtres.

5. Les triglyphes du temple C de Sélinonte (dont l'aspect de grille à trois barreaux est si net) sont surmontés d'un mutule de même largeur; au-dessus des métopes, qui sont pourtant plus larges que les triglyphes (L. B. Holland, *l. l.*), il n'existe qu'un abrégé de mutule. Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. art.*, VI, p. 721, fig. 316; R. Koldewey et O. Puchstein, *Gr. Tempel Unterital. und Sicil.*, p. 99, fig. 71. De même au temple D de Sélinonte, Koldewey et Puch-



même trouvait-on le mutule mieux à sa place au-dessus du triglyphe, si, ne comprenant plus le sens originel des *opes* et métopes, on prenait, comme les théoriciens tardifs, la métope pour un remplissage, le triglyphe pour l'organe portant. Les mutules auraient pu ainsi, anciennement déjà, être confondus avec les chevrons inclinés d'un comble à deux versants, bien que leur origine eût été tout autre.

L'absence de mutules au-dessus des métopes dans la reconstruction vitruvienne, la différence entre les mutules larges des triglyphes et les demi-mutules des métopes au temple C de Sélinonte et ailleurs, seraient expliqués par l'hypothèse d'un volet de fermeture de l'ὀπή au-dessus du triglyphe, inutile au-dessus de la métope.

Or nous savons que, dans les habitations mycénienes et grecques, les ouvertures, permettant l'entrée de l'air et de la lumière et la sortie de la fumée, pouvaient être interdites non pas seulement aux voleurs, aux amants et aux juges, mais à la pluie et au froid. Les ὀπζί, ancêtres de la cheminée, de la fenêtre — et du triglyphe — pouvaient être munies non seulement de barreaux, mais d'un couvercle (τηλίξ) pour les fermer<sup>1</sup>. Des panneaux de bois (θυρίδες κατὰρραιτοί), faits de planches horizontales, que renforçaient deux traverses

stein, *op. cit.*, p. 107, fig. 81. On observerait la même disproportion à l'ancien Hécatompédon d'Athènes (cf. D. S. Robertson, *Gr. and Rom. Archit.*, p. 83, fig. 35) et dans d'autres monuments archaïques de l'Acropole (cf. O. Wiegand, *Poros-Archit.*, pl. XII). Le petit temple de Thétis figuré sur le vase François montre aussi les mutules des métopes plus étroites et dépourvus de gouttes; la fontaine du même vase porte des mutules étroites à trois gouttes au-dessus des métopes, et larges à quatre gouttes au-dessus des triglyphes. Cf. R. Vallois, *Étude sur les formes architecturales dans les peint. de vas. gr.*, *Rev. arch.*, XI (1908), p. 386. Le nombre canonique des gouttes est dix-huit, distribuées en trois rangées de six. Mais on a des exemples de deux rangées (« Hécatompédon » d'Athènes) ou de quatre rangées de gouttes (temple F de Sélinonte, Koldewey et Puchstein, *op. cit.*, p. 119, fig. 96, et temple d'Hercule à Agrigente, K. et P., p. 151, fig. 132). Notons enfin que certains temples doriques se passent complètement de mutules : par ex. le temple archaïque de Déméter à Paestum (Koldewey et Puchstein, *op. cit.*, p. 18 sq.).

1. Cf. Aristophane, *Guêpes*, v. 147 : ποῦ εἴς τ' ἔσλ' αἰ; demande Bdélycléon, qui veut faire rentrer son père cherchant à s'échapper de sa maison par l'ὀπή pour aller juger.

(ἀντίζυγα), clouées sur elles par cinq rivets de fer chacune (ἡλοις σιδηροί[ς] πλατέσ[ι]ν πέντε εἰς τὸ ἀντίζυγον) pouvaient se rabattre pour clore les ouvertures de la galerie du rempart d'Athènes<sup>1</sup>. Au Téléstérion d'Eleusis, l'éclairage normal était donné par un *opaion* central, permettant aussi l'issue de la fumée des torches : lorsque la célébration des mystères préservait l'obscurité, dans les rites diurnes, les ὀπαί de la toiture devaient pouvoir être fermées à volonté par des abattants<sup>2</sup>. Des volets mobiles, peints à l'encaustique (πίνακες), pouvaient clore les baies de l'*hypolampas* des édifices déliens à lanterneau<sup>3</sup>.

Quant aux gouttes des mutules, elles rappelleraient, nous dit-on, des chevilles en bois. Curieuses chevilles, serrées les unes contre les autres, qui eussent dû faire promptement éclater, par leur nombre et leur diamètre, l'inutile tablette qu'elles sont censées fixer<sup>4</sup>! Ne sont-elles pas, d'autre part,

1. L'inscription *I. G. II*, 167, qui nous donne ces détails, date de 306 avant J.-C. ; mais elle concerne une restauration qui s'est bornée à remettre dans l'état original les anciennes murailles, construites tout de suite après les guerres médiques (Thuc., I, 89). Cette inscription a été particulièrement étudiée par A. Choisy, *Études épigraphiques*, p. 56 et 71 et fig. 1, et L. D. Caskey, *The roofed Gallery on the walls of Athens*, in *Amer. Journ. arch.*, XIV (1910), p. 298 sq., pl. VI et fig. 2. Voir spécialement ce qui concerne les lignes 75 sq. du fameux devis, L. D. Caskey, *op. cit.*, p. 309, n. 1, et L. B. Holland, *Amer. Journ. arch.*, XXI (1917), p. 154. Des abattants de même modèle ont été employés ailleurs qu'aux murailles d'Athènes et peuvent être considérés comme une fermeture normale des meurtrières de remparts. Cf. Saglio et Pottier, *Dict. Ant.* s. v. *fenestra* (Ch. Chipiez), p. 1038 ; F. Noack, *Arch. Anz.*, XXXI (1916), col. 231, fig. 12 et col. 238 ; R. Herbig, *Das Fenster in der Architektur des Altertums*, Diss. Heidelberg (1929), p. 43, n. 57. Pour la construction de volets ordinaires de fenêtres, cf. *Dict. Ant.*, l. l. (se reporter particulièrement à la fig. 2942, montrant des volets formés de planches, que des clous à tête ronde fixent sur des traverses) ; R. Herbig, *op. cit.*, p. 29.

2. Cf. F. Noack, *Eleusis*, p. 162 sq. ; D. S. Robertson, *Gr. and Rom. archit.*, p. 172 sq. ; R. Herbig, *Arch. Jahrb.*, XLIV (1929), p. 257.

3. Cf. G. Leroux, *L'Édifice hypostyle*, p. 256 sq. Je ne suis d'ailleurs nullement d'accord avec G. Leroux sur l'époque (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. d'après G. L.) à laquelle le dispositif du lanterneau avait pu être transmis par l'Égypte à la Grèce.

4. L. B. Holland, *Amer. Journ. arch.*, XXI (1917), p. 141, estime déjà que le nombre des chevilles des *regulae* ne peut avoir été adopté, au risque de faire éclater les planchettes, que pour des motifs très pressants.



un insuffisant procédé d'attache de grosses poutres, spécialement pour qui suppose que les *mutuli* traduisent directement les chevrons? C'était bien risquer que d'exposer d'importants assemblages de bois, en un pareil emplacement, à une rapide pourriture! Pourquoi, enfin laisser dépasser les têtes de ces chevilles, puisqu'elles n'avaient pas à être déplacées<sup>1</sup>? Pour expliquer ces gouttes, on devrait plutôt, semble-t-il, penser aux clous de métal, dont on n'ignore pas l'utilisation habituelle dans la construction mésopotamienne, mycénienne et grecque. Un clou a une tête; une cheville, non. N'y aurait-il pas, ici en particulier, lieu de songer à des rivets métalliques, et ne pourrait-on comprendre le mutule comme l'image pétrifiée soit d'un ancien volet de métal fait de plusieurs lames rapprochées et rivées ensemble (procédé courant, connu, pour ainsi dire, de tout temps des ouvriers en métaux, « ferblantiers » et couvreurs), soit au moins, comme aux murailles d'Athènes, d'abattants en bois, à traverses assujetties par des clous en fer à tête plate<sup>2</sup>?

Ce n'est là, je le répète, qu'une hypothèse. Mais il ne m'a pas semblé impossible qu'un volet, compris comme un abat-tant à rivets<sup>3</sup>, selon la manière dont nous voyons que les

1. Le jeu compliqué de planchettes et de chevilles imaginé par Perrot et Chipiez, *Hist. art.*, VI, p. 716, fig. 312, donne un peu l'impression d'une charpenterie de poupées. Il me semble également dangereux de rechercher aux origines de la construction grecque une unité *standard* quelconque, planche ou brique. Chaque organe, au contraire, eut sa genèse propre. O. Benndorf l'a montré pour l'acrotère (*Esterr. Jahresh.*, II (1899), p. 1 sq.); je voudrais l'avoir fait pour le triglyphe.

2. Ces volets eussent été eux-mêmes, une fois leur fonction disparue, cloués au plafond du larmier : ce qui expliquerait suffisamment les trous notés dans la corniche archaïque en tuf de Samothrace par Conze, *Samothrake*, II, p. 22 et pl. VIII, 1 et 2.

3. Ne chicanons pas trop sur le nombre des gouttes, variable malgré leur régularité habituelle, ni sur la transcription de la charnière de fixation des volets (le système pouvait être construit selon le principe du châssis à tabatière) ou leur dimension relative par rapport aux triglyphes pétrifiés que nous connaissons. De même que le triglyphe a été simplifié, schématisé, rendu conventionnel avant d'être définitivement transmué en un dé de pierre (cf. D. S. Robertson, *Gr. and Rom. archit.*, p. 65), de même la traduction ne saurait être littérale des organes primitifs aux formes décoratives sty-

Greco l'employaient, ait été normalement fixé au-dessus de chaque  $\delta\pi\eta$  du lanterneau dès le mégaron protohellénique, et que les  $\pi\epsilon\nu\alpha\lambda\epsilon\varsigma$  à *guttae* des mutules doriques aient dû leur longue fortune à cette parenté directe avec le triglyphe, *fenestrae imago*.

R. DEMANGEL.

Montpellier, mai 1931.

lisées des mutules : on « n'a pu garder trace que des pièces principales » (Perrot et Chipiez, *Hist. art*, VII, p. 534).

---



# DIVUS AUGUSTUS

## L'IDÉE DYNASTIQUE CHEZ LES EMPEREURS JULIO-CLAUDIENS

---

A travers les intrigues du palais ou du prétoire, il semble qu'une loi tacite, de Tibère à Néron, ait régulièrement dévolu l'empire au représentant le plus proche ou le plus qualifié du sang d'Auguste. C'est par elle que Caligula s'impose à Tibère malgré ses défiances, et, lui ayant succédé, se défait sans peine de Gemellus. Le choix de Claude et de Néron est en apparence plus difficile à y ramener, l'un et l'autre étant des Claudii et non des Julii. Mais il faut bien prendre garde que la notion d'une gens Julia, maîtresse de l'empire, s'est très vite élargie en celle, plus compréhensive et plus juste, d'une « maison auguste », *domus Augusta*, et que, du vivant même d'Auguste, un sanctuaire est dédié, à Carthage, à la *gens Augusta*. Le sentiment de l'unité et de la continuité bienfaisante de la maison impériale semble s'être développé très tôt, en particulier chez les provinciaux, et il n'est pas étonnant que pour s'exprimer, indifférent au gentilice, il ait eu recours au terme, populaire entre tous, d'*Augustus*. Il paraît logique en particulier que l'expression de « maison auguste », *domus Augusta* dans les dédicaces latines, οἰκος αὐγούστου chez Philon d'Alexandrie, apparaisse vers le moment où l'empire passe des Jules aux Claudes, sans quitter en effet la maison d'Auguste. Car Claude et Néron appartiennent, de façon diverse, à la famille du *divus*. Claude se rattache à lui par sa mère Antonia, fille d'Octavie. Néron, par les deux Agrippines, en descend en droite ligne, et les singularités bien connues de sa titulature impériale ont visiblement pour but de mettre ce privilège en relief : fils adoptif du *divus Claudius*, il ne se nomme pas,

comme on s'y attendrait, petit-fils de Drusus, père de Claude, mais de Germanicus, et par cet habile détour, il peut se dire *Tiberii pronepos*, ce qui est peu de chose, et *Divi Augusti abnepos*, ce qui est immense<sup>1</sup>. Son adoption par Claude lui a assurément frayé les voies au trône. Mais elle ne l'a en rien rapproché du sang d'Auguste, et l'on peut soutenir sans paradoxe qu'avant même d'entrer dans la famille de Claude, Néron avait sur Britannicus cette supériorité, d'être, non pas, comme M. Ferrero y insiste à tort, le rejeton de Drusus — M. Fabia a déjà répondu que Britannicus l'était plus encore<sup>2</sup> — mais, chose plus considérable, descendant direct d'Auguste. Le fait qu'il le fût par les femmes ne diminuait en rien, semble-t-il, la valeur de cette naissance. Outre que la société du temps paraît avoir été complaisante aux lignées maternelles, les circonstances faisaient qu'on ne pouvait descendre d'Auguste par les hommes<sup>3</sup>. Ce qui importait, c'était, Tacite le relève justement, d'être de la postérité des Césars : *et quod tunc spectaretur, e Caesarum posteris*<sup>4</sup>. Une telle origine ouvrait quelque espérance d'arriver à l'empire, et c'est aussi pourquoi elle était parfois si fatale. Lorsqu'elles ne frappent pas au hasard de leur haine ou de leur convoitise, les cruautés de Caligula, de Claude et surtout d'Agrippine atteignent systématiquement ceux qui jouissent, surtout au même degré que le prince, du titre de descendant d'Au-

1. Néron s'appelle dans les inscriptions officielles : *Divi Claudii f. Germanici Caes. n. Ti. Caesar. Aug. pron. Divi Augusti abn.* Schiller (*Gesch. des röm. Kaiserreiches unter Nero*, p. 77) observe à ce propos que « le fait de descendre d'Auguste passait pour être un meilleur droit que celui de descendre de Claude ».

2. Cf. Fabia, *la Mère de Néron*, in *Rev. de philol.*, 1911, p. 146-147. L'auteur critiquait l'article de G. Ferrero paru dans la *Revue de Paris*. M. Ferrero n'en persiste pas moins dans son dernier livre, *les Femmes des Césars*, p. 200 et suiv., à vanter chez Agrippine et Néron le sang de Drusus et des Claudes.

3. M. Piganiol a relevé dans les textes du temps les traces d'une tendance matriarcale; cf. ses *Observat. sur une loi de l'emp. Claude*, in *Mélanges Cagnat*, p. 153. A vrai dire, tous les exemples invoqués peuvent aussi s'expliquer par les privilèges du sang des Césars, et le fait qu'Auguste n'ayant pas eu de fils, ils n'ont pu se transmettre que par sa fille Julie, et au besoin par sa sœur Octavie (voyez l'ex. de Marcellus).

4. *Ann.*, XIII, 1.



guste<sup>1</sup>. On est donc fondé à prêter aux uns et aux autres le sentiment d'un lien dynastique, reposant sur la naissance et impliquant comme un droit.

L'idée dynastique tire généralement sa force devant l'opinion publique de deux ordres de privilèges : privilèges temporels que lui assurent les mérites du fondateur, privilèges spirituels qui lui apportent le secours d'un « droit divin ». Or, ni les uns ni les autres n'ont manqué à la dynastie d'Auguste. Les premiers vont de soi. Les Romains se sont sentis si obligés envers Auguste, que leur reconnaissance a longtemps profité à ses successeurs. Au reste, leur sens républicain n'avait jamais exclu le respect des grandes familles qui illustrent l'État. Laquelle pouvait au 1<sup>er</sup> siècle rivaliser avec celle de César et d'Auguste? Quant aux seconds, pour être moins discernables, ils n'en sont pas moins solides : le droit divin n'a pas fait défaut aux princes julio-claudiens<sup>2</sup> ; ce qui est remarquable, c'est qu'ils n'ont point eu à en chercher la source ailleurs que dans leur famille même ; le dieu qui fonde leurs droits surnaturels n'est pas Jupiter, ni même Mars et Vénus, leurs patrons, mais Auguste lui-même, le *Divus Augustus*.

L'importance de l'acte constitutionnel de septembre 14 a été considérable à tous égards. Il a décidé de l'avenir et, dans une large mesure, de la forme du culte impérial. Peut-être n'a-t-on pas assez insisté sur les conséquences directes qu'il eut pour l'histoire du premier empire. Il ne dote pas seulement le ciel d'un nouveau dieu. Par la consécration du fondateur il assure un prestige divin à l'institution impériale ; bien mieux, il prolonge par une activité céleste l'œuvre humaine d'Auguste. Les sénateurs qui votèrent d'emblée l'apothéose crurent sans doute du même coup payer au grand homme toute leur dette. Il est vraisemblable qu'ils ne tenaient

1. P. ex. Rubellius Plautus, *pari ac Nerone gradu a divo Augusto* (Ann., XIII, 19).

2. Bickermann, dans son remarquable article de l'*Archiv. für Religionswiss.*, 1929, sur l'apothéose, nie trop rigoureusement, p. 30, l'existence à Rome d'une pareille conception ; elle s'est fait jour à plusieurs reprises dans l'histoire du principat.

pas à ce que son souvenir continuât de dominer la vie publique. Mais il en devait être autrement ; pourvu d'un clergé, d'un temple, de fêtes solennelles, le *Divus Augustus* avait tous les éléments d'une sorte de règne posthume. Nous voudrions rechercher ici comment il en usa jusqu'à la mort de Néron <sup>1</sup>. Il y a lieu de distinguer plusieurs objets dans cette étude ; en premier lieu, l'attitude des empereurs à l'égard du culte ainsi créé. Il ne faut pas oublier, d'autre part, à côté du culte officiel du *Divus*, les hommages rendus à ses attributs plus particuliers, sa Victoire, sa Paix, etc. On s'exposerait sans cette précaution à réduire de beaucoup la signification réelle du culte officiel. Inversement, on risque de se méprendre sur la portée véritable des abstractions augustes si on les sépare du *Divus Augustus* dont, à cette époque, elles sont solidaires.

\* \* \*

## I. — LE CULTE OFFICIEL DU DIVUS AUGUSTUS.

Les provinces et de nombreux particuliers, même en Italie, n'ont pas hésité, on le sait, à rendre un culte à Auguste vivant <sup>2</sup>. Pour ceux-là, le décret d'apothéose n'a fait qu'abolir les restrictions de forme et pourvoir leur dieu d'un nom définitif. Tout autre a été son importance à Rome, où seul il a permis le développement d'une liturgie officielle, ayant ses prêtres et ses sanctuaires. Le petit peuple, il est vrai, adorait depuis une vingtaine d'années, entre les Lares des carrefours, le *genius Augusti*. Mais cette dévotion était détournée dans son objet, et socialement limitée. D'autre part, à l'intérieur même de sa maison, Auguste, de son vivant, avait reçu des hommages de piété ; en 13 on avait vu Tibère dédier publiquement un autel au *numen* de son père adoptif, qui dominait la même

1. Je laisse naturellement de côté le culte provincial et municipal. Cf. sur ce sujet Beurlier, *Essai sur le culte imp.*, et Toutain, *les Cultes païens dans l'emp. rom.*, I, p. 43 et suiv.

2. Voir cependant les justes réserves de Pippidi, in *Rev. Ét. lat.*, 1931, 1<sup>er</sup> sem., p. 83.



année les fêtes de son triomphe pannonique <sup>1</sup>. Mais ce geste avait surtout la valeur d'un symbole de filiale obéissance. A partir de 14 le culte est ouvertement rendu au *Divus*, et par les Romains de toute condition. Il affecte, à vrai dire, deux formes parallèles : pratiqué par des représentants de la cité, magistrats ou prêtres, il fait figure de culte d'État; desservi par sa famille dans une chapelle du Palatin, il apparaît comme une sorte de religion domestique. A la première forme se rattache l'institution d'un flamine, d'un collège de *sodales Augustales*, et d'un temple, qui ne sera inauguré qu'en 37; à la seconde, la création de jeux Palatins et le sacerdoce de Livie. Culte officiel et culte domestique ne sont d'ailleurs pas sans contact. Le trait caractéristique du flaminat créé en 14 est précisément qu'il est réservé, en fait sinon en droit, à un membre de la famille du *Divus*. Le premier titulaire a été Germanicus; quand celui-ci mourra, il sera nommément spécifié qu'il ne sera remplacé dans cette charge que par un *Julius* <sup>2</sup>. D'autre part, les membres de la famille impériale semblent avoir été inscrits d'office en surnombre dans le collège des *Augustales* <sup>3</sup>. L'intention était donc assez claire de laisser aux princes le contrôle de ce culte. Toutefois, le culte domestique du Palatin a un tel caractère qu'il convient de l'étudier à part, et en premier.

#### LE CULTE DOMESTIQUE : LIVIE, TIBÈRE ET AGRIPPINE.

Nous possédons sur ce culte les renseignements peu abondants des historiens, des allusions suggestives de Tacite, et un remarquable monument figuré. Dion Cassius d'abord nous apprend que Livie, devenue par l'adoption testamentaire d'Auguste *Julia Augusta*, fut nommée prêtresse du

1. Sur la dédicace de cet autel, cf. C. I. L., I<sup>2</sup>, p. 231. Sur sa signification, voir notre étude, *Res. arch.*, 1930, II, p. 34.

2. Tac., *Ann.*, II, 83.

3. Cf. l'étude d'ensemble de Dessau, in *Ephem. epigr.*, III, p. 205.

nouveau dieu, pour lequel elle institua des jeux<sup>1</sup>. Les monnaies frappées sous Tibère au type du *Divus pater* portent parfois au revers une figure de prêtresse où les numismates ont assurément raison de reconnaître Livie<sup>2</sup>. Considérée fictivement comme la fille du *Divus*, dont le titre de *pater* est d'ailleurs significatif — il est le père de Julia Augusta et de Tibère, et aussi celui de la patrie — la grande veuve était désignée pour rendre à Auguste le culte qu'on rend à un père. C'est dans ces fonctions émouvantes que le graveur du beau camée de Vienne l'a représentée : elle-même parée des attributs de Cérès ou de Cybèle, elle tient dans sa main droite et contemple religieusement le buste de son mari, son père et son dieu, dont la tête est radiée<sup>3</sup>. Le *Divus Augustus* apparaît ici tel que sur les monnaies contemporaines, tel aussi qu'au sommet du grand camée de France. Et la présence en face de lui de Livie a sur tous ces monuments la même signification ; c'est avant tout la *sacerdos Augusti* que l'on honore. N'a-t-on pas là aussi l'explication de l'étrange « querelle de préséance » qui nous est racontée par Tacite : Livie avait dédié au *Divus Augustus* une statue de culte près du théâtre de Marcellus<sup>4</sup> ; Tibère passait pour s'être secrètement irrité que, dans la dédicace, elle eût mis son nom avant le sien : *Tiberii nomen suo postscripserat*<sup>5</sup>. On conviendra qu'en la circonstance Livie y avait quelque droit. Ce n'est pas comme veuve ni comme mère qu'elle dédiait la statue, mais comme la meilleure dépositaire de la tradition et du culte du *Divus*. D'une manière

1. Dio Cass., LVI, 46 : καὶ ἐπεὶ ἱερεῖάν τε τὴν Λιουίαν τὴν Ἰουλίαν τε καὶ Ἀύγουστον ἤδη καλομένην ἀπέθεξαν. Καὶ οἱ μὲν καὶ βασιλόγῳ γράσθαι ἐν ταῖς ἱεροουργίαις αἴτην ἐπέπραψαν. Allusion aux jeux de Livie chez Tacite, *Ann.*, I, 73 : ludis, quos mater sua in memoriam Augusti sacrasset.

2. Cf. par ex. Cohen, *Méd. imp.*, I<sup>2</sup>, p. 77, n° 93 : Livie tient un épi. Sur d'autres monnaies de Tibère elle figure comme allégorie de *Pietas* (envers Auguste), *ibid.*, p. 170, n° 1-2.

3. Cf. la reprod. du camée dans la belle publication de Eichler et Kris, *Die Kameen im kunsthist. Museum in Wien*, 1927, p. 57, n° 9 (pl. V). Noter l'identité des attributs de Livie avec ceux de la monnaie citée n. 2.

4. Cf. C. I. L. I<sup>2</sup>, p. 236. Il s'agit d'une statue de culte, puisque les Arvales, comme on le verra plus loin, y font des sacrifices.

5. Tac., *Ann.*, III, 64.



générale, ses titres de *Julia Augusta* et de *sacerdos Augusti* rendent raison de la popularité dont elle jouit sous Tibère et de l'ascendant qu'elle put exercer sur son fils, bien mieux que sa seule dignité de femme et de mère ou de vulgaires ambitions<sup>1</sup>.

Peut-être Tibère n'a-t-il pas vu sa mère occuper ce rôle sans impatience. Elle risquait de trop accuser le défaut de prestige personnel dont il a profondément souffert. N'oublions pas toutefois qu'elle lui créait du même coup une sorte de légitimation : abrité derrière sa mère, il pouvait se réclamer plus facilement d'Auguste.

Les prétentions d'Agrippine le menaçaient tout autrement. Nous n'avons pas à rappeler ici l'origine du malentendu qui s'est poursuivi dès le début entre Tibère et Germanicus et qui a donné en 19 à la mort soudaine du prince un si fâcheux écho. Il est difficile de savoir sur quels fondements l'opinion publique, d'un mouvement puissant, opposait Germanicus à Tibère comme un successeur plus qualifié d'Auguste. Le souvenir du glorieux Drusus ne suffit pas à la justifier, à moins qu'on ne doive admettre, ce qui est assez probable, que ce cadet de Tibère, né après le divorce de Livie, passait auprès de beaucoup de Romains pour être le fils d'Auguste<sup>2</sup>. En droit du moins Germanicus n'avait sur Tibère, en ce qui concerne l'héritage de l'empire, aucun avantage. Bien au contraire, c'est de Tibère, par adoption, qu'il tenait son nom de *Julius* et l'espoir de régner un jour. Les menées sournoises et tenaces que poursuivirent après sa mort sa famille et ses partisans sont dominées par une revendication précise, dont l'origine est différente. Je ne crois pas qu'on ait assez relevé à cet égard les claires allusions de Tacite : le sens qu'Agrippine donne depuis 19 à sa campagne acharnée contre Tibère, c'est une protestation, au nom du véritable sang d'Auguste, contre une sorte d'usurpation. Agrippine dénie à Tibère le droit, qu'elle

1. Selon Dio Cass., LVII, 12, on aurait même songé à nommer Tibère par sa mère. Cf. là-dessus Piganiol, *loc. cit.* Tous les honneurs qu'on lui prodigue s'adressent manifestement à la compagne devenue la fille du *Divus*.

2. Cf. Albertini, *l'Emp. rom.* p. 40. Voir pourtant Carcopino, *Rev. hist.*, 1929, II, p. 225-236.

seule croit posséder — elle, fille de Julie — de représenter le sang d'Auguste.

Tacite, en effet, sans avoir nettement dégagé cette prétention d'Agrippine, nous a laissé les moyens de la définir; au moment où les légions de Germanie se révoltent à la mort d'Auguste, et où Germanicus est sollicité de mettre sa famille en sécurité, il nous dit le refus énergique d'Agrippine de quitter les camps : « *Issue du divin Auguste, elle n'avait pas dégénéré au milieu des périls* » (*se divo Augusto ortam neque degenerem*) <sup>1</sup>. Plus caractéristique encore est l'incident qui la met quelques années plus tard, veuve aigrie, aux prises avec Tibère : « Agrippine, toujours intraitable, et qu'exaspérait le danger de sa parente, court chez Tibère et le trouve sacrifiant à son père. Voyant dans ce fait un motif de reproche, elle s'écrie qu'il sied mal d'immoler des victimes au divin Auguste à qui persécute sa postérité. Son âme divine n'a point passé dans de muettes images, *mais elle, son image vivante, issue de son sang céleste*, comprend le danger et prend le deuil, etc. » (*se, imaginem veram, caelesti sanguine ortam*) <sup>2</sup>. On peut se demander à quelle source Tacite a pris un renseignement aussi anecdotique. Je croirais volontiers que c'est à ces mémoires laissés par la seconde Agrippine, mémoires qui devaient être, nous le verrons, une apologie du vrai sang d'Auguste, et que Tacite cite lui-même quelques lignes plus loin comme sa source <sup>3</sup>. En tout cas, l'accent du récit est trop particulier et trop conforme à celui du précédent pour qu'on puisse mettre en doute sa vérité textuelle, et on ne risque guère d'exagérer sa portée historique; il nous fait saisir le fond

1. *Ann.*, I, 40. Nous reproduisons en général, pour les passages cités de Tacite, la traduction Gœlzer.

2. *Ibid.*, IV, 52 : *Agrippina semper atrox, tum et periculo propinqua accensa, pergit ad Tiberium, ac forte sacrificantem patri repperit. Quo initio invidiae, non ejusdem ait mactare divo Augusto victimas et posteros ejus insectari. Non in effigies mutas divinum spiritum transfusum; se imaginem veram, caelesti sanguine ortam, intellegere discrimen, suscipere sordis...* On s'étonne que M. Ferrero n'ait pas songé à citer ce passage capital dans son chapitre sur Tibère et Agrippine, *op. cit.*, p. 117 et suiv.

3. *Ann.*, IV, 53.



même du dissentiment qui divise si profondément Tibère et le parti d'Agrippine, à savoir la valeur des traditions, du sang qu'ils représentent l'un et l'autre vis-à-vis du « sang céleste » d'Auguste<sup>1</sup>. Fils adoptif, Tibère n'a pas une goutte de ce sang privilégié; son règne manque donc de légitimité, à plus forte raison le culte que, dans la chapelle de son palais, il prétend rendre au *pater*. En revanche, par Julie, dont les scandales ne semblent en rien avoir gêné ces prétentions, ce sang glorieux s'est transmis à Agrippine. Mêlé à celui du populaire Germanicus, qui descendait de son côté de la sœur du dieu, il coule dans les veines de leurs nombreux enfants. Ce qu'on a appelé « le sang de Germanicus »<sup>2</sup>, c'est donc d'abord et plus exactement le sang d'Agrippine, et mieux le sang d'Auguste. Et c'est lui qui finira par l'emporter. De son vivant même Tibère, conscient de la gravité du problème, semble avoir essayé, tout en se défendant contre Agrippine, de préserver les droits de son sang; à la mort de Drusus il recommande au Sénat les enfants de Germanicus, devenus une seconde fois orphelins : « Ce sont, dit-il, les arrière-petits-fils d'Auguste : *Augusti pronepotes* »<sup>3</sup>. »

Quand, excédé des menées d'Agrippine et harcelé par Séjan, il aura fait périr cruellement avec leur mère les deux aînés, Néron et Drusus, il épargnera du moins le dernier fils Caligula, et se croira obligé de l'associer dans son testament au fils de Drusus, Gemellus, non sans prévoir sans doute que des deux serait le plus fort.

Tibère n'a point pour sa part négligé le culte de celui qu'il avait rigoureusement le droit d'appeler son père; Tacite vient de nous le montrer lui offrant un sacrifice, de caractère apparemment domestique. En ce qui concerne le culte public, il ne s'est pas hâté de dédier le grand temple qu'il avait fait

1. La profonde mésintelligence qui régnait entre Livie et Agrippine peut aussi se traduire par une rivalité de cette nature; comme à Tibère, Agrippine refusait à Livie le droit de représenter la tradition d'Auguste. On a vu combien Livie était attachée à ses privilèges.

2. C'est le titre de l'étude de Beulé.

3. Tac., *Ann.*, IV, 8.

construire, sur mandat du sénat, au pied du Palatin. Négligence? Ou désir de refréner les manifestations d'un culte qui donnait lieu déjà à quelques abus<sup>1</sup>? Cet homme sceptique était mal fait pour le prôner. Toutefois, n'oublions pas que, selon Dion Cassius, un culte régulier fut rendu au *Divus*, en attendant l'achèvement de son temple, dans le sanctuaire de Mars Ultor, foyer de traditions augustéennes par excellence<sup>2</sup>; que Tibère s'associa à sa mère dans la dédicace de la statue du théâtre de Marcellus, qu'il dédia son effigie à Bovillae, en même temps qu'un sanctuaire gentilice des Jules, et convertit en temple la maison mortuaire de Nole en Campanie<sup>3</sup>. Ajoutons que les monnaies de bronze frappées sous lui magnifient largement le *Divus pater*, et qu'il a su tirer de sa *victoria*, au moment du triomphe de Germanicus, un très habile parti. En vérité, son empressement à honorer Auguste ne fait bien souvent que répondre à la ténacité avec laquelle ses adversaires cherchent à l'accaparer. Rarement dieu a été plus jalousement disputé que le *Divus Augustus* en ces années.

#### LE CULTE PUBLIC : CALIGULA ET NÉRON.

Le zèle de Tibère devait bientôt paraître tiède à côté de celui de Caligula. Le règne de celui-ci commence par une série de mesures relativement cohérentes dont la signification, du point de vue où nous nous plaçons, est considérable. Un des premiers actes du fils d'Agrippine, de l'arrière-petit-fils d'Au-

1. Dès le début de son règne, Tacite (*Ann.*, I, 73) nous le montre écrivant aux consuls pour les empêcher d'accueillir les accusations qu'un délateur dirigeait contre un certain Falanius, coupable : 1° d'avoir admis un mime décrié dans la confrérie des *cultores Augusti*; 2° d'avoir, en vendant ses jardins, aliéné une statue d'Auguste. Tibère répond sagement *non ideo decretum patri suo caelum, ut in perniciem civium is honor verteretur*, ce qui n'empêche pas Tacite, en relatant l'incident, d'incriminer Tibère (*Tiberii arte*).

2. Dio Cass., LVI, 46.

3. Cf. Tac., *Ann.*, II, 41 (à la fin de 16) : *Fine anni... sacrarium genti Juliae effigiesque divo Augusto apud Bovillas dicantur*. En 26, Tibère se rend en Campanie, *specie dedicandi templa... apud Nola Augusti*; cf. *ibid.*, IV, 57.



guste, lorsqu'il a rendu correctement hommage à la dépouille de Tibère, et lorsqu'il a ramené des îles, avec une piété ostentatoire, les cendres de sa mère et de ses frères pour les déposer dans le mausolée d'Auguste, sous de sobres épitaphes où retentit le nom du *Divus Augustus*<sup>1</sup>, c'est de faire solennellement la dédicace du temple laissé achevé par Tibère. Geste symbolique : du point de vue politique, il était habile pour le jeune prince de se rattacher directement au grand homme par-dessus son prédécesseur impopulaire; la valeur de cette recommandation n'échappera pas, après lui, à Claude ni à Néron. Du point de vue religieux, l'adresse n'était pas moindre. Caligula paraissait rendre aux yeux des Romains, vivant et jeune, le sang d'Auguste. Aussi n'a-t-il rien négligé dans cet ordre de propagande; à sa mère Agrippine, à défaut d'une consécration, il a accordé des honneurs posthumes exceptionnels : jeux de cirque et *carpentum*<sup>2</sup>. Surtout il a voulu que sa grand'mère Antonia recueillît tous les honneurs qu'avait revêtus Livie : elle devint notamment, pour les quelques mois qui lui restaient à vivre, *Augusta* et *Sacerdos Augusti*<sup>3</sup>, et il me paraît probable que c'est elle qui a prêté ses traits à l'allégorie de la *Pietas* qui orne le revers du grand bronze frappé pour commémorer l'inauguration du temple<sup>4</sup>. Caligula trouvait sans doute dans ces honneurs une sorte de revanche contre celle qu'il appelait par dérision l'Ulysse en jupon. Mais il voulait surtout s'emparer d'un culte entre tous utile, et affirmer sur lui ses droits naturels. Du temple qu'il venait de dédier il fit en quelque sorte le vestibule de son nouveau palais. Son attitude, il est vrai, ne semble pas toujours avoir

1. Suétone, *Calig.*, 15. Cf. les épitaphes in *C. I. L.*, VI, nos 886 (Agrippine) et 887 (Néron César).

2. Suét., *loc. cit.* : *matri circenses carpentumque quo in pompa traduce-retur*. Cf. sur une monnaie de Caligula l'image d'Agrippine au droit, celle du *carpentum* au revers (Cohen, I<sup>2</sup>, p. 231).

3. Suét., *ibid.* : *Antoniae aviae, quidquid unquam Livia Augusta honorum cepisset, uno s. c. conguessit*. Cf. les monnaies représentant Antonia Augusta, au revers ses insignes de *sacerdos Augusti* (Cohen I<sup>2</sup>, p. 222).

4. Cohen I<sup>2</sup>, p. 238. J'ai montré ailleurs (*Mélanges de Rome*, 1930, p. 145 et suiv.) l'intérêt de cette monnaie pour l'étude de la décoration du temple.

ne si efféminée. Il n'épargna pas Antonia, et se mit plus tard à célébrer son aïeul Antoine d'une manière qui devait faire tort à la mémoire d'Auguste<sup>1</sup>. On perd toujours sa peine à vouloir retrouver chez lui une pensée systématique et constante. Mais il est vraisemblable que sa théorie indolente des droits fins du souverain, que Philon nous le montre exposant à Sertorius Macro<sup>2</sup>, s'appuyait pour une bonne part sur sa qualité de descendant du *Divus*. Il semble qu'on puisse aussi expliquer par là certaines de ses fantaisies. Suétone relate parmi ses incohérences la monstrueuse accusation qu'il portait contre Auguste et Julie : de leur union incestueuse serait issue Agrippine<sup>3</sup>. Mais de la part d'un prince si indulgent pour l'inceste, et si pénétré des privilèges du sang, cette fantaisie peut avoir un but, celui de diminuer d'un degré le chemin qui le séparait de son divin aïeul.

Avec lui, en tout cas, le culte du *Divus Augustus*, sous sa forme officielle, fait des progrès considérables. D'abord, il n'est pas indifférent qu'il ait maintenant un temple à lui, d'une décoration magnifique et symbolique, proche du Forum et déjà sur le Palatin. Il semble que Caligula ait fait plus : en premier lieu, au dieu il donne une parèdre : quand meurt sa sœur Drusilla, il la fait consacrer *diva* et l'honore dans le même temple. C'était sans doute une fâcheuse manière de rendre hommage à Auguste. Mais la forme des honneurs qu'il accorde à Drusilla est significative : il choisit pour jour de consécration l'anniversaire de la naissance d'Auguste, le *natalis Iovis Augusti*<sup>4</sup>. Quelle est la nature du rapport établi entre les

1. Cf. Suét., *ibid.*, 23.

2. *Leg. ad Gaium*, éd. Cohn-Wendland, 54. Théorie rigoureuse de l'absolutisme de droit divin. Noter qu'ailleurs, § 43, Philon rapporte que Tibère soupçonnait Caligula d'hostilité envers la maison des Claudes, d'attachement exclusif à sa race maternelle : ὡς κακόνουν μὲν ἅπαντι τῷ Κλαυδίων ὄκω, προσκείμενον δὲ μόνῳ τῷ μητρῷῳ γενεῇ (celui d'Agrippine).

3. Suét., *loc. cit.*

4. Henzen, *Acta fr. Arvalium*, p. XLVI et n. 2. Toutefois, d'après Dion Cassius (IX, 41), Drusille eut un sanctuaire spécial, et une statue de culte dans le temple de Vénus Genetrix. Ces honneurs ne s'excluent d'ailleurs pas. Nous voyons aussi que Caligula semble s'être efforcé de faire coïncider, au moins les fêtes de l'inauguration du temple d'Auguste, l'anniversaire de



deux événements? Les consécrationes suivantes et les cérémonies qui les commémorent peuvent nous aider à le comprendre. Claude consacrera Livie, devenue la *Diva Augusta* : c'est au temple d'Auguste qu'il organisera son culte, au *divus Augustus* en même temps qu'à elle que les Arvales sacrifieront pour célébrer cet anniversaire <sup>1</sup>. Quand Claude à son tour sera mort et divinisé, son culte viendra les rejoindre au même endroit, jusqu'au temps du moins où Vespasien achèvera le temple spécial du Coelius bâti par Agrippine. Sous Néron, le *Divus Augustus*, la *Diva Augusta* et le *Divus Claudius* forment une triade qui apparaît solidaire dans la liturgie des Arvales. De Drusilla il n'est plus question depuis 41; en revanche la *Diva Claudia*, fille de Poppée, et la *Diva Poppaea* elle-même entreront pour quelques années dans le temple. Cette solidarité des *Divi* ne semble pas être fortuite. Elle paraît répondre à l'idée d'une sorte de dépendance des nouveaux venus à l'égard du premier *Divus* — le *Divus Augustus*, car il est remarquable que le *Divus Julius* n'est jamais compté parmi les *divi* impériaux <sup>2</sup>, — comme si l'apothéose de Livie, puis de Claude, était en une certaine mesure une conséquence de celle d'Auguste, comme si les grâces divines d'Auguste avaient aussi la vertu d'ouvrir le ciel à ses parents. Il est possible que cette croyance, plus ou moins réalisée, explique la composition du grand Camée de France, où le *Divus Augustus*, siégeant au ciel, domine si nettement, non seulement le cercle de sa famille vivante, sur le registre central, mais aussi, en haut, les deux figures célestes <sup>3</sup>. Elle pourrait aussi expliquer la mesure de Néron, qui fit détruire le temple qu'Agrippine projetait pour Claude. Plutôt qu'une insulte à la mémoire du *Divus Claudius*, n'était-ce pas le désir de ne pas rompre cette solidarité des *divi* autour de la grande

la mort d'Auguste et celui de sa propre naissance (Dion Cassius, LIX, 7 : διὰ τὸ τὰ γενέθλια αὐτοῦ τὴν ἡμέραν ἐκαίνην εἶναι· τὴν γὰρ ἡ τελευταία τοῦ Αυγούστου).

1. Voir *infra*, p. 27.

2. Le fait est signalé par Henzen, *op. cit.*, p. 149.

3. Cf. *Rev. arch.*, 1930, II, p. 27 : l'ascension des princes au ciel, au même titre que les victoires de Germanicus, glorifie la puissance d'Auguste.

figure d'Auguste, de ne pas diminuer la valeur d'un temple, qui était comme le sanctuaire de toute divinité auguste? Aussi bien n'y eut-il, pour tous les descendants d'Auguste, qu'un seul tombeau, son mausolée!

Quel était le contenu du culte du *Divus Augustus*? Dans le Panthéon romain, quelles attributions lui étaient dévolues? Il paraît au premier abord difficile de le dire. Dans le domaine des choses militaires, le rôle céleste du *Divus* est plus aisément saisissable : c'est sa victoire qui agit et que l'on honore. Pour le reste nous sommes mal instruits. L'anecdote où Tacite nous montre des agents provocateurs invitant Agrippine à embrasser publiquement la statue du dieu sur le Forum semble impliquer qu'on la croyait douée, comme celle de toute divinité, d'un privilège d'asile<sup>1</sup>. À défaut de textes littéraires, les Actes des Arvales nous indiquent en quelles occasions le *Divus Augustus* était l'objet d'un culte de la part des collèges sacerdotaux, seul ou associé aux dieux capitolins. Nous avons, en effet, le droit de penser que les Arvales n'étaient pas seuls à célébrer des rites publics pour le salut du prince en ses anniversaires. Tout ce qui dans leur liturgie s'applique à ces objets peut être considéré comme l'expression même du culte officiel, dirigé de près par l'empereur. Il y a donc lieu d'étudier de ce point de vue très attentivement les fragments qui nous sont parvenus de leurs Actes.

Or, parmi ceux qui remontent à Tibère, on ne trouve trace ni de prière ni de sacrifice au *Divus Augustus*. Il est vrai que leur nombre et leur étendue sont tout particulièrement minces. Toutefois, certaines formules conservées autorisent des conjectures : ni en 27, ni en 36, ni en 37, le *Divus Augustus* n'est compris parmi les dieux auxquels les Arvales adressent leurs vœux pour le salut de Tibère et acquittent les sacrifices voués l'année précédente. Leur prière semble aller exclusivement

1. Ann., IV, 67 : *utroque struebantur qui monerent perfurgere ad Germaniae exercitus vel celeberrimo fori effigiem Divi Augusti amplecti populumque ac senatum auxilio vocare*. La valeur religieuse attribuée à ces statues est démontrée aussi par les accusations auxquelles elles servirent de prétexte. Voir *supra*, p. 16.



à Jupiter *optimus maximus*. Du moins le fragment qu'on rapporte à janvier 37 ne mentionne-t-il qu'un sacrifice au dieu capitolin. C'est à lui seul aussi qu'on sacrifie, sous le même règne, pour l'anniversaire de la naissance de Tibère, pour celui de Julia Augusta. Fait beaucoup plus caractéristique, le *natalis Divi Augusti* lui-même, le 23 septembre, ne s'accompagne d'aucun sacrifice au *Divus*. Les Arvales se contentent encore d'immoler un bœuf à Jupiter Capitolin <sup>1</sup>.

Ces observations prennent tout leur sens si, des fragments du règne de Tibère, on passe à ceux du règne de Caligula ou de ses successeurs. A partir de 38 leur abondance nous permet de dresser avec assez de précision le calendrier des solennités qui intéressent l'empire. Or il apparaît aussitôt que le *Divus Augustus* y est presque toujours honoré, parfois seul ou en première place, le plus souvent dans le temple nouvellement inauguré et que les Actes appellent *templum novum* <sup>2</sup>.

Les Arvales, sous Caligula, sacrifient à Auguste <sup>3</sup> :

1<sup>o</sup> Le 3 janvier, jour de la *nuncupatio votorum*, qui s'adresse maintenant à la triade capitoline, à dea Dia, à Salus et au *Divus Augustus*. La *nuncupatio* comporte la promesse de sacrifices à l'expiration du vœu. On doit donc admettre, quoique seule la *nuncupatio* soit attestée par nos fragments, qu'à partir de 39 le *Divus Augustus* reçut le sacrifice d'une victime au début de janvier;

2<sup>o</sup> Le 18 mars, anniversaire de l'avènement de Caligula : *quod hoc die C. Caesar Augustus Germanicus a senatu imperator appellatus est*. Les Arvales immolent trois grandes victimes au Capitole à Jupiter, Junon et Minerve, une à Auguste *ante templum novum*;

1. Cf. les fragments dans l'édition de Henzen, en particulier p. xxxvi. Henzen n'a d'ailleurs pas relevé ce fait, et, p. 57, admet, sans préciser depuis quand, que les Arvales, au *natalis* d'Auguste, sacrifient *Divo Augusto*. Ce n'est pas vrai du règne de Tibère.

2. L'expression est équivoque; elle semble s'opposer, non à un premier temple d'Auguste, dont il n'y a pas de trace, mais seulement aux divers temples qui s'élevaient déjà dans Rome et sur le forum. Elle se rencontre encore sous Néron.

3. Pour les détails, se reporter à Henzen, p. xli-li.

3° Le 28 mars, anniversaire de son entrée à Rome : *quod hoc die C. Caesar Augustus Germanicus urbem ingressus est*. Même ordonnance des sacrifices;

4° Le 23 avril, devant la statue du théâtre de Marcellus : *ad theatrum Marcelli ante simulacrum divi Augusti*, sans doute pour en commémorer la dédicace;

5° Le 23 septembre, anniversaire de la naissance d'Auguste : *in templo novo natali divi Augusti divo Augusto*;

6° Le 12 octobre, aux *Augustalia*. Même rite;

7° Exceptionnellement, le 1<sup>er</sup> janvier 39, *ob consulatum C. Caesaris Augusti*. Ce jour-là, comme pour les vœux annuels, les Arvales associent le *Divus Augustus* aux sacrifices qu'ils font à la triade capitoline.

Ajoutons qu'il est encore question du temple d'Auguste le 23 septembre 38, à l'occasion, semble-t-il, de la consécration de Drusilla, sans qu'on puisse décider si le temple sert en la circonstance à un rite ou à une réunion. Étant donné le choix du jour, qui est le *natalis Divi Augusti*, un sacrifice à Auguste est assez probable <sup>1</sup>.

Il ressort de ce tableau que le règne de Caligula s'est traduit, dans la liturgie des Arvales, par un développement systématique du culte rendu au divin Auguste. Le fait mérite d'être relevé; il montre l'ampleur que le prince a voulu donner à la religion dont il avait inauguré le sanctuaire, comme aussi le sens politique et religieux qu'il lui a conféré. Si les Arvales, à l'exemple sans doute de plusieurs confréries publiques, honorent Auguste dans toutes les occasions qui intéressent plus ou moins directement l'empire, c'est évidemment sur les indications de Caligula, qui a continué de faire servir le *Divus* à sa cause. Il est vraisemblable aussi qu'en ouvrant aussi largement le rituel officiel au culte de son aïeul, il répondait au sentiment public, qui avait taxé Tibère de tiédeur.

Que firent à cet égard ses deux successeurs? Les grands traits de la liturgie des Arvales restent tels qu'il les a fixés <sup>2</sup>;

1. Cf. *supra*, p. 22.

2. Quelques changements de détail; sous Néron on ne relève plus de trace de sacrifices au *natalis* d'Auguste. Auguste ne souffre guère de cette dimi-

mais l'importance du *templum novum* croît avec les hôtes que le *Divus Augustus* y accueille : Livie, consacrée par son petit-fils Claude, Claude à son tour en 54. Tous ces dieux, y compris Claudia et Poppée, sont symboliquement groupés le 12 octobre au rite des *Augustalia*. C'est assez dire que tous gravitent autour d'Auguste, dont Néron n'oublie pas la prééminence. L'attitude de Néron à l'égard de la mémoire d'Auguste est d'ailleurs très singulière. Ses monnaies et les anecdotes de Suétone nous aident à la définir. Son prédécesseur Claude n'avait rien négligé pour honorer le grand *Divus*. Il s'y sentait d'autant plus obligé qu'il avait à faire oublier qu'il n'était qu'un Claude. Il s'était particulièrement recommandé d'Auguste, selon la tactique de tous les princes, à son avènement. Il avait juré sur les actes du *Divus* et pris toutes précautions pour laisser son prestige intact, en refusant pour son compte des honneurs trop vifs <sup>1</sup>. Sa lettre aux Alexandrins est significative à ce sujet. Nous y reviendrons tout à l'heure. Sa glorification de Livie est un hommage indirect à Auguste <sup>2</sup>. Mais Claude restait Claude, et il y avait hors de son palais une maison où se conservait plus pure la tradition d'Auguste, et son sang. Il est certain que cet argument compta beaucoup pour lui faire épouser Agrippine. Pallas sut l'utiliser. « Il vantait surtout dans Agrippine, dit Tacite, l'avantage d'amener avec elle un petit-fils de Germanicus, tout à fait digne de la fortune impériale, noble tige qui réunirait les descendants des familles Julia et Claudia; ainsi on n'aurait pas à craindre qu'une femme d'une fécondité éprouvée et en pleine jeunesse portât l'illustration des Césars dans une autre maison <sup>3</sup>. »

nution, largement compensée par les honneurs supplémentaires qu'il reçoit. D'une manière générale, c'est sous Néron que la liturgie des Arvales, en tant qu'elle ne concerne pas le culte propre de dea Dia, atteint son plus grand développement. Ses rites jalonnent toute l'existence du prince et de ses proches.

1. Suét., *Divi Claud.*, 11 : *Conversus hinc ad officia pietatis, jusjurandum, neque sanctius sibi neque crebrius instituit quam per Augustum.*

2. Elle reçoit *currum elephantorum Augustino similem* (Suét., 11), une statue dans le temple d'Auguste (Dio Cass., LX, 5 : ἄγαλμα τέ τι αὐτῆς ἐν τῷ Αὐγουστείῳ) et un culte desservi par les Vestales.

3. *Ann.*, XII, 2 : *At Pallas id maxime in Agrippina laudare quod Germanici*



Agrippine n'ayant pas gagné la sympathie des Romains, c'est en souvenir de son père Germanicus, à ce qu'il semble, qu'ils témoignèrent aussitôt leur faveur à Néron<sup>1</sup>. Néron s'en souviendra, et n'aura garde d'omettre le nom de son grand-père dans sa généalogie. Mais il faut répéter que des droits plus considérables lui venaient de sa grand'mère, petite-fille d'Auguste. Sa mère ne se fit certainement pas faute de les lui enseigner, et elle-même tenta d'en profiter largement. Ses mémoires devaient contenir le dépôt de cette tradition orgueilleuse. C'est elle sans doute qui lui parut justifier le nom d'Augusta. Réserve faite des différences sensibles de caractère et d'ambition, sa situation auprès de Néron, de 54 à sa mort, rappelle celle de Livie à côté de Tibère après 14 : elle souligne jusqu'à sa perte que c'est d'elle que Néron tient son droit de régner ; ni Domitius ni Claude même, en effet, n'apportaient à Néron l'équivalent des privilèges et de la gloire qui, par le sang d'Agrippine, lui venaient d'Auguste.

Néron n'a pas failli à son rôle. Il l'a joué avec une rigueur qu'il faut signaler. Il a fait plus que rendre à Auguste le même culte empressé que Caligula<sup>2</sup>. Il s'est, en une certaine mesure, identifié avec lui. Ses premiers mots d'empereur, rédigés par Sénèque, avaient été pour déclarer qu'il régnerait suivant les prescriptions d'Auguste, *ex Augusti praescripto*<sup>3</sup>. Le même principe, pris à la lettre, semble avoir dirigé souvent ses fantaisies d'histrion. Auguste s'était plu à jouer le rôle d'un Apollon. Il semble qu'une statue colossale l'ait représenté au Palatin avec les attributs du dieu citharède. Néron y a vu un encouragement à ses goûts de musicien et de chanteur. Il a voulu passer pour Hélios-Apollon. Portraits, statues, Colosse de la Maison d'or le représentent dans cet équipage. Or, il s'est ouvertement réclamé d'Auguste. Suétone

*nepotem secum traheret, dignum prorsus imperatoria fortuna. Stirpem nobilem et familiae Juliae Claudiaequae posteros eunjungeret, ne femina expertae fecunditatis, integra juventa, claritudinem Caesarum aliam in domum ferret.*

1. Ibid., XI, 12 : *Inclinatorio populi supererat ex memoria Germanici.*

2. Noter que les Arvales sacrifient à Auguste au jour anniversaire de l'imperium de Néron.

3. Suét., *Nero*, 10.

rapporte qu'il eut remporté le prix de cithare il en fit déposer pieusement et ostensiblement la couronne *au pied de la statue d'Auguste*. Quand il rentra de Grèce, en Apollon triomphant, dans une pompe qui est elle-même fort significative, car elle imite celle des triomphateurs mais a son terme au temple d'Apollon Palatin, c'est le *char d'Auguste* qu'il choisit pour véhicule <sup>1</sup>. Du nom même d'Auguste il semble avoir usé plus largement que ses trois prédécesseurs, sans aucun des scrupules qui retenaient Tibère. Il ne doutait pas de posséder toutes les vertus divines de l'ancêtre. Sa troupe de fidèles n'a pas pris au hasard le nom d'*Augustiani* <sup>2</sup>. Je me demande aussi si ce n'est pas là la raison du nom qu'il donna au port d'Ostie : *portus Augusti* <sup>3</sup>. M. Carcopino en a montré la singularité et y a reconnu un argument de plus en faveur de l'attribution du projet à Auguste <sup>4</sup>. De la part de Néron le nom est donc d'abord un hommage, qui passe avec désinvolture par-dessus Claude. Mais Néron a sans doute aussi voulu jouer sur l'équivoque et recueillir avec Auguste, indivis, les profits de l'appellation.

Les hasards ou les calculs de la politique, les rivalités domestiques ou la personnalité des princes ont ainsi fait au divin Auguste, de Tibère à Néron, une histoire assez mouvementée. A peine créé, le dieu a été revendiqué par deux camps rivaux. Son ascendant était si fort que son sang, son « sang céleste » a eu le dessus. Sa descendance, issue de sa fille Julie, a par deux fois occupé l'empire; chaque fois elle y a affirmé ses droits avec éclat, Caligula en donnant un large essor au culte de son aïeul, Néron en essayant de se confondre avec lui. L'un et l'autre, issus du *Divus*, n'ont pas douté de régner, en quelque sorte, de droit divin. Et cette pensée n'a pas été sans conséquence sur leur caractère et leurs folies.

1. *Ibid.*, 12 et 25. Cf. *Rev. Arch.*, 1930, II, p. 33.

2. Suét., *Nero*, 25.

3. Voir ses médailles : Cohen, I<sup>2</sup>, p. 295, n° 250.

4. *Virgile et les origines d'Ostie*, p. 742-744.

\*  
\* \*

## II. — LES DIVINITÉS AUGUSTES : LA VICTOIRE, LA PAIX ET LA MAISON AUGUSTES. \* \*

C'est un fait bien connu que le début de l'empire a vu naître, en marge du culte proprement impérial, celui de divinités abstraites en relation étroite avec la personne de l'empereur. A ces vertus ou puissances divinisées semble s'être appliqué d'abord le terme d'*auguste*, avant de s'étendre de proche en proche à un grand nombre de dieux ou déesses, pour lesquels l'épithète d'Auguste a revêtu une signification équivoque et vague, qui mériterait à elle seule une étude. Nous ne croyons pas possible de séparer du culte du *Divus Augustus* celui des abstractions augustes dont nous pouvons prouver qu'elles ont été attachées d'abord à la personne même d'Auguste. Aussi prendrons-nous pour exemples les deux divinités suivantes, qui sont aussi les plus concrètes et les plus riches en contenu religieux : la Victoire Auguste et la Paix Auguste. Il y aurait moins à tirer de l'étude de pures abstractions telles que la Concorde, la Providence Auguste, etc.

LA VICTORIA AUGUSTI. — J'ai cru pouvoir démontrer l'an dernier, à l'aide de quelques monuments figurés, en particulier des reliefs de l'épée dite de Tibère, qu'on avait, au début du règne de Tibère, cru et propagé la foi à l'activité posthume de la force victorieuse d'Auguste, de la *Victoria Augusti*, qu'on avait mêlé cette divinité aux campagnes de Germanicus outre-Rhin, à son triomphe sous les auspices de Tibère, et qu'ainsi Auguste, comme en fait foi la composition du grand Camée de France, avait vraiment dominé l'histoire des premières années de Tibère. Je croirais inutile de revenir sur ce sujet si je n'avais à verser au dossier de la *Victoria Augusti* quelques documents nouveaux.

Nous avons vu que le *Divus Augustus*, à la tête radiée, était célébré après 14 sur un certain nombre de médailles de bronze.



Leur chronologie a été établie avec beaucoup de soin par M. Sydenham <sup>1</sup>, et l'on peut se fier au recueil général de M. Mattingly. La plupart sont entièrement consacrées à la gloire du *Divus*, dont l'effigie est à l'avvers, les symboles divins au revers. Là où par exception le revers porte une figure, elle se rapporte encore à Auguste : si Livie, comme il semble, est représentée sur l'un d'eux, c'est, nous l'avons vu, comme héritière spirituelle et prêtresse du *Divus*, et rien ne montre mieux avec quelle force ce lien a été senti. Il est donc certain que la Victoire au bouclier qui orne certains de ces revers doit être mise en relation avec le *Divus Augustus*. M. Sydenham, cherchant à travers le règne une année qui pût convenir, pour le sujet comme pour le style, à cette représentation monétaire, s'arrête à 17, année du triomphe de Germanicus, qui venge la défaite de Varus et restaure l'honneur romain <sup>2</sup>. L'hypothèse prend une force singulière si l'on rapproche ce revers de la scène supérieure de l'épée de Tibère; là nous voyons, derrière Tibère, à côté de Mars Ultor, la même Victoire au bouclier. On ne peut douter qu'elle y figure pour rappeler les succès de Germanicus, lui-même présent, ni que l'œuvre soit à peu près contemporaine de son triomphe en 17 <sup>3</sup>. Or, sur l'épée, cette Victoire se nomme : *Vic(toria) Aug(usti)*. N'hésitons pas à donner le même nom à celle du revers monétaire; c'est bien la Victoire d'Auguste qu'il convenait de graver en 17 derrière l'effigie du *Divus*, au terme des campagnes vengeresses de Varus, et au moment où le Camée de France magnifie d'une autre façon la puissance souveraine d'Auguste.

Peut-être est-il possible de préciser l'origine iconographique de cette représentation. M. Poinssot a montré récemment que, dans le bouclier posé sur un pilier et tenu par une Victoire volant qu'on voit dans la main droite de Roma sur un

1. *Divus Augustus*, in *Numismatic Chronicle*, 1917, p. 258-278.

2. *Loc. cit.*, p. 266 : Voir la monnaie dans Cohen I<sup>2</sup>, p. 98 (datation inexacte), et Mattingly, *Coins of the Roman Empire*, I. Le bouclier de la Victoire porte l'inscription : *CL(ipeus) V(irtutis)*.

3. Cf. notre étude, *Rev. arch.*, 1930, II, p. 17 et 18.

des panneaux historiés de l'autel de Carthage, il faut reconnaître le *clipeus aureus* qui fut offert en 27 à Auguste, par le Sénat et le peuple romain, et que diverses représentations prouvent en effet avoir été fixé à une colonne et tenu par une Victoire en plein vol<sup>1</sup>. La colonne, n'étant qu'une nécessité matérielle, a naturellement disparu sur les monnaies; mais sur celle que nous avons décrite le bouclier porte les initiales S. P. Q. R. Symbole du pouvoir miraculeux d'Auguste, il fait corps, pour la signification comme pour l'équilibre, avec la Victoire ailée, et la représentation première de la *Victoria Augusti* nous paraît bien dériver de cet ex-voto magnifique.

La Victoire d'Auguste reste donc sous Tibère, sans équivoque possible, celle d'Auguste. Doit-on lui conserver plus longtemps son autonomie, ou au contraire, quand son image reparaît et se multiplie sous les règnes suivants, ne plus y voir, suivant l'opinion courante, que la Victoire personnelle de l'Auguste régnant?

On attribue avec vraisemblance à l'époque troublée qui suit la mort de Néron un certain nombre de monnaies, *aurei* ou deniers, qui appartiennent encore à la série monétaire au type du *Divus Augustus*. L'effigie d'Auguste en occupe régulièrement le droit. Les revers sont variés, mais le plus souvent, comme sous Tibère, en stricte relation avec Auguste. L'un d'eux, attribué au règne de Vitellius (?), représente, avec la légende S. P. Q. R., la même Victoire au bouclier; sur ce bouclier sont inscrites, pour que nul ne s'y méprenne, comme sur celui de l'épée de Tibère, les lettres  $\frac{\text{VI}}{\text{AV}}$  (*Victoria Augusti*)<sup>2</sup>.

Doit-on y reconnaître la Victoire de Vitellius? C'est fort improbable : d'une part, Vitellius, qui a longtemps refusé le nom d'Auguste<sup>3</sup>, a fait graver sur ses monnaies l'image de sa propre

1. Poinssot, *l'Autel de la gens Augusta à Carthage*, in *Notes et documents de la Dir. des Ant. de Tunisie*, 1929, p. 14-15.

2. Cf. Sydenham, *loc. cit.*, p. 274.

3. Suét., *Vitellius : Augusti (nomen) distulit, Caesaris in perpetuum recusavit*.

Victoire; or, le type en est différent et la légende sans équivoque : *Victoria Imp. Vitellii Germ.*, etc. <sup>1</sup>. D'autre part, il convient, sur une monnaie qu'on attribue à Vitellius sans preuve certaine, d'expliquer le revers par l'avvers, ou par lui-même. Il y a donc tout lieu d'admettre que la *Victoria Augusti* est, ici encore, celle du premier Auguste. Cette survivance donne à penser qu'à fortiori la déesse n'a pas perdu son identité sous les empereurs julio-claudiens. Il y a, en effet, une Victoire de même type sur des revers monétaires de Claude et de Néron, avec la légende entière ou abrégée : *Victoria Augusti* <sup>2</sup>. Elle ne répond pas, comme celles de Tibère, à l'effigie du *Divus* à l'avvers, qui souvent au contraire se rapporte à l'empereur régnant. Les numismates n'y reconnaissent en conséquence que la Victoire du prince, Claude ou Néron. Cependant il est difficile de justifier son apparition là où aucun événement militaire n'en peut rendre raison. Or, on observe que la *Victoria Augusti* apparaît dès 41 sur les revers de Claude, dès 55 sur ceux de Néron, c'est-à-dire à des moments où aucune campagne ne justifie cette glorification du prince, mais où au contraire nous voyons par ailleurs Claude et Néron, installés au pouvoir, célébrer de plusieurs façons leur grand prédécesseur. C'est ainsi que la Victoire appartient à une série de revers de Néron du début de son règne où l'on remarque aussi la représentation du *carpentum* sur lequel sont traînés en procession le *Divus Augustus* et le *Divus Claudius* ou Livie. Il y a mieux : sous Claude et sous Néron encore, les colonies romaines dispersées dans tout l'empire par César et Auguste continuent de frapper des monnaies en l'honneur de leurs fondateurs. Corinthe se montre particulièrement zélée envers la *gens Julia*, qui y a son temple. Elle a frappé des pièces au type traditionnel du *Divus Augustus*. Or, le revers de quelques-unes, datées avec certitude du règne de Claude, porte l'image de la Victoire au bouclier, avec la légende explicite : *Victoria Aug* <sup>3</sup>.

1. Cohen I<sup>2</sup>, p. 365, n° 106; Mattingly, I, p. 390.

2. Cohen, I<sup>2</sup>, p. 258 (Claude) et 301-302 (Néron).

3. Cohen, I<sup>2</sup>, p. 161, n°s 756-757. La monnaie porte les noms des duovirs



Il me semble donc qu'on peut tenir pour certain que, sous le règne de ses successeurs julio-claudiens, le divin Auguste, lui-même célébré par l'art et par le culte, a vu les princes, les villes, en un mot l'empire, continuer d'adorer sa Victoire comme une force originale et toujours active. Elle servait de Palladium aux empereurs, aux armées, aux colonies, particulièrement utile aux premiers qui pouvaient voir en elle une divinité de famille. Suivant leur orgueil ou leur modestie, Tibère, Caligula, Claude et Néron ont pu considérer la *Victoria Augusti* soit comme une divinité placée au-dessus d'eux et leur dispensant la protection d'Auguste (Tibère), soit comme une puissance mêlée à leur être, en vertu de l'héritage du sang (Néron). Aucun n'a pu sans sacrilège la considérer comme sa propre déesse, indépendante du *Divus Augustus*. Elle est donc, au premier chef, une divinité dynastique.

**LA PAX AUGUSTA.** — La *Victoria Augusti* représente l'aspect conquérant du génie d'Auguste. Les bienfaits pacifiques de son autorité, la fécondité merveilleuse de la *cornucopia*, découlent de la *Pax Augusta*. Cette divinité est trop bien connue, par les circonstances où naquit son culte comme par la décoration de son autel du Champ de Mars, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son origine. Elle tient, par un lien assurément plus lâche, mais cependant réel, à la personne d'Auguste. Elle se prête donc, comme la *Victoria*, après la mort d'Auguste, à une équivoque : la *Pax Augusta* vénérée sous Claude est-elle un bienfait de Claude, Auguste régnant, ou du divin Auguste? Hâtons-nous de dire que le problème n'a pas la même importance et n'admet pas non plus une solution aussi nette. D'effets universels et prolongés par définition, la Paix Auguste pouvait, sans cesser d'être celle d'Auguste, recevoir une confirmation de tous ses successeurs. Pourtant il vaut la peine de relever quelques faits : la *Pax Augusta* semble avoir été particulièrement vénérée sous Claude, qui a fait graver son image, d'ailleurs un peu insolite, sur plusieurs

Capiton et Cythéron, qui sont magistrats sous Claude; cf. *Catal. of the Greek coins in the Brit. Mus. Corinth.*, p. 66.

de ses monnaies<sup>1</sup>. Or, un document récent vient nous aider à comprendre comment il l'entendait. Dans sa Lettre aux Alexandrins nous le voyons refuser d'accepter la dédicace que les Alexandrins veulent faire d'une statue à la *Paix auguste claudienne*; il les autorise seulement à l'élever à la déesse Rome<sup>2</sup>. L'éditeur de la lettre, M. H. I. Bell, soupçonne que Claude n'a pas voulu, en acceptant cette dédicace, s'approprier en quelque sorte la *Pax Augusta*. L'explication nous paraît fort juste, et seule possible. Mais il s'ensuit que dans la *Paix Auguste*, Claude reconnaît une divinité plus haute que lui, dont il ne peut faire hommage qu'au *Divus Augustus* lui-même.

La paix d'Auguste s'était traduite par quelques gestes symboliques, notamment par la fermeture solennelle du temple de Janus. Il n'est pas sans intérêt de relever que Néron, avec moins de raisons, a renouvelé ce geste, et l'a célébré sur ses médailles par la représentation du Janus (ou de l'*Ara Pacis*?) avec la légende IANVM·CLVSIT·PACE·PARTA·TERRA·MARIQ·P. R.), qui est pour le fond celle du monument d'Actium. Une fois de plus il imite littéralement Auguste.

LA DOMUS AUGUSTA. — Tous ces indices révèlent chez les empereurs julio-claudiens le sentiment singulièrement vif, le plus souvent aussi très opportun, de la grandeur d'Auguste comme chef de la dynastie, et des bienfaits perpétuellement dispensés par le *Divus* à ses héritiers. La cohésion de la maison Auguste ne semble pas avoir été moins sensible aux sujets. Nous avons rappelé à ce propos l'inscription de Carthage en l'honneur de la *gens Augusta*. Si M. Poinssot a eu raison de la dater, ainsi que l'autel sculpté, des environs de notre ère, parce que la notion de *gens Augusta* lui paraît dériver du culte du *genius Augusti*, organisé en 8 avant J.-C., elle a le grand intérêt d'attester, pour l'époque contemporaine d'Auguste, le sentiment religieux de la durée de sa maison. Si les serpents et les aigles qui décorent le sommet de l'autel ont,

1. Cohen, I<sup>2</sup>, p. 255. La série s'étend de 41 à 51; le type est celui de Némésis.

2. Cf. H. I. Bell, *Jews and Christians in Egypt*, p. 23, col. 1, lignes 35-37,

outre leur valeur décorative, le sens religieux que suggère M. Poinssot, et représentent les uns les génies tutélaires des membres de la *gens Augusta*, les autres les messagers qui les portent au ciel<sup>1</sup>, la *gens Augusta* a bien sa signification précise de famille d'Auguste, participant des mêmes privilèges. On peut, quelques années plus tard, sous Tibère, la voir groupée tout entière, Jules ou Claudes, morts célestes et vivants, sur les deux registres supérieurs du grand Camée. Même si l'expression de *domus Augusta* ne se rencontre qu'un peu plus tard dans l'épigraphie<sup>2</sup>, la notion est donc née. Elle laisse à l'arrière-plan la figure à demi-oubliée du *Divus Julius*, qui est aussi bien absent du ciel du grand Camée. Celle d'Auguste passe et demeure au premier. Il est assez frappant que l'écrivain Philon d'Alexandrie manifeste le même sentiment. Les formules répétées de la *Legatio ad Gaium* définissent l'unité de la maison impériale, vue d'Égypte, de l'οἶκος σεβαστός : dynastie à l'intérieur de laquelle se transmet un pouvoir de caractère presque cosmique<sup>3</sup>. D'autre part, Philon relève avec une force singulière la place d'Auguste au sommet de cette dynastie; c'est lui le commencement et la source de la vénération (σεβασμός) qui s'attache à ses descendants<sup>4</sup>, le créateur original de cette puissance bienfaisante qui ne semble plus après lui avoir qu'à se transmettre. Le Καίσαρ et Σεβαστός par excellence apparaît dans une perspective exactement semblable à celle où nous avons reconnu, à la tête de sa maison, le *Divus Augustus*.

1. Poinssot, *op. cit.*, p. 36-38.

2. Cf. Mowat, *La domus divina*.

3. Nombreux passages, en particulier 48 (dans un discours fictif de Sertorius Macro à Caligula) : ἀφ' οὗ τὸ ὑμέτερον γένος τὸ Σεβαστὸν ὄντως ἤρξατο πρυτανεύειν... L'expression : ἀφ' οὗ τὴν ἡγεμονίαν ὁ Σεβαστὸς οἶκος ἀνήψατο... est chez Philon un véritable cliché qui se rencontre aussi dans son écrit *in Flaccum*, 104.

4. *Leg. ad Gaium*, 143 : αὐτὸς γενόμενος ἀρχὴ σεβασμοῦ καὶ τοῖς ἔπειτα... 149 : οὐ μόνον ὅτι Σεβαστοῦ γένους ἀρχὴ τις ἐγένετο καὶ πηγὴ...



\*  
\* \*

### III. — LA FIN DE LA DYNASTIE D'AUGUSTE.

Culte domestique et culte officiel, chapelle dans le palais, temple près du forum, jeux, char triomphal dans la pompe du cirque, traîné par des éléphants, le *Divus Augustus*, peu à peu rejoint, et non éclipsé, par Livie et par Claude, avait acquis une place brillante et solide dans le Panthéon romain du 1<sup>er</sup> siècle. Sa divinité s'affirmait par des manifestations multiples, pacifiques ou victorieuses. Enfin, il avait sur le trône des successeurs intéressés à sa gloire. Comment traversa-t-il la crise ouverte en 68 ?

C'est peut-être au moment où mourut Néron que fut le plus vivement perçue la continuité des princes julio-claudiens. La superstition annonça la fin de la race d'Auguste : *Progenies Caesarum in Nerone defecit*. On vit se flétrir, raconte Suétone, dans la *Villa ad Gallinas*, ancienne retraite de Livie, le bosquet de laurier, d'origine miraculeuse, où depuis Auguste tous les empereurs cueillaient les rameaux de leur triomphe<sup>1</sup>. Il était apparemment le symbole du pouvoir triomphal qu'Auguste avait légué aux siens. Il n'a sans doute pas été à cet égard sans conséquence que Néron ait si fort insisté sur la tradition augustéenne. Il ne l'en a que plus sûrement entraînée avec lui dans la ruine.

Les événements qui déchirent l'empire, de 68 à l'avènement des Flaviens, trahissent le désarroi où cette disparition jeta ceux qui ne concevaient pas qu'on pût se passer d'empereur. Il devenait nécessaire de chercher en dehors de la famille d'Auguste. Où serait, dès lors, la légitimité du pouvoir ? A vrai dire, dès le règne de Néron, les cercles aristocratiques, où la dynastie s'était trop discréditée, et où l'orgueil du nom

1. Suét., *Galba*, 1. En même temps la foudre avait arraché le sceptre aux mains de la statue d'Auguste.

restait vif, avaient peut-être songé à un empereur qui ne fût pas un *Caesar*. Les conjurés de 65 mettaient en avant Pison. Dans les provinces l'embarras fut sans doute plus grand. Il est remarquable que la plupart des monnaies au type du *divus Augustus* postérieures à Néron paraissent appartenir à l'époque qui suivit immédiatement sa mort, et aux mois où l'empire sembla dépourvu de chef. Les provinciaux, Espagnols ou Gaulois, qui se sont jetés dans l'aventure, durent se tourner vers le souvenir d'Auguste comme vers un refuge et un principe d'unité. Il était, note justement M. Mattingly, le symbole du maintien de l'empire tant que Galba refusa d'être plus que le légat du Sénat et du peuple<sup>1</sup>. Fondateur de l'empire, il pouvait à ce titre survivre à sa race et continuer d'inspirer les chefs.

Les règnes de Galba, d'Othon et de Vitellius ont été trop brefs et trop occupés d'autres affaires pour que nous soyons renseignés sur leur attitude à l'égard du culte d'Auguste. Il garde sa place provisoirement dans la liturgie des Arvales qui l'invoquent, à un mois de distance, dans leur *nuncupatio volorum* en l'honneur tour à tour de Galba et d'Othon. Ce peut être simple hasard si les fragments datant du règne de Vitellius ne le nomment pas. Par ailleurs la numismatique nous fournit d'utiles détails.

Nous y voyons Galba empressé à célébrer la mémoire de Livie, *Diva Augusta*<sup>2</sup>, qui avait été sa protectrice<sup>3</sup>, comme s'il trouvait en elle une source de légitimité. C'est peut-être pour une raison semblable qu'Othon se risque à réhabiliter Néron, et se prévaut de son amitié avec lui. D'autre part, la *Victoria Augusti* est remplacée sur les monnaies par la *Victoria* personnelle de chaque empereur : *Victoria Galbae Aug.*, *Victoria Othonis*, *Victoria Imp. Germanici* (Vitellius), *Victoria Imp. Vespasiani*. « Le type est familier, remarque M. Mattingly, mais la légende, avec le nom personnel de l'empereur

1. *Coins of the Rom. emp.*, I, p. cxcvii.

2. Cohen, I<sup>2</sup>, p. 320 et 322.

3. Cf. Suét., *ibid.*, 5 : *Observavit ante omnes Liviam Augustam, cujus et vivae gratia plurimum valuit et mortuae testamento paene ditatus est...*

au lieu du simple *Augustus*, est insolite, et à peu près limitée à l'époque de la guerre civile <sup>1</sup>. » Nous croyons bien tenir la raison de cette singularité, dont la portée n'est d'ailleurs pas tout à fait celle que lui attribue M. Mattingly. S'il est vrai que la *Victoria Augusti* est restée essentiellement jusqu'à Néron le génie victorieux d'Auguste, attaché à sa maison, on comprend que Galba, Othon et Vitellius aient eu scrupule à s'en réclamer. Il est vrai qu'ils ont par ailleurs porté officiellement ces noms de *Caesar* et d'*Augustus* qui semblent dès lors essentiels au pouvoir impérial. Mais notons que Galba ne les a pris qu'après de vives instances <sup>2</sup>, et que Vitellius, comme nous l'avons rappelé, a refusé d'abord celui d'Auguste. On peut croire que c'était scrupule plutôt que dédain. La légende *Victoria Augusti* reparait à la vérité sur les revers monétaires de Vitellius. Mais elle accompagne un type un peu différent de celui qui figure la *Vict. Imp. Germ.*, de sorte qu'on peut encore douter qu'elle se rapporte directement à lui.

En revanche, aucun doute ne peut plus subsister quand la même figure, avec la même légende, s'étale avec complaisance sur les monnaies de Vespasien, reprise plus tard par Titus, puis par Domitien <sup>3</sup>. En relation avec ses victoires d'Orient elle se rapporte bien personnellement à lui, de même que les autres abstractions augustes, *Pax Augusta*, etc., qui envahissent sa frappe d'une manière significative. Là est le tournant décisif, et, considéré de ce point de vue, le résultat du changement dynastique. Une nouvelle maison se fonde, à laquelle passent aussitôt, parce que l'expérience a démontré leur force et leur vitalité, tous les attributs et noms qui avaient été ceux de la maison d'Auguste. Vespasien, que Mucien a mis en avant précisément parce qu'il pouvait, ayant des fils, fonder une maison <sup>4</sup>, fonde en effet une nouvelle *domus Augusta*, la seconde <sup>5</sup>.

1. *Op. cit.*, p. ccxiv.

2. Cf. Suét., *Galba*, 11 : *deposita legati suscepit Caesaris appellationem*. Il ne semble pas que Vitellius ait jamais accepté de celui de Caesar.

3. Voir les grands recueils, Cohen, P<sup>2</sup>, et Mattingly, II.

4. Tacite, *Hist.*, II, 77 : *Tuae domui triumphale nomen, duo juvenes..*

5. Voir les nombreuses dédicaces au *C. I. L.*, VI, 1.



Que devait-il advenir, sa dynastie éteinte et remplacée, du culte du *Divus Augustus*? Henzen a noté qu'il disparaît définitivement avec Vespasien du rituel des Arvales, qui tend d'ailleurs à se réduire de plus en plus à la liturgie de *dea Dia* <sup>1</sup>. Il arrivera bien, aux siècles suivants que dans certains *piacula*, les *divi* figurent à côté des dieux; mais ce sera en bloc, et sans qu'Auguste y soit spécialement distingué.

Est-ce à dire que Vespasien et ses successeurs aient supprimé son culte? Il est évident que non. Le temple continue d'être desservi, et Antonin le reconstruira avec piété. Mais aucun *divus* nouveau n'y entre plus, et même Claude l'abandonne pour habiter celui que Vespasien lui a achevé sur le Coelius <sup>2</sup>. Le temple du Palatin redevient donc, comme au début du règne de Claude, le sanctuaire du couple vénérable entre tous, Auguste et Livie, l'*Augustus* et l'*Augusta* par excellence <sup>3</sup>, et ce sont leurs deux statues qu'on voit sous le portique, sur la monnaie qui commémore la restauration d'Antonin <sup>4</sup>. Vespasien aura son temple à lui, au pied du Capitole, qui deviendra, quand Titus l'y aura rejoint, une sorte de temple de la *gens Flavia*. Il s'est abstenu d'entretenir des rapports trop étroits avec la maison illustre qui avait précédé la sienne; comme on lui rapportait comme un mauvais présage que le Mausolée d'Auguste s'était brusquement ouvert, il détourna le prodige, raconte Suétone, sur Junia Calvina, de la famille d'Auguste <sup>5</sup>.

Le respect religieux que les empereurs ne cessent pas de porter au grand fondateur s'exprime par la frappe des monnaies dites « de restitution », au type classique du *Divus*, assis, couronne radiée en tête, sceptre à la main. M. Sydenham a bien souligné l'intérêt historique de ces restitutions, notable surtout quand on réussit à les dater exactement. La repro-

1. Henzen, *Acta*, p. xi.

2. Suét., *Vespas.*, 9.

3. Certaines monnaies, de date incertaine, opposent sur leurs deux faces ces deux premiers *divi*. Cf. aussi leur temple à Vienne-en-Narbonnaise.

4. Cohen, II<sup>3</sup>, *Antonin*, n<sup>os</sup> 242-247.

5. *Vespas.*, 23.

duction de l'image d'Auguste semble avoir en certains cas une valeur politique, comme si l'empereur par elle voulait se rattacher à la tradition originale de l'empire. L'intention est spécialement intéressante quand le graveur a donné au *Divus Augustus* les traits du prince régnant, comme on l'observe sur les monnaies de restitution de Nerva. Elle paraît bien être, ainsi que M. Sydenham le propose, « de suggérer que le caractère divin d'Auguste appartient aussi à ses successeurs dans l'empire <sup>1</sup> ». En Auguste chaque empereur pouvait voir un modèle, et, pour sa propre consécration, un garant. A ce titre sa figure symbolique a traversé tout l'empire.

Jean GAGÉ.

1. *Loc. cit.*, p. 275. On a des monnaies de restitution au type d'Auguste des règnes de Titus, Domitien, Nerva, Trajan et Hadrien. D'autres sont de date incertaine. Cf. Cohen, I<sup>2</sup>, p. 144-147.

---

## L'ATTITUDE DU REPOS DANS LA STATUAIRE DE LA GRÈCE ARCHAÏQUE ET LA LOI DE FRONTALITÉ

---

A partir du <sup>ve</sup> siècle, la statuaire de la Grèce sait rendre avec vérité les attitudes diverses du corps humain, au repos ou en mouvement. Des éphèbes debout s'appuient sur une jambe et fléchissent l'autre, s'accourent à un pilier; ils ceignent leur tête de la couronne ou de la bandelette de victoire; des pugilistes s'affrontent; des coureurs s'élancent; le Silène Marsyas s'arrête brusquement devant la déesse Athéna, avec de grands gestes d'étonnement. Partout ailleurs, que ce soit dans l'Orient mésopotamien, en Égypte, en Ibérie, les attitudes des statues se ramènent à quelques schémas limités et figés dans le repos, sans mouvement. Pourquoi cette différence entre la Grèce et les autres arts de l'antiquité, tant que ceux-ci n'ont pas accepté les enseignements helléniques? Pourquoi, d'une part, la variété et la vérité de la vie, de l'autre, la monotonie, le schématisme et la convention?

Ce problème a été souvent traité, et tout récemment encore <sup>1</sup>. Mais on l'a parfois simplifié, en méconnaissant les cas divers qu'il comporte. Et, d'autre part, on tend aujourd'hui à restreindre la portée d'une loi que l'on croyait jadis tyrannique, en invoquant de nombreuses infractions; on cherche à amoindrir l'originalité d'une grande invention hellénique qui a délivré la plastique de cette rigueur. Quoi

1. Par ex. Capart, *Propos sur l'art égyptien*, 1931, *passim*; Rhomaïos, *Antike Denkmäler*, IV, 1931, texte des pl. XLVII sq. (à propos des *Kouroi* de Sounion).



qu'on dise, la Grèce occupe une place à part dans l'histoire de l'art antique, par cette liberté qu'elle a conquise, alors que les autres pays ne l'avaient tout au plus qu'entrevue, et, en l'imposant à certains d'entre eux, elle justifie en partie l'immense action qu'elle a exercée par l'intermédiaire de Rome jusqu'à nos jours, alors que l'influence de l'Égypte, de la Mésopotamie ne fut jamais que restreinte et temporaire.

\* \* \*

Au repos, le corps peut être debout, assis, agenouillé, accroupi, étendu à plat ventre ou sur le dos, couché sur un lit de banquet<sup>1</sup>. Partout, et en Grèce jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, ces attitudes obéissent à une règle précise, qui, aperçue par les anciens déjà<sup>2</sup>, a été signalée en 1891 par Loewy<sup>3</sup> et formulée en 1892 par un archéologue danois, Lange, en ces termes : « Quelque position que prenne la figure, elle est soumise à cette règle que le plan médian qu'on peut se figurer passant par le sommet de la tête, le nez, l'épine dorsale, le sternum, le nombril et les organes sexuels, et qui partage le corps en deux moitiés symétriques, reste invariable, ne se courbant ni ne se tournant d'aucun côté. Une figure peut donc bien se courber en avant ou en arrière, le plan médian ne cesse pas pour cela d'être un plan, mais il ne se produit ni flexion ni torsion latérale soit dans le cou, soit dans l'abdomen<sup>4</sup> ». Il n'y a donc aucune inflexion latérale, aucune

1. Le personnage couché sur un lit, tournant son torse vers le spectateur, obéit à d'autres principes, voir p. 89.

2. Diodore de Sicile, I, 98, à propos de la statue d'Apollon, exécutée par Télélès et Théodoros de Samos, qui en avaient fait chacun une moitié : « C'est que, d'après la manière égyptienne, la figure doit être partagée depuis le sommet de la tête, par le milieu du tronc, jusqu'aux parties génitales, en deux parties parfaitement symétriques »; cf. Lange, *Darstellung des Menschen*, trad. Mann, 1899, p. xxix.

3. Loewy, *Lysipp und seine Stellung*, 1891, p. 18; cf. Della Seta, *Genesi dello scorcio*, p. 41, note 4.

4. Lange, *Billedkunstens Fremstilling af Menneskeskikkelsen*, etc., 1892; résumé en français, *Étude sur la représentation de la figure humaine dans l'art primitif jusqu'à l'art grec du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, in *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Beaux-Arts*, t. VII, 1892, p. 1-10.

torsion du corps sur les reins, aucune rotation de la tête sur le cou, aucune flexion des jambes qui sont tendues et dont les pieds posent à plat sur le sol. La seule liberté est celle des bras et des jambes qui peuvent s'écarter, s'avancer, se plier, mais ce mouvement restreint n'entraîne aucune altération du tronc et de la tête. Dans les cas extrêmes, que nous appellerons de « frontalité absolue », la représentation humaine paraît non seulement embrochée sur un axe idéal passant par le milieu du corps, mais enfermée entre une série de lignes

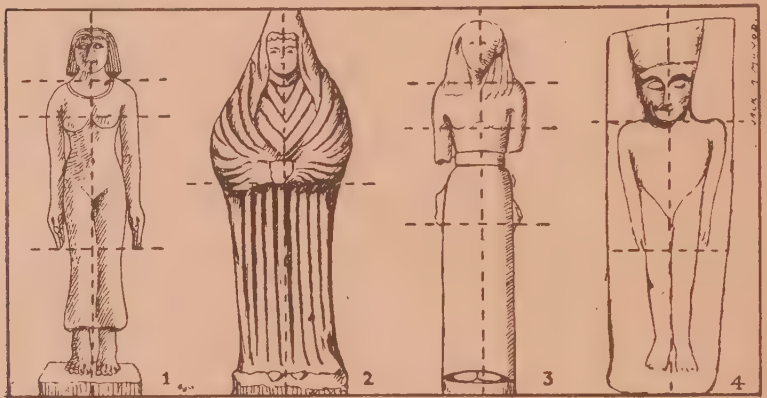


Fig. 1. — Frontalité et symétrie absolue.

1. Égypte, Fechheimer, *Die Plastik der Aegypter*, pl. 21. — 2. Sculpture ibérique, Paris, *Promenades archéologiques en Espagne*, pl. XVI. — 3. Ex-voto de Nicandra de Délos. — 4. Ivoire de Rhodes, Poulsen, *Der Orient*, p. 84, fig. 82.

horizontales, sur lesquelles se reporte chaque élément similaire à droite et à gauche de cet axe, si bien que chaque moitié du corps semble être le décalque de l'autre (fig. 1) <sup>1</sup>.

Cette loi est celle de la « frontalité <sup>2</sup> », dénomination dont

*démie royale des sciences et lettres de Danemark*, 1892; trad. allemande de Mann, *Darstellung des Menschen in der älteren griechischen Kunst*, 1899.

1. Voir les schémas, Deonna, *L'art en Grèce*, p. 209, fig. 21; id., *Dédale*, I, p. 203, fig. 6; Spearing, *The Childhood of art*, fig. 362.

Nous verrons plus loin qu'il y a de bonne heure de légères infractions à cette correspondance absolue.

2. Cf. sur la frontalité : Lechat, *Une loi de la statuaire primitive, la loi sur la frontalité*, in *Rev. des Universités du Midi*, 1895, p. 1; id., *La sculpture*

on peut contester la justesse, pour lui préférer celle de « loi du plan médian <sup>1</sup> », ou de « principe de symétrie <sup>2</sup> ». En effet, la frontalité désigne la position que dans l'art primitif le personnage représenté prend face au spectateur <sup>3</sup>, quelle que soit l'inflexion de son corps, plutôt que la rigidité de son plan médian. D'autre part, si la frontalité entraîne la symétrie, ces deux termes, nous le verrons plus loin, ne se confondent pas nécessairement. Le terme « loi du plan médian », ou mieux encore « rigidité du plan médian », paraît plus conforme à la réalité. Quoi qu'il en soit, le mot de « frontalité » a fait fortune et demeure couramment employé par les érudits.

\*  
\* \*

Il y a frontalité toutes les fois que l'inexpérience technique est en jeu, indépendamment de l'âge des auteurs, du temps et de l'espace où ils vivent (fig. 2). A chaque instant, nous en voyons autour de nous de nombreuses applications, chez l'enfant qui modèle gauchement ses bonshommes dans l'argile <sup>4</sup>, chez le boulanger qui pétrit aux jours de fête les siens dans la pâte des gâteaux et des pains d'épice, chez le naïf artiste populaire <sup>5</sup>, chez l'aliéné qui, sans apprentissage préalable,

grecque, *histoire sommaire de son progrès*, 1922, p. 20; Regnault, *Contribution à l'étude de la frontalité des statues dans l'art primitif*, in *Bull. Mém. Soc. Anthr. de Paris*, 1914, V, p. 143; Perrot, *Hist. de l'Art*, VIII, p. 688; Gardner, *Grammar of greek art*, p. 56; Bulle, *Berlin. Phil. Woch.*, 1900, p. 1035; Deonna, *Apollons archaïques*, p. 7, note 2, référ.; id., *L'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*, II, p. 167; id., *Dédale*, I, p. 204, note 2, référ.; id., *L'Art en Grèce*, p. 209. — En Égypte, Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, 1926, p. 501; Schaefer, *Der alte Orient*, 23, *Grundlagen der aeg. Bildnerei*, p. 28; *Antike*, III, 1927, p. 187; Capart (voir plus loin).

1. Lechat, *l. c.*; Radet, *Journal des Savants*, 1915, p. 282; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 690.

2. Richer, *Le nu dans l'art*, IV, 1925, p. 3, note 1.

3. Moret, *Le Nil*, p. 501 : « D'ailleurs mal nommée, puisqu'il n'est pas nécessaire, pour l'application de la règle, que l'image soit de face ou de front ». La statue peut être, en effet, taillée pour être vue de profil et non de face. Ex., animaux, lions, sphinx; dans l'art égyptien, Ramsès II accroupi, présentant une offrande. Capart, *Propos sur l'art égyptien*, fig. 149, etc.

4. Rouma, *Le langage graphique de l'enfant*, 1913, pl. LVII sq.

5. Ex. poupées et diables de Bessans, Las Cases, *L'Art rustique en France*.



éprouve un jour l'impulsion de tailler ou de modeler la matière <sup>1</sup>. Plus loin, les demi-civilisés de l'Afrique, de l'Océanie, se conforment à ce principe <sup>2</sup>. Et, remontant dans le temps, nous ne nous étonnons pas de retrouver celui-ci dans les premiers stades de toutes les plastiques, dans l'art quaternaire <sup>3</sup>, dans

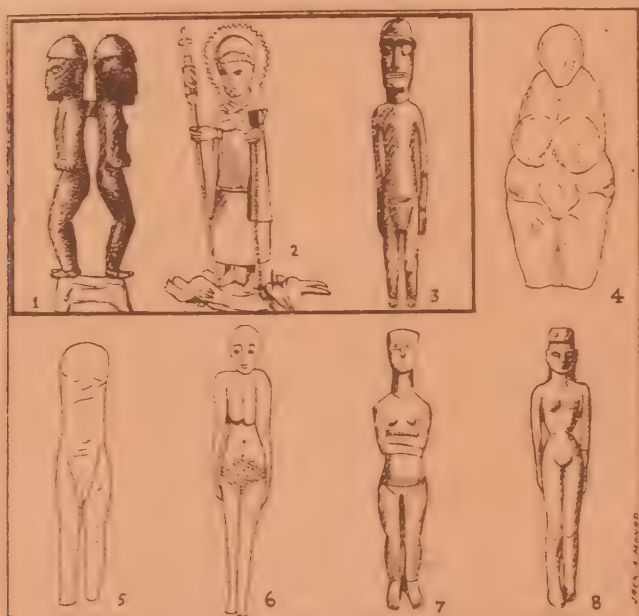


Fig. 2. — Frontalité dans l'art primitif, actuel et ancien.

1. Sculpture d'aliéné. Réja, *L'art chez les fous*, p. 10, fig. 4. — 2. Art populaire de la vallée d'Aoste, *Boll. d'Arte*, II, 1922-1923, p. 142, fig. — 3. Art des demi-civilisés actuels. — 4. Statuette paléolithique de Menton. Reinach, *Répert. de l'art quaternaire*, p. 25, n° 2. — 5. Statuette paléolithique de Laugerie-Basse, *ibid.*, p. 99, n° 1. — 6. Statuette en ivoire de l'Égypte prédynastique, Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 161, fig. 117. — 7. Statuette énéolithique des Cyclades, Muller, *Frühe Plastik*, pl. X, n° 215. — 8. Statuette en ivoire du Dipylon attique, *ibid.*, pl. XXII, n° 345.

*Dauphiné et Savoie*, pl. CXXXVII; val d'Aoste, *Bollettino d'Arte*, II, 1922-1923, p. 142, fig.

1. Réja, *L'Art chez les fous*, p. 10, fig. 4; Prinzhorn, *Bildnerie der Geisteskranken*, 1922, p. 142, fig. 86; p. 150-151, fig. 89-90; comparaison avec les sculptures des primitifs actuels, *ibid.*, p. 316, fig. 173 sq.

2. Hausenstein, *Barbarer und Klassiker*, 1922, *passim* pl. XXXII, XXXVI, XXXVII, L, LI, LXIX, etc.; Apollinaire et Guillaume, *L'art nègre*; Clouzot et Level, *L'art nègre*, etc.

3. S. Reinach, *Répert. de l'art quaternaire*, p. 1, Vénus de Willendorf;

ceux de la Mésopotamie, de l'Égypte primitive <sup>1</sup>, de la Grèce préhellénique <sup>2</sup>, puis hellénique <sup>3</sup>...

\*  
\* \*

Il en est ainsi, non seulement aux origines, mais à toutes les époques, dès que l'ouvrier manque d'expérience (fig. 3). Pendant des siècles, les Gaulois n'ont pas reproduit la figure humaine, sans doute pour des raisons religieuses, et n'utilisent tout au plus que des têtes décoratives, ou plutôt prophylactiques. Après la conquête romaine, quand ils s'essayent à traduire les divinités gréco-romaines, ou à donner la forme humaine à leurs propres divinités plus ou moins hellénisées et romanisées, ils se trouvent dans la même situation technique que tous les primitifs, et leur main raidit instinctivement les figurines de bronze, d'argile, les statues de pierre, où l'on reconnaît les types classiques de Mercure, d'Apollon ou d'Aphrodite <sup>4</sup>; il n'est nullement nécessaire de penser à une imitation de motifs archaïques de la Grèce <sup>5</sup>, ce n'est là que maladresse.

Si la plastique ibérique crée un chef-d'œuvre, le buste de la dame d'Elche, sous l'influence hellénique, ses produits purement indigènes, tels que les statues du Cerro de los Santos et de nombreuses figurines, appliquent à une date encore

p. 25, statuettes de Menton; p. 28 sq., de Brassempouy; p. 41, de Brunn; p. 99, de Laugerie-Basse.

1. Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, 1904, *passim*; Spearing, *The Childhood of art*, fig. 107-108, 112, 114.

2. Idoles énéolithiques des Cyclades, statuettes en argile, en bronze, en faïence, minoennes, mycéniennes. V. Muller, *Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien*, 1929.

3. Figurines de diverses matières, Muller, *l. c.*, et toute la plastique jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

4. S. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 15, fig.; p. 31, n° 4; p. 49, n° 25; p. 70, 130, n° 135; Espérandieu, *Recueil général des statues et bas-reliefs de la Gaule romaine*, *passim*; Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 170. — Figurines de terre cuite, Tudot, *Coll. de figurines en argile*, 1860; *Rev. arch.*, 1888, I, p. 148, pl. VI; Walters, *Hist. of ancient Pottery*, II, p. 383, fig. 198.

5. *Rev. arch.*, 1888, I, p. 148 sq.

récente des conventions des débuts, et sont docilement soumis à la frontalité <sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Quand l'art s'achemine vers la décadence, à partir du

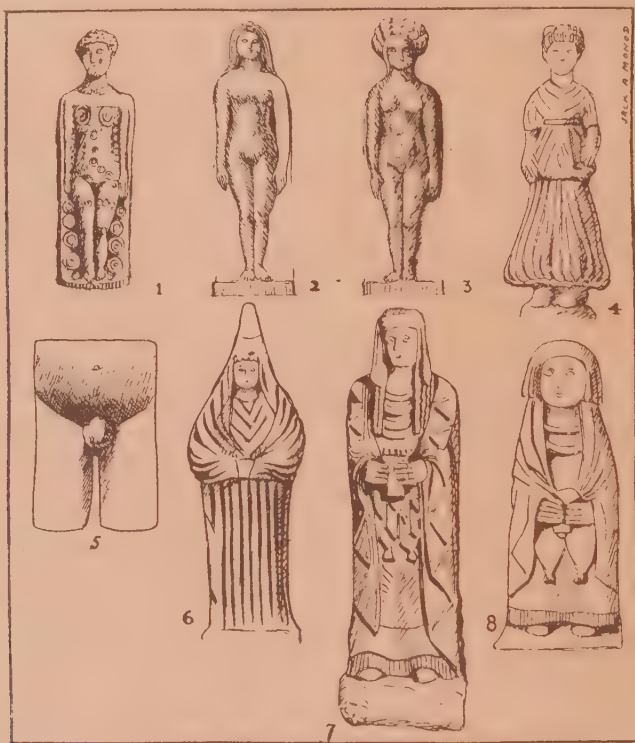


Fig. 3. — Frontalité.

1-4. Figurines en terre cuite gallo-romaines, *Rev. arch.*, 1888, I, p. 148, pl. VI; Tudot, *Collection de figurines en argile*, 1860, pl. XXVIII, XXX, XXXVIII sq. — 5. Torse votif gallo-romain, Espérandieu, *Recueil*, IX, p. 49, n° 6630. — 6-8. Sculptures ibériques, Paris, *Promenades archéologiques en Espagne*.

III<sup>e</sup> siècle de notre ère, aussi bien à Rome que dans les provinces, on voit les corps, jadis souples, se figer de nouveau,

1. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*; id., *Promenades archéologiques en Espagne*.



et retrouver la vieille frontalité oubliée pendant des siècles<sup>1</sup>, en une régression technique qui est favorisée par l'influence

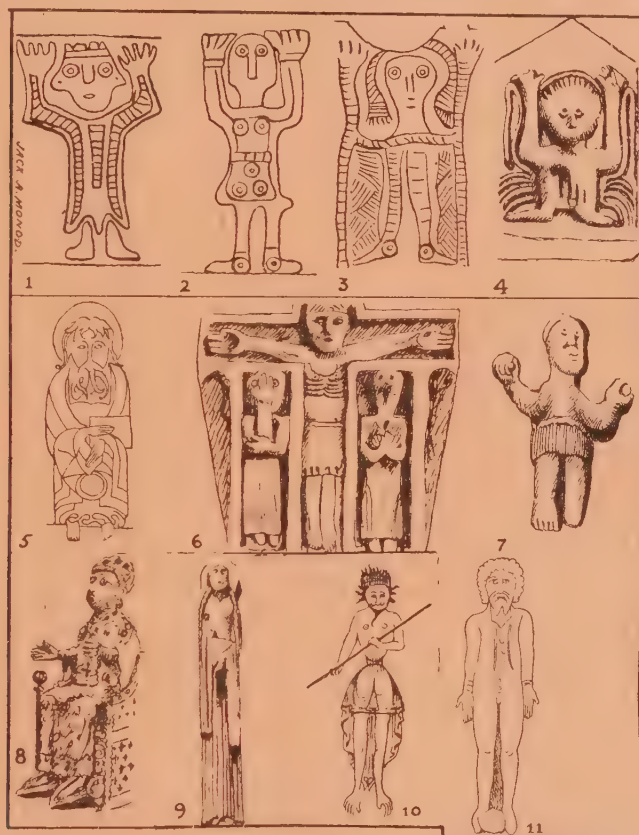


Fig. 4. — Frontalité.

1-3. Détails de ceinturons barbares, Besson, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, pl. XV, 2, XVIII, 1, 3. — 4. Brique historiée, Michel, *Hist. de l'art*, I, 2, p. 590, fig. 316. — 5. Évangéliste irlandais, Bréhier, *L'homme dans la sculpture romane*, pl. III. — 6. Crucifix de Villars-les-Moines, Besson, *op. l.*, pl. V. — 7. Détail d'un chapiteau de Saint-Papoul, Michel, *op. l.*, I, 2, p. 598, fig. 322. — 8. Statue de Sainte-Foy, de Conques, *ibid.*, p. 846, fig. 452. — 9. Statue romane du portail de Chartres, XII<sup>e</sup> siècle, Bréhier, *op. l.*, pl. XXII. — 10. Apocalypse de Saint-Sever, Michel, *Hist. de l'art*, I, 2, p. 753, fig. 407. — 11. *Ibid.*

1. Hekler, *Rev. arch.*, 1924, II, p. 242; Strong, *Roman sculpture*, p. 377, 382 sq., 334 sq.; Deonna, *Apollons archaïques*, p. 8; id., *L'Archéologie*, II, p. 169-170; id., *Dédale*, I, p. 213. — Figurines gréco-égyptiennes du Fayoum, Deonna, *Rev. arch.*, 1924, p. I, p. 95.

grandissante de l'Orient <sup>1</sup>. « Après avoir parcouru l'orbe immense de plus de 30 siècles d'histoire, — dit M. Pottier à propos des grossières figurines de Syrie, — l'art des coroplastes retourne, comme par une sorte d'évolution circulaire, aux indigences et aux raideurs géométriques du style primitif <sup>2</sup> ».

La statuaire disparaît complètement en Occident, à la fin de l'antiquité, au profit du relief, du dessin; le corps humain s'efface devant l'ornement; quand la plastique du haut moyen âge crée à nouveau ses premières œuvres en volume, elle débute avec les mêmes schémas que jadis, et les statues-reliquaires, Vierge du clerc Aleaume, en 946, Sainte-Foy de Conques, vers 985 <sup>3</sup>, sont frontales, comme le demeurent toutes les sculptures de la période romane (fig. 4) <sup>4</sup>.

\*  
\* \*

Quelles sont les raisons de cette impérieuse nécessité? Procède-t-elle de la réalité? Le corps humain peut assurément prendre cette attitude, quand debout, également campé sur les deux jambes, la tête droite, il ne subit aucune déviation (fig. 5) <sup>5</sup>. Sa structure même, dont les organes se répondent à droite et à gauche d'une ligne médiane idéale, peut suggérer à l'artiste la frontalité <sup>6</sup>.

Cette attitude est la plus simple, la plus instinctive que

1. L'Orient et l'Égypte ont résolument conservé la frontalité; aussi peut-on penser que le retour à la frontalité, à la fin de l'antiquité, procède à la fois d'une régression technique et d'une influence orientale. En Égypte, les terres cuites redevenaient frontales à mesure que l'élément indigène reprend le dessus, et atténue l'influence hellénique.

2. Pottier, *Diphilos*, p. 120; Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 171.

3. Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 171; III, p. 197; id., *Dédale*, I, p. 39, 213.

4. Par ex. Bouvet, *Cathédrale de Chartres, Portail occidental ou royal*, pl. V-XIII, etc.

5. Richer, *Nouvelle anatomie artistique*, III, *Physiologie des attitudes et mouvements*, p. 60, fig. 24-25.

6. Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 57; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 690.

puisse prendre le corps humain, quand, immobile, il n'exécute aucune action déterminée. Nous pouvons en faire l'expérience sur nous-mêmes, car nous l'adoptons parfois. Les primitifs, comme les gens des classes inférieures de nos sociétés, s'y conforment aussi naturellement, parce qu'ils sont gauches, manquent d'aisance, se raidissent. Ainsi paraissent les paysans et les villageois devant l'appareil photographique<sup>1</sup>.

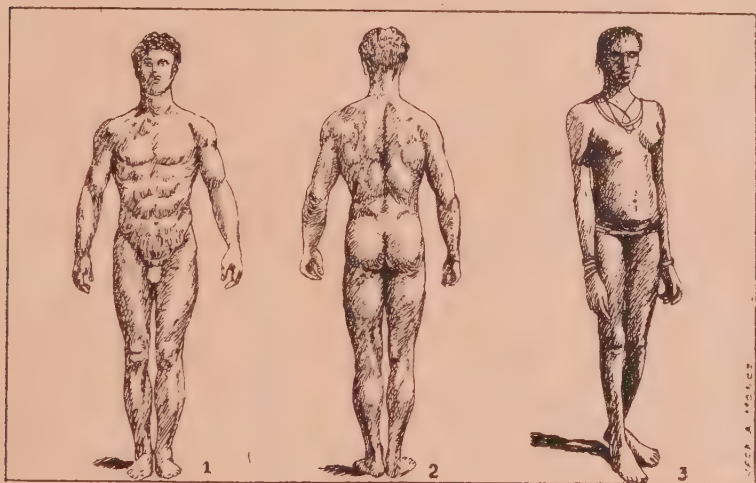


Fig. 5. — Frontalité naturelle.

1-2. Station droite, sans hanchement, Richer, *Nouvelle anatomie artistique*, III, p. 60, fig. 24, 25. — 3. Jeune fille nègre, Mittelholzer, *Afrika*, 1927, fig. 77.

Lange note qu'elle est fréquente chez les Orientaux, dont les attitudes sont plus uniformes que celles des Occidentaux; ils marchent à la suite les uns des autres, ils s'asseyent à côté les uns des autres dans une même pose compassée, « en un mot, ils conservent dans leur manière d'être, non seulement quelque chose de la frontalité des statues, mais aussi des règles simples de la composition des groupes... Dans toute leur manière de se conduire, on remarque en général un manque de souplesse<sup>2</sup> ».

1. Ex. : Las Cases, *L'Art rustique en France, l'Alsace*, pl. CXIX-CXX, etc.

2. Lange, *op. l.*, p. XIV-XV.



\*  
\* \*

Mais si la frontalité existe parfois dans la nature, qu'en est-il dans l'art, où elle se répète universellement? Elle y existe, parce que, comme dans la réalité, elle est l'attitude la plus simple et la plus indéterminée du repos, et c'est pourquoi les poupées et pantins, tant anciens que modernes, s'y prêtent tout naturellement. Mais, le plus souvent, elle est « une contrainte conventionnelle contre nature, qu'il ne lui est possible de réaliser que pour un moment <sup>1</sup> ». La réalité est, en effet, infiniment plus variée et plus souple dans ses attitudes.

Ce sont tout d'abord des raisons d'ordre technique qu'il faut invoquer.

La frontalité est parfois imposée par la forme de la matière travaillée, par le champ à décorer (fig. 6, nos 5-6). Une poutre, une planche, un bâton, inscrivent dans leur volume rigide un corps frontal, alors qu'au contraire une dent, la poignée incurvée d'un poignard <sup>2</sup> exigent un corps qui semble avoir rompu la frontalité <sup>3</sup>. Des statues adoptent celle-ci pour s'adapter à l'architecture dont elles font partie <sup>4</sup>, et la frontalité des statues romanes est, non pas engendrée, mais favorisée par leur rôle architectural qui unit la verticalité de leurs lignes à celles de la construction <sup>5</sup>. Cette raison n'a toutefois qu'une action limitée : tout architecturales qu'elles soient, les statues gothiques sauront rejeter la frontalité, et quand il est sûr de sa main, l'artiste ne subit plus docilement l'exigence de la matière et du champ à orner.

Selon Regnault, « l'ouvrier qui façonne des figurines populaires, à bon marché, ne se soucie pas de l'art, et veut aller

1. Lange, p. xvii.

2. Voir plus loin (fig. 6, n° 6), un kriss malais, dont la pose non frontale du personnage est nécessitée par l'adaptation du motif à la poignée.

3. Par ex., Mas d'Azil, Reinach, *Répert. de l'art quaternaire*, p. 147, 1.

4. Lange, *op. l.*, p. xviii.

5. Sur ce rôle architectural de la statue romane, Deonna, *Dédale*, II, p. 409 ; Bréhier, *L'homme dans la sculpture romane*.

vite; il économisera du temps en taillant des types symétriques en même temps que frustes <sup>1</sup> ». C'est pourquoi, entre

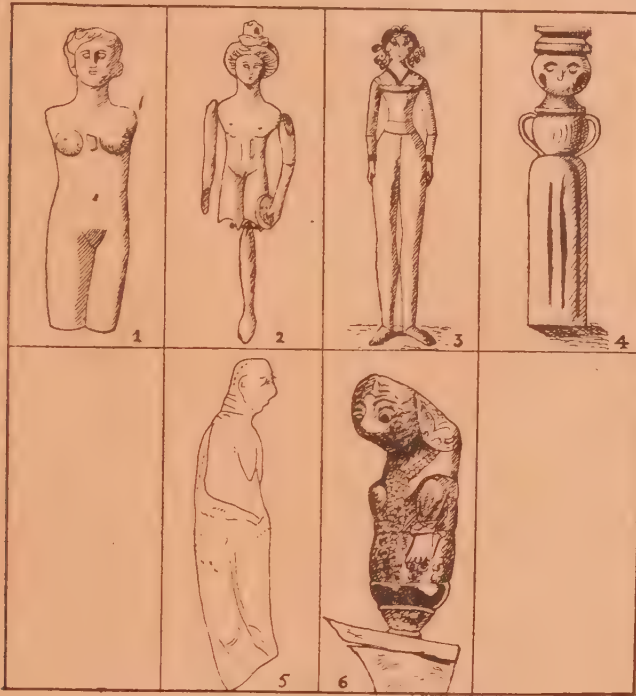


Fig. 6. — Frontalité et infractions à la frontalité déterminées par le champ à orner.

*Frontalité de poupées anciennes et modernes.*

1. Poupée grecque en terre cuite, Genève, Musée d'Art et d'Histoire, v<sup>e</sup> siècle. — 2. Poupée grecque en terre cuite, Genève, Musée d'Art et d'Histoire. — 3. Poupée moderne en peau, époque Empire, D'Allemagne, *Hist. des Jouets*, p. 115. — 4. Poupée moderne, fabriquée à Notre-Dame-de-Liesse, Aisne, *ibid.*, p. 89.

*Infractions à la frontalité, déterminées par le champ à orner.*

5. Dent de cheval taillée en personnage humain, époque paléolithique, Reinach, *Répert. de l'art quaternaire*, p. 147, n° 1. — 6. Poignée de kris malais, Clouzot et Level, *L'art nègre*, p. 15, pl. I.

autres exemples, les naïves poupées à bon marché des enfants sont frontales, comme leurs soldats (fig. 6, nos 1-4) <sup>2</sup>.

1. Regnault, *op. l.*, p. 145, n° 2, 147.

2. Aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes. Poupées

\*  
\*  
\*

Toutefois, si ces explications sont valables dans des cas spéciaux, elles n'expliquent pas l'universalité de la loi.

Une des raisons principales est la maladresse instinctive de l'ouvrier. La main qui modèle l'argile, taille le bois ou la

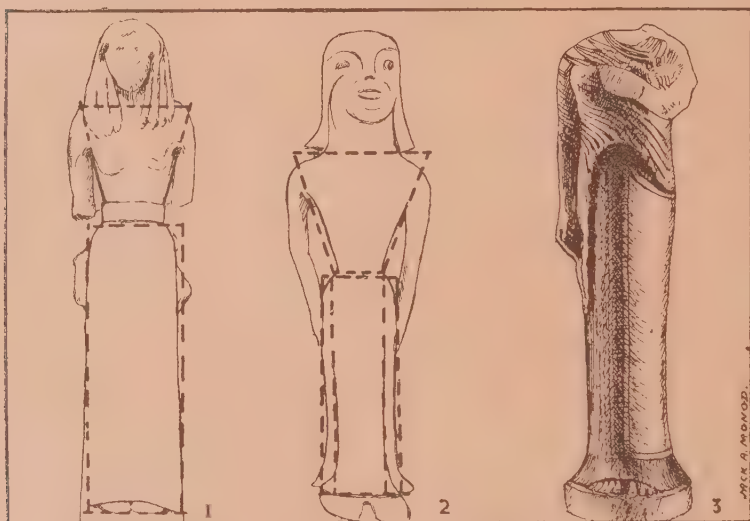


Fig. 7. — Géométrisation du corps.

1. Ex-voto de Nicandra, de Délos. — 2. Statuette en bronze de Sparte, Spearing, *The Childhood of art*, p. 410, fig. 348. — 3. Héra de Samos.

pierre, qui tient le pinceau ou le burin, n'est point encore capable d'inscrire dans la matière les contours sinueux et les plans complexes d'un corps qui se ploie en divers sens, tel que le montre la vie <sup>1</sup>.

antiques, Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. *Pupa*; Elderkin, *Jointed dolls in antiquity*, in *Amer. Journal of arch.*, 1930, p. 455; Schweitzer, *Röm. Mitt.*, XLIV, 1929, p. 1 sq.; Poupées modernes, D'Allemagne, *Histoire des Jouets*, p. 60, pl.; p. 110, pl.; p. 214, pl.; soldats de plomb, p. 180, fig.

1. Regnault, p. 145, n° 2; Lechat, *La sculpture grecque*, 1922, p. 21 : « l'incapacité où il se trouvait (l'artiste) de communiquer liberté et souplesse à la masse de matière dont la raideur résistait ».



Le primitif renferme le corps humain, antérieur et postérieur, dans des plans parallèles<sup>1</sup>, il le ramène à des figures géométriques régulières et symétriques, et c'est un principe commun à tous les arts commençants que de le concevoir, dans le dessin, sous la forme de rectangles, de triangles, ou de combinaisons de ces deux types, dans le volume, sous la forme de parallélipipèdes, de pyramides tronquées, de cylindres, de cônes tronqués, tracés autour de l'axe idéal qui passe par le milieu du corps<sup>2</sup>. Nous avons donné ailleurs de nombreux exemples de cette géométrisation instinctive du corps humain (fig. 7)<sup>3</sup>.

Mais ce sont aussi des raisons mentales.

L'homme éprouve une tendance innée à la répétition et à l'opposition symétrique. Dans leurs dessins, l'enfant, le primitif répètent volontiers à la droite du corps ce qui est à la gauche, comme si le personnage était obtenu en faisant pivoter une de ses moitiés autour d'une charnière. Il en est de même dans la plastique. Les œuvres les plus rudimentaires sont d'une symétrie absolue (fig. 1) ; les organes sont identiques de chaque côté de la ligne médiane verticale, les jambes sont collées ensemble, les pieds sont côte à côte, les bras tombent le long du corps. Si les bras et les jambes s'écartent, se plient, ils le font de pareille façon. On poursuit cette symétrie dans les détails de la draperie, dans les pans de la ceinture, de la bandelette qui ceint les cheveux, dans les boucles qui ornent le front, etc. L'art ibérique donne des exemples typiques de cette correspondance absolue<sup>4</sup>, et il n'en est pas autrement dans celui de la Grèce archaïque<sup>5</sup>. C'est sans doute ce que

1. Sur ce parallélisme des plans dans la frontalité, Della Seta, *Genesi dello scorsio*, p. 41.

2. « L'homme tend à façonner avec une régularité stéréotomique toute masse qu'il veut dégrossir. Pourquoi ferait-il autrement pour la masse de bois ou de pierre qui doit fournir une reproduction statuaire de la figure humaine? » Lechat, *Une loi*, p. 9; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 690; Lange, *op. l.*, p. xviii; Della Seta, *op. l.*, p. 33.

3. En dernier lieu, Deonna, *Dédale*, I, p. 282 sq.

4. Par ex., Paris, *Promenades archéologiques en Espagne*, pl. X, XI, XVI.

5. *Dédale*, I, p. 224 (gestes), 408 (chevelure), 500 (draperie).

veut signifier la phrase suivante de Lange : « La règle de la frontalité a aussi une autre cause complètement différente qui correspond à un degré inférieur de développement intellectuel dans la manière de concevoir le volume. La vue et l'imagination sont plus précoces à se rendre maîtres de la forme symétrique que de la forme dissymétrique <sup>1</sup> ».

Enfin, une des raisons de la frontalité est le sens même que le primitif accorde à l'image. Celle-ci ne tend pas à représenter la réalité dans ses formes changeantes, à traduire tel individu déterminé, telle action précise. Elle reproduit des types permanents, abstraits. Elle est plutôt une sorte d'ideogramme, qui veut suggérer une notion générale, celle du dieu, du mortel. De là la monotonie de ces effigies qui se ramènent à quelques schémas toujours semblables et les plus simples. Demande-t-on à un caractère d'écriture de changer chaque fois, n'exige-t-on pas de lui la fixité pour qu'il remplisse son rôle <sup>2</sup>? Cette conception idéographique paralyse pendant longtemps l'art primitif; elle a paralyse jusqu'à la fin l'art égyptien, où elle a été une des raisons du maintien de la frontalité et des conventions <sup>3</sup>.

\*\*\*

Mais la frontalité ne s'observe pas seulement dans les arts débutants ou régressifs, c'est-à-dire maladroits. Elle règne en despote dans tous les arts de l'antiquité, jusqu'à leur fin, tant qu'ils n'ont pas été modifiés par celui de la Grèce; elle règne dans ce dernier des origines à l'an 500 environ. « Ce qui nous intéresse surtout ici, dit Milhaud, ce n'est pas que l'art à ses débuts ait rencontré naturellement de telles en-

1. Lange, p. xvii-xviii; Regnault, p. 145, n° 1. Ce dernier auteur prétend que « cette explication doit être rejetée, du moment où des peuples sauvages exécutent des statuettes dissymétriques ». Nous le verrons, ces exceptions n'infirmant pas la règle.

2. Sur cette conception idéographique, Deonna, *Dédale*, I, p. 181, 277; le type humain frontal, comme caractère d'écriture, *ibid.*, p. 181, note 1.

3. Cf. mon étude, *La place de la Grèce dans l'histoire de l'art antique. Les caractères originaux de la statuaire grecque*, in *l'Acropole*, p. 1931.

the first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and development. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for the rights of these immigrants. The third is the fact that the United States is a nation of free men, and that its history is a history of the struggle for the rights of these free men.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and development. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for the rights of these immigrants. The third is the fact that the United States is a nation of free men, and that its history is a history of the struggle for the rights of these free men.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and development. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for the rights of these immigrants. The third is the fact that the United States is a nation of free men, and that its history is a history of the struggle for the rights of these free men.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and development. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for the rights of these immigrants. The third is the fact that the United States is a nation of free men, and that its history is a history of the struggle for the rights of these free men.

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and development. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for the rights of these immigrants. The third is the fact that the United States is a nation of free men, and that its history is a history of the struggle for the rights of these free men.

voulu rendre la réalité telle qu'elle paraît, que la signifier sous quelques-unes de ses apparences schématiques, si bien qu'on peut dire des uns et des autres « qu'ils font à vrai dire plutôt de la pictographie que de l'art proprement dit <sup>1</sup> ».

Toutes deux demeurent très conventionnelles, et déforment souvent la réalité systématiquement, comme en témoignent entre autres traits la chevelure avec ses boucles bizarrement contournées en volutes, en languettes, en flammes, la draperie avec ses tracés géométriques.

Tous ces éléments ont pu concourir au maintien de la frontalité. Et l'on peut aussi supposer qu'il y a eu, en Égypte et en Grèce, quelque résultat d'une stagnation mentale, de routine <sup>2</sup>. Les Orientaux sont, en effet, éminemment conservateurs, aussi bien dans les temps modernes que dans l'antiquité, et ils éprouvent moins que les Européens le désir du changement. D'autre part, la Grèce subit, des origines à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, une forte influence orientale <sup>3</sup>, qui se manifeste dans ses mœurs, dans les sciences, la littérature, comme dans l'art, céramique, objets industriels, même plastique. La statuaire grecque aurait-elle appris de l'Égypte à avancer la jambe gauche des effigies, attitude qui persiste dans tout l'art égyptien et en Grèce aussi longtemps que la frontalité? C'est là une hypothèse douteuse, ce détail paraissant être dans ces deux pays un phénomène indépendant, quoique issu de mêmes causes, physiologiques plus que religieuses <sup>4</sup>. Le geste du poing fermé n'est pas davantage emprunté par la Grèce à l'Égypte, et il naît de part et d'autre indépendamment <sup>5</sup>. On ne saurait pas davantage admettre que les Grecs aient reçu des Égyptiens le principe de la fron-

1. Capart, *Études et histoire*, I, p. 141.

2. Deonna, *Dédale*, I, p. 184.

3. Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*; Deonna, *Dédale*, II, p. 178.

4. Deonna, *Dédale*, II, p. 231; tout récemment, Rhomaïos, étudiant les *Kouroi* de Sounion, revient sur cette question et pense que l'avancement de la jambe gauche provient du désir de mettre en évidence le côté droit du corps, le plus important (*Antike Denkmäler*, IV, 1931, I, p. 104, texte des pl. XLVII sq.).

5. Deonna, *Dédale*, I, p. 228; II, p. 231.



talité<sup>1</sup>, puisque celle-ci est instinctive et universelle. Tout au plus pourrait-on penser que l'esprit oriental, agissant sur la Grèce archaïque, a pu contribuer à l'y maintenir quelque temps.

Le conservatisme de l'art égyptien est bien connu. « A l'avènement des dynasties memphites (la III<sup>e</sup> dynastie est la I<sup>re</sup> dynastie memphite) il (l'art) possédait déjà dans leur plénitude ses idées directrices, ses conventions, ses poncifs, sa technique, tous les traits qui lui font une physionomie originale<sup>2</sup> ». — « Voilà, confirme M. Capart, la note nette et précise à laquelle nous pouvons nous tenir. Nous ajouterons cependant une remarque encore, et nous dirons que, dès ce moment, l'art égyptien tend à se cristalliser en formules; en réalité, sa période de formation et de progrès est dépassée, il ne pourra que s'immobiliser et se détériorer. » Et M. Capart montre par une série d'exemples empruntés à l'architecture, à la plastique, à l'ornement, à l'écriture, comment les modèles ont été reproduits stéréotypés pendant des siècles, sans que jamais les artistes aient cherché à les modifier<sup>3</sup>. « Les artistes ont vécu sur un fond de traditions très riches, dont les origines remontent dans un passé fort lointain... L'étude de l'art égyptien dans son ensemble montre d'ailleurs qu'on a fait relativement peu d'innovations au cours des âges<sup>4</sup>. » Ceci, les anciens l'avaient déjà remarqué. « Après être arrivés à un ordre fixe sur la question de choisir et de définir ces attitudes, ils en exposèrent les modèles dans les temples, et il ne fut permis ni aux peintres, ni à d'autres artistes qui représentent les attitudes et ce qui s'y rapporte, de rien innover ni d'ajouter leurs inventions aux traditions des ancêtres.

1. Picard, *La Sculpture antique*, I, p. 79; contre; *Dédale*, I, p. 205. Cette hypothèse s'inspire sans doute du texte de Diodore, relatif à la statue d'Apolon Pythien que taillèrent en deux parties symétriques les sculpteurs de Samos Téléklos et Théodoros. Voir plus haut., p. 43. « Sous d'autres rapports aussi, ajoute Diodore, cette statue appartiendrait au type égyptien, car les mains étaient étendues et les pieds séparés pour la marche. » Cf. Lange, *op. l.*, p. xxix.

2. Maspero, *Égypte*, in *Ars Una*, p. 20.

3. Capart, *Études et histoire*, I, p. 60 sq.

4. *Ibid.*, p. 159.

En regardant de près, on trouvera que les peintures ou sculptures exécutées dans ce pays il y a 10.000 ans, et je ne me sers pas de cette expression au figuré, mais au propre, ne sont ni plus belles ni plus laides, mais qu'elles sont exécutées avec le même art que celles qu'on exécute de nos jours. » Ainsi s'exprime Platon<sup>1</sup>. Le Grec pouvait avec raison s'étonner de cette persistance millénaire, lui qui voyait combien l'art avait changé en peu de temps dans son pays, et qui contemplait dans les sanctuaires, à côté des grossiers *xoana* taillés aux origines, ou des statues « dédaliques » et « égyptiennes<sup>2</sup> », toutes frontales, les chefs-d'œuvre aux attitudes si libres et si variées du v<sup>e</sup> et du iv<sup>e</sup> siècles. L'art égyptien n'est certes pas un art jeune — et c'est bien à tort que M. Capart reproche aux hellénisants de le croire, comme il leur reproche de ne pas suffisamment en admirer la variété<sup>3</sup> — car un art jeune a l'avenir devant lui et peut progresser. Bien au contraire, c'est un art prématurément vieilli, dont le développement normal a été arrêté et limité aux schémas visuels et mentaux de son enfance, qu'il se borne à traduire au cours des siècles avec une technique plus habile qu'aux origines.

Quelle est la raison principale de cette stagnation qui entraîne en Égypte le maintien de la frontalité? « Si l'on cherchait la raison de ce fait, il est probable qu'on la découvrirait principalement dans l'influence de la religion. L'art est au service des rites religieux et funéraires que les Égyptiens ont reçus de leurs ancêtres et qu'ils se font le plus grand scrupule de modifier. Pendant des milliers d'années, ils répéteront les mêmes gestes, réglés par des rituels qu'ils se transmettent d'âge en âge, à peu près sans altération<sup>4</sup> ». Cette obligation rituelle l'emporte sur toute autre préoccupation, en particulier sur la recherche esthétique; or, la religion est partout éminemment conservatrice, parce que les

1. Platon, *Lois*, II, 656; cf. Lange, *op. l.*, p. xxviii.

2. Sur les statues dites en Grèce « dédaliques », « égyptiennes », Deonna, *Dédale*, II, p. 22, 146, 218.

3. Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 65.

4. Id., *Études et histoire*, I, p. 60, 146.

modifications apportées aux thèmes consacrés peuvent entraîner de dangereuses perturbations dans les rapports entre dieux et humains.

La même raison, soit le conservatisme religieux, agit-elle dans la Grèce, archaïque pour maintenir la frontalité ? A cette époque<sup>1</sup>, et longtemps après encore, la statuaire est essentiellement religieuse ; elle dresse dans les temples les effigies des dieux, celles des mortels, athlètes ou citoyens, illustres ou non, qui offrent à la divinité leur propre image ; sur les tombes, celles des défunts dont il faut perpétuer le souvenir. Il se pourrait que la pensée religieuse ait retardé en Grèce l'abandon de la frontalité. Mais cette entrave, qui a persisté en Égypte, n'a été que temporaire en Grèce, qui tend dès l'archaïsme à laïciser ses acquisitions, aussi bien en art que dans la science et dans la littérature<sup>2</sup>.

\* \* \*

Enfin, il est un facteur d'ordre moral, éthique. Dans toutes les sociétés, les attitudes sont régies par des principes de convenance sociale, et hiérarchisées selon leur plus ou moins grande dignité. Les unes ne conviennent qu'aux inférieurs ou aux gens de mauvaise éducation : attitudes accroupies, agenouillées, à plat ventre, où le corps est en contact avec le sol, se laisse aller, s'affaisse ; les autres sont réservées aux personnages supérieurs, celles où le corps est debout ou assis avec dignité sur un siège, un trône. De nos jours, ces distinctions d'étiquette se sont affaiblies, et nul ne s'étonne plus de voir quelqu'un dans un salon croiser les jambes, ou un enfant se vautrer dans un fauteuil, au lieu de se tenir bien droit sur une chaise ou un tabouret. « Tiens-toi droit... ne te laisse pas aller », répètent à leurs enfants les parents soucieux de bonne tenue. « Un empereur doit mourir debout », disait Vespasien. L'attitude frontale, par laquelle l'être humain

1. *Dédale*, I, p. 89.

2. *Ibid.*, p. 90.

se montre maître de lui, sans abandon, droit et tête haute, paraît la plus digne que l'on puisse donner aux hommes. Elle inspire le respect, en même temps qu'elle est une marque de respect, de soumission vis-à-vis des supérieurs, hommes ou dieux <sup>1</sup>. Nous la connaissons encore aujourd'hui, car elle est demeurée l'attitude du « garde à vous » militaire <sup>2</sup>, où le subor-

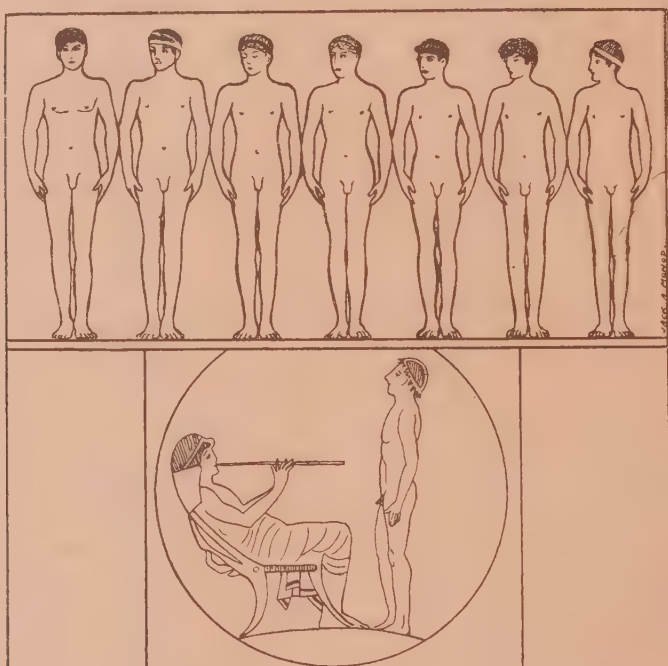


Fig. 8. — Frontalité de soumission.

1. Jeunes garçons nus, dessin de Sacha Schneider, *Deutsche Kunst und Dekoration*, XXXI, 1912, p. 226. — 2. Jeune garçon chantant devant un joueur de flûte, coupe à figures rouges, Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. *Educatio*, p. 471, fig. 2503.

donné se présente virilement à son chef, corps raidi, bras allongés, mains aux cuisses, tout comme un *Kouros* de la Grèce archaïque <sup>3</sup>. Nous maintenons une tradition millénaire,

1. Lange, *op. l.*, p. xix; contre, Wundt, *Völkerpsychologie*, III (2<sup>e</sup> éd.), p. 159.

2. Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 214; id., *Dédale*, I, p. 212.

3. Cf. le charmant dessin d'un artiste contemporain, Sacha Schneider, où de



et c'est encore en cette posture que paraissent le Christ sur une mosaïque de Ravenne, pour recevoir le baptême<sup>1</sup>, et un jeune garçon sur une coupe grecque à figures rouges du v<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, chantant devant un joueur de flûte assis (fig. 8, 2). Si le sculpteur allemand Lederer donne à Bismarck, dans son monument de Hambourg, l'attitude frontale, avec une parfaite symétrie, n'est-ce pas qu'elle lui paraît la plus noble pour commémorer son héros<sup>3</sup> ?

Cette notion éthique, unie au conservatisme religieux, a pu maintenir en Égypte la frontalité, et charger de pensée une attitude instinctive aux origines<sup>4</sup>. Les conventions y sont d'autant plus rigoureusement observées que les personnages représentés sont plus haut placés sur l'échelle sociale<sup>5</sup>; leurs attitudes sont limitées, alors que celles des petites gens, serviteurs, esclaves, scribes, musiciens, paysans, sont plus libres et variées. La statuaire, qui occupe en art une place éminente, puisqu'elle glorifie les dieux, les pharaons, et donne aux défunts les corps matériels nécessaires à leur existence d'outre-tombe, y est toujours plus compassée, plus solennelle que la petite plastique des figurines, celle des arts dits « mineurs », industriels; cette dernière représente volontiers la vie familière<sup>6</sup>, et, nous le verrons, elle connaît des exceptions à la frontalité. « La plupart des statues que nous possédons proviennent de temples et de tombeaux, représentant par conséquent des êtres « en état de grâce », rois, dieux, morts divinisés, ou du moins collaborant à quelque tâche sacrée, comme

jeunes garçons nus sont alignés comme des soldats, comme de jeunes *Kouroi* grecs, *Kunst und Dekoration*, XXXI, 1912, p. 226. Cf. fig. 8, 1.

1. Ravenne, Baptistère des Orthodoxes. Ce n'est nullement, comme le croit M. Diehl, l'imitation d'un *Kouros* archaïque. Cf. Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 215.

2. Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 214; Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. *Educatio*, p. 471, fig. 2603.

3. Radenberg, *Moderne Plastik*, pl. LXXXIII.

4. Lange, *op. l.*, p. xix, xxx; Regnault, *op. l.*, p. 145, n° 3, 146; Maspero, *Égypte*, p. 78; Richer, *Le nu dans l'art*, IV, 1925, p. 256; Picard, *La sculpture antique*, I, p. 79.

5. Lange, *op. l.*, p. xxx; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 691.

6. Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 57; Moret, *Le Nil*, p. 501.

les officiants dans les temples ou les serviteurs du mort dans le tombeau. Quoi d'étonnant, si ces personnages « en service commandé » gardent un aspect solennel et compassé, un caractère rituel et figé? Leurs attitudes ne peuvent guère varier<sup>1</sup> ».

La frontalité est-elle aussi devenue en Grèce une convention éthique<sup>2</sup>? Il se pourrait. Là aussi, certaines attitudes paraissent plus ou moins dignes, et les dieux et mortels de haut lignage trônent ou sont debout sans abandon, alors que les positions accroupies sont réservées aux êtres inférieurs de la réalité et de la mythologie<sup>3</sup>. Le sourire que l'on appelle « archaïque » n'est-il pas, lui aussi, social, puisqu'il n'est pas l'expression de sentiments définis, mais une sorte de masque par lequel les dieux et les mortels veulent demeurer maîtres d'eux-mêmes, dans la joie comme dans l'adversité et la mort<sup>4</sup>?

Si cette explication vaut pour des arts déjà évolués comme ceux de l'Égypte et de la Grèce archaïque, qui transforment, selon une loi générale, en élément conscient et voulu ce qui était auparavant inconscient et instinctif<sup>5</sup>, peut-on en dire autant des arts barbares et primitifs? « Je crois, dit Regnault, que la frontalité provient surtout du Cérémoniel, dont les règles sont strictes dans les sociétés barbares et inégalitaires, comme les royaumes nègres : l'inférieur aborde le roi, le maître, le seigneur, avec des gestes de propitiation; il salue, il implore, il s'agenouille, il se prosterne, tous mouvements qui rendent le corps dissymétrique<sup>6</sup>. Le supérieur, au con-

1. Moret, *op. l.*, p. 501.

2. *Dédale*, I, p. 185.

3. *Ibid.*, p. 197.

4. *Ibid.*, p. 562 sq.

5. Sur cette loi du passage de l'inconscient au conscient, Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 337 sq.

6. Ceci est erroné. Le corps agenouillé, prosterné, accroupi, peut être frontal, et la plastique de l'Égypte en donne de multiples exemples. Les attitudes nobles assises, debout, s'accompagnent de la frontalité, qui raidit dignement le corps; mais les attitudes inférieures, si elles peuvent être plus facilement dissymétriques, parce qu'elles sont plus libres, n'entraînent pas nécessairement l'absence de frontalité.

traire, qui reçoit l'hommage, garde une pose grave, digne, compassée, qui campe le corps et la figure de face. Cette dernière est la plus noble, la plus estimée, la première est méprisée... Cette cause, que Lange admet surtout pour l'art des peuples de l'antiquité, est aussi valable pour celui des peuples barbares. Quand ces motifs n'existent pas, l'artiste exécute des statues sans frontalité. Ainsi il représente des rois, même craints et redoutés, sous forme d'animaux au corps dissymétrique, parce que, sous cette forme, il ne se les représente pas en attitude cérémonielle. Il représente des sorciers ayant la bouche de travers et le cou tordu, parce que ces signes de maladie indiquent leur qualité de guérisseurs<sup>1</sup> ». Cette interprétation peut être vraie en certains cas — et nous verrons, en effet, plus loin, que les infractions à la frontalité se voient surtout chez les êtres inférieurs — mais la frontalité des arts primitifs, anciens ou modernes, s'explique avant tout par les nécessités techniques et mentales qui s'imposent à tous les arts inexpérimentés, et que nous avons signalées plus haut, plus que par une notion cérémonielle.

Le retour à la frontalité, dans l'art romain depuis le III<sup>e</sup> siècle de notre ère environ, est l'effet de la régression technique qui s'attaque à toutes les formes de l'art, en même temps que la civilisation s'achemine vers la décadence. Il a cependant pu être favorisé par l'influence grandissante de l'Orient, dont on imite la pompe et les usages; placé de face et maintenant raidi, le corps révèle, lui aussi, cette conception de l'étiquette qui oppose dès lors, puis plus tard à l'époque byzantine<sup>2</sup>, la gravité hiératique de l'Orient à la liberté hellénique<sup>3</sup>.

\*  
\* \*

L'attitude frontale évoque aussi la durée. Les statues égyptiennes et grecques qui s'y conforment donnent une

1. Regnault, *op. l.*, p. 145, n° 3.

2. Michel, *Hist. de l'art*, I, p. 286; Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 42, 171, note 4.

3. *Dédale*, II, p. 400.

impression d'abstraction, d'absolu. Comme le dit Lange, « l'homme est dans cette forme représenté essentiellement en dehors du cours du temps. Chaque moment semble, pour la personne représentée, être le même que le suivant. Rien n'éveille l'idée qu'elle ait changé ou veuille changer son attitude <sup>1</sup> ». Les arts égyptien et grec justifient consciemment la vieille notion idéographique des origines <sup>2</sup>, et leurs statues frontales semblent posséder l'éternité.

C'est aussi parce qu'ils conçoivent l'être humain dans ce qu'il a de permanent que tant de sculpteurs modernes reprennent à leur compte la vieille frontalité, souvent avec une symétrie parfaite des bras et des jambes (fig. 9). Le Bismarck de Lederer est frontal, non seulement parce que l'artiste veut exprimer la dignité sociale de son héros, mais parce qu'il veut qualifier sa pérennité, montrer au peuple allemand le chancelier de fer comme un symbole durable, et non dans un acte défini de sa carrière. C'est ainsi que nous comprendrons le groupe des *Trois Suisses* de James Vivert au Palais Fédéral à Berne, côte à côte, tenant la charte de leurs libertés, celui du milieu nettement frontal; ce jeune garçon de Luetkens, debout, bras croisés, jambes jointes <sup>3</sup>; cette jeune fille d'Harold Winter, dans la même attitude, mais vêtue <sup>4</sup>; cette petite fille de Chana Orloff, aux bras ramenés devant elle, mains jointes <sup>5</sup>; cette jeune fille nue de Kurt Edzard <sup>6</sup>; cette autre statue de Johan Polet <sup>7</sup>, ou la Sainte-Geneviève de Landowski. Même réapparition de la frontalité dans la peinture contemporaine, par exemple chez Hodler <sup>8</sup> et ses disciples <sup>9</sup>. Cette frontalité est parfois inspirée à nos artistes par quelque œuvre antique : voyez cet homme nu, barbu, de Sacha

1. Lange, p. xiv.

2. Voir plus haut, p. 56.

3. Radenberg, *Moderne Plastik*, pl. LXXXVIII.

4. *Deutsche Kunst und Dekoration*, III, 1923, p. 84.

5. *Ibid.*, LIV, 1924, p. 286.

6. *Ibid.*, LIV, 1924, p. 203.

7. *La Renaissance de l'art*, 1926, p. 1049.

8. Hodler, *Blick in das Unendliche*, 1903.

9. Buhler, *Der Morgen*, in *Deutsche Kunst und Dekoration*, I, 1922, p. 258.



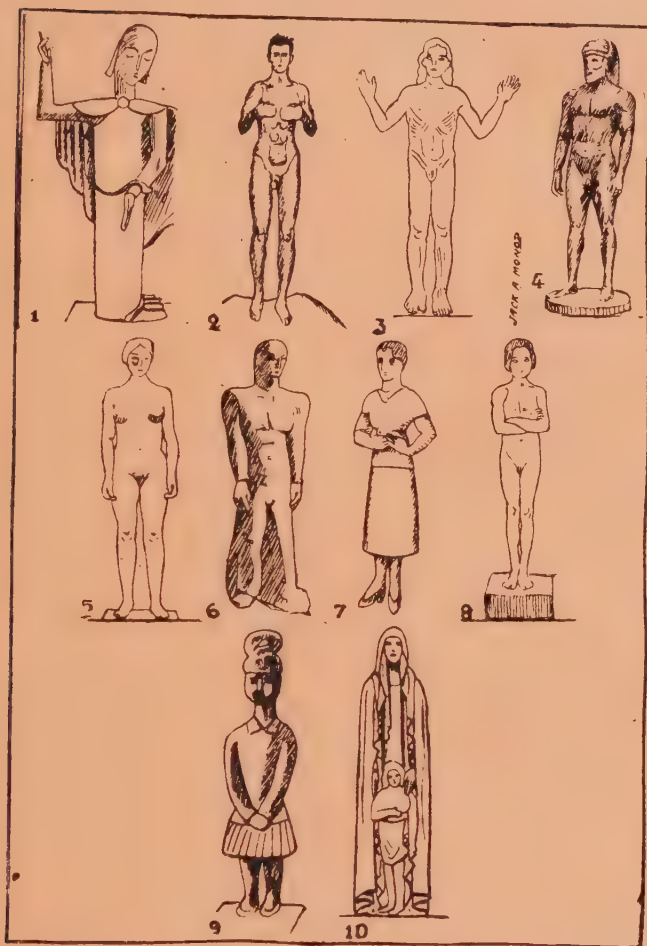


Fig. 9. — Frontalité dans l'art contemporain.

1. Statue de Hagenauer, Vienne, *Deutsche Kunst und Dekoration*, LVII, 1925, p. 158-159. — 2. Hodler, « Blick in das Unendliche », peinture, détail, 1903. — 3. Buhler, « Der Morgen », *Deutsche Kunst und Dekoration*, L, 1922, p. 258, peinture, détail. — 4. Statue masculine, de Sacha Schneider, *ibid.*, XXXI, 1912, p. 244. — 5. Statue de jeune fille, par Kurt Edzard, *ibid.*, LIV, 1924, p. 203. — 6. Statue de Johan Polet, *La Renaissance de l'art*, 1926, p. 1049. — 7. Statue de jeune fille, par Harold Winter, *Deutsche Kunst und Dekoration*, LII, 1923, p. 84. — 8. Statue de jeune garçon, par Luetkens, Radenberg, *Moderne Plastik*, pl. LXXXVIII. — 9. Statue de petite fille, par Chana Orloff, *Deutsche Kunst und Dekoration*, LIV, 1924, p. 286. — 10. Sainte Geneviève, de Landowski.

Schneider <sup>1</sup>, dont la tête évoque des sculptures grecques du début du <sup>ve</sup> siècle; par des fétiches sauvages : voyez cette statue xoanisante de Hagenauer à Vienne <sup>2</sup>; par des peintures et des sculptures romanes. Car nombreux sont les modèles primitifs de tous les temps et de tous les pays auxquels on recourt aujourd'hui pour renouveler son inspiration. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en reprenant la vieille formule de la frontalité, les artistes contemporains ont voulu avant tout éliminer de l'être humain tout accident, tout élément temporaire, et créer des types plus que des individus déterminés <sup>3</sup>.

\* \* \*

Telles sont les explications diverses que l'on peut donner de la frontalité. En résumé, elle s'impose aux débuts, comme l'attitude la plus simple que l'on puisse concevoir du corps humain au repos; elle résulte de la maladresse technique, de la schématisation géométrique du corps, de l'instinct de symétrie, de la conception idéographique de l'art. Elle persiste dans certains arts, bien que la technique en progrès aurait pu y renoncer, par une survivance de ces notions primitives, par un conservatisme parfois ethnique, mais surtout rituel, pour des raisons de convenance sociale, d'étiquette. Elle reparaît même, à la décadence romaine, pour des motifs à la fois techniques et éthiques, et dans l'art contemporain pour des motifs esthétiques.

\* \* \*

La frontalité n'a point été inutile à l'artiste. Elle lui a permis d'étudier à loisir certains détails, plus aisément que

1. *Ibid.*, XXXI, 1912, p. 244.

2. *Ibid.*, LVII, 1925, p. 158-159.

3. On trouve dans l'art contemporain toutes les phases par lesquelles le problème des attitudes a passé dans l'art grec : la frontalité du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, le hanchement polyclétéen du <sup>v</sup><sup>e</sup> (Radenberg, *Moderne Plastik*, pl. I; Hildebrand, *Männliche Figur*); le hanchement praxitélien (Peterich, jeune garçon, *ibid.*, pl. XXXIV).

si le corps humain eût pris des attitudes variées. Dans ce tronc toujours immobile et semblable, il a commencé, puis poussé fort loin l'examen de l'anatomie, de la draperie, du moins en Grèce, alors qu'en Égypte ces recherches demeuraient stationnaires. Mais, à un moment donné, la frontalité devenait une entrave. Elle ne permet que quelques attitudes peu variées, celles que montrent l'art égyptien et celui de la Grèce archaïque. En n'autorisant que quelques gestes très simples des bras, elle n'admet aussi que des thèmes limités et impersonnels (fig. 10). Le bras levé tient le javelot, et c'est



Fig. 10. — Frontalité et action.

1. Lanceur de javelot, bronze étrusque. Mouvement des bras et des jambes, De Ridder, *Bronzes du Louvre*, I, pl. II, n° 1. — 2. Figurine en bronze d'Hermès tenant le bélier, Langlotz, *Griechische Bildhauerschulen*, pl. II. — 3. Groupe égyptien, geste de liaison, Fechheimer, *Die Plastik der Aegypter*, pl. XXVIII. — 4. Statue du Cerro de Los Santos, tenant une coupe devant elle, *Bull. de Corr. hellénique*, 1894, pl. XVII.

un guerrier; tendu, il tient un chevreau, et c'est Apollon Philésios de Kanakhos; une offrande, et ce sont les *Korés* de l'Acropole. Toute action qui implique le moindre déplacement du torse sur les reins, de la tête sur le cou, la moindre flexion de la jambe, étant éliminée, on indique plutôt ainsi l'idée de l'action que l'action elle-même dans ce qu'elle a de particulier. Ce sont des types abstraits, non des individualités déterminées. La frontalité interdit tout véritable mouvement, qui dérangerait nécessairement la symétrie du plan médian, et elle oblige l'artiste, pour exprimer ce

mouvement, à recourir à d'autres procédés<sup>1</sup>. L'attitude devient irréaliste; quand le personnage porte un objet lourd, tel un chevreau ou un bélier sous son bras ou sur sa main, ce poids, si considérable qu'il soit, n'apporte aucun changement<sup>2</sup>. La frontalité condamne le corps à l'isolement, ou n'autorise que des groupes de types schématiques, sans véritable lien entre leurs éléments, car le groupe exige une union intime de ceux-ci, par suite des flexions, des torsions des corps<sup>3</sup>. Elle restreint l'étude anatomique à celle du corps au repos, figé, dont les organes sont toujours pareils, rendant impossible l'observation et la traduction des altérations qu'y apporte dans la réalité la variété des attitudes humaines. Elle ne permet que l'étude d'une draperie immobile, et non d'une draperie qui se prête, comme de juste, aux mouvements d'un corps actif. Elle maintient une symétrie trop rigide, contraire à la dissymétrie de la nature. Et, pour tout dire en quelques mots, elle ignore la complexité et la vérité de la vie changeante, elle est la « négation même de la libre vie<sup>4</sup>. »

\* \* \*

N'y a-t-il jamais eu, pendant le règne de la frontalité; des tentatives<sup>5</sup> de se soustraire à sa tyrannie? Lange a déjà cité quelques exceptions, que depuis divers auteurs ont multipliées<sup>6</sup>. Mais répétons les paroles judicieuses du savant danois : « C'est le devoir de la science d'avoir l'œil sur les exceptions, et il est dans la nature d'une science consciencieuse et critique d'en faire plutôt trop de cas que trop peu. Elle peut même tellement se perdre dans la contemplation

1. La statue du mouvement applique les principes du dessin; elle est en quelque sorte un dessin découpé et tendant au volume. Deonna, *Dédale*, I, p. 239.

2. Fx. figurines en bronze d'Hermès portant le bélier. Langlotz, *Frühgriechische Bildhauerschulen*, pl. II.

3. Sur le groupe composé de statues frontales, Deonna, *Dédale*, I, p. 254 sq.

4. Lechat, *La sculpture grecque*, 1922, p. 20.

5. Lange, *op. l.*, p. xix, xx, xxvi-xxviii.

6. Lechat, von Bissing, Regnault, Capart, voir plus loin, p. 73. Lœwy, *Die Naturwiedergabe*, p. 27; Wörmann, *Gesch. d. Kunst*, I, p. 58.



des exceptions, qu'elle ne distingue plus ce qui est la règle. C'est en tout cas une grande faute, plus grande même que si elle ignorait complètement les exceptions, car celles-ci constituent des faits de bien moindre importance que la règle elle-même <sup>1</sup> ». Lange semble avoir prévu les recherches ultérieures de quelques érudits qui ont pensé infirmer la règle, en accordant une importance très grande aux infractions à la frontalité qu'ils ont rencontrées dans quelques arts, en particulier dans l'art égyptien.

\* \* \*

On en discerne dans l'art des populations primitives actuelles (fig. 11, nos 1-3). Regnault <sup>2</sup> cite de grandes statues en bois du Dahomey au Musée du Trocadéro, qui représentent les deux rois Glé-Glé et Behanzin, le premier à tête de lion, le second sous forme de requin, avec de notables dissymétries; des amulettes en jade des Néo-Zélandais, personnages assis, jambes croisées, la tête inclinée sur l'épaule <sup>3</sup>; des poupées en bois des Yakoutes de Sibérie, à tête penchée, à bouche de travers. Ce dernier détail, ajoute cet auteur, apparaît sur des masques fabriqués par un grand nombre de peuples, Indiens de l'Amérique du Nord, Péruviens, Cinghalais, etc., mais nous éliminerons ces documents, puisqu'il s'agit de visages seuls et non de corps entiers. Dans les collections ethnographiques du Musée du Congo, à Tervueren, près de Bruxelles, nous avons noté la statuette funéraire en stéatite d'un personnage accroupi, jambes croisées, tête penchée sur l'épaule droite <sup>4</sup>; une figurine en bois peint, qui ornait les tombes de chefs et de notables chez les Mayoubés, assise, la tête inclinée sur l'épaule droite <sup>5</sup>. La poignée d'un kriss malais

1. Lange, *op. l.*, p. xx.

2. Regnault, *Contribution*, etc., p. 144, n° 1. L'art des sauvages.

3. Hausenstein, *Barbarer und Klassiker*, pl. XLIV, pendeloque, Musée de Hambourg; Robert, *Ein Edelstein der Vorzeit*, 1910, p. 42, n° 2, pl. I, 2 (Brit. Museum); exemplaire au Musée d'Ethnographie de Genève, n° 1306.

4. N° 19.855, RIC, a 186.

5. N° 2.912, RIC, a 41.

a l'aspect d'un être humain accroupi, la tête penchée et tordue à droite (fig. 6, n° 6) : « le genre de torsion du cou, qui commande la position des doigts, ne se retrouve nulle part ailleurs, à notre connaissance <sup>1</sup> »; dans ce cas,



Fig. 11. — Infractions à la frontalité. Art des primitifs actuels, art égéen.

1. Pendeloque d'ivoire, Nouvelle-Zélande, Hausenstein, *Barbarer und Klassiker*, pl. XLIV. — 2. Statuette péruvienne, Lange, *Darstellung des Menschen*, p. XIX, figure. — 3. Statuette mexicaine, Hausenstein, *op. l.*, pl. 86. — 4. Statuette de Cnossos, Lagrange, *La Crète ancienne*, p. 72, fig. 45, n° 3. — 5. Statuette en bronze, minoenne, Perrot, *Hist. de l'art*, VI, fig. 319.

l'infraction à la frontalité résulte de la nécessité d'adapter l'image à sa destination, à la poignée de l'arme <sup>2</sup>. Les arts anciens de l'Amérique offrent eux aussi des exceptions. Lange reproduit une statuette péruvienne d'un homme assis,

1. Clouzot et Level, *L'art nègre et l'art océanien*, 1919, p. 15, pl. I.

2. Voir plus haut, p. 52, frontalité imposée par la forme de la matière à travailler.

tête inclinée à sa droite (fig. 11, n° 2)<sup>1</sup>, et nous citerons encore une statuette en pierre du Mexique, d'un homme assis, jambes croisées, tête relevée et tournée à sa gauche<sup>2</sup>.

\* \* \*

En Crète minoenne (fig. 11, n°s 4-5), parmi les figurines en terre cuite trouvées dans le sanctuaire domestique de Cnossos, une déesse au corps cylindrique, aux bras ramenés sur la poitrine, tourne sa tête à droite<sup>3</sup>. Si cette œuvre est d'une technique fort grossière, une figurine en bronze, d'un modelé déjà savant, au type non de la pleureuse comme on le disait jadis, mais de la prêtresse ou de la dévote qui fait le geste de protéger ses yeux contre l'éclat aveuglant de la divinité, déroge à la frontalité, semble-t-il, en détournant légèrement la tête à sa gauche, même en tordant quelque peu son buste<sup>4</sup>.

\* \* \*

C'est surtout dans l'art égyptien que Lange<sup>5</sup>, von Bissing<sup>6</sup>, Regnault<sup>7</sup>, Richer<sup>8</sup>, Capart<sup>9</sup>, etc.<sup>10</sup>, ont signalé de telles exceptions (fig. 12). Cependant tous les exemples cités

1. Lange, p. xix, fig.

2. Hausenstein, *Barbarer und Klassiker*, pl. LXXXVI, Munich; id., *Der nackte Mensch in der Kunst*, p. 200, fig. 170.

3. Lagrange, *La Grèce ancienne*, p. 72, fig. 45,3.

4. Perrot, *Hist. de l'Art*, VI, fig. 349-350; VIII, p. 692; Muller, *Frühe Plastik*, pl. XII, n° 226. — Cf. statuette de Haghia Triada, même type, Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 168, fig. 51; III, p. 103, fig. 12.

5. Lange, *op. l.*, p. xxvi-xxviii.

6. Von Bissing, *Denkmäler der ägyptischen Kunst*, texte, p. 1-18, pl. VI, XXIX.

7. Regnault, *Observations*, p. 146.

8. Richer, *Le nu dans l'art*, IV, 1925, p. 114-115, fig. 23; p. 131, 199, 204-207, 257.

9. Capart, *L'art égyptien et la loi de frontalité à propos d'une statuette du Cabinet des Médailles*, in *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 47; id., *Propos sur l'art égyptien*, 1931, p. 26.

10. Cf. *Rev. arch.*, 1925, I, p. 370; Deonna, *Dédale*, I, p. 205, note 6, référ.



Fig. 12. — Infraction à la frontalité. Égypte.

1. Figurine, femme portant son enfant, Égypte prédynastique, Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 162, fig. 118. — 2. Figurine, femme portant son enfant, Fechheimer, *Kleinplastik der Aegypter*, pl. XXX. — 3. Groupe d'Aménophis IV avec sa fille, *ibid.*, pl. LXXX. — 4, 5. Statuette en bois, Bruxelles, Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 54, fig. 1, 2. — 6. Statuette d'esclave, Leyde, Capart, *Propos sur l'art Égyptien*, p. 26, fig. 22. — 7. Statuette d'esclave, Paris, Cabinet des Médailles, *ibid.*, p. 28, fig. 21. — 8. Statuette d'esclave, Fechheimer, *Kleinplastik*, pl. CXLVI. — 9. Statuette d'Horus enfant, Richer, *Nouvelle anatomie artistique*, IV, p. 205, fig. 242. — 10. Statuette en bois, Louvre, *ibid.*, p. 206, fig. 245. — 11. Statuette de nègre enchaîné, Fechheimer, *Kleinplastik*, pl. CLI. — 12. Groupe de lutteurs, von Bissing, *Denkmäler*, pl. XXIX. — 13. Statuette de scribe accroupi, Spearing, *The Childhood of art*, p. 252, fig. 199.



n'ont pas la même valeur, et il convient d'en éliminer plusieurs.

Le charmant torse nu d'une fille d'Aménophis IV, de l'University College à Londres, « semble montrer, dit M. Richer, une esquisse fort nette de la station hanchée. En effet, la hanche gauche est saillante, pendant que celle de droite s'efface, et la cuisse gauche se porte légèrement en avant. La restauration de la partie inférieure de ce curieux morceau accentue le mouvement <sup>1</sup> ». M. Richer ajoute : « Autant que nous permet d'en juger la photographie publiée par M. Capart <sup>2</sup> ».

C'est dire que cette observation n'est point faite sur l'original, et l'examen de la photographie ne semble pas la confirmer. M. Capart, qui compare cette sculpture aux plus belles productions des artistes grecs, ne signale point cette entorse à la frontalité, et nul doute qu'il n'eût point manqué de le faire si elle était réelle <sup>3</sup>.

M. Richer cite au Musée du Louvre une statue d'Horus, de l'époque saïte, dont il admire l'anatomie précise et dont certains détails le font songer à l'art grec. Bras allongés contre le corps, elle est frontale. Mais la tête manque, et « ce qui reste des attaches du cou nous ferait croire volontiers que la tête était tournée à gauche. En effet, le creux sus-sternal est bordé à droite seulement de la saillie isolée du tendon sternal du muscle sterno-mastoïdien, saillie qui survient toujours dans la rotation de la tête du côté opposé <sup>4</sup> ». Malgré sa compétence anatomique, M. Richer éprouve cependant quelque hésitation : « Bien entendu, cette supposition ne peut être émise qu'avec réserve, puisque ce serait, autant que nous le sachions, l'unique exemple d'une statue égyptienne tournant la tête de côté <sup>5</sup> ». Bien qu'il soit ailleurs

1. Richer, *op. l.*, IV, p. 19, fig. 132.

2. Capart, *Recueil de monuments égyptiens*, pl. LXXVI; *Studio*, 1931, p. 404, fig.

3. Capart, *Propos*, p. 22, fig. 20.

4. Richer, *op. l.*, IV, p. 131, fig. 144.

5. *Ibid.*, p. 131.

plus catégorique<sup>1</sup>, imitons la prudente réserve de l'auteur, et négligeons cet exemple douteux.

\*  
\* \* \*

M. Capart rappelle que le thème de l'immolation des vaincus par le pharaon, où le roi saisit la chevelure de la victime et brandit sa massue pour l'assommer, est fréquent sur les bas-reliefs égyptiens. « Le mouvement est tel qu'il est inconcevable qu'on puisse le traduire en ronde bosse avec autant d'intensité que dans le relief sans violer la loi de frontalité. Aussi les deux traductions en pierre que nous possédons de ce thème, pour Merenptah<sup>2</sup> et Ramsès VI<sup>3</sup>, nous montrent de semblables violations, peu importantes à première vue, mais qui sont déjà évidentes<sup>4</sup> ». C'est là, en effet, un des rares thèmes que l'art égyptien a traduit simultanément en relief et en ronde bosse<sup>5</sup>, et M. Capart a relevé lui-même les modifications qu'entraîne cette transcription d'un motif libre du dessin dans la ronde bosse plus limitée dans ses moyens : « le bras qui devrait s'élever au-dessus de la tête, brandissant une arme, est prudemment rappliqué sur la poitrine<sup>6</sup> ». Regardons de près ces deux exemples. Si le groupe de Ramsès VI offre l'intérêt d'avoir été conçu pour être vu non seulement de face, mais aussi de profil, rompt-il la frontalité? Nullement : le roi est frontal comme son prisonnier qui s'avance à sa gauche, à moitié accroupi. Dans l'autre groupe, en pierre, dont les dimensions dépassent la

1. *Ibid.*, p. 205 : « Rotation de la tête sur la statue du guerrier Hôrus, du Musée du Louvre, rotation clairement révélée malgré la disparition de cette dernière, par ce qui nous reste des attaches du cou. »

2. Hölscher, *Das Hohe Tor von Medinet Habu*, 1910, p. 43, fig. 39.

3. Von Bissing, *Denkmäler*, pl. LV, b; Spearing, *The Childhood of art*, p. 216, fig. 152.

4. *Monuments Piot*, 1923, p. 51.

5. Capart, *Leçons sur l'art égyptien*, p. 351; id., *Études et histoire*, I, p. 128; de même le thème du roi Aménophis IV tenant une fillette sur ses genoux et l'embrassant, *Leçons*, p. 368. Comparer le groupe statuaire au dessin, Spearing, *op. l.*, fig. 150-152.

6. Capart, *Études et histoire*, p. 128.

grandeur naturelle, Merenptah debout, frontal, assomme le captif, debout lui aussi, dont la tête paraît, en effet, être tournée de côté. Mais le corps de ce prisonnier n'est point en entière ronde bosse, il est collé contre celui du roi, et la rupture de la frontalité s'explique, nous le verrons, par les principes du relief.

M. Capart regrette « que nous ne possédions pas la figure royale d'un groupe en bronze dont le Musée du Louvre n'a que le captif assommé <sup>1</sup> », car « si le roi était traité avec autant de maîtrise que l'ennemi, il devait se mouvoir avec la plus grande aisance. La position de la victime pouvait bien être « naturellement » frontale, il était impossible qu'il en fût de même pour le roi <sup>2</sup> ». Nous nous associons à ce regret, car il est impossible de préjuger de l'attitude d'une figure disparue. Puisque le captif est frontal, il est vraisemblable que le roi l'était aussi, car, nous le verrons, l'infraction à la frontalité est plus fréquente chez les êtres inférieurs que chez les grands soumis à une étiquette rigide.

Dans les groupes, certaines infractions apparentes à la frontalité n'en sont pas en réalité. Parmi les quelques schémas de groupement qu'autorise la frontalité, il en est un, que l'on trouve dans tous les arts primitifs; au lieu de traiter en ronde bosse l'un des éléments du groupe, on le projette en dessin ou en relief sur l'autre seul en volume, qui en constitue comme le fond (fig. 13). Nous avons donné des exemples, aussi bien dans l'art des demi-civilisés actuels que dans celui de la Grèce archaïque, de ce groupement que nous pouvons appeler « par projection <sup>3</sup> ». Dès lors il va de soi que le corps humain, dessiné ou sculpté sur l'autre, pourra adopter des attitudes plus libres que celles de la ronde bosse isolée, avec une liberté que facilite la projection sur le fond. C'est ainsi que l'enfant, sculpté sur le corps de sa mère ou du dieu, tournera sa tête de côté, ou vers le spectateur. Tel est le cas dans un groupe

1. Bénédite, *Un guerrier libyen*, in *Monuments Piot*, IX, 1903, p. 123, pl. X.

2. Capart, *Monuments Piot*, 1923, p. 51-52.

3. Deonna, *Dédale*, I, p. 253, fig. 15, nos 1-3.

d'Hiérakonpolis, où une guenon tient son petit devant elle (fig. 13, n° 4) <sup>1</sup>, monument que Bissing, Capart, rangent à tort parmi les exceptions à la frontalité <sup>2</sup>. Dans un groupe de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, Senmut, accroupi, jambe gauche relevée,



Fig. 13. — Fausses infractions à la frontalité. Groupes de projection.

1. Groupe de Nouvelle-Zélande, Hausenstein, *Barbarer und Klassiker*, pl. LXL. — 2. Groupe en terre cuite de Camarine, déesse avec Eros en relief sur sa poitrine, *Monumenti antichi*, XIV, 1904, Orsi, *Camarina*, p. 870, fig. 74. — 3. Figurine en terre cuite de Coreyre, *Bull. de Corr. hellénique*, 1891, p. 71, pl. VII, 2. — 4. Guenon tenant devant elle son petit, Égypte prédynastique, Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 180, fig. 133, H. 1. — 5. Groupe de Sen Maout, Égypte, Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers. Catalogue général du Musée du Caire*, I, 1906, pl. LXVII. — 6. Groupe de Merenptah assommant un prisonnier, Égypte, Holscher, *Das Hohe Tor von Medinet Abu*, p. 43, fig. 39.

frontal, tient serrée entre ses bras et ses genoux sa pupille, la princesse Neferoura (fig. 13, n° 5). M. Capart observe que

1. Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 180, fig. 133; *Monuments Piot*, XIX, 1911, p. 25, fig. 8.

2. Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 49



« Senmut adopte une attitude qui, nécessairement, détruit le parfait équilibre du corps, en soulevant une épaule du côté où la jambe était également relevée <sup>1</sup> ». Nous ne remarquons toutefois pas que la ligne des épaules soit oblique. Quant à l'enfant, il est frontal, se détachant de profil sur le corps de Senmut. Nous avons mentionné plus haut que, dans le groupe de Merenptah assommant un prisonnier (fig. 13, n° 6), la déviation de la tête de ce dernier s'explique par la projection de ce corps sur celui du pharaon.

\*  
\* \* \*

Il faut se garder, dans la recherche des exceptions, de confondre le relief et la ronde bosse, et d'attribuer à la seconde les possibilités de la première. Lange a signalé jadis cette confusion <sup>2</sup>, que M. Rhomaïos commit tout récemment encore, précisément à propos des exceptions frontales en Grèce, en prétendant à tort que la distinction entre les lois du relief et de la ronde bosse n'est qu'une idée superficielle <sup>3</sup>. La statuaire, surtout aux origines, ne connaît pas la liberté d'attitudes du dessin, dont le relief n'est qu'une variante; en transcrivant les thèmes de celui-ci, elle doit les modifier, éviter les gestes trop hardis, craindre les risques de rupture de la matière <sup>4</sup>; la première cherche le volume, la seconde projette le corps sur un plan; la première présente le personnage de face au spectateur, la seconde le fait défiler devant lui; les conventions de l'une et de l'autre sont autres.

1. Capart, *Monuments Piot*, 1923, p. 53; Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, in *Catalogue général du Musée du Caire*, 1906, I, pl. LXVII, p. 64.

2. « Ce qui embrouille encore cette conception, c'est qu'on ne distingue pas assez nettement entre la représentation de la figure en volume, en tant que statue, et sa représentation plane, bien que l'art primitif tout entier enjoigne la stricte observation de cette distinction. »

3. Rhomaïos, *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 100, texte des pl. XLVII sq. (*Kouroi* de Sounion). Encore faut-il distinguer le relief plat, qui obéit aux conventions du dessin, et le haut-relief, qui, par exemple dans les frontons grecs, ressemble plutôt à une ronde bosse incomplète, rentrée dans un fond.

4. Capart, *Études et histoire*, I, p. 127-128, donne des exemples dans l'art égyptien de ces modifications. Voir plus haut, p. 76.

C'est pourquoi Lange qualifie avec raison d'erreur l'assertion de Maspero qui, constatant la liberté d'attitudes des personnages figurés sur les peintures et les reliefs, en conclut que « les sculpteurs pouvaient, s'ils le voulaient, les donner même à des statues<sup>1</sup> ». M. Capart commet la même faute : « Celui qui étudie les bas-reliefs et les peintures de l'ancienne Égypte et qui s'est rendu nettement compte des procédés de représentation, aurait le droit de s'étonner, même à priori, de ce qu'un peuple qui dessine les figures humaines en même temps de profil et de face, n'ait jamais eu l'idée, dans une sculpture en ronde bosse, de faire tourner la tête sur le cou, le torse sur les hanches. Il existe dans les tombeaux de l'Ancien Empire des figures qui se retournent, dont la vue paraît une invitation directe pour les sculpteurs à s'affranchir de la terrible loi<sup>2</sup> ». Il relève, sur des reliefs, des effigies qui imitent sans doute les statues du défunt, isolé ou groupé, dans des positions désaxées, et il en déduit que les prototypes statuaires, s'il s'agit vraiment d'une transcription de statues, devaient être aussi dissymétriques<sup>3</sup>. Et cependant M. Capart s'est chargé lui-même de réfuter son assertion, en montrant les transformations que subit un motif passant du dessin ou du relief dans la ronde bosse<sup>4</sup>, transformations qui sont tout aussi évidentes en sens contraire, c'est-à-dire quand les peintres ou les sculpteurs de reliefs, capables d'attitudes plus aisées, s'inspirent d'un thème de la statuaire.

\*  
\* \* \*

Ne prenons donc en considération que les seuls monuments de la ronde bosse (fig. 12).

Lange remarque que des animaux couchés, des lions, tournent parfois leur tête du côté du spectateur<sup>5</sup>, et nous ver-

1. Lange, p. xxvi.

2. Capart, *Monuments Piot*, 1923, p. 50.

3. *Ibid.*

4. Id., *Études et histoire*, I, p. 127-128. Voir plus haut, p. 76.

5. Lange, p. xix; Capart, *Leçons*, p. 342, lions d'Aménophis; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 691.

rons plus loin, à propos de la Grèce, comment expliquer cette position; il mentionne une statuette de Bès au Musée de Berlin, dont la tête et les épaules sont obliques<sup>1</sup>; une figurine de négriillon porteur d'une boîte à onguents, au British Museum, dont le corps se penche de côté, sans toutefois se tourner<sup>2</sup>; des figurines de l'ancienne collection Démétriou, au Musée national d'Athènes, des thèmes obscènes, à la tête tournée de côté<sup>3</sup>; dans la même collection, une statuette de jeune garçon, assis sur le sol, la main gauche placée sur son genou gauche qui est relevé, la tête reposant sur la main et vue de biais<sup>4</sup>.

Le petit groupe des lutteurs, au Musée de Munich (fig. 12, n° 12)<sup>5</sup>, est dans la plastique égyptienne un document de toute importance par la liberté de ses attitudes, qui précède de loin dans le temps celle des lutteurs grecs de Florence; un second groupe analogue, inédit, dit M. Capart, existe dans la collection Petrie, à l'University College de Londres<sup>6</sup>. « Il prouve que les sculpteurs égyptiens s'efforçaient de traduire en pierre des attitudes extrêmement compliquées. Les deux hommes s'empoignent en pleine lutte et les corps se déplacent hors d'axe sans se soucier le moins du monde de la fameuse règle de frontalité. » En publiant ce monument, von Bissing rappelle que dès les premières dynasties on trouve un groupe en ivoire d'une mère, entièrement frontale, qui tient sur son épaule gauche son enfant, tourné vers elle, donc non frontal<sup>7</sup>. Ce même schéma apparaît dans des groupes de mortelles tenant un enfant<sup>8</sup>, d'Isis allaitant son fils Horus, qui tourne

1. Lange, p. xxvii, n° 1 (n° 8238).

2. *Ibid.*, p. xxvii, n° 2 (n° 2570); Perrot, *op. l.*, VIII, p. 691.

3. *Ibid.*, n° 3.

4. *Ibid.*, n° 4 (n° 1102).

5. Von Bissing, *Denkmäler*, pl. XXIX; Hausenstein, *Der nackte Mensch*, p. 309, fig. 278; Richer, *op. l.*, IV, p. 78, fig. 78; Della Seta, *Genesi dello scorcio*, p. 41, note 5; Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 49; id., *Études et histoire*, I, 1924, p. 288; Deonna, *Dédale*, I, p. 208, note 1.

6. Capart, *Monuments Piot*, l. c.

7. Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 162, fig. 118.

8. Ex. : figurine funéraire du Moyen Empire, Berlin, femme debout, frontale, tenant un enfant sur son bras gauche; celui-ci, dont le corps est de profil,

la tête vers le spectateur ou vers le sein maternel<sup>1</sup>. Voici une statuette en porcelaine d'Amon, assis, avec sur ses genoux la princesse Ameniritis I, fille du roi éthiopien Kachta<sup>2</sup>: le dieu est frontal, mais la princesse « n'est pas assise toute raide, hiératique; pour l'étreinte, le torse s'émanèpe, s'assouplit, tourne sur les hanches<sup>3</sup> ». Voici le groupe inachevé du roi Aménophis IV tenant sur ses genoux une de ses fillettes et l'embrassant (fig. 12, n° 3) : « La petite princesse est assise sur les genoux de son père et tourne la tête vers lui; bien que l'œuvre soit inachevée, on voit clairement qu'ils s'embrassaient sur les lèvres<sup>4</sup> ».

En un fragment d'une statuette en bois, au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles (fig. 12, nos 4, 5) — est-ce une musicienne, une danseuse, ou une grande dame? — « le torse, qui s'élève droit sur les hanches, subit à la taille une torsion qui ramène la face presque à angle droit sur l'axe du bassin<sup>5</sup> ». Un petit fragment inédit, de la collection Petrie, à l'University College de Londres, « nous montre une femme tournant la tête si fort que le menton touche presque l'épaule

selon le schéma habituel de ce groupement (cf. Deonna, *Dédale*, I, p. 263, fig. 17, n° 5), tourne la tête presque de face vers le spectateur. Fechheimer, *Kleinplastik der Ägypter*, pl. 30.

1. Capart, *Monuments Piot*, p. 52-53; il cite Daressy, *Statues de divinités (Catalogue général du Musée du Caire)*, 1905, II, pl. LXII, n° 39324, et au Musée de Berlin, von Bissing, *Ägyptische Bronze und Kupferfiguren des mittleren Reiches*, in *Ath. Mitt.*, XXXVIII, 1913, p. 239, pl. X-XII, spécialement pl. XII, et p. 260.

2. Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, Catalogue général du Musée du Caire, III, 1914, p. 8, pl. VII; Fechheimer, *Die Kleinplastik der Ägypter*, pl. CXII; Capart, *Monuments Piot*, p. 53.

3. Legrain, *l. c.* : « La partie inférieure du corps d'Améniritis garde, comme celle de son divin époux, la rigidité hiératique, mais le haut du corps s'émeut, le torse tourne, et les seins de la femme touchent presque la poitrine du dieu. En même temps, le bras droit a passé sous l'aisselle gauche d'Amon, la main s'applique sur l'omoplate, comme si Améniritis voulait s'approcher plus encore de son époux ou l'attirer vers elle. Cependant le bras gauche s'est levé, et le peu qui en reste semble indiquer que la main d'Améniritis s'appuyait à la nuque du dieu comme pour approcher la tête vers les lèvres de sa divine épouse. »

4. Capart, *Monuments Piot*, p. 52, référé; Fechheimer, *Kleinplastik der Ägypter*, pl. LXXX-1; *Wonders of the Past*, I, p. 36, fig.

5. Capart, *Monuments Piot*, p. 54, fig. 1-2.



droite<sup>1</sup> » ; une figurine en bois est celle d'un « vieillard dont la tête alourdie par l'âge et les rhumatismes penche sur l'une des épaules<sup>2</sup> ». Des figurines représentent des esclaves qui portent des fardeaux. Celle de Liverpool est frontale<sup>3</sup>, mais, dans celle de Leyde (fig. 12, n° 6), « la vieille esclave se penche nettement pour contrebalancer le poids de la charge trop lourde<sup>4</sup> » ; il y a déviation latérale, sinon torsion. Cette dernière existe cependant dans une statuette du Cabinet des Médailles à Paris (fig. 12, n° 7) : « Le personnage a saisi vivement le vase posé à terre, pour l'élever sur son épaule gauche, et le torse, tout naturellement, tourne sur les hanches dans un mouvement parfait<sup>5</sup> ». Il en est ainsi dans une figurine de même type, à glaçure verte, d'une femme tenant un vase sur son épaule gauche, fortement penchée à sa droite pour soutenir son fardeau (fig. 12, n° 8)<sup>6</sup>. Il est vraisemblable de penser que ce thème a été emprunté par la ronde bosse au relief, qui montre souvent des porteurs de fardeau, en des attitudes déjà fort libres, utilisés comme manches de cuiller ou spatules<sup>7</sup>.

Parmi les nombreuses figurines de serviteurs qui meublent les tombeaux de l'Ancien et du Moyen Empire, M. Capart signale « de petits personnages dont les attitudes sont difficilement compatibles avec une stricte frontalité<sup>8</sup> ». De son côté, M. Richer note au Musée du Louvre « un certain nombre de petites statuettes en bronze et en bois, qui tournent leur

1. *Ibid.*, p. 57.

2. Hall, *Journal of Egyptian arch.*, Londres, IX, avril 1923, p. 80, pl. XX, 2; Capart, *Monuments Piot*, pl. 65.

3. Capart, *Propos*, p. 26, fig. 19; id., *Monuments Piot*, p. 59, référ.; Fechheimer, *Kleinplastik*, p. 134-135.

4. Capart, *Propos*, p. 26, fig. 22; *Monuments Piot*, p. 60, référ.; Fechheimer, *Kleinplastik*, pl. 132-133.

5. Capart, *Propos*, p. 328, fig. 21; *Monuments Piot*, p. 60, pl. II; Richer, *op. l.*, IV, p. 114, fig. 123.

6. Fechheimer, *Kleinplastik*, pl. 146.

7. Par ex. Fechheimer, *Kleinplastik*, pl. 136 sq.

8. Capart, *Monuments Piot*, p. 52. — M. Capart (p. 53, note 2) renvoie à Bénédite, *Scribe et babouin*, in *Monuments Piot*, XIX, 1912, pl. II, et *ibid.*, p. 57, note 2, aux statuettes des collections Carnarvon et Mac Gregor (référ.). Nous ne trouvons rien dans l'article de M. Bénédite qui concerne la rupture de la frontalité.

tête à des degrés divers et aussi la partie supérieure du torse<sup>1</sup>. Un Horus de bronze a la tête placée de trois-quarts<sup>2</sup>; un dieu à tête d'épervier « tourne la tête du même côté en ajoutant un mouvement des épaules dans le même sens; un deuxième dieu mitré exécute le même mouvement<sup>3</sup>... dans la salle du scribe accroupi, dans la première vitrine de droite, une statuette en bois tourne la tête et le haut du corps à gauche...<sup>4</sup>; enfin, dans une des dernières vitrines de la dernière salle, une petite statuette en bois entièrement nue, les deux mains attachées ensemble au-devant du corps, tourne la tête complètement à gauche, de façon à présenter la face de profil<sup>5</sup>». Nous trouvons ailleurs encore ce type non frontal du prisonnier<sup>6</sup>. Enfin, citons aussi une figurine en bois du Musée de Gizeh, personnage agenouillé, qui est un serviteur tenant un plateau, ou un scribe avec ses tablettes, dont la tête est tournée complètement à sa droite<sup>7</sup>.

\*  
\* \* \*

On a plus d'une fois noté dans la plastique de la Grèce archaïque de pareilles exceptions<sup>8</sup>. Lechat vante ces vieux imagiers hellènes qui, « maîtres à peine de leur outil et incertains encore de leurs doigts, la transgressaient (la loi) avec tranquillité, témoignant par là d'un esprit d'indépendance absolument étranger à l'art des autres pays<sup>9</sup> »; il exalte « cet esprit chercheur, indépendant, de l'art grec qui, dès ses débuts, osait avec une hardiesse ingénument inouïe, faire la

1. Richer, *op. l.*, IV, p. 131.

2. *Ibid.*, p. 205, fig. 242.

3. *Ibid.*, p. 205, fig. 243.

4. *Ibid.*, p. 206, fig. 244.

5. *Ibid.*, p. 205, fig. 245.

6. Fechheimer, *Kleinplastik der Ägypter*, pl. 151, à gauche.

7. Spearing, *The Childhood of art*, p. 252, fig. 199.

8. Lange, *op. l.*, p. 62 sq.; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 692; Della Seta, *Genesi dello Scorcio*, p. 41; Pottier, *Rev. des ét. grecques*, 1898, p. 386, note 1; Lechat, *Rev. des Universités du Midi*, 1895, p. 1 sq.; id., *La sculpture grecque*, 1922, p. 21, 67; *Rev. arch.*, 1925, I, p. 370.

9. Lechat, *La sculpture grecque*, 1922, p. 21.

nique à la vieille loi de la frontalité, et quelquefois incliner de côté ou en avant la tête d'une statue, sans nécessité aucune, pour rien, pour le plaisir, pour le plaisir de lui donner plus de vie et de grâce »<sup>1</sup>. Comme nous venons de le faire pour l'Égypte, examinons avec soin ces exceptions, afin de négliger celles qui n'en sont pas en réalité.

\* \* \*

Nous avons mis en garde plus haut contre l'erreur qui confond les œuvres du dessin et du relief, dont les personnages sont projetés sur un fond, et celles de la ronde bosse qui les conçoit au repos, de face, isolés dans l'espace. On ne peut donc faire état des reliefs, pas même des hauts-reliefs avec personnages de face, pas plus que des statues de frontons, qui, presque en ronde bosse, comportent cependant toujours un fond auquel ces personnages sont accotés ou adossés. On ne peut donc citer comme une infraction à la frontalité<sup>2</sup> les chevaux extérieurs du quadrigé, sur une métope de Sélinonte (temple C), qui, de face, tournent leur tête de côté, vers le dehors<sup>3</sup>, représentation qui paraît aussi dans les frontons W. et E. du temple des Alcéméonides à Delphes, sculptés à la fin du VI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup> (fig. 14, nos 1-2). Si le sculpteur leur accorde cette position, ce n'est pas par désir d'imiter une attitude réelle, ou pour donner à ses animaux plus de naturel et de vie; c'est, en évitant la monotonie de quatre têtes toutes semblables, pour permettre d'en apercevoir deux plus distinctement que si elles étaient de face; il recourt au procédé du rabattement habituel au dessin et au relief, dont la peinture des vases corinthiens et attiques des

1. Lechat, *Monuments Piot*, VII, 1900, p. 151. Remarquons que l'inclinaison de la tête en avant ne rompt pas la frontalité.

2. Rhomaïos, *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 100, texte des pl. XLVII sq. (*Kouroi* de Sounion).

3. Perrot, *op. l.*, VIII, p. 485, fig. 245. Les chevaux du centre ont leur tête de face.

4. En dernier lieu, *Fouilles de Delphes*, IV, 3, 1931, Picard et La Coste-Messelière, *Art archaïque : sculptures des temples*, fig. 7 et 8, p. 23 sq., 29, 40.

VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles fournit de nombreux exemples<sup>1</sup>. Il en est de même d'une autre métope de Sélinonte, où Athéna est de face, mais avec ses pieds tournés de profil<sup>2</sup>, schéma du dessin que maintient encore le sculpteur de l'Athéna au centre du front W. du temple d'Aphaia à Égine<sup>3</sup>, bien que cette dernière effigie soit entièrement en ronde bosse, cette

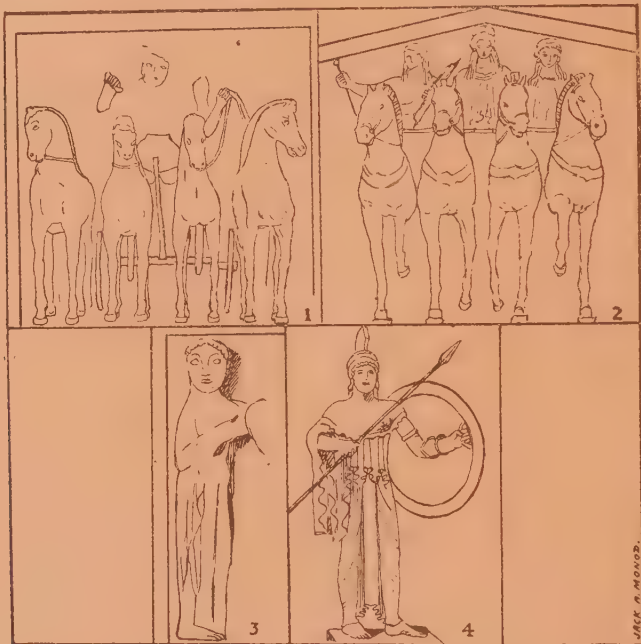


Fig. 14. — Fausses infractions à la frontalité. Reliefs et statues de frontons et de métopes. Procédé du rabattement (réalisme logique).

1. Quadriga, métope de Sélinonte, chevaux extérieurs tournant la tête de côté. Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 485, fig. 245. — 2. Quadriga, fronton est du temple archaïque de Delphes, *Fouilles de Delphes*, IV, 3, 1931, fig. 8. Même détail. — 3. Athéna, métope de Sélinonte, pieds de profil, Perrot, *op. l.*, p. 487, fig. 246. — 4. Athéna, fronton ouest d'Égine.

1. Sur ce thème, cf. mon mémoire, *Le quadriga dans le dessin et le relief grecs*, Genava, IX, 1931, p. 125.

2. Perrot, *op. l.*, VIII, p. 487, fig. 246. A côté d'Athéna, Persée et la Gorgone tournent leur torse de face sur des jambes de profil, comme d'habitude dans le dessin archaïque.

3. Bulle, *Archaisierende Rundplastik*, pl. I, 2.



position irréelle des pieds est justifiée par le même principe, puisque ces statues sont adossées à un fond (fig. 14, n<sup>os</sup> 3, 4). Le Tritopator en pierre tendre d'un fronton de l'Acropole attique, que M. Rhomaïos considère aussi comme rompant la frontalité<sup>1</sup> et dont les trois bustes, débordant en éventail, se tournent vers le spectateur, n'est pas un meilleur exemple<sup>2</sup>, pas plus que le géant Encélade effondré aux pieds d'Athéna, au fronton de l'Hékatompédon des Pisistratides<sup>3</sup>.

\* \*

Les Grecs ont inventé un genre de statue ignoré ailleurs : elle n'est point conçue pour la vue de face, mais elle fait



Fig. 15. — Fausses infractions à la frontalité. Ronde bosse en mouvement, issue du dessin.

1. Niké d'Archerinos. — 2. Stèle du Discophore, Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 649, fig. 333.  
3. Jeune fille courant, figurine de Dodone, *ibid.*, p. 693, fig. 348.

défiler le personnage devant le spectateur; elle ne représente point le repos, mais elle introduit dans la ronde bosse le mouvement, l'action (fig. 15). Elle superpose des torses de face à des jambes de profil, parce qu'elle n'est, en somme, qu'un dessin ou un relief découpé qui tend au volume. Son origine est tout à fait distincte de celle de la statue frontale<sup>4</sup>; elle obéit

1. *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 100, textes des pl. XLVII sq. (Kouroi de Sounion).

2. Deonna, *Dédale*, I, p. 260.

3. Perrot, *op. l.*, VII, p. 694.

4. *Dédale*, I, p. 242.

aux principes du dessin et du relief, et l'on ne saurait dire qu'elle constitue une infraction à la loi de frontalité. C'est cependant ce que l'on a souvent prétendu. Lange cite, en effet, comme exceptions, les figures qui courent ou volent, telle la Niké d'Archerinos<sup>1</sup>, tout en reconnaissant — et cette constatation aurait dû l'engager à les éliminer — que ces images sont conçues comme des surfaces planes, issues du dessin ou du relief; il cite des statuette de même type, Zeus et guerriers brandissant la foudre ou l'arme, marchant rapidement à gauche, des lutteurs, des coureurs, qui tous ont naturellement leur torse tourné de face sur leurs jambes de profil<sup>2</sup>. On ne saurait donc répéter avec Perrot : « Si, dans la Niké d'Archerinos, l'image est encore presque exactement frontale, il n'en faut accuser que l'inexpérience du sculpteur<sup>3</sup> » ou s'étonner avec lui, à propos des figurines précitées<sup>4</sup>, qu'« ici le plan vertical qui traverserait le buste en son milieu irait, prolongé au-dessus des épaules, passer par l'occiput et non couper en deux le visage ». M. Picard, lui aussi, dit de la Niké de Délos : « L'artiste a eu beaucoup de mal à échapper à cette loi de la frontalité, qui forçait les premiers créateurs d'idoles à tailler leurs figures dans un plan vertical. Ici les jambes sont bien de profil comme toute la partie basse du corps, mais le torse est resté droit, et la tête se présente de face; cette étrange désarticulation n'avait été obtenue qu'en rendant indépendante, au mépris de l'anatomie, le buste et le bas du corps<sup>5</sup> ». L'artiste n'a eu, en effet, aucune difficulté à échapper à la loi de frontalité, il n'y a même pas songé, parce qu'elle ne s'applique pas à des figures de ce genre, dont les principes sont tout autres que ceux de la statue frontale. Nous relevons la même erreur chez Lechat : « De très bonne heure, dès le VII<sup>e</sup> siècle et le commencement du VI<sup>e</sup>, certains petits bronzes fondus en plein font voir des déro-

1. Lange, *op. l.*, p. 62, n° 2.

2. *Ibid.*, p. 63, n° 3.

3. Perrot, *op. l.*, VIII, p. 692.

4. *Ibid.*, et p. 695, fig. 349, 1, 3.

5. Picard, *La sculpture antique*, I, p. 291.

gations à la loi de frontalité. Ce sont des coureurs, des Pallas brandissant la lance, des Zeus jetant la foudre, donc des figures en action, pour lesquelles l'artiste, tout novice qu'il fût, a eu le juste sentiment que l'essentiel était de représenter leur action, et, en conséquence, de désaxer plus ou moins le corps, de présenter plus ou moins obliquement la tête. Ces vieux bronzes, qui remontent quasi aux débuts de la statuaire grecque, attestent l'existence dans cette statuaire d'un germe de liberté, encore bien menu, mais d'une importance capitale. Il est allé se développant, et l'apparition, vers le milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, d'une grande statue de marbre représentant Niké, une Niké ailée et volante, fut la lumineuse révélation du libre principe jusqu'alors inconnu, par quoi l'art dans le monde devait être rénové, transformé. L'audacieux auteur de cette figure neuve, Archermos de Chios, a été l'annonciateur de Myron. Puis d'autres Nikés vinrent (Acropole d'Athènes), d'autres figures non frontales<sup>1</sup> ». Ces statuette et statues ont, en effet, introduit quelque chose de nouveau dans la plastique, mais cette innovation est le mouvement violent dans l'image isolée en ronde bosse, et non la rupture de la frontalité.

\*  
\*  
\*

Lange range parmi les exceptions les statuette de personnages à demi couchés, accoudés sur un lit de banquet<sup>2</sup>, dont le torse pivote sur les reins pour s'offrir de face au spectateur. Ce thème n'apparaît jamais dans la grande statuaire grecque en ronde bosse<sup>3</sup>, mais bien dans le dessin et le relief d'où il est issu, lui aussi, ce qui explique cette torsion; c'est

1. Lechat, *La sculpture grecque*, p. 66-67

2. Lange, *op. l.*, p. 62, n° 1.

3. Collignon, *Les statues funéraires*, p. 346 sq.; terres cuites, Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, I, p. 191 sq. — Le sarcoophage étrusque en terre cuite, de Caere, à la Villa Giulia, est un exemple dans la grande statuaire, mais hors de Grèce. L'homme et la femme tournent leur buste vers le spectateur (Collignon, *op. l.*, p. 351, fig. 221).

selon le même principe que, dans les frontons et sur les reliefs, les guerriers tombés aux pieds de la divinité tournent leur

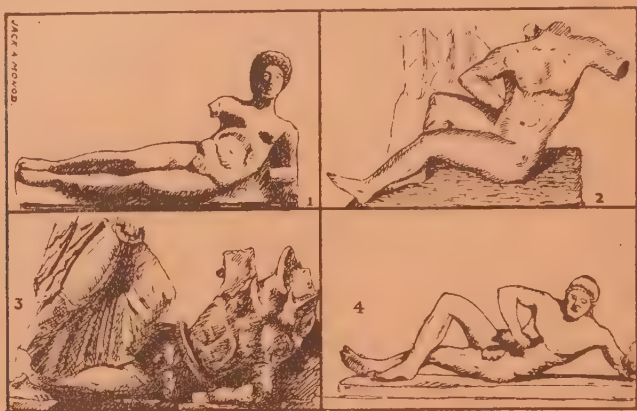


Fig. 16. — Fausses infractions à la frontalité. Figures couchées.

1. Femme couchée, figurine en terre cuite, Bulle, *Die schöne Mensch*, éd. 1927, fig. 73. —
2. Géant Encélade, fronton des Pisistratides, Athènes, Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 553, fig. 279. — 3. Géant, au pied d'Athéna, métope de Sélinonte, *ibid.*, p. 493, fig. 250. — 4. Fronton d'Égine.

torse de face vers le spectateur, au lieu de faire front à leur adversaire, comme ils le devraient logiquement (fig. 16).

\*  
\* \* \*

En Grèce comme en Égypte, des animaux, lions, sphinx, Sirènes, dont le corps est vu de profil, tiennent leur tête droit devant eux <sup>1</sup>, ou, au contraire, la font pivoter à angle droit <sup>2</sup>, parfois de trois-quarts <sup>3</sup> vers le spectateur (fig. 17); on a dit de ce dernier cas que « cette déviation à la loi de frontalité

1. Par ex., Collignon, *Les statues funéraires*, fig. 47 (lion de Milet); fig. 48 (de Corfou); Sphinx de Delphes; lions de Délos.

2. Sphinx de Spata, etc., par ex., Collignon, fig. 45-46.

3. Lion de Berlin, Richter, *The sculpture and sculptors of the Greeks*, fig. 342. La tête du Sphinx de Marion, tournée de face, est de plus un peu inclinée sur l'épaule, Collignon, fig. 44; Rhomaïos, *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 102 (texte des pl. XLVII sq.).



mériterait une étude spéciale <sup>1</sup> ». Pourquoi cette différence, qui paraît aussi bien dans le relief que dans la ronde bosse<sup>2</sup>? Il est vraisemblable que les images en ronde bosse des animaux à tête dirigée devant elle, donc frontaux, se dressaient isolées, visibles de tous côtés <sup>3</sup>, tandis que celles dont la tête est tournée ne sont conçues que pour un seul point de



Fig. 17. — Fausses infractions à la frontalité.

Animaux à tête droite ou tournée de côté.

1. Sphinx de Delphes. — 2. Sphinx de Spata, Collignon, *Les statues funéraires*, p. fig. 45. — 3. Lionne du tombeau de Ménékratès, Corfou, *ibid.*, p. 91, fig. 48. — 4. L. Richter, *The sculpture of the Greeks*, fig. 342.

vue, adossées ou non à un fond; dans ce cas, le corps est de profil, pour être perçu dans sa plus grande amplitude, et la tête est de face, pour regarder le spectateur et établir un lien entre elle et lui, lien souvent prophylactique <sup>4</sup>.

1. *Fouilles de Delphes*, V, p. 55.

2. Tête droite: Sphinx de Delphes (ronde bosse); métope de Sélinonte (relief).

3. Sphinx de Delphes, lions de Délos.

4. C'est pourquoi ce sont les animaux symboliques, protecteurs, lions, sphinx, sirènes, qui tournent ainsi leur tête, comme, dans le relief et la ronde bosse, la Gorgone prophylactique.

\*  
\* \*

Des figurines offrent des exceptions plus caractéristiques (fig. 18-19). C'est Bès qui, comme son prototype égyptien, incline légèrement la tête sur l'épaule gauche<sup>1</sup>. M. Boehlau estime que, dans la terre-cuite de Samos montrant ce détail, cette déviation est intentionnelle, pour donner plus de vie au



Fig. 18. — Infractions à la frontalité. Grèce, Chypre.

1. Bès, vase de Samos, *Jahreshefte d. oesterr. Instituts in Wien*, III, 1900, pl. VI. —
2. Statuette en bronze, homme taurocéphale, De Ridder, *Bronzes du Louvre*, pl. XII, n° 104. —
3. Statuette en bronze d'Olympie, Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 695, fig. 349, n° 2. —
4. Statuette chypriote en terre cuite, Musée de Genève.

personnage; toutefois, il note aussi qu'elle n'est nullement justifiée par la destination de ce vase à parfum, dont le goulot surmontant la tête n'est donc point horizontal. Cette constatation permet de se demander si cette déviation n'est pas ici plutôt accidentelle? C'est un personnage barbu à la tête légèrement tournée de côté, qui tient un enfant sur ses bras<sup>2</sup>; c'est un homme taurocéphale, sans doute un Minotaure, qui,

1. Vase en terre émaillée de Samos, *Jahr. d. oesterr. Inst. in Wien*, III, 1900, p. 210, pl. VI.

2. Musée de Genève, statuette en terre cuite chypriote, *Invent.*, p. 296. Provenance : Episkopi, ancienne collection Castan, achat 1879. Homme barbu, tête tournée obliquement à sa gauche, corps en cylindre. Haut. 0 m. 12.

debout, jambe gauche avancée, bras tendus en avant, tourne la tête à sa gauche à angle droit<sup>1</sup>; c'est un homme, provenant d'Olympie, en une même attitude, mais tournant la tête à sa droite<sup>2</sup>; ce sont, au Musée national d'Athènes, provenant de l'Acropole, deux bustes en bronze qui décoraient des trépieds et en supportaient les anses, l'un, encore un Minotaure<sup>3</sup>, l'autre, un homme barbu<sup>4</sup>, tous deux tournant leur tête à angle droit vers leur gauche, soit à la droite du spectateur; c'est, avec la même provenance, une statuette de guerrier casqué, bras droit levé, dont le torse et la tête s'inclinent légèrement à leur droite, ce qui peut résulter, il est vrai, d'un accident de fonte<sup>5</sup>. Ces exceptions — constatation curieuse — sont toutefois moins nombreuses dans la petite plastique de la Grèce que dans celle de l'Égypte, mais peut-être que cette rareté provient de ce que les archéologues les ont moins recherchées.



Fig. 19. — Statuette chypriote en terre cuite.

Genève, Musée d'art et d'histoire.

1. De Ridder, *Bronzes antiques du Louvre*, I, 4<sup>o</sup>, pl. XII, n<sup>o</sup> 104, p. 21; id., in-16, 1913, fig. 3.

2. Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 695, fig. 349, n<sup>o</sup> 2.

3. De Ridder, *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*, 1896, p. 21, n<sup>o</sup> 51, fig. 2. Inv. 6678.

4. *Ibid.*, p. 20, n<sup>o</sup> 50, fig. 1. Inv. n<sup>o</sup> 6628.

5. Stais, *Marbres et bronzes*, p. 219, n<sup>o</sup> 6612.



Y en a-t-il dans la grande statuaire (fig. 20)? La tête Rampin, du milieu du VI<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, est malheureusement privée de son corps, et nous ne savons quelle pouvait être l'attitude de celui-ci. Mais il semble bien, à en juger par la flexion et la musculature du cou, qu'elle devait être tournée et fléchie. « Quelle était l'attitude de la statue complète? Était-elle, comme les ordinaires « Apollons archaïques », rigoureusement frontale et immobile? ou bien était-elle représentée en action, dans un mouvement quelconque? Le peu qui subsiste du cou ne permet pas une réponse décisive. Il faut bien admettre, d'après la tension d'un des muscles et la courbe de l'épaule gauche, que la tête devait être plus ou moins tournée et penchée. Mais j'avoue n'en pas pouvoir deviner davantage. La statue n'était point frontale, cela est sûr; mais il n'est pas du tout sûr qu'elle fût en action <sup>2</sup> ». M. Lechat relève le même détail dans une tête d'Éleusis <sup>3</sup>.

En publiant les deux Kouroi colossaux du cap Sounion, actuellement au Musée d'Athènes — dont l'un peut être daté de 610 avant notre ère, l'autre, plus mutilé, de quelque dix ou vingt ans plus tard — M. Rhomaïos a fait de curieuses constatations, à propos desquelles il est revenu sur le problème de la frontalité et de ses infractions dans l'archaïsme grec. Nous avons déjà observé que la plinthe de la statue A s'encastre obliquement dans la base, ce qui s'explique, disions-nous, par la position de ce monument devant le

1. Lechat, *La sculpture attique avant Phidias*, p. 195, réter.

2. Id., *Monuments Piot*, VII, 1900, p. 150-151; XIX, 1911, p. 172; Perrot, *op. l.*, p. 694.

Cf. Perrot, fig. 328, p. 641; *Monuments Piot*, VII, 1900, pl. XIV, avec la figure donnée par Richer, *Le nu dans l'art*, IV, p. 131, fig. 149, « contraction du sterno-mastoidien droit dans la rotation de la tête à gauche ».

3. Lechat, *Monuments Piot*, VII, 1900, p. 151, note 1 : « elle a dans l'attitude une grande ressemblance avec la tête Rampin »; id., *Au Musée de l'Acropole*, p. 388; *Eph. arch.*, 1889, pl. V-VI. Athènes, Musée National, n° 61.



temple de Poseidon<sup>1</sup>; le dessin de M. Rhomaïos montre

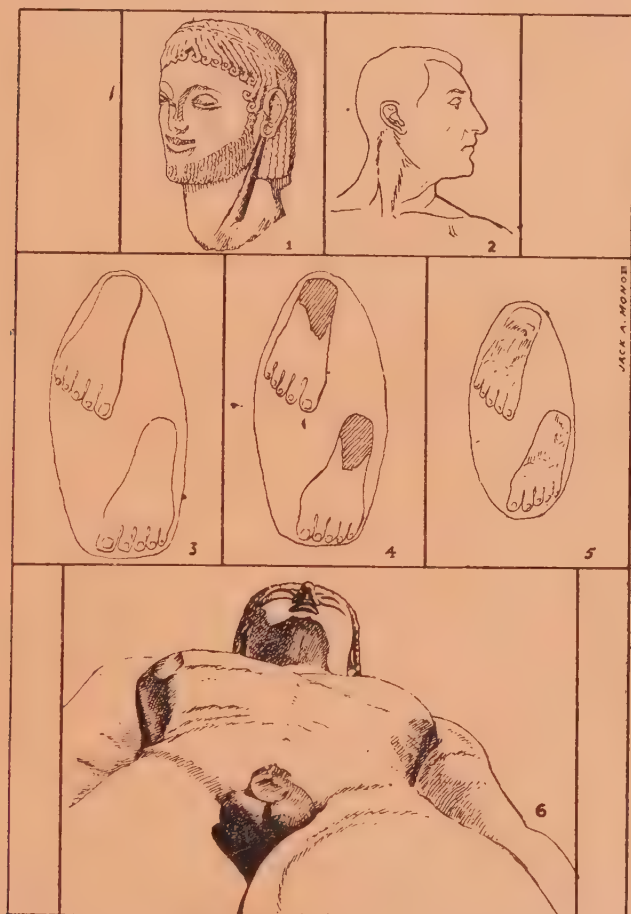


Fig. 20. — Infracctions à la frontalité. Statuaire grecque.

1. Tête Rampin, Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 641, fig. 328. — 2. Contraction du sternomastoidien, Richer, *Nouvelle anatomie artistique*, IV, p. 131, fig. 149. — 3, 4, 5. Bases des Kouros de Sounion, *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 102, fig. 15-7. — 6. Kouros A de Sounion, en raccourci, déviation du torse, *ibid.*, p. 92, fig. 2.

clairement l'obliquité des pieds tournés à leur droite<sup>2</sup>. On

1. Deonna, *Apollons*, p. 135.

2. *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 102, fig. 15-17.

constate de plus que le plan médian idéal n'est pas absolument vertical, mais qu'il s'infléchit<sup>1</sup>, c'est-à-dire que le torse était tourné un peu à sa droite, tandis qu'au contraire la tête l'était à sa gauche; qu'il y a donc une triple direction, celle des jambes et des pieds sur la base, du tronc et de la tête. Le Kouros B, malheureusement acéphale, présente les mêmes déviations<sup>2</sup>. Le sculpteur, semble-t-il, a fait cette entorse à la frontalité, afin que le visiteur, s'approchant du sanctuaire, pût voir de loin simultanément le côté droit et une partie de la face de l'image<sup>3</sup>. Toutefois, on peut se demander si cette flexion de la ligne médiane, peu ou point visible sur l'original, est bien voulue, ou si elle n'est que le résultat accidentel de la maladresse du sculpteur, excusable dans une œuvre de telle dimension. M. Rhomaïos rappelle que la base de Charopinos le Parien, à Delphes, surmontée jadis d'un Kouros, celle du colosse des Naxiens à Délos, montrent la même obliquité des pieds, et que par suite les statues pouvaient présenter des infractions semblables à la frontalité<sup>4</sup>. Il note encore que la forte asymétrie des traits du visage, dans un masque en marbre de Dionysos provenant d'Ikaria, vers 530, laisse supposer qu'il devait être fixé obliquement, incliné à sa droite, sur le pilier revêtu d'habits ou sur la trapeza<sup>5</sup>.

\* \* \*

Que déduire de cette enquête? Que ce soit dans l'art des primitifs, dans ceux de l'Égypte ou de la Grèce, ces infractions portent surtout sur la tête, qui se tourne, s'incline, le corps demeurant frontal, comme l'avait déjà constaté Lange<sup>6</sup>.

1. *Ibid.*, p. 92, fig. 2.

2. *Ibid.*, p. 92, pl. LV.

3. *Ibid.*, p. 100.

4. *Ibid.*, p. 100.

5. *Ibid.*, p. 102. Sur ce masque, Wrede, *Ath. Mitt.*, LIII, 1928, p. 66 sq.; *Rev. des ét. grecques*, 1931, p. 68, fig. 3.

6. Lange, *op. l.*, p. xx.

Cependant il existe aussi, mais plus rarement, une flexion<sup>1</sup> latérale, même une rotation du torse sur les hanches<sup>2</sup>. Ce que l'on ne voit jamais, c'est la flexion d'une jambe, l'autre servant d'appui, schéma qui deviendra normal dans l'art grec après la rupture définitive de la frontalité.

On rencontre surtout ces infractions dans les figurines. Dans l'art égyptien, on ne peut citer avec certitude aucune grande statue<sup>3</sup>, dont les exemples sont aussi rares en Grèce. Cette différence entre la petite et la grande plastique n'a rien qui doive étonner. Partout et toujours, la première est plus réaliste, plus libre et plus variée dans le choix de ses thèmes, de leurs attitudes, de leurs expressions<sup>4</sup>. Empruntant ses sujets aux scènes de la vie journalière et non seulement aux nécessités du culte et de la vie héroïque, appartenant aux arts dits « mineurs », elle n'est pas soumise avec autant de rigueur aux convenances, à l'étiquette, qui entravent la seconde<sup>5</sup>. Modelant ou taillant des œuvres de petites

1. Égypte, statuette d'esclave porteur de fardeau, Leyde (fig. 12, n° 6).

2. Égypte, groupe d'Amon et d'Ameniritis; statuette d'esclave porteur de fardeau du Cabinet des Médailles (fig. 12, n° 7); Grèce, *Kouroi* de Sounion (?).

3. Voir plus haut, p. 63. Cf. Lange, *op. l.*, p. xxvi : « Je n'ai jamais trouvé d'exception dans les statues de grande dimension, et je n'ai aucune raison de croire qu'il y en ait; si la statue de Memnon tournait la tête ou se penchait de côté, ce serait bien plus merveilleux que les sons qu'elle produisait au lever du soleil. »

4. Sur ce sujet, Deonna, *Dédale*, I, p. 43. « Ce n'est donc pas dans la sculpture de pierre que nous pourrions chercher à quel point les artistes sont parvenus à rendre les formes humaines, soit dans l'attitude du repos, soit en plein mouvement. Elles rentrent dans des catégories étroitement limitées et leurs thèmes pourraient difficilement être variés. » Capart, *Propos sur l'art égyptien*, p. 18.

5. Cf. en Égypte, Capart, *Propos*, p. 26; id., *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 57 sq. : « C'est probablement dans le domaine industriel que les créations les plus ingénieuses et les plus savantes ont été réalisées... C'est ici que les esprits ingénieux ont pu combiner des formes nouvelles, sans scrupule de s'écarter de la tradition et sans crainte de mettre en péril la réussite d'une formule consacrée. Dans l'art industriel, le créateur d'objets nouveaux a pu spéculer sur la curiosité de l'acheteur », *ibid.*, p. 42.

Si les statuettes funéraires observent avec rigueur la frontalité, c'est en raison de leur caractère rituel, magique. Capart, *Monuments Piot*, p. 58.

Différence entre l'art officiel et populaire, Deonna, *Archéologie*, II, p. 42; entre les arts « mineurs » et le « grand art », p. 45. Voir ci-dessus, p. 63.

dimensions, il lui est plus facile de les traiter avec aisance, et le bois, l'argile, le bronze, qui sont ses matières préférées, autorisent une hardiesse qu'interdisent dans la pierre les risques de rupture<sup>1</sup>.

Si nous envisageons maintenant les thèmes, nous remarquerons, comme le faisait déjà Lange<sup>2</sup>, que les images avec infractions à la frontalité représentent surtout des animaux<sup>3</sup>, des monstres<sup>4</sup>, des êtres issus des classes inférieures, serviteurs<sup>5</sup>, esclaves, négroillons<sup>6</sup>, lutteurs<sup>7</sup>, prisonniers<sup>8</sup>, des enfants<sup>9</sup> sur les genoux de leur père ou du dieu, qui, dans ce groupement, observent eux la frontalité, des motifs obscènes<sup>10</sup>, magiques, talismaniques<sup>11</sup>. En un mot, les entorses à la frontalité sont surtout fréquentes dans les sujets qui, pour une raison ou une autre, âge, rang social, ne sont pas soumis à la même étiquette stricte que les grands dieux, les rois, les personnages de distinction<sup>12</sup>. Dans la Grèce seule, les statues de divinités et de mortels illustres rompent la frontalité<sup>13</sup>, attestant un double progrès que l'Égypte ne connaît pas : le transfert à la statue en grandes dimensions des libertés que l'Égypte réservait à la petite plastique, à des êtres supérieurs en dignité, des libertés que l'Égypte accordait aux seuls inférieurs. Dans l'Égypte hiérarchique, les limites de chaque branche artistique sont nettement tracées : il est rare que la ronde bosse traduise

1. Capart, *Monuments Piot*, p. 50; Regnault, *op. l.*, p. 156; Deonna, *Dédale*, I, p. 208.

2. Lange, *op. l.*; p. xxvii; Regnault, *op. l.*, p. 14; Deonna, *Dédale*, I, p. 208.

3. Lions de profil à tête de face (Égypte, Grèce).

4. Sphinx (Grèce, Égypte), sirènes, Bès, homme à tête de taureau (Grèce), dieu à tête d'épervier (Égypte); statues du Dahomey (Regnault, p. 144).

5. Porteurs de fardeaux, Égypte.

6. Égypte.

7. Égypte, groupe des lutteurs.

8. Groupes du Pharaon avec le prisonnier qu'il abat.

9. Égypte.

10. Lange (Égypte).

11. Bès; chez les primitifs, Regnault, p. 144.

12. Lange, p. xxvii; Regnault, p. 145, n° 3, p. 146-147.

13. *Kouroi* de Sounion (?); tête Rampin.



des thèmes habituels au relief<sup>1</sup>, ou que la grande statue s'inspire des motifs de la petite plastique; au contraire, dans la Grèce plus démocratique et individualiste, les innovations nées dans la petite plastique et dans les types inférieurs gravissent petit à petit l'échelle sociale de l'art, et sont adoptées par le « grand art » et par les êtres supérieurs<sup>2</sup>.

\*  
\* \* \*

Comment l'art grec est-il parvenu à rompre la frontalité? On aurait tort de croire que cette libération se produisit brusquement un jour; elle se préparait depuis longtemps inconsciemment, avant de devenir consciente. « Il y a eu une période de transition pendant laquelle les artistes ont animé leurs statues dans la mesure où les conventions le permettaient », dit Regnault<sup>3</sup>. Cela est juste, mais il convient de montrer comment se fait cette transition.

\*  
\* \* \*

Nous avons signalé plus haut (p. 55) les rapports qu'il y a entre la « frontalité » et la « symétrie ». La première ne concerne, dit-on depuis Lange, que la rigidité du plan médian passant verticalement par le milieu de la tête et du tronc, et laisse quelque indépendance aux bras et aux jambes qui peuvent faire des gestes dissymétriques. En réalité, les types les plus primitifs de tous les arts montrent non seulement la verticalité du plan médian, mais aussi une correspondance parfaite des bras et des jambes. Les jambes sont jointes; si elles s'écartent, elles le font uniformément, et sur le même plan. Les bras tombent le long du corps; s'ils s'en éloignent,

1. Ex., Capart, *Leçons sur l'art égyptien*, p. 552 (thème du Pharaon vainqueur tenant son ennemi par les cheveux; p. 368, celui du roi Aménophis tenant sur ses genoux une de ses fillettes et l'embrassant).

2. On trouvera plusieurs exemples de cette ascension sociale dans mon ouvrage, *L'expression des sentiments dans l'art grec*, 1914.

3. Regnault, *op. l.*, p. 147; Rhomaïos, *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 102; Lechat, *l. c.*

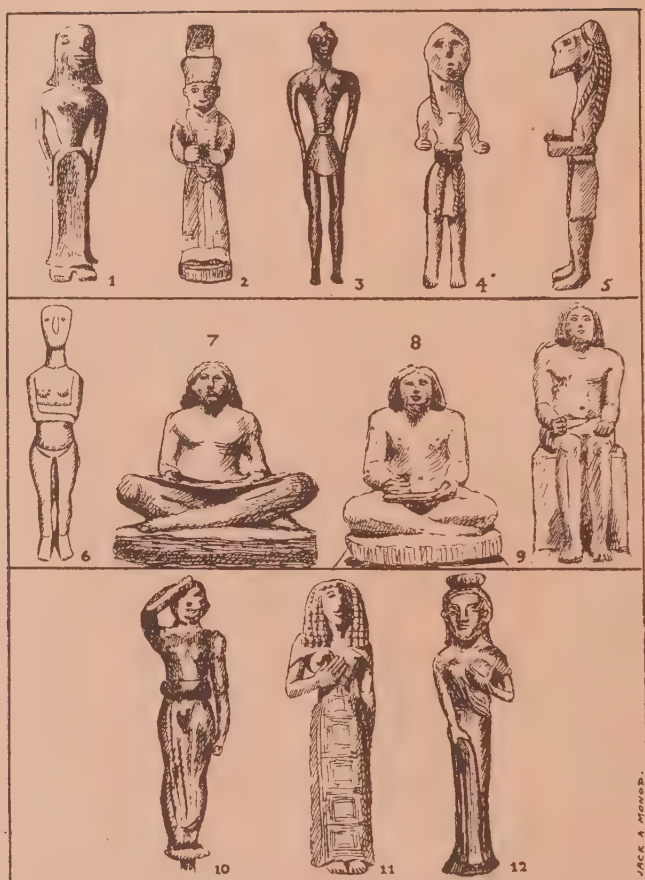


Fig. 21. — Frontalité. Symétrie et dissymétrie des gestes.

*Symétrie absolue.*

1. Figurine en bronze de Sparte, Muller, *Frühe Plastik*, pl. XXVIII, n° 325. — 2. Ivoire d'Ephèse, *ibid.*, pl. XXIX, n° 328. — 3. *ibid.*, pl. XXXVII, n° 375. — 4, 5. *ibid.*, pl. XXXVII, n° 376, 377. — 6. Idole des Cyclades, *ibid.*, pl. X, n° 215. — 7. Scribe accroupi, Égypte, Fechheimer, *Die Plastik der Aegypter*, pl. XXXV.

*Dissymétrie des mains.*

8. Scribe accroupi, Égypte, Fechheimer, *op. l.*, pl. XXV. — 9. Statue assise, Égypte, *ibid.*, pl. XXX.

*Dissymétrie des bras.*

10. Statuette minoenne, Muller, *op. l.*, pl. XIV, n° 242. — 11. Dame d'Auxerre, *ibid.*, pl. XXX, n° 337. — 12. *ibid.*, pl. XXI, n° 344.

s'ils sont ramenés sur la poitrine, le geste est le même à droite et à gauche. Les autres éléments, pans du vêtement, coiffure, attributs, montrent la même similitude<sup>1</sup>. Ici, frontalité est donc synonyme de symétrie. On peut citer de ce cas des exemples innombrables; il suffit pour l'art égyptien de feuilleter le volume que M. Capart a consacré à ses origines<sup>2</sup>; pour celui de la Grèce préhellénique et hellénique, de consulter celui où V. Muller a réuni une quantité de figurines de l'an 3000 environ à 600 avant J.-C.<sup>3</sup>. Cette symétrie absolue persiste souvent dans des arts déjà évolués, en Égypte<sup>4</sup>, en Grèce<sup>5</sup>, en Ibérie<sup>6</sup> (fig. 21, nos 1-7).

\*  
\* \*

Toute modification, si légère soit-elle, altère de bonne heure cette correspondance absolue par quelque élément dissymétrique. Il suffit que le geste d'une main diffère de l'autre; dans des statues égyptiennes, entièrement symétriques à tout autre égard, la main droite tient le style, la main gauche le feuillet de papyrus<sup>7</sup>; dans des statues assises, où les mains sont posées sur les genoux, la droite est fermée, la gauche est à plat<sup>8</sup>. Puis les bras se hasardent à des gestes différents : l'un tombe le long du corps, l'autre est replié sur la poitrine; l'un est levé, l'autre allongé; l'un tient un attribut, l'autre en est dépourvu. Les variantes sont nombreuses, aussi bien chez les primitifs actuels<sup>9</sup> que chez les anciens (fig. 21, nos 8-12)<sup>10</sup>.

1. Par ex., Deonna, *Dédale*, I, p. 188, 189, fig. 4; vêtement, p. 500.

2. Capart, *Les Débuts de l'art en Égypte*, p. 147. Sculpture et peinture.

3. V. Muller, *Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien*, 1929.

4. Par ex., Fechheimer, *Die Plastik der Ägypter*, pl. XXI (femmes debout); pl. XXXV (scribe); pl. XLIX (personnage accroupi en prière), etc.

5. *Kouroi* aux jambes jointes, aux bras tombant le long du corps; ex-voto de Nicandra de Délos, etc.

6. Par ex., Paris, *Promenades archéologiques en Espagne*, pl. X-XI, XVI.

7. Fechheimer, *op. l.*, pl. XV.

8. *Ibid.*, pl. XXII, XXX, XXXI.

9. Par ex., Apollinaire et Guillaume, *Sculptures nègres*, pl. XVII, statue cynocéphale du Gabon, le bras droit est replié sur la poitrine.

10. Cf. V. Muller, *op. l.* Ex. avec jambes toujours symétriques, pl. XIV, 237, 240, 242; pl. XXX, 336, 337, etc.

\*  
\* \* \*

Ce déséquilibre affecte les jambes, progrès qui sans doute est ultérieur au précédent, car les figurines les plus anciennes font souvent des gestes des bras, différents à droite et à gauche, alors que leurs jambes demeurent collées, ou pareillement disjointes sur le même plan. Nous en avons la preuve en Grèce, où les jambes du Kouros nu, d'abord jointes, se



Fig. 22. — Frontalité. Symétrie et dissymétrie des gestes.

1. Symétrie absolue des gestes. De Ridder, *Bronzes du Louvre*, pl. XXI. — 2. Symétrie des bras, dissymétrie des jambes, Kouros de Piombino, *ibid.*, pl. II, n° 2. — 3. Dissymétrie des bras et des jambes, bronze étrusque, *ibid.*, pl. II, n° 1.

séparent l'une de l'autre, mais toujours sur le même plan; où enfin la jambe gauche s'avance, d'abord timidement, puis avec hardiesse (fig. 22) <sup>1</sup>. Ce n'est pas le lieu de discuter ici si cette dernière attitude est un emprunt fait par la Grèce à l'Égypte, ou si, comme nous le croyons, Égypte et Grèce sont parvenues indépendamment à cette solution, qui persiste pendant toute la durée de l'art égyptien, et dans celui de la Grèce jusqu'à la rupture définitive de la frontalité <sup>2</sup>.

1. Sur ces étapes du mouvement des jambes, Deonna, *Dédale*, I, p. 216 sq.

2. Sur la jambe gauche avancée, et la prétendue influence égyptienne, *ibid.*, p. 218; II, p. 231. Rhomaïos admet aussi que la raison de cette attitude



Il est toutefois curieux de constater que la rigidité du plan médian et l'avancement exclusif de la jambe gauche ont été maintenus de pair, sans doute par tradition, et ont disparu simultanément, sans qu'il y ait lieu de supposer une corrélation nécessaire entre ces deux faits.

\*  
\* \* \*

Il paraîtrait naturel que la dissymétrie affectât ensuite la tête. Tel n'est pas le cas, sauf dans les quelques exceptions relevées plus haut. Est-ce parce que le déséquilibre des bras et des jambes n'altère pas le plan médian vertical, mais qu'au contraire l'inclinaison ou la torsion de la tête rompt cette rigidité? Ce plan médian n'est toutefois qu'une donnée idéale, qui n'a pas dû préoccuper les artistes. Si les bras se libèrent de bonne heure, c'est qu'ils contribuent par leurs gestes à la signification de l'image, qu'ils peuvent tenir des attributs<sup>1</sup>; si l'une des jambes s'avance, c'est qu'elle donne ainsi à la statue une meilleure assiette, c'est peut-être qu'elle met en évidence le côté le plus important, le plus noble du corps, la droite<sup>2</sup>, c'est qu'elle augmente la corporéité, le volume. La tête demeure droite, tout au plus inclinée, parce qu'elle doit garder le contact avec le spectateur, placé devant l'image isolée, et que sa déviation n'apporterait aucune signification utile. Plusieurs des infractions à la frontalité que l'on relève dans la petite plastique égyptienne, où la tête est tournée, penchée de côté, sont justifiées, dans des groupes, par la nécessité d'établir un rapport entre les personnages, dans des statuettes de porteurs, par le poids du fardeau.

n'est point rituelle, religieuse, mais physiologique (*Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 104).

1. Il ne faut pas oublier cependant que souvent les gestes dans l'art primitif n'ont pas de sens spécial, et ne sont que des expédients techniques. Deonna, *Dédale*, I, p. 214.

2. C'est l'opinion de M. Rhomaïos, *Antike Denkmäler*, IV, 1931.

\*  
\* \* \*

Divers détails dissymétriques apparaissent dans l'anatomie. Un œil, ou une oreille, ou un coin de la bouche peut être plus haut que l'autre, plus oblique, plus tordu <sup>1</sup>. Dans une petite tête d'Éleusis, cette dissemblance de la bouche et du regard s'accompagnait, pense-t-on, d'une rupture de la frontalité du corps qu'elle surmontait <sup>2</sup>. Ces différences d'un côté à l'autre du visage ne sont pas rares sur les masques en terre cuite <sup>3</sup>, en marbre <sup>4</sup>, où elles sont tantôt intentionnelles, expressives, tantôt involontaires <sup>5</sup>. Quand il s'agit de statues entières, elles sont le plus souvent le résultat de l'inexpérience technique, et il ne semble pas que le sculpteur ait déjà remarqué dans l'archaïsme l'asymétrie naturelle qui affecte parfois les organes du visage comme d'autres organes du corps, ce qu'il fera plus tard <sup>6</sup>. Il n'indique pas encore, et ce trait sera ultérieur, qu'aux parties viriles la bourse descend plus bas du côté gauche que du droit, que les côtés interne et externe du genou ne sont pas pareils <sup>7</sup>.

Sur des statues et des statuettes égyptiennes et grecques, parfaitement frontales par-devant, M. Regnault reconnaît par derrière « une légère infraction à la symétrie absolue du corps; la fesse qui correspond à la jambe portée en avant est antérieure à l'autre... les statues des divinités, des Kouroi et des porteuses d'offrandes de l'Acropole ont, non seulement

1. *Dédale*, I, p. 191, 570.

2. Voir plus haut; Lechat, *Monuments Piot*, VII, 1900, p. 151, note 1; id., *Au Musée de l'Acropole*, p. 388 : « avec sa bouche raide, tendue par un sourire qui plisse plus fortement la joue droite que la gauche, et le regard torve, dirigé à gauche ». Lechat ne pense pas que cette dissymétrie soit ici volontaire.

3. Par ex., masques de Sparte.

4. Voir plus haut; masque à double expression de Boupalos et d'Athénis, les sculpteurs de Chios, et les interprétations diverses qu'on en a données, Deonna, *Rev. des études grecques*, 1927, p. 224; id., *Dédale*, I, p. 570.

5. Cf. à propos du masque de Boupalos et d'Athénis.

6. *Dédale*, I, p. 194.

7. *Ibid.*, p. 191.

leurs vêtements, mais les fesses dissymétriques, celle qui est en avant a le pli fessier effacé et les lombes plus creusées du même côté... En Égypte à l'époque thébaine, et en Grèce au <sup>ve</sup> siècle <sup>1</sup> avant notre ère, l'artiste, tout en respectant la loi de frontalité, avait assez d'esprit d'observation et d'habileté technique pour indiquer la dissymétrie des fesses et l'inégalité du creusement des lombes <sup>2</sup> ». Si nous regardons le dos des Kouroi grecs, nous notons que, sur la majorité, la colonne vertébrale et le sillon des fesses sont sur le prolongement rigoureusement vertical l'un de l'autre, mais que sur d'autres, tel un des Kouroi d'Actium au Musée du Louvre<sup>3</sup>, la scission des fesses, bien qu'elle soit peu profonde, et que celles-ci soient encore fort plates, forme une ligne nettement déviée.

\*  
\* \*

Le vêtement des statues primitives et archaïques peut être parfaitement symétrique des deux côtés de la ligne médiane <sup>4</sup>, mais de bonne heure il comporte des éléments aberrants (fig. 23). Ce n'est nullement, comme le croit Regnault, parce que « l'étiquette n'exige pas que les vêtements soient symétriques <sup>5</sup> », mais parce que certains vêtements se prêtent d'eux-mêmes à une régularité rigoureuse, tels le péplos, l'himation en châle des Grecs, alors que d'autres sont naturellement irréguliers, tels la tunique ou le manteau traversant la poitrine de biais, en descendant d'une épaule pour passer sous l'aisselle opposée, ou tel détail de la jupe. C'est pourquoi les œuvres les plus primitives présentent déjà des obliquités <sup>6</sup>. Dans

1. L'auteur entend sans doute le <sup>vi</sup>e siècle.

2. Regnault, *op. l.*, p. 147.

3. *Kouros*, n° 688. Cette déviation est moins accentuée sur l'autre *Kouros* d'Actium, n° 687, et sur le *Kouros* de Paros, tout deux exposés dans la même salle que le précédent. Cf. Deonna, *Apollons*, n°s 1-2.

4. Deonna, *Dédale*, I, p. 500.

5. Regnault, *op. l.*, p. 146.

6. Par ex., en Égypte, Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 162, fig. 118 (tunique oblique); p. 169, fig. 124 (pli oblique de la jupe, statuette du Musée de Genève, n° D. 1266).

l'archaïsme grec, le port du costume ionien, dont le manteau attaché sur une épaule traverse le corps en biais, dont la traîne du long chiton est relevée par la main gauche, détermine naturellement une forte dissymétrie du vêtement. Mais l'artiste peut aussi tracer obliquement les plis de tout autre

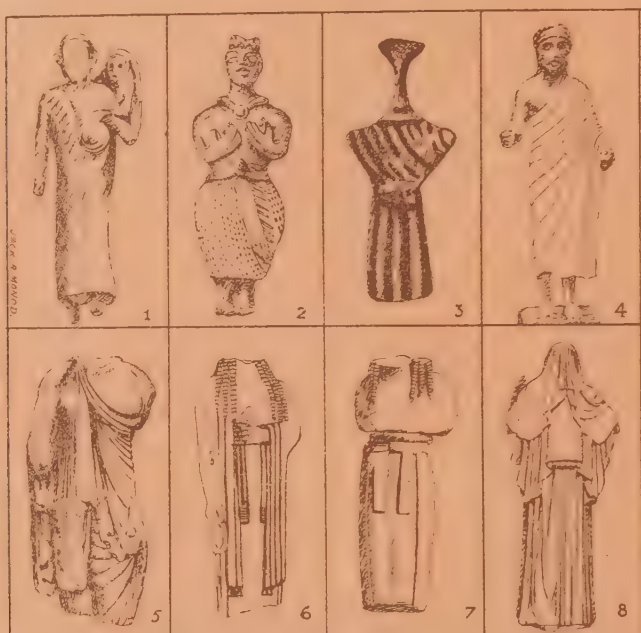


Fig. 23. — Frontalité. Symétrie et dissymétrie du vêtement.

1. Femme portant un enfant, Égypte prédynastique, Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 162, fig. 118. — 2. Statuette en terre cuite, Égypte prédynastique, Musée de Genève, *Ibid.*, p. 169, fig. 124. — 3. Figurine en terre cuite, mycénienne, Muller, *Frühe Plastik in Griechenland*, pl. XVI, n° 251. — 4. Figurine en bronze, vi<sup>e</sup> siècle, Langlotz, *Frühgriech. Bildhauerschulen*, pl. 40. — 5. Koré de Délos, Langlotz, *op. l.*, pl. LXXXIII. — 6. Koré de l'Acropole, Athènes. Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 187, fig. 19. Symétrie absolue du vêtement. — 7. Koré d'Éleusis, Athènes, Lechat, *La sculpture attique*, p. 115, fig. 5. Symétrie absolue du vêtement. — 8. Dos de l'Hestia Giustiniani, v<sup>e</sup> siècle, Rodenwaldt, *Die Kunst der Antike*, pl. CCXXXV.

vêtement, et les figurines en terre cuite mycénienne et grecques primitives, où la draperie est peinte, en donnent de fréquents exemples<sup>1</sup>. Divers artistes du vi<sup>e</sup> siècle ont

1. V. Muller, *op. l.*, pl. XVI, n° 251; idole en cloche de Béotie, Perrot, *op. l.*, VII, p. 149, fig. 28.



cherché à rompre ainsi la trop grande monotonie du vêtement, en allongeant un peu plus l'un des pans de l'himation-châle, en traçant les plis tuyautés de l'himation à l'ionienne autrement à droite et à gauche de l'échancrure médiane <sup>1</sup>.

\* \* \*

De la sorte, et pour diverses raisons, la notion de dissymétrie s'impose à l'artiste et combat celle, tout instinctive, d'une symétrie absolue du corps et de ses ornements. L'artiste, observant mieux la réalité, et cherchant à la traduire telle qu'elle est, et non telle qu'il se l'imagine en lui appliquant ses schémas mentaux, comprend de plus en plus que la nature offre rarement une régularité absolue; s'inspirant consciemment de ce principe au v<sup>e</sup> siècle, il se rendra compte que la symétrie ne doit pas être implacable, et que l'œuvre d'art, pour ne pas paraître froide et sans vie, doit comporter toujours quelque détail aberrant, si minime soit-il. A quelques exceptions près, les statues du v<sup>e</sup> siècle, dont la draperie paraît à première vue parfaitement régulière, montrent cependant quelques divergences intentionnelles (fig. 23, n° 8) <sup>2</sup>, et la composition elle-même des frontons, trop rigide encore à Égine et à Olympie, s'assouplit au Parthénon <sup>3</sup>.

\* \* \*

A son tour, la verticalité du plan médian se brise, et subit les infractions que nous avons relevées plus haut, dont les Kouroi du Sounion offrent peut-être en Grèce les exemples les plus anciens, à la fin du vii<sup>e</sup> siècle ou au début du vi<sup>e</sup>, soit peu après l'apparition des plus vieilles statues connues. Quelles sont les raisons de ce changement? C'est le désir d'une observation plus juste de la réalité; c'est aussi

1. *Dédale*, I, p. 504, ex., fig. 64.

2. *Ibid.*, I, p. 505. Voir, par exemple, le dos de l'Hestia Giustiniani (Rodenwaldt, *Die Kunst der Antike*, pl. CCXXXV).

3. *Dédale*, I, p. 275.

celui de donner à la statue la corporéité, le volume, la possibilité d'être vue non plus seulement de face, mais de divers côtés (fig. 24). Conçues pour la vision frontale, les statues primitives manquent de profondeur, ressemblent parfois à des planches. Dans sa petite plastique, l'art

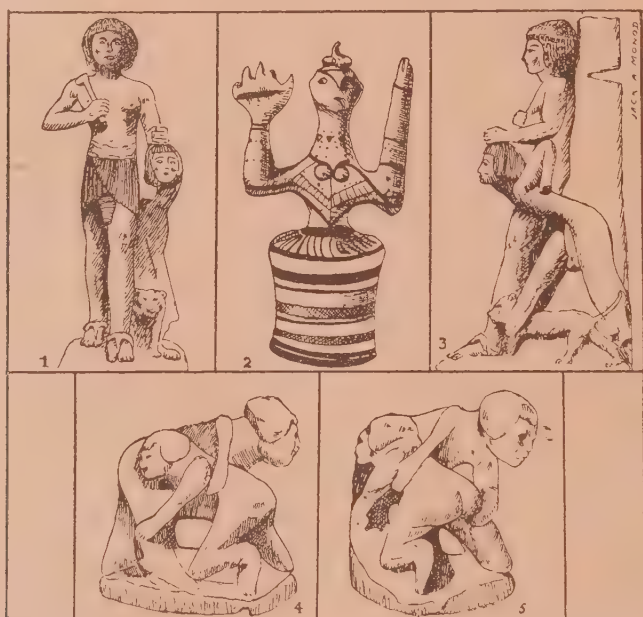


Fig. 24. — Tendance au volume.

1, 3. Groupe égyptien de Ramsès VI, v. Bissing. *Denkmäler*, pl. LV. — 2. Figurine en terre cuite de Cnossos, Lagrange, *La Crète ancienne*, p. 72. fig. 45, n° 7. — 4, 5. Groupe égyptien de luteurs, von Bissing, *op. l.* pl. XXIX.

égyptien a fait quelques essais pour obliger le spectateur à regarder son œuvre de deux ou de plusieurs côtés. Le groupe où Ramsès VI tient par les cheveux un prisonnier libyen<sup>1</sup> (fig. 24, nos 1 et 3) peut être vu de face et de profil, et celui des deux luteurs, qui a exceptionnellement rompu la frontalité (fig. 24, nos 4 et 5), offre une multiplicité de

1. Von Bissing, *Denkmäler*, pl. LV b; Capart, *Leçons*, p. 351.

2. Von Bissing, pl. XXIX; Capart, p. 274.

points de vue<sup>2</sup>. Dans la Crète minoenne, une grossière figurine en terre cuite de Cnossos tourne la paume droite de face, mais sa paume gauche de profil, comme si la divinité voulait donner sa bénédiction aussi bien à celui qui se présentait à elle d'un côté que de l'autre (fig. 24, n° 2)<sup>1</sup>. On peut aussi penser que si, après la symétrie parfaite des jambes, les arts de l'Égypte et de la Grèce archaïque font avancer une jambe, la gauche, c'est entre autres motifs pour donner de la statue une vision satisfaisante non seulement de face, mais aussi de côté.

Mais un moyen moins naïf de satisfaire ce désir est de rompre la frontalité par des torsions du corps. M. Capart le constate avec raison à propos de la statuette en bois égyptienne au Musée du Cinquantenaire. « Quoi qu'il en soit, nous avons là un exemple absolument incontestable d'une figure égyptienne où le corps humain est considéré comme « un volume se mouvant dans l'air avec une entière liberté... comme un volume dans l'atmosphère ». Pour nous servir encore de termes appliqués par M. Lechat aux sculpteurs grecs du iv<sup>e</sup> siècle, « il faut tourner autour de la figure et la regarder successivement de plusieurs points... étape en deçà de laquelle il n'est pas étonnant qu'on se soit arrêté longtemps, sans soupçonner qu'elle restait à faire, mais qui, une fois faite, devait apparaître comme nécessaire pour mettre le sceau à une longue suite de progrès et de conquêtes<sup>2</sup> ». C'est ce même désir d'acquérir le volume, constate M. Rhomaïos, qui amène les sculpteurs des Kouroi de Sounion à déplacer obliquement les pieds sur la base, à tordre légèrement le corps sur les jambes, afin que les visiteurs du sanctuaire aient à la fois la vision du profil et d'une partie de la face<sup>3</sup>.

1. Lagrange, *La Crète ancienne*, p. 72, fig. 45, n° 7; Muller, *Frühe Plastik*, pl. XII, n° 228.

2. Capart, *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 56; d'après Lechat, *La sculpture grecque*, p. 123.

3. *Antike Denkmäler*, IV, 1931, p. 100, texte des pl. XLVII sq.

\*  
\* \* \*

Jusqu'ici, la Grèce archaïque suit la même marche que l'Égypte. Elle va s'en différencier maintenant, en introduisant dans la grande statuaire des libertés que l'Égypte avait réservées aux arts mineurs <sup>1</sup>, et qu'elle-même essaie dès ses origines même sur les colosses <sup>2</sup>; en les appliquant non plus

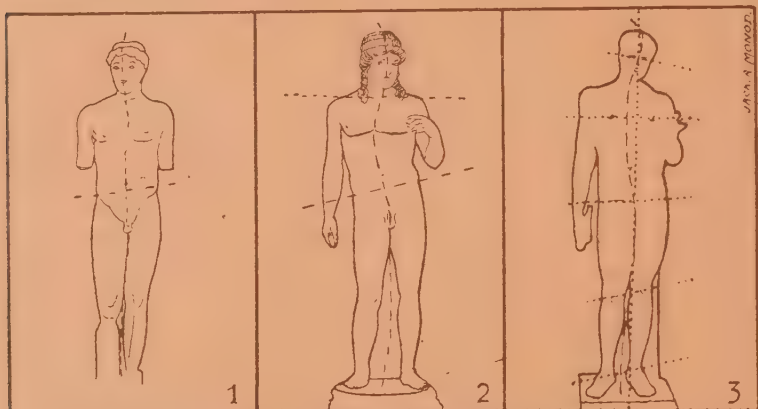


Fig. 25. — Rupture de la frontalité.

1. Ephèbe 698 de l'Acropole. — 2. Apollon de Pompéi, Musée de Naples. — 3. Athlète de Stéphanos, Rome, villa Albani.

seulement aux êtres inférieurs, mais à tous les personnages, dieux et mortels de haut rang <sup>3</sup>; enfin, en faisant d'une exception une règle, si bien que l'ancienne règle devient à son tour une exception, c'est-à-dire en brisant dans toutes ses effigies la verticalité du plan médian, par des flexions latérales, des torsions du tronc, de la tête (fig. 25). Pourquoi les Grecs sont-ils allés plus loin dans cette voie que leurs confrères d'Égypte? Nous avons dit plus haut quels facteurs conservateurs ont entravé l'évolution régulière de la plastique égypt-

1. Voir plus haut, p. 97.

2. *Kouroi* de Sounion.

3. Voir plus haut, p. 98



tienne. Mais, en Grèce, des facteurs inconnus ailleurs contribuent à cette libération.

\*  
\* \* \*

L'Égypte et l'Orient mésopotamien connaissent de bonne heure la fonte en creux du bronze, mais elles n'utilisent qu'exceptionnellement cette technique pour en obtenir des statues de grandes dimensions. Au contraire, dès que la Grèce, au VII<sup>e</sup> siècle, emprunte ce procédé à la vallée du Nil, elle en comprend tout de suite les avantages, et le bronze fondu en creux devient une des matières de prédilection de l'artiste<sup>1</sup>. Répétant fidèlement la maquette d'argile, n'autorise-t-elle pas des attitudes plus hardies, plus libres que la pierre<sup>2</sup>? Bien que les statues archaïques en bronze aient disparu<sup>3</sup>, nous pouvons supposer qu'elles offraient parfois, plus aisément que les statues de pierre, des infractions à la frontalité, analogues à celles que nous relevons dans les figurines de même matière, et que le sculpteur en pierre aura pu leur en emprunter la notion<sup>4</sup>, et se familiariser avec elle.

\*  
\* \* \*

En Grèce, la statue issue du relief introduit dans la ronde bosse de grandes dimensions le principe du mouvement<sup>5</sup>. A tourner en elle des torsos de face sur des reins et des jambes de profil, le sculpteur n'aurait-il pu être incité à essayer de telles torsions dans la statue frontale au repos<sup>6</sup>?

1. *Dédale*, I, p. 154.

2. *Ibid.*, p. 158.

3. Nous ne possédons plus que des têtes; ex. : têtes masculines de Sparte, de Cythère, etc. Le *Kouros* de Piombino, entièrement frontal encore, date des dernières années du VI<sup>e</sup> siècle, ou même du début du V<sup>e</sup>.

4. Lermann, *Allgriechische Plastik*, p. 40, note 1; Deonna, *Archéologie*, II, p. 168, note 4.

5. Voir plus haut, p. 87. Nous avons vu qu'on ne peut parler, à propos de cette statuaire, d'infractions à la frontalité.

6. C'est sans doute ce que veut dire Perrot, *op. l.*, VIII, p. 693 : « Une fois que l'art s'était enhardi à tenter de reproduire les mouvements les plus vio-

\*  
\* \*

Mais on doit recourir, pour expliquer ce changement, à des raisons plus profondes, aux dons innés dont les Grecs témoignent dans tous les domaines de leur activité. A la routine, au conservatisme rituel et social des Égyptiens et des Orientaux, ils opposent leurs tendances qui, dès les origines, entrent en lutte contre toutes les contraintes, qu'elles soient religieuses, scientifiques<sup>1</sup> ou artistiques<sup>2</sup>, pour en triompher à la fin : liberté plus grande de l'individu et par suite de ses créations, contrairement à l'anonymat et au manque de personnalité des artistes égyptiens et orientaux; liberté politique des cités rivales, déterminant un art indépendant et désireux de progrès, contrairement à l'art unifié et officiel des états monarchiques; esprit clair et précis, qui veut tout expliquer rationnellement; don d'observation, qui voit la réalité et veut la traduire telle qu'elle est, dans ses apparences mouvantes et non figées en des formules stéréotypées; sens esthétique supérieur, qui entre en lutte même contre la religion conservatrice, et ne conçoit pas que le corps de l'homme, si beau dans la variété de ses attitudes et de ses rythmes, puisse être asservi à des nécessités rituelles<sup>3</sup>.

\*  
\* \*

Pourquoi ces diverses causes n'ont-elles pas libéré la statue grecque de la frontalité avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle? La technique devait progresser, avant de pouvoir se débarrasser de cette entrave, qui lui avait du reste été profitable pendant longtemps<sup>4</sup>;

lents, il devait, pour y réussir, se dégager de ces entraves dont il n'avait pas d'abord senti la gêne. »

1. Milhaud, *La géométrie grecque, œuvre du génie grec*, in *Rev. des études grecques*, 1895, p. 398 sq.

2. Cf. les raisons invoquées par Perrot, *op. l.*, VIII, p. 694 sq., pour expliquer la rupture de la frontalité.

3. Sur ces caractères du génie grec, *Dédale*, I, p. 91 sq.; II, p. 235 sq.

4. Voir plus haut, *Dédale*, I, p. 177.

la vision physiologique devait acquérir une précision qui lui manquait, observer avec exactitude la réalité avant de pouvoir la traduire avec vérité <sup>1</sup>; la vision mentale devait évoluer, et renoncer à l'idéographisme primitif, qui substituait à cette vérité des schémas <sup>2</sup>. Il fallait l'évolution simultanée de la main, de l'œil et de l'esprit <sup>3</sup>. Il fallait peut-être aussi des changements sociaux. La rupture de la frontalité ne serait-elle pas partiellement le résultat de la rupture entre l'esprit grec et celui de l'Orient <sup>4</sup>? En opposant la liberté et l'audace spirituelles des Hellènes à la contrainte religieuse qui limite les créations intellectuelles de l'Orient, M. Milhaud constate que la rupture de la frontalité « est plus qu'une évolution naturelle et continue d'une tendance de l'humanité, il y a surtout passage d'une civilisation à une autre, de l'esprit oriental à l'esprit grec. Celui-ci, dès ses premières productions, a annoncé « la fin d'une ankylose de trente siècles », comme a spirituellement observé M. Lechat dans une étude sur la loi de frontalité, où il montre clairement toute l'importance significative des premières exceptions fournies par l'art archaïque grec. Les Hellènes, dès leurs tâtonnements primitifs, ont fait preuve, dans leurs œuvres artistiques, d'un esprit d'indépendance qui ne pouvait comporter longtemps l'asservissement à aucune contrainte <sup>5</sup> ». S'il ne faut pas exagérer l'importance des anciennes infractions grecques à la loi de frontalité, puisqu'on en rencontre ailleurs, on ne peut nier que l'abandon de la frontalité ne se produise au moment précis où la Grèce rompt définitivement ses attaches spirituelles et matérielles avec l'Orient, au début des guerres médiques, où elle rejette la dernière tyrannie, celle des Pisistratides qui, comme toutes les tyrannies helléniques, s'inspirait de principes orientaux <sup>6</sup>.

1. *Ibid.*, p. 181, 184.

2. *Ibid.*, p. 178.

3. *Ibid.*, p. 184.

4. Voir plus haut, p. 58, l'influence possible de l'Orient sur le maintien en Grèce de la frontalité.

5. *Rev. des études grecques*, 1896, p. 401.

6. Regnault, *op. l.*, p. 147 : « Au v<sup>e</sup> siècle, ils ont pu s'affranchir de la

A ce moment, les diverses causes qui minaient depuis longtemps et sourdement la frontalité, entraînent avec la chute de celle-ci celle d'autres conventions encore. Car une libération analogue se produit dans le dessin, qui acquiert la connaissance du raccourci. « Il n'est pas possible de ne pas être frappé de la concordance de ces deux faits : abandon du plan médian par le sculpteur, abandon de la projection plane et géométrique par le dessinateur ; invention des rythmes dissymétriques en statuaire ; création des raccourcis en peinture. Les deux phénomènes sont connexes <sup>1</sup> ».

\*  
\* \*

Mais cet affranchissement ne procéderait-il pas d'une évolution naturelle et fatale, indépendante des circonstances



Fig. 23. — Frontalité de l'art roman.

1, 2, 3, 4. Houvet, *La cathédrale de Chartres, Portail occidental ou royal*, pl. XII, XIII.

historiques et locales ? En faveur de cette opinion, on peut invoquer l'exemple de la plastique du moyen âge chrétien,

servitude frontale, parce qu'à ce moment de l'histoire les mœurs se sont modifiées profondément. Le naturel dans la pose des statues indique une société où la vie est plus libre, où l'étiquette a perdu sa puissance. L'art s'est transformé avec la mentalité du peuple qui le produisait. »

1. Pottier, *Rev. des études grecques*, 1898, p. 386 ; Della Seta, *Genesi dello scorcio*, p. 42.



qui, asservie à la frontalité pendant la période romane (fig. 26), la rompt avec la période gothique. Comme en Grèce, on peut suivre dans l'art chrétien cet assouplissement du corps humain, qui fléchit une jambe, se déhanche, se tourne, aussi bien sur les portails des cathédrales que sur la croix du Christ<sup>1</sup>. Peut-être trouverions-nous, pour expliquer ce changement au moyen âge, des raisons analogues à celles qui l'expliquent en Grèce, et qui déterminent de part et d'autre un rythme pareil d'évolution, dont le parallélisme se poursuit du reste ultérieurement<sup>2</sup>.



Ce progrès, préparé et rendu possible par les causes que nous avons indiquées, a-t-il été réalisé partout en même temps? ou l'a-t-il été par quelque artiste plus novateur, dont l'exemple aurait été suivi? Faut-il songer à Anténor<sup>3</sup>, dont la Koré se distingue de ses sœurs antiques par des qualités nouvelles de sobriété, de fermeté, et par des progrès techniques annonçant que l'archaïsme touche à sa fin<sup>4</sup>? Mais cette Koré est encore frontale, et les sculptures du fronton E. du temple de Delphes, que l'on attribue avec quelque raison à cet artiste ou à son atelier<sup>5</sup>, le sont aussi. Faut-il songer à Pythagoras de Rhegion, ce maître original, épris de la forme humaine en action, qu'il tord en tous sens sans souci

1. Deonna, *L'Archéologie*, III, p. 199; id., *Dédale*, I, p. 213; ex. : Michel, *Hist. de l'art*, II, 1, p. 172-173.

2. Sur ce parallélisme entre l'art grec et l'art chrétien, Deonna, *L'Archéologie*, III.

3. Pottier, *Rev. des études grecques*, 1898, p. 386.

4. Deonna, *Dédale*, II, p. 162.

5. En dernier lieu, *Fouilles de Delphes*, IV, 3, 1931, Picard et La Coste-Messelière, p. 67 sq. Les *Kouroi* de ce fronton avancent la jambe droite (*ibid.*, p. 45; *Rev. arch.*, 1927, II, p. 41, note 2), non par réaction libératrice contre la vieille convention de la jambe gauche avancée, mais parce qu'ils obéissent à la règle des pendants, et qu'ils s'opposent aux *Korés* de l'autre aile, avançant, elles, la jambe gauche. Sur cette règle des pendants, *Dédale*, I, p. 195.

de la vieille ankylose <sup>1</sup>? Ce ne sont que des hypothèses, et nous ne saurons sans doute jamais la vérité.

\*  
\* \* \*

On ne peut fixer avec exactitude la date à laquelle la statue grecque rompt définitivement la frontalité, mais on la placera aux environs de l'an 500 <sup>2</sup>, plutôt après qu'avant. Vers 510, la Koré d'Anténor est encore frontale; les Kouroi les plus récents, dont l'anatomie est presque parfaite, mais qui conservent la frontalité, ceux de Marion <sup>3</sup>, du Ptoion <sup>4</sup>, de Piombino <sup>5</sup>, du British Museum (Strangford) <sup>6</sup>, datent des dernières années du vi<sup>e</sup> siècle, et peut-être même du début du v<sup>e</sup>. Pour le type assis, on ne peut invoquer l'Athéna de l'Acropole, attribuée à tort ou à raison à Endoios, et dont l'attitude est déjà très libre <sup>7</sup>, puisque sa date, suivant les auteurs, est antérieure ou postérieure à 500 <sup>8</sup>. Des trois statuettes représentant des scribes, à l'Acropole d'Athènes, deux, les plus anciennes, sont frontales, la troisième ne l'est plus (n° 629). « Le torse s'incline à droite, et il résulte de cette inclinaison une très sensible différence de hauteur entre les deux épaules. Tandis que le torse se penche en avant, le haut du bras droit et le coude droit se retirent un peu en arrière, et ne sont donc plus sur le même plan, à beaucoup près, que le haut du bras gauche et le coude gauche. Ce

1. Toutefois, Pythagoras étant né vers 510 (Lechat, *Pythagoras de Rhegion*, p. 5, note 3), paraît avoir été trop jeune au moment où la frontalité se brise pour qu'on puisse lui rapporter cette innovation.

2. Comme les *Korés* et les *Kouroi* du fronton E. de Delphes, rapportés parfois à ce maître, et datés des environs de 505. *Fouilles de Delphes*, IV, 3, 1931, Picard et La Coste-Messelière, p. 67.

3. Deonna, *Apollons*, n° 141, p. 357.

4. *Ibid.*, n° 31, p. 358.

5. *Ibid.*, p. 371-372.

6. *Ibid.*, n° 161, p. 251; Richter, *The sculpture and sculptors of the Greeks*, p. 32 (510-500).

7. Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 438.

8. Lechat, *op. l.*, p. 441, la croit postérieure à 479, à l'invasion perse. Six, Læwy, Schrader, Dickins, la croient antérieure. Cf. Deonna, *Dédale*, II, p. 106.

mouvement de la partie supérieure du corps avait nécessairement sa répercussion dans la partie inférieure... Bref, on constate, dans l'ensemble de l'attitude, une inclinaison et un désaxement de la figure vers la droite, conséquence directe du genre d'action représentée. Ce troisième scribe non seulement n'est plus frontal comme l'était le premier, mais il témoigne d'une observation plus juste et plus précise encore que le second <sup>1</sup> ». Ces statuettes s'échelonnent entre 540 et 510 ou 500, et c'est donc près de 500 qu'il faut dater la troisième. La majorité des documents non frontaux nous ramène aux années qui précèdent immédiatement l'invasion perse en Attique, soit entre 490 et 480 : tête d'éphèbe blond <sup>2</sup>, éphèbes 698 <sup>3</sup> et 692 <sup>4</sup>, cheval 697 <sup>5</sup>, cavalier 700 <sup>6</sup>, etc.

\*  
\* \*

A dater de ce moment, la frontalité est abandonnée <sup>7</sup>; la flexion d'une des jambes et le hanchement qui en résulte, d'abord timides, s'accroissent <sup>8</sup>; le torse, qui pivotait encore avec gaucherie et raideur sur le bassin, assouplit son mouvement <sup>9</sup>.

On ne saurait exagérer la portée d'un tel événement. En renonçant à la frontalité, la plastique grecque va pouvoir évoluer librement. Jadis, c'était la monotonie de quelques attitudes devenues conventionnelles; maintenant, c'est la

1. Lechat, *Sculpture attique*, p. 271-272, fig. 22; Schrader, *Auswahl*, p. 47, fig. 2, p. 51-52.

2. Lechat, *Sculpture attique*, p. 364.

3. *Ibid.*, p. 452.

4. *Ibid.*, p. 458.

5. *Ibid.*, p. 400.

6. *Ibid.*, p. 399.

7. Rupture de la frontalité en Grèce, Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 168; III, p. 197; id., *L'Art en Grèce*, p. 218; *Dédale*, I, p. 209; Della Seta, *Genesi*, p. 42; Lœwy, *Die Naturwiedergabe in der älteren griechischen Kunst*, p. 29 sq., 38; Lange, *op. l.*, p. 60 sq., 82; Lermann, *Altgriechische Plastik*, p. 142, Lechat, *La sculpture grecque*, p. 66.

8. Schémas de statues non frontales, Spearing, *The Childhood of art*, fig. 363; Deonna, *L'art en Grèce*, fig. 25, 27, 28; id., *Dédale*, I, p. 211, fig. 8.

9. Lechat, *Pythagoras de Rhegion*, p. 54, 121.

variété infinie des poses que prend le corps humain, en fléchissant une jambe, l'autre servant d'appui, en tournant la tête, le torse, à droite, à gauche, à des degrés divers. L'artiste comprend que, si la station frontale est parfois possible dans la réalité, elle n'est pas la seule, et qu'au repos la station hanchée est même plus normale<sup>1</sup>; que s'il est licite de faire avancer la jambe gauche, il n'y a aucune raison pour ne pas faire avancer aussi la droite, et c'est cette dernière attitude qu'il préfère au début du <sup>ve</sup> siècle, par réaction, semble-t-il, contre une vieille convention trop docilement suivie. La statue frontale éliminait le mouvement, sauf celui, très restreint, des bras et des jambes; maintenant le mouvement, l'action s'introduisent dans ce corps jadis inerte, qui peut se plier en tous sens, selon les nécessités du sujet. Et ce mouvement modifie l'anatomie, la draperie, qui ne sont plus celles du repos uniforme, mais sont en perpétuel changement. La statue frontale offrait des types abstraits que seuls pouvaient caractériser les gestes limités des bras, les attributs; maintenant la variété des poses permet des effigies nettement déterminées, celles des pugilistes, des discoboles, des coureurs, etc., individualisées dans un moment précis de leur action. La frontalité n'autorisait que des groupements schématiques; il devient désormais possible de créer des groupes véritables, indissolublement unis en une action ou une pensée commune par les attitudes naturelles qu'elle nécessite. A la symétrie mécanique d'autrefois succède la dissymétrie et l'étude des rythmes du corps<sup>2</sup>. En un mot, à la négation de la vie, codifiée en une formule tyrannique, s'oppose la complexité de la vie.

Dans la statue frontale, qui ne l'autorisait point à créer des thèmes nouveaux, l'artiste ne pouvait affirmer son individualité, et si nous connaissons les noms de quelques maîtres de l'archaïsme, il ne nous est pas possible de discerner leur style personnel dans leurs œuvres, soumises plutôt aux

1. Schéma de la position hanchée dans la réalité, Richer, *Nouvelle anatomie artistique*, III, *Physiologie*, p. 69-70, fig. 31.

2. Deonna, *L'art en Grèce*, p. 223.



disciplines traditionnelles. L'histoire de l'art archaïque est celle des lents progrès techniques réalisés dans le cadre des formules, c'est celle des ateliers, des écoles régionales. La frontalité, en Grèce comme en Égypte, tend à l'anonymat de l'œuvre d'art. Maintenant, le rôle personnel de l'artiste se précise, et l'histoire de l'art, à partir du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, devient celle des créations individuelles des grands maîtres, Pythagoras de Rhegion, Myron, Phidias, Polyclète.

\*  
\* \*

On peut poser en principe que toute statue frontale est antérieure à 500 environ, toute statue non frontale postérieure. Il suffit de constater, dans un torse de citharède au Musée du Louvre, que le poids du corps porte sur la jambe gauche, pour assigner à cette sculpture une date postérieure à 500, malgré « l'attitude solennelle et immobile, l'agencement du costume, le jeu régulier des plis dans les draperies » et « toutes les conventions familières à l'archaïsme <sup>1</sup> ».

La Grèce ne connaît plus la frontalité que dans des cas exceptionnels (fig. 27)<sup>2</sup>. Des figurines et des statues de la première moitié du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle conservent parfois encore la raideur symétrique<sup>3</sup> et, sous la robe trop verticale, on ne sent pas la flexion du corps<sup>4</sup>. Ailleurs, cette attitude devient celle du respect, de la soumission<sup>5</sup>; elle est donnée aux Nikés qui semblent descendre lentement du ciel<sup>6</sup>; à quelques divinités d'attitudes hiératiques<sup>7</sup>; aux poupées de terre cuite, qui sont en

1. Collignon, *Bull. de Corr. hellénique*, 1900, p. 539, pl. XII.

2. Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 169; *Dédale*, I, p. 212.

3. Par ex. : terres-cuites de Corcyre, *Bull. de Corr. hellénique*, 1891, pl. I, 1-3, 5; III sq.

4. Hestia Giustiniani, Aurige de Delphes, statuette d'Aphrodite à la colonne de Dodone.

5. Deonna, *L'Archéologie*, II, p. 214. Voir plus haut, jeune garçon chantant, sur un vase à figures rouges (p. 62, fig. 8).

6. Niké du Capitole, Joubin, *La Sculpture grecque*, p. 168, fig. 57; Roscher, *Lexikon*, s. v. Niké, p. 334, fig. 13; figurines en bronze, *ibid.*, p. 335, fig. 14.

7. Dans les figurines de terre cuite, déesse assise avec gravité, ex. : *Moules Tarentins*, in *Monuments Piot*, XXX, 1930, pl. V, 1, etc.

Grèce aussi naïvement frontales que celles de nos enfants<sup>1</sup>. Sur les peintures de vases et les reliefs, les copies de xoana

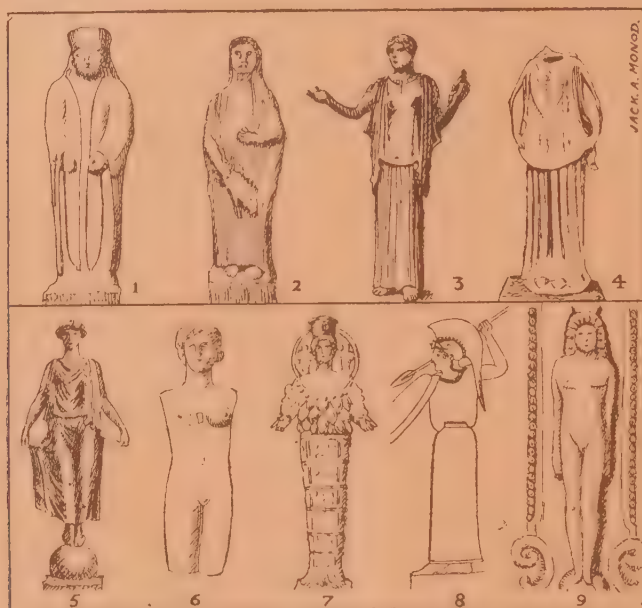


Fig. 27. — Survivance de la frontalité en Grèce.

1. Figurine en terre cuite de Corcyre, v<sup>e</sup> siècle, *Bull. de Corr. hellénique*, XXV, 1891, pl. I, n° 1. — 2. Id., *ibid.*, pl. IV, n° 1. — 3. Statuette en bronze, Aphrodite, Dodone, *ibid.*, pl. IX. — 4. Niké du Capitole, v<sup>e</sup> siècle, Roscher, *Lexikon*, s. v. Niké, p. 334, fig. 13. — 5. Figurine en bronze de Niké, d'après un prototype du v<sup>e</sup> siècle, *ibid.*, p. 335, fig. 14. — 6. Poupée attique en terre cuite, v<sup>e</sup> siècle, Musée de Genève. — 7. Artémis d'Éphèse, Roscher, s. v. Artemis, p. 588, figure. — 8. Copie d'un xoanon d'Athéna, sur une peinture de vase à figures rouges, Pfuhl, *Malerei*, p. 114, n° 378. — 9. Kouros, sur une anse de vase en bronze romain de Pompéi, Roux-Barré, *Herculanum et Pompéi*, VII, pl. LXXXII.

et de vieilles statues<sup>2</sup>, dans la statuaire, les types xoaniformes de l'Artémis d'Éphèse, du Zeus Héliopolitain, d'Atar-

1. Schweitzer, *Röm. Mitt.*, XLIV, 1929, p. 1 sq. (poupées attiques en terre cuite des environs de 440); *Revue des ét. grecques*, 1931, p. 79; Elderkin, *Jointed dolls in antiquity*, *Amer. journal of arch.*, 1930, p. 455. Sur la frontalité des poupées, voir plus haut, p. 53.

2. Par ex., Roscher, *Lexikon*, s. v. *Kassandra*, p. 981, 983, 986, fig.; Pfuhl, *Malerei*, pl. CXIV.

gatis, les imitations de statues égyptiennes<sup>1</sup>, rappellent ce stade périmé. Mais quand l'artiste archaïsant remet en honneur les types du VI<sup>e</sup> siècle, il n'observe pas toujours la loi qui les régissait, et il trahit ainsi son ignorance d'un passé aboli<sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Constatant que la statuette égyptienne d'un porteur de vase, au Cabinet des Médailles, a rompu la frontalité, M. Capart s'exprime ainsi : « Nous sommes là en présence d'une petite pièce qui nous montre, dans sa réalisation plastique, une science égale à celle des sculpteurs grecs qui, les premiers, croyait-on, avaient conçu leur modèle comme un solide se mouvant dans l'air. Ne l'oublions pas, de telles figures marquent, dans l'histoire de l'art, une étape importante<sup>3</sup> » M. Richer insiste sur l'intérêt des infractions égyptiennes à la loi, « en tout cas suffisantes pour montrer ce que l'artiste égyptien pouvait faire s'il l'avait voulu<sup>4</sup> », et M. Capart applique à l'art égyptien ce que M. Lechat écrit de l'art grec : « Les seules lisières qu'il ait connues, c'est lui-même qui se les était imposées, par un conservatisme bien entendu et un sage esprit de tradition<sup>5</sup> ». Il s'insurge contre la pensée, commune à bien des érudits, que sa route fut barrée par la tradition, et en particulier par l'observation stricte de la frontalité<sup>6</sup>. Avec sagesse, toutefois, il évite de tracer un parallèle entre les arts de l'Égypte et de la Grèce : « Dans l'état de nos civilisations, l'idéal de beauté particulier traduit par les artistes grecs nous apparaît comme le point

1. Par ex., Villa d'Hadrien, Gusman, *La Villa Hadriana*, p. 309 sq., fig. Sur une anse de vase de Pompéi, type égyptisant de Kouros, Roux-Barré, *Herculanum et Pompéi*, VII, pl. LXXXII.

2. Bulle, *Archaisierende Rundplastik, passim*; ex. : Tyché de Munich, pl. VII, n° 50.

3. Capart, *Propos*, p. 28; id., *Monuments Piot*, XXVI, 1923, p. 63.

4. Richer, *Le Nu dans l'art*, IV, *Égypte*, etc., p. 257.

5. Capart, *Monuments Piot*, p. 64; cf. Lechat, *La sculpture grecque*, p. 113.

6. Id., *Monuments Piot*, p. 49, 63-65.

culminant que l'humanité cherche en vain à dépasser<sup>1</sup> ». N'accordons, en effet, pas trop d'importance aux entorses que l'Égypte a faites parfois à la loi de frontalité; elles demeurent des exceptions, alors que les Grecs seuls en ont fait la règle de leur plastique. Il ne s'agit pas tant de savoir si les Égyptiens auraient pu rompre la frontalité, s'ils l'avaient voulu, que de constater qu'ils ne l'ont pas fait<sup>2</sup>. L'opinion généralement admise par les archéologues hellénisants demeure la vérité : « Jamais révolution plus notable ne s'est accomplie dans l'art, et l'honneur en revient tout entier à la Grèce<sup>3</sup> ».

W. DEONNA.

1. *Ibid.*, p. 64.

2. Les tentatives réalistes de l'art égyptien sous Aménophis IV, avec « l'abandon, au moins partiel, des lois de frontalité qui régissaient toutes les figures humaines » (Moret, *Le Nil*, p. 515), n'ont pas de lendemain (*ibid.*, p. 513 sq.; Lange, *op. l.*, p. xxx).

3. Pottier, *Rev. des études grecques*, 1898, p. 386; Deonna, *Dédale*, I, p. 210.

---



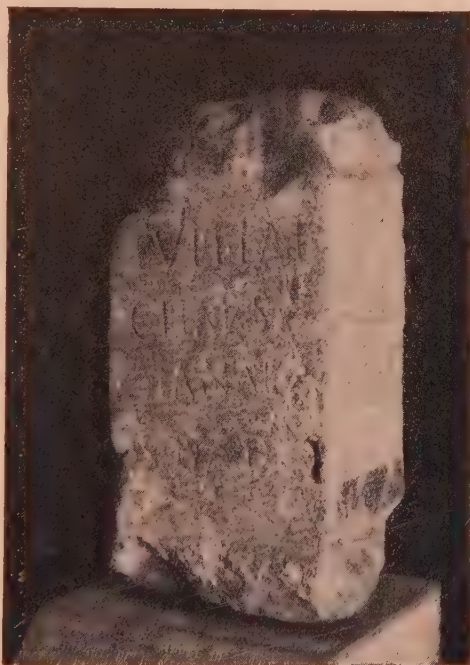
# SUR QUELQUES PORTS DE L'ITINÉRAIRE MARITIME <sup>1</sup>

## I. — CARSICIS.

Une inscription latine, du second siècle de notre ère, a été découverte, au printemps de 1930, dans la petite ville de Cassis (Bouches-du-Rhône).

En effectuant des travaux à l'ancien presbytère (aujourd'hui caserne de gendarmerie), un bloc de pierre qui, sur sa face apparente, présentait des symboles chrétiens, a été descendu du mur du corridor d'entrée : on a pu lire alors, sur la face opposée, cette dédicace à la divinité tutélaire de Cassis :

TVTELAE  
CHARSI  
TANAE  
S D S D



Le bloc est taillé dans le calcaire dur de Cassis, dit *pierre froide*, m'écrit mon ami Théo Varlet, qui habite Cassis et a bien voulu prendre pour moi ces informations. Il mesure 1 m. 02 de haut, 0,46 de large et 0,42 d'épaisseur. Il a été

<sup>1</sup> Un résumé de cet article a paru plus haut, 1931, I, p. 174. — *Réd.*

transporté en juin 1930 au petit Musée de l'Hôtel de Ville de Cassis.

L'inscription découverte n'est pas en réalité tout à fait nouvelle ; dans sa *Notice de l'ancienne Gaule* (p. 202), d'Anville écrivait :

« M. l'abbé Barthélemy m'a fait connaître une inscription qu'il a lue sur le lieu : *Tutelae Carcitanae*. »



L'abbé Barthélemy était originaire de Cassis : il y a vu, sans préciser l'endroit, notre inscription avant l'année 1760, date de publication de la *Notice* de d'Anville. Par la suite, le bloc de pierre fut engagé dans la maçonnerie du presby-

tère, de telle façon que la dédicace à la Tutelle fût invisible et qu'apparût seule l'inscription chrétienne de la face opposée.

Nos archéologues du xix<sup>e</sup> siècle n'ayant pas retrouvé l'inscription de l'abbé Barthélemy, on en vint à croire qu'elle n'avait existé que dans l'imagination féconde de l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*... Et c'est parmi les *inscriptions fausses* qu'Otto Hirschfeld, en 1888, la catalogua (CIL, XII, n. 37), avec cette note : *Nomen loci haud dubie fraudis causam praebuit. De tituli sinceritate dubitat Saurel* (*Statistique de Cassis*, 1857, p. 29).

La découverte de l'inscription met aujourd'hui son authenticité hors de doute.

L'abbé Barthélemy avait négligé de recopier la dernière ligne:

S D S D

*S(acerdos) D(eae) [de] S(uo) D(edit)...?*

(Donné de ses deniers par le prêtre de la divinité.)

On remarquera aussi la légère différence de transcription de Barthélemy-d'Anville : *Carcitanae*, au lieu de *Charsitanae*.

*Carsicis* (ou *Charsicis*) se rattache à la série des noms propres celtiques en *Carsi* : *Carsichaos*, *Carsicio*, *Carsidius*, *Carsius*, *Carsios*...

Varron cite les *Carsitani*, peuple du Latium, voisin de Préneste.

\* \* \*

La découverte de l'inscription de Cassis comporte un double résultat :

1<sup>o</sup> Identification certaine de la station que l'*Itinéraire Maritime* appelle *Carsicis* : on ne peut plus désormais la situer qu'à Cassis.

La croix et les symboles chrétiens gravés au dos de la dédicace à la Tutelle montrent que la vie continua dans la bourgade devenue chrétienne. « Les anciennes chartes, dit Ernest Desjardins, l'appellent *villa Carcitana*. »

2<sup>o</sup> Rectification du classement des ports de Toulon à Marseille dans l'*Itinéraire Maritime*. Voici le passage qui nous intéresse, tel que le donne, d'après les manuscrits, l'édition Parthey et Pinder (1848) :

A Telone Martio . Tauroentum. . . .	Portus . M. P. XII
A Tauroento. . . . .	Carsicis. . . . . Portus . — XII
A Carsicis. . . . .	Citharista. . . . . Portus . — XVIII
A Citharista. . . . .	Portus Æmines . . . Positio. — VI
A Portu Æmines. Immadrae . . . .	Positio. — XII
Ab Immadris . . . . .	Massilia Graecorum Portus . — XII

Quelques historiens s'étaient bien doutés que les copistes avaient, par inadvertance, non seulement faussé plusieurs distances, mais aussi brouillé l'ordre des ports; Charles Muller, dans une note de sa *Géographie* de Ptolémée (Didot, 1883), avait proposé cette correction judicieuse, que vient confirmer l'inscription de Cassis :

A Telone Martio Citharista . . . . .	Portus . M. P. VIII
A Citharista . . . . .	Portus Æmines. . . . . Positio . — VI
A Portu Æmines Tauroentum . . . . .	Portus . — XII
A Tauroento . . . . .	Carsicis . . . . . Portus . — XII
A Carsicis . . . . .	Immadrae. . . . . Positio . — XII
Ab Immadris . . . . .	Massilia Graecorum Portus . — XII

Mais sa correction n'avait pas été adoptée par tout le monde. Par exemple, M. Camille Jullian, dans son *Histoire de la Gaule* (tome I, 1907), faisant confiance aux manuscrits de l'*Itinéraire*, situait Tauroentum à Sanary, Carsicis à Bandol, Citharista à la Ciotat, et Portus Æmines à Cassis, — « à moins que l'*Itinéraire* n'ait interverti les deux stations de Carsicis et de Portus Æmines ».

Ernest Desjardins (*Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, t. I, 1876), plaçait Portus Æmines vis-à-vis des Embiez, Tauroentum aux Lecques, Citharista à la Ciotat, Carsicis à Cassis, Immadrae à l'île Maire.

## II. — TAUROENTUM.

La situation de *Carsicis* à Cassis étant acquise, voyons l'emplacement que l'on peut attribuer à la station voisine *Tauroentum*.

Marin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et au XIX<sup>e</sup> Magloire Giraud, dans son *Mémoire sur Tauroentum* (1854), ont placé ce port aux Lecques, exactement à la madrague de Saint-Cyr, où l'on a mis au jour, près de la mer, des ruines antiques. Leur opinion a prévalu jusqu'à maintenant.



« Presque tout ce qu'on a retrouvé à Tauroentum, dit Ernest Desjardins dans sa *Géographie de la Gaule*, semble d'origine romaine... Ces ruines sont en grande partie sous les eaux, soit que la mer qui a rongé toute la côte rocheuse exposée aux vents du sud-ouest ait produit un *glissement* du littoral, soit que le phénomène des oscillations ait opéré cet affaissement comme au *portus* des Fossae Marianaë. Quant à l'érosion de la côte rocheuse faisant face aux vents du large, soufflant du sud-est et du sud-ouest, il est facile de la constater sur tout le littoral de ces parages. »

Dans une brochure toute récente, *A la recherche de Tauroentum* (1930)<sup>1</sup>, M. Ludovic Cachard s'est inscrit en faux contre cette identification; il apporte le témoignage de deux savants géologues d'aujourd'hui, MM. Repelin et Denizot, de la Faculté des Sciences de Marseille, qui ont l'un après l'autre étudié cette côte. Leurs conclusions sont formelles :

« Aucun fait n'indique une variation appréciable du niveau côtier depuis l'époque romaine. » (M. Denizot.)

« La partie du littoral qui a pu être modifiée depuis l'époque romaine se réduit à une petite bande comprenant le cordon des dunes et la partie la plus basse qui l'accompagne, et où se trouvent encore des marais et des flaques d'eau. » (M. Repelin.)

Le port, affirmait Marin, ne peut avoir existé que dans la plaine de Saint-Cyr; partant de Tauroentum, il s'étendait presque en ligne droite sur la partie orientale, à 600 toises de profondeur, où est actuellement le village de Saint-Cyr...

Mais, objecte M. Cachard, Saint-Cyr est à 24 mètres au-dessus du niveau de la mer, qui n'a guère varié depuis l'époque romaine, nous certifie M. Denizot. Si la mer avait affleuré au quai que Marin a cru découvrir à Saint-Cyr, Tauroentum se fût trouvé sous 20 mètres d'eau, — comme tous les autres ports du littoral!

Tauroentum ne saurait donc être situé à la madrague de

1. Marseille, Société de statistique, d'histoire et d'archéologie de Marseille et de Provence;

Saint-Cyr. Les ruines qu'on y a retrouvées proviennent d'une vaste maison de campagne, d'une de ces somptueuses *villas* que les riches Romains aimaient à se faire construire au bord de la mer.

Où alors chercher Tauroentum?...

Au Brusq, où l'on a découvert d'importantes ruines romaines et pré-romaines, propose M. Cachard. Tauroentum est le premier port de l'*Itinéraire* après Toulon... M. Cachard se refuse, en effet, à croire que les manuscrits de l'*Itinéraire* aient été altérés...

Après la découverte de l'inscription de Cassis, cette opinion nous paraît insoutenable.

Tauroentum, qui vient juste avant Carsicis dans l'*Itinéraire*, doit plutôt être cherché dans le voisinage de Cassis. Et je le trouverais volontiers à la Ciotat, « où l'on a découvert en 1821 des restes romains de l'ancien port », note Desjardins.

Cette situation a l'avantage de correspondre *exactement* à celle que lui donne Ptolémée, rectification faite de la graduation du géographe grec, c'est-à-dire en réduisant son degré d'un tiers, — exactement dans la proportion de 150 à 106 : la distance entre Marseille (24° 30') et Antibes (27°) est de 2° 30' chez Ptolémée, alors qu'elle n'est, en réalité, que de 1° 46', Marseille étant à 3° 01' 30'' à l'est du méridien de Paris et Antibes à 4° 47' 36''. Je ne me dissimule pas d'ailleurs que cette exactitude est fortuite, puisqu'elle ne se reproduit pas pour les autres points de la nomenclature.

Voici le passage en question de Ptolémée :

Μασσαλία πόλις . . . . .	ΚΔ' λ' (24° 30')
. Καὶ Ταυροέντιον . . . . .	ΚΔ' λ' γ' (24° 50')
Καὶ ὁ Κιθαριστῆς τὸ ἄκρον. . . . .	ΚΕ' (25°)
'Ολβία πόλις <sup>1</sup> . . . . .	ΚΕ' ς' (25° 10')
. . . . .	. . . . .

1. La découverte en 1909, à l'Almanarre près d'Hyères, d'une dédicace latine au *Génie du castellum d'Olbia* a fixé définitivement l'emplacement de cette ville.

Je sais bien que Desjardins affirme, sur la simple consonance des deux appellations : Citharista-Ceyreste, que « le port de Citharista est *certainement* dans la région de la moderne Ceyreste et paraît être la Ciotat », et que M. Camille Jullian (*Histoire de la Gaule*, t. I, p. 398) accepte cette identification, et l'appuie de cette étymologie : « Cithariste, ainsi nommée peut-être de la forme des collines voisines »; en fait, personne n'a jamais apporté la moindre preuve que Citharista fût Ceyreste ou la Ciotat.

Il semble logique de chercher Citharista dans le voisinage du cap Citharistès; aussi Desjardins nous dit-il : « Le promontoire Citharistès serait donc le bec de l'Aigle. » M. Camille Jullian reste hésitant entre le bec de l'Aigle et le cap Sicié.

Le bec de l'Aigle s'appelait *Aquila* au Moyen Age : c'est le nom qu'il porte sur la *Carte Pisane* (xiv<sup>e</sup> siècle). On sait la perdurance des noms de lieu : notre cap portait très vraisemblablement déjà ce nom dans l'antiquité. Tauroentum, la ville du Taureau, voisinait avec le cap de l'Aigle, *Aquila*, Ἀετῆς.

### III. — CITHARISTA PORTUS ET LE CAP CITHARISTÈS.

Quant au cap Citharistès que Ptolémée situe :

1<sup>o</sup> Entre Tauroentum et Olbia;

2<sup>o</sup> A proximité des îles Stoechades<sup>1</sup>,

ce ne peut être évidemment que le cap Sicié.

Est-il d'ailleurs vraisemblable que le cap Sicié, le plus haut de cette côte avec ses 360 mètres au-dessus des flots, le plus important par son avancée en mer, et qui forme avec sa presqu'île de Cépét une admirable rade, n'ait point porté de nom dans l'antiquité, ou du moins n'ait été mentionné

1. Αἱ δὲ Στοιχάδες ὑπὸ τὴν Κιθαρίστην » (Ptolémée, *Géogr.*, II, 10, 5).

Le bec de l'Aigle est à 50 kilomètres de Porquerolles, l'une des Stoechades : peut-on dire qu'il en soit à proximité? Le cap Sicié, lui, n'est qu'à 25 kilomètres de Porquerolles.

par aucun écrivain grec, ni latin? Il en serait ainsi si Desjardins avait raison, — si le cap Zao (de Pline) était le cap Croisette, et le cap Citharistès le bec de l'Aigle!

Pline, en énumérant les points capitaux de la côte, cite : Massilia, le cap Zao, le port Cithariste, — Athenopolis, Forum Julii, le fleuve Argens<sup>1</sup>.

Est-il admissible que Pline, citant un seul cap de Marseille à Fréjus, ne nomme pas le plus important, le cap Sicié? A l'examiner de près, son texte partage la côte en deux régions, comme elle l'est de fait : la première, de Marseille au cap Zao (Sicié), est la région marseillaise : la seconde, du cap Zao (Sicié) à l'Argens, est notre côte des Maures. Il semble mettre en parallèle ces deux régions, opposant Athenopolis (Massiliensium) à Massilia (Graecorum), et la colonie de Forum Julii (sur l'Argens) à Port-Cithariste (au pied du cap Zao).

Pline énumère les peuplades ligures de la Provence maritime : les Camatullici, les Suelteri, les Verrucini, etc. Il est ainsi amené à citer le cap Zao, qui était le nom ligure du cap Sicié; les Grecs de Marseille, eux, l'appelaient cap Citharistès, parce qu'ils l'avaient consacré à Apollon joueur de cithare.

Il est curieux de constater les déformations par lesquelles le cap Citharistès est devenu notre cap Sicié :

1. Κίχριστης τὸ ἄκρον. — Ptolémée (1<sup>er</sup> siècle).
2. *Promontorium Citharistes*. — Acte de fondation du Chapitre de Toulon, cité par Giraud.
3. Cavo de Cercelly<sup>2</sup>. — *Carte Pisane* (xiv<sup>e</sup> siècle).

1. *At in ora, Massilia Graecorum, Phocaeensium foederata, promontorium Zao, Citharista portus : regio Camatullicorum. Dein Suelteri supraque Verrucini. In ora autem, Athenopolis Massiliensium, Forum Julii, Octavianorum colonia, quae Pacensis appellatur et Classica, amnis in ea Argenteus : regio Oxubiorum Ligaurorumque, super quos Suetri, Quariates, Adunicates* (Pline, *Hist. Nat.*, III, 5 (4), 5)<sub>4</sub>.

2. Cf. le *prominens Cocylistrium* d'Avienus (*Ora Maritima*, 704), qui, près de Marseille, mais à l'ouest, doit être le cap Couronne. Placé entre Toulon et Sanary sur la *Carte Pisane*, le cavo de Cercelly est évidemment le cap Sicié. Desjardins met pourtant, vis-à-vis de cavo de Cercelly, *cap de l'Estérel* (?).



- |                     |   |  |
|---------------------|---|--|
| 4. Cap de Cerchiech | } | Sanson, Carte de Provence (1652),            |
| 5. Cap Siciat       |   | Don Bousquet (1737).                         |
| 6. Cap Sicié        | } | xix <sup>e</sup> et xx <sup>e</sup> siècles. |
| 7. Cap Cicié        |   |  |

L'orthographe n'est pas encore fixée aujourd'hui! La carte d'État-major (Ministère de la Guerre) l'écrit *Sicié*, la carte du Ministère de l'Intérieur (1924), *Cicié*.

*Citharista portus*, Port-Cithariste, doit logiquement se chercher dans le voisinage du cap Citharistès, c'est-à-dire du cap Sicié, et à l'est de ce cap, puisque Pline, au départ de Marseille, nomme le promontorium Zao (autre nom du cap Sicié) avant *Citharista portus*.

La presqu'île de Cépet, qui se détache de la grande presqu'île de Sicié, forme avec la côte toulonnaise une admirable rade naturelle que les anciens navigateurs ne pouvaient pas ne pas utiliser. Toulon, on le sait, est de fondation récente : son extension date du v<sup>e</sup> siècle, quand il fut doté d'un évêché et d'une teinturerie impériale <sup>1</sup>. La coupure profonde de Saint-Mandrier (port Saint-Georges, cros Saint-Georges), sur la rive nord de la presqu'île de Cépet, constitue un abri tout à fait sûr pour les vaisseaux : c'est au fond du cros Saint-Georges que Dom Bousquet au xviii<sup>e</sup> siècle plaçait le port de Cithariste. C'est là, à mon avis, qu'il convient de le chercher. Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, le quartier de Saint-Mandrier s'est appelé l'*Apollo*. La ville jouissait d'une situation à la fois continentale et insulaire, on s'y rendait de pied ferme par l'étroite chaussée de sable des Sablettes; d'autre part, en cas de danger, la chaussée pouvait être barrée par une petite garnison, et l'accès de la presqu'île facilement interdit. Cithariste était ainsi à l'abri des incursions des peuplades ligures voisines ; assiégée, elle se ravitaillait par mer.

Cithariste était donc le port de la première des Stoechades<sup>2</sup>

1. *Procurator baphii Telonensis Galliarum (Notitia Dignitatum Imperii)*

2 Cf. notre article *Les Stoechades sont-elles nos îles d'Hyères?* (*Revue archéo.*

que Pline nommé *Proté*, comme Pomponiana devint le port romain de la seconde, *Mésé*, notre presqu'île de Giens.

Martianus dit que la première des Stoechades s'appelait aussi *Themista*<sup>1</sup> : ne faut-il pas voir dans ce mot une corruption de *(Ci)-tharista*?

Il est question dans une lettre du pape Zosime, en date de 417, des paroisses de *Citharista* et de *Gargarium* :

*Arelatensis ecclesia, quae sibi Citharistam et Gargarium parrochias in territorio suo sitas incorporari jure desiderat*<sup>2</sup>...

Citharista (Saint-Mandrier) et Gargarium (Saint-Jean-de-Garguier) formaient donc, au début du ve siècle, deux paroisses que le grand diocèse d'Arles désira s'annexer.

Un siècle plus tard, saint Césaire visitait encore la paroisse de Cithariste<sup>3</sup>.

\*  
\* \*

Contre nos identifications *Tauroentum*-la Ciotat et *Citharista*-Saint-Mandrier, se dresse Pomponius Mela, qui range les ports dans cet ordre : Olbia — Tauroentum — Citharistes — Massilia.

*logique*, juillet-septembre 1925), où je proposais : *Proté*, presqu'île de Cépet; *Mésé*, presqu'île de Giens; *Hypaea*, Porquerolles.

M. Camille Jullian (*Revue des Etudes anciennes*, octobre à décembre 1925) « hésite beaucoup à croire que ces deux presqu'îles aient reçu le nom d'îles et de Stoechades ». — Pourtant, au moyen âge, on disait couramment l'*île de Giens*, c'est l'appellation des chartes. Et on dit encore l'*île de Giens* au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle. Lors de son inspection de la côte provençale en 1633, M. de Séguiran visita l'*île de Giens*. « Et peu après notre arrivée à Hyères, serions montés à cheval, accompagnés des dicts consuls et plus apparents de la ville, pour aller en l'*isle de Giens*, éloignée d'icelle d'environ deux petites lieues, à laquelle on peut aller par deux langues de terre qui joignent le terroir du dict Hyères à celui de Giens... Et arrivés en la dicte *isle*, y aurions visité le château appartenant au sieur de Giens...; ayant la dicte *isle* cinq milles en sa circonférence. » (*Correspondance d'Escoubleau de Sourdis*, publiée par Eugène Sue, t. III, p. 280).

La précision des dénominations ne date que du xix<sup>e</sup> siècle!

1. *Martianus primam [Stoechadum] Themistam vocat* (*Dictionarium historicum, geographicum, poeticum*, auctore Carolo, Genevae, typis Jacobi Stoer, 1638.

2. *Mon. Germ., Epist.*, III, 6, 14.

3. *Cum ad Cytharistanam parrochiam venisset visitandam...* (*Vita Caesarii episcopi Arelatensis*, II, 21, in *Act. Sanct.*, Aug. VI; 11, 17).

*Tunc post Athenopolim et Olbiam et Tauroin et Cytharisten est Lacydon, Massiliensium portus, et in eo ipsa Massilia* (Mela, II, 5, 3).

Mela est ainsi d'accord avec l'*Itinéraire Maritime* des manuscrits, et cette concordance serait impressionnante, si l'ordre des ports de l'*Itinéraire* n'avait été dérangé, comme il n'est plus possible d'en douter depuis la découverte de l'inscription de Cassis.

Si Tauroentum, voisine de Carsicis-Cassis, est à la Ciotat, comme nous le pensons, il n'y a évidemment pas de place pour un port de Cithariste entre la Ciotat et Cassis.

Si Cithariste est dans le voisinage du cap Sicié, comme nous croyons l'avoir démontré, et à l'est de ce cap, puisque Pline la nomme après le cap Zao, il est bien évident que Tauroentum ne peut se situer entre *Cithariste*-Saint-Mandrier et *Olbiam*-Almanarre.

Le texte de Mela est d'ailleurs fautif : les manuscrits donnent *Laurion*, corrigé en *Taurion* par Parthey et en *Tauroin* par Tzschuckius. Une autre correction, à notre avis, s'impose : *et Olbiam et Citharisten et Tauroin*...

On remarquera aussi que Mela écrit *Citharisten* (cap Citharistès de Ptolémée), et non *Citharistam* (Port-Cithariste de Pline et de l'*Itinéraire*)... Et qui songerait aujourd'hui à placer le cap Citharistès à l'ouest de Tauroentum?... à moins que Tauroentum ne fût à Saint-Mandrier, ce que personne n'a encore soutenu!

#### IV. — PORTUS LIMNES (PORTUS ÆMINES).

L'*Itinéraire Maritime* est le seul texte ancien qui mentionne le *Portus Æmines*. Valois, aux <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, le place à Port-Miou, près de Cassis; d'Anville au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle et Desjardins au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, à l'île des Embiez; M. Camille Jullian le met à Cassis, ou à Bandol.

Dans l'*Itinéraire*, corrigé par Charles Muller, *Portus Æmines* vient après Citharista et avant Tauroentum; il

semble bien qu'on puisse le placer, vis-à-vis de l'île des Embiez, au Brusq, où l'on a découvert, lors des fouilles de 1884-1886, des ruines importantes :

On reconnut bientôt que deux couches de ruines étaient superposées, la plus récente d'habitations romaines du second siècle de notre ère ; l'autre, à 40 ou 50 centimètres au-dessous, de maisons massaliotes bien antérieures à l'arrivée des Romains. En certaines places, très rares, on trouve même plus bas encore des indices très probables de l'occupation de l'âge de pierre.

Parfois se montraient des poteries de Samos; dans la seconde des petits bronzes de Marseille, de la plus belle époque de l'art.

Ailleurs, il n'y avait que de la terre sous les débris romains, et c'était peine perdue que de fouiller jusqu'au fond; plus loin, la couche superficielle était vide, mais sur le sol primitif, des petites médailles vertes s'y étalaient, on y a trouvé 30 grands bronzes, 90 moyens et 1.500 petits bronzes de Marseille<sup>1</sup>.

Quant au nom lui-même, *Portus Æmines*, — les manuscrits donnent aussi *Portus Nimes*, *Portus Mines*, — il est bien incertain... Je me demande s'il ne vient pas d'une mauvaise lecture d'un mot grec, ΑΙΜΙΝ (port) par exemple, ou ΑΙΜΝΗ (marais), le Α initial ayant été pris pour un Α par quelque scribe distrait ou ignorant le grec. Quel était le nom de ce Αιμίν? J'ai d'abord fait cette hypothèse : le scribe a mal lu cette ligne :

*A Citharista portu ΑΙΜΗΝ ΕΣΠΕΡΙΟΣ...*

Αιμίν Ἑσπέριος, Port de l'ouest, par rapport à Citharista. Mais je préfère maintenant cette autre conjecture :

*A Citharista portus ΑΙΜΝΗΣ positio...*

*A portu Limnes Tauroentum portus...*

Αίμνη, qui signifie *marais* ordinairement, veut dire aussi *bras de mer, détroit*.

Αιμίν Λίμνης, *Portus Limnes*, — Limne, es, se trouve dans

1. Fiessenger, *Le Brusq*, cité par M. Ludovic Cachard dans sa brochure *A la recherche de Tauroentum*, p. 41.



Vitruve, — ce nom convient parfaitement à un port situé au Brusq, vis-à-vis de l'île des Embiez. La distance de cette île au point le plus rapproché de la côte n'est que de 500 mètres, et la passe est obstruée au sud par un îlot, le grand Gau, séparé de l'île des Embiez par un pertuis de 200 mètres et de la côte par un autre pertuis de 150 mètres, ce dernier presque bouché par un écueil, le petit Gau.

Jules MOUQUET.

---

## UN CAMÉE RETROUVÉ<sup>1</sup>

---

Il ne manque pas de témoignages antiques — textes et monuments — sur la querelle qui mit aux prises Athéna et Poseidon pour le patronage ou pour la désignation d'Athènes. Ludolph Stephani, en 1874, a pris la peine de transcrire tous les textes grecs et latins à ce sujet. Depuis il s'en est ajouté deux de plus, tirés de morceaux de Callimaque que les papyrus gréco-égyptiens nous ont rendus. Ces témoignages sont d'ailleurs contradictoires. Le premier est dans les *Iambes* : « Qui inventa l'olivier ? Pallas le créa quand elle disputait avec le dieu qui habite chez les algues et que le vieil homme au bas-corps de serpent jugeait le procès de la terre attique » (éd. Cahen, p. 170). Le second est dans l'*Hékalé* : « La terre que venait de donner à Athéna le suffrage de Zeus et des douze dieux et le témoignage de l'homme serpent. » Ainsi, une fois, c'est Cécrops qui juge seul ; une autre fois, ce sont les douze dieux et Cécrops n'est que le témoin. Des différences plus graves encore ressortissent des autres textes. Sept d'entre eux font juger le différend par Zeus, d'autres par les douze dieux, Cécrops et sa famille, Crannos, Erisychton, le peuple athénien tout entier, femmes comprises, qui décide en faveur d'Athéna à la majorité d'une voix. Cette dernière version est celle que saint Augustin emprunte à Varron qui ne l'a certainement pas imaginée ; elle doit remonter, à travers Posidonius, à une source très ancienne que nous ignorons.

Il est presque superflu de rappeler que les deux principaux monuments où figure cette querelle divine sont le fronton occidental du Parthénon, assez bien connu par le dessin dit de Carrey, et un vase peint à reliefs dorés provenant de Panticapée ; mais ces monuments ne sont pas d'accord non

1. Communication faite à l'Académie des Inscriptions le 20 mars 1931

plus. On a beaucoup discuté et l'on discute encore pour concilier leurs témoignages, car les figures d'Athéna et de Poseidon sont seules à peu près identiques. Sur le vase, mais non sur le fronton, Dionysos, accompagné de sa panthère, vient au secours d'Athéna. Mais on ne sait même pas expliquer d'une manière certaine l'attitude des divinités en présence; n'a-t-on pas soutenu que, sur le vase, Poseidon, brandissant son trident, veut couper à sa racine l'olivier produit par Athéna? Dans le fronton, au contraire, il n'y aurait pas querelle, mais concours : Athéna et Poseidon font mine d'enfoncer chacun son arme dans le sol pour en prendre possession. En somme, le vase est une interprétation très libre du motif créé — par Phidias, sans doute — pour le fronton, et l'explication du fronton lui-même est bien loin encore d'être assurée.

La querelle des dieux s'apaisa, mais, ici encore, on trouve des versions contradictoires. Suivant trois textes, Poseidon subit sa défaite avec bonne humeur et continua à recevoir les hommages des Athéniens. Mais des textes plus nombreux lui font éprouver un courroux terrible : il aurait inondé l'Attique, tenté de faire couper les oliviers sacrés, inspiré aux Athéniens le penchant de suivre de mauvais conseils, en dépit des sages avis d'Athéna. Telle aurait été la vengeance du dieu des eaux.

Pourtant, ces représailles n'eurent qu'un temps : Poseidon et Athéna se réconcilièrent. On croit en voir la preuve dans quelques monuments, dont le plus connu est un camée du Cabinet des Médailles, qui les montre, de part et d'autre d'un olivier, causant en paix. Au moyen âge, on crut que les deux personnages au pied de l'arbre étaient Adam et Ève et l'on grava sur le camée une inscription hébraïque<sup>1</sup>. La même scène se voit sur d'autres pierres gravées, sur des monnaies<sup>2</sup>, sur un *puteal* de Cordoue<sup>3</sup>, sur un bas-relief de Smyrne, où les deux divinités en conversation sont séparées non par un

1. Babelon, *Camées*, V, 27; *Rép. rel.*, II, p. 236.

2. Voir l'article de Robert dans les *Ath. Mith.*, 1882.

3. *Rép. des reliefs*, II, p. 191.

arbre, mais par une table, derrière laquelle une Victoire ailée paraît tirer un bulletin de vote d'une urne<sup>1</sup>. Une scène analogue se voit sur des fragments de reliefs de la Villa Carpegna à Rome qui ont été publiés par K. Robert en 1882<sup>2</sup>. Mais peut-on parler ici de réconciliation? Le moment choisi pourrait être celui du dépouillement du scrutin, comme nous dirions, en rapport avec la légende adoptée par Varron. Il n'est pas sûr que le camée de la Bibliothèque Nationale ne doive s'expliquer de même : il ne s'agirait pas d'une réconciliation définitive, mais d'une trêve consentie pendant le compte des suffrages, comme il s'en produit même de nos jours, en périodes d'élection.

Les textes sur ce dernier épisode font absolument défaut. On n'oserait être aussi affirmatif à ce sujet sans la peine qu'a prise Stephani de les réunir et de les transcrire tous. Mais il est évident que les différentes *Atthides* et collections de légendes attiques devaient donner quelque information, plus ou moins ingénieusement imaginée, sur le rétablissement de la paix entre les dieux.

Je n'ai pas encore parlé de deux groupes en marbre que Pausanias signale très brièvement près du Parthénon (I, 24, 2). L'un, dit-il, représente Athéna naissant de la tête de Zeus, l'autre la querelle d'Athéna et de Poseidon, la déesse faisant pousser un olivier, le dieu faisant jaillir une source. On croit avoir trouvé la base d'un de ces groupes avec un fragment d'un tronc d'olivier et le pied colossal de Poseidon. Ces groupes étaient donc des imitations de ceux des frontons, mais nous en ignorons la date, et l'hypothèse de Stephani, qui les attribuait à l'époque d'Hadrien, est toute gratuite. M. Ernest Gardner a eu la singulière idée<sup>3</sup> que l'un d'eux aurait servi de modèle au peintre du vase de Panticapée et à des monétaires athéniens; en dépit du texte écourté de Pausanias, qui parle seulement de la querelle, on a aussi pensé que la scène représentait les divinités réconciliées en pré-

1. *Ath. Mitth.*, 1882, pl. I; *Rép. rel.*, II, p. 110.

2. *Ath. Mitth.*, 1882, pl. 2; *Rép. rel.*, III, p. 218.

3. *Journ. Hell. Stud.*, III, p. 250.



sence de l'olivier et de la source. Mais il n'est vraiment pas permis de fonder des hypothèses sur des œuvres d'art qu'on ne connaît pas.

En revanche, nous pouvons alléguer maintenant un monument authentique et parfaitement conservé qui paraît bien se rapporter à la réconciliation de Poséidon et d'Athéna, au pied de l'olivier, en présence d'Apollon et de Dionysos. Ce monument a une histoire qu'il faut raconter.



Fig. 1. — Le Camée Olenin.

Vers 1872 eut lieu une séance de la commission nommée par la Société archéologique de Saint-Petersbourg à l'effet de publier les manuscrits d'A. N. Olenin. Ce dernier, mort en 1843, avait été président de l'Académie russe des Beaux-Arts et membre d'honneur de l'Académie des Sciences. Stephani, conservateur des antiquités de l'Ermitage, vit dans les papiers d'Olenin un manuscrit rédigé vers 1820, propriété de la petite-fille du défunt Mme Storaunowski, qui concernait un grand camée de sardonyx alors (c'est-à-dire en 1820) chez le prince Nicolas Gagarin. Il s'y trouvait un dessin assez soigné du camée que Stephani publia en appendice du *Compte rendu* pour 1872, ignorant qu'était l'original. Le même dessin

fut reproduit par Charles de Linas dans son ouvrage sur les origines de l'orfèvrerie cloisonnée, mais sans aucune indication sur son possesseur. Ayant écrit à l'Ermitage, je me suis assuré tout récemment qu'on n'y possédait aucune information sur le camée disparu. Or, il vient de reparaitre dans le commerce à Paris, apporté par un Russe, qui en ignorait l'intérêt, en compagnie d'un assez grand nombre d'objets de moindre valeur. J'ai obtenu du possesseur actuel une photographie en grandeur naturelle de ce camée, tout à fait conforme au dessin publié par Stephani, et j'ai eu l'occasion, grâce à son obligeance, d'étudier à loisir l'original.

Au point de vue de l'art, ce n'est pas un chef-d'œuvre; bien que le travail de la pierre à trois couches soit très soigné, les figures sont lourdes et d'un dessin vulgaire. Stephani, d'après le dessin d'Olenin, attribuait l'original au III<sup>e</sup> siècle; on peut hésiter entre cette date tardive et la fin du II<sup>e</sup> siècle; en tous les cas, c'est un camée de la décadence, antérieur à la renaissance de l'époque constantinienne qui nous a valu, entre autres œuvres intéressantes, le beau camée représentant Honorius et Marie que j'ai eu récemment le plaisir de publier<sup>1</sup>.

Ce qui est intéressant et absolument nouveau, c'est la scène figurée.

De part et d'autre d'un gros olivier noueux — celui que l'on a longtemps montré sur l'Acropole — se tiennent Poseidon et Athéna. Poseidon, le pied gauche appuyé sur un petit piédestal, dans l'attitude que l'art grec lui attribue souvent depuis le IV<sup>e</sup> siècle et qui fut adoptée, sinon inventée, par Lysippe, presse de la main gauche le tronc de l'olivier et lève la main droite, tenant, semble-t-il, le manche de son trident. Athéna, debout et drapée, sans arme, pose aussi sa main droite sur l'olivier et tient la main gauche sur la hanche, geste viril qui lui est attribué par l'art dès le VI<sup>e</sup> siècle. Derrière Athéna est Dionysos, accompagné d'une minuscule panthère et tenant deux javelots de la main gauche; derrière Poseidon est Apollon, avec le cygne à ses pieds et s'appuyant

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1926, I, pl. à la p. 188.

sur sa lyre, élevée elle-même sur le trépied delphique servant de support.

Cette scène n'a pas été imaginée par le graveur, mais copiée sur quelque modèle attique que nous ignorons. Cela pourrait s'appeler : *la paix conclue sous l'olivier de l'Acropole*. Et si nous voyons ici Dionysos et Apollon, c'est que la paix a dû être faite par l'entremise de ces deux divinités.

Remarquons que, sur le vase de Panticapée, Dionysos avec sa panthère vient au secours d'Athéna; il doit donc avoir existé une légende attique faisant de lui l'allié de la déesse en cette affaire.

Quant à Apollon, il figure, comme dieu de l'oracle delphique, dans la version de la fable adoptée par Varron et conservée par saint Augustin (*Cité de Dieu*, XVIII, 9 et 10). Du temps du roi Cécrops, un olivier sortit tout à coup de terre à Athènes et une source jaillit en un autre endroit. Étonné de ce prodige, le roi demanda conseil à l'Apollon de Delphes. L'oracle répondit que l'olivier signifiait Minerve et l'eau Neptune, mais que le différend entre les divinités était si grave qu'Apollon ne pouvait le juger; il fallait que le peuple décidât. Cécrops rassembla tous les citoyens, tant hommes que femmes, car alors les femmes votaient. Tous les hommes furent pour Neptune, toutes les femmes pour Minerve; mais parce qu'il y avait une femme de plus, Minerve l'emporta. Pour apaiser le courroux de Neptune, les femmes furent punies de trois peines : on leur enleva le droit de vote; on décida qu'aucun de leurs enfants ne porterait leur nom; enfin, qu'on ne leur donnerait pas le nom d'*Athénaïa* (*ut ne quis eas Athenaeas vocaret*). Étant donné ce texte, il n'est pas étonnant qu'Apollon, après avoir indiqué le mode de trancher le différend, ait été appelé, suivant une légende que nous ignorons, à l'apaiser. Ainsi le hasard, qui a fait sortir le sardonix d'une cachette plus que séculaire, ne nous rend pas seulement un remarquable camée de la décadence, mais le thème d'une légende inconnue et peut-être la copie plus ou moins fidèle d'une œuvre d'art où elle était figurée.

S. REINACH.

# PITTAKOS

Ἄλλε, μύλα, ἄλλε  
Καὶ γὰρ Πιττακὸς ἄλλε,  
μεγάλας Μισυλῶνας βασιλεύον.

C'est une des anciennes ἐπιμύθια ᾠδαί, en dialecte lesbien, et qu'une citation plutôt accidentelle de Plutarque <sup>1</sup> nous a conservée. Ces chansons, appelées *cantilenae molares* dans les chroniques latines du moyen âge, étaient chantées, dans l'antiquité et pendant les temps médiévaux, par les femmes en train de tourner les moulins archaïques dont l'invention date de l'âge de la pierre polie et qui ont partout précédé les moulins à vent et les moulins à eau. C'étaient donc des chansons de travail (*Arbeitslieder*), puisqu'elles accompagnaient un travail manuel, genre poétique que le beau livre de Karl Bücher nous a fait connaître <sup>2</sup>. Le passage de Plutarque ne laisse pas subsister le moindre doute à ce sujet. C'est que le sage Thalès y conte que durant son séjour à Lesbos il entendait son hôtesse qui chantait tout en tournant son moulin, et qu'elle accompagnait toujours ses travaux par des chants. Comme la plupart des chansons de travail — les chansons de toile, par exemple — ces *cantilenae molares* étaient plutôt tristes, tant pour la mélodie que pour le texte, ainsi que cela se voit dans maintes chansons modernes, les *dainas* lithuaniennes, par exemple <sup>3</sup>. Mais, pour revenir au texte qui forme le point de départ de cette étude, on se demande naturellement : « Qui était ce roi Pittakos qui lui

1. *Sept. sap. conv.*, 14.

2. Karl Bücher, *Arbeit und Rhythmus*, Leipzig, 1902, p. 57 et suiv.

3. *Modern Language Review*, XIX, 329 et suiv.; H. Hirt, *Die Indogermannen*, Strasbourg, 1905-7, p. 480.



aussi, à en croire la chanson lesbienne, se voyait dans la dure nécessité de moudre, tout roi qu'il était? »

En entendant prononcer ce nom, surtout à Lesbos, on pensait immédiatement à Pittakos de Mytilène, fils du Thrace Kaikoś ou Hyrrhadios et d'une Lesbienne, le sage législateur qui, au cours du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, accomplit pour sa ville natale à peu près la même chose que Solon accomplit pour Athènes. C'était donc une espèce de Benjamin Franklin dont les adages, tous imprégnés d'un bon sens pratique, étaient toujours populaires dans la Grèce de l'hellénisme, à peu près comme le sont ceux de Franklin dans l'Amérique contemporaine <sup>1</sup>. Mais il n'était pas roi, et la tradition garde un silence absolu sur l'activité que lui prête la chanson lesbienne. Or, on pourrait à la rigueur supposer que la chanson s'est attachée à son nom d'une façon plus ou moins fortuite, à peu près comme la chanson française :

*Le bon roi Dagobert  
A mis sa culotte à l'envers,*

s'est attachée, on ne sait pas pourquoi, au fils de Clotaire II. Mais une telle supposition ne saurait être qu'un pis aller; on ne doit y recourir qu'après avoir essayé toutes les autres explications possibles.

Le nom de Pittakos n'est pas grec, ce qui ne surprend d'ailleurs pas, puisque son père était Thrace. Aussi les dictionnaires de noms propres grecs ne le mentionnent-ils point. Ce qui n'empêche pas que ce nom s'est perpétué jusqu'en grec byzantin sous la forme de *πιττακός*, nom commun qui désigne un nain ou un pygmée. Mais les dictionnaires grecs ne connaissent pas ce mot, d'où il faut conclure qu'il n'est pas grec, mais qu'il est entré dans le vocabulaire byzantin par quelque dialecte thrace ou phrygien, ce qui confirme le fait que le Pittakos historique était de sang mêlé et que son père était, comme l'affirme la tradition, un Thrace établi à Mytilène.

1. Pauly, *R.-E.*, V. (1848), p. 1656.

Mais donnons au moins un exemple pour l'emploi de *πιτικός* en grec byzantin. Un livre hébreu, œuvre d'un Juif de Constantinople, Judas Hadasi, et composé en 1148, portant le titre d'*Echkol Kakofer*, rapporte une histoire qui ressemble fortement à l'aventure de Gulliver chez les Lilliputiens et qui appelle les nains en question *Pitikos*, correspondant sans doute au nominatif grec *πιτικοί*<sup>1</sup>.

Il y a une région habitée par des pygmées qui, certain jour de l'année, livrent combat aux oiseaux. Or, il arrivait qu'un homme de Constantinople fit naufrage non loin de ce pays et se sauva à la nage. Il se vit accueilli d'une manière hospitalière par les nains, qui l'enrôlèrent comme auxiliaire précieux, et avec son aide mirent en déroute leurs ennemis ailés. Plus tard, il eut l'occasion de retourner à Constantinople et d'y raconter ses aventures.

La tradition est bien grecque, puisque ce conte n'est qu'un dérivé de la fable bien connue qui conte la guerre des pygmées avec les grues et à laquelle Homère fait déjà allusion<sup>2</sup>. L'origine juive de l'auteur n'influe donc en rien sur le caractère de ce récit.

*Πιτικός* veut donc dire « nain, pygmée », et il est intéressant de noter que dans certains dialectes sardes le mot pour « petit » est toujours *pitiku*, forme qui n'est peut-être pas, comme le veut M. Meyer-Lübke<sup>3</sup>, dérivée du mot *petit*. Quoi qu'il en soit, les Thraco-Phrygiens avaient encore un autre mot pour rendre le grec *πυγμαῖοι* ; c'est *καττουζοι*. *Καττουζοι' οἱ πυγμαῖοι*, dit Étienne de Byzance ; *cattuzos barbari* (Thraces) *Pygmaeos vocabant*, avait dit Pline, bien avant lui<sup>4</sup>. Le certain, c'est que la légende de la guerre entre les pygmées et les grues avait été transmise aux peuples du Nord par les Cariens et les Milésiens. On s'y intéressait en

1. Moses Gaster, *Studies and Texts*, Londres, 1925-28, p. 1052 et suiv. ; l'*Echkol Kakofer* fut imprimé à Gozow (Eupatoria) en 1836.

2. *Iliade*, III, 5 et suiv. Voir aussi Pauly, *R.-E.*, VI, 1 (1852), p. 288.

3. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, p. 479, n° 6451.

4. W. Tomaschek, dans *Sitzungsber. d. Wiener Akad., phil.-hist. Cl.*, CXXX (1893), Abh. II, p. 14.

Thrace parce que chaque automne on voyait les grues qui descendaient les vallées des rivières pour gagner des climats plus doux et revenir, par la même voie, au printemps suivant, pour se rendre aux marais de la Russie. Un endroit près de Geranea (la ville des grues), au nord d'Odessos, était appelé Κόττουζα. Pour le mot, la forme κόττουζος provient évidemment de κόρτουζος qui est dérivé d'une racine *q'ert*, « couper », d'où le latin *curtus*, le slave *kratukŭ* et l'arménien *karč*, « petit nain ». Ce qui est curieux, c'est que le mot κόττουζος lui aussi a survécu à l'antiquité et reparait, nous ignorons comment, en plein moyen âge, dans le moyen haut-allemand *katerman* et, par assimilation, *talerman*, forme qui a pénétré aussi en tchèque. Le mot désigne un lutin domestique de l'espèce si répandue en Allemagne et qui sont toujours d'une taille très petite. Inutile d'ajouter qu'il s'agit d'un emprunt plutôt livresque avec étymologie populaire<sup>1</sup>. Enfin, les Cariens de Tralles, d'après Étienne de Byzance, appelaient les pygmées *τουτσόλοι*, mot dont nous ignorons l'étymologie.

Mais venons-en au mot Πιττακός! Il est évidemment de la même formation, pour ce qui est du suffixe, que les noms Νόνησιος, Μόνησιον, Μήνησιον, etc., tous phrygiens. La forme πιττακός a sans doute les mêmes rapports avec πιτινός que la forme du nom thrace Σπάρτακος avec Σπάρτικος. La double consonne, qui indique une intensité spéciale dans l'énonciation du τ, n'est pas rare non plus en dialecte phrygien. Qu'il suffise de rappeler les formes Ἄττις et Ἄττις, Κόττις et Κοττώ (Cotus et Cottus), Τόττις et Τόττις, Ἀβρουττις et Abrotus<sup>2</sup>, etc. Point de doute donc que πιττακός-πιτινός est le mot thraco-phrygien pour « nain, pygmée ». Reste à savoir comment il faut expliquer le fait surprenant qu'on a donné ce nom de nain, c'est-à-dire un nom divin ou quasi divin, à un personnage historique. Or, il est à noter que c'est là une

1. La dérivation du mot de *cattus*, proposée par Jacob Grimm (*Deutsche Mythologie*, I<sup>1</sup>, 416), n'explique rien.

2. Paul Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Goettingue, 1896, p. 278; Tomaschek, dans *Sitzungsber. d. Wiener Akad., phil. hist., CL, CXXXI* (1894), Abh. I, p. 50 et 53.

particularité des rois phrygiens. Midas n'est pas qu'un Silène et un roi mythique, mais le nom est porté par plusieurs rois parfaitement historiques et, plus tard, même par des esclaves. On en peut dire de même de noms divins tels que Μόνης, Ἄττης, Παπῶς, Ἀρμυί, Νόνα, Ἀρμα, Μᾶ, Κανδαύλης<sup>1</sup>, etc.

Le nom de Pittakos signifie donc « nain, pygmée », et il s'agit de savoir si c'est peut-être en cette qualité qu'on lui fait tourner un moulin. En ce cas ce n'est pas, bien entendu, du grain qu'il moudrait, mais quelque chose de plus précieux et de plus convenable à un nain. C'est un parallèle scandinave qui nous mettra sur la bonne route.

Dans la Scandinavie médiévale il y avait aussi des *canti-lenae molares*; l'une d'elles chantait deux géantes, Menja et Fenja, filles de roi ou de géant des montagnes, que le roi Frodi, forme évhémériste du dieu Frey, force à moudre de l'or et, dans un stade postérieur de la légende, du bonheur et de la prospérité<sup>2</sup>. Mais, impatientes de leur esclavage et exaspérées de l'avarice du roi qui n'est jamais satisfait, les deux géantes, pour se venger de lui, changèrent tout d'un coup d'avis et se mirent à moudre les contraires, c'est-à-dire la ruine et la mort de Frodi, sur quoi des pirates tombèrent sur la ville nuitamment pour égorger le roi et les siens<sup>3</sup>.

Dans une étude publiée dans la *Modern Language Review* anglaise, j'ai essayé de suivre le développement de cette légende et du *Chant de Grotti*, comme on appelle le poème dont elle forme le sujet. Le certain, c'est qu'il s'agit encore d'une chanson de travail, chantée par les femmes qui faisaient tourner le moulin primitif. La légende n'est pourtant pas

1. Kretschmer, *op. cit.*, p. 200 et 389.

2. Friedrich von der Leyen, *Das Märchen in den Göttersagen der Edda*, Berlin, 1899, p. 60.

3. Sur cette légende, voir *Modern Language Review*, XIX, 325 et suiv.; Paul Herrmann, *Erläuterungen zu den ersten neun Büchern der dänischen Geschichte des Saxo Grammaticus*, Leipzig, 1901-22, II, 139; G. Neckel, *Zeitsch. f. deutsches Altertum*, XLVIII, 164 et suiv.; H. Gering, dans *Festschrift f. Eugen Mogk*, Halle, 1924, p. 30 et suiv. Sur les noms des géantes, voir H. Güntert, *Indogermanische Ablautprobleme*, Strasbourg, 1916, p. 75, n. 1.



exclusivement scandinave, tant s'en faut. Sur le continent germanique aussi, on rencontre, au moyen âge, des noms tels que *Manegold*, *Manigold*, *Fanigold*, *Fanegold*, portés apparemment par des hommes, quoiqu'ils se réfèrent sans doute, plus ou moins<sup>1</sup> directement, à l'or de Menja et Fenja<sup>1</sup>.

Ce n'est pas tout. Suivant le *Chant de Grotti* (strophe 11), les deux géantes ont été élevées à l'intérieur d'une montagne, ce qui ne surprend pas ceux qui connaissent le folklore scandinave. Par exemple, aux îles Faroé et en Danemark, il existe encore des légendes locales qui parlent d'une géante, au creux d'une montagne ou dans un souterrain, qui moud de l'or avec un de ces moulins archaïques<sup>2</sup>. D'une façon plus générale, on peut dire qu'en Scandinavie les démons des montagnes sont presque toujours des géants. Ailleurs, en pays germanique, il n'en est pas ainsi; ce ne sont pas les géants et les géantes qui sont préposés aux trésors minéraux, mais plutôt les nains, presque toujours de sexe mâle. C'est ce qui explique le fait, surprenant de prime abord, que les noms de *Manigold* et de *Fenegold* s'appliquent, dans les documents, à des individus mâles. D'un autre côté, la mythologie germanique est souvent encline à confondre les géants avec les nains. Pour ne citer qu'un exemple entre beaucoup, le sage Mimir est, dans certains poèmes, un géant, tandis que dans d'autres il est un nain et un forgeron très habile. A dire vrai, les nains sont souvent de tels forgerons, en pays germanique et ailleurs<sup>3</sup>. Il est donc permis de penser que dans les légendes continentales correspondant à celle du *Chant de Grotti* scandinave, mais irrémédiablement perdues,

1. Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie*, I<sup>4</sup>, p. 440; H. Brunnhofer, *Die schweizerische Heldensage im Zusammenhang mit der deutschen Götter- und Heldensage*, Tene, 1918, p. 290 et suiv.

2. William A. Craigie, *Scandinavian Folk-Lore*, Londres, 1896, p. 77; voir la note à la p. 424.

3. *Ibid.*, p. 138 et suiv.; mon étude *Zur Wielandsage*, I, dans *Archiv f. d. Studium d. neueren Spr.*, CLVIII, 9-23, et Julien Delaite, *Wallonia*, III (1895), p. 149 et suiv.; Helmut de Boor, dans *Festschrift für Eugen Mogk*, Halle, 1924, p. 552; L. Malten, dans *Jahrbuch d. dtsh. arch. Instituts*, XXVII (1927), p. 257 et suiv.

certains nains jouaient le rôle des deux géantes Menja et Fenja.

Jusqu'ici ce n'est qu'une conjecture. Par bonheur, il existe une légende suisse <sup>1</sup> dont le héros est un nain appelé *Minnegold*, fils d'un roi des nains des montagnes du nom de *Tonnegold*, tous les deux habitant, avec leur peuple, le creux des montagnes. On ne saurait douter que les formes *Minnegold* et *Tonnegold* ne soient que des transformations secondaires, par l'étymologie populaire, de *Manegold* et *Fenegold*, ce qui nous ramène aux deux géantes du chant norois.

Je suis donc enclin à croire que le nain Pittakos de la légende phrygienne moult, non pas du grain, mais bien de l'or, comme le font les géantes du *Chant de Grotti* et des îles Faroé. Tout se réduit donc à la question de savoir quelle part les Grecs et leurs voisins faisaient ordinairement aux nains. Les légendes touchant la guerre des pygmées avec les grues ne répandent pas le moindre jour sur ce problème, et le fait que les Germains connaissaient des nains forgerons et métallurgistes ne prouve pas l'existence de croyances analogues dans le monde égéen.

Le dieu forgeron par excellence des Grecs était, on le sait, Héphaïstos, divinité non hellénique, mais venue d'Asie, c'est-à-dire de la Lycie et de la Pamphylie <sup>2</sup>. Il était lui-même sorti d'une classe de démons forgerons et nains <sup>3</sup>, ce qui explique d'abord qu'il est toujours un nain difforme et ensuite qu'il est accompagné d'autres nains, ses assistants, qui l'ont accompagné en Grèce. Ce sont les Cabires, ses fils, nains d'après Hérodote et les monuments figurés <sup>4</sup>, démons chthoniens <sup>5</sup>, dont le culte était répandu très anciennement

1. J. Jegerlehner, *Sagen und Märchen aus dem Oberwallis*, Bâle, 1913, p. 191 et suiv.; voir aussi E. Brugger, dans *Zeitsch. f. franz. Sprache u. Literatur*, XLIV<sup>2</sup>, 102 et suiv.

2. L. Malten, dans Pauly-Wissowa, *R.-E.*, XV, 311 et suiv., et l'étude précitée.

3. U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Nachrichten d. Gött. gel. Ges.*, 1895, p. 241 et suiv.; A. Furtwängler, *Kleine Schriften*, Munich, 1912-13, II, 421.

4. *Ibid.*, p. 422 et suiv.

5. O. Kern, dans Pauly-Wissowa, *R.-E.*, XX, 1443.

en Béotie, en Macédoine et dans les îles. Comme on sait, on a très longtemps dérivé leur nom des *Qabirîm* sémitiques, et il me paraît toujours vain de vouloir nier le stade phénicien du culte, quoiqu'il fût probablement secondaire. De nos jours on préfère voir dans le nom de Κῆριπος la forme hellénique du *Kubera* indien, le dieu des richesses, c'est-à-dire un Ploutos hindou et partant lui aussi un dieu chthonien <sup>1</sup>. Cela est à la rigueur possible, bien qu'il me paraisse de mauvaise méthode de séparer l'étymologie de Κῆριπος de celle d'Héphaistos. Or, puisqu'on est d'accord pour croire que ce nom appartient à une langue qui n'est ni indo-européenne ni sémitique, mais une des langues indigènes de l'Asie Mineure, pourquoi s'obstine-t-on tant à trouver au nom des Cabires une étymologie soit indo-européenne, soit sémitique?

Quoi qu'il en soit, le certain, c'est qu'Hésychios identifie la variante du nom, Κῆριπος, avec le *koball* ou *gobelinus* appelé ordinairement κολέλλος. Or, on sait que, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, on dérivait de ce mot le nom allemand *Kobold*, moyen néerlandais *kabout*, en Belgique *kabot*, comme l'anglais *goblin*, *hobgoblin* est dérivé du moyen latin *gobelinus*. C'est donc un parallèle frappant du *katerman*, dérivé d'une façon semblable de κάρτερος. Bien entendu, l'étymologie populaire s'y est fait encore sentir, puisque le mot *bold*, très commun dans les noms germaniques, a visiblement influé sur la forme empruntée au grec. Cela veut dire que le lutin domestique dont parlent mille légendes locales d'un bout à l'autre de l'Europe et qui est toujours un nain, était originairement identique avec le nain forgeron qui était le fils ou le compagnon d'Héphaistos. Les chimistes qui ont donné le nom de *kobalt* à un métal ont donc fort bien su ce qu'ils faisaient. Enfin, il est peut-être utile de noter en passant l'opinion de Furtwängler qui vit dans le bonnet des Cabires le bonnet

1. J. Wackernagel, dans *Zeitsch. f. vgl. Sprachforsch.*, XLI (1907), p. 317; E. W. Hopkins, dans *Journal of the American Oriental Society*, XXXIII (1913), p. 55 et suiv.; O. Kern, *op. cit.*, col. 1399 et suiv. A mon avis, il est impossible de séparer le nom des Cabires de Κῆρυπα, ville de la Pamphylie, ce qui nous ramène au pays natal d'Héphaistos.

ou le chapeau d'invisibilité des nains de l'Europe Centrale <sup>1</sup>.

Il n'y a pas lieu de croire qu'il y eût une différence générique entre les démons nommés *παιδαί* et ceux qu'on nommait *μοῦνοι*; les deux étaient sans doute préposés aux trésors métalliques à l'intérieur de la terre. L'idée d'un moulin qui produit, non pas de la farine, mais de l'or pur, n'est pas plus étrangère aux Grecs qu'elle ne l'est aux Germains et à maint autre peuple <sup>2</sup>. Ce qui est curieux, c'est que vers le milieu du siècle passé le voyageur suisse W. Vischer trouva, en Messénie, un moulin appelé *μουνοῦλα*, preuve suffisante de la ténacité d'idées pareilles <sup>3</sup>.

Mais, dira-t-on, qui nous assure qu'en Grèce et en Asie Mineure on ait attribué aux nains, quels qu'ils soient, une activité analogue à celle des nains et des géants des montagnes du Nord? Comment savons-nous que dans les pays égéens aussi on leur fit tourner des moulins? Ce sont les lexicographes qui nous renseignent sur ce point important. Hésychios et Favorin nous disent expressément (s. v. *Μυλωνεῖσι*), qu'une fête célébrée annuellement par les Camiréens de Rhodes et appelée *Μυλωνεῖα* parce qu'un des rites centraux était un rite de la meule, avait été fondée par un Telchine du nom de *Μύλος*, patron des moulins et des femmes meunières, personnage qu'il faut identifier avec le *Μύλος* lacédémonien et messénien dont parle Pausanias <sup>4</sup> et qui était censé être l'inventeur du moulin primitif. Or, les Telchines sont une espèce de nains, artisans très habiles et qui jouent, dans le monde égéen, absolument le même rôle que nous connaissons, en Allemagne, aux nains des légendes locales.

Si nous avons donc établi la probabilité qu'il y avait une légende phrygienne qui parlait d'un roi des nains nommé Pittakos, lequel tournait un moulin qui produisait de l'or

1. *Op. cit.*, II, 422. A noter aussi que le mot gallois *coblyn*, dérivé du *goblin* anglais, dénote toujours un lutin des mines; voir T. Gwynn Jones, *Welsh Folklore and Folk Custom*, Londres, 1930, p. 238.

2. Von der Leyen, *op. et loc. cit.*

3. Wilhelm Vischer, *Erinnerungen und Eindrücke aus Griechenland*, Bâle, 1857, p. 430.

4. *Descr. Gr.*, III, 1, 1-2; voir aussi schol. Eurip. *Orest.*, 615.



au lieu de farine, nous ignorons toujours pourquoi on aurait fait de lui un roi de Mytilène (à moins qu'on ne juge l'existence du législateur historique suffisante pour l'expliquer) et pourquoi les femmes le chantaient tout en tournant leur moulin, qui, lui, ne produisait certes pas d'or.

Pittakos n'était nullement le seul des démons phrygiens, nains ou autres, qui étaient des symboles, pour ainsi dire, de la richesse et de la prospérité. Une figure infiniment plus célèbre était celle du roi Midas, vrai roi de l'âge d'or, mais un démon, un Silène. Inutile de reproduire ici les nombreuses légendes dont il est le héros et qu'on trouve dans tous les manuels mythologiques <sup>1</sup>. Un autre roi de l'âge d'or, phrygien lui aussi, était Tantale, dont l'avarice et la glotonnerie amenèrent la ruine : on contait en Asie Mineure comment il avait été englouti par les eaux de la *Mez Tzantz*, près du Mont Sipyle <sup>2</sup>. Une légende du même caractère existait en Mysie. Là on célébrait chaque année une fête piaculaire, c'est-à-dire d'une tristesse très prononcée, en l'honneur du bon roi Cyzique, héros éponyme de la ville. Le héros est censé avoir été un jeune homme, fiancé d'une héroïne du nom de Kleité, et qui avait trouvé une mort prématurée aux mains des Argonautes, ses hôtes, par suite d'une méprise. Kleité, désolée de ce désastre, se pendit après avoir reçu la nouvelle douloureuse. On a depuis longtemps reconnu en Cyzique un de ces jouvenceaux, si nombreux dans les mythologies, qui prennent tous une fin prématurée et triste. Qu'il suffise de rappeler les noms d'Hyacinthe, d'Hylas, d'Attila, d'Adonis, d'Osiris, de Balder. La mort de Kleité offre un parallèle frappant avec celle de Nanna, l'épouse de Balder. Sans doute il s'agit d'un dieu-héros de la végétation, de l'espèce de ceux qui sont le sujet des beaux volumes de sir J. G. Frazer <sup>3</sup>.

Au centre de la fête piaculaire de Cyzique était un rite de

1. Kretschmer, *op. cit.*, p. 203; Tomaschek, *Wiener Sitzungsber.* CXXXI. Abh. I, p. 44.

2. Kretschmer, p. 205.

3. Stoll, dans le *Lexique* de Roscher, II, 1772-6.

la meule : des femmes qui tournaient le moulin archaïque tout en chantant des hymnes (au sens grec du mot) imprégnés de tristesse au sujet de la mort du héros <sup>1</sup>. Or, on chantait en Scandinavie la mort de Frodi d'une façon identique : le *Chant de Grotli* en est la preuve. Nul doute non plus que la connexité de cette légende locale de Cyzique avec les Argonautes ne soit secondaire. Originellement, la mort de Cyzique n'était pas due à un accident fatal, mais, comme celle de Frodi, l'œuvre de pirates. C'est que dans les textes qui subsistent on prend toujours à tort les Argonautes, refoulés par la tempête dans le port de Cyzique, pour des pirates; on les attaque, ce qui cause la mort violente du roi. Mais on conçoit que, dès qu'on eut attribué cette aventure aux Argonautes, il fallut adoucir les anciennes données afin d'éviter de jeter de l'opprobre sur ces héros.

A part ces considérations, il y a lieu de croire que Cyzique était un roi de l'âge d'or. Strabon <sup>2</sup> raconte une aventure curieuse au sujet de Piasos, père de Larisse qui est, suivant certains textes, la fiancée de Cyzique :

Dans cette même Larisse dite *Larisse Phriconide*, le héros Piasos était l'objet d'un véritable culte. Or, voici ce que la tradition raconte de cet ancien chef pélasge : épris de sa propre fille, il la viola, mais ne tarda pas à expier son crime. Sa fille l'ayant vu se pencher au-dessus d'une grande cuve remplie de vin, le saisit brusquement par les jambes, le souleva de terre, et le précipita dans la cuve.

Or, en Scandinavie le roi Fjölfnir, un des descendants de Frey qui régnaient à Upsal, tomba, dans l'ivresse, dans un baquet plein d'hydromel et s'y noya <sup>3</sup>. Saxon le Grammairien attribue la même aventure au roi suédois Hunding <sup>4</sup>. Le poète-savant allemand Ludwig Uhland en conclut, il y a bien longtemps, que ces légendes peu ordinaires doivent leur existence à l'idée d'un âge d'or qui prit une fin soudaine

1. Ap. Rhod., *Argon.*, I, 1070-7.

2. *Geogr.*, XIII, 3, 4; voir aussi Höfer, ap. Roscher, III, 2493.

3. *Ynglinga Saga*, chap. XI; éd. Jónsson, Copenhague, 1893-1900, I, 25.

4. Ed. Holder, Strasbourg, 1886, p. 36.

avec la mort du roi. Pendant cet âge heureux et à jamais perdu toutes les bonnes choses abondaient en sorte qu'on finit par se noyer dans cette abondance. Cette conclusion est confirmée par une légende suisse qui conte comment les géants qui habitaient le Simmenthal jouissaient, au temps jadis, d'un âge d'or; les lacs n'étaient pas remplis d'eau, comme ils le sont aujourd'hui, mais de lait. Par malheur, cet âge heureux prit une fin soudaine : une tempête fit déborder le lac et noya dans le lait tous les habitants de cette région<sup>1</sup>.

Si les femmes qui moulaient en Scandinavie et en Mysie exprimaient, dans leurs chants tristes, leur regret d'un âge d'or à jamais perdu, si elles se rappelaient, en Scandinavie, un moulin tourné par des démons (les deux géantes) et qui produisait l'or qui était la base de cette prospérité inouïe, on doit conclure que les femmes de Lesbos qui chantaient un nain de l'espèce préposée aux trésors minéraux y voyaient elles aussi un roi de l'âge d'or et qui avait produit, dans son moulin magique, de l'or pur, et que leurs chants étaient imprégnés d'aussi amers regrets du bonheur perdu que l'étaient ceux des femmes scandinaves et mysiennes.

Résumons. Le roi Pittakos, personnage distinct du législateur de Mytilène, est un roi des nains préposés aux trésors minéraux du sein de la terre et un roi de l'âge d'or. On contait de lui qu'il avait l'habitude de tourner un moulin magique qui produisait de l'or pur. Il était donc, en somme, une figure parallèle à celles de Midas et de Tantale, tous les deux Phrygiens eux aussi. En raison de ces souvenirs d'un âge heureux et à jamais disparu, les femmes de Lesbos, en tournant leurs meules, prononçaient son nom dans leurs chants mélancoliques. Le nom de ce roi des nains est thracophrygien et un vrai nom *parlant*, puisqu'il signifie tout simplement « nain ».

Alexandre Haggerty KRAPPE.

Boston (Massachusetts).

1. E. L. Rochholz, *Deutscher Glaube und Brauch im Spiegel der heidnischen Vorzeit*, Berlin, 1867, I, 22; voir Ludwig Uhland, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, Stuttgart, 1865-73, III, 238.

# UN NOUVEAU TABLEAU AU MUSÉE DU LOUVRE

## “ LA PRÉSENTATION AU TEMPLE ”

---

### LA TECHNIQUE GRAPHIQUE DE L'ARTISTE

Le tableau qui fait l'objet de la présente étude provient de la collection Pelletier qui a été dispersée à l'Hôtel Drouot, le mercredi 3 décembre 1930. Il porte le n° 35 sur le catalogue de vente qui en a retracé l'historique<sup>1</sup>. En raison de la controverse qu'a soulevée la désignation du décor architectural, il semble intéressant d'en poursuivre l'analyse par une méthode scientifique et de discuter les différentes solutions proposées. C'est, d'ailleurs, donner ainsi une suite à l'étude du paysage formant le fond du tableau dit *la Vierge au donateur*<sup>2</sup> dans laquelle la *manière* seule a été envisagée afin de supprimer les longueurs techniques auxquelles aurait conduit l'exposé des changements de point de vue et de plan de projection pour la mise en place conventionnelle d'une série de motifs exacts. Ici, au contraire, on peut serrer la question jusqu'à la détermination des *moyens* employés dans un cadre graphique restreint où l'on trouve quelques variantes insignifiantes dans le rendu.

Le raisonnement est facile à suivre parce que le point de départ est expérimental. Il ne s'agit pas d'une épure de perspective théorique, science qui n'était pas encore vulgarisée, mais d'un tracé exécuté d'après des mesures faites avec un instrument assez rudimentaire inspiré de l'antiquité, familier, à cette époque, aux maçons et aux charpentiers<sup>3</sup> et donnant

1. D'après l'article de M. S. Reinach, qui en a donné la première photographie (*Burlington Magazine*, 1927, p. 234 et suiv.).

2. *Revue archéologique*, 5<sup>e</sup> série, t. XXX, 1929, p. 1.

3. Laussedat, *Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographique*, t. I, p. 59.



des approximations très suffisantes qui en révèlent précisé-



Fig. 1. — Le tableau du Louvre avec l'indication des plans optiques.

ment l'emploi. Je veux parler de l'arbalétrille de Lévi ben Gerson (1342) ou bâton de Jacob, crosse de Saint-Jacques,

croix géométrique, etc., dérivée de la dioptre d'Hipparque (*Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, art. *Astronomia*) ou du *triquetrum* de Ptolémée, et conduisant à l'*alhidât* arabe que chaque pays adoptait et adaptait à ses moyens et à sa langue sans se soucier des origines.

La règlette de tir employée par les artilleurs d'avant-guerre pour le réglage en direction, ou la bûchette du marin pour mesurer la hauteur de mâture, n'est autre qu'une petite arbalétrille moderne remplacée avantageusement par la main étalonnée et tendue à bout de bras. On utilisait autrefois pour son emploi les propriétés des triangles semblables, alors que de nos jours ce n'est qu'une mesure d'angle visuel que l'entraînement rend précise. Les différents châssis à dessiner les vues, décrits plus tard par Nicolas Bion (xviii<sup>e</sup> siècle), n'étaient pas encore en usage, parce qu'ils procèdent du problème de la vitre de Léonard de Vinci.

Le défaut de fixité du point de vue (instabilité de la tête, mouvement de l'œil) doit conduire nécessairement à de petites parallaxes et, par suite, à une certaine incertitude sur la détermination de la station, mais elle se traduit, en réalité, par quelques centimètres, erreur insensible à l'échelle du plan.

*Dimensions des différentes images en cm.*

	LARGEUR	HAUTEUR	DISTANCE PRINCIPALE
Le tableau original . . . .	51	86	71
Gravure inversée de l'album			
Vivant-Denon . . . . .	24,5	41	34
Photographie Duveen . . .	20	34	28,4
Photographie du catalogue			
de vente . . . . .	12,2	20,7	16,4
Héliogravure Dujardin			
(t. XV des <i>Mémoires de la</i>			
<i>C. A. de la Côte-d'Or,</i>			
p. 180-181). . . . .	10	17	14,2

La distance principale se détermine comme il est indiqué

ci-après, mais il est bien évident que toutes ces images semblables s'échelonnent, à partir du point de vue, suivant les distances indiquées, et que toute autre de dimensions différentes peut s'intercaler à sa place sur le faisceau perspectif, les divers éléments métriques dérivant d'une épreuve quelconque.

*Analyse métrographique.*

Le tableau est composé de deux motifs disproportionnés :

1<sup>o</sup> *Fond d'architecture.*

Du fait que la tradition relative à l'action représentée et à la qualité des personnages a été reconnue incontestablement fausse, on pourrait peut-être être tenté d'englober dans la même erreur celle qui concerne l'église tenant lieu de temple. Mais, outre qu'il s'agit d'idées d'ordre absolument différent qui ne justifient pas cette généralisation, on peut faire provisoirement confiance à Viollet-le-Duc, quoiqu'il se soit trompé au sujet des *oculi* percés ultérieurement en adoptant pour le contrôler une forme de raisonnement souvent employé en mathématiques et qui consiste à *supposer le problème résolu* et à en tirer les conclusions pratiques nécessaires à la synthèse.

Admettons donc, pour un instant, que nous sommes en présence de Notre-Dame de Dijon et cherchons quelles peuvent en être les conséquences : existe-t-il des coïncidences ou des divergences entre le monument et l'image ou les deux à la fois, quelle est leur nature et jusqu'à quel point peuvent-elles être concluantes ?

Le géométral utilisé est le plan de Tavernier à l'échelle de 7 millimètres par mètre que M. Fyot a reproduit au tiers dans sa monographie et que l'on réédite ici.

Le point de vue peut se déterminer facilement et expérimentalement par les deux alignements suivants :

a) L'élément du triforium absidal au-dessus et à gauche

du vitrail central du chevet (Christ bénissant) ne montre que deux travées; sa dernière colonnette visible a son arête externe dans le même plan vertical que l'arête interne du pilier fasciculé gauche situé au milieu du pourtour du chœur. C'est un plan visuel ou azimut passant par l'œil de l'artiste ou du spectateur (remarquons qu'il passe par l'œil droit du dernier personnage de gauche).

En réalité, à Notre-Dame, cet élément du triforium est à deux travées, mais on peut toujours diviser en trois sa projection horizontale sur le plan et, par suite, tirer la trace du plan visuel ainsi défini.

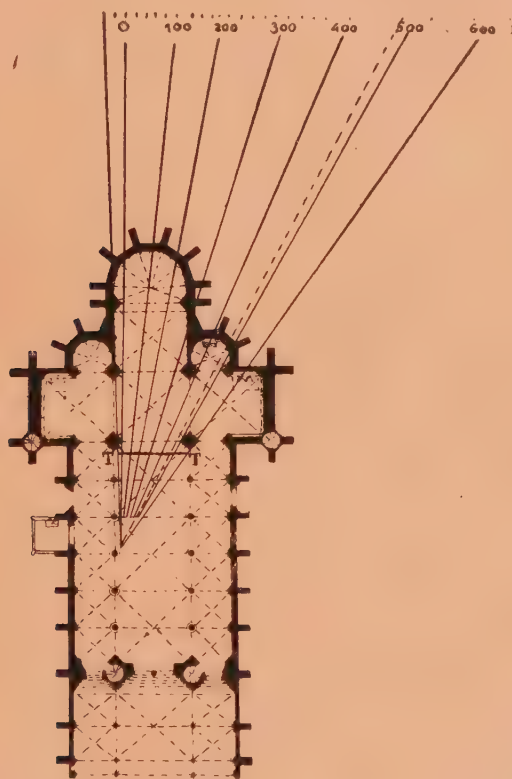
b) Dans le bras du transept qui est à notre droite, la troisième travée du triforium est coupée au tiers par le contour apparent de la colonne intérieure du pilier fasciculé sur lequel se projette la tête du donateur. Voilà donc un autre plan visuel dont la trace détermine par son intersection avec la précédente la projection horizontale du point de vue intérieur à la nef près et un peu en avant du pilier monocylindrique du milieu (côté Évangile).

Ce qui est dit aux paragraphes ci-dessus *a* et *b* n'est que la constatation matérielle d'un fait; elle est accessible à tout le monde et peut se vérifier expérimentalement sur place, à la hauteur près au-dessus du sol.

Si maintenant on mesure l'angle optique ainsi tracé avec un rapporteur en millièmes (milliradians), on trouve 480, ce qui donne, par comparaison avec la mesure métrique sur le dessin, le module, si la perspective est circulaire, ou une première approximation, si la perspective est plane; c'est cette dernière que confirme l'emploi de la ponctuelle des repères glissant sur le faisceau visuel gradué et s'arrêtant à une position qui est le gisement du tableau, car on y trouve au moins cinq paramètres de condition : le plan origine 0 du § *a*, les plans 300 et 400 qui encadrent exactement le pilier fasciculé de l'entrée du bras droit du transept, le plan 180 du § *b*, les plans 500 et 600 qui limitent de même le pilier derrière les donateurs, et l'on a ainsi une concordance à *peu près* absolue entre le plan et le dessin donnant les distances principales



indiquées dans les colonnes numériques ci-dessous. J'ai dit :  
à peu près, parce que l'on sent des tâtonnements, très res-



Plan de l'Eglise Notre Dame  
de Dijon  
Extrait de la Monographie descriptive  
de M. Eugène Tyot  
1910  
Géométral de la Présentation au Temple  
Champ visuel au tableau  
divisé en millimètres (1/100)  
TT : Guémenet du tableau

Fig. 2. — Le Géométral avec la trace des plans obliques.

treints d'ailleurs, dans les coïncidences de quelques détails  
des éléments polygonaux de l'abside, mais pratiquement la  
correspondance des champs optiques se vérifie intégralement

en partant à gauche du plan 0 vers le plan 600 à droite qui constituent les limites en largeur.

Avec ces données angulaires, on peut trouver de même les limites en hauteur, mais il y a une remarque de perspective théorique qui facilite la construction graphique : les horizontales perpendiculaires au tableau ont leur perspective concourant au point principal. Ce point est en dehors du dessin, (arête supérieure et inférieure du triforium prolongeant celui de la nef, lignes du dallage) à quelques millièmes au-dessus de la ligne des têtes et près du bord. On a donc ainsi la hauteur de l'œil au-dessus du sol qui permet toute mesure dans un plan vertical. Il y a un petit écart entre le point principal théorique et le point principal expérimental donné par l'azimut 0; c'est la caractéristique d'une mesure faite à bout de bras avec un instrument. Le premier ne permettrait pas de voir le peu que la partie gauche laisse visible, mais il empêche de surcharger de lignes concourantes ce côté du dessin dans la construction graphique de l'ossature architectonique. Le tableau est limité en bas par une ligne coupant la nef à un mètre environ du pied des deux piliers fasciculés avant (c'est la ligne de terre) et en haut par une ligne coupant les archivoltes de la croisée au-dessous de l'entrée de la tour.

C'est dans ce cadre que l'artiste aura placé un certain nombre de points de repère relevés à la dioptre et aura ensuite rectifié son dessin à la règle et à l'équerre, en traçant au compas les ogives du triforium et du fenestrage, ainsi qu'une partie des arcs doubleaux.

Il y a lieu, toutefois, de signaler les différences de détail suivantes dans le tableau :

1° Les fenêtres supérieures sont plus petites de plusieurs centimètres et leur ébrasement plus profond;

2° Il existe une galerie inférieure continue au-dessus du triforium passant sous les contreforts derrière les piliers (Notre-Dame n'en a pas dans l'abside, mais elle en a dans la nef);

3° Le triforium dans la partie pentagonale du chevet est à trois arcs dans chaque travée au lieu de deux;

4° Le mur de fond n'est pas percé d'*oculi* (cette question est réglée, on sait que Viollet-le-Duc s'est trompé lui-même, ces ouvertures datant du *xvii<sup>e</sup>* siècle);

5° L'artiste a représenté deux marches au premier plan, disposition qui n'existe pas actuellement;

6° Les chapiteaux sont ornés, partie d'ornements floraux, partie de sujets bibliques qui n'existent pas à Notre-Dame; j'ai cru y voir un certain symbolisme que j'expose plus loin.

En raison de l'importance des coïncidences géométrales dans tout le reste et dans l'ensemble, j'estime que les différences signalées : 1, 2, 3, 5 sont insignifiantes; on peut donc conclure que c'est bien Notre-Dame qui a servi de modèle pour représenter le Temple, parce qu'on dispose de plus de paramètres de condition qu'il n'en faut. Les principales coïncidences constatées sont :

1° La largeur des travées; 2° les hauteurs sous clef et celles des étages; 3° le nombre des piliers, des colonnes engagées, leurs diamètres; 4° le profil des arcatures.

### 2° *Le groupe des personnages.*

En somme, c'est le sujet principal du tableau; il se compose de neuf personnes, en comptant l'enfant, dont quatre de front occupant tout l'entre-colonnement. En admettant pour chacune 70 centimètres (le nombre des règlements militaires), on obtient 2 m. 80, soit 3 mètres en nombre rond, c'est-à-dire la moitié de la largeur de la nef, donc module double pour la largeur. Comme, d'autre part, un homme à genoux fait environ 1 mètre qui correspond à 4 du fond d'architecture, c'est module quadruple pour les hauteurs. Ces différences d'échelle constituent la disproportion des motifs.

La scène est évidemment faite pour être vue par un spectateur dans des conditions normales et naturelles, c'est-à-dire debout dans la nef et dans le plan principal défini précédemment; dans ce cas, l'horizon est sensiblement marqué par la ligne des yeux des personnages qui est un peu au-des-

sous de l'horizon d'architecture. C'est justement cette recherche d'un même plan d'horizon qui est cause de l'agrandissement du groupe animé; cela est si vrai que les côtés *debout* de la table de présentation (perpendiculaires au tableau) vont converger dans l'œil droit du personnage de gauche au lieu du point de fuite déjà trouvé.

#### CONCLUSION

L'existence de trois points de fuite voisins est bien la caractéristique de mesures prises sur place et notées sur un croquis coté, en se tenant ici, vraisemblablement, sur une échelle adossée au pilier monocylindrique du milieu désigné précédemment, ou sur un petit échafaudage sur lequel l'artiste n'a pas une fixité absolue, ce qui l'a conduit à de petits déplacements automatiques inconscients se traduisant par une approximation graphique représentée par le petit triangle d'erreur des trois points ci-dessus. En somme, il a exécuté une épure expérimentale mise au net à l'atelier au lieu de faire une épure géométrique issue d'un point de vue unique, et c'est sur ce canevas pratique que la peinture aura été faite.

#### *Étude iconographique.*

Certains détails décoratifs présentent une réelle importance pour l'appréciation complète de l'œuvre :

1° Le vitrail central du chevet représente le Christ bénissant; c'est le Beau Dieu de Reims dont il nous reste à Dijon une représentation très honorable dans le Christ de l'Hôpital, au portail de la chapelle de Jérusalem. Il semble que l'on ait voulu en continuer la tradition en le remplaçant, à la réfection moderne de l'église, par « le Sauveur du Monde » que feu M. le chanoine Thomas a décrit ainsi : « Notre-Seigneur Jésus-Christ bénit de la main droite, il tient de la main gauche une croix gemmée qu'il appuie sur son épaule, il foule aux



pieds le Dragon, figure de Satan. » (*Les vitraux de Notre-Dame de Dijon*, p. 45.)

2° Le vitrail de la première fenêtre du transept nous montre un personnage portant sur la tête une coiffure qui rappelle celle de Zacharie au Puits de Moïse ; il est drapé dans un ample manteau ; ses mains seules sortent, la droite désignant de l'index quelqu'un ou quelque chose vers sa gauche, la main gauche tenant un phylactère déroulé sur lequel on peut lire ces douze lettres :

ANELVIONANAL <sup>1</sup>.

3° Les chapiteaux, sujets animés :

Côté Évangile, a) pilier du bord gauche du tableau : personnage barbu et ailé amenant à un autre personnage, dont on ne voit que la tête, un enfant qu'il conduit de la main gauche, tandis que la droite levée tient une



Fig. 3. — Le Pleurant 63.  
Tombeau de Jean sans Peur (xv<sup>e</sup> siècle).

sorte de petite croix ; b) pilier suivant : sacrifice d'un animal (?) ; c) pilier fasciculé à la brisure du chevet, colonne intérieure : trois personnages marchant vers la droite.

Côté Épître, d) pilier symétrique du précédent, à la retombée de la même ogive : Ève et le serpent ; e) pilier à l'angle de l'abside et du transept, colonne intérieure au chœur : Adam et

1. Anagramme où l'on trouve « ANNE LOVA L'AN I ».

Ève chassés du paradis; *f*) colonne à angle droit avec la précédente et intérieure au transept : le meurtre d'Abel, il est à genoux penché en avant pendant que Caïn lui assène un coup de massue sur la tête; *g*) pilier fasciculé symétrique du précédent par rapport à l'axe du transept : Absalon reste suspendu par les cheveux, sa monture s'échappe tandis qu'il est percé d'un coup de lance par Joab; *h*) colonnette du même faisceau intérieure à la première travée de la nef et contre le bord droit du tableau : la défense de la Foi; cette Vertu est bien représentée par ses attributs traditionnels, la Croix dans la main droite, le Calice surmonté de l'Hostie dans la main gauche; devant elle un chevalier armé brandit son épée.

4° Les chapiteaux, décorations florales: au lieu de faire partie intégrante des têtes des colonnes en émergeant de l'astragale et s'épanouissant tout autour, ici, elles sont plaquées seulement dans le haut, prenant appui sur le tailloir, sans que les tiges descendent jusqu'à la moulure. La fleur stylisée est la *bryone dioïque* à cinq divisions autour de la corolle; son nom vulgaire est la *rave de serpent* qui présente une vrille insérée sur le pédoncule pour aller s'enrouler aux autres plantes; on en constate la présence dans le petit crochet situé au-dessus de la tige appelée communément *couleuvrée*.

### *Les donateurs.*

On ne peut s'empêcher d'être frappé par les analogies de costume, de pose, d'attitude qui existent entre la statue du célèbre financier qui se trouvait autrefois dans la Sainte-Chapelle de Dijon et le portrait peint sur le tableau; c'est pourquoi j'ai présenté à l'Académie de cette ville (*Commission des Antiquités*, séance du 8 mai 1931) une étude détaillée tendant à justifier l'identité des deux images, d'après une photographie du mauvais dessin exécuté en 1726 par Jean Piron, frère d'Alexis. Malgré les différences anatomiques du nez et des yeux, les signalements descriptifs des autres parties de la tête et des mains concordent d'une manière frappante. La

robe répond à la description de celle qui fut donnée à Dine Raponde en 1390. La décoration des chapiteaux est à rapprocher des meubles de son écu que M. Mirot dénomme *tiges de raves* d'après le nom italien, *rapondi*, parce que c'est la fleur de ces dernières qui aurait été représentée. Le donateur n'a pas de bague maritale — il est resté toute sa vie célibataire —



Fig. 4. — Tombeau de Philippe le Hardi (détail); le Pleurant 63, à gauche, occupant aujourd'hui l'emplacement 35.

mais un gros camée hexagonal à la phalange de l'annulaire gauche, ce qui indique son emploi comme sceau. On pourrait peut-être déchiffrer à la loupe la marque commerciale de la Compagnie des Raponde.

La femme agenouillée près de lui appartiendrait, pour ce motif, à la même lignée; ce serait donc une sœur. Elle tient un gros missel ouvert sur sa gaine d'étoffe bordée d'un galon d'or, d'où pend un large ruban terminé par un fermail circulaire avec chaînette, qui cache l'annulaire gauche, ce qui semble bien intentionnel, car une femme mariée aurait certainement tenu à exhiber son alliance; elle tient également

une patenôtre, chapelet de l'époque à sept grains avec croix de Malte allongée qu'elle semble égrener.

Il m'a semblé pouvoir faire aussi un rapprochement entre ce donateur et le pleurant 63 de la procession Gilquin (actuellement à l'emplacement 35), appartenant, autrefois au tombeau de Jean sans Peur (fig. 3). L'application des méthodes concernant l'identité judiciaire conduit à la similitude des images, donc à la représentation du même personnage. Le geste de la statuette est assez expressif pour que l'on soit en droit de conclure qu'il rappelle les services financiers rendus et en particulier l'avance de la rançon offerte pour délivrer le défunt lorsqu'il était prisonnier de Bajazet après la croisade de Nicopolis.

### *Discussion métrographique.*

La perspective physiologique est automatiquement circulaire, mais avec des approximations dans la valeur des angles optiques; si elle est rigoureusement exacte, elle est la preuve de l'emploi de l'un des instruments goniométriques qui ne seront construits que plus tard; or, comme nous l'avons vu, le jeu de la ponctuelle des repères a révélé l'existence d'une perspective plane, ce qui, ajouté à la constatation du petit triangle d'erreur des trois points principaux et en même temps au décalage de l'horizon, est l'indice de l'emploi de l'instrument rudimentaire signalé précédemment. La détermination de plus de cinq paramètres de condition conduit à cette conclusion que c'est bien Notre-Dame de Dijon qui est la solution unique, avec les tempéraments signalés ci-dessus.

Je vais cependant discuter trois suggestions qui ont été mises en avant pour des raisons d'école et surtout à cause de la présence dans le chœur d'une galerie intérieure au-dessus du triforium, en m'arrêtant un peu plus sur une église disparue dont les dimensions sont très voisines de celles de Notre-Dame et à laquelle il semble que l'on puisse appliquer le même raisonnement géométrique de base. Il faut évidemment que l'on se trouve en présence de similitudes suffisantes



pour pouvoir au moins tracer les deux plans optiques *a* et *b*; révélateurs du point de vue, ils sont indiscutables, parce qu'ils constituent pratiquement des alignements contrôlables. Je mets même de côté la question des dimensions qui est éliminatoire.

### 1<sup>o</sup> *Cathédrale d'Auxerre.*

Les seuls points communs avec l'église du tableau sont l'existence de la galerie définie ci-dessus et la présence de trois travées à chaque élément du triforium dans la partie polygonale du chevet. Mais le fenestrage est géminé et surmonté d'une rosace; les piliers n'ont ni le même nombre ni la même section; les travées du chœur, plus nombreuses, sont ouvertes sur un déambulatoire : les fenêtres du transept surplombent les trois travées de chaque élément du triforium, au lieu de ne surplomber que celle du milieu.

### 2<sup>o</sup> *Cathédrale de Chalon-sur-Saône.* -

Ici, tout diffère : la galerie intérieure au-dessus du triforium possède une balustrade crucifère; les éléments du triforium dans la partie pentagonale du chevet sont à deux travées; ceux-ci ont également une balustrade, mais elle est en fer forgé; il n'y a que trois fenêtres au fond du chœur; les travées de l'abside dans les parties droites sont ouvertes sur les collatéraux; les piliers de ce côté sont différents par étage, fasciculés à hauteur du triforium, reposant ensuite sur une grosse colonne engagée qui elle-même repose sur un pilastre cannelé à hauteur de la retombée des arcs.

### 3<sup>o</sup> *Une église disparue : la Sainte-Chapelle de Dijon.*

Ce monument présente deux séries d'éléments qui sont de nature à attirer l'attention d'une manière toute particulière. D'abord, dans l'ordre architectural, si l'on compare le plan restitué par M. d'Arbaumont (*Mémoires de la Commission des*

*Antiquités*, t. VI) à celui de Notre-Dame, on remarque non seulement une certaine similitude entre les deux nefs et les deux absides, au moins pour le champ du tableau, mais encore on constate qu'il y a presque identité dans certains rayons, d'autant plus que les aires sur lesquelles les deux églises sont construites sont sensiblement égales. Il y a d'ailleurs des ressemblances notables. Ensuite, dans l'ordre historique, si l'on admet que le donateur est Dine Raponde, il faut bien reconnaître qu'il était un des personnages qui avaient le plus contribué à la construction et à la décoration de la Sainte-Chapelle ducale; les comptes en font foi et l'on sait que le Trésor a conservé jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle un antiphonaire en vélin portant une inscription rappelant qu'il était dû à sa générosité. Il fournit également en 1412 les fonds nécessaires à la construction des deux piliers à l'entrée de la *maistre porte en venant devers le cœur*. Enfin, sa statue près d'un pilier faisant pendant à une statue de la Vierge du côté opposé ajoute une présomption de plus, mais ce genre d'argument n'a qu'une valeur morale. C'est l'étude de la construction qui importe.

Je suppose donc qu'il s'agisse de la Sainte-Chapelle et je vais chercher si la description qu'en donne M. d'Arbaumont permet, au moyen de son géométral, de tracer les deux alignements caractéristiques indiscutables fournis par le tableau.

Page 90. « Il existe un triforium à trois arcades à ogives formant galerie. Selon le système bourguignon, ce triforium est couvert d'un simple plafond qui forme en même temps le pavé du promenoir supérieur. » On peut donc admettre que ce promenoir est intérieur à l'abside, comme sur le tableau.

Page 91. « Les divisions plus étroites de l'hémicycle ne donnent place qu'à deux arcades au lieu de trois » (comme à Notre-Dame). On arrive au sanctuaire par trois marches (au lieu de deux).

Le chœur débordé sur la nef dont il comprend la dernière travée et dont il est séparé par une tribune ou jubé que supportent quatre piliers.

Voilà déjà une incompatibilité due à la situation du chœur.

Cependant la présence du jubé permet d'espérer que le point de vue peut s'y trouver placé! Or, la disposition, la forme et la section des piliers ne correspondent nullement à celles qui sont représentées sur le tableau. Les piliers monocylindriques qui encadrent les trois marches montrent bien que l'on ne peut déterminer les deux alignements générateurs du point de vue.

En ce qui concerne les présomptions morales, quels que soient les services rendus par Dine Raponde, le duc n'aurait pas admis que sa chapelle privilégiée pût servir de modèle à la composition d'un tableau dont l'idée nous échappe encore, mais qui avait un but purement personnel. Tout ce qu'il a bien voulu admettre et qui était un honneur accordé, c'est l'érection d'une statue à la mémoire du financier. Il eût été déplacé que l'on pût faire plus tard un rapprochement entre ses armes et les écus des chevaliers de la Toison d'Or.

La Sainte-Chapelle, malgré certaines apparences, est donc à éliminer. D'ailleurs, les différences de détails signalées à propos de Notre-Dame sont vraiment insignifiantes. Celle qui a été considérée comme exclusive : la présence de la galerie intérieure au-dessus du triforium du chœur et les trois travées par élément de ce dernier dans la partie pentagonale du chevet sont pure fantaisie, oubli ou continuation d'un motif à répétition.

Je n'ai pas signalé l'absence de porte au milieu de l'élément visible appartenant au triforium du transept, disposition que l'on constate aujourd'hui, parce que cette particularité qui peut être occasionnelle ne rentre pas dans les lignes générales de l'édifice.

Ici, il n'y a pas de licences perspectives, tout se tient rationnellement, il n'y a que des fautes insignifiantes; ainsi la face interne du soubassement du pilier fasciculé de gauche au bord du cadre ne devrait pas être vue parce qu'elle est perpendiculaire au tableau; sa trace sur le sol est parallèle aux lignes du dallage; elle devrait donc passer par le point de fuite.

La chapelle dite aujourd'hui de la Vierge noire, derrière la femme aux colombes, a été légèrement décalée; on ne devrait

voir que le vitrail de droite. Or, on distingue un peu celui du fond, cela correspond à un déplacement de la tête de l'artiste vers la droite qui a permis également de ne pas laisser les axes des piliers de gauche dans le même plan de profil, ce qui eût été par trop disgracieux. Si le dessinateur s'était placé dans le triforium au lieu de se tenir sur une échelle un peu au-dessous, la limite gauche de son champ eût été complètement bouchée par la ligne des piliers, son horizon coïncidant avec le bandeau du triforium; les personnages auraient paru encore plus grands puisque le dessus des têtes arrive déjà à hauteur du centre des ogives; on n'aurait pas eu l'illusion d'éloignement que donne l'inclinaison de ce bandeau.

Le soubassement du côté droit du chœur avec ses colonnettes et arcs trilobés est caché par les personnages, mais sa présence se révèle par le vide que l'on voit entre le parement du mur sous les fenêtres et les colonnes correspondant aux contreforts extérieurs.

Il est remarquable que l'artiste ait suivi de si près son modèle dans les grandes lignes de l'ossature architecturale. Ce n'est que beaucoup plus tard que les successeurs comprendront l'importance de la fixité du point de vue dans le dessin documentaire et le sens des proportions dans la composition.

Voilà donc un nouvel exemple de la scénographie des Primitifs; il fait ressortir la conscience de l'artiste, sa recherche de la vérité dans l'exécution et il apporte un élément d'information utile à l'histoire de l'art et à la technique graphique.

Lieutenant-Colonel ANDRIEU.

Dijon.

---



# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir la *Revue*, 1931, I, p. 134-141.)

## SÉANCE DU 27 MARS 1931

M. Paolo Orsi est élu associé étranger. Correspondant depuis 1919, M. Orsi est surintendant des musées en Sicile et auteur de très importantes découvertes.

M. O. Halecki, doyen de la faculté des lettres de l'université de Varsovie, membre de l'académie polonaise des sciences et des lettres, fait une lecture sur les relations historiques entre la Pologne et l'empire d'Orient. Elles remontent au XI<sup>e</sup> siècle et furent particulièrement importantes à l'époque des derniers Paléologues, qui est, en même temps, celle des premiers Jagellons. Le vaste État créé par l'union polono-lithuanienne a dû s'intéresser aux deux problèmes essentiels qui dominent le dernier siècle de l'histoire byzantine : celui de la lutte contre les Turcs comme celui de l'union des Églises. Après avoir commenté quelques textes peu connus relatifs aux relations polono-byzantines entre 1396 et 1426, l'auteur examine ces relations au moment de l'union de Florence et à la veille de la catastrophe de Varna. Il conclut en montrant les conséquences que la chute de Constantinople a eues pour les destinées ultérieures de la Pologne.

M. Charles Diehl souligne l'importance de la communication de M. Halecki qui apporte plusieurs faits nouveaux.

Au chapitre IX de *Pantagruel* (second livre) figurent, parmi les douze discours en langues diverses adressés par Panurge à Pantagruel, trois langues artificielles qui jusqu'ici n'ont pu être déchiffrées — à l'exception des quelques noms propres connus qui y apparaissent et de trois ou quatre expressions érotiques ou grossières fort transparentes. M. Pons, professeur à l'université de Strasbourg, tente un déchiffrement des deux premiers de ces trois jargons, le « landernois » et le « langage des antipodes ». Il a trouvé la clef du « landernois » dans le mot, ou groupe de mots : *delmeupliestrincq* dont l'homophonie avec l'expression composite franco-anglaise « donne-moi-please-to-drink » l'a frappé. Les autres mots ou groupes de mots, formés d'éléments allemands, anglais, latins, français, etc., s'expliquent de même et l'ensemble comporte ainsi un sens très cohérent : Panurge supplie Pantagruel de lui donner à boire et « Dieu le lui rendra au double en vin des Cordeliers » pour son plus grand plaisir ici-bas et sa plus grande gloire.

Le « langage des antipodes » est fort différent : c'est un jargon à base sémitique, mélange cocasse d'arabe, d'hébreu, voire de langue talmudique avec interposition de certains éléments purement fantaisistes analogues à ceux du « landernois ». La clef de ce jargon a été fournie à M. Pons par l'interprétation du mot *linguam-albaras* = *linguam ara* (?) *bas* = *linguam arabum*. Le discours en langage des antipodes est également une requête

adressée à Pantagruel à qui Panurge demande une part de breuvage au miel avec du lait de chamelle dans la force de son âge. Il se termine par des menaces de matamore et d'étranges forfanteries où le langage « chiffré » permet de singulières hardiesses.

M. Abel Lefranc remarque que M. Pons est le premier, depuis quatre siècles, qui soit parvenu à donner une interprétation que l'on peut considérer comme définitive, bien que de très légères modifications de détail puissent y être apportées dans l'avenir.

#### SÉANCE DU 1<sup>er</sup> AVRIL 1931

M. Omont fait hommage d'un volume intitulé *Études lucquoises*, par M. Léon Mirot, fruit de ses recherches dans les archives des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles de la ville de Lucques.

M. Robert Eisler entretient l'Académie de quelques portraits authentiques de philosophes cyniques qu'il est parvenu à identifier. Il montre que la statuette nue d'un vieux philosophe voûté accompagné du chien, symbole de la vie cynique, qu'on appelle communément le Diogène (de la villa Albani), ne représente nullement ce sage, dont on ne dit jamais qu'il ait été bossu ou courbé. Tout au contraire, Diogène Laërce nous apprend que Cratès s'appelait lui-même « cher bossu ». C'est donc lui que représenterait la statuette de la villa Albani. Par contre, le portrait authentique de Diogène se trouve au musée des petits objets d'art ancien de la Pinacothèque de Munich. Enfin, M. Eisler, utilisant à nouveau le texte de Diogène Laërce, explique le bas-relief d'un sarcophage romain de la crypte du dôme de Palerme qui n'avait pu être interprété jusqu'ici. Cette scène figure un « mariage d'expérience » cynique. Une femme tenant un rouleau est la philosophe Hipparchia de Thèbes, qui épousa Cratès en dépit des remontrances de ses parents. Il s'agit, probablement, d'un monument dû à un personnage romain admirateur du philosophe Cratès et de sa doctrine.

M. Léon Rey, chargé de la mission archéologique française en Albanie, rend compte des fouilles faites en 1930 sur le site d'Apollonie. Celles-ci ont eu pour principal objectif l'exploration de la nécropole. On a mis au jour des tombes en *pithos* et en tuiles. Les premières ont fourni une belle série de vases corinthiens du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, où se trouvent réunis le style polychrome et le style à décor végétal avec zones d'animaux. Les tombes en tuiles contenaient des objets d'époque plus tardive et notamment certains vases à figures rouges comparables à des exemplaires trouvés en Apulie. Le nom d'Apollonie doit s'ajouter désormais à celui des autres localités où l'on a recueilli des produits de l'industrie corinthienne.

Poursuivant également ses recherches dans l'intérieur de la ville, M. Léon Rey a déblayé les ruines d'un édifice du début de l'époque impériale, pourvu extérieurement d'un portique. A l'intérieur se voit une exèdre entourée d'un corridor.

#### SÉANCE DU 10 AVRIL 1931

M. Ch. Virolleaud analyse et commente le poème phénicien récemment découvert par la mission Schaeffer-Chenet, à Ras-Shamra, sur la côte de Syrie, et qu'il a déchiffré. Il s'agit d'une épopée mythologique, remontant

au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. et retraçant les différents épisodes d'une lutte sans merci entre Mot, fils des dieux, et Alein, fils de Baal. Mot est un chasseur et un pasteur; il symbolise la récolte que mûrit le soleil d'été; il est aussi l'épi que l'on coupe pour en faire du pain, et il est enfin le grain de blé qui contient dans sa frêle enveloppe le germe des moissons futures. Alein, au contraire, représente les nuages, le vent et la pluie; c'est le dieu de l'hiver, et son cortège se compose de bêtes farouches, parmi lesquelles il y a huit sangliers.

L'épopée de Ras-Shamra contient, en somme, un essai d'explication de la vie, analogue à celle que présente la légende d'Adonis. Mais, tandis que la légende d'Adonis ne nous est connue que par des versions de basse époque, ayant subi l'influence de la mythologie classique, le poème de Mot et Alein constitue le premier document authentique de la littérature phénicienne.

On avait donc tort de rejeter le témoignage des anciens, qui soutenaient que la Phénicie avait eu des poètes, et qui citaient au premier rang le prêtre Sanchoniathon, lequel avait vécu dans les derniers temps du deuxième millénaire avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque même où le poème de Ras-Shamra fut composé. Sans être en vers rimés, il est écrit pourtant en phrases rythmées, généralement de douze syllabes séparées en deux hémistiches.

#### SEANCE DU 17 AVRIL 1931

Le secrétaire perpétuel, M. René Cagnat, annonce qu'il a reçu deux rapports, l'un de M. Pillet sur les fouilles de Doura-Europos, l'autre de M. Jacob, membre de l'École biblique de Jérusalem, sur les rites funéraires à l'époque israélite.

Il donne lecture d'une lettre de M. Gérardin, consul général à Batavia, au gouverneur général de l'Indochine, et dont copie lui a été transmise par le ministère des affaires étrangères. Le consul général signale que le docteur Bosch, chef du service archéologique aux Indes néerlandaises, à son retour d'un voyage en Indochine, se loue publiquement de l'excellent accueil qui lui a été réservé par les autorités indochinoises et spécialement par les membres de l'École française d'Extrême-Orient. Il exprime son admiration pour les efforts déployés par nos services en vue de recenser et de préserver les trésors archéologiques des diverses régions de l'Indochine française et particulièrement du Cambodge. Ces services ne datant que d'une vingtaine d'années, on ne peut que s'étonner, dit-il, des résultats acquis, lesquels dépassent, à certains égards, ceux qu'ont obtenus les services hollandais d'existence plus ancienne. Il estime que les services français sont organisés avec une grande largeur de vues et de moyens et qu'ils sont dirigés avec un dévouement dont témoigne l'œuvre qu'ils ont accomplie. Il signale, enfin, l'intérêt des efforts effectués pour conserver non seulement les reliques du passé mais encore les traditions vivantes des arts indigènes. A cet égard, les instituts d'enseignement artistique indochinois lui paraissent des modèles.

Le président rend hommage à la vie et à l'œuvre de Kristoffer Nyrop, associé étranger de l'Académie depuis 1920, qui vient de mourir. Il avait reçu une formation française, ayant été l'élève de Gaston Paris, Paul Meyer et Darmesteter. Sa *Grammaire historique de la langue française* fut la grande œuvre de sa vie. Par son enseignement et ses ouvrages il répandit l'amour

de la France. Pendant la guerre il rendit à notre pays, avec un dévouement absolu, tous les services que les nationaux des pays neutres pouvaient rendre à la France, notamment en s'efforçant de procurer à leurs familles des renseignements sur les blessés et les prisonniers. Bien qu'il fût frappé d'une cruelle infirmité — il était atteint de cécité — Kristoffer Nyrop poursuivit son œuvre jusqu'à la fin; et le président conclut : « Nous pleurons avec le savant, avec le grand ami de la France, l'homme dont le caractère fut égal à l'esprit, un de ces hommes qui font honneur à l'homme. »

Le roi d'Italie, associé étranger de l'Académie, lui adresse en hommage le douzième tome du *Corpus nummorum italicorum* (époque florentine) dont il est l'auteur.

M. René Cagnat lit un rapport du P. Poidebard sur les recherches faites par lui l'année dernière le long de la frontière militaire romaine en Syrie. Dans cette campagne archéologique, le P. Poidebard, fidèle à la méthode qu'il a inaugurée de compléter les vues aériennes et les explorations sur le terrain et de les contrôler les unes par les autres, a étudié le terrain entre Bosra et l'Euphrate, sur une zone de 500 kilomètres.

#### SÉANCE DU 24 AVRIL 1931

La commission des antiquités nationales propose et l'Académie décide d'attribuer : la première médaille à l'abbé Sabarthès : *les Manuscrits consulaires de Limoux*; la deuxième médaille à M. Schaeffer : *Tertres funéraires préhistoriques de la forêt de Haguenau*; la troisième médaille à M. Georges Espinas : *Une guerre sociale interurbaine dans la Flandre wallonne, au XIII<sup>e</sup> siècle*. L'Académie demande, en outre, au ministre de l'Instruction publique, d'accorder une quatrième médaille à M. Léonard pour son *Introduction au Cartulaire manuscrit du Temple (1150-1317)*.

Les mentions suivantes sont accordées : première mention à M. G. Delcambre : *Relations de la France avec le Hainaut de 1280 à 1297*; deuxième mention à M. Paul Bayart pour sa publication de l'*Anticlaudianum d'Adom de la Bassée*; troisième mention à M. J. Billioud : *De la Confrérie à la corporation; les classes indastrielles en Provence aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*; quatrième mention à M. de Chanterac : *Odet de Foix, vicomte de Lautrec*.

Le prix Bordin (Orient) est ainsi partagé : M. Louis Delaporte : *Éléments de la grammaire hittite* (1.500 francs); M. Ad. Lods : *Israël* (1.000 francs); M. Leo Vaganay : *l'Évangile de Pierre* (500 francs).

#### SÉANCE DU 1<sup>er</sup> MAI 1931

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret autorisant l'Académie à accepter le legs qui lui a été fait par M. Gustave Schlumberger.

M. Dürrbach, membre libre, étant décédé le 27 avril dernier, le président, M. Aimé Puech, lui rend hommage et ajoute : « Son œuvre n'a reçu que des éloges. Elle a prouvé, avec quelques autres, que les Français d'aujourd'hui sont capables de mener à bonne fin de grandes entreprises scientifiques tout autant que le furent les ancêtres du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. Dürrbach a montré par sa belle carrière que si un professeur ou un savant peuvent désirer le séjour de Paris pour les facilités de travail qu'il procure et la fer-



mentation intellectuelle à laquelle il s'associe, la sérénité de la vie provinciale avec les loisirs qu'elle distribue, avec les méditations qu'elle favorise, est tout aussi capable d'assurer l'élaboration des grandes œuvres. »

L'Académie attribue le grand-prix Gobert (9.000 francs) à M. Dupont-Ferrier, professeur à l'École des Chartes, pour ses *Études sur les institutions financières de la France à la fin du moyen âge* et son *Essai sur la géographie administrative des élections financières en France, de 1356 à 1789*, et le deuxième prix Gobert (1.000 francs) à M. Joseph Calmette, correspondant de l'Académie, professeur à l'université de Toulouse, et au R. P. Joseph Perinelle, pour leur ouvrage : *Louis XI et l'Angleterre*.

M. S. Reinach étudie, sous le titre de *Fossiles juridiques*, des coutumes qui se rencontrent à la fois en pays de langues aryennes et sémitiques. Il croit impossible d'expliquer ces concordances par des emprunts ou le hasard. La source commune doit être cherchée dans une civilisation plus ancienne que l'histoire, celle des monuments mégalithiques. Le premier cas étudié par M. Reinach est celui du soulier symbolique : dans le livre biblique de Ruth comme dans l'épopée indoue et l'Europe du nord, un homme renonce à la possession du sol en remettant son soulier, parfois rempli de terre, à celui à qui le sol doit appartenir. Le second cas qui se constate en Palestine, en Grèce, en Italie et ailleurs, est celui de la fille sans frères qui n'hérite pas de son père, mais transmet son droit à l'héritage à un membre de sa famille qui l'épouse, à condition que le fils né de cette union portera le nom de son grand-père et assurera son culte. La civilisation des mégalithes, qui régna sur une grande partie de l'ancien monde, du Finistère à l'Inde, était religieuse et très préoccupée des rites funéraires : des foules d'hommes, dociles à une minorité intelligente, travaillaient à élever des tombes qui réclamaient le travail de milliers de bras. Mais elle était, aussi, agricole et commerçante. Grâce à l'obéissance qu'elle sut obtenir, elle défricha des forêts immenses, construisit les premières routes, les premiers murs formés de blocs énormes ; elle créa la navigation comme en témoigne son emprise sur les îles, souvent couvertes encore de ces grandes tombes de chefs. Bien des traits des civilisations des époques historiques ne sont que des survivances de celle-là qui, ignorant encore l'épée de bronze, dont pas un spécimen ne s'est trouvé dans un dolmen, succomba, dans des conditions que nous ignorons, sous des agresseurs mieux armés. Mais elle avait appris aux hommes jusque-là divisés en clans et nomades à conjuguer leurs efforts et à obéir. Elle leur avait révélé les animaux domestiques, les plantes textiles, les céréales, l'or et le cuivre et, sans doute aussi, la possibilité d'accéder à la propriété individuelle du sol. Il y a là comme un *facteur préhistorique* d'une importance souveraine que les historiens ont généralement méconnu.

#### SÉANCE DU 8 MAI 1931

M. Holleaux signale un passage de Tite-Live d'où il résulterait qu'en l'an 212 Philippe V de Macédoine aurait chargé son fils Persée de défendre la Thessalie contre les Aitoliens. En réalité, dans ce texte tiré de Polybe, et que Tite-Live a mal compris, il s'agit d'un général macédonien homonyme du prince royal qui en 212 n'était âgé que de dix-huit mois. Tout récemment encore, un érudit allemand s'est laissé abuser par le langage de l'historien latin.

Après avoir rendu hommage à la sagacité du R. P. Dhorme qui vient de donner une traduction suivie des textes phéniciens de Ras-Shamra, provenant de la première campagne de MM. Schaeffer et Chenet, M. René Dussaud s'attache à étudier le sens de la tablette n° 1. Il discute certaines prescriptions de ce rituel remontant au xii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il y retrouve la mention du dieu Shou-kamouna qui atteste que les Phéniciens de Ras-Shamra reconnaissaient la suzeraineté des Cassites, cette dynastie qui, au cours du deuxième millénaire, a régné à Babylone pendant plus de cinq siècles.

#### SÉANCE DU 15 MAI 1931

Le président fait hommage au nom de l'auteur, M. Camille Jullian, du troisième volume de l'ouvrage qu'il a intitulé *Au seuil de notre histoire*, et qui forme l'ensemble de son enseignement au Collège de France en vingt-cinq années et mille leçons.

On sait que, chez les Irlandais comme chez les Brittons, jusqu'au moyen âge, le nom d'un individu est toujours suivi de celui de son père. L'Arthur des romans de la Table ronde faisait exception. Geoffroy de Monmouth, au xii<sup>e</sup> siècle, dans son *Historia regum Britanniae*, le premier, le dit fils d'Uther Pendragon. Un savant hollandais M. G. A. Van Hamel, a supposé que Geoffroy de Monmouth a fait d'un personnage mythologique, célèbre magicien, qui paraît dans deux textes gallois sous le nom d'*Uthyr Pendragon*, le père des héros. Un professeur de littérature latine du moyen âge, M. Faral, qui a trouvé dans une généalogie galloise du x<sup>e</sup> siècle un *Arthur fils de Petr*, a émis l'hypothèse qu'il s'agit de l'Arthur de la légende. Par une erreur, Geoffroy de Monmouth, lisant *Uetr*, aurait transformé ce dernier nom en celui de *Uther*, personnage légendaire connu de son temps. Pour M. Loth, qui étudie à son tour ce problème, Geoffroy de Monmouth aurait trouvé dans un manuscrit : *Arthur map Uter*. Il comprit : *filz d'Arthur*. Or, *map*, comme l'Irlandais *mac*, peut avoir le sens, non de fils, mais de personnage d'une qualité éminente. C'est ainsi que *mab sant*, en gallois, signifie non : *filz de saint*, mais : *saint*.

M. Maurice Roy lit un mémoire sur François de Coligny, dit d'Andelot, l'un des plus grands capitaines du xvi<sup>e</sup> siècle, colonel-général de l'infanterie française, frère cadet du célèbre amiral. Il a retrouvé dans les minutes d'un notaire parisien un marché du 7 février 1562 passé par d'Andelot pour la construction d'un tombeau dans le temple protestant du Dôme de l'Hôpital à la Roche-Bernard en Bretagne, entre Nantes et Vannes. Ce monument d'une certaine importance était accompagné aux quatre angles de statues de marbre blanc de Carrare représentant la France docte, pacifique, belliqueuse et frugifère. De chaque côté du soubassement entre ces statues se trouvaient des panneaux de bronze au milieu desquels des plaques de marbre étaient destinées à recevoir des devises ou inscriptions. Un sarcophage de marbre noir reposant sur des statues était surmonté d'une sorte de pyramide supportant à son tour des statues et ornements divers. Pour abriter ce monument, d'Andelot fit construire un temple destiné au culte protestant. M. Maurice Roy estime que ce devait être là une œuvre magnifique due au ciseau de Jehan II Juste, sculpteur à Tours, fils du célèbre Jehan I Juste, auteur du tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne à Saint-Denis. Signalé

aujourd'hui pour la première fois, ce monument de Coligny a disparu sans laisser de traces, vers 1630, quand la baronnie de la Roche-Bernard fut vendue au duc de Chevreuse. Toutefois, au marché est annexé un devis très détaillé donnant les dimensions et les dispositions architecturales qui ont permis de reconstituer aussi exactement que possible ce bel ensemble monumental.

#### SÉANCE DU 22 MAI 1931

M. Merlin communique le texte et la photographie d'une inscription latine trouvée en Tunisie, aux environs de Sfax et que lui a transmise le R. P. Delattre. Il s'agit d'une dédicace à un personnage qui n'est pas autrement connu : Fabricius Felicius Salvianus, parmi les titres duquel figure celui de *praetor infinitarius* que l'on rencontre ici pour la première fois. M. Merlin se demande s'il ne s'agit pas là d'un « prêteur sans juridiction particulière ». M. Cuq discute cette hypothèse.

M. Thureau-Dangin communique un vocabulaire bilingue découvert en 1930 à Ras-Shamra par MM. Schaeffer et Chenet. Ce vocabulaire, qui remonte au deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, est une liste de termes sumériens traduits dans une langue inconnue. Cette langue est probablement celle du peuple auquel est due la civilisation dite « hittite » de la Syrie du nord. Elle est apparentée au mitanien, c'est-à-dire à la langue des anciens occupants de la Mésopotamie septentrionale. M. Thureau-Dangin fait ressortir le grand intérêt linguistique et historique de la découverte de MM. Schaeffer et Chenet.

#### SÉANCE DU 29 MAI 1931

Sur les revenus de la fondation Piot, l'Académie accorde une subvention de 4.000 francs à M. Léon Rey pour lui permettre de continuer les fouilles qu'il a entreprises à Apollonie d'Albanie.

M. Abel Lefranc expose à l'Académie les résultats de ses recherches sur les éléments réels du *Tiers Livre de Pantagruel* de Rabelais, publié au commencement de l'année 1546. Il montre que cette partie du roman rabelaisien, comme les livres qui l'ont précédée ou suivie, se relie de très près aux événements contemporains et à la réalité ambiante. Selon toute évidence, l'auteur l'a composé pour prendre part à la grande querelle des Femmes, de l'Amour et du Mariage qui se déroula en France avec une acuité particulière vers l'année 1542 et qui passionna au plus haut point toute la société et amena la plupart des écrivains à intervenir. Panurge au cours du *Tiers Livre* procède à toute une série d'enquêtes pour arriver à connaître le sort et l'issue de son futur mariage. Il interroge tour à tour le vieux poète Raminagrobis, l'astrologue Her Trippa, le théologien Hippothadée, le médecin Rondibilis, le philosophe Trouillogan, le juge Bridoye, l'appointeur de procès Perrin Dandin et le fou du roi Triboulet, etc. Ces personnages défilent successivement devant nous, donnant à Panurge de véritables consultations sur ce qui fait l'objet de son inquiétude. Deux d'entre eux ont été identifiés de bonne heure : Her Trippa, qui n'est autre que le médecin et oculiste Henri Cornelius Agrippa de Nettesheim, originaire de la région de Cologne, et Rondibilis qui est certainement Guillaume Rondelet, camarade d'études de Rabelais à la

Faculté de médecine de Montpellier. De nouveaux arguments décisifs peuvent être apportés à l'appui de ces deux identifications, qui doivent être considérées comme certaines. Restent les autres figures dont la véritable identité n'a pas encore été dévoilée. Les investigations poursuivies par M. Abel Lefranc prouvent qu'on peut arriver à découvrir les personnages contemporains évoqués par Rabelais dans ces divers épisodes. D'après les démonstrations qu'il présente à ses confrères, il y a lieu de reconnaître en Raminagrobis le poète Jean Le Maire de Belges; en Hippothadée le vénérable Lefèvre d'Étaples, le grand théologien et philosophe de la Pré-Réforme; en Trouillogan un représentant du nouvel occamisme de l'époque qui s'est appelée aussi conceptualisme ou terminisme et que Rabelais n'a cessé de poursuivre de ses sarcasmes; en Bridoye un juge de Fontenay-le-Comte; en Trinquamelle le conseiller au Parlement de Paris, André Tiraqueau, l'ami intime de l'auteur, etc.

Plus on scrute le merveilleux roman qui fait la gloire de notre littérature du xvi<sup>e</sup> siècle, et mieux on aperçoit les innombrables liens qui le rattachent aux idées, aux préoccupations et aux faits mêmes de l'époque qui l'a vu paraître.

#### SÉANCE DU 5 JUIN 1931

M. J. Loth remarque que les romans arthuriens ou romans de la Table ronde, s'ils ont fait connaître le nom breton, ont par contre contribué à donner une idée fausse des peuples brittons. On les tient pour un peuple de rêveurs dont l'imagination se plaît au fantastique et au surnaturel. Ce jugement a été surtout préjudiciable aux Gallois qui ont une littérature riche en vers et en prose. Or, les us et coutumes des Gallois ont été codifiés, entre 942 et 949. Ces textes témoignent d'un esprit précis, subtil, pénétrant, qui atteste de remarquables aptitudes pour la jurisprudence. D'autre part, on a la preuve que les livres de droit étaient nombreux, qu'il y avait des professeurs chargés non seulement de l'enseignement du droit, mais aussi d'examiner les candidats aux fonctions judiciaires. En outre, M. J. Loth relève dans les lois galloises, à côté d'usages archaïques, quasi préhistoriques, des conceptions hardies dictées par une grande générosité. C'est ainsi qu'une accusation de vol ne peut être retenue s'il est établi que le coupable était resté trois jours sans manger. Un des principes dont s'inspirent ces lois, c'est le droit de tout homme à l'existence : quiconque, par exemple, possède du bien a le devoir de tenir sa maison ouverte non seulement pour les voyageurs, mais encore pour les malheureux sans ressources.

M. S. Reinach propose une explication d'un très singulier passage de l'*Enfer* (chant XXVIII) que les commentateurs les plus récents n'éclairent pas. Mahomet, torturé par un démon, donne à Dante, qui doit bientôt revoir la lumière, une commission pour un chef de secte nommé Dolcino, communiste en révolte contre son évêque et réfugié avec 1.500 partisans dans la haute vallée de la Sesia : *qu'il se ravitaile, sans quoi il viendra bientôt me rejoindre en enfer*. Vaincu en effet par la famine, Dolcino capitula à la fin de 1306 et fut brûlé vif en 1307. Le passage de l'*Enfer* doit avoir été écrit avant cette date, vers 1305-1306, quand Dolcino commençait seulement à souffrir du manque de vivres. Mais pourquoi Dante se fait-il donner par Mahomet, le damné par excellence, cette commission compromettante auprès d'un hérétique en armes? M. Reinach



suppose que Dante, exilé de Florence en 1302, errant dans le nord de l'Italie, avait rencontré Dolcino à Verceil, ville située sur la Sesia où l'on sait, par ailleurs, que cet hérétique fut élevé et où il séjourna en 1304. Dans le même chant de l'*Enfer*, à vingt vers plus loin, il est question de Verceil, limitant à l'ouest la plaine lombarde, alors que la mention de cette ville ne peut s'expliquer en cet endroit que par un souvenir, une association d'idées du poète. Le propos prêté à Mahomet signifie que Dante et lui s'intéressent inégalement à Dolcino : Dante l'a seulement connu ; Mahomet, ennemi de l'Eglise, souhaite son succès.

## SÉANCE DU 12 JUIN 1931

Invitée par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à désigner un de ses membres pour la représenter au sein du Conseil supérieur des beaux-arts, en remplacement de M. Pottier, démissionnaire, l'Académie présente le comte A. de Laborde, M. Salomon Reinach et M. Adrien Blanchet, au choix du ministre.

M. Dussaud communique une lettre de M. Maurice Dunand qui annonce la découverte, sur la côte de Byblos, de monnaies d'argent. Cent quarante et une sont d'Alexandre, et deux cent dix-neuf de monnayage autonome, c'est-à-dire au nom des rois phéniciens de Byblos. Cette trouvaille va permettre de reviser la classification des rois de Byblos.

M. A. Moret donne lecture d'une lettre de M. Jéquier, correspondant de l'Académie, sur les résultats épigraphiques obtenus au cours de ses travaux récents, dans la nécropole de Saqqarah. M. Jéquier a découvert la pyramide d'un roi inconnu de la huitième dynastie, nommé Aba, et la pyramide d'une reine Neit, femme de Pepi II, de la sixième dynastie. Les caveaux donnent des inscriptions en bon état qui apportent soit des variantes, soit des compléments très importants et étendus aux célèbres textes des Pyramides, publiés par Maspero.

M. Paul Fournier lit une notice sur la vie et les œuvres d'un jurisconsulte breton : Henri Bohic, qui enseigna le droit canonique vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle à la Faculté de droit de l'université de Paris. Bohic fut très estimé des juristes jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Depuis lors, il a été presque complètement oublié. Comme ses contemporains, rédacteurs de la très ancienne coutume de Bretagne, il ne séparait point les règles du droit de celles de la morale.

M. Cumont donne lecture d'une notice du P. Mouterde, professeur à l'université de Beyrouth, sur deux inscriptions intéressantes découvertes récemment en Syrie. L'une, trouvée à Soueida, est une dédicace à « Zeus, sauveur et illuminateur » par un marchand que le dieu avait protégé dans ses longs voyages maritimes et terrestres. La seconde, provenant de Ahiré, fait mention d'un personnage qui, ayant été frappé de la foudre, fut divinisé.

## SÉANCE DU 17 JUIN 1931

M. Merlin donne lecture d'une note de M. Louis Poinssot, directeur des antiquités de la Tunisie, qui a découvert, dans la région de Mateur, une inscription permettant de fixer l'emplacement de la ville de Rucuma, dont on

connaissait des évêques, mais dont la situation n'avait pas encore été déterminée.

M. Georges Méautis, professeur à l'université de Neuchâtel, montre l'importance dans l'art grec d'un principe qu'il propose d'appeler : « principe de dextéralité » et qui pourrait se formuler ainsi : les Grecs ont tendance à mettre à la droite de la scène, à gauche donc du spectateur, le héros ou le dieu qui va sortir vainqueur d'une lutte ou d'un combat. Ce principe se trouve appliqué soit dans les frontons d'Égine ou ceux du temple de Zeus à Olympe, soit au Parthénon. Ce sont les vases peints cependant — par exemple la coupe de Douris, représentant le jugement des armes, ou la mort de Kyknos — qui permettent le mieux d'apprécier la portée et le sens de ce principe de composition que l'on retrouve dans les scènes de pesées où le plateau de la balance qui porte le destin du vainqueur s'inclinera toujours à la droite de celui qui tient la balance, sauf, cependant, dans les scènes représentant la pesée du destin d'Hector, car, dans ce cas, il y a eu l'influence d'un vers d'Homère qui modifia la composition habituelle.

#### SÉANCE DU 26 JUIN 1931

M. Pottier donne lecture d'une lettre de M. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, annonçant que dans les fouilles de Thessalie, près de Pharsale, M. Béquignon, membre de l'École, a découvert les fragments d'un vase à figures noires portant la signature de Sophilos. On ne possédait de ce maître très ancien que des fragments, fait remarquer M. Pottier, qui souligne l'importance pour l'histoire de la céramique grecque en cette période de la découverte des fragments nouveaux où sont figurés des jeux funèbres en l'honneur de Patrocle. D'autres pièces de céramique ont été trouvées à Thasos; à Philippes, un grand temple romain avec sculptures et inscriptions latines a été mis au jour.

M. Puig y Cadafalch, correspondant de l'Académie, décrit et commente les peintures des absides du baptistère de la basilique visigothique d'Egara (Terraça, en Catalogne). La première de ces peintures représente la deuxième vision d'Ezéchiel suivant les textes bibliques.

M. Rostovtzeff entretient l'Académie des résultats des fouilles effectuées pendant la saison 1930-1931 à Doura-Europos sur l'Euphrate. Il communique un rapport de M. Bradford C. Welles sur une des découvertes les plus intéressantes : celle d'une maison privée de type ordinaire, avec cinq boutiques et un portique qui ouvrent sur la rue. Des trois chambres principales de la maison, deux ont été complètement déblayées. L'une a servi, sans doute, de bureau au propriétaire de la maison Nabouchelos et à ses deux associés Praates et Maribel. On y a trouvé trois secrétaires ou armoires pour conserver des documents sur papyrus ou parchemin et une cinquantaine de textes tracés sur les murs. Huit de ces textes sont des horoscopes d'un certain Alexandre le Macédonien, fils d'Apollonius, peut-être gendre de Nabouchelos, né en 219 après notre ère. Les autres sont des notes d'affaires relatives à diverses transactions : déboursements, paiements, contrats, prêts sur gages, culture des terres, etc. Ces textes donnent un tableau vivant de la vie d'affaires de Doura au III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

## SÉANCE DU 3 JUILLET 1931

M. Monceaux offre de la part du R. P. Casamassa et de dom Wilmart une édition critique du catalogue des ouvrages de saint Augustin qu'on trouve en appendice à la biographie de ce saint par Possidius.

Le comte de Laborde rappelle qu'un manuscrit précieux, enrichi de nombreuses peintures et composé par Herrade de Lansperg, abbesse du couvent de Sainte-Odile en Alsace, fut détruit en 1870 lors de l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg. Ce manuscrit, intitulé *Hortus deliciarum*, datait du début de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Quelques feuillets en avaient été dérobés antérieurement à sa destruction; or, le British Museum vient de les retrouver et de s'en rendre acquéreur. Les feuillets retrouvés représentent des scènes de la vie de saint Jean-Baptiste.

M. Pelliot donne lecture d'une lettre qu'il a reçue de M. G. Coedès, directeur de l'École française d'Extrême-Orient. Le Cambodge historique, fondé vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, a été précédé, on le sait, dans l'Indochine méridionale, par un autre royaume hindouisé que les textes chinois appellent le Fou-nan. Jusqu'ici, aucun monument épigraphique n'avait été signalé qu'on pût rattacher aux temps du Fou-nan. Or, M. G. Coedès vient de remarquer que deux inscriptions sanscrites conservées l'une au musée de Saïgon, l'autre à celui de Pnom-Penh, offrent des caractères paléographiques qui permettent de les attribuer à une époque antérieure à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, et il donne de bonnes raisons pour les dater de 520-530. En outre, ces textes renferment le nom de Rusdravarman. D'autre part, des textes chinois avaient révélé qu'un roi du nom de Rudravarman était monté sur le trône du Fou-nan en 514. Il n'est donc point permis de douter que ce soit là le personnage nommé dans l'inscription. Le Fou-nan cesse ainsi d'être connu par les seuls annalistes chinois, dont l'exactitude est par ailleurs une fois de plus confirmée.

## SÉANCE DU 10 JUILLET 1931

Le président annonce que la première carte archéologique de la Gaule romaine (*Forma orbis romani : Gallia*) vient d'être mise en distribution. Cet ouvrage de longue haleine, publié sous la direction de M. Adrien Blanchet, comprendra 81 cartes, 6 volumes de texte et environ 350 planches et plans. La première carte est particulièrement l'œuvre de MM. Paul Couissin et H. de Gérin-Ricard, et comprend deux tiers des Alpes-Maritimes et une petite partie des Basses-Alpes.

M. Rostovtzeff lit un mémoire dont il est l'auteur, en collaboration avec M. Alan Little, sur une fresque découverte cette année à Doura, sur le mur d'une salle de réception d'une maison privée. Cette fresque représente une bataille entre les Perses Sassanides et les Romains. Cette bataille, probablement historique, doit être celle que gagna Chapour sur l'empereur Valérien près d'Édesse en Syrie. Les Perses ont considéré cette bataille comme la plus grande victoire remportée par les Iraniens sur les Occidentaux et l'ont célébrée comme telle par une série de bas-reliefs rupestres en Perse.

## SÉANCE DU 17 JUILLET 1931

M. Jeanroy présente le texte, dont quelques passages sont restitués par conjecture, d'une *cobla* provençale dont on n'avait ni édition critique ni commentaire. L'auteur de ces vers déplore la mort d'un certain Henri, frappé « devant l'image de Jésus et de sa mère », et exhorte un roi Édouard à tirer vengeance de l'outrage que cette mort lui a fait subir. La victime est Henri, dit l'Allemand, qui fut assassiné en mars 1271, dans une église de Viterbe, par Gui et Simon de Montfort. Fils de Richard de Cornouailles, il était donc cousin d'Édouard I<sup>er</sup> d'Angleterre qui, en effet, mit tout en œuvre, au reste sans succès, pour punir les meurtriers. Ce crime avait vivement ému l'opinion; il est rappelé aussi dans un sirvente dont l'auteur adjura également Édouard d'en tirer vengeance et de prendre les armes contre Charles d'Anjou et le roi de France qu'il semble aussi accuser d'en avoir été les instigateurs.

Les fouilles entreprises depuis trente ans sur l'acropole de Suse ont donné des résultats bien connus au point de vue de l'archéologie, de l'histoire et du droit. Il suffit de rappeler la découverte des lois de Hammurabi gravées vers l'an 2000 sur un bloc de diorite, mais ces lois sont celles de Babylone. On ne savait jusqu'ici presque rien sur le droit de la région de Suse, de ce pays que les Babyloniens appelaient Élam. Grâce à la découverte, par M. de Mecquenem, directeur de la mission française en Susiane, de plus de trois cents tablettes couvertes d'écritures en caractères cunéiformes, ce droit est aujourd'hui connu. Le R. P. Scheil a déchiffré une partie de ces tablettes. Elles font connaître l'état du droit à Suse à une époque en partie antérieure à la première dynastie babylonienne, en partie contemporaine de cette dynastie qui a duré trois siècles.

Le droit élamite diffère, à bien des égards, de celui des Babyloniens. À l'époque archaïque, les principaux actes juridiques sont conclus dans les temples; ils ont pour sanction la colère des dieux : le contrevenant est envoyé au fleuve et voué à la mort. Plus tard, la cérémonie au temple a été remplacée par une cérémonie au palais du gouverneur du pays et du roi local. La sanction est une mutilation corporelle et une peine pécuniaire. Le droit élamite présente d'autres particularités. Il attribue à la volonté de l'homme et aux faits qui peuvent l'altérer une influence sur la formation et l'exécution des contrats que les Romains n'ont admise qu'à partir de Cicéron.

Les Élamites reconnaissent que le fondement d'un acte juridique réside dans l'accord des parties et non dans sa forme solennelle. Ils écartent, par une clause appropriée, les contestations motivées par l'état physique ou moral de l'auteur d'un acte de disposition. La sécurité des transactions relatives à la propriété immobilière est garantie par un mode de publicité destiné à avertir les tiers : par exemple, la plantation d'un piquet sur l'immeuble.

La population de Suse se composait de petits cultivateurs, si l'on en juge d'après l'étendue médiocre de leurs champs. Ceux qui étaient dans la nécessité d'emprunter donnaient en garantie leurs terres ou leurs vaches, qu'ils vendaient à réméré; ou bien encore ils affermaient leurs champs au prêteur, qui payait d'avance le loyer.

Le commerce était peu développé, les achats se faisaient au comptant. Les



expéditions commerciales, confiées à un commis associé avec son patron, n'étaient pas inconnues, mais devaient être limitées aux pays voisins, car on ne prenait aucune des mesures jugées nécessaires par Hammurabi pour prévenir les fraudes du commis au cours d'un voyage en caravane dans un pays éloigné.

M. G. Gletz prend la parole pour noter la survivance en Grèce — à Sparte en particulier — de certaines coutumes signalées par M. Cuq.

#### SÉANCE DU 24 JUILLET 1931

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de l'Union internationale pour le pacte de Roerich, informant l'Académie que le 13 septembre prochain se tiendra à Bruges une assemblée internationale d'archivistes, bibliothécaires, conservateurs, etc. Le but de cette assemblée est de « discuter, compléter et appuyer par un mouvement mondial l'initiative du Roerich Museum de New-York, en vue de promouvoir un pacte international de protection, en cas de guerre, des œuvres d'art et de science publiques ou privées » et de « proposer et étudier les modes divers de protection générale, de préservation contre l'action nocive des gaz ».

#### SÉANCE DU 31 JUILLET 1931

Au nom de ses collaborateurs, MM. Paul Deschamps et Henri Seyrig, et en son nom personnel, M. René Dussaud offre un ouvrage intitulé : *la Syrie antique et médiévale illustrée*, dont l'initiative est due à M. Henri Ponsot, haut-commissaire en Syrie et au Liban, et qui résume l'activité archéologique dans ces pays depuis douze ans.

L'abbé H. de Genouillac, directeur de la mission de Tello, fait un rapport sur les fouilles de l'hiver 1930-1931. Après soixante années d'exploration méthodique, Tello a fourni cette année un matériel archéologique tout nouveau. Les fouilles, reprises au centre de la ville royale, ont été menées sur huit cents mètres carrés jusqu'à l'eau, soit quatorze mètres plus bas que les excavations de Cros et Sarzec. C'est toute une civilisation préhistorique, atteignant l'âge de la première céramique peinte de Suse et des découvertes effectuées par les Anglais à Ur et à El-Oubaid, qui est révélée par ces découvertes. M. de Genouillac signale en particulier la perfection du travail de la pierre et du cuivre, la variété et la beauté de la céramique, remarquable à cette haute époque (de 3,500 à 4,500 avant notre ère). Une petite épingle de cuivre dont la tête est ornée de deux danseuses nues, mérite, à cet égard, une mention particulière. La comparaison de ces documents avec ceux qui appartiennent à la première civilisation historique sumérienne s'impose. M. de Genouillac pense que cette nouvelle civilisation n'appartient pas au monde sumérien. Il suppose qu'elle se rattache soit au monde sémitique, soit au monde indo-iranien. Un fait très remarquable, c'est qu'à Tello on retrouve toutes les couches archéologiques d'Ur et d'Ouaska avec le même contenu approximatif, mais que ni à Tello ni à Ouaska on ne rencontre de traces de déluge comme celles qu'a trouvées à Ur M. Woolley.

M. Dussaud attire l'attention de l'Académie sur l'importance des résultats des fouilles dirigées par l'abbé de Genouillac. Toutefois il discute sa tendance

à rattacher la civilisation découverte par lui à une civilisation indo-iranienne. Il estime en particulier que la présence de *zégouras* atteste la continuité de la civilisation sumérienne.

#### SÉANCE DU 7 AOUT 1931

Le commandant Espérandieu entretient la Compagnie des fouilles qu'il dirige au Mont-Auxois. Le sous-sol a fourni de très nombreux fragments de vases d'argile, les débris d'un plat rond, deux ou trois soucoupes de terre fine et une belle urne de 20 centimètres de hauteur, d'une remarquable décoration faite d'intailles en forme d'amandes. On a trouvé, en outre, les débris d'une urne de terre rose saupoudrée de grains de mica de couleur dorée que M. Espérandieu croit de fabrication italique. Une anse de cette urne présente à sa partie supérieure un masque de bovidé. Dans la partie inférieure est représenté un dieu tenant dans sa main gauche un objet serpentiforme — sans doute une représentation grossière du caducée — et dans l'autre main, probablement, une bourse. Entre ce dieu et le masque de taureau se trouve une tête barbue qui paraît couronnée de chêne ou de pin. En outre, des os et des palets de pierre blanche ont été mis au jour. Enfin il a été découvert une corne de taureau traversée à sa base par deux clous de fer pénétrant dans la concavité du masque frontal. Ils paraissent avoir été plantés du vivant de la bête dans la courbure de la corne. Le commandant Espérandieu ajoute qu'un grand bronze de Trajan a été retiré du sous-sol.

#### SÉANCE DU 14 AOUT 1931

Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre que lui a adressée le conservateur des musées de Sens. Celui-ci annonce que le don fait à cette ville de toute la bibliothèque particulière de M. Maurice Prou a été accepté. Cette bibliothèque sera conservée dans deux salles qui porteront le nom de Maurice Prou.

M. Franz Cumont communique deux inscriptions grecques découvertes cette année dans les fouilles effectuées par M. de Mécquenem à Suse et dont le Père Scheil lui a confié le déchiffrement. Ces deux inscriptions sont de l'époque des rois parthes. La première, consacrée à un garde du corps par ses compagnons, montre que ces gardes étaient de service au palais à tour de rôle pendant dix jours du mois. L'autre inscription, beaucoup plus importante, est une pièce de vers en l'honneur du stratège ou satrape Zamospès, à qui les gardes de la citadelle de Suse élevèrent une statue de bronze, parce que ce bienfaiteur avait rendu la fertilité à leurs lots de terre par des travaux d'irrigation. Ce texte prouve que la garnison de Suse était encore formée, au commencement de notre ère, des descendants des anciens colons macédoniens, établis dans le pays par le roi Séleucus I<sup>er</sup>.

M. S. Reinach propose une correction à un vers inintelligible de Lucain, qui fait tache dans une des plus belles tirades de la *Pharsale*, citée et admirée par Voltaire. Il s'agit de la réponse de Caton à Labienus quand celui-ci l'engage à demander une règle de mœurs à l'oracle de Jupiter Ammon (XI, 564). Caton refuse, car la divinité a fait connaître aux hommes leurs devoirs; elle n'a pas enseveli la vérité dans le sable d'un désert. Ce discours expose les

maximes du stoïcisme, insistant surtout sur la mort volontaire qu'il faut se donner pour échapper à la servitude. Voici la traduction littérale du vers inexpliqué :

« Est-ce que la vie est quelque chose ? Si elle est longue, est-ce que l'âge fait différence ? »

Les mots : *si elle est longue* n'ont guère de sens en cet endroit. M. S. Reinach estime qu'ils proviennent d'une glose écrite entre les lignes ou en marge. Un autre passage de la *Pharsale* développe l'idée que la mort volontaire est également noble pour l'homme qui sacrifie un long avenir ou un court répit avant l'heure fatale (IV, 482). C'est suivant cette thèse stoïcienne qu'il faut corriger le vers corrompu. On obtient alors le sens que voici :

« Est-ce que la vie est quelque chose ? A qui la sacrifie, l'âge fait-il différence ? »

En latin : *An sit vita nihil ? mortisve an differat ætas ?* au lieu du texte reçu, mais non expliqué : *An sit vita nihil ? Si longa, an differat ætas ?* Ce vers a été torturé déjà de plusieurs façons par les éditeurs qui n'ont pu en extraire un sens à cause de *si longa*.

#### SÉANCE DU 21 AOUT 1931

M. Franz Cumont attire l'attention de l'Académie sur l'importance d'une œuvre inédite publiée récemment dans les *Studii e Testi* de la Bibliothèque Vaticane. C'est un discours de Favorin d'Arles, le célèbre sophiste de l'époque d'Hadrien, qui avait été relégué par l'empereur dans l'île de Chios. Le rhéteur y développe les raisons philosophiques qui doivent le consoler de son bannissement.

M. Stéphane Gsell communique une inscription latine découverte récemment par Mme Alquier dans les fouilles qu'elle dirige à Zana (Algérie). Ce texte rappelle la célébration de sacrifices réservés à la Grande Mère des dieux et désignés sous les noms de taurobole et de criobole. M. Gsell étudie, à ce propos, les documents analogues trouvés en Afrique.

---

## VARIÉTÉS

---

### Les Reliefs grecs de terre cuite dits « Plaquettes de Milo ».

M. Paul Jacobsthal vient de faire paraître un nouvel ouvrage qui mérite notre attention (*Die Melischen Reliefs*, gr. in-8, 219 pages, 77 planches et 77 figures dans le texte. H. Keller, Berlin-Wilmersdorf, 1931). Sur ce livre rempli de science minutieuse et exacte, je n'ai que peu d'observations critiques à présenter et elles sont d'ordre matériel.

A mon avis, les planches auraient beaucoup gagné à une présentation plus lumineuse et moins sombre. Je sais que ces plaquettes, avec des reliefs le plus souvent très plats, s'éclairent difficilement, même à jour frisant; à la photographie les modelés sont durcis et les ombres fortement accusées. Placer ces objets sur un fond gris ou noir opaque, c'est augmenter leur aspect morose. Entre le « light on dark » et le « dark on light » il n'y avait pas à hésiter et l'on peut juger ici même de la différence des deux procédés (comparer pl. XL et XLI). Le fond adouci et éclairci donne beaucoup plus de vérité à l'image. M. Jacobsthal est trop fin connaisseur pour n'avoir pas senti l'inconvénient de cette « livrée de deuil », mais je suppose qu'ayant reçu de divers côtés des clichés exécutés en dehors de sa surveillance directe, il a été contraint d'utiliser les clichés à fond sombre comme les autres. Mais pourquoi « contraint »? N'était-il pas libre de silhouetter les sujets? Malheureusement on sait que tout un groupe d'archéologues, en Angleterre et en Allemagne, ont jeté l'anathème sur cette opération comme « capable d'altérer les contours antiques ». Nous avons toujours répondu qu'un ouvrier adroit et spécialisé exécute fort bien le « détournement », sans danger pour la silhouette, surtout quand il s'agit d'objets dont les lignes d'encadrement sont si nettes. Le présent ouvrage prouve, à mon sens, que l'on tombe dans un défaut encore plus grave en se privant d'un adjuvant si utile.

Autre détail qui intéresse aussi la bonne présentation du volume. Pourquoi déparer les pages du texte, d'une tenue typographique si soignée, par d'énormes numéros de catalogue qui ressemblent aux étiquettes de magasins indiquant les prix d'achat? N'était-il pas préférable d'imprimer ces chiffres en caractères gras ordinaires, qui suffisent à attirer les regards?

Enfin, en souvenir du regretté savant Georg Loeschke, pour qui j'avais une estime toute particulière, je demanderai que l'on n'estropie pas son nom en l'écrivant : Loeschke (p. 86, et note 2, p. 115). Le nombre des livres et articles où je relève cette inexactitude me surprend. Que nous autres étrangers, nous commettions cette faute, c'est pardonnable; mais en Allemagne! On la trouve jusque dans le *Register II* du *Jahrbuch des arch. Inst.*, 1908, p. 6.

On dira que je m'attache ici à relever des vétilles. C'est vrai, mais c'est à l'honneur de M. Jacobsthal qui nous a habitués dans tous ses travaux à une



scrupuleuse et remarquable *acribie*. Je l'en ai déjà loué en rendant compte de ses *Ornamente griechischer Vasen* (*Revue arch.*, 1928, I, p. 325-334). Cette qualité n'est pas moins manifeste dans le présent recueil qui fut commencé en 1914, comme le rappelle l'auteur (p. 95, note 2). La préparation du volume a donc duré dix-sept ans. C'est le *Corpus* complet de toutes les plaquettes de terre cuite connues, depuis 1870 environ, sous le nom conventionnel de « reliefs de Milo », bien que l'on n'ait jamais prouvé de façon certaine l'existence d'une fabrique locale dans cette île. Dispersés dans beaucoup de publications, signalés ou commentés par groupes ou isolément, ces reliefs avaient souvent attiré l'attention des archéologues par leur caractère original et homogène. La liste que j'en avais donnée en 1890 dans l'ouvrage de Dumont-Chaplain (*Céramiques de la Grèce propre*, t. II, p. 226-230) n'avait pas la prétention d'être complète et ne comportait pas de commentaire archéologique. Il restait donc beaucoup à faire pour constituer un répertoire définitif : M. Jacobsthal s'en est chargé et il y a pleinement réussi.

Le Catalogue établi par numéros (p. 11 à 88) comprend trois groupes : l'époque la plus ancienne (n<sup>os</sup> 1 à 58) avec une époque intermédiaire (n<sup>os</sup> 59 à 74) qui conduit à la seconde époque (n<sup>os</sup> 75 à 102) ; puis l'époque la plus récente (n<sup>os</sup> 103 à 106), représentée par peu de types et séparée des précédentes par un long intervalle. Les planches suivent rigoureusement cet ordre chronologique, mais dans le texte l'auteur a souvent rapproché des spécimens d'époques différentes, quand c'est le même sujet qui est traité. Il est intéressant, en effet, de voir comment l'arrangement et le style d'une composition ont changé au cours des temps. Par exemple, le n<sup>o</sup> 1 (Oreste et Électre au tombeau d'Agamemnon) appelle la comparaison avec les n<sup>os</sup> 2 et 94 ; le n<sup>o</sup> 5 (Hellé sur le bélier) est mis en rapport avec le n<sup>o</sup> 31 ; les n<sup>os</sup> 7, 8, 9 (sphinx enlevant un jeune homme) avec le n<sup>o</sup> 85, etc. Il en résulte une consultation un peu cahotée pour aller du texte aux planches, mais la disposition reste claire.

L'auteur met à part (p. 89 à 94) une série de pièces (pl. LXXVI à LXXII) qui, par leur provenance et leur technique, ne se rattachent certainement pas au groupe dit *mélien* ; elles doivent appartenir à d'autres fabriques de Grèce, d'Italie, de Sicile.

Ensuite il élimine délibérément une dizaine de morceaux qu'il considère comme des faux et il en donne les raisons. On y remarquera des pièces fort connues, qui appartiennent à de grandes collections et qui trouveront probablement des défenseurs, mais il faudra réfuter les arguments de M. Jacobsthal qui sont sérieux. Citons la plaquette de l'*Ἐκφορὰ* qui faisait partie de la collection Rayet, l'Oreste et Électre au tombeau d'Agamemnon de la collection Dutuit au Petit Palais (pl. LXXIV), la Lutte de Pélée et d'Atalante au Louvre (pl. LXXVI), la Naissance d'Érichthonios au Musée de Berlin (pl. LXXV a), le Pêcheur du British Museum (pl. LXXV b). Sans entrer ici dans une discussion de détail, je ferai remarquer, en ce qui concerne le Louvre, que l'auteur a confondu deux plaques différentes : 1<sup>o</sup> l'une (CA 375), de l'ancienne collection Bammerville, mise à l'Exposition rétrospective du Trocadéro en 1878 (cf. O. Rayet dans la *Gazette des B.-Arts*, 1878, II, p. 66), publiée par F. Lenormant dans la *Gazette Archéologique* (et non *Gazette des B.-Arts* comme il est écrit par erreur p. 95), 1880, p. 94, pl. XIII, passée ensuite dans la collection Gréau d'où elle est venue au Louvre

en 1891 (Vente Gréau, mai 1891, n° 379) et que depuis longtemps j'ai retirée moi-même de nos Galeries comme douteuse (Registre du Louvre O. D. F. 54, objets douteux ou faux); 2° l'autre (CA 600), celle qui est reproduite dans les *Melische Reliefs* (p. 95, pl. LXV *b* pour le revers, pl. LXXVI *a* pour la face), qui fut acquise en 1893 d'un grand marchand de Londres et qui n'avait pas été encore publiée. Je reconnais d'ailleurs qu'après confrontation avec l'exemplaire du Musée de Berlin (*Mel. Reliefs*, n° 80, p. 61, pl. XLI), il devient évident que celle-ci a servi de mâtice pour un moule d'où l'on a tiré les autres plaques mises en circulation, y compris celle d'Athènes (pl. LXXVI *b*), identique à la plaque CA 375 du Louvre. La plaque CA 600 est beaucoup meilleure d'exécution, mais elle doit appartenir aussi à la série des surmoulages.

M. Jacobsthal a minutieusement étudié (p. 101 et suiv.) la technique des reliefs, l'argile, le façonnage, les découpages et les ajouplements, les revers avec leurs stries caractéristiques dues à un instrument de raclage (mais ce détail n'existe pas sur toutes les plaques authentiques), les trous qui servaient à fixer ces petits panneaux au moyen de clous, probablement sur des parois de bois (petits meubles, coffrets, sarcophages), les couleurs de décor (rouge, bleu, jaune sur un engobe blanc). Il signale (p. 115) la présence de ces plaquettes dans des tombeaux, ce qui indique leur destination usuelle, et il publie les objets (vases et autres offrandes) recueillis à côté d'elles comme pouvant renseigner sur la date (v<sup>e</sup> siècle). Il énumère enfin (p. 121) les lieux de provenance et remarque que le nom de Mélos y revient plus souvent que les autres (16 fois).

Le plus important chapitre est consacré aux comparaisons avec les œuvres contemporaines de la plastique et de la peinture de vases (p. 125 à 171), qui permettent de placer l'ensemble de cette fabrication dans une période assez courte du v<sup>e</sup> siècle, entre 475 et 440 environ. L'auteur entre dans un examen très détaillé de tous les éléments de la composition : animaux, personnages, accessoires; il s'attache à montrer que la perspective n'y est pas plus développée que sur les vases à figures rouges de style sévère; l'étude du traitement des draperies conduit au même résultat. De plus, en tenant compte des renseignements certains et assez nombreux, qui mentionnent Milo comme lieu de provenance, en tenant compte aussi du rapport qui existe entre quelques têtes d'éphèbes modelées sur ces plaquettes et celles des statères d'argent frappés dans l'île, en rappelant enfin des fragments de vases décorés de reliefs qui ont la même origine (p. 154), on peut conclure que « vraisemblablement » Milo fut le lieu de fabrication des reliefs dits méliens.

En effet, c'est bien à un art provincial que convient le style particulier de ces produits céramiques. Dans les derniers chapitres, l'auteur compare ce style avec celui de l'art ionien d'une part, avec celui de l'art continental d'autre part (p. 155 à 161). Il y retrouve l'influence des peintures de Polygnote et, sur la plaquette d'Électre et Oreste, comme un écho de la tragédie d'Eschyle, les *Choéphores* (p. 164 à 168). C'est un art composite et particulier, formé sous l'influence de tous les courants qui traversaient la région méditerranéenne et où s'amalgamaient les tendances les plus diverses. Mais, comme partout, l'attique dominait. On sait la cruelle vengeance que les Athéniens tirèrent en 416 des habitants de Milo, qui

avaient refusé de se soumettre à leur hégémonie, et l'extermination épouvantable qui s'ensuivit (Thucyd., V, 84-116). Et cependant qui fut jamais, au <sup>ve</sup> siècle, plus imprégné de l'air attique que cette petite cité insulaire?

Une question se pose à laquelle l'auteur n'a pas donné de réponse explicite. Les coroplastes qui ont façonné ces reliefs ont-ils eux-mêmes créé le style que nous analysons dans leurs œuvres? Celles-ci offrent des ressemblances étroites de technique, de dimensions, et aussi de destination, avec d'autres monuments du même genre, exécutés en ivoire ou en bronze, dont on a conservé quelques beaux spécimens : qu'il suffise de rappeler les bronzes crétois et la plaque de l'Acropole d'Athènes représentant Athéna; on en trouvera une liste dans l'ouvrage même de M. Jacobsthal (p. 105). Dès lors, il est permis de supposer que les fabricants de Milo avaient pu copier ou même surmouler des pièces qui relevaient d'une industrie supérieure à celle des coroplastes. Dans son récent ouvrage, M. Chr. Blinkenberg (*Lindos*, 1931, p. 213) exprime l'opinion vraisemblable que ce sont les plaquettes de ce genre, dont l'origine remonte à une très ancienne époque, qui ont produit les imitations en terre cuite. Le répertoire des sujets et le style adopté n'appartiendraient donc pas en propre aux ateliers des céramistes.

On lira néanmoins avec plaisir les pages finales de la conclusion (p. 176, 177). C'est une appréciation fine et pénétrante de la valeur historique et artistique des plaques de Milo, du rôle original et bref qu'elles ont joué dans l'histoire de la plastique grecque. M. Jacobsthal n'est pas seulement un archéologue; c'est un lettré qui suit de près les œuvres de la littérature contemporaine parfois il cite des auteurs tout à fait modernes. Malgré le temps qu'il y passe (non content des références copieuses qu'il a semées dans son gros livre, il y ajoute encore huit *excursus*), il ne se confine pas uniquement dans les besognes obscures et patientes du collecteur de fiches; il sait aérer son sujet et manier les idées générales en bon historien.

Edmond POTTIER.

### La Basilique de Saint-Rémi à Reims.

Le dimanche 4 octobre, les nefs de la basilique de Saint-Rémi, la plus ancienne des églises rémoises, seront rendues au culte. On sait qu'atteinte à plusieurs reprises par les bombardements, elle fut incendiée en 1918 par les obus ennemis et qu'en janvier 1919 tout le grand mur méridional de la nef majeure, qu'on n'avait pu étayer, s'était écroulé, entraînant dans sa chute le bas-côté et les tribunes du sud.

A voir le monceau formidable de décombres, le chœur démantelé et dépourvu d'appuis, on pouvait craindre que l'église tout entière n'achèvat de tomber. C'eût été une perte désastreuse pour la ville où l'église de Saint-Rémi, moins célèbre dans le monde que la cathédrale des Sacres, est peut-être plus vénérée encore, non seulement pour les souvenirs qui s'y rattachent, mais pour sa beauté propre, pour l'harmonie merveilleuse que les remaniements de l'époque ogivale surent maintenir dans l'édifice roman.

Aussi tous les amis du Vieux Reims avaient-ils répondu à la convocation de M. H. Krafft, leur président, pour prendre part, avec NN. SS. Suhard, archevêque, et Neveu, auxiliaire, avec le maire et le sous-préfet, à la visite de l'église sous la direction de l'architecte, M. Henri Deneux.

M. Deneux, qui mène de front la restauration de la cathédrale et de Saint-Rémi, a exposé les travaux accomplis et les découvertes qui précisent l'histoire du monument. Plusieurs chapelles, dédiées à des patrons divers, avaient précédé une première église commencée au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, transformée et agrandie par l'archevêque Hincmar, qui la consacra en 852. Les fouilles ont révélé le plan et les dimensions de cette première église, à peine moins importante que celle du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle; on a retrouvé les soubassements de ses murs et constaté qu'elle avait deux absides, comme les cathédrales de Mayence, de Nevers, de Besançon. On a exhumé des tombes mérovingiennes, recueilli d'admirables morceaux de sculpture romane, restes des tombeaux de Lothaire et de l'abbé Odon.

L'église actuelle date du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle. Elle n'avait pas, à l'origine, de déambulatoire, mais un chœur peu profond, accompagné de chaque côté par des chapelles absidales qui s'ouvraient à l'est du transept; sa nef était couverte en charpente apparente. Lorsque, au siècle suivant, l'abbé Pierre de Celles agrandit l'édifice en bâtissant, autour d'un chœur plus vaste, des chapelles rayonnantes, on voulut accorder à cette construction nouvelle le style de la grande nef : on plaqua, au-dessus des pleins cintres romans, des formerets en tiers-point; devant chaque pilier on éleva un faisceau de colonnettes destinées à recevoir la retombée des voûtes qui furent contre-butées, à l'extérieur, par des arcs-boutants. Mais ces arcs, les plus anciens à peu près que l'on connaisse en France, trop rares et s'appuyant trop haut, poussaient le mur en dedans plutôt qu'ils n'empêchaient la poussée au dehors. Aussi la voûte fut-elle sans cesse l'objet de réparations. Lorsqu'elle s'effondra tout à fait sous le règne de Louis-Philippe, les architectes Serrurier et Brunette, n'osant pas la rebâtir en pierre, durent se contenter d'établir une fausse voûte en bois peint et en plâtre qui subsista jusqu'à l'incendie de 1918.

M. Deneux a tenu à la reconstruire en pierre, et c'est là la partie la plus ingénieuse de sa restauration. Après avoir relevé en matériaux meilleurs les murs jadis défectueux, il a imaginé de combattre la poussée des voûtes non plus du dehors, mais du dedans. Au-dessus de chaque doubleau, il a jeté d'un mur à l'autre une poutre de béton armé dont la base, dessinée suivant la courbe de l'arc, l'empêche de gauchir et prévient tout écartement. L'ensemble de ces poutres enserre toute la longueur des voussures dans une sorte de « corset » qui a permis de ne point renforcer les arcs-boutants devenus presque inutiles et de ne changer quoi que ce soit à l'aspect du monument.

Ce soin de rétablir les choses telles qu'elles se présentaient en 1914 a d'ailleurs été observé dans l'édifice entier, comme à la cathédrale; partout, les éléments anciens ont été employés; les chapiteaux brisés ont été reconstitués avec leurs débris. La seule nouveauté est la charpente du comble, qu'à la demande de la direction des Beaux-Arts on a refaite en ciment pour la préserver de l'incendie.

Les trois nefs, avec les tribunes méridionales, sont maintenant achevées. C'est cette partie de l'église qui est rendue au culte. Comme à la cathédrale, elle est fermée, derrière l'autel provisoire, par un mur qui la sépare du transept et de l'abside, où d'immenses travaux restent à entreprendre. Puissent les crédits accordés par l'État hâter l'heure de rouvrir ce chevet de Pierre de Celles, dont on ne dit pas assez qu'il est un des chefs-d'œuvre du moyen âge français!



Peut-être voudra-t-on savoir où en sont les travaux de la cathédrale. Au cours de cet été, les quatre tours du transept ont recouvré leur toiture; la galerie haute de l'abside a été réparée; on travaille à la balustrade des chapelles rayonnantes; à l'intérieur, les vitraux du chœur ont été remontés. L'admirable édifice reprend vie. Espérons que, bientôt, un jardin et des arbres en rendront les abords moins fâcheux. C'est un vœu que j'entends exprimer par tous les visiteurs.

(Débats, 2 octobre 1931.)

Maurice DEMAISON.

### Aulus Antonius Orobius, grammairien italien du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

En préparant la première édition critique du *Champ Fleury* de Geoffroy Tory<sup>1</sup> auquel nous devons en grande partie la substitution de l'*antique et romaine lettre*, comme dirait Rabelais, à la gothique, l'introduction de l'accent aigu et de la cédille<sup>2</sup> et qui, par conséquent, a droit à notre reconnaissance française, je me suis trouvé appelé à résoudre les problèmes d'identification les plus divers : textes anciens ou modernes, mentionnés parfois sans nom d'auteur (encore qu'il ait un souci louable de citer ses sources), noms estropiés, inscriptions latines ou picardes, mots dialectaux ou rares, lettres chaldéennes<sup>3</sup>, italianismes enfin, car notre imprimeur par deux fois passa les monts pour recueillir dans la péninsule l'héritage de Rome. C'est un beau cas d'influence italienne sur l'humanisme français. En voici une preuve entre toutes.

Au folio LXVI recto de l'édition *princeps* de 1529, qui a atteint récemment en vente publique 70.000 francs, mais dont on trouve un exemplaire à la réserve de la Bibliothèque Nationale et à celle de la Sorbonne<sup>4</sup>, on lit ceci :

Le descripts cy & desaigne [dessine] ces trois sortes de points seulement, selon la maniere des Anciens, & selon que a lettre Attique<sup>5</sup> appartient ne ignorant que les Autheurs grammairiens en Langue Latine traictent de plusieurs autres points entre lesquelz AULUS ANTONIUS OROBIUS en allegue vnze sortes differentes, qui sont *Punctum Suspensium / Geminum punctum : Semipunctum / Hypopliroma* [apostrophe], *Comma Colon. Periodus. Interrogatium? Responsium? Admiratium!* & *Parenthesis* ( )<sup>6</sup>. C'est a dire Point suspensif, Point double, Demy Point, Point crochu, Point incisant, Point respirant, Point concluant, Point interrogant, Point respondant, Point admiratif et Point interposant.

1. Laquelle paraîtra à la fin de cette année 1931 chez Charles Bosse, 18, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris (VI<sup>e</sup>), sous la forme d'un fac-similé précédé d'un avant-propos et suivi de notes, index et glossaire.

2. Voir Ch. Beaulieux, *Les Accents et autres signes auxiliaires dans la langue française*, Paris, Champion, 1927, in-8°.

3. Dont j'ai trouvé la provenance avec l'aide de Marcel Cohen, professeur à l'École des langues orientales. Elles viennent d'un autre humaniste italien, Abr. de Balmis, *Grammatica hebraea*, Venise, 1523, in-4°, Bibl. Sorbonne, R. XVI, 821 f° VI v°.

4. Il existe, chose curieuse, une traduction anglaise exécutée pour le compte du Grolier Club, par Ives, 1927, in-4° (Bibl. nat., fol. V 6072).

5. Ce que Rabelais et nous appelons *lettre romaine*, G. Tory l'appelle *lettre attique*.

6. Le soulignement par l'emploi des capitales et de l'italique est de mon fait et, de même, les mots entre crochets, ce signe étant par ailleurs inconnu à Tory.

Pendant plusieurs années, je compulsai les Dictionnaires biographiques et d'antiquités classiques les plus variés, sans y trouver, non plus que dans la précieuse *History of Classical Scholarship* de Sandys, ce mystérieux Aulus Antonius Orobius et j'interrogeai les spécialistes, lorsqu'une obligeante communication du professeur Paul Lehmann de Munich (ce qui montre une fois de plus la nécessité d'une collaboration internationale en matière scientifique) me mit sur la trace de la solution. Il me renvoyait, en effet, au manuscrit du fonds latin 8764 de la Bibliothèque Nationale, écrit au xvi<sup>e</sup> siècle, et contenant des opuscules variés, relatifs en général à la rhétorique.

Or le huitième, commençant un f<sup>o</sup> 159 recto et comportant un foliotage propre (37 f<sup>os</sup> r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>) est intitulé AULI ANTONII OROBIJ *Libellus de Ratione Punctorum*. Comme il appert du Privilège manuscrit reproduit au f<sup>o</sup> 37, dont le texte paraît tronqué et manque un peu de clarté (qu'est-ce que la *subjecti figura* et la *censura depravatae lectionis* ?), nous sommes en présence de la copie d'un livre imprimé à Bologne en 1518 :

## PRIVILEGIUM

*Hunc Libellum cum subiecti figura Vice Legati etiam edicto : ne quis alius usquam locorum, censura potius depravatae lectionis : quam centum aureorum poena : in biennium imprimere audeat. Patris consulto cautum est.*

*Impressum BONONIAE per BENEDICTUM HECTORIS Anno Domini MDXVIII, Quarto Kal. Augusti.*

Le *libellus* en question ne traite de la ponctuation que jusqu'au f<sup>o</sup> 15 r<sup>o</sup>; viennent ensuite divers chapitres : *De origine et causa signorum* ; *De verbo principali et secundario* ; *De tribus formis orationis* ; *De orationis affectibus*.

Que cet opuscule soit bien la source de Tory, c'est ce qu'atteste à suffisance la liste des signes de ponctuation, qui se lit du f<sup>o</sup> vi verso au folio vii r<sup>o</sup> :

*Suspensium /*  
*Geminum punctum .*  
*Comma ·*  
*Colon :*  
*Periodus.*  
*Interrogativum ?*  
*Responsivum ¶*  
*Admirativum !*  
*Parenthesis ( )*  
*Semipunctum ↘*  
*Hypopliroma ∩*

Le nombre des signes (11), leurs appellations sont les mêmes chez Orobius et chez Tory, ce qui garantit que celui-là est la source de celui-ci, mais l'ordre est différent, l'érudit français, épris d'ordre logique, ayant voulu rapprocher *semipunctum* des deux autres *punctum*. On ne voit pas, par contre, pourquoi il a reporté aussi après ce dernier terme cet étrange *hypopliroma* dont voici l'explication, qui figure au f<sup>o</sup> 14 recto et verso :

*Supplet quod Graeci uocant ὑποπλήρωμα orationis partis quae breuiaturam recipiat; punctum est appositum breuiandae dictionis causa nuper repertum*

*adscribitur braeuatiuum punctum in forma apostrophæ sed infra lineam parum deductum simili exemplo.*

L'hypopliroma, que Tory traduit par *point crochu*, semble être l'origine de notre apostrophe et toute l'énumération permet d'apercevoir le grand travail de ponctuation, inspiré des Grecs de la basse époque, auquel se sont livrés les grammairiens et imprimeurs humanistes de la Renaissance et dont nous avons bénéficié.

Qui est maintenant cet Orobius auquel nous devons en partie en reporter le mérite? Une autre obligeante communication de mon collègue de Turin, F. Neri m'a fait constater qu'il s'agissait d'un *lecteur* ou professeur de Rhétorique et de Poésie de l'Université de Bologne où il enseigna de 1513-1514 à 1526-1527 avec interruption de 1519 à 1525. Il n'y a pas lieu de penser que ce soit son traité de 1518, qui, désapprouvé, ait mis dans sa carrière ce *punctum suspensivum*. Les dates de son enseignement permettent en tout cas de supposer que, lors de son second voyage en 1516, Tory a pu l'entendre, bien qu'il n'en fasse pas expressément mention, comme pour Jean-Baptiste le Pitoyable. Dallari dans *I rotuli dei lettori dello studio Bolognese* (Bologne, 1889), au t. II, p. 18<sup>1</sup>, le cite en effet comme collègue de ce dernier pour l'enseignement de la rhétorique, de la poésie et de la grammaire.

Reste à savoir quels sont ses lieu et date de naissance et de décès, ce qu'on ne pourra connaître que s'il est établi qu'Orobius est un nom véritable dont la forme italienne serait Orobio et non pas quelque pseudonyme représentant par exemple une traduction grecque (ὄροβος, ers ou vesce noire, espèce de lentille) de quelque *ervo*, *veggiolo* ou *lente* ou bien un nom d'origine, car il y a à l'est du lac de Garde des Alpes *orobiennes*. Reste aussi à retrouver, ce à quoi je ne suis point parvenu encore, même à Bologne, un exemplaire du rarissime opuscule de son *Libellus de Ratione Punctorum* (Bologne, 1518), dont nous ne possédons à la Nationale que la copie manuscrite et qui paraît avoir, dans l'histoire de la ponctuation moderne, un certain mérite<sup>2</sup>.

Gustave COHEN,

Professeur à la Sorbonne.

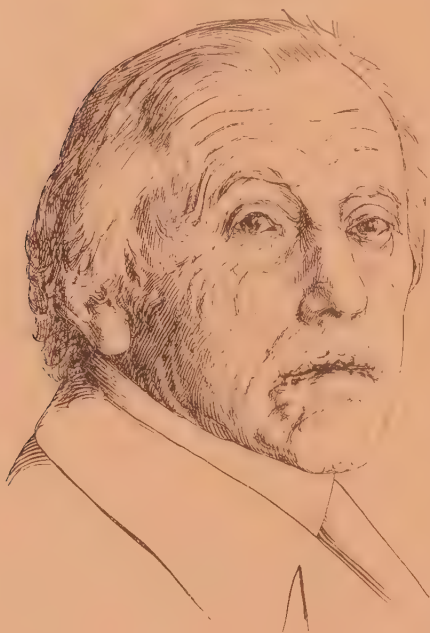
1. Voir aux années 1513-14, 1514-15 (p. 9) ; 1515-16 (p. 12) ; 1516-17 (p. 14) ; 1517-18 (p. 18) ; 1518-19 (p. 22) ; 1525-26 (p. 4) ; 1526-27 (p. 49).

2. Orobius n'est pas mentionné dans : Guido ZACCAGRINI, *Storia dello studio di Bologna durante il Rinascimento*, Genève, Olschki, 1930, in-8°.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

### ULRICH DE WILAMOWITZ-MOELLENDORF.

Dans ses *Mémoires*, aussi amusants qu'inexactes, le prince de Bülow (t. IV, p. 39 de la traduction française) énumère Ulrich de Wilamowitz parmi



le nombre restreint de *Junker* ou hobereaux qui ont rendu des services distingués à l'Allemagne. Ce grand helléniste était, en effet, un *Junker* ; il ne faut pas l'oublier en le lisant, car lui-même ne l'oubliait jamais. C'était pourtant affaire d'attitude plutôt que d'opinion, car s'il détestait le parlementarisme et l'*ochlocratie*, il n'était ni piétiste, ni militariste, ni polonophobe : il avait seulement un goût inné de la domination, qui se traduisait à l'occasion par de l'insolence ; il se conduisait envers ses collègues et le prochain plus *centurionaliter* que *civiliter*, comme l'a bien dit Zielinski (*De Androm.*, 1928, p. 36). C'est ce qui creusait comme un fossé, malgré leur situation également éminente dans la science de leur temps, entre lui et son beau-père Théodore Mommsen, qui était foncièrement démocrate, antibismarkien et se délectait de la radicale *Tante Voss* (*Vossische Zeitung*)<sup>1</sup>. Un jour, ve-

nant de lire un brillant article de Wilamowitz, j'eus l'imprudence de dire à Mommsen : « Je crois que vous avez donné à votre gendre un peu de votre esprit. » Il me répondit, en me lançant un de ses regards perçants : « Non, *Móssié*, je ne lui ai donné que ma fille. » Ce mariage eut lieu en 1878 et fut heureux.

Wilamowitz était né en décembre 1848 à Markowitz (Posen) ; il vit le

1. Aux chercheurs d'énigmes historiques à résoudre, je signale la page 174 des *Erinnerungen* de Wilamowitz. Il s'y vante, à mots couverts, d'avoir gardé pour lui de graves propos que lui aurait tenus Mommsen malade en 1874. Faut-il en rendre responsable Dionysos ? On sortait d'un festin bien arrosé.



jour avant terme, sans le secours d'une sage-femme, dans un pays polonais en pleine révolte contre la Prusse. Son père, Arnold von Wilamowitz-Moellendorf, était seigneur de Markowitz et chevalier de l'ordre de Saint-Jean. Le jeune Ulrich fit son éducation au collège de Schulpforta, vieille *Fürstenschule* aristocratique remontant à 1543. De là il passa à l'Université de Bonn, où il fut élève de Ritschl et d'Otto Jahn; à propos de ce dernier, il eut une vive querelle avec Nietzsche, qui avait parlé sans respect de ce grand savant. Wilamowitz lui répondit par un pamphlet mordant qu'il ne regretta pas, car la *Geburt der Tragödie* avait exaspéré ses instincts de jeune philologue formé à bonne école. Faut-il croire, avec Zielinski, qu'il s'irrita d'une supériorité qu'il ressentait comme une offense<sup>1</sup> ? J'en doute fort. Il passa de Bonn à l'Université de Berlin, puis servit dans la guerre de 1870. C'est alors qu'un principal de collège qui l'hébergeait lui fit comprendre, a-t-il raconté, les beautés de Racine, lettre close pour la plupart des Allemands. Ensuite, pendant deux ans, il fit des voyages archéologiques en Italie et en Grèce. A son retour, il fut appelé à l'Université de Greifswald (1876), puis à celle de Goettingen (1883). C'est seulement en 1897 que, Kirchhoff ayant pris sa retraite, il devint professeur à l'Université de Berlin, où ses qualités comme ses défauts lui valurent un immense succès; il eut, à certains moments, jusqu'à 3.000 auditeurs, accourus de tous les points de l'horizon. « Je me souviens, dit l'un d'eux, d'un *auditorium* plus qu'encombré, où avaient aussi pris place des professeurs des Facultés de théologie et de droit; tout ce monde écoutait avec émotion le récit de la mort de Socrate, que Wilamowitz, malgré sa voix un peu dure, déroulait avec d'exquises modulations. » Le seul philologue à qui sa longévité permit d'entendre à la fois Boeckh et Wilamowitz, l'helléniste américain Gildersleeve, disait que l'enseignement du premier était *impérial*, celui du second *impérieux*. Cela cadre assez avec l'appréciation plutôt sévère de Zielinski (*loc. cit.*, p. 36) : « *Aut ad vaticinia ascendere solet, aut ad convicia descendere.* »

Membre ou correspondant d'un grand nombre d'Académies, Wilamowitz était particulièrement apprécié en Angleterre où, jusqu'en 1914, on lui soumettait en épreuves les publications papyrologiques de Grenfell et Hunt. A l'âge de quatre-vingts ans, il publia un volume de souvenirs (*Errinerungen*, 1929), dont il fut fait aussitôt une traduction anglaise. C'est un ouvrage précieux par les détails qu'il donne sur ses maîtres et collègues, mais où malices et méchancetés ne manquent pas. On voit en tête un beau portrait de l'énergique vieillard. Il est mort le 25 septembre 1931 (voir le *Times* du 26, avec biographie bien informée).

Le caractère dominant de la philologie de Wilamowitz — éditeur, commentateur et traducteur en vers ou en prose de textes grecs — est sa personnalité<sup>2</sup>. Ses livres et articles n'ont rien de froid, rien qui sente la compilation. Ayant lu presque tous les textes grecs classiques la plume à la main, comme l'atteste son *Griechisches Lesebuch* — anthologie de toute la littérature grecque, même technique — il réagissait à cette lecture tant

1. *In Nietzscheanum de tragœdia librum, cujus vrlutibus facultates suas superari sentiebat, acerrime invecus est* (*De Androm.*, p. 39). Sur cette querelle mémorable, voir Andler, *Nietzsche*, t. III, p. 83, et les *Errinerungen* de Wilamowitz, p. 129.

2. *Personalitatis nimius cultor* (Zielinski, p. 36).

par des corrections et explications souvent *palmaires* que par des idées nouvelles, des rapprochements inattendus qui lui venaient en foule, sur l'histoire littéraire, politique et sociale de l'antiquité et de son temps. Une fréquentation assidue des originaux lui avait rendu présents tous les anciens dont nous savons quelque chose. « Ah! si vous l'aviez connu! » disait Ingres de Raphaël; Wilamowitz en eût dit autant d'Euripide. Il avait une mémoire prodigieuse, en particulier pour les langues; on le vit, à soixante-dix-huit ans, apprendre le norvégien. Même ses œuvres de vulgarisation, d'un style facile et piquant, débordent de vues personnelles. Suivant plusieurs de ses enthousiastes élèves, il avait *découvert* à nouveau Euripide; Homère, les Tragiques, les Lyriques, les Bucoliques, les poètes alexandrins, Platon, Aristote, lui furent tous, mais inégalement, redevables. Il ne s'aventura pas dans la forêt byzantine; mais, directeur ou surveillant du recueil des papyrus de Berlin, de celui des Pères de l'Église, du *Corpus* des inscriptions grecques (après Koehler), il sut mettre en valeur de longs textes de basse époque comme de minces fragments classiques, avec une érudition ingénieuse et toujours avide de nouveautés. Aux défauts qu'il tenait de son caractère hautain (quoique bienveillant à l'occasion) et de ses origines, s'ajouta souvent une extrême témérité d'*emendatio* et d'*interpretatio*. L'avenir séparera dans son œuvre le bon grain de l'ivraie, mais je crois que le bon grain cubera bien davantage et que l'admiration des glaneurs futurs ne manquera jamais à ce puissant moissonneur<sup>1</sup>.

S. R.

## GEORGE FOOT MOORE

Professeur à Harvard, ce grand savant, né en 1851, est mort au mois d'août 1931, à l'âge de quatre-vingts ans; il passait pour le doyen des critiques bibliques. Il débuta en 1895 par un commentaire du livre des Juges, suivi d'une série d'excellents articles dans l'*Encyclopaedia biblica* d'Oxford.

1. Les œuvres de Wilamowitz ayant eu presque toutes plusieurs éditions, je classe ici les principales par sujets, sans indiquer de millésimes : I. *Griechisches Lesebuch*; *Griechische Literaturgeschichte*; *Staat und Gesellschaft der Griechen*. — II. *Griechische Verskunst*; *De versu Phalaeco*; *Homerische Untersuchungen*; *Homer und die Ilias*; *die Heimkehr des Odysseus*. — III. *Textgeschichte der Griech. Lyriker*; *Sappho und Simonides*; *Timotheos*; *Pindaros*; *Das Schiedsgericht* (Ménandre). — IV. *Callimachi hymni et epigrammata*; *Hellenistische Dichtung*; *Isylos von Epidauros*; *Poetarum graecorum fragmenta*; *Textgeschichte der Griech. Bukoliker*; *Bucolici graeci*. — V. *Einleitung in die attische Tragödie*; *Griechische Tragiker übersetzt*; *Aeschyli tragoediae*; *Analecta Euripidea*; *Eurip. Herakles*; *Eurip. Hippolytos*; *Eurip. Ion*. — VI. *Platon*; *Arist. und Athen*; *Arist. Politik* (avec Kaibel); *Cyrene*. — VII. *Die Religion der Griechen* (le tome II sous presse). — Il y a beaucoup d'importants travaux de lui dans la volumineuse collection des *Philologische Untersuchungen* qu'il dirigea avec Kiessling (depuis 1879) et dans l'*Hermes* (en particulier ses *Lesefruechte*). Ses discours et conférences ont été réunis en 1901, 1917 et 1925. Correspondant de l'Académie des Inscriptions, il en fut exclu en 1911 comme ayant signé le Manifeste des 93; il s'en vengea en 1915 en prononçant à Berlin un discours (*Rektorsrede*) injurieux pour la France. Mais faut-il tenir rigueur aux savants, *Iliacos intra muros et extra*, de tout ce qu'ils ont dit ou écrit en ces années-là? Wilamowitz perdit un fils à la guerre; une de ses filles a épousé un savant épigraphiste, Hiller von Gaertringen. — On ne lui a jamais dédié de *Festschrift*, parce qu'il n'a pas cessé de protester contre l'*Unfuß der Festschriften*. Là-dessus et sur autre chose, nous étions bien d'accord. Je possède de lui quelques lettres intéressantes, mais ne l'ai jamais vu.

De 1913 à 1919, il publia en deux volumes une *History of Religions* qui jouit d'une réputation méritée. Son dernier ouvrage, sur le judaïsme des premiers siècles de notre ère (1927), est remarquable par la connaissance qu'il atteste de la littérature talmudique<sup>1</sup>; G. F. Moore avait appris l'hébreu et l'araméen; il écrivait d'ailleurs avec élégance et clarté (*Times*, 10 août 1931).

S. R.

### CLIFFORD HERSCHEL MOORE.

Professeur de latin et doyen de la Faculté des arts et sciences à Harvard, Clifford Herschel Moore est mort au mois de septembre 1931, à l'âge de soixante-cinq ans. C'était un excellent humaniste, qui prit aussi un grand intérêt à l'histoire des religions. On lui doit une étude sur Firmicus Maternus (1897), des éditions des *Odes* et *Épodes* d'Horace, des *Histoires* de Tacite (coll. Loeb), un livre sur la pensée religieuse des Grecs (1916), un autre sur les idées païennes concernant l'immortalité (1918), etc. On vantait aussi ses talents d'administrateur et d'éducateur (*Times*, 8 sept. 1931).

S. R.

### PAUL BÆSWILLWALD

Inspecteur général des monuments historiques comme son père, Paul Bæswillwald, né en 1844, est mort au mois de juillet 1931. Son nom reste attaché à beaucoup de monuments restaurés avec intelligence, sous la direction ou l'inspiration de Viollet-le-Duc : les cathédrales de Bourges, du Mans, de Périgueux, le palais de Jacques Cœur à Bourges, etc. Son autorité en ces matières était telle que le gouvernement norvégien le nomma président de la Commission internationale pour la restauration de la cathédrale de Trondhjem<sup>2</sup>.

X.

### Hommage à Henry Charles Lea.

Ce grand historien et parfait honnête homme (cf. *Rev. arch.*, 1909, II, p. 461) a enfin reçu, dans sa patrie pennsylvanienne, l'hommage dû à son savoir et à ses vertus (Edw. Sculley Bradley, *Henry Charles Lea, A biography*, Philadelphie, University Press, 1931; in-8, 391 pages, avec planches). Une des planches reproduit en couleurs une page du manuscrit sur vélin contenant le formulaire du pénitencier papal du début du xiv<sup>e</sup> siècle que Lea tenait d'un libraire de Berlin et dont il fit l'objet d'un ouvrage devenu très rare : *A Formulary of the Papal Penitentiary*, 1892. L'auteur de la biographie a largement puisé dans la correspondance de Lea, conservée à l'Université de Pennsylvanie. En général, on peut se fier à lui; mais où a-t-il pu lire ou entendre dire qu'en 1901, date de la publication de la traduction faite par moi de *l'Inquisition au moyen âge*, j'étais « ministre français de l'Instruction publique<sup>3</sup> »? La bourde est un peu forte.

S. R.

1. On a rendu compte de ce livre dans la *Rev. arch.*, 1927, II, p. 328.

2. Voir *Débats*, 4 août 1931.

3. It was made by the distinguished scholar S. R., who was then French Minister of Public Instruction (p. 269).

### Curtius et Schliemann.

Le nom du premier manque à l'index des *Mémoires du prince de Bülow* (trad. franç., 1931, t. IV) et le second y est estropié; mais il est question de l'un et l'autre à la page 290. Le passage est à retenir, car Bülow n'avait aucun intérêt ici à ne pas rapporter fidèlement ce qu'il avait entendu :

« En ce même été 1877 je me rendis à Olympie avec deux savants. Le plus jeune, comte Hermann de Solms-Laubach, était professeur adjoint de botanique à l'université de Strasbourg. L'autre était le professeur Ernest Curtius, alors âgé de soixante-quatre ans..., archéologue célèbre et très aimable homme. Une seule chose me choquait chez lui : la perpétuelle critique qu'il faisait de Schliemann, qui, après avoir opéré avec succès depuis 1870 des fouilles à Troie, commençait maintenant à chercher à Mycènes les traces de ces Atrides que poursuivait la fatalité. Je trouvai pénible qu'un savant comme Curtius traitât de bousilleur et de charlatan un idéaliste comme Schliemann, peut-être un peu naïf, en effet, mais plein de zèle pour la science et d'enthousiasme pour l'antiquité. Il n'était pas besoin d'être diplomate pour voir qu'il était jaloux de son concurrent en matière de fouilles. »

Ce dernier trait est injurieux pour l'homme excellent qu'était Curtius. Mais aujourd'hui que la fragilité de l'œuvre de Schliemann est clairement établie, il n'est pas sans intérêt de savoir comment ce chercheur de trésors était jugé, en 1877, par un grand savant de son pays.

S. R.

### Une thèse sur l'origine de l'art.

Le professeur Emm. Lœwy a fait une communication à ce sujet à l'Académie de Vienne et en a publié un résumé très bref dans la Revue allemande tri-mensuelle intitulée *Forschungen und Fortschritte* (Berlin, 1<sup>er</sup> juin 1931). Cette thèse hardie se formule ainsi : « Même les formes de l'ornement géométrique sont des stylisations linéaires de simples images prophylactiques, que nous trouvons aussi figurées au naturel sous la forme d'yeux, de serpents, etc. » A quoi il faut évidemment ajouter le type de la femme nue, si répandu depuis l'époque quaternaire et dont on a cru déjà reconnaître des aspects stylisés. Le résumé donné par M. Lœwy est trop court pour qu'on apprécie la valeur de sa thèse, mais il n'est pas sans intérêt de la signaler.

S. R.

### L'art baroque.

Empruntons quelques lignes dignes d'être retenues à un article de M. J.-L. Vaudoyer (*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> sept. 1931, p. 172) :

« Bien qu'il ait atteint son apogée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'art baroque (dont un des signes est la profusion) n'est pas, comme on le croit souvent, un art d'époque. Presque chaque style, dans l'histoire de l'art, a sa période baroque. Le flamboyant est le baroque du gothique; la Renaissance a son baroque au château de Chambord; le baroque grec est dans la seconde



Pergame et le baroque de notre xix<sup>e</sup> siècle, qui commence assez convenablement au Grand Opéra, finit piteusement aux stations de fonte du Métro <sup>1</sup>, »

X

### Genava (tome IX, 1931).

Le neuvième volume de ce beau recueil (Genève, Albert Kundig) contient, entre autres mémoires, deux remarquables essais, copieusement illustrés, de M. W. Deonna : 1<sup>o</sup> *Sculptures antiques de Genève, musée et collections privées*. Notez une tête archaïsante de marbre, originaire d'Égypte, où trois rangs de boucles s'étagent sur le front comme des « coquilles d'escargots »; M. Deonna a étudié ce motif depuis l'archaïsme jusqu'au style archaïsant. Dans le même essai, renseignements nouveaux sur les antiquités de la collection Campana à Genève; 2<sup>o</sup> *Le quadrigé dans le dessin et le relief grecs et romains*. « L'art grec représente de bonne heure le quadrigé... Plusieurs solutions s'offrent quand il s'agit de le tracer sur une surface plane. On peut le montrer de dos, de face, de profil complet ou oblique, c'est-à-dire en raccourci. On peut même, dans une seule image, combiner les éléments de face, de profil, de trois-quarts. L'art grec a connu presque toutes ces variantes, non pas, il est vrai, dès les débuts, et, suivant les temps, il en a préféré certaines. Ce sont ces divers schémas que nous voulons examiner » (p. 125). Ce programme a été rempli par M. Deonna, malgré la grande dispersion des matériaux, avec l'érudition patiente et ingénieuse qu'on lui connaît. Ce sont des pages à ne pas oublier; l'illustration n'est pas moins précieuse que le texte.

S. R.

### La douzième série des Einzelaufnahmen.

Annonçons avec plaisir cette douzième série d'une grande œuvre, dirigée aujourd'hui par MM. P. Arndt et G. Lippold (Munich, Bruckmann, 1931). Elle comprend les photographies 3301-3600 et concerne les collections suivantes : Oslo, vente Lepke à Berlin, Giessen, Fulda, Carlsruhe, Larissa, Volo, Halmyros, Florence (Giardino Boboli, Casa Buonarrotti, Palazzo Vecchio, Bargello, Opera del Duomo, Museo Stibbert), Stroganoff (autrefois à Rome) Rome (villa Albani). Les notices sont de différents collaborateurs, H. P. L'Orange, P. Arndt, G. Lippold, Marg. Bieber, Fr. Muthmann, Fr. Stählin, J. Sieveking; quelques-unes sont de véritables dissertations en raccourci. Inutile d'ajouter qu'un bon nombre des marbres ainsi figurés et décrits n'avaient pas encore été mentionnés dans la « littérature » archéologique. La bibliographie de chaque sculpture a été établie avec le soin habituel. Signalons particulièrement (nos 3318, 3319) une tête en marbre d'Oslo, malheureusement retravaillée, qui offre une analogie frappante avec le type de J.-C. connu tant par des sarcophages que par la statuette du Musée des Thermes (n<sup>o</sup> 1180).

S. R.

### Le Répertoire de la statuaire.

Les tomes I et II de cet ouvrage s'étant de nouveau trouvés épuisés, le premier et la première moitié du second ont été réimprimés *anastatiquement*

1. Lire aussi (p. 174 et suiv.), dans le même article, ce qui concerne les admirables triptyques de Nuno Gonçalves.

au début de 1931; à l'automne de cette année, la seconde moitié du tome second a été rééditée, avec un appendice de 4 pages se rapportant à la première partie. Le *Répertoire* est donc de nouveau complet en 8 volumes formant six tomes, au prix total de 190 francs.

On profite de l'occasion pour annoncer que les exemplaires restants du *Recueil de têtes antiques idéales ou idéalisées* ont été reliés en chagrin rouge, avec tranches dorées, et sont en vente, à la même librairie (Leroux), au prix de 180 francs, soit 36 francs *or*.

A.

### Un portrait d'Ankhsenpaaten.

C'était l'épouse de Tutankhamen et la fille d'Akhenaten, fondateur de Tell el Amarna. Dans les dernières fouilles anglaises pratiquées sur ce point, on croit avoir découvert son portrait, qui a été exposé à Londres par l'Egypt Exploration Society (*Times*, 8 septembre 1931). Ce portrait de jeune fille, sur un petit morceau de calcaire, est considéré comme un chef-d'œuvre de peinture réaliste. A la même Exposition, on a montré, entre autres choses intéressantes, les trouvailles faites à Armant par M. Myers dans le Bucheum (sépulture du taureau divin Buchis) et dans les Baquaria (mausolée des mères des Buchis).

X.

### Poterie mégalithique et trépanation.

Un intéressant article à ce sujet, par M. J. E. Forssander, a paru dans les *Meddelanden* du Musée historique de l'Université de Lund (1931). Il en ressort que la céramique très ornée, à destination funéraire, était contemporaine d'une céramique primitive très simple, où l'on trouve seulement des traits parallèles et de petites cupules. Cette dernière est celle des fonds de cabane, c'est-à-dire des habitations. Les formes typiques des vases ornés et non (ou peu) ornés sont les mêmes, sauf que les vases des mégalithes ont souvent des couvercles qui manquent aux autres. L'origine commune est la céramique de l'époque d'Erteböll.

La même livraison contient un mémoire, par M. Otto Rydbeck, sur la trépanation crânienne en Scanie il y a 3.000 ans. On a déjà cité des amulettes crâniennes (trépanation posthume) en forme de coupes; deux fragments de crânes de la même forme ont été exhumés en 1930 en Scanie, dans une station néolithique. L'usage de « coupes crâniennes » pour des fins magiques est encore attesté pendant l'âge du fer suédois. Quant à la trépanation chirurgicale, c'était une opération courante et sans danger, qui suppose, chez les patients, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde, une remarquable insensibilité à la douleur, ainsi qu'une résistance extraordinaire aux causes d'infection.

S. R.

### La Rhodésie préhistorique.

L'expédition archéologique de 1929, dont le but essentiel a été l'exploration de la caverne à parois peintes de Bambata, au sud de Bulawayo, a donné des résultats très importants pour le préhistorique européen en ses rapports avec, le préhistorique africain (cf. Leslie Armstrong, *J. Anthropol. Inst.*, 1931

p. 239 sq.). Pour la première fois dans l'Afrique du Sud, nous avons là une succession stratifiée de cultures depuis l'acheuléen jusqu'au tardenoisien (dit *Wilton culture*). Cette succession est toute pareille à celle qu'on observe en Europe. La caverne de Bambata a été longtemps occupée par l'homme moustérien; puis arriva l'*homo sapiens* et ces deux races cohabitèrent sans se mêler. Il y a lieu de croire que l'*homo sapiens* développa sa civilisation — le capsien — dans le Sahara et que le desséchement progressif de cette vaste région l'obligea à émigrer vers le Nord en Europe, vers le Sud-Est en Rhodésie et au delà. Là il trouva des hommes de civilisation moustérienne, de physique néanderthaloïde, et finit par exercer sa domination sur ceux-ci. La ressemblance entre la civilisation microlithique dite de Wilton, celle qui est répandue sur l'est et le nord de l'Afrique et celle dite tardenoisienne en Europe, impliquerait également un mouvement de migration à partir d'un centre nord-africain.

X.

### Les livres de Josué et des Juges.

M. le professeur Garstang vient de publier à Londres un ouvrage considérable à ce sujet, intitulé « Les fondements de l'histoire biblique » (cf. *Times*, 8 sept. 1931). Il a pris pour textes le Jahviste et l'Élohiste, omettant les additions du rédacteur sacerdotal. M. Garstang place l'invasion de Canaan par Josué sous le règne d'Amenhotep III (1411-1375), et la période des Juges aux années 1375-1090. L'invasion des Hébreux coïncide avec la décadence du pouvoir de l'Égypte en Syrie et en Palestine; les Hébreux bibliques et les Habiru des tablettes d'Amarna sont presque sûrement identiques. Toutes les villes mentionnées dans les textes bibliques les plus anciens ont fleuri pendant l'âge du bronze, tandis que les autres sont contemporaines de l'âge du fer, qui débute vers 1200. De nombreuses cités cananéennes de l'époque de Josué sont celles que connaissent les documents égyptiens de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (1580-1350). Les places prises et détruites par Josué datent, d'après les résultats des fouilles, de 1400 environ. A Jéricho, les murs se sont écroulés vers le dehors et les assaillants purent s'appuyer sur leurs débris pour entrer dans la ville.

X.

### A Cnossos.

Après avoir découvert, à Cnossos, le temple-tombeau des prêtres-rois de ce lieu, Sir Arthur Evans a trouvé la riche demeure du prêtre chargé de la garde du temple-tombeau. Cette demeure offre elle-même un caractère religieux; on y voit un autel des sacrifices et une salle réservée aux actes rituels du culte. Le même article (*Times*, 27 juillet 1931) annonce la découverte d'une pierre gravée de stéatite noire où se voit la tête barbue d'un homme qui ouvre la bouche très grande pour chanter et produit d'abord l'effet d'une caricature.

S. R.

### Part aux Philistins !

Les historiens ont fait la part trop belle aux Phéniciens, dit M. A. R. Burn

(*Minoans, Philistines, Greeks*, Londres, Kegan Paul, 1931) et ont été injustes pour les Philistins. L'archéologie a commencé à réhabiliter ce petit peuple actif et entreprenant, diffamé par quelque plaisantin d'une Université médiévale qui a trouvé des oreilles trop complaisantes. Fugitifs de quelque empire disloqué de l'âge du bronze, ils surent exceller dans la fabrication des armes de fer et en usèrent pour prendre pied en Canaan. Les guerres philistines firent d'Israël une nation; vaincus, les Philistins ne furent pas exterminés, mais absorbés, et exercèrent une grande influence, même en matière de culte, sur le peuple élu. Il est curieux de constater que l'épopée hébraïque, telle que nous la révèlent les livres des Juges et de Samuel, a des affinités avec l'épopée homérique; l'une et l'autre peuvent être de source minoenne. Les Philistins sont au premier rang de ces «peuples de la mer» qui portèrent la civilisation minoenne aux quatre coins de la Méditerranée. C'est d'eux que Tyr et Sidon apprirent l'art des navigations lointaines<sup>1</sup>. D'autres sortirent du cercle de l'Égée et fondèrent de nouveaux états à l'ouest, Shardana et Turscha; même Rome — témoin les *ancilia* — dut quelque chose aux émigrants de l'Égée<sup>2</sup>.

S. R.

### Bouzygès.

Ce héros attique, ancêtre des Bouzygides, passait pour l'inventeur de la charrue traînée par des bœufs. M. David Robinson reconnaît avec vraisemblance son image sur la peinture d'un cratère découvert, dit-on, près de Vari en Attique, et du même style que le cratère de Naples avec représentation d'Héphaestos (Beazley, *Attische Vasenmaler*, p. 415, 478). La scène comprend trois personnages: Bouzygès barbu, conduisant la charrue traînée par deux jeunes taureaux; le vieux Boutès ou Cécrops à barbe blanche; Athéna Polias, appuyée sur sa lance, devant un olivier. Un graffiti se traduit: «Dioklès, du deme d'Halae, de la tribu Cecropia.» Dioklès désigne le possesseur du vase ou celui du défunt dont il contenait les cendres. Ce vase, exhumé en morceaux, réparé et restauré sobrement, a récemment été acquis par M. David Robinson, professeur à l'Université John Hopkin à Baltimore. C'est la première représentation connue de Bouzygès<sup>3</sup>.

S. R.

### Fouilles à Lesbos.

Au cours des fouilles de l'École anglaise d'Athènes dans les couches préhistoriques de Thermi à Lesbos, on a découvert une idole en terre cuite avec tête humaine pourvue d'oreilles d'animal. Dans un autre site de l'île, Antissa, on a recueilli de la poterie mycénienne, des vases minyens gris et des tessons de vieux *bucchero*. Les fouilles sont dirigées par Miss Winifred Lamb (*Times*, 11 août 1931).

X.

1. La thalassocratie phénicienne aurait duré de 1065 à 790 (témoignage rectifié de Castor de Rhodes), et non de 835 à la même date.

2. *Times Lit. Suppl.*, 1931, p. 596.

3. *American Journal of Archaeology*, 1931, p. 152, avec phot., p. 153-4.



### Une tête colossale d'Athéna découverte à Athènes.

Une grande tête en marbre d'Athéna casquée (haut 0 m. 75) a été découverte en creusant les fondations d'une maison sur le flanc sud du Pnyx. C'est une copie romaine d'après un bronze qui fait penser à Céphissodote (cf. l'Athéna de Naples, *Têtes*, pl. 95), peut-être d'après l'A. Soteira (Paus., I, 13). Elle a été transportée au Musée (*Times*, 2 octobre 1931.) Une bonne photographie de ce magnifique morceau a paru dans le même journal (7 octobre); nous en donnons un dessin.

S. R.

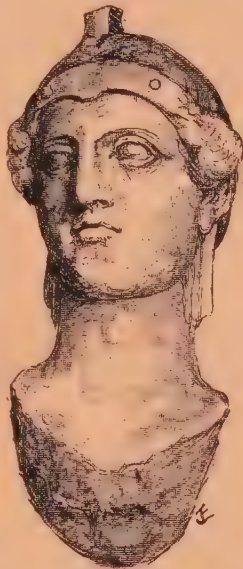
### L'expédition Ernst von Sieglin.

De cette grande entreprise de fouilles à Alexandrie, dirigée d'abord par Th. Schreiber, cet excellent archéologue, mort en 1908, n'a pu publier que le premier volume. Le tome II, dû à MM. R. Pagenstecher ( $\dagger$ ), Carl Watzinger et Joseph Vogt, comprend quatre parties : Peinture et plastique (2 fascicules); Terres cuites, vases de terre et d'argile, os sculptés. A cet ensemble se rattache un travail de R. Pagenstecher sur la nécropole explorée. Le tout a fini de paraître en 1931 (sauf un fascicule annoncé de M. S. Lœschke sur les lampes), à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de l'Université de Tubingen et coûte à peu près 565 marks, soit 3.400 francs. Les éditeurs sont Giesecke et Devrient à Leipzig. Combien de bibliothèques pourront faire le sacrifice nécessaire pour posséder cet ouvrage au complet? Les objets découverts, qui sont nombreux et importants, ont été répartis, après la mort du mécène Sieglin, entre les Musées de Dresde, Stuttgart et Tubingue.

S. R.

### La nécropole de Tschékalowitz (Bohême).

Un cimetière germanique de 71 tombes a été fouillé en partie, au profit du Musée archéologique de Prague (v<sup>e</sup>-viii<sup>e</sup> siècle). Bien que la plupart des tombes eussent été anciennement violées, on a pu y faire une récolte assez abondante d'armes, d'outils, de vases et d'objets de parure. La sépulture la plus importante était celle d'un cavalier. Une tombe de femme a donné un collier de verrerie avec monnaie d'or romaine du v<sup>e</sup> siècle, deux broches d'argent doré en forme de S, une paire de ciseaux, un peigne et un vase ayant contenu de la nourriture aux pieds de la morte. Tous les tombeaux renfermaient, soit des vases avec aliments, soit des quartiers de viande dont les os subsistaient, soit (plus rarement) des œufs. Dans les sépultures de guerriers, on trouve, outre leurs armes, un peigne, un briquet, des vases, le tout destiné au voyage d'outre-tombe. Deux crânes de femmes étaient artificiellement déformés, d'après une coutume qui n'est pas germanique. A



d'autres égards, le caractère des objets est analogue à celui des nécropoles germaniques de Thuringe (*Prager Tagblatt*, 8 sept. 1931).

S. R.

### Fouilles à Minorque.

Dans une partie peu fréquentée de l'île, une délégation du Musée de Cambridge a découvert un ossuaire mégalithique, en forme de bateau la quille en haut, contenant beaucoup d'ossements en désordre (ensevelissements secondaires), des morceaux de poterie et des ornements de cuivre et de bronze, lesquels paraissent n'être que de petites copies d'objets d'usage, destinées au culte des morts. Une notice à ce sujet sera lue au congrès de la *British Association* (*Times*, 9 sept. 1931).

S. R.

### Les fouilles sous-marines de Chersonnèse.

Les Grecs ont distingué deux villes de Chersonnèse, l'ancienne et la nouvelle (non loin de Sébastopol). L'ancienne fut recouverte, à la suite d'un séisme, par la mer. L'Académie des Sciences de Leningrad en a fait l'exploration sous-marine à l'aide de plongeurs et d'appareils appropriés, sous la direction de M. Griniewitch. On a constaté l'existence, près du phare de la Cherson actuelle, de murs, de 20 tours et des restes d'une ville en forme de fer à cheval; on y a reconnu une acropole (?), des rues, des canalisations. Au témoignage des inscriptions et des poteries, cette ville subsista du iv<sup>e</sup> au ii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Pour la première fois, on a pu tirer des films de cette exploration sous-marine; l'appareil était protégé contre l'eau par une enveloppe de caoutchouc et avait vue sur le dehors par un œil de verre (*Neue Freie Presse*, 22 sept. 1931).

X

### La belle Hélène à Mistra.

Dans le second *Faust* « qu'un bachelier admire », Hélène est dans la Morée féodale, non loin de Sparte, où elle s'unit à un seigneur franc. Comment Goethe connaissait-il la « francocratie grecque », puisque la *Chronique de Morée*, traduite par Buchon en 1825, manquait à la bibliothèque de Weimar? Un savant hongrois, J. Moravczik, vient de trouver la solution du problème; M. Grégoire l'expose et s'y rallie<sup>1</sup>. Goethe a dû connaître indirectement — il s'intéressait à l'indépendance hellénique — la chronique en langue vulgaire attribuée à Dorothée de Monembasie, dont on énumère 19 éditions. Le fondateur de Mistra, d'après ce texte, épousa une princesse Anne « très belle et très gracieuse, comme une seconde Hélène de Ménélas ». Nous y voilà! « Et Goethe, comme tous les poètes, était grand dissimulateur d'emprunts », conclut philosophiquement M. Grégoire.

S. R.

### La sculpture funéraire à Tarente.

Les Tarentins sculptaient en ronde bosse des statues des défunts, n'en travaillaient pas le revers et les appliquaient aux parois des *hérôa*, temples

1. Henri Grégoire, *Une source byzantine du second Faust* (*Rev. de l'Univ. de Bruxelles*, t. XXXVI, n° 2), Bruxelles, 1931.

de leurs morts. Ils donnaient la même destination à des reliefs. Parmi ces sculptures, il y a un petit nombre de chefs-d'œuvre, reflets à peine atténués des plus beaux morceaux de Praxitèle et de Scopas. La tête de femme publiée en tête de la planche XXI du présent mémoire de M. Wuilleumier<sup>1</sup> mérite de devenir célèbre. Il est dommage que les Tarentins, faute de marbre, aient dû travailler dans le calcaire, matière vile.

S. R.

### L'Académie américaine de Rome.

Le tome IX (1931) des *Mémoires* de cette savante compagnie, illustré avec le luxe habituel, ne le cède pas en intérêt aux précédents. Voici la liste des travaux qu'on y trouve : F. W. Shipley, *Chronologie des édifices romains de César à Auguste*, travail important (*Rev.*, 1931, I, p. 209); H. A. Sanders, *Certificats de naissance et autres papyrus latins de Chicago*; R. T. Ohl, *Inscriptions conservées à l'Acad. américaine de Rome* (y compris des textes dits de Palestrine et reconnus faux); G. P. Stevens, *La volute du chapiteau du temple d'Athéna à Priène*; H. F. Pfeiffer, *Le théâtre et la bibliothèque romains de Dougga*, étude et restauration; Anne Fitz Gerald, *Guariento di Arpo*, avec catalogue raisonné de l'œuvre de ce peintre padouan. La fronsépice est une élévation restaurée de la scène du théâtre de Dougga.

S. R.

### A Alésia en 1931.

La *Société des Sciences historiques de Semur*, au mois d'août 1931, a visité en corps Alésia (voir l'article de M. J. Aynard dans les *Débats* du 19 août 1931).

Nos lecteurs savent qu'il n'y eut à Alésia ni dolmen ni basilique chrétienne des premiers siècles. Il est donc affligeant de voir se perpétuer ces graves erreurs. Je cite le compte rendu :

« M. Toutain croit avoir trouvé, dans un monument mégalithique, utilisé plus tard comme lieu de culte..., la preuve d'une continuité plus émouvante encore, celle de la préhistoire à l'histoire, de l'époque mégalithique à la période d'occupation celtique, puis à la conquête romaine... L'étude des squelettes trouvés dans la basilique chrétienne des premiers siècles prouve qu'à cette époque Alise était habitée par des Celtes et des Burgondes. Un seul squelette, sur 171, présente les caractères de la race italique. »

La fin du compte rendu est plus intéressante, car il s'agit d'une conférence de M. Vendryès, celtisant de la bonne école et qui ne cherche pas à flatter le *profanum vulgus* en exagérant les vertus du celtisme :

« Les Gaulois étaient un peuple non organisé. Ils ignoraient volontaire-

---

1. P. Wuilleumier, *La sculpture funéraire de Tarente*, Paris, Florange, 1930 (extrait d'*Aréthuse*, 1930, avec 3 planches). Voici une hypothèse intéressante : « On peut se demander si, après avoir recueilli et transformé l'esprit de la sculpture athénienne, après avoir inspiré les céramistes apuliens, Tarente n'a pas contribué, avec l'Etrurie, à former la symbolique des sarcophages romain; la route religieuse et artistique d'Athènes à Rome passe par Tarente. » Ça et là, dans ce bon mémoire, il y a abus (mais c'est la mode actuelle) de symbolisme. — Je m'étonne que l'auteur (p. 15) suspecte l'authenticité du beau relief tarentin du *Metropolitan Museum* de New-York; il faudrait motiver cette suspicion, qui est chose grave.

ment l'usage de l'écriture pour tout texte suivi; l'enseignement des druides restait oral. Aussi leur pensée a péri, et, les Gaulois s'étant fait battre par les Romains, malgré leur immense supériorité numérique, les caractéristiques des Celtes de Gaule nous sont mal connues. Un demi-siècle après la chute d'Alise, la Gaule était province romaine, la langue celtique en voie de disparition rapide, le pays se romanisait tout en restant celto-germanique par la race. Les Gaulois avaient montré tout au moins leur faculté d'assimilation et d'adaptation. Sans doute, c'était une civilisation inférieure qui disparaissait devant une civilisation supérieure, mais c'est cette petite goutte de sang gaulois qui nous reste qui a fait l'originalité de notre race, à tort appelée latine. Les « peuples latins » sont tous d'origine différente et ont développé en des sens bien différents cette civilisation romaine et chrétienne qui est venue transformer la vie si primitive des Celtes d'Alise, un des berceaux de notre race, lieu sacré non pas tant par le souvenir d'une mort que par celui d'une naissance. »

Il y aurait à dire sur la race « celto-germanique » et sur le « sang gaulois », expressions qui, pour peu qu'on les presse, sont vides de sens. Mais l'opinion, même résumée, d'un savant considérable mérite d'être recueillie ici.

S. R.

### Une œuvre nouvelle de Favorin d'Arles.

Un nouveau volume des *Studi e Testi* (n° 53), publiés par la Bibliothèque Vaticane, ne peut manquer d'être accueilli en France avec un intérêt particulier puisqu'il nous apporte une œuvre inconnue de Favorin d'Arles, le célèbre rhéteur et philosophe de l'époque d'Hadrien. On avait conjecturé que deux pauvres opuscules qui nous sont parvenus avec les discours de Dion Chrysostome, le *Κορινθαίος* et le *Περὶ Τύχης*, appartenaient en réalité au sophiste gaulois et la découverte qui vient d'être faite confirme cette attribution; mais le traité retrouvé, dont nous ne possédions que quelques lignes conservées par Stobée, touche de beaucoup plus près à la vie de son auteur, puisqu'il a été composé à l'occasion de son exil, et portait probablement pour titre : *Περὶ φυγῆς*. L'empereur Hadrien, fait que nous ignorions, condamna Favorin à la relégation dans l'île de Chios. Pour un motif inconnu, le philosophe fut éloigné de Rome, comme avant lui Sénèque, comme Musonius Rufus, comme Dion, et il n'y rentra qu'après l'avènement d'Antonin le Pieux. Il y vécut dès lors respecté et honoré jusqu'à sa mort.

La dissertation *Περὶ φυγῆς*, à laquelle peu de chose, semble-t-il, manque de l'exorde, comme de la conclusion, a été conservée par un papyrus égyptien acquis pour la Bibliothèque Vaticane sur la cassette du Souverain Pontife. Il a été admirablement déchiffré, restitué et annoté par MM. Morsa et Vitelli, auxquels Mgr Mercati a prêté sa collaboration. Le recto du *volumen* porte un inventaire des biens fonciers des villages de la Marmarique. Vers l'année 215, un amateur de beau langage transcrivit au verso l'opuscule de Favorin en une onciale assez régulière, dont il subsiste à peu près vingt-cinq colonnes.

Cette œuvrette développe un thème que les rhéteurs ont souvent traité et qu'on pourrait définir « la consolation philosophique de l'exilé ». Favorin distingue, comme effets du bannissement, trois maux essentiels et entreprend de démontrer que ceux-ci n'en sont pas.

Le premier est la privation de la patrie. Mais tous les voyageurs — et le



conférencier nomade en était un grand — ne quittent-ils pas leurs foyers? Souffrira-t-on si l'on est éloigné des temples et des autels de son pays? Non, car les dieux sont omniprésents. Regrettera-t-on d'abandonner les tombes de ses ancêtres? Si les âmes périssent avec le corps, elles ne sont nulle part; si elles survivent, elles sont partout. Nous sommes plus attachés aux lieux où nous demeurons qu'à ceux où demeuraient nos aïeux. Le genre humain ne forme qu'une race, qu'éclaire partout le même soleil et, seul des animaux, l'homme a divisé la terre en domaines particuliers.

La deuxième des peines qu'inflige, dit-on, l'exil est la séparation avec ses parents et ses amis. Mais ceux-ci ne sont point immobiles comme les temples et les tombeaux. S'ils tiennent vraiment à nous, ne viendront-ils pas nous visiter?

« Le feu — je traduis ici littéralement quelques lignes pour donner une idée de la manière de l'écrivain, — le feu a la propriété d'éprouver l'or et l'argent, la tempête montre quels vaisseaux sont navigables et les vicissitudes de la fortune apprennent quels sont les amis. Si un homme paraît heureux, chacun veut être lié avec lui; l'un d'un côté, l'autre de l'autre, tous accourent vers lui; ni les portes ne sont capables de s'opposer, ni la pudeur de faire obstacle à leurs prévenances. Tant que nous avons le vent en poupe, comme dit le proverbe, tous nous sommes de bons marins, et dans cette similitude faire une distinction est difficile. En effet, la flatterie offre un caractère d'insigne fourberie qui s'étudie à imiter la vraie amitié. Mais quand les orages de la fortune s'abattent sur nous, alors les faux amis, légers et fardés, le souffle du vent les emporte et les épargille comme les fétus d'un tas de paille, et un petit nombre de vrais amis reste comme les grains de blé. »

L'exil enfin est pénible, assure-t-on, parce qu'il nous prive des dignités et des charges? Mais celles-ci n'appartiennent-elles pas à ces choses indifférentes, « étrangères », dont on se passe aisément? Les honneurs sont pleins d'instabilité et de vanité, ils ne dépendent pas de notre volonté, et seuls importent les biens spirituels, qui sont toujours en notre pouvoir. — Après avoir présenté ces considérations tirées de la philosophie vulgaire, Favorin terminait en empruntant aux stoïciens un éloge de la vraie liberté, qui est celle du sage.

Tel est le squelette du discours, et celui-ci paraît ainsi ne contenir que des lieux communs de la prédication philosophique, mais ce résumé sec et bref a dû écarter ce qui nous frappe le plus en lisant cette rhétorique : la profusion d'exemples mythologiques et d'anecdotes historiques dont elle est agrémentée, la foule des citations de poètes qui l'émaillent. Le petit écrit apparaît dans notre sommaire dépouillé aussi des grâces un peu mièvres d'un langage mélodieux, qui ne sont pas toutes dépourvues de charme malgré leur afféterie. Il semble douteux que ce genre d'éloquence puisse éveiller aujourd'hui la même admiration que chez les contemporains de l'empereur Hadrien.

Mais sans doute il paraîtra surprenant qu'un Arlésien ait su s'approprier

---

1. Un certain nombre de ces citations et de ces anecdotes sont nouvelles. Ainsi, Favorin raconte que chez les « Ethiopiens » d'Orient, si le roi veut honorer un de ses sujets, il lui donne un de ses pagnes (ζώνη). Tant que le favori le porte, chacun l'entoure d'hommages. Si le roi lui reprend ce vêtement, personne ne le salue plus. — Oracle rendu à un Mégarien (Lampon ?), XXII. 35. — Fragments nouveaux d'Alcée (IX, 5), d'Euripide (II, 43), de Méandre (XXIII, 28). — Poètes inconnus (VII, 44; IX, 26; XI, 5). — Proverbes (XV, 21 et suiv.).

si parfaitement les finesses de la sophistique grecque, les subtilités stylistiques des atticistes ses maîtres. Le Celte, virtuose de la parole, qui joignait à cette maîtrise verbale une grande érudition, conçue à la manière de son temps, excita, on le sait, l'enthousiasme d'Aulu-Gelle qui le connut après son retour à Rome. Il disait de lui-même, selon Philostrate, que sa destinée offrait trois paradoxes : Gaulois, il s'était hellénisé; impuissant, on l'avait condamné pour adultère et, après un différend avec un empereur, il vivait encore.

(*Journal des Savants*.)

Franz CUMONT.

### Un char romain.

Un char bien conservé de l'époque impériale a récemment été exhumé à Pompéi (long. 1 m. 80). C'est le premier exemplaire de ce genre, connu par des reliefs et des peintures. Une des roues avait été découverte il y a quelque temps dans la maison dite de Ménandre (*Times*, 3 oct. 1931).

X.

### La fibule d'or de Molsheim (Hesse rhénane).

Ce chef-d'œuvre de l'art burgonde du VII<sup>e</sup> siècle, acquis par le musée de Darmstadt, a été trouvé auprès d'une tombe pillée où il avait probablement été égaré par les voleurs. Au centre est un camée romain du I<sup>er</sup> siècle représentant une tête de Méduse, comme dans la célèbre fibule burgonde de Charnay, aujourd'hui (grâce à Émile Molinier) au Musée de Saint-Germain; mais la broche octogonale de Molsheim est supérieure à la nôtre par l'excellence du granulé qui la couvre et le cercle de perles authentiques qui forme cadre autour du camée. Deux intéressantes notices ont été consacrées à cet objet de premier ordre par MM. H. Amberger et H. Zeiss (*Germania*, 1<sup>er</sup> juillet 1931).

S. R.

### A Verulamium.

Un groupe d'archéologues et d'étudiants, fouillant à Verulamium, ont découvert la porte septentrionale de la ville romaine et de grands thermes ornés de mosaïques. Parmi les trouvailles isolées, on signale des vases rouges à reliefs, un pot romain avec l'inscription BIBE, des hipposandales (sur les routes), des broches émaillées, des fragments de verres *millefiori* (*Times*, 12 sept. 1931).

X.

### L'arc de triomphe de Verulamium.

À la fin de septembre 1931, parlant à la réunion de la *British Association*, le docteur R. E. Mortimer Wheales a annoncé qu'un arc de triomphe avait été découvert à Verulamium (Saint-Albans), le plus médiocre de toute l'Europe au point de vue de l'art, mais le seul qu'on ait trouvé jusqu'à présent en Angleterre (*Times*, 28 sept. 1931).

X.

### Découvertes à Colchester.

Après avoir exploré, en 1930, les faubourgs romains de Colchester, le comité chargé des fouilles a eu la bonne fortune, en août 1931, de retrouver le premier camp romain établi sur la hauteur par l'empereur Claude, au cours de sa campagne britannique. Le fossé de circonvallation protégeait de grandes constructions en bois, notamment les casernes légionnaires. C'est là que Claude, après la prise de Camulodunum, fut salué *imperator* (été de 43). L'armée y hiverna et y resta peut-être quelques années, jusqu'à la fondation du Camulodunum romain vers 50. La poterie recueillie est la même qu'à Richborough, lieu de débarquement des troupes romaines. La plupart des monnaies sont à l'effigie de Claude; les fibules ont le type rhénan, comme on pouvait le prévoir, car les légions chargées de la guerre de Bretagne furent prises parmi celles qui gardaient le Rhin. La colline où ont été faites ces trouvailles paraît n'avoir été occupée de nouveau que par l'armée du Parlement, lors du siège de Colchester en 1648; on y a recueilli, en effet, un casque de cavalerie de ce temps-là (*Times*, 22 sept. 1931).

S. R.

### Toits romains en ardoise.

En fouillant une villa romaine à Magor Farm en Cornouaille, datée par des monnaies de Claude II, on a trouvé quatre lourds disques parfaitement circulaires, taillés dans l'ardoise, de 6 et demi à 8 pouces de diamètre, qui servaient à composer les toitures dans une région où il fallait être « clos et couvert » (*Times*, 30 sept. 1931).

X.

### Inscriptions romaines d'Utrecht.

En décembre 1929, il a été découvert dans des fouilles, au Domplein d'Utrecht, cinq fragments d'inscriptions dont deux sont publiés en photogravure par C. W. Vollgraff, *Romeinsche Inscripties uit Utrecht* (Amsterdam, 1930, in-8; 22 p. et 3 pl. extrait du t. LXX, série B, n° 5 des *Mededeelingen* de l'Académie royale des sciences).

Au premier coup d'œil, on ne distingue sur ces pierres qu'un enchevêtrement inextricable de lignes irrégulières, ne ressemblant à aucune écriture connue. Un examen plus attentif révèle la présence de huit lignes de lettres latines (pl. I-II) et de quatre lignes (pl. III), recouvertes, semble-t-il, d'une multitude de traits parasites qui rendent à peu près illisible l'écriture primitive.

Avec une louable patience, M. Vollgraff s'est efforcé de déchiffrer ces textes et les résultats auxquels il croit être arrivé sont des plus surprenants.

Le texte en quatre lignes nous paraît présenter à peu près les lettres suivantes, la pierre étant incomplète à gauche.

. . . . . VALVSD . . . . . BAND .  
 . . . . . DDECAP . C . DOP . . . .  
 . . . . . QVAMD . . ETERCMAVTS  
 . . . . . T~C . . . . . E . . . . .

M. Vollgraff en tire la lecture suivante, qui ne sera pas sans étonner les épigraphistes :

1. [Vota Erc]ouleo Macusa[n]o, Baldruo, Lobbono solverunt Decuriones .....  
*Borvoboendoae vota solverunt animo libentes.*
2. deo Bataborum, deo aequiti, genio sancto Albiobolae Bataborum coloniae.  
*B[on]o Bataborum decreto decurionum coloniae Albaniana posuit deo  
Lobbono colonia Albaniana Bataborum.*
3. coloniae Albiobolae Bataborum monumentum deo Bataborum Lobbono  
*faciendum curaverunt et Ercouleo Macusano vota libentes solverunt.*
4. coloniae votum libentes animo solverunt. Colo[ni] Albiobolae Bataborum  
*deo Ercouleo, Lobbono, deo Albiobolae Bataborum coloniae pia vota solverunt  
libentes animis.*

A la ligne 3, où nous ne voyons que seize lettres environ, M. Vollgraff, à force de déchiffrer des ligatures et monogrammes, en lit soixante et une (COLO. ALBIOBOLAE BA. MONYM. D. BBA. LOBBO. F. CNT. ET ERECOVL. MACV-SANO VOOT. LBB. SOL) dont il a tiré la lecture ci-dessus reproduite.

Il est évident que tout ceci ne rappelle que de très loin et les méthodes d'abréviation et les sigles en usage dans l'épigraphie romaine normale, notamment dans les autres inscriptions des Bataves réunies au tome XIII du *Corpus*.

Pour faire admettre ses lectures et les mentions inattendues d'Albiobola, de Lobbonus, d'Ercouleus Macusanus et de Borvoboendoa, sans parler du Baldruus scandinave, M. Vollgraff devra d'abord établir que tous les traits gravés sur ces pierres sont contemporains, alors que les photographies donnent l'impression d'un véritable palimpseste. Il lui faudra ensuite établir l'âge de ces inscriptions dont la partie la plus ancienne, à nos yeux, pourrait bien être médiévale. Il se verra enfin obligé de nous fournir quelques parallèles à ces ligatures et abréviations pour le moins insolites et à ces formules dont nous cherchons vainement ailleurs les équivalents. A moins que, ce qui n'est pas impossible, M. Vollgraff n'ait été la victime d'une mystification ?

Seymour DE RICCI.

### Les mosaïques de Sainte-Sophie <sup>1</sup>.

Le gouvernement turc a autorisé l'Institut byzantin des États-Unis, fondé il y a trois ans, à entreprendre le nettoyage, l'étude et la réparation de la décoration intérieure de Sainte-Sophie, en particulier des mosaïques. Celles-ci, recouvertes d'un épais badigeon, ont été partiellement mises à découvert en 1847, lors des travaux de restauration ordonnés par le sultan Abdul Mejid, sous la direction de l'architecte italien Fossati. A cette époque, Salzenberg profita des échafaudages pour dessiner médiocrement une partie des mosaïques. La révélation prochaine de cet ensemble par la photographie sera un événement dans l'histoire de l'art byzantin.

S. R.

1. Voir *Times*, 30 juillet 1931.



**Le Musée d'Extrême-Orient à Stockholm.**

Le n° 2 du Bulletin des *Ostasiatiska Samlingarna* (Stockholm, 1930; in-4°, 237 pages et 41 planches) contient les mémoires suivants, en anglais et en français : B. Karlgren, *Some fecundity symbols in ancient China* ; O. Janse, *Épées anciennes trouvées en Chine et Antiquités chinoises d'un caractère hallstattien* ; O. Karlberg, *Notes on the Archaeology of China* ; J. G. Andersson, *The tenth anniversary of the Swedish China Research committee*. On voit l'essor qu'ont pris en Suède, grâce à un illustre patronage, les études, autrefois si négligées, d'archéologie chinoise. A chaque pas, on est frappé des parallélismes qui se révèlent entre cette archéologie, ou du moins ses produits les plus anciens, et ceux de l'Europe; je renvoie, par exemple, à ce que dit M. Karlgren sur les traces gravées de pieds, tant en Chine que sur les rochers du Bohuslan (p. 52). Il a certainement existé, dès l'époque néolithique, des relations entre la Chine et l'Occident (p. 177).

S. R.

**Le Bulletin des Musées de Barcelone.**

Ce n'est pas assez, semble-t-il, qu'il paraisse dans le monde dix fois plus de périodiques d'art qu'il ne faudrait et qu'on en lance sans cesse de nouveaux; il s'y ajoute une nuée de *Bulletins de Musées*, à tel point qu'il est devenu impossible de les connaître tous et d'en profiter. Depuis longtemps, je demande qu'un congrès de bibliothécaires cherche un remède à cette surproduction par la mise à l'index des publications superflues; mais c'est *vox clamantis in deserto*.

Voici le dernier nouveau-né, *Butlletí dels Museus d'art de Barcelona* (1-3, juin-août 1931). Papier excellent, illustrations parfaites, texte intéressant; mais pourquoi ne pas doter la péninsule d'une Revue unique rédigée en espagnol et en catalan, avec résumés en français ou en anglais?

La nouveauté la plus digne d'attention est peut-être le rétable de Poblet (xv<sup>e</sup> siècle), où il y a des figures admirables. Notons encore un beau plat émaillé du xvi<sup>e</sup> siècle, un rétable sculpté du xiv<sup>e</sup>, des peintures murales très importantes à l'abside de S. Miquel de Cruilles, des chapiteaux romans de l'église de Camarasa, etc. L'art moderne local tient naturellement une grande place dans ce recueil et y fait bonne figure.

S. R.

**Les origines du Musée de New-York.**

On vient de publier (*Times*, 21 août 1931) les lettres adressées à sa mère par un jeune officier de marine anglais qui visita New-York en mars 1825. Les lignes suivantes ont leur intérêt :

« Nous sommes allés au Musée et à l'Académie des Arts, où on a placé quelques bons moulages de statues venus d'Italie. Beaucoup d'entre elles sont défigurées par le vandalisme de gens qui, dans ce pays libre, exercent leurs talents en couvrant les plus beaux spécimens des arts de vers de mir-liton de leur façon. Rien ne montre mieux la dépravation du goût national que ce Musée. Les murs y sont couverts des plus affreuses croûtes sous l'appellation de « Nos victoires navales ». Dans une vitrine, il y a une collection des différentes espèces de singes, en l'attitude d'hommes qui se battent en duel,

qui jouent aux cartes, qui boivent, etc. Puis on trouve une grande et haute vitrine intitulée « L'œuvre en cire »; on y voit la Pythonisse d'Endor assise à côté de Daniel Lambert et du roi Saül. » De là au *Metropolitan Museum* actuel, c'est la distance de la *Casa Romuli* aux lambris dorés du Palatin.

S. R.

### Encore Roger van der Weyden et Campin.

Dans un important article du *Flambeau* (Bruxelles), à propos des deux volumes de M. Jules Destrée sur Roger (Bruxelles, 1930)<sup>1</sup>, M. Ed. Michel passe au crible de la critique les arguments allégués pour attribuer l'œuvre dite de Campin à Roger jeune et donne, une fois de plus, de bonnes raisons pour opposer le maître Campin à l'élève Roger. Chez Campin « les personnages auront toujours quelque chose de massif; ils seront conçus séparément, plantés sur le sol, solidement équarris et, partant, édifiés à coups de lignes verticales que viendront couper presque brutalement des obliques ». Au contraire, chez Roger, « les personnages ne sont plus dessinés isolément, mais enveloppés dans une arabesque générale, déterminant une composition accordée et savante, ordonnée comme une symphonie ». Ces contrastes révèlent deux tempéraments différents; on ne peut admettre « que Roger, d'abord réaliste et pesant, ayant exécuté des chefs-d'œuvre dans ce style (les panneaux de Francfort), ait subi plus tard une transformation complète et soit devenu le peintre de la composition musicale et balancée (*Descente de croix* et *Calvaire de Scheut* à l'Escorial) ». N'y a-t-il pas, dans l'histoire de l'art, d'exemples de pareilles transformations? C'est à étudier. Je me permets de citer ce que j'écrivais en 1918 (*Bull. du Comité des trav. historiques*, p. 88) : « C'est précisément son séjour à Ferrare en 1437-1438 qui peut avoir modifié le style de Rogier et éliminé les *vestigia ruris* que Henry Hymans notait chez le maître de Flémalle. » Je me suis, en effet, efforcé d'établir que le triptyque de Madrid, dont il ne subsiste que le portrait de H. de Werl et une sainte Barbe, a été peint à Ferrare en 1437 par Rogier. Personne ne s'est encore avisé, que je sache, de confirmer ou de contester cette hypothèse. Le dernier mot ne sera pas dit avant la découverte de nouveaux documents écrits.

S. R.

### La question de Campin.

En deux volumes in-folio, illustrés de phototypies de détail très utiles, M. Renders a repris la thèse de Firmenich-Richartz : le Rogelet de la Pasture, de Tournai, élève de R. Campin et reçu maître en 1432, qui n'est connu que par ce document, n'a rien à voir avec le grand Rogier, maître dès 1426, élève de Jean van Eyck. L'œuvre attribué à Campin, dit le maître de Flémalle, doit être rendu à Rogier. L'*Annonciation de Mérode* et la *Nativité* de Dijon sont des œuvres de jeunesse, vers 1430; la *Descente de Croix* de l'Escorial est de 1440 environ; les volets du Prado se placent dans l'intervalle. Les panneaux de Francfort seraient aussi antérieurs à 1440. Cette manière de voir comporte des difficultés sérieuses et sera fort discutée; M. Paul Fierens y a pourtant donné son adhésion (*Débats*, 10 août 1931).

S. R.

1. Justement loué à cause de ses belles planches, mais dont le texte est un peu faible. Une bonne monographie sur Rogier reste à écrire.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Fr. Matz.** *Katalog der Bibliothek des d. Arch. Instit. in Rom. Supplement I.* Berlin, W. de Gruyter, 1930; gr. in-8, 516 pages. — Tout archéologue s'est servi avec fruit du catalogue de la Bibliothèque de l'Institut allemand de Rome par Mau, ainsi que de la deuxième édition de cet ouvrage par Mercklin. Voici un premier supplément au tome I de la réédition, contenant la « littérature » de 1911 à 1925. Pour ne pas grossir à l'excès ce volume, la préhistoire n'y figure qu'autant qu'elle concerne l'Italie et la Grèce; ce qui regarde l'Égypte et l'Orient avant la période hellénique est exclu; les travaux sur l'art créto-mycénien sont réservés au volume suivant. Malgré ces suppressions ou ajournements, cette bibliographie choisie est énorme, presque décourageante. Le seul index donné, qui est topographique, remplit 41 pages sur deux colonnes; il est d'ailleurs extrêmement précieux. Par exemple, sous la rubrique *Ensérune*, on est renvoyé à quatre notices des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* où il a été question de ces fouilles, de 1916 à 1920. Les périodiques ont été dépouillés avec grand soin et l'on n'a pas noté seulement les tirages à part. Évidemment, les spécialistes signaleront des lacunes (par ex. celle de *Pro Nervia*, qui fait tort aux deux articles sur Bavaï); le service rendu n'en est pas moins de premier ordre et ne peut être trop hautement reconnu. S. R.

**S. Reinach.** *Amalthée. Mélanges d'archéologie et d'histoire. Tome II.* Paris, Leroux, oct. 1931; gr. in-8, 516 pages, avec 146 gravures. — Ce troisième volume contient 41 mémoires dont voici les titres abrégés : *Origine de la Souveraineté*; *Glozel*; *découverte de l'âge de la pierre en Égypte*; *Jablanica*; *Crète avant l'histoire*; *premières fouilles de Phaestos*; *Vaphio*; *peinture mycénienne*; *témoignages antiques sur l'écriture mycénienne*; *monument oublié de l'art mycénien*; *sarcophages de Clazomène*; *Candaule et Camblès*; *Gordion*; *indice mammaire*; *dessin d'après l'antique à l'Ambroisienne*; *Corinne*; *Ganymède d'après Praxitèle*; *Hermaphrodite de Ruscino*; *stèle de Nisyros*; *type féminin de Lysippe*; *statuette d'Alexandre*; *deux nouvelles images d'Alexandre*; *Apelles et le cheval d'Alexandre*; *une statue de Bellérophon*; *Datames*; *attaque de Delphes par les Gaulois*; *les « Controverses morales »*; *deux passages de Lucain*; *bronzes de Nêmi*; *bustes du prétendu Vitellius*; *le prix du blé dans l'édit de Dioclétien*; *la question byzantine en 1903*; *histoire de l'archéologie de la Gaule*; *volcans de la France centrale au V<sup>e</sup> siècle*; *fouilles d'Alesia*; *frises d'Orange*; *colonne historiée de Mayence*; *groupe d'enfants de Vienne*; *le Mont Désiré*; *le puits du Gévaudan*; *la communauté juive d'Athribis*. Suivent un index et une table des matières développée. Tous les mémoires réimprimés ont été corrigés; plusieurs ont été complétés par des notes. Papier et tirage des illustrations laissent également à désirer, en raison, sans doute, de la difficulté des temps. A.

**F. N. Pryce.** *Catalogue of Sculpture of the British Museum. Vol. I, part. 2. Cypriote and Etruscan.* Londres et Oxford, 1931; gr. in-8, 261 pages, avec 6 planches et très nombreuses figures — L'intérêt de ce volume est d'autant plus vif qu'il enregistre, figure et décrit nombre de sculptures encore inédites et qui n'avaient pas été cataloguées. Les séries chypriotes et étrusques du British Museum sont d'une grande richesse; il y avait là de véritables découvertes à faire, dont M. Pryce a eu l'honneur, mais au prix d'un travail rude et prolongé. Désormais à côté du *Handbook* de Myres et du catalogue du Musée de Chypre, ce volume sera indispensable à ceux qui s'occuperont de l'art grossier, mais abondant et varié, de la grande île; ce sont surtout les têtes archaïques qui retiendront l'attention, mais il y a aussi de beaux portraits de l'époque romaine qui descendent jusqu'au début du second siècle. Les bas-reliefs sont relativement rares; l'archer nu de Salamis, avec une inscription chypriote encore mal lue, doit être particulièrement signalé (p. 140). La sculpture funéraire étrusque n'est pas moins bien représentée, en particulier les reliefs d'urnes. En tête de l'une et l'autre section du catalogue, il y a une notice développée qui, après avoir relaté la formation de la collection, en précise les caractères et les divisions. Je cite quelques lignes très justes (p. 148) : « La sculpture étrusque en pierre ressemble à celle de Chypre en tant que reflet de l'art grec, et parce que sa production massive répond à des besoins locaux; mais, à Chypre, l'art est un hommage à une divinité tandis qu'en Étrurie il est tout funéraire. A la différence de la sculpture chypriote, celle de l'Étrurie n'est pas une imitation sans vie d'une mode étrangère; elle développe librement ses propres formes et, bien que suivant la succession des styles grecs, présente, dans son évolution, des traits qui lui sont particuliers. »

S. R.

**D. Volter.** *Les inscriptions de Glozel.* Strasbourg, Heitz, 1931; in-8, 54 pages, avec 3 planches. — *Perseverare diabolicum...* Le savant hébraïsant a déjà publié, en allemand, un volume où, interprétant les inscriptions de Glozel par l'hébreu, il aboutissait naturellement à des traductions plus que téméraires (voir *Rev. arch.*, 1930, I, p. 197). Profondément ignorant de l'archéologie préhistorique, il persiste ici à prétendre que le gisement de Glozel appartient à une époque relativement récente — l'âge du fer — et que les inscriptions ont « pour auteurs des Sémites, très probablement des Hébreux immigrés dans les parages de Glozel ». S'il se trouve sur maints objets des dessins représentant des rennes, c'est que leurs auteurs ont apposé les inscriptions à titre explicatif à l'époque où ils les ont recueillis! Voici la traduction d'une tablette : « La peau est ensevelie. Raillerie est une cause pour le juge. Le lieu de pâturage est clôturé. Quiconque donne quelque chose à un pécheur commet un péché. Le gouverneur est clément. » *Ganz toll*, aurait dit Bœckh.

S. R.

**J. Sundwall.** *Die Entstehung des phönikischen Alphabets und die kretische Schrift.* Abo Akademi, 1931; in-8, 10 pages et un tableau. — L'auteur de l'article *Kretische Schrift* dans le lexique d'Ebert — singulière compilation où il n'y a même pas d'article sur Glozel, alors qu'on en lit un dans l'*Encycl. Britannica* — tire parti, dans la présente brochure, des découvertes récentes



de Byblos, de Mallia, de Ras-Shamra, etc. Sa conclusion n'est pas trop encourageante. « L'origine et le développement de l'alphabet sont choses encore obscures et reconnaissables seulement dans leurs contours les plus généraux. Ras-Shamra et le Sinaï montrent que la recherche d'une écriture simple et consonantique était comme dans l'air, vers 1500, chez les Sémites occidentaux. Bissing, traitant des hiéroglyphes hittites, a déjà exprimé la même idée. Le problème a été résolu au plus tôt en Phénicie au xiv<sup>e</sup> siècle, en raison des nécessités commerciales. »

Voici donc encore une brochure sur l'origine de notre alphabet où les cinq cents et quelques inscriptions linéaires d'Alvao, de Glozel, de Selsteh, de Roumanie, toutes infiniment antérieures à 1500, sont considérées comme inexistantes. *Melius est deridere inscitiam quam deplere.*

S. R.

**L. S. Leakey.** *The stone age cultures of Kenya colony.* Cambridge, University Press, 1931; gr. in-8, x-288 pages, avec 31 planches et 41 figures. — Ce très intéressant volume, touchant aux relations les plus anciennes des civilisations de l'Europe avec celles de l'Afrique, ne peut être annoncé ici que trop sommairement. J'en extrais pourtant une page importante (242) qui mérite de rester présente aux archéologues s'occupant de préhistoire. « M. Vignard trouve, dans la phase finale de son sébilien, où il voit un dérivé du moustérien tardif, un grand nombre des soi-disant burins tardenoisien qu'il appelle des *mèches à percer*. Il les considère comme des outils si spécialisés que leur occurrence dans les industries microlithiques de régions très éloignées ne peut être due qu'au rayonnement de ces industries d'un centre unique. Il cite à ce propos l'abbé Breuil : « Cette forme est beaucoup trop spéciale et, en apparence, trop insignifiante pour que la répartition puisse être due à un phénomène de convergence. Il faut donc admettre que l'une au moins des industries tardenoisien, qui s'étend du Sahara central à l'Écosse, indique pour sa répartition un mouvement migrateur. » L'auteur anglais n'est pas du tout de cet avis. L'occurrence du tardenoisien dans des industries qui comprennent toujours de petites lames pointues à encoches s'explique fort bien s'il y a là des outils brisés, des déchets, non des outils complets. Les burins tardenoisien, bien que peu communs, se rencontrent aussi dans l'aurignacien supérieur du Kenya et il serait absurde de les regarder comme dérivant du sébilien supérieur. Loin d'être des outils, ils résultent de certaines techniques en usage. » Cette manière de voir mérite certainement d'être discutée, bien qu'on ne puisse considérer des outils minuscules, mais bien retouchés, comme des déchets. *L'époque tardenoisienne* acceptée comme telle par G. de Mortillet d'abord, réclame un contrôle critique nouveau avant de prendre une place définitive dans la succession des phases de la préhistoire « du Sahara central à l'Écosse<sup>1</sup> ».

S. R.

---

1. Voici un spécimen des témérités de l'auteur, acquis à la théorie des invasions (p. 237) : « La culture aurignacienne moyenne et le rameau de la race de l'*homo sapiens*, qui l'introduisit en Europe, venaient d'Asie, alors que les porteurs de l'aurignacien inférieur arrivèrent en Europe de l'Afrique du Nord. » Que diable allaient-ils faire dans ces galères, que d'ailleurs ils ne possédaient pas ?

**E. L. Sutenik et L. A. Mayer.** *The third wall of Jerusalem.* Londres, Milford, 1931; in-4, 72 pages, avec 10 planches et 45 figures dans le texte. — La découverte, due au hasard, d'une énorme pierre taillée a permis aux auteurs, moyennant une campagne de fouilles, de déblayer environ 500 mètres du troisième mur de Jérusalem, courant au nord de la ville dans la direction ouest-est. Des Byzantins, puis les Arabes fondèrent des habitations sur les restes de ce mur. On a relevé sur son tracé les fondations de quatre tours et d'une porte. Quoique construit surtout en très grandes pierres, ce rempart a dû l'être assez rapidement; il y a des marques d'un travail précipité. Or, Josèphe (*Guerre*, V, 9, 2) parle des murs construits à différentes époques au nord de Jérusalem, en particulier de celui d'Agrippa I (40-44), qui fut achevé par la population de la ville peu après le début des hostilités en 66. On peut lire, sur cette enceinte, un article du P. Vincent dans la *Revue biblique* de 1927-1928, qui n'admet pas que ce mur soit celui d'Agrippa, mais l'attribue à l'époque de Bar-Kochba. Les auteurs essayent de réfuter cette manière de voir. — Au cours des fouilles, on a trouvé quelques fragments de mosaïques et deux inscriptions funéraires, l'une en latin, l'autre en grec. Publication assurément utile, mais d'un luxe superflu.

S. R.

**D. M. Robinson.** *Excavations at Olynthus. III. The Coins.* Baltimore et Londres (H. Milford), 1931; gr. in-8, 129 pages, avec 28 planches. — Ce n'est pas le moindre mérite des explorateurs américains d'Olynthe d'avoir recueilli chaque pièce de monnaie, en indiquant avec exactitude le quartier où elle a été découverte. Pareille chose n'avait encore été faite qu'à Priène. Le nettoyage chimique de ces monnaies a permis de les déchiffrer en très grande partie, au nombre de 1052 sur 1187. La masse des pièces est antérieure à 348, date de la destruction de la ville par Philippe II; postérieurement à cette date, on n'a trouvé que 5 pièces grecques, plus quelques byzantines et vénitiennes, qui témoignent d'un établissement médiocre au moyen âge sur l'emplacement d'une partie de la cité. Cela seul suffirait à rendre plausible l'identité du site exploré avec celui d'Olynthe, ce qui a pourtant été contesté. Il y a cinq types nouveaux, un de Sermyle, un de Potidée, un d'Apollonie, un d'Aphytis, un d'Atrax. La distribution géographique des pièces indique la nature des relations commerciales d'Olynthe, tournées surtout vers les îles, la Macédoine, la Thessalie et la Thrace; on a constaté non sans surprise qu'il y a seulement trois monnaies d'Athènes contre 647 de Chalcis, 47 de Potidée, 34 d'Amphipolis. Aucune monnaie d'or n'a été exhumée, mais celles d'argent sont abondantes (85) et l'on a trouvé deux « trésors », l'un de six tétradrachmes de Terone et un de Sermyle, l'autre de 34 petites drachmes d'argent et un tétradrachme des rois de Macédoine et des Chalcidiens, antérieurs à 379. Il y a 15 monnaies royales d'argent de Macédoine, 10 de Perdicas II, 1 d'Archelaüs, 3 d'Amyntas III, 1 de Philippe II. L'introduction, le catalogue et les planches témoignent également du plus grand soin; ce volume est vraiment un modèle de ce que peut être là, où la main-d'œuvre ne manque pas, où les fouilleurs sont en nombre, l'exploration numismatique d'un site ancien.

S. R.

**D. M. Robinson.** *Excavations at Olynthus. IV. The terra-cottas.* Londres, Milford, 1931; in-4, 105 pages et 63 planches. — Deux circonstances ajoutent un intérêt de premier ordre aux nombreuses terres-cuites trouvées dans les fouilles d'Olynthe en 1928. D'abord, puisqu'on connaît avec certitude la date de la destruction de la ville, elles sont toutes antérieures à 348 avant J.-C. et l'on est bien surpris de devoir dater si haut des figurines qu'on aurait jugées hellénistiques<sup>1</sup>. Puis, ces objets ont tous été découverts dans des ruines de maisons ou des dépôts de temples : ils ne sont pas funéraires, bien qu'ils pussent le devenir par le seul fait de l'emploi dans le culte des morts. Olynthe devait posséder ses propres fabriques, vu le nombre de moules qu'on y a exhumés, et ces moules ressemblent parfois d'une manière frappante à ceux de Béotie, d'Attique, de Sicile. Commerce ou contrefaçon ? Peut-être l'un ou l'autre. Des spécimens archaïques, non les moins bons, remontent au VI<sup>e</sup> siècle; il y en a d'admirables du style de Phidias. Bref, ce volume, avec son illustration si abondante, est très important tant pour l'archéologie que pour l'art; on ne s'occupera plus de la coroplastie hellénique sans y recourir.

S. R.

**O. Bronner.** *Corinth, IV, 2. Terra cotta lamps.* Harvard et Londres (Milford); in-4<sup>o</sup>, 340 pages, avec 33 planches et 210 figures. — C'est la première fois, je crois, qu'on publie avec un commentaire détaillé plus de 1.500 lampes et fragments de lampes grecs de même provenance. Ceux-ci sont dus aux fouilles américaines de Corinthe (1896-1928); bien d'autres, qui n'ont pu trouver place ici, ont été exhumés en 1929. L'éditeur a distingué 37 types, qui ont servi de base à son classement; naturellement, il a fait grand usage de l'ouvrage capital de S. Lœschke, *Lampen aus Vindonissa*, mais, à bien des égards, le matériel dont il disposait était plus riche et plus varié, comprenant un grand nombre de spécimens de fabrication hellénique et pourvus d'inscriptions grecques. L'évolution de la technique et des types, aujourd'hui suffisamment connue, permet d'utiliser les lampes, presque au même titre que les monnaies, pour dater des couches archéologiques. Tout cela et bien d'autres choses, équivalent d'un traité bien à jour sur les lampes grecques et romaines, fait le sujet de la remarquable préface. Parmi les reliefs figurés sur les lampes d'époque romaine, un des plus curieux, signé de Gaius, reproduit le type d'Aphrodite se mirant dans son bouclier, connu par des monnaies corinthiennes; une autre lampe est décorée d'une Artémis chasserresse qui est certainement, elle aussi, copiée d'une statue, peut-être celle qu'a mentionnée Pausanias (II, 3, 5). Vu le peu de goût des Grecs pour les combats de gladiateurs, on serait surpris que des motifs de l'arène fussent si fréquents sur les lampes corinthiennes si l'on ne savait que la Corinthe impériale possédait un amphithéâtre. C'est à regret que je renonce à insister davantage sur cette instructive publication.

S. R.

**B. D. Meritt.** *Corinth, VIII, 1. Greek Inscriptions, 1896-1927.* Harvard et Harrassowitz (Leipzig); in-4, 180 pages, avec nombreux fac-similés et

---

1. Par exemple, pl. 40, un groupe de Lédä, ou la tête de nègre de la pl. 45. Aussi tout le monde n'est pas encore convaincu que nous soyons à Olynthe.

zincogravures. — Ce volume contient, à côté de quelques textes intéressants — par exemple, celui qui atteste, pour la première fois, que Corinthe avait des proxènes — quantité de poussière épigraphique, traitée avec respect. Les textes reproduits en fac-similés, transcrits et commentés presque tous (une exception notable est le n° 321, en fac-similé seulement, mais dont je ne puis non plus rien tirer) n'ont pas été tous découverts dans les fouilles américaines de 1896 à 1927; il y a ceux qui étaient déjà au petit Musée de Corinthe et d'autres que les paysans apportaient au cours des fouilles, en général de minces fragments. En revanche, on a omis les inscriptions sur argile et les trouvailles importantes faites au théâtre par M. T. L. Shear depuis 1925. M. B. D. Meritt, chargé d'une tâche difficile et ingrate, a trouvé des collaborateurs et des collaboratrices bien préparés. — Un artiste grec inconnu du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Ariston, auteur d'une statue de bronze, nous est révélé par un piédestal de marbre, n° 60.

S. R.

**Franklin P. Johnson.** *Corinth, IX. Sculpture, 1896-1923.* Harvard et Leipzig (Harrassowitz); in-4°, 161 pages, avec 332 figures. — Pausanias ne vit à Corinthe qu'un petit nombre de sculptures antérieures à la destruction de la ville par Mummius. Les fouilles américaines n'ont pas été, à cet égard, beaucoup plus heureuses, bien qu'un curieux fragment (n° 2) paraisse remonter à l'époque mycénienne. En revanche, l'art romain jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle est bien représenté dans le petit musée local dont nous avons ici un catalogue raisonné et illustré. Catalogue incomplet, d'ailleurs, d'abord parce que les fouilles, depuis 1923, ont rendu au jour beaucoup de pièces importantes, puis et surtout parce que les sculptures trouvées dans le théâtre et les deux séries de reliefs figurant une Gigantomachie et une Amazonomachie doivent faire l'objet d'une publication spéciale. Les pièces les plus remarquables ont déjà paru dans l'*American Journal*; il suffira de signaler ici une belle tête d'éphèbe myronienne (n° 4), une Artémis d'après un original du V<sup>e</sup> siècle (n° 8), une Niké ou Enyo assise (n° 11), une Anadyomène (n° 44), un excellent Auguste (n° 134), un terme d'Hérode Atticus (n° 169), un sarcophage avec scènes de la légende de Thèbes (n° 241), une tête en relief de Barbare (n° 280), une tête barbue constantinienne (n° 321), plusieurs statues du début des temps byzantins (nos 323 et suiv.). Le texte est développé et témoigne d'une bonne information.

S. R.

**Chr. Blinkenberg.** *Lindos. Fouilles et recherches (1902-1914).* Tome I. *Les Petits Objets.* Texte et planches. 2 vol. in-4° (775 pages, 152 planches, 79 figures dans le texte). W. de Gruyter, Berlin, 1931. — Le sanctuaire de Lindos, dans l'île de Rhodes, a été l'objet de fouilles très fructueuses, dirigées par K. F. Kinch et Chr. Blinkenberg, qui ont déjà publié sur leurs recherches plusieurs rapports et mémoires dans le *Bulletin de l'Académie de Copenhague* (1903 à 1926). La publication définitive débute maintenant par deux beaux volumes qui contiennent les petits objets mobiliers. Nous savions d'avance, par les travaux antérieurs des deux savants danois, quelle compétence et quel soin ils apporteraient à leur tâche. Le docteur Kinch étant mort en 1921, c'est à son collaborateur que revient l'honneur d'avoir mis en ordre et édité les notices, descriptions et croquis de la mission. Les dessins



de l'usage de la langue, pour en faire, comme on dit, la langue de la nation.

Il est à remarquer que, dans la langue de la nation, il y a une certaine pureté, une certaine simplicité, une certaine clarté, qui ne se trouvent pas dans la langue de l'étranger. C'est pourquoi, quand on veut parler de la langue de la nation, on se sert de ces termes : pureté, simplicité, clarté.

La langue de la nation est donc une langue pure, simple, claire. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger.

Il est à remarquer que, dans la langue de la nation, il y a une certaine pureté, une certaine simplicité, une certaine clarté, qui ne se trouvent pas dans la langue de l'étranger.

Après ce que nous venons de dire, il est évident que la langue de la nation est une langue pure, simple, claire. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger.

Il est à remarquer que, dans la langue de la nation, il y a une certaine pureté, une certaine simplicité, une certaine clarté, qui ne se trouvent pas dans la langue de l'étranger.

La langue de la nation est donc une langue pure, simple, claire. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger.

Il est à remarquer que, dans la langue de la nation, il y a une certaine pureté, une certaine simplicité, une certaine clarté, qui ne se trouvent pas dans la langue de l'étranger.

La langue de la nation est donc une langue pure, simple, claire. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger.

Il est à remarquer que, dans la langue de la nation, il y a une certaine pureté, une certaine simplicité, une certaine clarté, qui ne se trouvent pas dans la langue de l'étranger.

La langue de la nation est donc une langue pure, simple, claire. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger. Elle est la langue de la nation, et non la langue de l'étranger.

déjà proposées, est toute nouvelle. D'après lui, la plupart de ces figurines étant dépourvues d'attributs distinctifs ou ces attributs, quand ils sont indiqués, étant des accessoires de sacrifice, on doit penser que les figures de femmes, même à l'époque archaïque, représentaient des mortelles, et non des divinités. L'idée qui domine chez les Grecs serait donc l'intention d'assurer la bienveillance de l'être céleste pour les adorants qui viennent lui rendre hommage et se placer sous sa protection, en laissant leur propre effigie dans le temple à côté de l'idole de culte. J'avoue que cette interprétation me semble soulever des difficultés sérieuses. Si les *χοῦροι* et les *χοραι* de la grande sculpture ont pu être considérés comme des représentations des dédicants eux-mêmes, venant former cortège autour de la divinité en qualité de serviteurs, peut-on en dire autant des figurines de terre cuite ? Sans doute il n'y a pas d'empêchement à attribuer ce rôle aux femmes debout qui, dépourvues d'attributs ou portant des accessoires servant au culte (instruments de musique, ustensiles du sacrifice, animaux apportés en offrandes), jouent le rôle de prêtresses ou de servantes. Mais comment croire que l'adorante osera se présenter sous la forme si fréquente de la femme assise, couverte de parures, coiffée du haut polos et voilée, tenant dans sa main un oiseau ou portant sur ses genoux un jeune faon, c'est-à-dire avec l'aspect hiératique et rituel d'une véritable déesse ? L'auteur suppose que les femmes mariées seules auraient eu le privilège du voile. Mais ce n'est pas le costume, c'est l'attitude, c'est le geste qu'on attendrait tout différents chez une humble servante des dieux.

Sur les reliefs funéraires sculptés comme sur les lécythes blancs attiques, l'attitude assise n'est-elle pas celle qui désigne le personnage principal, le défunt ou la défunte recevant les hommages de ses proches ? Même on admettra difficilement que le type de la femme debout, tenant un oiseau, une fleur ou un fruit dans sa main, ne participe pas au groupe divin qui a vu se former l'Aphrodite à la colombe ou la Coré à la grenade. Moins valable encore paraît cette théorie quand elle s'applique aux majestueux bustes (protomes) du v<sup>e</sup> siècle qui personnifiaient avec tant de grandeur les types de Déméter, de Coré et de Dionysos. Enfin n'oublions pas que ces mêmes sujets, ces mêmes types servent au culte des tombeaux et, dans ce cas, comment repousser l'idée si naturelle que ces figurines d'allure solennelle symbolisent les divinités placées auprès du mort pour le protéger, et qu'elles ne sont pas de simples mortelles mises à son service dans la nuit du tombeau ?

Dans mon petit livre sur les *Statuettes de terre cuite dans l'antiquité* (p. 289 à 291), j'avais cru devoir insister sur l'idée qui explique le caractère d'impersonnalité et d'anonymat répandu sur presque toutes les représentations : les ex-voto de ce genre pouvaient indifféremment aller dans un temple ou dans un tombeau. Dès lors, les fabricants n'avaient-ils pas intérêt à éviter ce qui aurait pu indiquer avec trop de précision une destination rigoureusement déterminée ?

Sur tout le reste je ne puis qu'approuver les opinions et admirer l'érudition de l'auteur, qui vient d'ajouter un travail de haute valeur à son œuvre déjà si considérable.

E. POTTIER.

**Charles Dugas.** *Aïson et la peinture céramique à l'époque de Périclès*. Paris, Laurens, 1930; in-8, 128 pages, avec 24 planches. — Il s'agit ici de la céramique à figures rouges de style libre, aux environs de 440 avant notre ère. Aïson est le signataire d'une seule coupe bien connue de Madrid, « ce qui semble indiquer qu'il a été particulièrement satisfait de son œuvre<sup>1</sup> »; mais on peut, à cause des analogies de style et de détail, lui en attribuer d'autres. Suite ou pendant du *Douris* de M. Pottier, ce livre commence par Polygnote et son influence sur la tradition céramique pour étudier ensuite le maître de l'amphore d'Achille, Aïson, le maître du stamnos de Cléophon, celui de l'épinétron d'Érétrie, celui du cratère d'Atalante, etc., et les céramistes moins personnels de la fin du v<sup>e</sup> siècle. « Autour des grands monuments élevés par Périclès à la gloire d'Athènes, n'est-ce pas un chœur digne d'eux que forment les figures des vases peints ? » (p. 21). On en tombera d'accord, et les peintures reproduites sur les 24 belles planches font un ensemble aussi attrayant qu'instructif. — S. R.

**D. M. Robinson, C. G. Harcum et J. H. Iliffe.** *Catalogue of the Greek vases in the Museum of Toronto*, Vol. I. Texte et dessins. Vol. II. Planches. University of Toronto Press, 1930; gr. in-8, 1.288 pages et 108 planches. — La publication photographique des vases du Musée de Toronto suit un ordre systématique qui en accroîtra l'utilité : vases chypriotes, mycéniens, italiens géométriques, corinthiens, attiques, de l'Italie méridionale, de Gnathia, etc. Sur la planche 99 est figuré un très curieux vase grec de verre qui a été, assure-t-on, découvert en Chine. Un appendice reproduit les céramiques d'acquisition récente, entre autres une amphore de style dipylonien, la loutrophore à figures rouges de Polygnotos (attribution de M. Beazley) et un très beau lécythe blanc. Cette importante réunion d'objets de choix, due surtout à la générosité d'un Mécène, M. Sigmund Samuel, mérite de retenir l'attention des archéologues. Les planches, sans être parfaites, sont suffisantes pour l'étude. Quant au texte, illustré de très nombreux dessins, dont une épreuve a été révisée par M. Beazley, il est tout ce qu'on peut désirer de mieux en ce genre; les 635 vases qu'il décrit forment une collection intelligemment faite et que pourront envier au Canada la plupart des Musées européens.

X.

**W. Giesecke.** *Das Ptolemäergeld. Eine Entwicklungsgeschichte des ägyptischen Münzwesens*. Teubner, Leipzig, 1930; gr. in-8, 98 pages, avec 4 planches. Prix : 10 marks (12 marks cartonné). — Jusqu'à la conquête de l'Égypte par Alexandre, ce pays, si civilisé par ailleurs, ignore la monnaie; seules quelques dariques perses y circulent, mais plutôt comme marchandises. Sous le premier gouverneur grec, Cléomène (330-323), on imita d'abord le monnayage macédonien; puis, après la mort de Ptolémée fils de Lagos (317), le monnayage proprement ptolémaïque commença et se développa avec une rapidité extraordinaire. Ce qui nous en reste constitue des séries presque sans égales pour la variété et la beauté; mais le classement en est difficile. Poole, Révillout, Svoronos et Hultsch ont rendu à cet égard de grands services; n'empêche

---

1. Je ne crois pas cette hypothèse légitime; que de chefs-d'œuvre anonymes et que d'autres moins bonnes pourvus de signatures! Ce doit être surtout une question de commerce, une marque pour l'exportation.

qu'il reste beaucoup à faire et l'auteur parle, au début de sa préface, du « chaos monnaies ptolémaïques ». La difficulté, dit-il, ne tient pas aux changements de système jusqu'à la fin du règne de Ptolémée I, ni aux valeurs nouvelles adoptées par Philadelphie, fondées sur le pied phénicien; mais on se demande comment ce dernier système, resté presque invariable depuis Philadelphie jusqu'à Auguste, se concilie avec les modes de calcul que nous ont conservés les *ostraka* et les papyrus. La difficulté tient aussi au fait que les monnaies égyptiennes de cuivre sont d'un poids très irrégulier et que nous en possédons assez peu des derniers Ptolémées. Des analyses chimiques des pièces ont été faites au laboratoire de Leipzig. L'auteur a disposé d'un matériel considérable de moulages, fournis en partie par la Bibliothèque nationale. A cause des rapports étroits entre le monnayage égyptien et celui de la Cyrénaïque à la même époque, il s'est occupé également de celui-ci. Les planches sont très belles.

X.

**Émile Cahen.** *Les hymnes de Callimaque. Commentaire explicatif et critique.* Paris, E. de Boccard, 1930; in-8, 283 pages. — Il n'a pas suffi à l'auteur d'éditer Callimaque, de le traduire, de lui consacrer une monographie; voici un commentaire des *Hymnes*, le premier qui ait été publié dans notre langue. Ce n'est pas ici que l'on peut apprécier, avec le détail qu'il faudrait, ce travail d'un bon philologue au courant des dernières découvertes et hypothèses; qu'il me suffise de dire que l'archéologie et la mythologie ne sont pas négligées dans ce riche commentaire, comme on en voudrait pour tous les auteurs difficiles et qui ont pris un malin plaisir à poser des énigmes. Louons encore l'auteur de n'avoir imité en rien certains philologues d'outre-mer qui citent *ad nauseam* les commentateurs modernes et se dispensent trop souvent d'exprimer une opinion. Comme le dit M. Cohen lui-même (p. ix), ce n'est pas là un commentaire *variorum*<sup>1</sup>.

S. R.

**Ev. Breccia.** *Monuments de l'Égypte gréco-romaine.* Tome II, 1<sup>er</sup> fascicule. *Terre cotte figurate del Museo d'Alessandria.* Istituto d'arti grafiche, Bergamo, 1930; in-4, 90 pages et 58 planches. — Nous avons déjà rendu compte (*Revue*, 1928, II, p. 343) du premier volume de ce beau recueil, consacré à la statuaire. Le premier fascicule du tome II, concernant les terres-cuites, est d'autant plus attrayant que la série des figurines polychromes d'Alexandrie ne le cède à aucune autre, pas même à celles des nécropoles béotiennes. Les admirables reproductions en couleur que nous devons, comme dans le catalogue du Musée d'Alexandrie, à l'habileté de l'Institut des arts graphiques de Bergame, comptent parmi les restes les plus charmants et aussi les plus intacts de l'antiquité. En les regardant, il semble qu'elle se rapproche de nous et que sa grâce nous pénètre comme si elle était d'ici et d'hier; nous oublions sur combien de points elle nous est étrangère et même nous répugne. Assurément, les modèles de la Grèce propre ont voyagé et les Alexandrins ont été quelque peu plagiaires, tout en ajoutant aux types qu'ils copiaient d'autres qui sont bien de leur cru; mais c'est le cas de

---

1. P. 15, le « mensonge crétois » et le « tombeau de Zeus » sont aussi rapprochés dans un beau vers de Lucain.



dire *felix culpa*, car le climat conservateur de l'Égypte a sauvé bien des « Praxitèles de vitrine », suivant l'expression d'Abel Hermant dans son volume de poésies juvéniles. L'introduction de M. Breccia touche à nombre de questions intéressantes, avec une grande sûreté de connaissances formées sur le terrain. Traduisons une assertion bonne à retenir (p. 12) : « Je puis affirmer que dans les nécropoles hellénistiques d'Alexandrie les tombes qui ont fourni des statuettes appartiennent, en grande majorité, à des enfants, à des adolescents, à des femmes; les hommes d'un certain âge devaient se contenter de quelque *alabastron*, de quelque vase d'argile, d'un strigile ou de tout autre objet. ». Les statuettes sont donc l'expression moins d'une croyance religieuse précise que d'un certain état psychologique, comme le *manibus date lilia plenis* du poète romain.

S. R.

**R. Micacchi**, *Sculptures antiques en Libye*. Bergame, Istituto d'arti grafiche, in-8, avec introduction non paginée et 32 planches avec notices. — Précieux recueil des principales statues exhumées à Cyrène et à Leptis Magna, dont des moulages ornaient, à l'Exposition coloniale, l'admirable restitution des Thermes de Septime-Sévère à Leptis. Les photographies sont de premier ordre, les notices brèves, mais très bonnes. Outre des sculptures, elles reproduisent quelques vues générales de ruines, par exemple celle de l'agora de Cyrène. Plusieurs statues publiées ici sont inédites, ou du moins n'ont encore paru que dans des périodiques obscurs. Une des plus intéressantes — Hermès avec Dionysos enfant, tout différent du groupe de Praxitèle — n'a pas été reproduite, mais on en voyait le moulage à l'Exposition.

S. R.

**Alexandre Baschmakoff**, *Les peuples autour de la mer Noire. — Études sur l'origine des Avars*. Deux brochures gr. in-8 de 77 et 8 pages, extraites du *Bulletin de la Société d'Ethnographie de Paris*, 1929 et 1930. — Bibliothécaire de l'Institut de paléontologie humaine et bien informé des choses et gens du Caucase, l'auteur entre ici dans des détails intéressants à ce sujet qui touche également à l'archéologie, à l'ethnographie et à la linguistique. Il a raison, je crois, de dire que le pourtour de la mer Noire a été, de tout temps, « un lieu de passage des grands courants historiques », et tout d'abord du courant mégalithique qui a laissé là tant de vestiges, puis du courant qui apporta à la civilisation la connaissance du bronze, etc. En ce qui touche les Avars, M. Bashmakoff admet l'identité des Avars du VII<sup>e</sup> siècle et de ceux qui, bien plus anciennement, étaient établis dans le Daghestan. On a nié que les Avars Mongols du VII<sup>e</sup> siècle eussent rien de commun avec les Avars actuels du N.-E. caucasien; l'auteur allègue des arguments anthropologiques et archéologiques (en partie empruntés à un mémoire de J. de Baye, 1899) pour affirmer cette identité et nier le caractère mongol des Avars de l'histoire. Il me paraît bien être dans le vrai.

S. R.

**Chr. Hawkes et G. C. Dunning**, *The Belgae of Gaul and Britain*. Londres, Lancaster House, 1931; in-8, p. 150-541, avec nombreuses gravures (extr. de l'*Archaeological Journal*, vol. LXXXVII). — Fondé, en partie, sur une connaissance très exacte de la céramique celtique de la Grande-Bretagne,

telle qu'on peut l'acquérir seulement dans les Musées provinciaux et les bibliothèques de ce pays, cet important mémoire aboutit aux conclusions que voici, clairement formulées par les auteurs :

Les premières migrations celtiques, effectuées sous la pression des Germains venant du N.-E., sont des <sup>vii</sup><sup>e</sup>-<sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles. Avant 450, elles avaient gagné le S. et l'E. de la Grande-Bretagne. Le bas Rhin et les Pays-Bas jusqu'aux Ardennes eurent alors une population mi-germanique, mi-celtique, avec un fonds ethnique plus ancien encore. Cette région resta, au point de vue de la culture, un *hinterland*, tandis qu'au sud des Ardennes les Celtes développèrent celle de Latène sous l'influence d'importations méditerranéennes. Ainsi naquit le type de l'urne à pied, très répandu dans la région marnienne. Tandis que d'autres migrations portaient la civilisation de Latène dans d'autres pays d'Europe, la décadence, dans l'E. de la Gaule, commença à Latène II; une nouvelle poussée des Germains sur le Rhin moyen, au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle, est attestée par la tribu celto-germanique des Trévires. Dans la seconde moitié du <sup>i</sup><sup>e</sup> siècle, la civilisation marnienne fut à peu près détruite par l'invasion de nouveaux Germains et celle des peuples de l'*hinterland* : il en résulta la civilisation historique des Belges de César. Le pays entre Rhin, Seine et Marne devint la Gaule belge, mais le massif des Ardennes continua à diviser la civilisation en deux régions : 1<sup>o</sup> au nord, les traditions arriérées des Pays-Bas; 2<sup>o</sup> au sud, la civilisation belge fortifiée par l'héritage marnien. L'urne à pied, maintenant fabriquée au tour, resta le type céramique principal.

Les Belges résistèrent aux invasions cimbro-teutoniques de 113-101; eux-mêmes, vingt-cinq après, eurent besoin d'étendre leur domaine. Vers 75, ils envahirent le S.-E. de la Bretagne, introduisirent l'urne à pied dans le Kent et, avant l'invasion de César en 55, la portèrent au delà de la Tamise. La principale tribu était celle des Catuvellauni qui, vers la fin du <sup>i</sup><sup>e</sup> siècle, avaient soumis les Trinobantes en Essex. Comme le prouvent les sépultures des nobles, cette civilisation, sous le règne de Cunobelin, devint de plus en plus accessible à la romanisation.

La conquête de César avait profondément modifié l'état de choses dans le pays d'origine des Belges. Le pays au N. des Ardennes, longtemps retardataire, développa une civilisation provinciale analogue à celle de la vallée du Rhin et influença le S.-E. de la Grande-Bretagne. Au S. des Ardennes, la Gaule belge participa à la civilisation commune de la Gaule. La tradition de l'urne à pied s'affaiblit. Une classe nouvelle de vases ovoïdes à rebord, dérivant aussi des prototypes marniens, était courante en Normandie peu avant la conquête romaine, mais ne lui survécut pas beaucoup. La romanisation résulta immédiatement de la pacification de la Gaule par Auguste (27-25 av. J.-C.).

Antérieurement à cette date, il y avait eu, parmi les Belges, des mouvements de rébellion; leur chef, Commius l'Atrébate, avait passé en Grande-Bretagne vers l'an 50. Il ne peut guère avoir émigré seul. L'apparition en Wessex, à cette époque, de la poterie normande, avec d'autres éléments de la culture belge, trahit une seconde immigration belge, probablement sous la conduite de Commius. Les envahisseurs se répandirent sur le plateau calcaire de Wessex, n'atteignant que plus tard Dorset et Somerset. La poterie ovoïde à rebord devint le type dominant en Wessex.

L'effet général des invasions belges en Grande-Bretagne a été la substitution de royaumes plus étendus et plus puissants aux petits domaines des tribus; ainsi s'explique l'abandon de nombre de forts sur les hauteurs. Finalement, dans la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, le roi Catuvellaunien Cunobelin devint le chef des Belges et de toute la Bretagne du S.-E. Quand il mourut, vers 40, les Romains profitèrent de la division de son royaume pour tenter la conquête de l'île. Malgré la romanisation matérielle, qui avait fait des progrès constants, ce furent les Belges qui opposèrent la plus forte résistance aux Romains, tandis que les vieilles tribus celtiques, ennemies naturelles des Belges, firent, en général, cause commune avec l'envahisseur. Caractacus, fils de Cunobelin, après la défaite de son peuple, porta le foyer de la résistance au pays de Galles; lui prisonnier, ce foyer se ralluma dans le nord, et il en résulta les campagnes qui dominèrent, par leurs vicissitudes, toute la politique future des Romains dans la grande île.

S. R.

**Henri Prentout.** *La Normandie dans les souvenirs du passé.* Paris, Rieder, 1931; in-8, 100 pages, avec 40 planches. — Comme le titre l'indique, ce livre n'est pas un guide en Normandie, mais, chose plus intéressante et plus neuve, un manuel de l'histoire de cette province, avec citation souvent intégrale des textes essentiels. Il est divisé en 14 chapitres, allant de la Normandie préhistorique à la Normandie du xix<sup>e</sup> siècle. L'auteur, spécialiste de l'histoire normande, qu'il enseigne à l'Université de Caen, avait traité son sujet avec plus de détails dans son grand ouvrage *La Normandie* (1910) et dans son *Rapport sur le mouvement historique en Normandie* (1928); on peut donc avoir pleine confiance dans le résumé qu'il a pris la peine d'écrire et dont l'illustration, comprenant de nombreuses reproductions de documents originaux et de miniatures peu connues, est singulièrement instructive et bien choisie. Il a tort (p. 115) d'écrire *J. Caesar*, car *Julius* n'est pas un prénom et ne s'abrège pas; (pl. III) le fac-similé de l'inscription de Thorigny donné par Ernest Desjardins n'est pas exact; il fallait reproduire celui de Seymour de Ricci (*Rev. épigr.*, 1914, pl. II). On pourrait aussi chercher chicane à quelques citations, par exemple à celle du texte d'Adhémar de Chabannes (p. 29), où la mention de *cent* captifs chrétiens n'est pas dans le latin tel que l'a imprimé M. Prentout. Mais le parti de transcrire et de traduire les passages significatifs est excellent et devrait être imité, malgré les difficultés très graves que présente toute version française de latin médiéval; il conviendrait d'ailleurs de s'abstenir de vieilles traductions plus que libres en vers français, comme celle de l'épithaphe de Mathilde, reine d'Angleterre (p. 43). P. 73, la description du bas-relief difficile de la planche XXVI est trop sommaire et ne tient pas compte de tous les groupes reproduits (église Saint-Jacques). Ce sont là les vétilles d'une critique qui ne veut point être exclusivement laudative; mais cette *Normandie du passé* est un bien excellent livre.

S. R.

**A. Donnadieu.** *La tribu ligure des Décéates.* Draguignan, 1931; in-8, 12 pages, avec 4 figures (extr. du *Bulletin de la Soc. d'études de Draguignan*, t. XXXVIII). — M. Jullian a écrit (I, 520) que les Décéates devaient être les gens de Vallauris, Cannes, Grasse (évêché de Grasse). M. Donnadieu est

d'accord avec lui, sauf qu'il borne vers l'est leur territoire à la Brague, et non à la rivière du Loup. Au nord-est de Vallauris, la colline dite des Encourdoules, avec des restes de murs, a été un *oppidum* (mais non la capitale) des Décéates. Leur port serait le quartier marécageux dit *Étang pourri*, entre l'agglomération du golfe Juan et celle de Juan-les-Pins. Ce port, devenu marais, a été comblé avec les siècles par les atterrissements du Madé et du ruisseau de Saint-Meymès.

S. R.

**S. P. Aloupi.** *Les noms et la constitution de Marseille* (en grec). Athènes, chez l'auteur; in-8, 238 pages, avec illustrations. — Qu'on puisse écrire sur la toponymie, la constitution, l'histoire, les environs de Marseille, etc., sans connaître ni l'œuvre de Jullian, ni celle de Clerc, alors qu'on cite le vieux A. de Ruffi, cela est déjà assez surprenant; mais voici qui l'est plus encore. *Massalia*, c'est *Mass(omenôn) sal(oumenôn)ia*; *Lakydôn*, c'est *Lak(ôn) hud(ei) ônoumenos*. Il y en a bien d'autres de cette force (par exemple, p. 152, l'étymologie de *Nemauson*). Ce livre est précédé d'un portrait de l'auteur, qui n'est plus jeune, et d'une touchante dédicace à *Massalia, polis agapêtê*; cela dispose à l'indulgence.

X.

**Maurice Mutterer.** *Voyage de Goethe en Italie*. Traduction nouvelle. Paris, Champion, 1931; gr. in-8, 547 pages. — Œuvre d'un poète qui était en même temps géologue, minéralogiste, botaniste et, par moments, archéologue, ce voyage de l'Italie en 1786 se lit encore avec plaisir. L'archéologie et l'histoire de l'art peuvent y recueillir quelques glanes, car Goethe a bien vu les monuments grecs et romains, et il a décrit des œuvres d'art qui n'étaient pas encore entrées dans les Musées. Admirant Tischbein comme un grand maître, presque enivré de l'Apollon du Belvédère, n'ayant pas même une vague notion des beautés de l'architecture et de la sculpture médiévales, l'auteur n'est nullement en avance sur son temps, pas plus que le président de Brosses ni même Stendhal. Goethe s'était fait une collection privée qui est encore dans sa maison de Weimar. En sortant de là, Furtwaengler dit un jour que *l'alter Herr* n'y entendait rien. C'est excessif, mais il faut convenir que ses jugements sur l'art ne témoignent pas d'un sentiment personnel. La nouvelle traduction n'est pas seulement très lisible, elle est intelligemment et savamment annotée. Personnages et œuvres d'art que Goethe mentionne sont l'objet de courtes notices fort utiles; quand elles manquent (par exemple, à propos d'un *Niobide* de Vérone, p. 46), on eût préféré au silence un simple aveu d'ignorance ou d'incertitude. Ce livre serait tout à fait recommandable si l'absence d'un index, qui était indispensable, n'en compromettrait pas l'utilité.

S. R.

**Emilio Magaldi.** *Pompei e il suo dolore*. Naples, chez l'auteur, 1930; in-12, 119 pages, avec 5 planches. — Cette brochure amusante comprend deux parties de longueur inégale : 1<sup>o</sup> une courte conférence, déjà faite plusieurs fois et qui peut servir à nouveau, macabrement illustrée de photographies des cadavres recouverts de Pompéiens; j'y remarque l'idée originale, mais très probablement erronée, que le mythe de l'enlèvement de Perséphone en



Sicile serait d'origine volcanique; 2° une *farrago* de notes où des épigrammes du *Corpus* et de Martial voisinent avec des vers de Dante, de Léopardi, de Schiller, etc. L'auteur a dépouillé presque toute la « littérature » italienne contemporaine sur Pompéi; il n'ignore pas non plus les livres français et allemands, entre autres *le Drame du Vésuve* de Beulé, aujourd'hui bien oublié, et la *Promenade à Pompéi* d'E. Delaunay, dont j'ignorais même l'existence. Il n'est personne qui ne puisse tirer profit du bavardage érudit de l'auteur. Louons aussi son index.

S. R.

**Christian Huelsen.** *I rilievi tondi dell'Arco di Costantino*. Rome, Cremonese, 1931; in-8, 7 pages, avec 3 planches (extr. des *Atti del Congresso di Studi Romani*). — L'auteur annonce une hérésie, et tient parole. Les huit médaillons de l'arc de Constantin ne seraient pas d'une même époque. Les quatre de la face nord, généralement attribués au temps d'Hadrien, seraient du III<sup>e</sup> siècle (244-249); dans ces reliefs, et dans ceux-là seuls, la tête de l'empereur est nimbée, ce qui se rencontre pour la première fois dans un grand bronze d'Antonin le Pieux, mais ne devient fréquent qu'à l'époque constantinienne. Les nimbes ne sont pas des additions postérieures; de même, les têtes impériales sur les médaillons de la chasse à l'ours et du sacrifice à Hercule ne sont pas relaites, mais peuvent être, comme l'a pensé Mlle Bieber, celles de Philippe l'Arabe et de Philippe le Jeune. Mais quoi, dira-t-on, n'est-ce pas de la sculpture bien trop bonne pour le III<sup>e</sup> siècle? Non, répond M. Huelsen. « Les quatre médaillons montrent qu'encore au milieu du III<sup>e</sup> siècle il ne manquait pas à Rome d'artistes habiles, sachant travailler dans le style des siècles précédents. » Si ce n'est pas là un cercle vicieux, je l'irai dire à Rome.

S. R.

**Jean Hubaux.** *Les thèmes bucoliques dans la poésie latine*. Bruxelles, Larmertin, 1930; in-8, 259 pages. — L'Académie de Belgique a bien fait de couronner ce mémoire, plein à la fois de savoir et de saveur. Virgile et Calpurnius, notamment, doivent des grâces à M. Hubaux qui a su aborder de front et résoudre en partie des problèmes que les lacunes de notre information rendent parfois inextricables. C'est seulement en serrant de très près les textes, même ceux qui sont dans toutes les mémoires, qu'un philologue exercé en fait ressortir les difficultés, et son premier devoir alors, quand il s'agit de poètes latins, est de rechercher les originaux grecs, conservés ou perdus, qu'on a pu imiter et mal comprendre. La pastorale chrétienne, qui dérive des *Bucoliques*, n'est pas plus négligée ici que les débuts, antérieurs à Virgile, de la pastorale latine (malgré *Buc.*, VI, 1, qui ne s'explique pas sans peine). Tout lecteur de M. Hubaux lui sera redevable.

S. R.

**Melina Pinto Colombi.** *Rappresentazioni figurate del Mimo* (extr. des *Rendiconti des Lincei*). Rome, Bardi, 1931; 28 pages in-8, avec 3 planches et 11 figures. — Étude détaillée de quelques monuments relatifs au mime; en particulier de la très intéressante lampe de terre cuite, surmontée de trois personnages, qui a été découverte en 1901 sur le flanc de l'Acropole d'Athènes et dont on nous donne, pour la première fois, une bonne reproduction. D'après l'inscription incorrectement gravée au revers de cet objet, il s'agit d'un

mime intitulé *Hecyra* (*Mimologoi hypothesis Hekyra*). Un autre monument curieux, déjà publié par M. Rizzo dans *Dedalo* (1926), est un cratère de la collection Mandralisca à Cefalù, où est peinte une scène qui se passe chez un marchand de thons (vase provenant de Lipari). Suivant l'autrice, deux œuvres alexandrines ordinairement rapportées à la comédie nouvelle, petits tableaux insérés dans la mosaïque de Dioscoride de Samos qui fut découverte en 1763 à Pompéi, sont bien plutôt des figurations de mimes (II<sup>e</sup> siècle avant notre ère). La scène où paraissent une joueuse de flûte et un joueur de tambourin n'aurait rien de commun avec des musiciens ambulants ou des métragyrtes, mais figurerait une sérénade devant la porte close d'une cruelle (*paraklausityron, ad clausas fores*).

S. R.

**Albert Dufourcq.** *Le Christianisme et les Barbares*, 395-1049. Édition revue et complétée. Plon, s. d. (1931); in-8, 389 pages. — Que le christianisme n'ait pas sombré dans l'Empire d'Occident entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, mais ait, au contraire, réalisé des progrès nouveaux, c'est, à vrai dire, un des événements les plus extraordinaires de l'histoire et dont seule une recherche détaillée peut faire entrevoir les causes. Ce que l'auteur appelle « le rôle impérial des Francs » est l'une d'elles; encore faut-il l'expliquer et ne pas oublier le rôle des dames. Une cause plus générale, c'est que, dans la carence de l'administration romaine, l'évêque resta seul pour représenter les Romains, vaincus il est vrai, mais toujours indispensables à la vie sociale. Chef de l'église, il devient, en outre, le maître de la cité (p. 19). Après les évêques, les monastères, foyers d'études appauvries, mais foyers quand même, les conciles et les papes, jouèrent un rôle qui varia suivant les temps. Ce ne sont là que des généralités superficielles; le travail très méritoire de M. Dufourcq fournit une abondance de faits précis pour les compléter et les contrôler. Cette édition (la sixième) apporte 80 pages additionnelles qui se lisent, comme le reste, avec un vif intérêt, malgré quelque abus des notes en bas des pages qui font concurrence au texte.

S. R.

**Fr. Crome.** *Goettinger Gemmen*. Weidmann, Berlin, 1931; in-8, 142 p., avec 4 planches. — Ce catalogue raisonné de 106 gemmes de l'Université de Goettingue, d'après le choix fait par M. P. Arndt dans un ensemble de 773 pièces (gemmes et pâtes de verre), s'ajoute aux deux publications des vases (par P. Jacobsthal, 1902) et des bronzes (par G. Körte, 1917) appartenant à la même collection universitaire. Le Cabinet des gemmes de Goettingue a été formé par Fr. Wieseler depuis 1845. Il ne renferme pas de pièces de premier ordre, mais nombre d'entre elles ont de l'intérêt. Les reproductions, sans être luxueuses, suffisent à l'étude; les descriptions sont très soignées et indiquent des rapprochements dont l'histoire de l'art fera son profit. Signalements ici le n° 58, seule représentation antique du pugiliste assis, bronze d'Apolonios au Musée des Thermes à Rome, sur une pâte de verre datant de la fin de l'époque républicaine; c'était donc un original célèbre.

S. R.

**Fr. Sühling.** *Die Taube als religiöses Symbol im christlichen Alterthum*. Frbourg, Herder, 1930; gr. in-8, 329 p., avec 47 planches. — Élève de Doelger,

l'auteur a voulu faire pour la colombe chrétienne ce que son éminent maître a fait pour le poisson. Jusqu'à présent, ce que nous avons de mieux à ce sujet était l'article *Colombe* dans le *Dict. d'arch. chrétienne* par J. P. Kirsch, et ce long mémoire (col. 2198-2231) peut encore suffire à la plupart des besoins. Mais les matériaux réunis par M. Sühling sont encore plus considérables, et c'est à son livre que l'on devra désormais se reporter pour toute enquête approfondie sur ce sujet. Une des questions qui se posent est celle du symbolisme, qu'on est/si porté à exagérer aujourd'hui. Assurément, la colombe symbolise bien des choses : le Saint-Esprit, le Salut (histoire de Noé), le Christ lui-même, l'Eucharistie, l'Eglise, l'Âme, la Résurrection, etc.; mais faut-il toujours chercher, en expliquant les monuments chrétiens ou non, une interprétation de cet ordre? Est-ce qu'une petite fille tenant une colombe, sur un sarcophage d'enfant de Ravenne, doit être considérée comme la mort, la colombe symbolisant son âme? Dütschke l'a pensé et a écrit que la signification funéraire de la colombe était certaine, que tout oiseau figuré sur un monument funéraire représente une âme. Il en résulterait que le christianisme n'a fait qu'hériter d'un symbole familier au paganisme. S'il en était ainsi, le poète romain (Tib.; I, 7, 18) aurait-il parlé de la *sancta columba Syro*<sup>1,2</sup> La Syrie n'aurait eu rien à voir ici, si Grecs et Romains avaient été d'accord. M. Sühling dit avec raison qu'à côté du plaisir des symboles (*Symboľfreudigkeit*), il y a aussi le plaisir de la nature (*Naturfreudigkeit*). Sur les reliefs funéraires, ce sont toujours des enfants ou des femmes qui tiennent des oiseaux : est-ce que les vieillards n'ont pas d'âme? Bref, il faut se garder d'une méthode dangereuse qui ne fait de part ni au caprice des artistes, ni à l'observation, qui s'imposait à eux, de la vie de tous les jours. — Il y a un irréprochable index et une copieuse illustration. Le volume est pourvu de l'imprimatur.

S. R.

**Mélanges Charles Diehl.** 2 vol. gr. in-4°. Paris, Leroux, 1930. Tome I, 304 pages; tome II, 247 pages et 19 planches. — Si l'on doit condamner en principe les volumes de *Mélanges X* qui traitent, sous une même couverture, de *omni re scibili*, il n'en est pas de même des recueils qui, dédiés à un spécialiste, renferment seulement des travaux relevant de sa spécialité. Tel est le cas des deux beaux volumes que nous annonçons, le premier consacré à l'histoire de Byzance, le second à son art. La réputation mondiale du professeur septuagénaire a valu aux *Mélanges Charles Diehl* les concours les plus précieux et il en est résulté un ouvrage qui, pour les études byzantines, offre une importance capitale<sup>2</sup>. Le premier s'ouvre, comme les *Mélanges Schlumberger* (1924), par une précieuse bibliographie du jubilaire due à MM. Ebersolt et Guiland, arrêtée au 1<sup>er</sup> mai 1930 et contenant 317 titres, à l'exclusion (pourquoi?) des articles de la *Grande Encyclopédie* et du *Dictionnaire Larousse*. Viennent ensuite : Anastasijévitch, *Sur la date de la victoire de Zimiscès sur les Russes* (971); Andreadis, *les Juifs et le fisc byzantin*; Banescu, *le Zamblacus* (Arsenios Tzambakon, sous Andronic le jeune), *des documents ragusains*; G. J. Bratianu, *l'Hyperpère (sou d'or) byzantin et la monnaie d'or des R. P. italiennes*; Collinet, *le Train des équipages à*

1. Je ne vois pas que l'auteur ait cité ce texte, qui aurait dû figurer p. 96.

2. Je modifie librement les titres pour les rendre plus clairs.

*Byzance*; Dendias, *la Bataille de Pélagonie* (1259); Dvornik, *Lutte de Byzance et Rome* (ix<sup>e</sup> siècle) à propos de l'*Illyricum*; Ebersolt, *la Garde-robe* (*vestiarium*) des empereurs; Gay, *le Patriarche Nicolas le mystique* (x<sup>e</sup> siècle); Granic, *Comment on fondait un monastère*; Grégoire, *Mahomet et le monophysisme* (Eutychès a fait Mahomet); Guiland, *Correspondance inédite du patriarche Athanase* (1289); L. Halphen, *Rôle des Latins à Constantinople à la fin du XII<sup>e</sup> siècle* (cette infiltration prépare le désastre de 1203); Jean-selme, *Aide-mémoire de thérapeutique byzantine* (Bibl. Nat., suppl. gr. 764); Lascaris, *le Patriarcat de Pec'* (Serbie); Laurent, *Origines du sultanat de Roum* (Asie Mineure); Lefebvre des Noettes, *Attelage du cheval et du bruf à Byzance*; Leib, *Manuscrits de l'Alexiade*; Lhéritier, *l'Histoire byzantine dans l'histoire générale*; Mitard, *le Pouvoir impérial au temps de Léon VI*; Economos, *État intellectuel et moral des Byzantins au XIV<sup>e</sup> siècle, d'après J. Bryennios* (texte et trad.); Ostrogorsky, *Début de la querelle des images*; Papadopoulos, *Byzance et les Mongols de Perse*; Pernot, *Poème de Michel Glykas sur son emprisonnement*; Rouillard, *Taxes maritimes et commerciales*; Ricci, *Inscription byzantine de Rome*; Vasiliev, *Voyageurs médiévaux à Byzance*; Zeiller, *le Site de Justiniana Prima*. — La place me manque pour analyser complètement le tome II; j'en signale seulement: Bréhier, *Renaissance sous les Paléologues*; Grabar, *Type de la Vierge de Pitié*; Henry, *Constructions d'Étienne le Grand*; Iorga, *Rapports italo-orientaux*; Jerphanion, *Le Thorakion*; Protitch, *Origines de l'art bulgare*; Strzygowski, *Décoration irano-nordique en Arménie*; Tafrali, *Trésor de Sucevita*. — L'exécution matérielle fait honneur aux Presses universitaires.

S. R.

**E. Diez et O. Demus.** *Byzantine mosaics in Greece. Hosios Lucas and Daphni*. Harvard, 1931; in-4<sup>o</sup>, 117 pages, avec 15 planches en couleur et 136 phototypies. — La Renaissance byzantine du x<sup>e</sup> et du xi<sup>e</sup> siècle avait doté Constantinople de riches églises ornées de grandes mosaïques qu'ont admirées et décrites des auteurs contemporains. Toutes ces splendeurs ne sont plus qu'un souvenir. Mais elles avaient été imitées en Grèce et en Macédoine, où le temps et les hommes leur ont été plus cléments. C'est là que le xix<sup>e</sup> siècle en a commencé l'étude; M. Millet, auquel est dédié le présent volume, a donné à la science un fécond exemple par sa monographie, devenue classique, sur les mosaïques de Daphni. Mais ni lui ni ses successeurs n'avaient eu le moyen de reproduire en couleurs ces mosaïques, si importantes non seulement pour l'iconographie de l'Église orientale, mais pour les origines de la Renaissance en Occident. « L'art moderne, a dit M. Kingsley Porter, commence avec la Renaissance byzantine du x<sup>e</sup> siècle. » Il y a là certainement une grande part de vérité. Aujourd'hui, où les procédés dits *autochromatiques* ont fait de grands progrès, il a paru possible de reproduire en couleurs, sans passer par l'intermédiaire de copies à l'aquarelle, les spécimens les plus significatifs d'un art qui a exercé tant d'influence sur l'Italie. Les belles planches publiées par MM. E. Diez et O. Demus, aux frais de l'École américaine d'Athènes, ne sont pas, d'ailleurs, les seules à faire de ce recueil un événement archéologique: elles sont comme encadrées par d'excellents mémoires, sur l'art de la période moyenne de Byzance, sur l'origine et l'évolution du style hiératique, sur l'iconographie, sur la composition, sur la couleur, etc. Les



illustrations reproduisent des mosaïques d'Hosios Lucas, de Daphni, de Nicée, de Chios, de Kieff, avec des spécimens de Torcello, Rome, Palerme, Monreale et Venise. Les planches en couleurs sont au nombre de 15 : Daphni et Hosios Lucas, dont les mosaïques représentent des tendances différentes, la première plutôt plastique, dite *courtoise* et *néo-hellénique*, originaire de Byzance et continuée en Sicile, la seconde plutôt pittoresque, partie de Salonique pour aboutir à Venise. La comparaison délicate de ces deux styles n'est pas la partie la moins neuve d'un ouvrage où tout historien de l'art a l'occasion et le plaisir de beaucoup apprendre<sup>1</sup>.

S. R.

**Louise Lefrançois-Pillon.** *Les sculpteurs français du XII<sup>e</sup> siècle.* Paris, Plon, 1931; in-8, 230 pages, avec 32 planches et 5 gravures dans le texte. — Venant après l'excellent ouvrage de la même élève d'André Michel sur les sculpteurs français du XIII<sup>e</sup> siècle, celui-ci témoigne des mêmes qualités d'érudition, d'originalité et de style. Le sujet qu'il traite a été fort étudié dans ces dernières années; on s'est aussi préoccupé, plus que ne le faisaient les archéologues d'autrefois, de la sculpture pré-romane, à mon avis presque exclusivement consacrée à la décoration du bois. Mme Lefrançois-Pillon a marqué, dans de nombreuses formules qu'on pourrait détacher de son texte, ce qui semble acquis ou, pour le moins, très vraisemblable touchant un art qu'on voit naître et se développer très rapidement. « La sollicitation de l'architecture, qui est à l'origine de la sculpture romane, concourut aussi puissamment à son évolution; à voir vivre sur les chapiteaux leurs réalisations encore maladroites, les tailleurs de pierre prirent conscience de ce qui leur manquait en relief, en décision de modelé; parvenir à la pleine expression monumentale, telle fut leur seconde étape; ce but est pleinement atteint dès la fin du premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle : c'est le moment des grands chefs-d'œuvre de Languedoc et de Bourgogne. » Et plus loin : « La sculpture romane est née du bas-relief et elle se ressentira toujours de ses origines; la conquête de la troisième dimension ne sera vraiment réalisée que dans le cours du XIII<sup>e</sup> siècle. » Voici encore qui est très juste : « Avec la tension vers le mouvement et l'expression, presque toujours excessive, avec cette sorte d'irruption désordonnée de la vie dans un organisme qui n'est pas encore pleinement apte à la recevoir et qu'elle désarticule, nous touchons à l'essence même de l'art roman. » C'est le véritable élément barbare de cet art; il vise au delà de ses moyens. Illustration, bibliographie, index ne méritent que des éloges. Ce livre restera, comme son aîné<sup>2</sup>.

S. R.

1. Je traduis quelques lignes (p. 83) pour donner une idée des questions d'intérêt général qui sont abordées dans ce volume : « Le style de la draperie à Daphni est d'origine grecque, tandis qu'il est asiatique à H. Lucas. Cette draperie paraît pour la première fois dans les peintures murales de Doura sur l'Euphrate. Nous pouvons la poursuivre dans l'art bouddhique de l'Asie Centrale, dans la plus ancienne plastique bouddhique de la Chine et du Japon. Il est donc certain que ce style de draperie, au premier millénaire de notre ère, fut porté par le bouddhisme à travers toute l'Asie. Mais nous ne devons pas oublier que le Gaudhara était le *Hinterland* de Doura, de Palmyre et du Turkestan oriental, ce qui signifie que l'hellénisme asiatique a été la vraie source ultime de ce style. »

2. P. 16, je ne connais pas de texte qui parle du jet de *dents* par Deucalion (confusion avec Jason ?). — P. 100, le grand ouvrage de K. Porter n'est pas que rue Berryer, puisque j'en ai donné un exemplaire, peu après la publication, à la Bibliothèque nationale, tout en en gardant un autre pour moi.

**Francisco de Almeida Moreira.** *La catedral de Viseu. Sus aspectos arquitectonicos.* Porto, Sequeira, 1927; brochure in-4° de 14 pages avec 10 planches. — La cathédrale de Viseu offre un heureux mélange du roman et du gothique. Aux anciennes constructions du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, l'évêque Diego Ortiz de Villegas fit ajouter la célèbre voûte des nœuds terminée en 1513, dans le même style manuélien et un très beau portail qui s'écroula en 1635. Dans l'abside, les constructions élevées par ordre de Juan de Melo, à la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, ont complètement transformé le plan de cette partie de l'édifice. Dans le cloître, on a récemment découvert, sous l'enduit appliqué au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, un petit portail à chapiteaux ouvragés surmonté d'une niche abritant une statue de la Vierge à l'Enfant que l'on peut attribuer au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Cette porte conduit à la chapelle du Calvaire où fut exposé pendant longtemps le célèbre tableau de Gran-Vasco. R. L.

**Henri Perrault-Desaix.** *Recherches sur Neuvy-Saint-Sépulcre et les monuments de plan ramassé.* Paris, Leroux, 1931; in-8, 103 pages, avec 13 planches et 5 figures. — Des baptistères, des églises, des chapelles funéraires se sont également inspirés du Saint-Sépulcre édifié par Constantin à Jérusalem et souvent imité, qui s'inspirait lui-même des mausolées impériaux. Saint-Vital de Ravenne, dérivé libre du Saint-Sépulcre, servit à son tour de modèle dans l'Europe occidentale. L'église de Neuvy-Saint-Sépulcre, dans l'Ain, se compose aujourd'hui d'une rotonde jointe à une basilique; mais ces constructions furent d'abord indépendantes, la rotonde remontant à 1042, la basilique étant plus ancienne. Ces dates, qui ont été contestées, seraient confirmées par l'étude de la sculpture, en particulier des onze chapiteaux historiés de la rotonde et d'une base carrée, décorée de reliefs barbares<sup>1</sup>.

X.

**Jean Hubert.** *Germigny-des-Prés.* Paris, Soc. française d'archéologie, 1931; in-8, 39 pages, avec 20 figures. — L'église de Germigny-des-Prés, qui passait pour la plus ancienne de France, remontant au temps de Charlemagne, avait été tellement endommagée au cours des siècles que l'architecte Lisch dut la restaurer complètement vers 1876. La Société française d'archéologie protesta en vain contre ce travail. Le Congrès d'Orléans lui a récemment donné l'occasion de procéder à l'étude des vestiges du monument disparu, insuffisamment relevés en 1841. Le plan de l'église avant la reconstruction et celui des fouilles de 1930 figurent dans le présent mémoire. « Un des résultats importants des fouilles, écrit M. J. Hubert, est d'avoir prouvé que les murs de l'église étaient épaulés par des contreforts dès le <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle. » Quoi qu'on en ait dit, il n'y avait pas de coupole, mais une tour-lanterne. L'abside orientale était ornée d'une mosaïque représentant l'arche d'alliance entre deux archanges; malgré trois restaurations, elle a conservé, dans l'ensemble, son aspect original. On a pensé que le motif avait été emprunté à Ravenne par le constructeur de l'église, l'évêque Théodulf, mais c'est là une hypothèse peu vraisemblable. La Gaule du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, avant les invasions des Normands, possédait encore des artistes et des écoles d'art S. R.

1. Voir aussi J. Hubert, *Le S. Sépulcre de Neuvy*, dans le *Bulletin monumental*, 1931, p. 91 et suiv.

**N. Ghika Budesti.** *Evolutia arhitecturii in Muntenia si in Oltenia. II. Vechiul Stil român esc.* Bucarest, Comm. des monuments historiques, 1931; in-4°, 63 pages, avec 146 planches (en roumain et en français). — La première période de l'art monumental en Valachie est dominée par des influences byzantines, serbes, athonites, balkaniques, caucasiennes et arméniennes. L'assimilation complète des méthodes et de la technique byzantine aboutit à créer une école d'art purement roumaine. Après la mort du prince Neagoe Basarab, en 1521, l'influence byzantine sur la Valachie cesse d'être sensible; l'art monumental est livré à ses propres ressources et produit des églises d'un type uniforme. Les très nombreux monuments figurés sur les planches de cet ouvrage sont l'objet de notices détaillées.

X.

**G. Bals.** *Influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine.* Bucarest, Marvan, 1931; in-4°, 19 pages, avec 71 figures. — Que l'art arménien ait influencé l'architecture roumaine, c'est une constatation qui n'est pas nouvelle. « Au point de vue de l'architecture décorative, écrivait Choisy, la vallée du bas Danube semble une colonie arménienne. » Ce qui est vrai de l'Arménie l'est aussi de la Géorgie. Il était intéressant d'entrer dans le détail et de signaler avec précision ceux des éléments architecturaux ou ornementaux, dans les anciens édifices roumains, qui montrent une affinité avec ceux des régions caucasiennes. C'est ce qu'a fait l'auteur, dans son mémoire lu en 1931 au troisième congrès des Études byzantines à Athènes. Quant à la voie de pénétration, elle reste assez obscure. Il est pourtant probable que des ouvriers d'Arménie ou de Géorgie, travaillant à Constantinople, furent appelés de là en Roumanie. Ainsi les influences n'ont pas agi directement, mais par l'intermédiaire de contrées où s'étaient opérés préalablement des mélanges d'éléments d'origines diverses (p. 13).

S. R.

**Curt Glaser.** *Les peintres primitifs allemands.* Paris, Van Oest, 1931; in-4°, 138 pages et 104 planches. — Malgré les bons exposés d'André Michel et de M. Réau, la peinture allemande est restée peu connue en France, du moins pour l'époque dite primitive, antérieure à Dürer, Holbein le Jeune et Cranach. Le présent volume, traduction de l'œuvre du savant historien de Holbein le Vieux, actuellement directeur de la Bibliothèque d'art de Berlin, est donc particulièrement le bienvenu, non seulement à cause d'une très bonne illustration, mais des divisions judicieuses du texte, qui introduisent un ordre méthodique dans cette *farrago* d'œuvres très nombreuses, le plus souvent médiocres, quelquefois affreuses, dont une certaine sont pourtant de haute valeur et témoignent de puissants tempéraments mal disciplinés. D'abord, depuis 1400 environ jusqu'en 1425, nous trouvons, sous l'influence directe ou indirecte de l'Italie, les écoles de Bohême, de Nuremberg, de Hambourg; puis, l'influence dominante est celle de la Bourgogne, à Cologne, en Westphalie, dans les villes hanséatiques, sur les bords du lac de Constance (Maître Francke, Lucas Moser). De 1425 à 1450 naît et se développe l'autel sculpté (Hans Multscher, le rétable de Tucher, Conrad Witz, Lochner). Vers 1450, l'influence néerlandaise devient dominante à Cologne, en Westphalie, à Ulm, Augsbourg, Nuremberg, Colmar. La fin du xv<sup>e</sup> siècle est celle du « gothique flamboyant baroque », avec des noms

justement célèbres comme ceux de Schongauer, Wohlgemuth, Pacher, Zeitblom et le premier Holbein, avec le séduisant anonyme qu'on appelle le maître du Livre de Famille (*Hausbuchmeister*). M. Glaser est tout à fait maître de son sujet<sup>1</sup> et présente, sur bien des artistes et des écoles, des vues originales. L'absence de tout index est déplorable; peut-on ainsi rendre presque inutilisable un ouvrage digne d'estime? Les trois pages blanches (139-142) auraient suffi et au delà pour un index des noms et des lieux.

S. R.

**Paul Muratoff.** *Trente-cinq primitifs russes*. Préface de **H. Focillon**. In-4<sup>o</sup>, 108 pages, avec 32 planches. Paris, A la vieille Russie, 1931. — Aucun Musée, hors de Russie, ne possède encore de section consacrée à la peinture russe médiévale, contemporaine des primitifs italiens. En Russie même, c'est seulement vers 1905 qu'on a reconnu la valeur historique et artistique de l'ancienne icône; il a fallu l'Exposition de 1913, à Moscou, pour que les Russes cultivés s'aperçussent que le premier chapitre de leur peinture nationale n'était pas le moins intéressant. Depuis, sous l'impulsion surtout de l'excellent Kondakoff, et malgré le malheur des temps, plusieurs savants se sont appliqués à répartir les icônes russes en écoles et à en démêler la chronologie. Au xvii<sup>e</sup> siècle, à part les *vieux croyants*, le public russe, de plus en plus soumis aux modes occidentales, s'était détourné des anciennes écoles d'art religieux, qui, là où elles existaient encore, s'étaient comme figées dans une production sans accent ni sentiment personnel. Le changement survenu en 1905 fut surtout l'effet d'une loi qui modifia, dans le sens de la tolérance, le statut des « vieux croyants ». C'est alors que la peinture des icônes reçut une vie nouvelle : on ne se contenta pas d'en peindre, mais on nettoya les panneaux enfumés et l'on fut tout surpris de découvrir de belles couleurs. C'est un nouveau chapitre de l'histoire de l'art oriental, très bien étudié par M. Muratoff et par l'éminent auteur de la préface de son livre, M. Focillon.

S. R.

**Marguerite Charageat et Luc Benoist.** *Catalogue des sculptures des jardins du Louvre, du Carrousel et des Tuileries*. Paris, Musée du Louvre, 1931; in-8, 51 pages, 16 planches et deux plans. — Ce livre était bien nécessaire et a été longtemps attendu. Après une introduction historique, on trouve d'abord un catalogue descriptif sommaire des monuments et statues, dans l'ordre où ils se rencontrent en partant de l'Est; puis un catalogue raisonné, par ordre alphabétique des noms d'auteurs; enfin, des phototypies bien choisies et deux plans, avec chiffres renvoyant aux numéros de la notice initiale. Tout cela témoigne d'un esprit pratique et de soin; la bibliographie de chaque pièce a été dressée avec compétence. Signalons (p. 47) des statues antiques de femmes drapées, restaurées en Muses, toutes d'ailleurs gravées dans le recueil de Clarac. Ce qu'il faudrait maintenant, c'est un catalogue des sculptures placées dans les niches du Louvre et de ce qui reste des Tuileries; la cour carrée, notamment, offre à cet égard un curieux mélange de statues modernes et de copies d'antiques dépourvues de toute indication.

S. R.

1. Pourtant, depuis la découverte déjà ancienne de M. Hulin, il n'est plus permis d'identifier le prétendu maître de Flémalle avec Daret (p. 42).



**H. d'Ardenne de Tizac.** *La sculpture chinoise.* Paris, Van Oest, 1931; gr. in-8, 51 pages et 54 planches. — Il en est un peu de la Chine comme de l'Égypte : l'art religieux et officiel doit être distingué de l'art populaire, beaucoup plus libre et plus spirituel. Le Chinois a été essentiellement un sculpteur de reliefs et un ciseleur jusqu'à l'introduction du panthéon bouddhiste; celle-ci a produit des œuvres importantes en ronde bosse, mais qui ne sont pas spécifiquement chinoises (p. 38). On n'en dira pas autant des figurines en terre cuite, sur lesquelles l'auteur a eu raison d'insister et dont ses planches donnent d'amusants exemples<sup>1</sup>. Mais, après tout, la Chine eût-elle possédé un art, indépendamment de son industrie minutieuse, sans l'influence hellénique sur le monde scythique d'abord, puis sur l'Asie Centrale et l'Inde au temps d'Alexandre ? Il est permis d'en douter, et cela est également le cas pour l'Inde, l'Indo-Chine, le Japon. Un certain *pan-hellénisme* est de mise (sans négliger les tempéraments nationaux qui diffèrent), quand on étudie les arts plastiques de l'Asie.

S. R.

**Paul Le Cour.** *A la recherche d'un monde perdu. L'Atlantide et ses traditions.* Paris, Leymarie, 1931; in-8, 178 pages, avec gravures. — Des citations textuelles peuvent épargner des paroles amères; citons donc : « Kybélé (Déméter) représente la Kabale dont elle porte le nom... Son point de départ est l'Atlantide... Kybélé était, dans ses très anciennes figurations, représentée avec une tête de cheval. On sait que Déméter ou Cybèle transformée en cavale subit les violences de Poseidon, roi des Atlantes » (p. 16-17). — « Maïa, dont le nom est celui même des Mayas, peuple du Yucatan, est donnée comme étant la fille d'Atlas » (p. 23). « *Corfou* nous fait invinciblement penser à *Cor-phos*, cœur de lumière, cœur lumineux, cœur rayonnant... Et si cette interprétation paraît audacieuse, je me référerai à un autre nom de localité, *Cor-feux* (Loiret), dans lequel se trouvent nettement exprimées les idées de lumière et de cœur lumineux » (p. 62).

X.

---

#### ERRATUM (1931, I, 315).

Il s'est glissé deux erreurs dans la nécrologie de Dürrbach. Son lieu de naissance a été altéré : lire *Schiltigheim*. En second lieu, la mention de l'Imprimerie Nationale provient d'une confusion; les trois fascicules déliens ont été imprimés ailleurs.

X.

---

1. Quelques spécimens très barbares peuvent remonter aux environs de l'an 2000. La chronologie des figurines est très incertaine.

---

Le Gérant : NAILLARD.

---

7154-31. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>.



# PIROBORIDAVA

## LA STATION PROTOHISTORIQUE ET DACO-ROMAINE DE POIANA DANS LA MOLDAVIE INFÉRIEURE

---

La station antique de *Poiana*, une des plus importantes de la Roumanie danubienne, est située sur la haute rive gauche de la grande rivière du Séréth, à 25 kilomètres de la ville de Tecuci et à 8 kilomètres de la bourgade vinicole de Nicoresti. Connue depuis longtemps, à cause des riches vestiges de l'activité humaine qui couvrent sa surface sur une couche épaisse de plus de 3 mètres, cette station a fait pour la première fois l'objet d'une enquête archéologique en 1913, quand notre regretté maître, Vasile Pârvan, y pratiqua quelques petits sondages dont il publia les résultats dans les *Annales de l'Académie roumaine*. Il ajouta à son mémoire d'importantes considérations historiques relatives à l'expansion du romanisme dans la Moldavie méridionale <sup>1</sup>. Plus tard, après la Guerre, il comprit cette station dans son vaste plan d'exploration systématique des stations pré- et protohistoriques de la plaine roumaine, en chargeant en 1926 M. Gh. Stefan, ancien membre de l'École roumaine de Rome, d'y procéder à des fouilles préliminaires. L'année suivante, il confia au soussigné et à Mme Ecaterina Vulpe la mission de continuer ces fouilles. Malheureusement, sa mort si inattendue eut lieu bientôt après; il ne put pas connaître nos fouilles de 1927, continuées dans une deuxième campagne en 1928.

1. Vasile Pârvan, *Le camp de Poiana et la voie romaine à travers la Moldavie inférieure* (roum. et franç.), in *Analele Academiei Române, memoriile sectionii istorice*, ser. II., t. XXXVI, Bucuresti, 1913, p. 32 sq.

Les résultats de ces explorations, encore inédits, seront publiés dans les prochains volumes de *Dacia, Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*. Nous nous bornons ici à un exposé sommaire.

L'étude de la stratigraphie de l'établissement antique de Poiana nous a révélé l'existence de plusieurs couches, correspondant à six phases chronologiques différentes, à savoir :

1<sup>o</sup> II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> périodes de l'âge du bronze. — Vestiges archéologiques assez rares. Céramique noire ou brune lustrée,

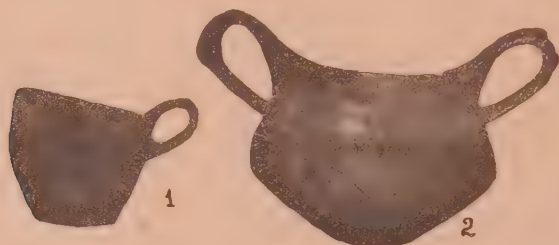


Fig. 1. — Céramique de l'âge du bronze.

décorée d'incisions simples remplies parfois d'une substance blanche. Parmi les formes des vases on remarque des exemplaires du type à deux anses surélevées <sup>1</sup> et du type à une seule anse et à rebord oblique, d'affinités égéennes et orientales <sup>2</sup> (fig. 1). Poignée primitive d'épée de bronze d'un type égéen attribuable au xv<sup>e</sup> siècle avant J.-C. <sup>3</sup> (fig. 2). Tombe à

1. Nous mentionnons seulement les types et les exemplaires les plus importants et les plus caractéristiques,

2. Ces types sont inconnus à l'Europe occidentale. Ils ne se rencontrent que dans les pays danubiens, dans la péninsule balkanique, dans le bassin égéen et en Orient. Dans ces dernières régions ils ont joui d'une très grande faveur, étant surtout reproduits en métal, surtout à l'âge du bronze. A l'âge du fer ils persistent encore dans certaines régions balkano-danubiennes : Catherine Dunarceanu-Vulpe, *Considérations sur certaines formes caractérisant l'âge du bronze de l'Europe sud-orientale*, Paris, 1930, p. 37 sqq. — *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1929, p. 511 sqq.

3. Son type rappelle celui de l'épée de Gezer (Palestine), du minoen récent II, c'est-à-dire environ de la fin du xv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.; cf. A. E. Remouchamps, *Griechische Dolch- und Schwertformen*, in *Oudheidkundige Mededeelingen*,



squelette accroupi accompagné de deux vases à deux anses surélevées et d'un ornement de cheveux en bronze d'un type très répandu à l'époque du bronze dans l'Europe sud-orientale, que l'on a trouvé aussi à Kish et à Ur en Mésopotamie<sup>1</sup> (fig. 3, 2).

— Des tombes tout à fait semblables ont été découvertes en 1928, au nombre de vingt-neuf, dans une nécropole voisine, située à peine à 200 mètres de la station<sup>2</sup>. Le mobilier trouvé près des squelettes accroupis comprenait, outre des vases identiques à ceux qui proviennent de la couche contemporaine de la station, divers autres objets, parmi les-



Fig. 2. — Fragment d'épée de bronze. Age du bronze.



Fig. 3. — Objets de l'âge du bronze. 1 et 4, or; 2, bronze; 3, silex.

quels il faut mentionner les ornements de cheveux en spirale d'or et de bronze (fig. 3, 2 et 4), un pendentif consistant en une plaque triangulaire en or ornée au repoussé d'un motif symbolique d'affinité égéenne<sup>3</sup>

Leiden, VII, 1926, p. 37 et fig. 22; p. 77. Pour cette épée, cf. aussi René Dussaud, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, Paris, 1914, p. 291; fig. 209. Un exemplaire analogue a été trouvé à Karaglari près de Panaghiouriste en Bulgarie : Ebert, *Reallexikon d. Vorgeschichte*, s. v. *Bulgarien*, pl. 103 b.

Une épée de facture primitive, mais du même modèle que celle de Poiana, a été trouvée en Suisse dans les environs de Zurich (Déchelette, *Manuel*, II, p. 215, fig. 66).

1. V. Gordon Childe, *The most ancient East*, London, 1929, p. 190, fig. 83; pl. XXI, b; XXII, a. Pour l'étude des exemplaires danubiens et égéens de ce type de bijou, cf. H. Schmidt, *Troja, Mykenae, Ungarn*, in *Zeitschr. f. Ethnologie*, 1904, p. 615 sq. et E. Vulpe, *op. cit.*, p. 39 sq.

2. Elles seront publiées par Mme Ecaterina Vulpe dans la *Dacia*.

3. C'est une ligne verticale entourée d'une courbe en forme de porte d'agrafe. Cet ornement, dérivé probablement du motif de la fleur de lotus inversée, ou peut-être de la colonne ou de l'arbre sacré soutenu par deux lions, se

(fig. 3, 1), deux pointes de flèche en silex finement travaillées (fig. 3, 3), une perle en pâte de verre verdâtre d'importation méridionale et une hache-marteau en pierre dure, de belle

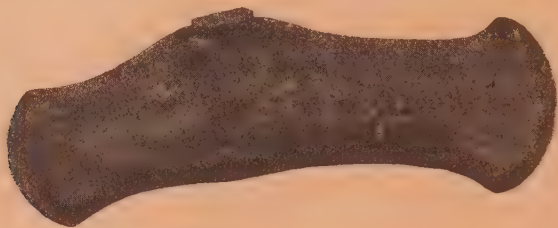


Fig. 4. — Hache de pierre avec garniture en bronze. Age du bronze.

forme et d'un travail soigné; le trou d'emmanchement est rempli de restes de bois décomposé et couvert par un clou en bronze à large tête plate (fig. 4).

2<sup>o</sup> *Fin de l'âge du bronze ou début de la période de Hallstatt.*

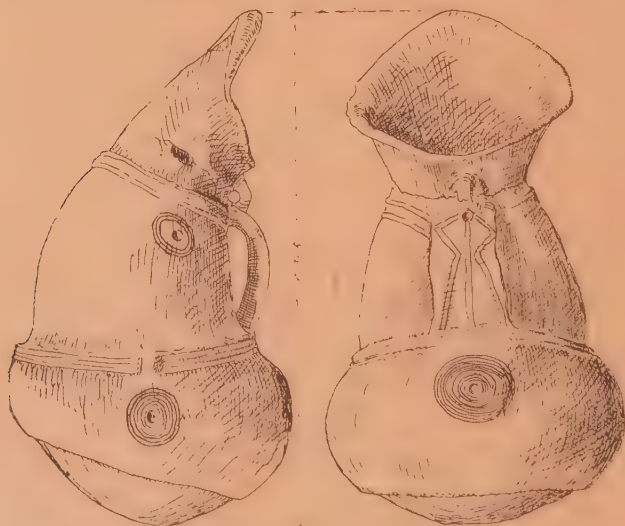


Fig. 5. — Vase à rebord oblique. Fin de l'âge du bronze.

— Vestiges archéologiques très rares. Céramique faite à la

retrouve assez souvent sur les objets égéo-orientaux de l'époque mycénienne; cf. Arthur J. Evans, *Journ. of Hell. studies*, XXI, 1901, p. 99 sqq., fig. 28-29.

main d'une pâte noire ou grisâtre, décorée d'incisions à zigzags, circulaires, pointillées, etc. Deux urnes coniques d'une forme inconnue jusqu'à présent : à galbe recourbé, à large base sphéroïdale, à rebord triangulaire de profil oblique et à anse simple reliant le goulot à la base et surmontée d'une autre plus petite réunissant le goulot au rebord <sup>1</sup> (fig. 5).

3<sup>o</sup> *Fin de la période de Hallstatt.* — Couche très mince et très bouleversée par les établissements ultérieurs. Fibules de types Certosa appartenant à une variante caractéristique des régions gétiques comprises entre les Carpathes et les Balkans <sup>2</sup> (fig. 7, 1). L'une d'elles n'est pas achevée (fig. 6), ce qui prouve qu'elle fut fabriquée sur place.

4<sup>o</sup> *Période de Latène II et commencement de Latène III.* — Stratigraphie très riche et très compliquée. Riches vestiges d'habitations incendiées.

Tombes à incinération de forme conique. Céramique faite à la main, prédominante. Les premiers vases faits au tour. Les premiers tessons de vases d'importation, provenant surtout d'amphores grecques. Meules de type primitif traditionnel (fig. 9, 3-4). Fibules Latène II et Latène III (fig. 7, 2; 8). De nombreuses pointes de flèches de bronze à douille et à trois tranchants de type oriental <sup>3</sup> (fig. 10).



Fig. 6. — Fibule non terminée, du type Certosa, variante thrace. Brouze.

1. Parmi les récipients datant du commencement de l'âge du fer, découverts à Pateli dans la Macédonie occidentale, se trouve un exemplaire très semblable à ces urnes; voir Stanley Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1926, p. 156, fig. 63 à droite. Il en diffère pourtant par son galbe, qui n'est pas courbé. Un exemplaire encore plus semblable aux urnes mentionnées, mais inédit, se trouve dans le Musée de Brasöv (Transylvanie).

2. B. Filow, *Izvestija (Bulletin de la Société archéol. bulgare)*, Sofia, I, 1910, p. 156, fig. 1b; Popov, *ibidem*, II, 1923-1924, p. 128, fig. 60; R. et Ec. Vulpe, *Dacia*, I, 1924, p. 214 et fig. 43 = 48, 2. Cf. aussi Radu Vulpe, *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule balkanique*, Paris, 1930, p. 59 sqq. : *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1929, p. 395 sqq.

3. Ce type se rencontre en Dacie, dans les régions pontiques de la Thrace,

5<sup>o</sup> *Période de Latène III.* — Premières influences romaines. Couche riche en vestiges d'habitations. Tombes cylindriques



Fig. 7. — Objets en bronze des époques Latène et romaine : 1-8, bronze; 9, bronze plaqué d'argent.

à incinération. Prépondérance de la céramique importée et indigène, de technique supérieure, sur la céramique primitive. Moulins à main de type romain (fig. 9, 1-2). Anneaux et bracelets en fil de bronze à deux nœuds en spirale (fig. 14, 1-2). Pointes de flèches de bronze à douille et à trois tranchants (fig. 10). Fibules Latène III et protoromaines (fig. 7, 3-4). Fibules apparentées à celles de type de Nauheim<sup>1</sup> (fig. 11).

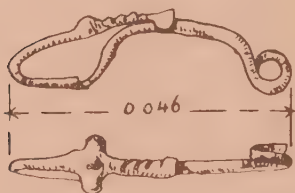


Fig. 8. — Fibule Latène II. Bronze.

6<sup>o</sup> *Époque romaine.* — Richesse d'objets et de débris céramiques. Grande prédominance de la céramique supérieure sur la céramique primitive faite à la main. Richesse et variété

en Scythie, en quelques endroits de la Grèce, comme la plaine historique de Marathon, en Asie Mineure et dans toutes les régions de l'Orient irano-sémitique. Pour son usage en Orient, cf. J. de Morgan, *La préhistoire orientale*, III, Paris, 1927, p. 291.

1. Pour ce type, cf. Déchelette, *Manuel*, II, 3, p. 1256.



de la céramique importée. Idoles primitives en terre cuite de type masculin (fig. 12-13). Gros fragment de brique



Fig. 9. — Moulinets à main : 1-2, époque romaine ; 3-4, époque Latène.

romaine sans inscription. Nombreux objets en os, en pierre et en terre cuite. Moulinets à bras de type romain. Innombrables tessons de vases en verre incolore. Tessons de vases en verre coloré. Nombreuses perles en verre de formes, dimensions et couleurs variées. Fragments d'épées en fer. Poignées d'épées en os de type romain caractéristique<sup>1</sup> (fig. 14, 5). Plusieurs fragments de vases en bronze.

Anse de patère romaine en bronze, modelée en forme de tête de bélier (fig. 14, 6). Innombrables menus objets en fer et en bronze. Beaucoup de crochets et de clous en fer. Clefs et pièces de serrures romaines.



Fig. 10. — Pointes de flèches en bronze. Époque Latène.

1. Un exemplaire identique existe au *British Museum*, salle « Roman Britain », vitrine B, provenant de Londres.

(fig. 14, 4). Éperons de fer. Nombreux fragments de miroirs en métal blanc. Gemme en cornaline d'un beau travail du

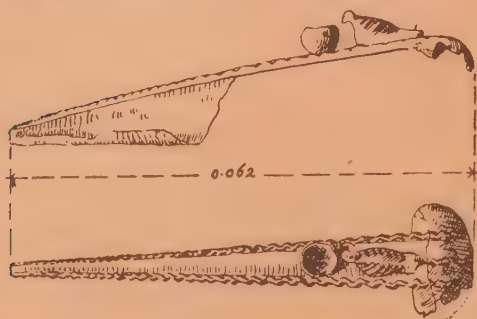


Fig. 11. — Fibule Latène III. Bronze.

1<sup>er</sup> siècle après J.-C., représentant une tête d'empereur couronnée de lauriers et caractérisée par des favoris en côtelettes, probablement un portrait de Néron<sup>1</sup> (fig. 15). Fibules romaines impériales du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> siècle après J.-C. (fig. 7, 5; 16). Broches

rhomboïdales et semi-lunaires (fig. 7, 6-8). Bague en bronze

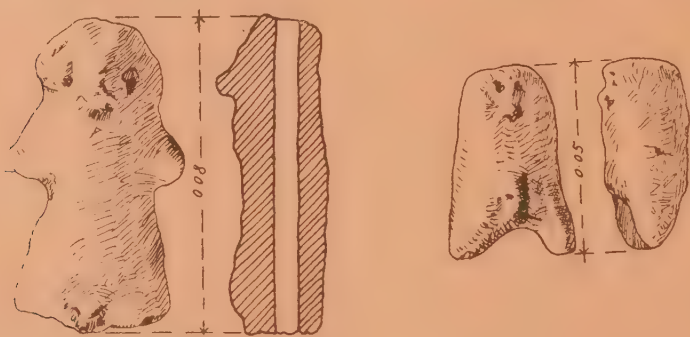


Fig. 12 et 13. — Figurines masculines en terre cuite.

1. La figure de cette gemme présente une remarquable ressemblance avec les têtes de deux statues du Louvre attribuées à Néron (S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, I, Paris, 1906, p. 163). Cependant il ne s'agit probablement que d'une représentation idéalisée de cet empereur, car son portrait classique, qu'on connaît par des monnaies et certaines gemmes du Cabinet de médailles de la Bibl. Nationale (vitr. LXXIV, nos 2083-2084) ou du *British Museum* (H. B. Walters, *Catal. of the engraved gems and cameos, Greek, Etruscan and Roman in Brit. Museum*. London 1926, p. 209 sq., pl. XXV, 1986-1987) est beaucoup plus réaliste. En tout cas, l'art délicat avec lequel a été exécutée la gemme de Poiana, ainsi que les caractères iconographiques du portrait qu'elle représente, accusent précisément l'époque de Néron.

à chaton orné d'un scorpion incisé <sup>1</sup>. Applique de bronze plaquée d'argent d'un type connu du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. <sup>2</sup> (fig. 7, 9). Petits pendentifs de bronze d'une forme commune au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. <sup>3</sup> (fig. 14, 2-3).

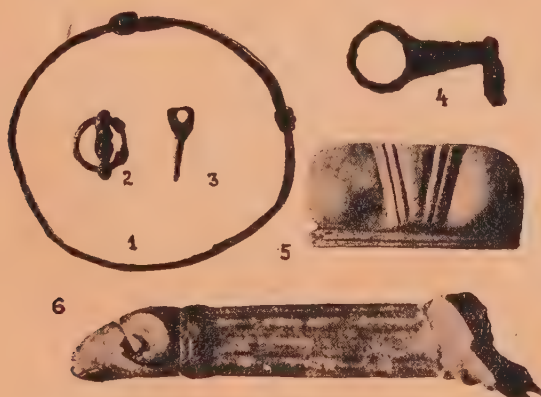


Fig. 14. — Objets de l'époque romaine : 1-3 et 6, bronze; 4, fer; 5, os.

Les trois dernières couches d'époques Latène et romaine présentent une céramique d'une abondance extraordinaire, dont les principales catégories peuvent être classifiées comme suit <sup>4</sup> :

1. Fr. Henkel, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande und der benachbarten Gebiete*, Berlin, 1913, p. 60, fig. 28, reproduit une bague semblable du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.

2. Des exemplaires analogues, enrichis de médaillons représentant Drusus et Germanicus, ont été trouvés dans le camp de *Vetera* sur le Rhin supérieur; ils sont au *British Museum*, salle des bijoux antiques, vitrine L, n<sup>os</sup> 2870-2783.

3. Des pendentifs semblables ont été trouvés à Bazaurt près de Bazargic en Dobroudja, avec des monnaies d'Hadrien (Filow, *Izvestija*, Sofia, VII, 1919-1920, p. 152, fig. 112).

4. En général la céramique de Poiana est identique à celle des autres stations Latène de la plaine roumaine, comme Piscul Crăsani (I. Andriesescu, *Analele Academ. Române, mem. sect. ist.*, ser. III, t. III, Bucuresti 1924, p. 33 sq. et 99 sq.; V. Pârvan; *Getica*, p. 186 sq. et 742) et Tinosul (R. et Ec. Vulpe, *Dacia*, I, 1924, p. 190 sq.); mais elle y est beaucoup plus abondante et variée et se prête à une classification bien plus exacte.

## a) Céramique travaillée à la main :

- 1<sup>o</sup> Vases de pâte fine, à lustrage noir ou brunâtre;
- 2<sup>o</sup> Vases primitifs poreux, de pâte impure.

## b) Céramique travaillée au tour :

- 1<sup>o</sup> Céramique indigène;
- 2<sup>o</sup> Céramique d'importation.

La catégorie *a* 1 comprend les vases à parois épaisses, dont les types, représentés surtout par des urnes en double tronc de cône (fig. 17, 2-3) et par des coupes à pied élevé et à rebord plat (fig. 18, 1), accusent une tradition préhistorique remontant jusqu'à l'âge du bronze et au néolithique<sup>1</sup>. Les ornements, très rares, consistent surtout en proéminences ou en symboles en relief ayant la forme d'un  $\Lambda$  isolé (fig. 19, 1), d'une corne d'abondance (fig. 19, 2), d'une spirale (fig. 19, 3), etc. Cette catégorie n'apparaît que dans la IV<sup>e</sup> période (Latène II). La fréquence de ses types



Fig. 15.  
Gemme en cornaline  
représentant un  
empereur romain.  
(Agrandie 2 fois.)

principaux parmi les vases indigènes travaillés au tour (*b* 1) explique sa disparition au commencement de Latène III. A cette époque, les habitants de la station de Poiana adoptèrent pour ces types la technique au tour, sous l'influence grecque.

Cependant le progrès de cette nouvelle technique aux époques ultérieures n'empêcha pas la persistance, jusqu'à la fin de l'établissement de Poiana, de la céramique travaillée à la main d'une pâte impure et d'une fabrication très négligée (*a* 2). Elle est représentée par des

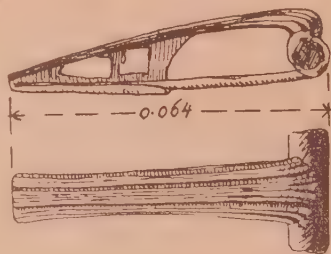


Fig. 16. — Fibule romaine.  
Bronze.

1. Cf. Andriesescu, *op. cit.*, p. 102 sq.



types simples, très peu variés, mais à nombreux exemplaires, qui devaient avoir une destination religieuse, comme urnes funéraires ou comme simulacres votifs. On remarque particulièrement les urnes simples cylindriques (fig. 17, 1), les urnes à



Fig. 17. — Céramique de l'époque Latène.

base légèrement rétrécie et à rebords évasés (fig. 17, 5) et les tasses à large ouverture, à base étroite et à anse reliant le rebord à la base (fig. 17, 4). Toutes ces formes rappellent des types très fréquents aux âges néo- et énéolithiques dans les régions sud-orientales de l'Europe<sup>1</sup>. Une même origine traditionnelle est indiquée par les ornements de ces vases, qui con-

1. *Ibidem*, p. 99 sq.

sistent en proéminences (fig. 17, 1), en cordons en relief à dépressions continues (fig. 17, 5), en séries d'alvéoles et en stries irrégulières, linéaires, ondulées et en zigzags incisés.

La céramique indigène travaillée au tour (*b* 1), apparaissant pour la première fois pendant la deuxième période de Latène, est d'une technique si habile qu'elle ne peut



Fig. 18. — Céramique de l'époque Latène.

1, pied de vase noir travaillé à la main; 2, fragment d'amphore grecque d'importation.

être distinguée de la céramique d'importation grecque et romaine, que d'après sa pâte grisâtre et d'après ses formes, qui continuent en majeure partie celles de la catégorie *a* 1, décrite ci-dessus. Parmi celles-ci on remarque la grande fréquence de la coupe à pied élevé et à rebord horizontal plat (fig. 17, 6 et 20), qui, à l'époque de Latène et pendant les premiers siècles de l'époque romaine, devient le type le plus caractéristique de la céramique gétique<sup>1</sup>. En outre,

1. Notre figure 20 reproduit un tesson appartenant au rebord d'une coupe de ce type, trouvé à Poiana avant nos fouilles. Il présente la même technique et accuse la même époque, c'est-à-dire celle des trois dernières phases de la station. La principale particularité de ce tesson consiste en plusieurs traits luisants tracés en guise de signes alphabétiques sur la partie

cette céramique comprend des amphores et des petits vases d'après des modèles grecs ou romains d'importation (fig. 21). Les ornements de cette céramique consistent seulement en lignes luisantes tracées à l'ébauchoir sur la pâte sèche (fig. 17, 6; 20; 21, 1) et en zigzags multiples incisés à l'aide d'un peigne (fig. 22).

La céramique d'importation (b2), grecque et romaine, qui se trouve dans toutes les trois dernières couches de la station, consiste spécialement en amphores communes, dont la plupart accusent, par leurs anses bicylindriques (fig. 18, 2), une origine pontique voisine. Le reste est formé de petits vases, parmi lesquels on remarque des gobelets et des patères peints en rouge, des coupes déliennes à décor en relief (fig. 21, 2), des tessons de petits vases en *terra sigillata* (fig. 21, 3), des fragments peints à décor blanc, des fragments émaillés d'époque romaine impériale.

De ce résumé relatif à la céramique, il résulte, en général, que l'aspect de la civilisation matérielle de la station de Poiana a été, pendant toute son existence, le même que dans le reste du territoire de la Dacie et spécialement du bassin inférieur du Danube. La même conclusion est suggérée par



Fig. 19. — 1-3, tessons de l'époque Latène II; 4, gros clou en fer de l'époque romaine.

plate du rebord. Ces signes sont trop peu clairs pour pouvoir être lus et trop élémentaires pour qu'on sache s'il s'agit d'une inscription grecque ou d'une inscription latine. Il paraît préférable d'y voir un essai maladroit d'un potier indigène pour imiter les lettres d'un certain modèle importé, grec ou romain.

l'étude des autres objets, dont certains des plus caractéris-



Fig. 20. — Fragment à inscription provenant d'un vase grisâtre fait au tour. Époque Latène III—romaine.

tiques ont été mentionnés ci-dessus dans la description des phases chronologiques de la station. A l'âge du bronze, cor-



Fig. 21. — Céramique d'époque romaine.

respondant à la première phase, c'est une civilisation de type Monteoru-Tinosul<sup>1</sup>, de caractère danubien, caractérisée

1. La céramique de la plus ancienne couche de Tinosul, que nous avons appelée «énéolithique», faite d'éléments plus précis (*Dacia*, I, 1924, p. 190 sq.), est identique à celle de Poiana et de Monteoru. La station de Sărata-Monteoru est déjà connue par les fouilles de Honzik et de H. Schmidt (cf. *Zeitschr. f. Ethnol.*, 1907, p. 999; *Præhist. Zeitschrift*, XIII-XIV, 1921-1922, p. 171;



par de nombreux éléments d'affinité égéo-orientale, parfois même d'importation, comme il résulte de la perle en verre citée plus haut. Pour la deuxième et la troisième phases, les fouilles faites jusqu'à présent nous ont fourni des éléments moins nombreux; mais, en général, on peut en conclure la continuité du même aspect danubien d'inspiration méridionale de la civilisation de Poiana. Quant aux trois dernières phases, elles montrent l'évolution continue d'une même civilisation depuis la deuxième période de Latène jusqu'à la dernière phase de la station, vers la fin du Haut Empire. Cette civilisation, appuyée sur des éléments de tradition locale, présente de nombreuses affinités avec la civilisation celtique de Latène <sup>1</sup>, à côté des influences grecques et gréco-romaines qui prédominent et qui sont en progrès continuels d'une couche à l'autre.

Les six phases de l'établissement antique de Poiana peuvent être classées en deux groupes : 1<sup>o</sup> les trois premières, contenant des vestiges de l'activité humaine assez rares et 2<sup>o</sup> les trois dernières, qui les présentent en extrême abondance. Dans le premier groupe les restes d'habitation sont



Fig. 22. — Jarre grisâtre travaillée au tour. Époque romaine.

C. Schuchhardt, *Alteuropa*, Berlin, 1926, p. 188 sq., pl. XXXI, 1-3). Des fouilles plus étendues y ont été faites en ces dernières années par la direction du Musée National de Bucarest. Le compte rendu de ces explorations paraîtra dans un prochain numéro de la *Dacia*.

1. De même que dans les autres contrées de la Dacie, pour lesquelles cf. V. Pârvan, *La Dacie à l'époque celtique*, in *C. R. de l'Ac. des Inscr.*, 1926, p. 86 sqq.; *id.*, *Getica*, p. 775 sqq.; *id.*, *Dacia : An outline of the early civilisations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge, 1928, p. 110 sqq.

complètement défaut. Les objets qu'on y a trouvés sont isolés ou proviennent de tombes. En revanche, dans la seconde partie, les traces et les débris d'habitations sont très nombreux.

De ce contraste on ne saurait conclure à une absence de la population pendant les trois premières phases, car alors on ne pourrait expliquer ni les tombes et les objets trouvés dans la station, ni l'importante nécropole extérieure du même âge. La vraie explication ne peut être cherchée que dans une remarquable différence numérique entre la population des trois phases plus anciennes de la station et celle des trois dernières.

La population plus ancienne, moins nombreuse, aurait été établie surtout dans la partie la plus avancée de la station, partie aujourd'hui disparue à la suite des écroulements produits par les torrents provenant des pluies et des fontes des neiges, qui continuent même actuellement leur action destructive. En vérité, à considérer le plan actuel de la station (fig. 23), avec sa forme bizarre, — 300 mètres de longueur, parallèle à la rive du Séreth, sur 5 jusqu'à 100 mètres de largeur, — on se convainc que ce qui nous reste aujourd'hui de l'antique établissement de Poiana n'est que la partie périphérique, qui n'a été habitée d'une façon intensive qu'à partir de la deuxième période de Latène.

A cette époque et aux suivantes, les habitations, très denses, reconnaissables d'après leurs foyers formés de gravier et de terre glaise, étaient faites en bois et en terre mélangée de paille, de même que dans les autres stations pré- et proto-historiques de la Roumanie danubienne<sup>1</sup>. Ce qui est intéressant, c'est que ce mode de construction continue pendant toute la période romaine. On n'a découvert aucune trace de bâtiment en pierre ou en brique, aucun vestige de mortier. L'unique fragment de brique trouvé, mentionné ci-dessus, ne peut pas infirmer cette constatation.

1. Pârvan, *Getica*, p. 736, 741, 776; Andriesescu, *Dacia*, I, 1924, p. 56 sq.; R. et Ec. Vulpe, *Dacia*, I, 1924, p. 180 sq.; Vladimir Dumitrescu, *Dacia*, II, 1925, p. 32 sqq. et 39 sqq.; Gh. Stefan, *Dacia*, II, 1925, p. 139 sqq.; *ibid.*, p. 385 sq.; V. Christescu, *Dacia*, II, 1925, p. 252 sq.

Parmi les diverses traces d'habitations de cette espèce, il faut mentionner celles d'un important dépôt d'aliments,

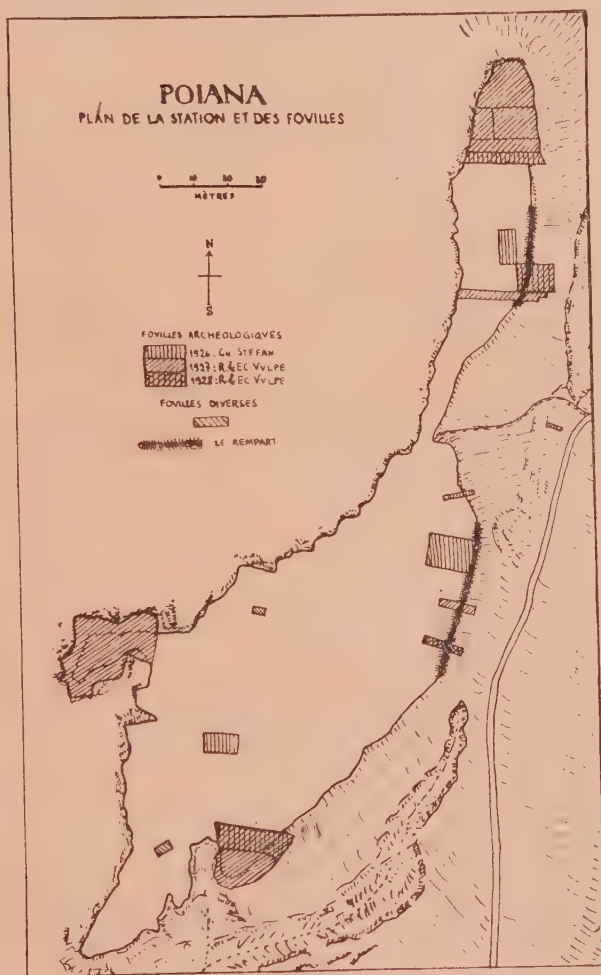


Fig. 23.

dont le sol était comblé d'une masse considérable de débris calcinés, parmi lesquels on a découvert dix gros clous en fer (0 m. 25 de long. sur 0 m. 03 d'épais. ; voir fig. 19, 4), d'innom-

brables fragments de moulins à bras de type romain et une notable quantité de tessons d'amphores et d'autres vases de grandes dimensions. Il faut mentionner aussi beaucoup de traces d'ateliers métallurgiques, où l'on travaillait le bronze et le fer.

Les tombes découvertes à l'intérieur de la station sont très nombreuses. Elles apparaissent à toutes les phases de la station. Les inhumations appartiennent seulement à la première phase, contemporaine de la nécropole extérieure à squelettes accroupis. Dans la deuxième phase on observe déjà des urnes cinéraires, mais aucune trace de squelettes, ce qui devient constant pendant toute la durée des phases suivantes, jusqu'à la fin de la domination romaine. Les nombreuses fosses qui traversent les couches Latène et romaines sont des tombes à crémation, de forme conique au Latène II, de forme cylindrique dans les périodes suivantes. L'inhumation fait complètement défaut. Les divers crânes humains qu'on a trouvés isolés parmi les débris d'habitation des couches Latène ne sont que des trophées de guerre, vestiges d'une habitude très répandue chez les peuples demi-barbares et pratiquée aussi par les Gètes et par les Scythes <sup>1</sup>.

La fortification de l'établissement de Poiana était formée presque exclusivement d'éléments naturels. Son isolement, assuré dans la majeure partie par des parois escarpées et inaccessibles, était complété vers l'est par un large vallon naturel, au delà duquel, à plusieurs centaines de mètres au nord de Poiana, s'étend même actuellement une grande forêt. Sans doute, cette défense naturelle a été longtemps considérée comme suffisante, étant donné que pendant les premières quatre phases de la station elle n'a subi aucune amélioration artificielle. C'est à peine si, pendant la quatrième phase, on a élevé un rempart en terre glaise, sans palissade, datable du début du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., comme le prouve un petit

1. Pour les Scythes, cf. Hérodote, IV, 64-65. Quant aux Gètes, voir les reliefs de la colonne trajane (K. Lehman-Hartleben, *Die Trajanssäule*, Berlin-Leipzig, 1926, pl. 15, XXV)



trésor d'environ 150 monnaies républicaines et augustéennes trouvées à sa base.

Les restes de la vie intense qui a existé à Poiana aux époques antiques ne se limitent pas à l'enceinte de la station. Ils se trouvent dispersés tout autour de celle-ci sur une grande étendue. En dehors de la nécropole citée de l'âge du bronze et des innombrables tessons et menus objets en métal qu'on découvre chaque jour dans les vignobles environnants, il faut mentionner un groupe de quelques tumulus à environ 1 kilomètre au nord de la station. L'un d'eux, qu'on a fouillé, contenait une tombe à incinération d'époque romaine, entourée de restes de charpente et d'une couronne de gravier. Il faut citer aussi, comme monument important du territoire de la station de Poiana, le grand *vallum* romain en terre, qui, partant d'Adjud sur le Séreth, à environ 10 kilomètres en amont de Poiana, traverse toute la Moldavie méridionale jusqu'à Foltesti sur le Pruth, d'où il passe en Bessarabie pour s'arrêter près de la mer Noire, dans le territoire voisin de Cetatea Albă <sup>1</sup> (fig. 24).

De ce bref aperçu archéologique nous retenons les résultats suivants, servant à définir la station de Poiana au point de vue historique :

1° La station de Poiana, située dans la région de la confluence du Trotus avec le Séreth, c'est-à-dire en un point très important de la meilleure route existant entre la Dacie transalpine et les bouches du Danube <sup>2</sup> (fig. 24), est un des plus remarquables centres protohistoriques de la Moldavie méridionale.

2° Elle a duré sans interruption depuis environ 1600 avant J.-C. jusqu'après 200 de notre ère.

1. C. Schuchhardt, *Wälle und Chausseen im südlichen und östlichen Dacien*, in *Arch.-epigr. Mitteil. aus Oesterr.-Ungarn*, IX, 1885, p. 202 sqq.; Pârvan, *Le camp de Poiana*, p. 37; *id.*, *Getica*, p. 733.

2. *Id.*, *Le camp de Poiana*, p. 27 sqq. et 37; *id.*, *Inceputurile vietii romane la gurile Dunării*, Bucuresti, 1923, p. 42 sq.; *id.*, *Dacia*, Cambridge, p. 192 sq. Pour l'importance économique de cette route à l'époque romaine, cf. aussi V. Christescu, *La vie économique de la Dacie romaine* (roum. et franç.), Pitesti, 1929, p. 97 sq., 101 sq., 106.

3° Elle a été habitée pendant ce temps par une population qui est restée toujours la même, et dont la civilisation a été la même que celle du reste des stations de la plaine danubienne.

4° Dans cette longue évolution on peut distinguer six phases marquant autant de grands événements dans l'histoire de la station. Chacune de ces phases a fini par une destruction totale de l'établissement, dont la reconstitution

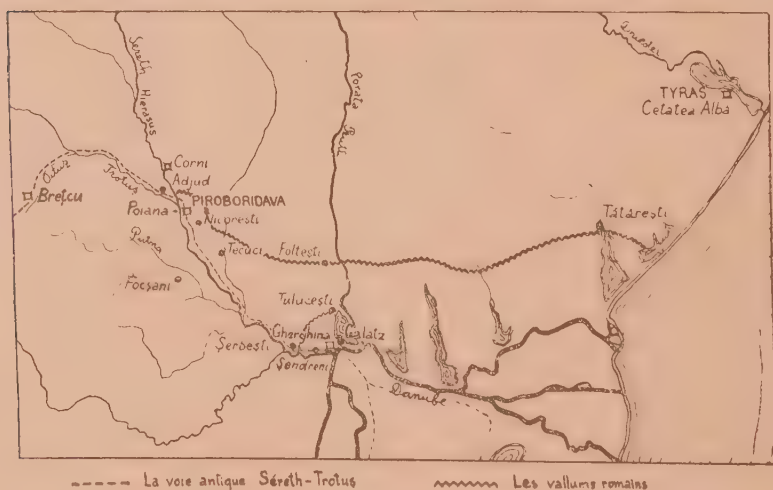


Fig. 24. — La Moldavie inférieure à l'époque romaine.

a suivi en général à peu d'intervalle. Il paraît tout de même, — au moins d'après les résultats obtenus jusqu'à présent, — qu'entre la troisième et la quatrième phase le *hiatus* a duré un peu plus longtemps.

5° Les dernières couches, et spécialement la sixième, attestent indubitablement la présence des Romains. Il est vrai que les habitations faites à la romaine manquent complètement, de même que les inscriptions et les traces de travaux en briques ou en pierre, mais la richesse et la variété des objets romains de toute sorte et même de caractère religieux sont si considérables qu'il est impossible de les

attribuer à une influence indirecte. La domination romaine s'est étendue là, mais réduite à une petite garnison de troupes de moindre valeur maintenant l'ordre au milieu d'un important centre indigène qui était entré plus ou moins de bon gré dans l'alliance romaine. D'ailleurs, cette domination s'imposait nécessairement à cause du *vallum* voisin, dont la station de Poiana constituait une sorte de fort de flanc.

6° Le caractère indigène de la station a persisté jusqu'à sa fin.

\*  
\* \* \*

La question du nom antique de cette importante station n'a pas encore été étudiée <sup>1</sup>. Bien qu'en ce qui concerne la géographie ancienne de la Moldavie on possède une liste assez nombreuse de localités gétiques et géto-romaines, connues par Ptolémée ou par l'Anonyme de Ravenne <sup>2</sup>, on n'a fait pour aucune d'elles un essai d'identification avec l'établissement de Poiana. Ce n'est que dans les travaux de Vasile Pârvan que nous trouvons une première indication à ce sujet. Il s'agit de la carte des localités et des peuplades daces annexée à la fin de ses *Getica*, où il fit inscrire à l'endroit actuel de Poiana le nom de *Piroboridava*, un des centres

1. A. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie von Europa*, Hamburg, 1877, p. 761, en mentionnant la localité Πάλοδα de Ptolémée, la situe sur le Séreth entre Focsani et Adjud. Mais c'est une localisation tout à fait théorique, sans aucune mention de la station de Poiana, dont Forbiger ne paraît avoir eu aucune connaissance. Cette localisation semble d'ailleurs être inspirée par Démètre Cantemir, qui, cherchant à trouver une origine antique au nom de la rivière *Putna* située entre Focsani et Adjud, la rapporte à *Paloda* (*Descriptio Moldaviae*, éd. de la Société académique roumaine (auj. Académie roumaine), Bucaresti, 1872, ch. iv, p. 12, n. 1).

2. Ce géographe, qui a vécu probablement au VII<sup>e</sup> siècle après J.-C., mais qui reproduit des itinéraires plus anciens remontant au Haut Empire, décrit une route de *Tyras* à *Porolissum* (IV, 5) qui devait nécessairement passer par la Moldavie méridionale. Pourtant, les stations intermédiaires qu'il mentionne, à savoir *Tirepsum*, *Iscina*, *Capora*, *Alincum*, *Ermerium*, *Urgum*, *Sturum* et *Congri*, ne sont pas indiquées dans les autres sources et leur identification est très difficile. Vasile Pârvan (*Le camp de Poiana*, p. 28) incline à attribuer à cette voie un tracé à travers la Moldavie et la Bessarabie, le long du *vallum* romain Séreth-Mer Noire.

mentionnés par Ptolémée sur le Séreth. Cependant il n'en fait aucune mention dans le texte. Il ne pouvait, d'ailleurs, se prononcer d'une manière plus explicite avant de connaître les résultats des explorations commencées dans la région.

Peu avant sa mort, de nouveaux renseignements sur *Piroboridava* ont été apportés par un papyrus romain trouvé en Égypte et publié pour la première fois par Arthur S. Hunt <sup>1</sup>. Ce papyrus, dont il paraît que Pârvan n'avait pas pris connaissance, a été signalé en Roumanie en 1928 par M. Georges Cantacuzène, qui cependant n'a pas insisté suffisamment, dans son étude <sup>2</sup>, sur l'identification de *Piroboridava*. Il se borna à situer vaguement cette localité antique entre Poiana et le Danube <sup>3</sup>, sans donner de raisons et sans faire aucune mention de la carte de Pârvan.

Les résultats de nos fouilles à Poiana exposés ci-dessus et ceux de nos recherches exécutées en 1928 dans la région comprise entre le Séreth inférieur et le Pruth, nous permettent de reprendre la question. Il suit de ces explorations : 1<sup>o</sup> que la station de Poiana est une des plus importantes de toute la Moldavie inférieure; 2<sup>o</sup> que parmi celles-ci elle est la seule qui, ayant un long passé de vie indigène, ait été occupée par les Romains jusqu'après le II<sup>e</sup> siècle de notre ère; 3<sup>o</sup> que, entre la station de Poiana et le confluent du Séreth avec le Danube, où se trouve le camp romain de Gherghina, il n'existe aucun établissement antique; 4<sup>o</sup> que, à peine à 10 kilomètres au nord de Poiana, commence le *vallum* Séreth-Pont-Euxin. Tous ces éléments, fournis par l'archéologie, tendent à confirmer l'identification suggérée par Vasile Pârvan. Poiana est sans doute *Piroboridava*.

En effet, d'après les constatations archéologiques, la sta-

1. *Register of a Cohort in Moesia*, dans la *Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso*, Milano, 1925, p. 265 sq. Cf. Georges Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du bas-Danube*, in *Ægyptus : Rivista italiana di egittologia e di papirologia*, IX, Milano, 1928, p. 63 sqq.; reproduit sans modifications dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, Paris-Bucarest, V, 1928, p. 38 sqq.

2. Voir la note précédente.

3. *Ægyptus*, IX, 1928, p. 88; *Revue hist. du S.-E. européen*, V, 1928, p. 66.



tion de Poiana est la seule à laquelle on puisse attribuer les données de Ptolémée et du papyrus Hunt.

Dans la géographie de Ptolémée, on trouve au chapitre de la Mésie inférieure, le passage suivant (III, 10, 8) <sup>1</sup> :

Πόλεις δὲ εἰσὶ καὶ ἐν τῇ πλευρᾷ ταύτῃ μεσόγειοι παρὰ μὲν τὸν Ἰέρασον ποταμὸν :

Ζαργίδανα . . . . .	(54°40')	(47°45')
Τρυαπίδανα . . . . .	(54°20')	(47°30')
Πιροξορίδανα . . . . .	(54°)	(47°)

Entre ces trois *-davae*, dont les suffixes accusent une origine gétique, *Piroboridava*, notée au point de la rencontre du degré 54 de longitude avec le degré 47 de latitude, occupe la position la plus méridionale. Toutefois, elle est à une distance notable du Danube, dont le coude le plus septentrional est déterminé chez Ptolémée par les cotes 53° et 46°40' <sup>2</sup>. Elle se trouve auprès de la rivière du *Hierasus*, qui est le *Τιζραντίς* d'Hérodote <sup>3</sup>, le *Gerasus* d'Ammien Marcellin <sup>4</sup>, le *Σέρετος* de Constantin Porphyrogénète <sup>5</sup> ou le Séreth actuel <sup>6</sup>. Une précision de plus nous est fournie par le fait que le *Hierasus* constitue chez Ptolémée la frontière entre la Dacie et le territoire transdanubien de la Mésie inférieure. Comme les trois *-davae* appartiennent à cette dernière, il s'ensuit qu'elles sont situées sur la rive gauche du Séreth <sup>7</sup>. Toutes ces données conviennent à la situation actuelle de Poiana. En outre, il y a aussi parfaite concordance

1. Éd. Ch. Muller, Paris, 1883 (Didot). Nous citons les cotes cartographiques de Ptolémée en chiffres arabes, d'après la transcription de Muller.

2. III, 10, 1. Bien entendu, nous mentionnons les chiffres géographiques de Ptolémée seulement pour leur signification relative.

3. IV, 48.

4. XXXI, 3, 7.

5. *De Administrando Imperio*, ed. Imm. Bekker, Bonnae, 1840, ch. xxxviii, p. 171, 13.

6. En roumain *Siret*. Pour l'origine de ce nom, cf. V. Pârvan, *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes* (roum. et franç.), *An. Academ. Rom., Mem. sect. ist.*, ser. III, t. I, Bucuresti, 1923, p. 10 sq. et 29.

7. V. aussi les *Tabulae in Claudii Ptolemaei geographiam*, Paris, 1901, par Ch. Muller, pl. IX.

chronologique. La date des renseignements de Ptolémée, qui se réfèrent aux deux premiers siècles de notre ère, est entièrement en accord avec l'époque de la station de Poiana, qui commence vers 1600 environ avant J.-C. et finit au III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Le papyrus de Hunt ne fait que confirmer et compléter ces constatations. C'est un *pridianum* d'une troupe auxiliaire, la *cohors I Hispanorum Veterana Equitata*, qui a eu son camp en Mésie inférieure et en Dacie<sup>1</sup>. Parmi les nombreux détachements de cette cohorte, répandus en divers endroits de la Mésie, de la Dacie et jusqu'en Égypte, il y en a un qui, à la date du document, c'est-à-dire peu après la conquête de la Dacie, se trouvait *Piroboridavae in praesidio* (ligne 63). Il y a aussi un détachement envoyé *Tyras in praesidio* (ligne 57) et un autre *Boridavae in vexillatione* (ligne 64). *Tyras*, c'est la cité grecque bien connue de Cetatea Albă<sup>2</sup>. *Boridava* doit être, sans doute, le *castellum* de Slavitești-Boroneasa sur l'Olt, identifié bien auparavant par Tocilescu avec la *Boridava* de la Table de Peutinger<sup>3</sup>. Quant à *Piro-*

1. Cf. Cantacuzène, *Ægyptus*, IX, 1928, p. 66 sq.; *id.*, *Revue hist. S.-E. europ.*, V, 1928, p. 41 sq. et Roberto Paribeni, *Optimus princeps : Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messina, 1926, p. 233. Parmi les ruines du camp romain de Brețcu (Beřeczsk) en Transylvanie, — situé à la sortie du col d'Oituz, c'est-à-dire sur la même voie principale qui passait près de Poiana par les vallées du Séreth et du Trotus (Pârvan, *Le camp de Poiana*, p. 28 et 37), — on a trouvé des briques portant l'inscription COH HIS (*CIL*, III, 8074, 17; cf. aussi Cichorius, in Pauly-Wiss. *Realencycl.*, IV, v. *Cohors*, p. 297), qu'on a attribuées à une *coh. I Hispanorum* (Emil Panaitescu, *Le limes dacique*, dans le *Bullet. de la sect. hist. de l'Académie roumaine*, XV, Bucarest, 1929, p. 10). Il est très possible que ce soit la même cohorte mentionnée par le papyrus de Hunt à *Piroboridava* et à *Tyras*. Quant au camp de Brețcu, c'est probablement *Angustia*, que Ptolémée mentionne à l'ouest de *Piroboridava*, en Dacie. Ce nom latin, faisant exception parmi les autres toponymes énumérés par Ptolémée dans la Dacie orientale, s'accorde très bien avec le caractère exclusivement romain du camp de Brețcu, ainsi qu'avec la situation de ce camp auprès de l'entrée dans le défilé (*angustiae*) d'Oituz.

2. De Cetatea Albă on connaît aussi d'autres éléments de l'armée de la Mésie inférieure : cf. P. Nicorescu, *Scavi e scoperte a Tyras*, in *Ephemeris Dacoromana*, II, 1924, p. 412 sqq.

3. Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, p. 120.

*boridava*, ce n'est que la localité mentionnée par Ptolémée sur le *Hierasus*.

De ce document il résulte qu'au commencement du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., *Piroboridava* avait une garnison romaine, détachement auxiliaire appartenant à l'armée de la Mésie inférieure, à laquelle revenait la charge de surveiller toute la région de plaines à l'est de la Dacie. Ce fait est bien d'accord avec les résultats de nos fouilles à Poiana. On a vu plus haut que les dernières couches de cette station contiennent une énorme quantité de vestiges du plus pur caractère romain, datables jusqu'après le II<sup>e</sup> siècle après J.-C., qui ne sont pas dus à de simples relations commerciales, mais à la présence des Romains mêmes, qui y ont construit un rempart en terre. On y trouve même des objets romains de caractère militaire, comme, par exemple, des restes de lames d'épées de fer, des éperons de fer, des pointes de flèches, des fers de lances, des poignées d'épées en os de types romains caractéristiques, etc. Ces trouvailles attestent l'existence indubitable d'une garnison romaine dans cette station, qui constituait une puissante forteresse au flanc occidental du *vallum* Séreth-Pont-Euxin, dont le rôle ne pouvait être que celui de protéger la province de Mésie inférieure et les relations de celle-ci avec la Dacie <sup>1</sup>.

Dans l'exposé archéologique fait plus haut, nous avons conclu que la domination romaine n'a presque rien modifié au caractère indigène de la station de Poiana, où l'on n'a trouvé aucune habitation ou monument de construction romaine. Cette constatation semblerait s'opposer à celle d'une garnison romaine à Poiana. De fait, tout s'explique par la circonstance que cette garnison était tenue par des troupes de second ordre. C'est précisément ce que nous indique le détachement de la *coh. I Hispanorum Vel. Eq.* de *Piroboridava*. On ne saurait dire, d'après le *pridianum* de cette cohorte, si le détachement mentionné était le seul

1. Pârvan, *Le camp de Poiana*, p. 27 sq. et 37 sq.; *id.*, *Inceputurile vietii romane la gurile Dunarii*, p. 49; *id.*, *Getica*, p. 128 sq., 733 et 735.

qui résidât à *Piroboridava*, ou s'il partageait sa mission avec d'autres éléments de l'armée de la Mésie inférieure. De même, le document est interrompu à l'endroit où il devait indiquer le nombre de soldats formant le détachement envoyé dans cette localité. Ce nombre était probablement assez restreint, si l'on considère que l'effectif total de la cohorte dépassait à peine le chiffre de 500 hommes et que les détachements semblables à celui de *Piroboridava*, dispersés en divers endroits de l'Empire, étaient très nombreux. Toujours est-il que, malgré ces lacunes de notre information, les témoignages apportés par le papyrus de Hunt sont en faveur de l'identité *Piroboridava* = *Poiana*.

Toutes les autres identifications qu'on a proposées ou qu'on pourrait encore proposer pour *Piroboridava*, présentent de graves difficultés.

Ainsi Charles Muller, le principal éditeur de Ptolémée, incline à situer *Piroboridava* (dans certains mss. *Πυροβοριδαυα* et *Pyroboridaua*) sur le Pruth : « *Hoc oppidum fortasse non ad Hierasum fl. erat, sed ad proximum Pruth fluvium quem Σάββα Πόρτα καλεῖσι* Ἑλλήνες δὲ Πυρετίον (Hérod., 4,48)<sup>1</sup>. » Son argument purement toponomastique est caduc. Entre les éléments *pir-*, *bor-* du nom de la localité et le nom de *Πόρτα* de la rivière (car *Πυρετίς* n'en est que la prononciation hellénique), il n'y a pas de rapport. Le nom de la rivière est d'origine iranienne<sup>2</sup>, tandis que celui de la localité ne peut s'expliquer que par l'onomastique thrace, comme il sera démontré plus bas. Quant au point de vue géographique, cette localisation ne pourrait pas s'appuyer sur une éventuelle confusion de Ptolémée, qui aurait donné le nom *Hierasus* du Séreth actuel au cours du Pruth<sup>3</sup>. En faveur d'une pareille

1. *Claudii Ptolemaei Geographia*, 1883, I, p. 470, n. 6.

2. Cf. Pârvan, *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes*, p. 8 sqq. et 28 sq.

3. Cette identité du *Hierasus* de Ptolémée avec le Pruth est soutenue en particulier par Forbiger (*Handb. d. alten Geogr. von Europa*, p. 751 et 755, n. 90) et par Goos (*Studien zur Geographie und Geschichte des Trajanischen Daciens*, Ilernannstadt, 1874, p. 13 et 25; cf. Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, Bucuresci, 1880, p. 67, n. 2). F. A. Ukert (*Skythien und das Land der Geten*



hypothèse, il n'existe pas le moindre indice. Il est vrai que le Pruth n'est pas mentionné dans la géographie de Ptolémée, mais cette absence s'explique très facilement. Cette rivière, qui parcourait une région de steppes, probablement moins peuplée, ne présentait aucune importance spéciale, tandis que le Séreth,<sup>1</sup> qui est le collecteur de toutes les rivières nées des Carpathes orientales et dont la vallée constitue en partie une très importante route entre le Danube et la Transylvanie, était, pour Ptolémée, une frontière entre la Dacie et la Mésie inférieure. Et de fait, au point de vue physique, le Séreth est une des frontières les mieux définies de la Dacie, son cours séparant nettement les collines précarpates du grand plateau ukraïno-moldave, dont la haute paroi inaccessible constitue même la rive gauche de la rivière. Tout autrement se présente la vallée du Pruth, pauvre en affluents et à rivages parfaitement homogènes.

Cette impossible localisation de *Piroboridava* sur les rivages du Pruth est presque d'accord avec l'assertion de Grégoire Tocilescu, qui situe *Piroboridava* en Bessarabie<sup>1</sup>. Il s'est laissé certainement suggestionner par la carte du manuscrit de Ptolémée de Vatopédi, remontant au XIII<sup>e</sup> siècle, dans laquelle cette localité est fixée assez loin du Séreth et à mi-chemin entre celui-ci et le Dniester<sup>2</sup>. Mais à cette carte assez tardive il faut préférer le texte de Ptolémée qui mentionne clairement cette localité *παρὰ τὸν Ἰέρχτων ποταμὸν*<sup>3</sup>.

*oder Daker nach den Ansichten der Griechen und Römer*, Weimar, 1846, p. 603), n'est pas sûr si *Hierasus* doit être identifié avec le Pruth ou avec le Séreth. Quant à Muller, malgré sa préférence pour la localisation de *Piroboridava* sur le Pruth, il considère *Hierasus* comme le nom antique du Séreth (o. c., I, p. 443, n. 18).

1. Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, p. 70.

2. *Ibidem*, p. 78: « la carte de la Dacie de Ptolémée, en fac-similé, d'après la *Géographie de Ptolémée*, reproduction photolithographique du manuscrit grec du monastère de Vatopédi au mont Athos, Paris (Didot), 1867, in-folio, p. LXXVIII-LXXXIX ».

3. Dans certains mss. de la *Géographie de Ptolémée* (SQT) cette mention est remplacée par une indication plus générale, comme : ἐν δὲ τῷ ὑπὲρ τὸν Ἰόντρον τμήματι, μεσόγειοι (cf. Muller, *Cl. Ptolem. geogr.*, I, p. 470), ce qui ne constitue aucune indication en faveur de la localisation de *Piroboridava* sur

D'ailleurs, dans la carte de Vatopédi, les localités de Ptolémée sont transcrites très négligemment.

La localisation de G. Cantacuzène, mentionnée plus haut, selon laquelle la *Piroboridava* antique se trouvait quelque part entre Poiana et le camp de Gherghina <sup>1</sup>, est plus voisine de la réalité, car il situe cette localité dans la région du cours inférieur du Séreth; mais elle présente l'inconvénient qu'entre les deux points indiqués il n'existe aucune station antique qui puisse être identifiée avec *Piroboridava*. Celle-ci doit forcément correspondre soit à Gherghina, soit à Poiana. Le camp de Gherghina, situé à l'embouchure du Séreth, est exclu du premier coup, car il se trouve trop près du Danube, à peine à 4-5 kilomètres <sup>2</sup>, tandis que, d'après le texte de Ptolémée, *Piroboridava* est loin de ce fleuve <sup>3</sup>. Il s'ensuit donc que Poiana est le seul site qui convienne à cette localité antique.

On pourrait penser éventuellement à un autre endroit situé sur le Séreth, plus au nord de Poiana. Mais il est utile de se rappeler que dans cette direction, à moins de 10 kilomètres de la station de Poiana, commence le *vallum* romain entre le Séreth et le Pont-Euxin, le *limes* de la Mésie inférieure <sup>4</sup>. Or, *Piroboridava*, qui avait une garnison romaine, devait être

le Pruth. Par contre, ce n'est qu'une abréviation de la proposition contenant le nom de *Hierasus*, qui a passé intacte dans tous les autres mss.

1. *Ægyptus*, IX, 1928, p. 88 et *Revue hist. du S.-E. européen*, V, 1928, p. 65 sq. : « Les renseignements fournis par notre *pridianum* au sujet de l'occupation romaine en Moldavie méridionale semblent bien montrer que le camp de Poiana existait déjà vers 110-117 après J.-C. La *cohors I Hispanorum Veterana* n'aurait pas maintenu une garnison à Piroboridava près du Siret si celle-ci n'avait été vigoureusement appuyée par les forteresses de Poiana et de Gherghina. » L'auteur ne nous dit pas les motifs qui l'ont déterminé à considérer *Piroboridava* comme une localité distincte des forteresses de Poiana et de Gherghina, en parlant d'une manière si péremptoire d'un troisième camp romain entre l'embouchure du Trotus et le Danube.

2. Pour ce camp, connu aussi sous le nom de « camp de Barbosi », cf. V. Pârvan, *Le camp de Poiana*, p. 14 sqq. et 35 sq.

3. Ce fait est précisé chez Ptolémée par l'expression : ἐν τῇ πλευρᾷ ταύτης, μεσόγειοι, — dans les mss. ΣΩΤ : ἐν δὲ τῷ ὑπὲρ τὴν Ἰστρον τμήματι, μεσόγειοι concernant *Zargidava*, *Tamasidava* et *Piroboridava*.

4. Pârvan, *Le camp de Poiana*, p. 27 sq. et 37 sq.; *id.*, *Getica*, p. 128 sq.

à l'abri de ce *limes*<sup>1</sup>. Il est probable qu'une grande partie du territoire moldave, qui s'étendait plus au nord, était soumise à l'autorité romaine, au moins à la plus belle phase de l'expansion romaine dans ces régions<sup>2</sup>. Mais les troupes romaines ne pouvaient tenir garnison que dans un territoire où leur domination était effective, derrière le système de défense représenté par le *vallum* et par les divers châteaux forts dont Poiana était le plus septentrional.

D'ailleurs, les renseignements mêmes de Ptolémée s'opposent à une localisation trop septentrionale de *Piroboridava*. Selon le géographe, cette localité se trouvait assez bas sur le cours du Séreth, en un endroit qui pourrait difficilement être placé plus au nord de l'embouchure du Trotus, près de laquelle se trouve la station de Poiana. D'autre part, Ptolémée, qui mentionne un assez grand nombre de localités de la Moldavie, ne pouvait oublier cette vieille station, située en un point si important de la route du Séreth et du Trotus, entre la Dacie et le Danube. C'était un des centres indigènes les plus importants du pays, pourvu d'une garnison romaine et qui occupait un point essentiel du système fortifié de la domination romaine au nord du Danube.

Des considérations qui précèdent, il résulte que le nom de cette localité antique ne peut être attribué qu'à la station de Poiana.

\*  
\* \*

Le papyrus de Hunt confirme définitivement la forme

1. La situation de *Piroloridava*, forteresse continentale, différait sous ce rapport de la situation de *Tyras* à l'extrémité est du *vallum* Séreth-Mer Noire. *Tyras*, l'ancienne colonie commerciale grecque de Cetatea Albă, présentait une position maritime caractéristique, qui la dispensait en partie d'une défense trop compliquée du côté de la terre ferme. Par conséquent la garnison de *Tyras*, à la différence de celle de *Piroboridava*, pouvait surveiller l'extrémité du *vallum* mentionné, sans en avoir besoin pour sa propre défense.

2. Ptolémée considère comme appartenant à la Mésie toute la Moldavie et la Bessarabie jusque loin dans la vallée supérieure du Séreth. En réalité, il s'agit probablement de territoires appartenant à des états-clients, tenus en respect par l'organisation romaine de la région du Séreth inférieur.

*Piroboridava* comme nom ancien de cette localité, qui, dans les divers manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée, présente, en dehors de cette forme correcte de Πυροβορίδανα ou [Πυροβορίδ]άνα, certaines corruptions comme Πυροβορίδανα, Πυροβορίδανα, *Pyroboridava*<sup>1</sup>, qu'on doit certainement attribuer à des fautes de copistes.

Ce nom est d'aspect indubitablement gétique, attesté par le suffixe *-dava* signifiant en dace « πῶλις<sup>2</sup>, cité, établissement<sup>3</sup> ». Ce suffixe se rencontre dans plus de 40 noms de localités antiques répandues partout dans les régions balkano-danubiennes et spécialement entre les limites de la Dacie, où l'on en trouve plus de 25<sup>4</sup>. Il caractérise exclusivement la toponymie gétique, tandis que, dans la toponymie de la Thrace méridionale, il est remplacé par *-para*, synonyme qui à son tour ne se trouve pas en Dacie<sup>5</sup>.

Quant à la première partie du nom, *Pirobori-*, elle a fait l'objet d'interprétations diverses. Cet élément se retrouve dans une inscription découverte en 1674 à Cologne et reproduite par Brambach (*C. Inscr. Rhen.*, n° 315) et par le *Corpus* (XIII, 8188) :

HERCLINTI  
SACRUM  
PETITOR PIRO  
BORI MIL  
COH H VAR  
SING COS  
V. S. L. M.

1. Muller, *Cl. Ptolemaei geographia*, I, p. 470, n. 6.

2. Chez Hesychius, v. Λέβα : Λέβα πόλις, ὑπὸ Θρακῶν. Λέβα est de fait une erreur pour Δέβα (= Δεύα). Quant à Θράκες, ce nom a ici un sens général comprenant aussi les Gètes. Cf. Tomaschek, *Die alten Thraker, eine ethnologische Untersuchung*, II, 1, in *Sitzungsber. d. phil. hist. Cl. d. Akad. v. Wien*, CXXX, 2, 1894, p. 9.

3. Tomaschek, *op. cit.*, II, 1, p. 9; II, 2, *Sitzungsber.*, etc., CXXXI, 1, Wien, 1894, p. 70 et 101.

4. *Ibidem*, II, 2, p. 70; cf. aussi Pârvan, *Getica*, p. 256 sqq. et 272; 744 sq.

5. Tomaschek, *op. cit.*, II, 2, p. 63 et 70; Pârvan, *op. cit.*, p. 235, 285 et 753.



La lecture de cette inscription est assez difficile. C'est bien une dédicace *ex voto* à *Hercules Invictus*, faite par un *singularis consularis* d'une certaine cohorte auxiliaire, dont le camp était, sans doute, en Germanie; mais à la place de son nom on ne trouve que les mots PETITOR PIROBORI, assez énigmatiques au premier abord.

Tomaschek a interprété le terme *Pirobori* comme un nom de peuplade celtique, ce qui l'a poussé à considérer la localité *Piroboridava* de la Moldavie comme une fondation celtique en territoire dace <sup>1</sup>. Son nom signifierait donc : « la cité des *Pirobori* ». Pour Vasile Pârvan, qui constate dans la Moldavie inférieure plusieurs peuplades d'origine celtique, comme les *Cotensii* et les *Britogalli* <sup>2</sup>, cette opinion de Tomaschek « serait très plausible, mais elle est encore absolument incertaine, car l'inscription en question ne peut servir de rien <sup>3</sup> ».

De fait, le nom de *Pirobori* n'a rien de celtique. Dans le *Sprachschatz* de Holder <sup>4</sup>, qui est une collection de gloses et d'éléments toponymiques et onomastiques non seulement de la Gaule, mais de toutes les régions par où ont passé les Celtes, c'est-à-dire presque toute l'Europe occidentale et centrale, on ne trouve pas la moindre trace d'un nom pareil. De même, les noms mentionnés par ce lexique ne servent point à expliquer les éléments *pir-* et *bor-* de *Pirobori*. En revanche, ces éléments trouvent une explication satisfaisante en gëto-thrace, où ils sont très communs. Ainsi *Pir-* se rencontre dans les noms thraces de personnes *Pirus*, *Pyrrus*, *Pyrrhus*, Πύρρος, Πύρροϛ, *Pyrula* <sup>5</sup>; Πύρος, Πύροϛ.

1. *Die alten Thraker*, II, 2, p. 64.

2. Ptol., III, 8, 3 : Κοτήνσιοι; *id.*, III, 8, 3 : Βριτογάλλαι. D'après Pârvan (*Getica*, p. 65), la forme plus correcte de ce dernier nom serait *Britogalli*, attestée aussi par un des mss. de Ptolémée : Βριτογάλλοι (cf. Muller, *op. cit.*, p. 469, n. 6), éventuellement *Brigolati* (cf. *Latobriges*).

3. *Getica*, p. 267. Cf. aussi p. 751.

4. Alfred Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, 2 vol., Leipzig, 1896-1904.

5. G. G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, in *Ephemeris Dacoromana*, I, 1923, Roma, 1923, p. 131 et 173, n. 3; *id.*, *Nomi traci nel territorio scito-sarmatico*, *ibidem*, II, 1924, p. 236.

Πυρρορίδες. *Purula*<sup>1</sup>. se rattachant à la racine *pyr-*, *pur-*, signifiant, d'après Tomaschek, « Feuer »<sup>2</sup>, pendant que *bor-* est, selon la juste observation de Mateescu<sup>3</sup>, identique avec l'élément *-πορις*, *porus*, *-πουρις*, *-πυρις*, *-πολις*, très fréquent dans l'onomastique gëto-thrace : *Heptaporis*, *Pieporus*, *Petoporus*, *Πέρς*, *Naloporus*, *Νεπτόπουρις*, *Ραιστόπουρις*, *Διλιπόρις*, *Mucapor*, *Dizapor*, *Διδίπορις*, *Διλιπόρις*, *Κετοίπορις*, *Κεδρήπολις*, etc.<sup>4</sup>, et traduit par Tomaschek « Stecher, Schlächter, Schläger, Kämpfer »<sup>5</sup>. Mateescu démontre cette identité par plusieurs autres exemples en dehors de *Pirobori-*, comme *Μουκίπουρις*, *Μουκίπουρα*, *Μουκίπουρις*, *Ἀσέουρις*, *Δαυρίδουρις*, *Ἀσέουδοξία*, *Azbor*, *Datuborinis*, etc.<sup>6</sup> L'origine thrace de l'élément *Pirobori-* est donc évidente. Suivant les traductions données par Tomaschek pour les deux mots dont il se compose, il signifierait « l'ardent guerrier ». Il est étonnant que Tomaschek, qui avait étudié si profondément le matériel onomastique thrace et même les racines analogues aux éléments dont se compose le nom *Pirobori-*, se soit

1. Tomaschek, *op. cit.*, II, 2, p. 21.

2. *Ibidem*. On pourrait ajouter aussi *Pyrogeri*, nom d'une peuplade thrace du bassin de l'Hèbre. Tomaschek réduit ce nom à une racine *pyr-*, homonyme à *pyr-* des autres noms cités, mais ayant un sens différent, analogue au sl. *pyro*, au lit, *pura* et au gr. *πυρός* « blé » (*op. cit.* I, p. 87). Mateescu (*I Traci nelle epigr. di Roma*, p. 173, n. 8) mentionne *Pyrogeri* parmi les autres noms thraces en *pyr-*, *pir-* et *pur-*, sans distinguer entre les sens attribués par Tomaschek.

3. *I Traci nelle epigrafi di Roma*, p. 97, n. 11.

4. *Ibidem*, p. 107, n. 2; 219, n. 7, etc., *passim*. Tomaschek, *o. c.*, II, 2, p. 9-48, *passim*. Gudmund Schütte, *Polonica*, p. 180 (ap. N. J[orga], *Revista istorică*, XIV, 1928. Bucuresti, 1928, p. 448) arrive à une idée semblable en supposant une forme *Piroporidava* pour *Piroboridava*, selon l'analogie fournie par les noms daces *Piepor*, *Petopor*, etc.

5. Tomaschek, *op. cit.*, II, 2, p. 21 et 101.

6. *I Traci nelle epigr. di Roma*, p. 97, n. 11. On pourrait penser aussi à *Boridava*, mais c'est une forme attestée seulement par le papyrus de Hunt (ligne 64), due probablement à une erreur du scribe qui a pu être influencé par le nom de *Piroboridava* écrit à la ligne précédente (l. 63). Les autres documents présentent les formes *Burridava* (Table de Peutinger), *Βουριδανήνσιοι* (Ptol., III, 8, 3). *Βούροι* (Cassius Dio, LXVIII, 8), qui contient la racine *bur-* (*Burvista*, *Βουρχέντιος*, *Burus*, etc., cf. Tomaschek, *o. c.*, II, 2, p. 16 et 174), traduite par Tomaschek (*o. c.*, p. 17 et 101), par « viel, voll, reich ».

abstenu d'englober celui-ci parmi les noms thraces, comme il était si naturel, et lui ait attribué, au contraire, une origine celtique que rien ne justifie.

D'autre part, ce nom n'est pas non plus celui d'une peuplade, comme le croyait Tomaschek. L'observation de Mateescu, qui le considère comme un nom de personne, *Piroborus*<sup>1</sup>, est bien plus plausible. En effet, dans l'inscription de Cologne citée ci-dessus, les éléments PETITOR PIROBORI occupent précisément la place que doit avoir le nom du dédicant, en dehors duquel ils ne comportent aucune explication satisfaisante. Si l'on veut considérer *Pirobori* comme un nom de peuple au nominatif, on n'arrive pas à donner un sens à l'inscription et l'on ne peut pas non plus expliquer l'absence du nom de son auteur. Par contre, en l'interprétant, d'accord avec Mateescu, comme le génitif d'un nom de personne, *Piroborus* (*Piroporus*), à l'exemple de *Pieporus*, *Natoporus*, *Petoporus*, *Mucaporus*, etc.<sup>2</sup>, on est porté à donner une interprétation semblable à *Petitor*, qui, à notre avis, ne peut être que la forme (mal gravée ou mal copiée), d'un nom dace, par exemple *Petipor* ou *Petopor*<sup>3</sup> (= *Petoporus* > *Dac[i]* *Petoporiani*, Tab. Peut., segm. VII<sup>4</sup>), analogue à *Eptipor*, *Mucapor*, *Μουζέπορ*, *Zecaepor*, *Aulupor*, *Rescupor*, etc.<sup>5</sup>. Nous avons ainsi le nom du soldat auxiliaire qui a fait la dédicace votive à Hercule. Il s'appelait *Petipor*, fils de *Piroborus*, Dace né peut-être dans la région même de *Piroboridava*, faisant son service sur le Rhin, dans une cohorte auxiliaire, probablement la *cohors II Varcianorum*<sup>6</sup>.

De cette analyse onomastique il suit que le nom de *Piroboridava* est d'origine purement gétique. Il veut dire « la

1. *Loc. cit.*

2. Tomaschek, *op. cit.*, II, 2, p. 20, 25, 27, etc.

3. Il est inutile de penser au mot latin *petitor*, qui ne peut avoir aucun sens dans cette inscription.

4. Tomaschek, *op. cit.*, p. 20; Pârvan, *Getica*, p. 241. Cf. aussi Mateescu, *I traci nelle epigrafi di Roma*, p. 213.

5. Mateescu, *op. cit.*, p. 73, 205, 220, 227. Cf. aussi les p. 97, 107. Mateescu ne mentionne point le nom PETITOR.

6. Cf. C. Cichorius, *Cohors*, in Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, IV, p. 59.

cité de Piroborus », celui-ci n'étant qu'un Gète éponyme de l'*oppidum* dont nous avons démontré ci-dessus l'identité avec la station actuelle de Poiana. On ne saurait dire si ce nom date de la première fondation de cette station, qui, d'après les constatations archéologiques exposées plus haut, remonte environ jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle avant J.-C., ou s'il est relatif à un des établissements ultérieurs. Toujours est-il qu'il sert à confirmer le caractère gétique de la population de Poiana.

\*  
\* \* \*

Pour clore notre étude sur *Piroboridava-Poiana*, il nous reste encore à essayer une reconstitution sommaire de l'évolution historique de cette localité gétique, en confrontant les données archéologiques avec la protohistoire générale de la Dacie. Dans l'état actuel des recherches, nous ne pouvons, naturellement, aborder cette question que d'une manière tout à fait générale, en attendant, pour une discussion plus détaillée, les résultats des fouilles prochaines. Il ne peut donc s'agir que d'un essai pour expliquer la coïncidence qu'on constate entre les diverses particularités de la chronologie fournie par la stratigraphie de Poiana et certains faits essentiels de la protohistoire gétique<sup>1</sup>.

Vers le début du xvi<sup>e</sup> siècle avant J.-C., une tribu de Thraces nord-danubiens vint établir son centre près du site actuel du village de Poiana, en occupant un promontoire bien défendu par la haute rive gauche du Séreth, à peine à quelques kilomètres de distance de l'embouchure du Trotus. La position de ce promontoire était excellente au point de vue économique et stratégique, car il dominait le principal carrefour de la route la plus directe entre le centre de la Dacie et les bouches du Danube.

Vers la fin de l'âge du bronze, ce premier établissement de Poiana a dû subir une interruption produite par une inva-

1. Pour ces faits nous nous rapportons en général à Vasile Pârvan, *Getica*, p. 2 sq.; 40 sq.; 727 sq.; 729 sq.; *passim*.



sion. C'est ainsi qu'on peut expliquer la lacune entre la date des vestiges de la première phase de la station et la date des objets de la deuxième phase. Comme cette lacune se place approximativement vers l'an 1000 avant J.-C., on peut penser aux invasions cimmériennes, déterminées par la lente poussée scythique venue de l'Est.

Après ces invasions, l'établissement fut refait par la population thrace revenue d'exode. C'est bien ce que prouvent les vestiges appartenant à la deuxième phase. Cependant, ce nouvel établissement subit bientôt le sort du premier. En effet, entre la deuxième et la troisième phase de la stratigraphie de Poiana, il y a un remarquable *hiatus*, qui a duré du commencement de la période de Hallstatt jusqu'aux VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles environ avant J.-C. C'est l'époque des fibules du type Certosa, variante thrace (fig. 7,1). Ce *hiatus*, qui ne paraît pas être dû au hasard des fouilles, coïncide, par contre, avec l'époque des invasions scythiques, qui sont survenues quelques siècles après celles des Cimmériens et ont laissé des traces assez durables en Dacie <sup>1</sup>.

Après les invasions scythiques, les objets datables à partir du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. prouvent que la station a été de nouveau habitée. C'est l'époque du redressement de l'élément ethnique de la région carpatho-danubienne. Hérodote cite à ce moment, dans les Carpathes, des Agathyrses scythes en voie de thracisation <sup>2</sup>, restes des invasions antérieures, et, dans les environs du Danube, des Gètes de même langue combattant les Perses de Darius <sup>3</sup>; ces derniers auront plus tard des relations avec Philippe II et opposeront une force imposante aux expéditions d'Alexandre et de ses successeurs <sup>4</sup>.

1. Entre autres, même les noms de *Getae* et *De ci*, sous lesquels on a désigné aux époques ultérieures la population locale d'origine thrace (Pârvan, *op. cit.*, p. 286 et 753).

2. IV, 104 : τὰ δ' ἄλλα νόμα:α Θρηῖξ: πρ:σκειχ:ωρίχ:ασι.

3. IV, 93.

4. A cette phase se réfère aussi l'amphore thasienne trouvée dans le voisinage de la station de Poiana et publiée par Pârvan en 1913 (*Le camp de Poiana*, p. 8 sqq. et 34; fig. 6 et pl. IV, 2-3). Pârvan la date du IV<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Les invasions celtiques du III<sup>e</sup> siècle, qui ont brisé ce développement de la puissance gétique, doivent être envisagées aussi comme la cause de la lacune entre la troisième et la quatrième phases de la stratigraphie de Poiana. Des peuplades celtiques, comme les *Britogalli* de la Bessarabie et les *Colensii* de la Moldavie méridionale, se sont établies à cette époque dans les environs de *Piroboridava* <sup>1</sup>.

Cette lacune dure jusqu'à la fin de la période Latène II, c'est-à-dire jusque vers la fin du second siècle avant J.-C., quand commence la quatrième phase. Celle-ci atteint des proportions inconnues jusqu'alors. Les établissements précédents occupaient seulement un promontoire avancé, aujourd'hui disparu à la suite d'écroulements, ne présentant, sur l'étendue périphérique de la station, la seule conservée à présent, que des tombes et des vestiges dispersés. A partir de la quatrième phase, les habitations, très nombreuses et entassées, s'étendent jusqu'à la limite extrême de la station. Les restes de ces habitations détruites par un incendie général, conséquence d'une conquête étrangère, ont une épaisseur considérable. Ils accusent une époque de grande prospérité. Il s'agit sans doute de la renaissance de la puissance gétique aux environs de l'an 100 avant J.-C., qui aboutit peu après au formidable empire danubien de Burébista, constitué aux dépens des éphémères formations celtiques de la région. La station de Poiana, qui, à partir de cette époque, peut être appelée avec certitude *Piroboridava*, a dû être, vu sa position exceptionnelle, un des centres les plus importants de cet empire. Malgré ses vicissitudes ultérieures, *Piroboridava* gardera jusqu'à sa fin les formes et l'intensité de vie qu'elle a connues à cette époque.

Cette phase prospère se termine à la troisième période de Latène, c'est-à-dire au cours du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., par une guerre et un incendie, dont les auteurs doivent être les Sarmates venus de l'Est, qui commencent juste en ce temps leurs interminables incursions dans les régions da-

1. Pârvan, *op. cit.*, p. 267 et 751. Cf. aussi p. 65, 249 sq. 253 et 749.

nubiennes<sup>1</sup>, en profitant de la décadence de la puissance gétique après la mort de Burébista. En faveur de cette hypothèse militent aussi les pointes de flèches de type oriental, à douille et à trois tranchants, qui paraissent en grand nombre dans les couches de la quatrième phase de Poiana.

La cinquième phase, du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., accuse la même population gétique et la même prospérité, avec la seule différence que cette population ne paraît plus avoir conservé complètement son indépendance. Les Romains y font leur apparition dès cette époque. C'est à cette phase qu'appartient le rempart romain qui protégeait la station du côté est, à la base duquel on a trouvé le trésor de monnaies républicaines et augustéennes. C'est l'époque de l'expédition transdanubienne, en 53-54 après J.-C., du gouverneur de Mésie, *Plautius Silvanus Aelianus* qui, dans son épitaphe trouvée à Tivoli, est loué d'avoir reculé les limites de sa province en soumettant plusieurs peuples barbares au nord du Danube et d'avoir contraint à l'alliance romaine plusieurs roitelets ayant leurs territoires auprès de ce fleuve<sup>2</sup>. Il est très probable que parmi ces territoires était aussi celui de *Piroboridava*.

En effet, si l'empire romain voulait consolider les acquisitions de *Plautius Aelianus*, il ne pouvait laisser de côté une forteresse si importante commandant la principale voie de pénétration des incursions gétiques venues d'au delà des Carpathes. D'ailleurs, on a déjà admis que le *vallum* entre le Sêreth et le Pont-Euxin, à l'abri duquel se trouve la station de Poiana, a été construit dès ce temps et précisément

1. *Ibidem*, p. 92 sq.

2. *CIL*, XIV, 3608, ligne 8 sqq. : *legat(o) pro praet(ore) Moesia, in qua plura quam centum mill(ia) ex numero Transdanuvianor(um) ad praestanda tributa cum coniugib(us) ac liberis et principibus aut regibus suis transduxit*. Ligne 16 sq. : *ignotos ante aut infensos p(opulo) R(omano) reges signa Romana adoraturus in ripam quam tuebatur, perduxit*. Ligne 18 sqq. : *Regibus Bastarnarum et Rhoxolanorum filios, Dacorum fratrem captos aut hostibus ereptos remisit, ab aliquis eorum opsides accepit : per quem pacem provinciae et confirmavit et protulit*. Cf. Pârvan, *Histria*, IV, in *An. Acad. Rom., mem. sect. ist.*, ser. II, t. XXXVIII, Bucuresti, 1916, p. 35 sqq. et 179 sq. ; *id.*, *Inceputurile vietii romane la gurile Dunării*, p. 82 sqq. ; *id.* *Getica*, p. 214 sq. et 733.

pour protéger les territoires soumis à l'autorité romaine par Plautius Ælianus<sup>1</sup>. D'autre part, on sait par des inscriptions que la cité pontique de *Tyras*, qui constitue un point d'appui de l'extrémité droite de ce *vallum*, est entrée sous la protection romaine en 57 après J.-C., c'est-à-dire quelques années à peine après l'expédition de Plautius Ælianus<sup>2</sup>. Il faut donc admettre que *Piroboridava*, qui formait un point d'appui semblable au flanc gauche du même *vallum*, soit devenue possession romaine à la même époque. Cette possession était exercée par une garnison établie dans le centre indigène, qui continuait sa vie antérieure même au point de vue administratif, son chef gète étant probablement un des roitelets vassaux mentionnés par l'építaphe de Tivoli.

Cette première phase gëto-romaine de *Piroboridava* se termine aussi par un incendie. C'est sans doute l'œuvre des Gètes de Décébale ou de leurs alliés, les Sarmates, les Bastarnes, survenue probablement au temps de Domitien, quand la puissance gétique reprend dans ces régions l'importance qu'elle avait eue sous Burëbista.

La sixième et la dernière phase de la station de *Piroboridava* est contemporaine du papyrus de Hunt. L'établissement est rétabli à l'époque de Trajan, probablement après la première guerre contre Décébale, quand les territoires de la rive gauche du Danube redeviennent possessions romaines. Il continue à présenter les formes de vie antérieures, caractérisées en général par la population gétique et la garnison romaine. Le papyrus de Hunt mentionne précisément pour ce temps le détachement de la *coh. I Hispanorum Vet. Eq.* à *Piroboridava*. Cette dernière phase de la station présente une richesse extraordinaire en objets romains de toute sorte. C'est une période de prospérité succédant à la conquête de la Dacie et à sa réduction en province romaine. Comme conséquence de cet événement, la route du Séreth et du Trotus a dû acquérir une importance considérable, étant la

1. Pârvan, *Getica*, p. 128 sq. et 733.

2. L'an 56-57 après J.-C. devient à *Tyras* le commencement d'une nouvelle ère : cf. *CIL*, III, 781 et p. 148 et 1010. Cf. aussi Pârvan, *Histria*, IV, p. 37.



plus courte et la plus nécessaire artère de communication entre les deux provinces romaines de la Dacie et la Mésie inférieure (fig. 24). On conçoit donc l'importance de *Piroboridava*, qui constituait une des principales clefs de ce chemin. Sa population gète, en continuel contact avec les troupes, les fonctionnaires et les marchands romains de passage, devait être très familiarisée avec le romanisme, sinon romanisée.

Cependant, les restes du dernier établissement de Poiana, malgré leur richesse et leur caractère romain spécifique, n'attestent pas les mêmes effets de la pénétration romaine que Gherghina, où tout est construit en pierre et en briques <sup>1</sup>, ou dans les environs, Şendreni, où l'on trouve des inscriptions romaines concernant des Gètes romanisés, attestant une organisation territoriale analogue à celle des *vici* de la Scythie mineure <sup>2</sup>. Cette constatation, contrastant avec l'importance de *Piroboridava* au point de vue romain, s'explique très facilement par le fait qu'elle occupait une place trop exposée aux attaques barbares. Malgré son remarquable rôle économique et stratégique, elle ne pouvait être plus qu'une forteresse de première ligne occupée par des forces légères et provisoires. Le vrai romanisme ne pouvait se développer que plus au sud, sous sa protection.

Les restes archéologiques ne nous permettent pas encore de préciser la date où *Piroboridava* fut évacuée. Le dernier document datable de la station est une monnaie de Vespasien. Après le règne de celui-ci, on ne peut reconstituer la chronologie de la station qu'au moyen des objets et spécialement des fibules qui, en partie, appartiennent au II<sup>e</sup> et même au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Toujours est-il qu'avec la retraite de la garnison romaine, *Piroboridava* a été définitivement abandonnée. Elle ne reçut plus jamais de nouveaux habitants.

Il est très probable que cet abandon eut lieu au III<sup>e</sup> siècle,

1. Pârvan, *Le camp de Poiana*, p. 20 et 36.

2. *Ibidem*, p. 41 sqq. et 34 sq.

quand l'Empire, contraint d'abandonner la Dacie, dut sans doute renoncer aussi à ses possessions de Moldavie et de Bessarabie, qui étaient trop exposées <sup>1</sup>.

La population de *Piroboridava* était d'origine thrace et spécialement gète, pendant toutes les phases que nous avons décrites. Durant ces phases, la civilisation attestée par les restes archéologiques présente une parfaite ressemblance avec la civilisation constatée à la même époque dans le reste de la Dacie, où l'on a admis que l'élément thrace nord-danubien, connu plus tard sous le nom de gétique ou de dacique, a été stable au moins dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. <sup>2</sup>. Or, c'est précisément, la date que nous avons considérée comme terme *post quem* de la station de Poiana, de sorte que nous pouvons déduire également une analogie ethnique de celle que présente la civilisation de cette station comparée à celle du reste de la Dacie. D'autre part, il est utile d'observer que les intervalles entre les diverses phases de la station sont assez réduits; cela prouve que ces intervalles ne duraient pas plus que la furie des invasions qui en étaient la cause, car la population locale, réfugiée momentanément dans les montagnes ou dans les forêts, rentrait à son foyer dès qu'elle en trouvait l'occasion.

• Radu VULPE.

1. D'après Pârvan (*ibidem*, p. 25), le territoire clos par le *vallum* semi-circulaire unissant Serbesti sur le Séréth avec Tulucești sur le Pruth et ayant comme centre le camp de Gherghina (voir ci-dessus, fig. 24), a dû être conservé jusqu'au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle comme une tête de pont de la Scythie Mineure. Le *vallum* mentionné présente une forme imposante accusant son utilité jusqu'à une époque très avancée.

2. Pârvan, *Getica*, p. 2 sqq.

## LA NÉCROPOLE CELTIQUE DE COURNON ET SON BAS-RELIEF A SURVIVANCES TOTÉMIQUES

---

Le 14 juillet 1931, je visitai pour la première fois les sépultures que M. Bonabry mettait au jour en extrayant du sable, dans sa propriété de la barrière de Cournon (Puy-de-Dôme). Les premières découvertes remontaient à la fin de l'année 1926. Mais, au début, il ne gardait pas les squelettes, se contentant de ramasser les objets qui lui paraissaient le mieux conservés. C'est à cette époque qu'il exhuma un casque en bronze et qu'il le laissa détériorer sans en connaître la valeur. Mais après une visite que lui fit M. Depéret <sup>1</sup>, il laissa désormais, sur les conseils de l'illustre savant, les squelettes en place avec leurs armes et leurs bijoux. Aussi ai-je pu, à une deuxième visite, le 20 septembre 1931, faire photographier cinq sépultures parfaitement conservées.

Je ne pus malheureusement en faire autant pour les premiers objets recueillis, dont certains, comme un bracelet ajouré, pouvaient figurer parmi les plus beaux; je les avais vus exposés, lors de ma première visite, dans une sorte de vitrine recouverte d'une simple toile métallique, sous un hangar! Ils avaient été volés dans la nuit du 2 au 3 septembre, vraisemblablement par un visiteur de la veille, qui, s'étant présenté à la famille Bonabry comme archéologue, avait pu étudier la collection tout à loisir <sup>2</sup>. La photographie de

1. Dès ce moment-là, M. le doyen Depéret m'écrivit en me demandant de m'occuper des fouilles de M. Bonabry; mais trop pris par l'exploration du gisement de Glozel, je ne pus me rendre à Cournon.

2. La gendarmerie, alertée aussitôt, releva d'un côté de la vitrine où ne passaient pas les visiteurs plusieurs empreintes de talonnettes, semblables à celles qu'avait laissées le visiteur de la veille auprès des sépultures. Mais, bien qu'on ait déterminé le train qu'avait pris le voleur après son larcin, il n'a pu encore être identifié.

l'ensemble des objets et le dessin du bracelet ajouré que je donne ici ne sont qu'une épreuve agrandie et une reproduction de clichés de cartes postales. Dans cette même vitrine se voyaient de nombreux tessons de poterie rouge de Lezoux et quelques monnaies romaines qui ne laissaient pas de surprendre à côté de fibules et d'épées de l'époque de la Tène. Il s'y trouvait aussi une mâchoire de rhinocéros fossile et un bois de cerf élaphe (déterminations de M. Depéret).

En revanche, quand j'allai visiter les six sépultures laissées en place dans la carrière de sable, je ne rencontrai rien qui ne fût strictement de l'époque de la Tène. Je posai alors à M. Bonabry diverses questions, dont il ne pouvait comprendre le but, et j'appris que les tessons de poterie rouge et les pièces de monnaie n'avaient été trouvés ni au même endroit que les tombes, ni à la même profondeur. Le lieu d'où avait été extraite la mâchoire de rhinocéros était également différent.

Mais ce qui attira plus particulièrement mon attention, ce fut un gros bloc de pierre calcaire sculpté, que M. Bonabry avait exhumé en décembre 1930. Il me dit que la profondeur à laquelle il se trouvait était plus grande que celle des squelettes, et qu'il « avait vu, à côté, une autre pierre pareille, mais n'avait pu la remonter ». C'est ce qui me décida à lui demander de pouvoir effectuer moi-même des fouilles dans sa sablière afin de vérifier la stratigraphie des différentes trouvailles. J'y procédai les 9 et 10 octobre 1931. Je fis creuser, à l'endroit d'où M. Bonabry disait avoir extrait le bloc sculpté, une fosse profonde dont les bords empiétaient largement sur le terrain vierge. A 2 mètres de la surface du sol, nous rencontrâmes, du côté ouest, un squelette, gisant à la même profondeur que les deux squelettes voisins déjà mis au jour à cet endroit et laissés en place<sup>1</sup>. Ce ne fut qu'à 0 m. 80 au-dessous du niveau de ce squelette que nous tombâmes sur un bloc de pierre calcaire de même nature

1. Ce squelette, dont les membres inférieurs avaient été coupés par l'ancienne fouille de M. Bonabry, lors de la découverte du bas-relief, n'avait pour tout ornement qu'une seule fibule, en fer très oxydé, placée au niveau de la ceinture. Sa forme était de la Tène I.



que le bloc sculpté. C'était ce second bloc que M. Bonabry avait aperçu à côté du bas-relief dont je possédais ainsi la stratigraphie exacte.

Ce nouveau bloc de calcaire gris blanchâtre, avec portions



Fig. 1. — Quatre squelettes de la nécropole de Cournon, avec leurs armes et leurs bijoux.

d'aspect ferrugineux, mesure 0 m. 65 × 0 m. 49 × 0 m. 12. Il n'est que grossièrement équarri d'un côté, alors que de l'autre il a été taillé en surface plane et régulière. Mais il ne présente aucune sculpture. Seules, deux entailles pratiquées sur la surface plane ont pu servir à mettre des tenons.

Nous recherchâmes s'il n'y avait pas d'autres gros blocs de pierre à proximité; mais à part quelques pierres de petit

volume dont l'une avait été taillée de main d'homme, nous ne trouvâmes plus rien. Nous devons cependant mentionner qu'à côté du squelette nous rencontrâmes, au cours de cette fouille, trois tessons de poterie grossière, noirâtre, se désagrégeant sous l'ongle. Nous entreprîmes ensuite un deuxième sondage à proximité. Dans la terre végétale, nous recueillîmes un morceau de tuile romaine à rebords, situé à 0 m. 90 de profondeur. C'était, en effet, dans la terre noire que M. Bonabry m'avait dit avoir trouvé les tessons de poterie rouge et les pièces de monnaie romaines que j'avais vus dans sa collection. J'avais ainsi vérifié les conditions stratigraphiques des différentes trouvailles.

Maintenant, les armes et les bijoux trouvés avec les squelettes vont nous permettre de déterminer l'âge de la nécropole de Cournon. A l'extrémité nord-ouest de la propriété gisent, dans le banc de sable, quatre squelettes groupés deux à deux, mais non tout à fait au même niveau : les premiers sont à 1 m. 30 de profondeur, les autres à 1 m. 50. Ils mesurent respectivement, étendus sur le sol : 1 m. 70 — 1 m. 70 — 1 m. 65 — 1 m. 60 (fig. 1). Leur étude anthropologique sera faite par M. Buy, l'éminent professeur d'anatomie de l'École de médecine de Clermont-Ferrand. Au début, on n'avait rencontré à Cournon que des sépultures à épées<sup>1</sup>. Dans certaines tombes l'épée était placée à côté de

1. Depuis, en étendant nos fouilles autour de l'endroit d'où provenait



Fig. 2. — Fibule (Tène II) et épingle perforée.

le bas-relief, nous avons mis au jour, le 2 novembre 1931, deux squelettes de femmes. L'un, situé à l'Est, n'avait comme bijou qu'un bracelet en fer, présentant des nodosités globulaires groupées en un point; il était placé au poignet gauche. L'autre

squelette était beaucoup plus orné: il portait une ceinture d'anneaux de bronze

la cuisse droite, la poignée à proximité de la main. Mais dans plusieurs autres, comme on peut s'en rendre compte sur la photographie, les armes gisaient le long du bras droit, la pointe dirigée en haut. Les bracelets étaient aussi bien au poignet gauche qu'au poignet droit; il n'y en avait jamais qu'un seul à chaque bras. Les fibules se rencontraient, de chaque côté, au niveau des épaules. Mais deux grandes fibules de fer (fig. 3) ont été trouvées à la hauteur de la ceinture. Les boucles d'oreilles gisaient au-dessous des apophyses mastoïdes. Deux *umbos* furent recueillis au milieu environ de la taille des squelettes. Enfin, sur les corps, étaient déposées de grosses pierres brutes de calcaire nummulitique. L'orientation des cadavres était variable. Deux étaient orientés nord-sud. Les quatre autres regardaient le soleil levant, le corps légèrement incliné au sud.



Fig. 3. — Fibule de fer.

L'étude des différentes catégories d'objets nous montre que la plupart des fibules de bronze<sup>1</sup> sont nettement caractéristiques de la Tène I (fig. 4). L'appendice caudal est toujours *libre* au-dessus de l'arc. Par contre, nous sommes en présence de grandes épées (0 m. 75) propres à la Tène II et nullement des glaives courts et effilés de la Tène I. Leurs soies, à section quadrangulaire, sont relativement courtes. L'une d'elles porte deux petites ailettes métalliques. Les bouterolles, ni ajourées, ni tréflées comme à la Tène I, sont, avec leurs bords non détachés du fourreau, également caractéristiques de la Tène II. L'un des fourreaux qui sont

avec un plus grand anneau de fer situé à droite, un bracelet de fer très oxydé au poignet droit, une fibule de fer sur l'épaule gauche, une fibule de bronze (modèle Tène II) sur l'épaule droite et, au sommet du crâne, une épingle perlorée dont la tête forme une bossette quadrillée (fig. 2).

1. Parmi les fibules de fer, trouvées à Cournon, l'une présentait une tête de cygne à l'extrémité de l'appendice caudal. Elle fut volée avec les autres objets exposés dans la vitrine. Quant à une autre, qui était restée en place au milieu du squelette, son état d'oxydation est trop avancé pour qu'il soit possible de la décrire avec détail. Elle mesure 0 m. 11 de longueur.



tous en minces feuillets de tôle de fer — possède sur sa face

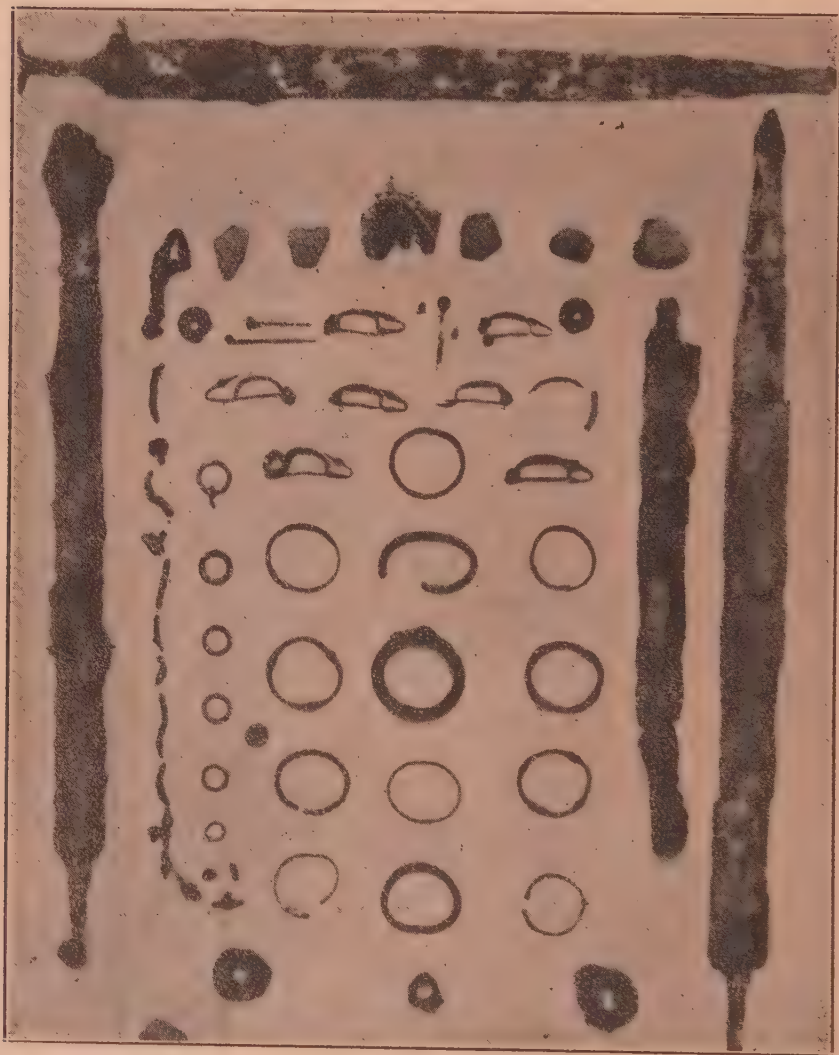


Fig. 4. — Armes et bijoux trouvés dans la nécropole de Cournon.

interne une courte boucle de suspension, au moyen de laquelle il s'attachait au ceinturon. Parmi les armes défensives figure-



rait le casque de bronze, trouvé au début de l'exploitation de la carrière de sable, s'il avait été conservé ou si même une photographie en avait été prise. Mais lors de ma première visite, je pus voir dans la vitrine deux *umbos*, à partie centrale

semi-cylindrique, en fort bon état. Comme objets de parure, nous trouvons, tout d'abord, un grand nombre de bracelets de bronze et quelques-uns de fer (fig. 5) sous forme d'anneaux fermés, fortement oxydés. Un des bracelets de bronze, tubulaire, ajouré, présentait un



Fig. 5. — Bracelet de fer.

lacs de croisillons obliques, rehaussé à chaque intersection d'une pastille d'émail gris-blanchâtre (fig. 6). Un système d'ouverture en facilitait l'introduction au poignet. Un deuxième, également muni d'une ouverture à segment mo-

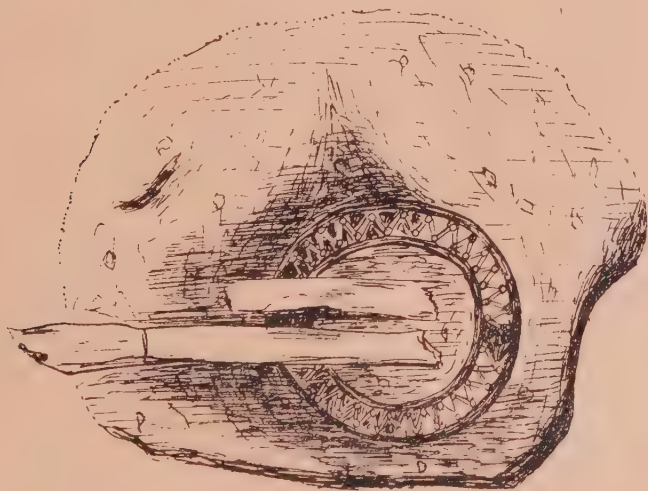


Fig. 6. — Bracelet de bronze ajouré, rehaussé de pastilles d'émail, avec les deux os de l'avant-bras et encore adhérent à la motte de terre où il fut trouvé.

bile, était orné de masques humains. Parmi les autres modèles, nous trouvons des bracelets à simple tige arrondie, ouverte

ou fermée; un bracelet à tige ronde, ornée de perles serrées, faisant saillie sur les deux faces; d'autres qui ne présentaient que trois nodosités ovales sur leur pourtour; un modèle en forme de serpent avec figuration de la tête (fig. 7); un autre de type cylindrique à tampons terminaux (fig. 7). Les boucles d'oreilles sont de simples petits anneaux à tige ronde, suspendus à une double chaînette munie d'une sorte d'ardillon. Parmi les autres menus objets en bronze, il faut mentionner trois épingles à tête tréflée et perforée, cinq épingles en forme de crosse, des portions de chaînettes et quelques boutons à bossette quadrillée. Comme céramique, il n'existait auprès

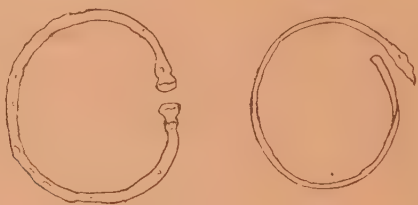


Fig. 7. — Bracelet à tampon et bracelet serpentiforme.

des squelettes que des tessons de poterie grossière, de couleur noirâtre, semblables à ceux que je trouvai moi-même dans mon premier sondage, et quelques fusaïoles assez bien cuites. Puisque les sépultures, comme les dépôts, doivent être datées de l'âge des objets les plus récents, Cournon, avec ses longues épées et ses *umbos*, doit être classé à la Tène II. Mais, comme la plupart des fibules sont nettement caractéristiques de la Tène I, nous croyons pouvoir dire que cette nécropole se place vers l'an 300, c'est-à-dire à la fin de la Tène I et au début de la Tène II.

Il importait de déterminer l'âge exact des sépultures de Cournon avant d'aborder l'étude de la sculpture en bas-relief. Comme ce bloc de pierre gisait *au-dessous des squelettes*, il ne saurait être, à mon avis, d'une époque plus récente. Il devait appartenir à un monument détruit lors de l'établissement de la nécropole. Il mesure 0 m. 94 × 0 m. 59

× 0 m. 25; mais il n'est orné que sur la moitié environ d'une de ses faces (fig. 8). L'autre portion présente deux mortaises d'une profondeur respective de 4 et 6 centimètres. Ce bas-relief devait donc être encastré avec d'autres éléments sem-



Fig. 8. — Bas-relief de Cournon.

blables dans une construction : sépulture, autel ou monument commémoratif. Les sculptures sont disposées l'une au-dessus de l'autre, dans deux panneaux taillés en creux. Le panneau supérieur n'est délimité que de trois côtés; à gauche le dessin empiète sur la pierre brute. Le relief de ces sculptures est de 3 à 4 centimètres.

Dans le registre inférieur se voit un bouc très bien sculpté. L'animal est couché, au repos, les pattes antérieures sur un plan plus élevé que celui des pattes de derrière. La barbe en pointe, les oreilles tombantes, les cornes inclinées en arrière et tordues sur elles-mêmes, la grâce des pattes repliées, tout cela indique la technique d'un sculpteur animalier en pleine possession de son art.

La maîtrise avec laquelle a été conçu et exécuté le panneau du haut nous paraît encore plus grande. Au milieu se détache un motif végétal, composé de deux feuilles d'acanthé, de chaque côté d'une torsade ajourée. Les larges folioles, élégamment découpées et recourbées à la pointe, sont réduites au nombre de trois, comme les pétales de la palmette celtique, dérivée également de la palmette grecque. A droite et à gauche, deux échassiers, des grues sans doute, se dressent sur une patte pendant que l'autre s'agrippe sur une des feuilles d'acanthé. Le corps est cambré, le long cou fortement renversé en arrière, la tête dressée. Les deux oiseaux ont saisi vigoureusement dans leur bec un serpent que l'on voit enroulé de façon identique autour de chacun d'eux. La tête des reptiles, nettement triangulaire, semble bien indiquer qu'il s'agit de vipères. Leur queue s'entortille autour de la patte posée à terre. Puis, passant derrière le corps de l'oiseau, le serpent reparaît au-dessus de la patte repliée, contourne le sommet de l'aile, passe derrière le cou et vient mordre l'échassier au jabot. Mais l'oiseau, qui a vivement saisi le serpent dans son bec, lui brise les reins. Ce second panneau est d'un art encore plus poussé. La crispation des oiseaux qui rejettent fortement le cou en arrière pour tâcher d'éloigner la tête des vipères dressées pour les mordre, la torsion des reptiles, les pattes agrippées sur les feuilles d'acanthé, tout cela est d'une vie intense et rend admirablement l'idée d'une lutte acharnée.

Mais quelle que soit la valeur esthétique de ce panneau, ordonné, de chaque côté des feuilles d'acanthé, d'une façon symétrique, comme à Mycènes les deux lionnes dressées de part et d'autre d'une colonne, il est certain que le but visé n'était nullement l'art pour l'art. Nous savons que des ves-



tiges du culte des animaux et des plantes subsistaient chez les Celtes et même chez les Gallo-romains, comme l'a établi M. S. Reinach<sup>1</sup>. « Leur panthéon zoomorphique, écrit-il, n'est pas, à la vérité, le totémisme, mais le présuppose, comme les blocs erratiques témoignent des fleuves de glace disparus. »

C'est ainsi que le bas-relief de Cournon nous fait connaître un nouvel animal vénéré en Gaule : le bouc. La preuve certaine de son caractère sacré se trouve dans le fait qu'il « remplit un registre entier », comme le montre M. Reinach pour le corbeau placé au-dessous du couple de Sucellus et Nantosvelta. Jusqu'alors on n'avait pas rencontré de bouc sur les monuments gallo-romains sinon associé à Mercure, par exemple à Trèves, entre les pieds du dieu<sup>2</sup>. Mais comme cet autel est très mutilé, aucune détermination ne peut être apportée avec précision au sujet de l'espèce de l'animal.

Au centre du registre supérieur, avons-nous dit, se détachent deux feuilles d'acanthé opposées. Ne faut-il y voir, comme sur les chapiteaux corinthiens, qu'un motif ornemental? Nous ne le croyons pas, bien qu'il y ait des difficultés à en admettre le caractère religieux, car si l'acanthé, dont une variété, l'*acanthé pourpre*, a fourni le type du chapiteau corinthien, est très répandue en Grèce, il n'en est pas de même en Gaule. Aussi croyons-nous que ses feuilles sculptées sous l'inspiration de l'art hellénique, comme l'est également la palmette celtique, constituent, sur le bas-relief de Cournon, un apport grec<sup>3</sup>. Une croyance populaire, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, voulait que l'acanthé fût l'antidote du venin des vipères. C'est peut-être pour cette raison qu'acanthé et grues furent vénérées en pays celtique.

1. *Revue celtique*, 1900, p. 269-306, réimprimé dans *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, p. 30-78.

2. S. Reinach, *Cultes, Mythes, etc.*, t. I, p. 236 : « Entre les pieds du dieu, on distingue les restes d'un petit animal, sans doute un bouc ou un bœuf. »

3. Comme pour les monnaies gauloises, il semble, si on compare le bas-relief de Cournon aux autres sculptures celto-grecques connues, que l'art est d'autant meilleur qu'il est plus proche de ses origines. Ensuite la dégénérescence est progressive et les sculptures sont d'autant plus barbares qu'elles sont plus récentes.

En effet, de chaque côté des feuilles d'acanthé, remède réputé efficace contre le venin, figurent des échassiers luttant contre des serpents. D'ailleurs, si le bouc n'était jusqu'alors représenté isolément sur aucun monument celtique, il n'en est pas de même des grues, oiseaux considérés comme tutélaires. Trois sont sculptées sur le dos du taureau de l'autel de Paris avec l'inscription : *Tarvos trigaranus*, et trois autres sur l'arbre sacré de l'autel de Trèves. Nous en trouvons aussi sur des armes défensives où elles semblent bien être également des attributs phylactériques : deux sur le bouclier gaulois de l'arc d'Orange et une autre sur un couvre-joue orné d'émaux gaulois, trouvé à Vini Vrh, en Carniole <sup>1</sup>. Ne cherchait-on pas à expliquer le culte dont les Thessaliens entouraient les cigognes, « en disant que les cigognes, ennemies des serpents, rendaient de grands services aux Thessaliens <sup>2</sup> » ? « Des explications de ce genre, vraies ou fausses, ajoute M. S. Reinach, ont constamment été alléguées par les anciens pour motiver des usages totémiques. » Au sujet des grues l'allégation est exacte puisqu'elles se nourrissent volontiers de reptiles. Mais il est certain, comme l'a établi M. S. Reinach, que la raison alléguée est postérieure au culte des animaux, *a fortiori* au totémisme primitif.

A. MORLET.

1. Voir S. Reinach, *Cultes*, t. I, p. 244 et Déchelette, *Manuel*, t. III, p. 1167.

2. S. Reinach, *ibid.*, t. I, p. 67.

---

## COPIES DE CHEFS-D'ŒUVRE <sup>1</sup>

---

Depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les archéologues qui étudient la sculpture antique se conforment au précepte ainsi formulé par Henri Brunn en 1867 : comparer entre elles les copies romaines de statues grecques comme les philologues comparent les copies de manuscrits, dans l'espoir de reconstituer l'original, l'archétype d'où dérivent les copies. Même si les manuscrits dont dispose un philologue sont très incorrects, il devient souvent possible d'en tirer un texte qui l'est moins, les incorrections mêmes et leurs variantes mettant l'éditeur sur la bonne voie. C'est en appliquant la même méthode que les historiens de l'art grec ont réussi à recouvrer en partie l'œuvre de Phidias, de Polyclète, de Myron et des grands sculpteurs du IV<sup>e</sup> siècle. Assurément, il y a des sculptures de premier ordre, conservées ou connues par les textes, dont on n'a pas encore découvert de copies, ce qui peut tenir à différentes raisons, à celle-ci, entre autres, que la permission de copier dans des temples certaines statues célèbres n'était pas accordée par le clergé local, ou que leur matière, marbre peint ou surface chryséléphantine, interdisait les moulages <sup>2</sup>; mais ce qu'on peut affirmer, à mon avis, c'est que toute sculpture dont il existe deux ou plusieurs exemplaires à peu près concordants devait être considérée, dans l'antiquité, comme l'œuvre d'un bon maître. Qui donc aurait commandé une copie d'après une œuvre obscure, sans réputation ? Je ne connais pas d'exemple de plusieurs versions anciennes d'une statue médiocre; le fait d'avoir été copiée est, pour une statue, quelque mauvaises

1. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions le 25 septembre 1931.

2. S. Reinach, *Amalthée*, t. I, p. 35.

que soient les copies, un certificat d'origine noble. Ainsi deux copies à peu près identiques, sans aucun mérite, peuvent fournir l'équivalent scientifique d'un chef-d'œuvre disparu.

Les mêmes principes doivent nous être présents quand nous étudions, par exemple, les peintures flamandes du xve siècle. Il en est d'excellentes qui semblent n'avoir pas été copiées, mais bien hardi serait celui qui l'affirmerait, car une de ces copies, négligées jusqu'à présent, pourrait être découverte le lendemain<sup>1</sup>. Malheureusement nous sommes encore bien moins informés des copies de peintures exécutées au xvi<sup>e</sup> siècle ou plus tard, d'après des œuvres du xve, que des copies de statues romaines d'après des originaux grecs. Une copie médiocre d'une peinture est généralement négligée des photographes; quant aux spécialistes de recherches sur la peinture du xve siècle, ils ont eu longtemps trop à faire avec les bons originaux, signés ou attestés par des documents, qui sont relativement beaucoup plus nombreux que les bonnes statues grecques, pour s'occuper d'une manière suivie des copies mal venues, reléguées dans des coins ou des greniers. Il reste certainement bien des découvertes à faire dans cette voie, car nombre d'originaux autrefois illustres ont péri dans les incendies, les révolutions, les guerres, sans compter ceux qui ont été engloutis dans des naufrages au cours des transferts, si nombreux au xve et au xvi<sup>e</sup> siècle, de peintures flamandes vers l'Espagne et le Portugal. Les copies qui en restent prennent alors, pour l'histoire de l'art, l'importance d'originaux. On les qualifie parfois, quand elles sont assez bonnes, de *répliques*, non de *copies*; mais cet emploi du mot *réplique* n'est pas correct.

1. Ainsi nous savons par Burger seulement que l'antiquaire Haro a vendu autrefois une ancienne version de la *Fontaine de la Vie* de Madrid; mais on ne l'a jamais revue (Weale et Brockwell, *The van Eycks*, p. 177). On pouvait croire récemment encore que la *Vierge avec Enfant*, dite de Campin, à la *National Gallery*, n'avait pas été copiée; or, une copie médiocre, avec la fausse signature de Van der Goes, a paru à la vente de Pelletier en 1930. Il en est de même de la *Lamentation* de Bruxelles, attribuée à Petrus Cristus, dont j'ai vu récemment à Paris une excellente copie ou réplique de même grandeur.



Une réplique, ou, plus exactement, une réplique d'atelier, est une deuxième édition d'un tableau due au peintre lui-même, ou exécutée dans son atelier sous ses yeux; ces répliques sont rares au xve siècle. On peut citer, par exemple, le *saint François recevant les stigmates*, dont deux exemplaires, l'un à Turin, l'autre à Philadelphie, sont l'un et l'autre de si bonne qualité qu'on peut les attribuer à Jean van Eyck<sup>1</sup>, ou encore quelques portraits également excellents de princes et princesses de la Maison de Bourgogne. Mais ce sont là des exceptions, infiniment moins nombreuses que les copies proprement dites. Celles-ci, d'ailleurs, ne prétendent nullement, comme celles qu'on fait de nos jours, à une exactitude rigoureuse, telle que la rend possible la photographie; ce sont des copies libres, souvent à dessein infidèles, où des attributs peuvent être variés, des figures ajoutées ou retranchées, le tout *inversé*. Les textes ne nous instruisent guère sur les commandes de copies, sur les conditions auxquelles les peintres étaient astreints quand ils voulaient en exécuter une, par exemple dans une église, un couvent, un château. Jusqu'à ce qu'on ait publié de plus amples témoignages à ce sujet, on pourra supposer qu'en dehors des copies proprement dites, il y avait beaucoup de *copies de copies*. Une fois un chef-d'œuvre peu accessible copié à loisir, la copie ainsi obtenue a pu être reproduite à plusieurs exemplaires dont chacun, à son tour, aura été copié avec des variantes. Ainsi s'explique peut-être que des copies d'originaux de premier ordre soient souvent de la plus mauvaise qualité.

Comment reconnaître des copies, alors même qu'elles sont très soignées? En premier lieu, par l'absence de *repentirs*, de tâtonnements, dont les originaux sont rarement exempts; en second lieu, par la supériorité de la conception sur l'exécution. Ce sont là des critères un peu vagues et, dans les cas particuliers, l'accord est loin d'être facile. Ainsi l'important tableau de la *Fontaine de la Vie* au Prado a été considéré successivement comme un original de Jean ou Hubert

1. Weale et Brockwell, *op. cit.*, p. 165.

van Eyck ou une copie catalane; je pourrais multiplier les exemples où, en l'absence d'un témoignage incontestable, certains critiques admettent que tel panneau est une copie, alors que d'autres estiment qu'il est l'œuvre du maître lui-même et y reconnaissent, à tort ou à raison, sa touche personnelle.

Comme lorsqu'il s'agit de statues antiques, on doit admettre que, si certaines œuvres importantes n'ont pas été copiées, ou du moins qu'on n'en ait pas encore signalé de copies, *toute composition, tout portrait conservé à plusieurs exemplaires remonte à un original de prix*. Si tous ces exemplaires sont faibles, c'est que l'original est perdu, et alors la comparaison des copies, des copies de copies et même des imitations ou copies partielles, est un devoir qui s'impose à la critique d'art.

Je me contente de citer quelques exemples. La Vierge autour du cou de laquelle l'Enfant debout passe les bras a été répétée à satiété, quinze ou vingt fois, sans qu'on en connaisse l'original <sup>1</sup>. De la *Lamentation* de Hugo van der Goes, M. Destree a énuméré de multiples copies, auxquelles j'en puis ajouter deux, au Musée de Dieppe et à celui d'Aix-les-Bains; aucune n'est digne, par l'exécution, du grand peintre gantois. Il en est de même d'une *Descente de la Croix* — peut-être y avait-il deux exemplaires originaux un peu différents — que Quentin Metsys a copiée à sa manière sur un original disparu de Rogier van der Weyden (coll. Lazaro à Madrid); on en connaît bon nombre d'autres copies, tant peintes que brodées, qui attestent la célébrité de l'original, mais en font regretter d'autant plus la disparition. A celles que j'ai énumérées et publiées dans un article du *Burlington Magazine* <sup>2</sup>, je pourrais en ajouter qui ont été décrites par M. Friedlaender et une autre inédite, de bonne qualité, qui, acquise en Espagne, est aujourd'hui au Musée de Saint-Louis (Missouri), donnée par M. André Seligmann.

1. Winkler, *Meister von Flémalle*, p. 65.

2. S. Reinach, *Burlington Magazine*, novembre 1923, p. 241.

Une preuve de plus de la célébrité d'un original est ce que nous appellerions aujourd'hui les plagiats. Il arrive, en effet, assez souvent qu'un peintre de second ordre emprunte quelque figure, quelque motif, quelque attitude, même quelque pli de draperie, à une œuvre illustre dont il use avec liberté. C'est là, proprement, ce qu'on appelle le pastiche, alors que ce mot est souvent employé à tort pour qualifier le travail d'un faussaire. Ainsi le maître de l'autel de Stertzing, probablement Hans Multscher<sup>1</sup>, a plagié l'*Annonciation* de Rogier au Louvre<sup>2</sup>, mais sans copier fidèlement une seule figure. De même, le chef-d'œuvre du maître colonais anonyme, dit de l'autel de Saint-Thomas, qui est au Louvre, a emprunté sa Madeleine, mais en l'inversant, ce qui est fréquent, à la *Lamentation* de Rogier à La Haye. On remplirait un mémoire, qui ne serait pas sans intérêt, avec ces rapprochements; dans son livre sur le maître dit de Flémalle, M. Winkler en a signalé de très curieux.

\* \* \*

Je passe maintenant, en confirmation de ce qui précède, à l'étude de deux copies et d'une imitation qui permettent, à mon avis, d'entrevoir l'existence non pas d'un, mais probablement de deux chefs-d'œuvre perdus.

Dans le catalogue d'une vente obscure fait à Varsovie, en 1903, j'avais remarqué la photographie d'une *Lamentation* attribuée à Jean van Eyck. Frappé de la beauté de la composition, contrastant avec une exécution des plus médiocres, j'en publiai un dessin au trait dans mon *Répertoire*<sup>3</sup>. Ma surprise fut grande, en 1929, de retrouver identiquement la composition, mais enrichie d'un paysage de style anversoïsois, dans un tableau récemment légué au Musée d'Amiens par le peintre Albert Meignan<sup>4</sup>.

1. S. Reinach, *Rép. des peintures*, II, 61.

2. *Ibid.*, II, 63.

3. Reinach, *Rép. des peintures*, t. V, p. 229.

4. *Bull. des Musées*, 1929, p. 285.



LAMENTATION SUR LE CORPS DU CHRIST

*(Musée de Varsovie.)*





LAMENTATION SUR LE CORPS DU CHRIST

(Musée d'Amiens.)

Dans l'un et l'autre panneau, le Christ mort est soutenu par saint Jean l'Évangéliste, derrière lequel saint Joseph d'Arimathie, vu de trois quarts, essuie des larmes du revers de sa main, tandis que Nicodème, richement vêtu, tient la couronne d'épines; à droite du spectateur, la Vierge agenouillée, joignant les mains, est suivie de trois saintes femmes. Ce qu'il y a de très caractéristique dans la composition est le geste de Joseph d'Arimathie; je ne l'ai pas rencontré ailleurs <sup>1</sup>. Un regard jeté sur les photographies suffit à convaincre que le tableau d'Amiens est de beaucoup le plus soigné; celui de Varsovie est d'une exécution si grossière que lorsque j'écrivis à son sujet au conservateur du Musée, il me répondit que ce panneau n'était pas exposé, mais en magasin. Il ne faudrait pas conclure de là que le meilleur tableau soit plus voisin de l'original, car c'est le contraire cette fois qui est vrai. Dans celui de Varsovie, le fond est occupé par le pied de la croix, ce qui est assez fréquent au xv<sup>e</sup> siècle; dans le tableau d'Amiens, il y a une rivière, des collines boisées, de hautes maisons, des animaux, un homme au milieu et, tout en haut à gauche, quatre petits personnages au pied de trois croix dressées. Ce sont là des enjolivements d'un caractère assez banal, que l'auteur d'une composition aussi pathétique ne peut s'être permis, mais qui ont naturellement tenté un imitateur.

Nous concluons donc d'abord, en appliquant les règles formulées plus haut, qu'un original célèbre, assez voisin du mauvais tableau de Varsovie, a été copié deux fois, probablement au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Mais voici ce qui donne un intérêt particulier à cette conclusion : il y a eu, en outre, imitation libre, qui ne peut, à cette époque, être qualifiée de plagiat.

La même composition, *inversée*, se trouve en effet à Nurem-

1. Un geste presque identique est prêté à saint Jean au pied de la croix sur un panneau du Musée Correr à Venise, évidente copie d'une peinture flamande du xv<sup>e</sup> siècle que H. Hymans attribuait à Rogier (Joseph Destrée, *Hugo van der Goes*, p. 138 et pl. à la p. 242). Mais le saint n'essuie pas ses yeux avec le revers de sa main.



LAMENTATION SUR LE CORPS DU CHRIST

(Musée de Nuremberg.)

berg (n° 37) dans une *Lamentation* attribuée d'un commun accord aux frères Dünwegge, peintres westphaliens<sup>1</sup>. Le saint Jean est assez différent et plus jeune d'aspect; les autres figures sont presque identiques.

Une des saintes femmes manque, mais est remplacée par une Madeleine à genoux, d'un beau caractère. Les attitudes remarquables de Joseph d'Arimathie (sans la couronne) et de Nicodème se retrouvent exactement. Le fonds est un paysage dans la manière de Memling où sont esquissées différentes scènes évangéliques : à gauche, la mise au tombeau et l'Ascension; à droite, Jésus sortant de la tombe auprès de deux soldats romains endormis.

Nous connaissons encore assez mal les frères Dünwegge, mais nous savons que leur art a vécu d'emprunts. Je ne pense pas que le tableau de Nuremberg, qui ne manque pas de charme, dérive directement de l'original postulé. La figure de la Madeleine et le paysage suffiraient à me convaincre qu'il y a eu un intermédiaire perdu, très probablement de Memling, élève, collaborateur dans sa jeunesse et imitateur édulcoré de Rogier van der Weyden<sup>2</sup>. Cette considération nous amènerait à prononcer le nom de cet homme de génie comme l'auteur de l'original perdu; mais, à défaut de cet argument tiré d'une hypothèse, le caractère pathétique de la scène fait penser à Rogier plutôt qu'à son imitateur Bouts ou à Van der Goes, les deux Van Eyck étant naturellement exclus. J'ajoute qu'une figure assez analogue à celle de Joseph d'Arimathie paraît dans une œuvre certaine de Rogier, le tableau central de l'autel de Saint-Colomban à Munich; le type des saintes femmes rappelle celui de la Vierge dans l'*Apparition du Christ ressuscité* à New-York, dans l'*Elizabeth* de Lütschena, la Vierge de la *Lamentation* de

1. *Rép. des peintures*, t. III, p. 208. Koch (ap. Thieme-Becker, *Lexikon*) attribue ce tableau à Dünwegge le jeune.

2. Memling s'est évidemment inspiré de Rogier dans ses *Lamentations* de Bruges, du Palais Doria et de l'ancienne collection Kauffmann (Voll. *Memling*, pl. L-LV), non sans analogie avec les peintures publiées ici. Voir aussi le groupe de Lübeck (*ibid.*, pl. CIV);



l'Hart of Powis, celle du tableau de Rogier à la Haye, toute différente du type juvénile dans d'autres peintures du maître <sup>1</sup>.

Distinguons ce qui est certain de ce qui n'est que probable. Il est *certain* que la comparaison des trois peintures nous permet de reconstituer, du moins par la pensée, un chef-d'œuvre du milieu du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Il est *probable* que ce chef-d'œuvre, copié au moins trois fois, était l'œuvre de Rogier, il est *probable* que cette œuvre avait déjà été limitée de près dans l'atelier de Memling et que l'édition, si l'on peut dire, de Memling a servi de modèle aux frères Dunwegge. Quand même aucune des probabilités que j'ai essayé de justifier ne serait admise, la conclusion que j'ai qualifiée de certaine ne perdrait rien de son importance pour l'histoire de l'art flamand du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

S. REINACH.

1. Toutes ces œuvres sont aujourd'hui facilement accessibles dans les ouvrages de Friedländer et de J. Deestrée sur Rogier.

## VARIÉTÉS

---

### DISCOURS DE M. MALE, directeur de l'École de Rome, à l'occasion du Cinquantenaire de cette École.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,  
MONSIEUR LE MINISTRE,  
MESDAMES, MESSIEURS,

Le premier devoir de l'École française de Rome est d'exprimer sa reconnaissance à M. le Président de la République, qui a bien voulu lui faire l'honneur de présider cette cérémonie. Sa présence est la consécration d'un demi-siècle de travail; elle prouve que l'École a su remplir la mission que la France lui a assignée. Nous avons le droit d'être fiers de ce témoignage que nous apporte la plus haute autorité de notre pays et nous y sommes profondément sensibles;

M. le Ministre de l'Instruction publique a bien voulu, lui aussi, nous donner un témoignage précieux de l'intérêt qu'il nous porte. Nous remercions le grand Maître de l'Université d'avoir pensé que l'École de Rome tenait une assez belle place dans l'Université, pour qu'elle méritât d'être honorée de sa présence et de sa parole.

Nos remerciements s'adressent également à M. le Président de l'Institut, à MM. les membres de l'Institut, à M. le Recteur, aux savants étrangers venus de Rome, et à tant de hautes personnalités qui ont bien voulu nous donner une marque d'estime qui nous touche infiniment.

Il y a un peu plus de cinquante ans que l'École de Rome a été fondée, et, si nous n'avons pas fêté cet anniversaire à sa date, c'est que le *Livre d'Or*, que les anciens membres de l'École viennent de lui consacrer, n'a pu être prêt quand il l'eût fallu. Nous devons nous en excuser. Mais nous avons pensé, nous autres historiens, qu'une des meilleures manières de célébrer l'École, était de raconter son histoire. Nous espérons que ceux qui nous feront l'honneur de lire ce volume, où les savants ont dit tout ce que l'École de Rome a fait pour la science, se montreront plus disposés à nous pardonner notre retard.

C'est après la guerre de 1870, dans les années qui suivirent la défaite, que fut créée l'École française de Rome. Il y eut alors, chez nous, un admirable effort de résurrection, et, pendant ces tristes années, la France ne s'abandonna pas. Nos grandes institutions s'examinèrent. L'Université, qui comptait tant de fins lettrés, tant d'hommes de goût, s'aperçut qu'elle avait un peu sacrifié le solide au brillant. Elle dut reconnaître que si elle avait beaucoup d'esprits délicats, elle avait trop peu de savants. Elle comprit qu'on ne pouvait rien édifier de solide sans l'étude minutieuse des documents et des monu-

ments, et que ces sévères disciplines avaient renouvelé l'histoire. Elle voulut donc, dans son Enseignement supérieur, des professeurs initiés aux méthodes de l'érudition : des philologues, des archéologues, des épigraphistes, des paléographes. La France, d'ailleurs, n'avait qu'à se ressouvenir et à faire revivre ses traditions, car elle avait eu, dès le *xvii<sup>e</sup>* siècle, quelques-uns des plus grands érudits de l'Europe, et quelques-unes de ces sciences qu'elle se reprochait d'avoir négligées, c'est elle qui les avait créées. C'est de ce désir de réforme intellectuelle, pour employer le mot de Renan, qu'est née l'École de Rome. Des hommes éminents, Ravaisson, Jules Simon, Wallon, Bersot en conçurent l'idée; un ancien membre de l'École d'Athènes, un jeune érudit qui revenait d'Orient, et que ses beaux travaux sur la Grèce avaient fait connaître, Albert Dumont, fut chargé de la réaliser. Mais, comme il arrive souvent on ne trouva pas du premier coup ce que l'on cherchait. L'École de Rome fut d'abord une École préparatoire, où les membres de l'École d'Athènes qui passaient par l'Italie avant de se rendre en Grèce, étaient initiés, pendant un an, par des cours suivis, à l'archéologie antique et à l'épigraphie. Mais on s'aperçut vite que l'on faisait fausse route; on comprit que l'enseignement qui se donnait à Rome pouvait se donner tout aussi bien à Paris, et que ce qu'il fallait à Rome ce n'étaient pas des élèves, mais de jeunes maîtres prêts à explorer les richesses inépuisables des Musées et des Archives de l'Italie. Tout en se formant eux-mêmes aux recherches et aux méthodes savantes, ils découvraient des vérités nouvelles et enrichiraient de leurs travaux l'érudition et l'histoire. Albert Dumont vit clairement qu'au lieu d'une école où l'on apprend, il fallait à Rome un institut où l'on cherche et où l'on trouve.

Créée en 1873, l'École de Rome ne reçut sa forme définitive qu'à la fin de 1875. Cette fois, le statut en fut si bien conçu qu'il n'a eu à subir, depuis, que quelques retouches légères.

On voulait une élite : on la demanda à trois de nos grandes Écoles. Chaque année, l'École normale supérieure doit présenter un de ses meilleurs agrégés; l'École des Chartes, le plus remarquable de ses élèves diplômés; l'École des Hautes Études, un jeune érudit choisi par le Conseil des professeurs. L'École de Rome ne reçoit donc que trois jeunes gens par an.

Arrivés à Rome, ils se partagent le domaine de l'érudition. Les élèves de l'École normale, formés par les études classiques, se consacrent d'ordinaire à l'antiquité; les élèves de l'École des Chartes et de l'École des Hautes Études au moyen âge et à la Renaissance. La durée de leur séjour est de deux ans.

Pendant ces deux années, on leur demande d'écrire un mémoire sur un sujet qu'ils ont choisi avec l'agrément de leur directeur. Ce sujet doit être assez précis pour exercer toutes leurs facultés critiques, mais assez vaste pour mettre en mouvement les parties les plus hautes de leur esprit. Car il importe que l'œuvre forme l'ouvrier. Ils savent que ce mémoire sera lu et jugé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et que ce jugement sera rendu public. Rien n'est mieux fait pour les inviter à mettre dans ce travail tout le talent et tout le soin dont ils sont capables. Dès ses origines, l'École de Rome a relevé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : elle a toujours été fière de ce haut patronage et s'est toujours appliquée à s'en rendre digne.

Telle est la règle de l'École de Rome. Il est difficile de ne pas la croire

excellente, car elle a donné les plus beaux résultats. Le mérite en revient, avant tout, à cette élite de jeunes gens, qui s'est sans cesse renouvelée, et qui a apporté, pendant cinquante ans, la même ardeur au travail et les mêmes qualités d'intelligence. Mais le mérite en revient aussi, en quelque mesure, à ses premiers directeurs, qui furent des hommes de haute valeur, tout dévoués à leur œuvre.

Albert Dumont dirigea peu de temps l'École de Rome, car, dès la fin de 1875, il fut nommé directeur de l'École d'Athènes. Mais c'est lui qui d'une idée sut faire une réalité. Savant passionné, il communiqua son ardeur à ses premiers disciples, campés dans une pauvre villa avec une caisse de livres, — disciples dignes du maître, car ils s'appelaient Homolle, Collignon, Eugène Müntz, l'abbé Duchesne, Charles Bayet, Gustave Bloch, Riemann, Clédat, Zeller. C'est Albert Dumont, qui, par de longues et habiles négociations, obtint que l'École de Rome pût s'établir au Palais Farnèse. Mais il n'entra pas lui-même dans cette terre promise.

Son successeur, Auguste Geffroy, membre de l'Institut, y installa l'École. L'École de Rome avait été fondée par un savant enthousiaste, qui était en même temps un homme d'action; elle fut accréditée par un savant qui était, lui, un diplomate. Il se trouva être l'homme le plus propre à assurer le succès de la nouvelle institution. Il fallait, en effet, beaucoup de tact à un étranger, au lendemain des événements de 1870, qui avaient créé deux Rome, pour vivre en bonne intelligence à la fois avec la Rome du Vatican et avec la Rome du Quirinal. Or, pour ses travaux, l'École avait besoin de l'appui de l'une et de l'autre. Personne n'était mieux fait que Geffroy pour ce rôle délicat. De longs séjours en Suède, en Norvège, au Danemark, où il avait rempli des missions d'un caractère diplomatique, lui avaient appris l'art de vivre à l'étranger. Il sut par son tact, sa politesse, la distinction de son esprit, inspirer une confiance et une sympathie qui s'étendirent à l'École qu'il dirigeait. Grâce à lui, la création de la France fut accueillie et eut sa place à Rome. Mais Geffroy était autre chose qu'un homme du monde. Son vaste savoir, sa curiosité qui s'étendait à tout, et qui nous a valu des livres à la fois sur Gustave III de Suède, sur Mme de Maintenon et sur Rome et les Barbares, son envergure d'esprit en faisait pour des jeunes gens le meilleur des guides. L'École lui doit infiniment. Il avait d'elle l'idée la plus haute : il voulait qu'elle fût grande, qu'elle rayonnât. Entouré de jeunes gens d'élite, il savait tout ce qu'on pouvait leur demander. C'est lui qui a créé les *Mélanges*, cette revue savante, qui paraît depuis près de cinquante ans, et dont les principaux collaborateurs ont toujours été les membres de l'École. C'est à lui que nous devons cette belle collection de mémoires et de thèses des anciens membres qui s'appelle la *Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes*. C'est lui enfin qui, par sa persévérance, obtint pour l'École du pape Léon XIII l'insigne faveur de publier les registres des papes du <sup>xiii</sup>e siècle et de la plus grande partie du <sup>xiv</sup>e.

La longue direction de Geffroy fut interrompue par un séjour de six années en France. Il fut remplacé dans l'intervalle par un autre membre de l'Institut, Edmond Le Blant, que ses beaux travaux sur les antiquités chrétiennes de la Gaule avaient fait connaître à Rome. La science de Le Blant était vaste et sûre comme celle des maîtres. Par une belle divination il avait ramené à l'unité les scènes qui décorent les sarcophages chrétiens, en montrant qu'elles



traduisaient les versets de l'antique prière que l'Église récitait pour les morts. L'illustre Jean-Baptiste de Rossi, le grand explorateur des Catacombes, avait pour lui la plus haute estime. La présence de Le Blant à Rome ne pouvait donc qu'ajouter au prestige de l'École.

C'est en 1895 qu'Auguste Geffroy, sentant venir la vieillesse, prit sa retraite. Son successeur fut un membre de la première promotion de l'École, l'abbé Duchesne, qui fut bientôt Mgr Duchesne. Son nom est indissolublement uni à celui de l'École de Rome, qu'il dirigea pendant 28 ans. Il trouva une institution vivante, solidement établie, pourvue de tous ses organes. Son mérite fut d'en augmenter encore le prestige par la célébrité de ses travaux et le rayonnement de sa personnalité. Comment ne pas accorder son estime à une réunion de jeunes savants présidée par un tel maître? Son édition du *Liber pontificalis*, cette antique histoire des anciens papes, dont il reconnut le premier la date véritable et qu'il accompagna de commentaires et de notes d'une impeccable érudition, avait déjà donné à son nom une notoriété européenne. Ses *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, son *Histoire de l'Église* et ses nombreux articles, dont chacun était un vrai chef-d'œuvre de savoir, de bon sens et de clarté, firent de lui un des grands maîtres de l'érudition moderne. Pour ses élèves son exemple était au moins aussi efficace que ses conseils. Pour apprendre à remonter aux sources, à interpréter les textes, à exposer avec ordre, à écrire purement, il n'y avait qu'à le voir à l'œuvre. Il se trouva que cet homme de savoir et de raison était, par surcroît, un homme d'infiniment d'esprit. L'agrément de son commerce lui fit un grand nombre d'amis, dans cette société romaine qui a tant de distinction, et qui a toujours été un des charmes de la Ville Éternelle. Il était une des physionomies originales de Rome. Peu de temps avant sa mort, il alla voir le pape, qui lui dit, en souriant, qu'il était un des monuments de Rome. « Sa Sainteté veut dire sans doute, lui répondit Mgr Duchesne, avec son esprit coutumier, que je suis une ruine. » Il exagérait beaucoup; car, à 79 ans, si sa santé commençait à devenir chancelante, son esprit avait gardé toute sa vigueur. A la veille de sa mort, il travaillait encore à son *Histoire de l'Église au VI<sup>e</sup> siècle*, dont il laissa le manuscrit inachevé.

Il aimait profondément l'École, et ce fut un des grands chagrins de sa vie d'apprendre, pendant la guerre, la mort au champ d'honneur de quelques-uns de ces jeunes savants qu'il avait guidés, dont il avait lu les premiers travaux et qu'il savait pleins d'avenir. Citons ici ces noms qu'on a gravés sur une plaque de marbre au Palais Farnèse et qui sont l'honneur de l'École : Dominique Anziani, Étienne-Charles Babut, Pierre Boudreaux, Jean Martin, Robert-André Michel, Félix de Pachtère, noms auxquels il faut ajouter celui d'Émile Bertaux, professeur à la Sorbonne et historien de l'art célèbre, et celui de Charles Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, camarade de promotion de Mgr Duchesne, qui s'engagea à 65 ans et mourut des fatigues de la guerre. L'École, on le voit, a rempli son devoir sous toutes les formes.

L'École de Rome doit beaucoup au dévouement et aux exemples de ses anciens directeurs, mais elle doit beaucoup aussi à Rome elle-même. Il est des lieux qui ont en eux une vertu éducatrice : voilà ce que n'ignoraient pas ceux qui la créèrent. Il faut avoir vu Rome, à 24 ans, pour savoir tout ce que cette ville incomparable peut donner d'élan à l'imagination d'un jeune homme nourri de littérature classique et d'histoire. Tout l'y exalte, ces grandes

ruines, ces noms fameux, cette antiquité qu'il touche de la main, cette sombre verdure de bois sacré du Janicule et du Celius, ce bleu aérien des monts du Latium, cette voie Appienne, où il marche sur le pavé antique au milieu des tombeaux. L'antiquité chrétienne lui apporte d'autres enchantements, ceux des vieilles basiliques enrichies des dépouilles des temples, éclairées par l'or de leurs mosaïques, emplies par quinze siècles d'histoire. On comprend en les voyant l'immense prestige de la Rome du moyen âge, de cette pauvre ville ruinée, déserte, à moitié morte, mais qui demeurerait radieuse dans l'imagination de l'Occident, qui restait la ville unique, l'*aurea Roma*, la Rome d'or. On s'explique la lettre de Charlemagne à Alcuin, au moment où il va franchir les Alpes : « Quitte, lui écrit-il, les toits fumeux de Tours, et viens avec moi voir les toits dorés de Rome. »

Qu'à la Rome du moyen âge on ajoute la Rome de la Renaissance, les Chambres de Raphaël, où revit la beauté grecque, la Sixtine de Michel Ange qu'emplit la grandeur biblique, et l'on se fera quelque idée de ce qu'une jeune intelligence peut recevoir de la Ville Éternelle.

En établissant l'École au Palais Farnèse, Albert Dumont travaillait encore à l'éducation de ses jeunes gens. Car c'est une grande chose de contempler tous les jours la beauté. Le palais Farnèse, éducateur lui aussi, a contribué à affiner la sensibilité et à ennoblir l'imagination des générations qui s'y sont succédé. Ce n'est pas en vain que les anciens membres de l'École s'appellent « les Farnésiens » : ils doivent quelque chose aux belles proportions de cette cour où se superposent si noblement les ordres antiques, à la grandiose corniche de Michel Ange, aux beaux plafonds sculptés de leurs vastes salles. On ne vit pas dans un chef-d'œuvre sans recevoir l'influence de ses nombres harmonieux.

Aux leçons de Rome et du Palais Farnèse, l'Italie tout entière ajoute les siennes ; car il n'est pas de membre de l'École qui ne passe quelques heureuses journées à Venise, à Florence, à Sienne, à Naples, à Palerme, à Syracuse. Chacune de ces villes lui ouvre un monde nouveau, l'introduit dans un siècle différent. Il vit au temps de Justinien à Ravenne, au temps de saint François d'Assise en Ombrie, au temps des Médicis en Toscane. C'est le merveilleux privilège de l'Italie de nous révéler l'histoire par l'intermédiaire de l'art, et de nous conduire à la vérité par la beauté. Une imagination de vingt ans en reste marquée pour la vie et il n'est pas de membre de l'École qui ne s'éloigne de Rome avec une sorte de nostalgie et ne garde au fond du cœur le désir de revoir ce qui a enchanté sa jeunesse. Stendhal, cet adorateur de l'Italie, a mis en tête de ses *Promenades dans Rome* cette épigraphe qu'il attribue à Shakespeare, mais qui est de lui. Escalus demande à Mercutio pourquoi il est triste. « C'est, répond Mercutio, que j'ai eu de trop bonne heure le spectacle de la beauté parfaite. » Chez nos jeunes savants, ce n'est pas la tristesse que fait naître le souvenir de la beauté de l'Italie, mais au contraire l'ardeur au travail, le désir des grandes entreprises et des œuvres harmonieuses. Les meilleurs ont désormais en eux une flamme qui transforme tout ce qu'ils lui apportent en chaleur et en lumière.

Mais ce n'est pas seulement par cette sorte d'incantation que Rome agit sur les jeunes esprits : elle leur offre en foule les objets d'étude. Les musées d'antiquités, déjà magnifiques, il y a un demi-siècle, le sont bien davantage aujourd'hui. C'est que la Ville Éternelle ressuscite une fois de plus et que des

quartiers nouveaux surgissent de terre. A chaque coup de pioche, on voit sortir de ce vieux sol, qui cache encore tant de trésors, une statue, un sarcophage, une mosaïque, une inscription. Veut-on dégager le centre de Rome et y créer de vastes espaces — on trouve soudain, sous les maisons démolies, quatre temples antiques de l'époque républicaine. D'ordinaire, ce n'est pas le hasard qui préside aux découvertes, mais une volonté réfléchie. Le nouveau régime achève en ce moment une entreprise grandiose : le dégagement des forums impériaux. Nous avons vu avec admiration reparaître les soubassements du temple de Mars Ultor dans le forum d'Auguste et le vaste hémicycle du forum de Trajan, que dominant des maisons antiques et une basilique voûtée. On travaille, à la fois, au Palatin, au Forum olitorium, au théâtre de Marcellus et sur les flancs du Capitole. C'est une rare bonne fortune pour nos jeunes gens de voir renaître sous leurs yeux une Rome inconnue. On peut dire sans paradoxe que plus on s'éloigne de l'antiquité et mieux on la connaît. Les chantiers de Rome sont devenus une grande école où se découvrent de nouveaux chapitres d'histoire.

En même temps que ses ruines et ses musées, Rome nous offre aussi ses bibliothèques et ses archives. La bibliothèque du Vatican, avec ses deux grandes nefs, où l'on a sous la main toute l'histoire de l'Europe chrétienne, est une des plus belles du monde. Tous ceux qui ont travaillé dans la salle lumineuse où se consultent les manuscrits et qui ont feuilleté les catalogues de cette riche collection savent combien d'heureuses trouvailles on peut encore y espérer. L'École en fit une jadis qui fit du bruit dans le monde : ce fut celle du manuscrit autographe des *Poésies* de Pétrarque que découvrit M. Pierre de Nolhac.

Quant aux Archives vaticanes, elles conservent encore dans leurs cartons une partie de l'histoire de l'Occident.

Que ce soit à la Bibliothèque vaticane, à l'Angelica, à la Casanatense, à la Bibliothèque nationale de l'Italie, à la Bibliothèque d'histoire de l'art du Palais de Venise, aux Archives de Rome et des grandes villes italiennes, — les membres de l'École sont accueillis partout avec une complaisance qui leur rend le travail facile.

Il faut ajouter que l'École elle-même offre à ses membres les ressources d'une bibliothèque d'archéologie et d'histoire qui comptera bientôt 60.000 volumes. On reconnaît dans le choix des livres le savoir et l'expérience des anciens directeurs. Mais nous devons des remerciements particuliers au Ministère de l'Instruction publique, qui n'a jamais cessé de l'enrichir de ses envois.

Nous en devons aussi à un ancien membre de l'École, M. Engel, qui lui a fait don d'une bibliothèque de numismatique qui emplit une salle entière. La Bibliothèque de l'École de Rome est une des belles créations de la France à l'étranger; elle lui fait honneur, car on y trouve tout ce que l'érudition française a produit de plus remarquable. Elle n'est pas seulement un admirable instrument de travail pour nos jeunes érudits : elle rend aussi, à l'occasion, de précieux services aux érudits italiens et aux érudits étrangers que nous sommes heureux d'y accueillir.

Il ne faut pas imaginer les membres de l'École isolés dans leur bibliothèque. Ils trouvent, à Rome, une colonie de jeunes Français, qui vivent comme eux de la vie de l'esprit, et qui se passionnent, comme eux, pour l'art et pour l'histoire. Ce sont les chapelains de Saint-Louis des Français, parmi

lesquels se rencontrent souvent des érudits remarquables, et qui collaborent avec eux à la publication des registres des papes; ce sont les pensionnaires de la Villa Médicis, qui les accueillent amicalement dans une des plus belles demeures où des artistes aient jamais été rassemblés, et dans des jardins enchantés, où il semble qu'à l'art se respire dans l'air; ce sont les professeurs du lycée Chateaubriand, qui furent souvent leurs camarades d'École normale; et ce seront demain les pensionnaires de la fondation Primoli.

A la société des jeunes Français s'ajoute celle des jeunes Italiens et des jeunes étrangers. Depuis quelques années, les rapports entre l'École française et les diverses Écoles établies à Rome sont devenus plus étroits. Des réunions ont lieu, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces Instituts; des idées s'y échangent, des sympathies y naissent. Il y a donc à Rome une atmosphère très favorable aux travaux de l'esprit.

Tout concourt, on le voit, à faire de l'École de Rome un lieu d'élection. On avait le droit d'attendre beaucoup de ces générations privilégiées : je crois qu'on peut dire sans crainte aujourd'hui, après une épreuve de plus d'un demi-siècle, qu'elles n'ont pas trompé les espérances qu'on avait mises en elles.

Que l'on parcoure, par exemple, les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, cette Revue que l'École publie depuis quarante-huit ans : on sera frappé de l'intérêt d'un grand nombre de ces articles. Des monuments inédits de l'antiquité y sont mis en lumière, mais, parfois aussi, des monuments célèbres, et qu'on pouvait croire parfaitement connus, y révèlent des secrets qu'on n'avait pas encore devinés. Des documents, trouvés dans les archives, y font apparaître de grands faits de l'histoire du moyen âge et de la Renaissance sous un aspect nouveau. Il y a très souvent, dans ces œuvres de début, une méthode, un sentiment de la composition, une clarté qui témoignent des plus solides qualités d'esprit. Beaucoup de ces articles donnaient de grandes espérances qui se sont réalisées depuis. Aussi, les *Mélanges* de l'École française de Rome ont-ils acquis dans le monde savant une juste notoriété. Des érudits éminents ne dédaignent pas d'y collaborer, et Mgr Duchesne, donnant l'exemple, y a publié quelques-unes de ses belles études sur la Rome chrétienne.

La *Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes* est un autre témoignage de l'activité de l'École. Le mémoire de seconde année est généralement le point de départ d'un important ouvrage ou d'une thèse de doctorat. Beaucoup de ces livres ont été jugés dignes de figurer dans cette belle collection que l'École fait imprimer et qui l'honore infiniment. Elle y a publié 75 volumes, qui sont tous intéressants, qui apportent tous des idées nouvelles, et dont quelques-uns ont pris, avec le temps, un caractère classique. Qu'il me suffise de citer : *les Transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains*, de Camille Jullian; *l'Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, de Stéphane Gsell; *l'Aventin dans l'antiquité*, d'Alfred Merlin; *Virgile et les origines d'Ostie*, de Jérôme Carcopino; *l'Étude sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, de Charles Diehl; *les Origines de l'architecture gothique en Italie*, de Camille Enlart; *les Arts à la cour des papes au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, d'Eugène Müntz. La diversité de ces titres montre combien est vaste le domaine de l'École de Rome. La riche variété de ces 75 volumes le montre mieux encore : histoire de l'antiquité, histoire des religions philo-



logie, histoire de l'art, histoire politique et littéraire du moyen âge et de la Renaissance, histoire de la papauté, tout l'immense champ de l'érudition y est exploré. Cette bibliothèque de l'École de Rome ressemble à Rome elle-même où les civilisations se superposent.

Il n'est guère de période de l'histoire romaine, depuis les origines les plus lointaines, qui n'ait été étudiée par les membres de l'École. On peut en dire autant du moyen âge; mais il est quelques grands sujets où nos érudits se sont particulièrement distingués : histoire des Normands de l'Italie et de la Sicile, histoire de la domination angevine, histoire artistique de l'Italie du Sud.

Que de beaux ouvrages, écrits par les membres de l'École, ne pourrait-on encore énumérer! On en trouvera la liste dans notre Livre d'Or. Qu'il me soit permis, au moins, de citer ces deux admirables monuments de la science française : *l'Histoire de la Gaule*, de Camille Jullian et *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, de Stéphane Gsell.

Mais la grande œuvre collective de l'École est la publication des registres des papes, œuvre immense qui ressemble à ces monuments du moyen âge auxquels travaillaient des générations. Ce grand recueil de bulles pontificales, entrepris il y a un demi-siècle et qui compte déjà 47 volumes in-quarto, n'est pas encore terminé aujourd'hui, mais il est en bonne voie d'achèvement. Longtemps, les archives pontificales demeurèrent inaccessibles au public. Un érudit français du XVIII<sup>e</sup> siècle, La Porte du Theil, qui, par une rare faveur, avait pu y faire quelques recherches et en extraire quelques documents, avait été vivement frappé de leur intérêt. Ce fut Léon XIII qui accorda à l'École, sur les instances d'Auguste Geffroy, secondé par Léopold Delisle, le privilège, dont l'École lui reste profondément reconnaissante, de publier les lettres des papes du XIII<sup>e</sup> siècle, depuis Grégoire IX, et celles des papes du XIV<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la fin du séjour de la papauté à Avignon. Il faut pour éditer ces textes, pour les comprendre dans tout leur détail, pour les résumer dans des introductions, pour les rendre accessibles par des tables, beaucoup de savoir et beaucoup de travail. Mais si la peine est grande, grand aussi est le profit. Il ne faut pas oublier que tout alors aboutissait à Rome, et que, pendant des siècles, c'est de Rome qu'on vit le mieux l'ensemble de l'Europe. Personne ne sentait plus vivement que le pape, qui était au centre du monde catholique, le danger des divisions entre les princes chrétiens et la menace de l'Islam. C'est pourquoi la publication de ces documents a beaucoup enrichi l'histoire et, sur certains points, l'a renouvelée. Grâce à eux, on comprend mieux les croisades, le caractère de saint Louis, le rôle de l'Université de Paris. Il est devenu impossible aujourd'hui d'écrire l'histoire de la Guerre de Cent ans sans les consulter. Les papes descendaient jusqu'aux plus petits détails de l'administration ecclésiastique, et l'on trouve dans des bulles des faits précieux, non seulement pour l'histoire de nos villes, mais même pour l'histoire de nos villages. On pensera peut-être avec nous qu'un des grands services qu'aura rendu l'École de Rome sera d'avoir apporté ces pierres solides à l'édifice de notre histoire.

Je ne sais si l'on pourrait trouver beaucoup d'institutions qui, avec un si petit nombre de travailleurs, aient fait autant pendant un demi-siècle pour la connaissance du passé.

Si variés que fussent les travaux de l'École, quelque chose cependant lui

manquait. Elle ne pouvait pas, comme l'École d'Athènes, explorer des régions inconnues, découvrir des monuments, des statues, des inscriptions. L'expérience que donnent les fouilles à un archéologue, cette école de patience, de sagacité, d'heureuse divination lui faisait défaut. C'est alors que l'Afrique du Nord s'ouvrit à elle. Presque chaque année, le gouverneur général de l'Algérie y appelle un ou plusieurs membres de l'École pour étudier une région, s'associer à des fouilles et décrire les antiquités récemment découvertes. On sait tout l'intérêt de l'Afrique romaine, on connaît la beauté de ces villes antiques encore debout dans la solitude avec leurs colonnades, leurs arcs de triomphe, leurs basiliques, leurs baptistères. Une éblouissante lumière et de grands souvenirs donnent à ces ruines un incomparable prestige. Toute cette beauté et toute cette histoire s'offrent maintenant à l'École de Rome.

L'Afrique du Nord est devenue pour les archéologues du Palais Farnèse une sorte d'école d'application. Notre Afrique romaine doit beaucoup à l'École de Rome; c'est d'elle que sont sortis presque tous ces directeurs d'antiquités de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc, qui ont exploré le pays, dirigé les fouilles, recueilli les inscriptions, organisé les Musées. Quelques importants chapitres de l'histoire antique de l'Afrique ont été écrits par d'anciens membres de l'École.

Les travaux de l'École française de Rome ne tardèrent pas à attirer l'attention des étrangers. Ils jugèrent que des fondations analogues pourraient rendre de grands services à la haute culture de leur pays. C'est pourquoi on vit naître à Rome des instituts étrangers qui ressemblaient beaucoup à notre École. Depuis la guerre, ces instituts se sont multipliés et aujourd'hui douze nations ont le leur. Ces nombreuses écoles étrangères, ai-je besoin de le dire, n'éveillent pas d'autre sentiment chez nous qu'une cordiale sympathie et nous entretenons avec elles les relations les plus amicales. Il y a place pour tous, à Rome, et la matière n'est pas près de manquer aux ouvriers.

Si l'on demande à l'École de Rome ce qu'elle a fait depuis plus de cinquante ans, elle ne se contentera pas de montrer ses livres : elle dira qu'elle a, en ce moment, à l'Académie française cinq de ses anciens membres, qu'elle en a dix à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un à l'Académie des Sciences morales et politiques. Elle dira que quelques-uns des professeurs les plus distingués du Collège de France, de la Sorbonne, de l'École normale, de l'École des Chartes, de l'École des Hautes Études, de l'Institut catholique, des Universités de province lui appartiennent; que des archivistes, des bibliothécaires, des directeurs de Musées dont les noms font honneur à l'érudition française ont été formés par elle. Elle dira que quelques hommes éminents, journalistes de grand talent, écrivains célèbres, négociateurs mêlés aux grandes affaires de notre temps, ont dû quelque chose à ses belles disciplines. Ce n'est pas en vain que des jeunes gens sont initiés aux délicates méthodes de l'érudition moderne. L'érudition veut de l'esprit critique, de l'ingéniosité et une sorte de divination, mais elle veut aussi un profond amour de la vérité et les plus délicats scrupules de conscience. C'est là une excellente préparation à toutes les carrières.

L'École française de Rome est une de ces belles écoles que, depuis quatre-vingts ans, la France a créées, les unes après les autres : École d'Athènes, École du Caire, École d'Extrême-Orient, Institut de Madrid, Institut des hautes

études marocaines, Institut de Damas. On reconnaît là ce génie de sympathie, cette passion pour l'universel, qui a toujours caractérisé notre pays. Une des noblesses de la France a été de croire qu'elle devait travailler à l'histoire de l'esprit humain, en étudiant tous les peuples de haute culture, tous ceux qui ont collaboré à l'œuvre de la civilisation. Elle a pensé que son génie s'y agrandirait. Noble idée, qui s'est trouvée être parfaitement juste, car toutes ces Écoles, par leurs belles découvertes, ont élargi notre conception de l'histoire et du monde. /

L'École de Rome, qui a été féconde dans le passé, le sera encore, on peut le prédire, dans l'avenir. Il reste tant de découvertes à faire en Italie que, dans un siècle, les archéologues auront encore à y apprendre. Les archives vaticanes et les archives italiennes sont loin d'avoir révélé tous leurs secrets : d'importants chapitres de notre passé s'y cachent encore. Le jour où nous aurions épuisé les documents du moyen âge, ceux du <sup>xviii</sup><sup>e</sup>, du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et même du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle s'offriraient à nous. L'École d'ailleurs a déjà pris les devants, car elle a écrit de beaux livres sur la Révolution et sur Napoléon dans leurs rapports avec Rome et l'Italie.

L'École n'a donc pas à craindre de périr d'inanition. Et il y a tout lieu de croire que les générations nouvelles vaudront les générations anciennes, car nous ne connaissons pas ici, nous ne connaissons jamais, il faut l'espérer, ce qu'on appelle ailleurs « la crise des études classiques ».

D'autre part, en dépit de quelques paradoxes récents, nous sommes convaincu que dans cinquante ans la France continuera à croire, comme elle le croit aujourd'hui, que l'étude du passé est pour les grands peuples un devoir, que l'histoire éclaire la nature humaine dans ses profondeurs et que pour comprendre le présent il faut connaître le passé. Dans cinquante ans, la France pensera comme aujourd'hui, nous en sommes sûr, que l'histoire est une des solides armatures de la nation et que des historiens lui sont nécessaires. Il n'y a donc pas à douter de l'avenir de l'École de Rome.

Les beautés de Rome, le ciel de Rome, continueront leur œuvre éducatrice sur les nouvelles générations. C'est pourquoi nous devons nous montrer profondément reconnaissants de l'hospitalité que l'Italie nous accorde, depuis plus de cinquante ans, avec tant de bienveillance et de sympathie. Elle a toujours vu en nous des collaborateurs et des amis. Nous lui avons souvent manifesté notre gratitude en travaillant pour elle, en étudiant l'histoire de son passé, de ses institutions, de ses artistes. Mais la cérémonie d'aujourd'hui nous offre une heureuse occasion de lui dire ce que nous lui devons. Qu'elle sache donc tout ce que lui gardent de reconnaissance dans le cœur ceux à qui elle a ouvert ses trésors et prodigué sa beauté.

Émile MÂLF.

### La Conférence internationale d'Athènes pour les monuments d'art et d'histoire.

Le mercredi 21 octobre, sous la présidence de M. Papandréou, ministre de l'Instruction publique, l'ouverture de la Conférence a eu lieu à l'Académie.

Cent cinquante experts appartenant à vingt et un pays étaient réunis dans la grande salle de marbre.

Après une allocution de M. Papandréou, qui souhaite la bienvenue aux délégués, et un discours de M. Jules Destrée, le bureau est constitué et les séances de travail sont fixées.

Sir Cecil Harcourt-Smith expose la législation particulière à chaque diocèse touchant la restauration des cathédrales en Angleterre.

M. Nyns, secrétaire général du ministère des sciences et des arts de Belgique, fait l'exposé de l'économie générale de la loi qui vient d'être votée en Belgique pour la protection des monuments, des sites et des objets d'art.

M. Saintenoy soutient que tous les pays devraient considérer comme un devoir d'intervenir, de préférence par l'Office international des Musées de la Société des Nations, au cas où un monument, appartenant à n'importe quel État, se trouverait menacé de destruction ou d'un dommage quelconque.

M. Victor Horta est un chef d'école très écouté dont l'influence sur l'architecture a été considérable ces vingt-cinq dernières années. Maître du béton, il n'ignore cependant rien des subtilités de l'architecture classique. Sa communication retient longtemps l'attention.

M. Hendrickx a parlé de la thérapeutique archéologique des édifices utilisés et désaffectés.

M. Otero, de la délégation espagnole, traite des procédés et des matériaux pour la conservation des monuments anciens, conseillant l'emploi d'injections de ciment et superciment, du béton armé et des systèmes réticulés de ciment armé pour la consolidation des voûtes. M. Balbas exposa les idées généralement acceptées aujourd'hui en Espagne, qui refusent les restaurations intégrales; des projections de ses travaux à l'Alhambra apportèrent la démonstration de sa thèse. M. Moya discuta la question législative. En résumé, ces trois rapports signifient qu'en Espagne on est, au point de vue législatif, pour une surveillance et intervention toujours croissante de l'État; en restauration, qu'on est opposé à toute reconstruction au delà des éléments existants, et pour l'emploi des matériaux modernes, tant cachés qu'apparents; dans ce dernier cas, les architectes doivent s'efforcer de conserver l'effet artistique, sans dessein de tromper le spectateur.

M. Paul Léon apporte à la Conférence le résultat de son expérience propre. L'évolution des doctrines dans la restauration des monuments en France est envisagée par lui durant trois périodes. La période empirique, époque d'erreurs et d'attente qui succède à la Révolution française; la période issue de Viollet-le-Duc, dont les doctrines de réfection des monuments dans leur intégralité a mené à des excès regrettables; enfin, la période expérimentale où le directeur général des Beaux-Arts appelle l'attention sur l'organisation méthodique de l'entretien des monuments, en conformité avec les procédés modernes.



M. Pontremoli a étudié la restauration du Palais de Versailles et des Trians; il dit les méthodes usitées dans les réfections diverses; il insiste sur les causes historiques des dégradations, et explique les procédés employés par lui pour la préservation des parties ornementales.

M. Pierre Paquet retient l'attention par sa communication sur l'emploi du ciment armé.

M. Jules Formigé s'occupe de Vitruve sur le mode de Théodore Cook et de Jay Hambidge.

Enfin, M. Paul Vitry a abordé le problème de la détérioration des sculptures monumentales et de la nécessité de leur conservation.

La Hollande était représentée par le docteur Slothouwer, qui traita d'un cas très particulier dans la cathédrale d'Utrecht, et surtout par M. Moojen, dont on a pu admirer le pavillon hollandais à l'Exposition coloniale. M. Moojen est servi par une science prodigieuse, puisée aux meilleures sources, comme en témoigne son ouvrage sur l'architecture de Bali; les travaux de restauration des monuments hindous-javanais auxquels il a procédé dans les Indes néerlandaises ont apparu aux experts comme une réussite exceptionnelle.

A part le reproche léger de propagande pour leurs monuments, les experts italiens ont tous été remarquables; nous ne citerons que les principales communications, celles du professeur Giovannoni, M. Francesco Pellati, professeur Giacomo Guidi, docteur Filangieri di Candida, professeur Luigi Serra Maiuri, MM. Valentini, Chierici, Marancori, Nicodemi, Alfredo Lenzi, Terenzio; tous les points de l'ordre du jour ont été successivement abordés et discutés avec un sérieux et une conscience qui sont à l'honneur de cette équipe bien stylée.

Pour ce qui concerne la Grèce, M. Philadelphus a présenté des observations pleines d'intérêt sur la conservation de la statuaire et de la sculpture ornementale. M. Kéramopoulos a préconisé l'application de mesures très urgentes pour la conservation des ruines, et M. Economos a fait un rapport sur l'entourage des monuments antiques.

La communication la plus attendue fut celle de M. Nicolas Balanos, le conservateur des monuments de l'Acropole; elle a excité un intérêt considérable. Le grand ingénieur grec fit d'abord une déclaration au sujet des principes mêmes de l'*anastylose*, posés jadis par Cavadias, et des avantages considérables qu'on en a retirés pour pénétrer le secret des constructions antiques. L'*anastylose* consiste dans le rétablissement d'un monument avec ses propres matériaux, et selon les méthodes de construction propres à chaque monument. L'*anastylose*, cependant, s'autorise de l'emploi discret et justifié de pièces neuves, en remplacement des marbres manquants, sans lesquels on ne pourrait remonter les éléments antiques. Par ailleurs, des matériaux nouveaux ont pu être utilisés, le ciment, par exemple, plus adéquat que le marbre, par son aspect et sa plasticité, à l'esthétique des temples. Une suite de projections montrant tous les travaux exécutés par M. Balanos depuis trente années a fortement impressionné le corps des experts. Une nouvelle séance fut tenue sur l'Acropole même, et le conservateur refit dans le détail l'exposé de tous les travaux qu'il dirigea, tant aux Propylées, à l'Erechtheion (qu'il remit pour ainsi dire debout) qu'au Parthénon, où la colonnade nord, entièrement redressée, permet à l'esthète, aussi bien qu'à l'architecte, de se faire une idée de ce que fut le monument dans son intégrité. Une autre séance,

sur l'Acropole, présidée par M. Karo, fut consacrée à la discussion des procédés extrêmement hardis employés par M. Balanos. A l'issue du débat, un ordre du jour approuvait à l'unanimité ses procédés de relèvement des temples, et lui accordait une confiance totale pour la poursuite de ses travaux dans l'avenir.

Au retour de la croisière dans l'Archipel, où nous pûmes nous convaincre, une fois de plus, que la méthode de Sir A. Evans, à Cnossos, était dangereuse à imiter, quand on avait déjà pu apprécier la justesse des observations de M. Pernier touchant les fouilles de Phaestos, — une séance de clôture eut lieu le vendredi 30 octobre, à l'Académie. Le président, qui avait préalablement fait remettre à M. Balanos un témoignage écrit d'admiration signé par tous les experts, remercia encore une fois le conservateur des monuments de l'Acropole et le félicita pour son œuvre.

André CHARBONNIER.

(Débats, 12 novembre 1931.)

---

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

### VICTOR BÉRARD

Né à Morez-du-Jura en 1864, Victor Bérard, sénateur du Jura, est mort à Paris, au mois de novembre 1931, après une courte maladie du foie. Rien ne faisait prévoir cette fin soudaine d'un homme dont l'énergie physique égalait la souplesse intellectuelle. L'Université et le Sénat en ont éprouvé une vive émotion, qui s'est traduite, dans la presse quotidienne, par nombre d'articles à l'éloge de l'homme politique et du savant. On ne l'a pas moins regretté dans les pays balkaniques : les gouvernements grec et yougoslave ont déposé des couronnes sur son cercueil.

Bérard était fier, avec raison, d'avoir fait ses premières études à l'école primaire, où son talent précoce lui ouvrit les portes d'un lycée. Reçu à l'École normale supérieure en 1884, dans la section d'Andler, de Jamot et de Michon, il était agrégé en 1887, et, à la fin de cette année, membre de l'École d'Athènes avec Jamot.

Peu d'*Athéniens* se sont montrés plus entreprenants. Comme explorateur et épigraphiste, il travailla d'abord avec Fougères à Mantinée (1887-1888), puis dirigea seul deux campagnes au temple d'Aléa à Tégée (1888-1889); l'une lui donna une statue archaïque du type de celles des Branchides (*Bull. corr. hell.*, XIV, pl. II)<sup>1</sup>. A Corythos en Arcadie, il découvrit une belle Athèna de bronze. Un voyage alors difficile le conduisit en Albanie avec Legrand (1890). Mais le principal théâtre de ses découvertes fut l'ouest anatolien, où il récolta un grand nombre d'inscriptions importantes (Carie, Lycie, Pisidie avec Fougères; Apamée avec Doublet, etc.). Parmi ces textes inédits, il y avait des éléments d'identifications topographiques et des noms de villes encore inconnues. Tout cela, publié par lui dans le *Bulletin*, fit singulièrement honneur au jeune savant et à ses compagnons de route, à une époque où, sous la direction de Foucart, la recherche des inscriptions était le premier et parfois le seul objet des voyageurs. Mais Bérard n'était



1. Aussi *La Vie contemporaine*, 1<sup>er</sup> décembre 1891, p. 531. Voir le long mémoire de Bérard, *Tégée et la Tégéatide*, publié dans le *Bulletin* et analysé dans *Chron. d'Orient*, t. II, p. 240.

pas qu'épigraphiste ; influencé à l'École normale par Vidal La Blache, il s'était passionné pour la géographie et ne perdit jamais de vue le profit que cette science pouvait tirer de ses pérégrinations<sup>1</sup>.

Revenu à Paris, Bérard devint, pour plusieurs années, surveillant général à l'École normale et put ainsi faire usage tous les jours d'une bibliothèque très riche. Il fut aussi examinateur d'entrée à l'école navale (1891-1901), puis, pendant dix-huit ans (1896-1914), professeur très écouté et influent à l'École supérieure de la marine, ce qui l'initia lui-même aux choses de la navigation<sup>2</sup> ; il professa la géographie antique à l'École des Hautes Études (1896-1908) ; il fut secrétaire général de la *Revue de Paris* (1896-1908), jusqu'à ce qu'une brouille, restée mystérieuse, avec le directeur Ernest Lavisse, le fit renoncer à cette situation. Même avant d'entrer à la *Revue de Paris*, dès 1893, il s'était tourné vers la politique orientale où il acquit, malgré bien des prophéties non vérifiées, une autorité croissante ; il ne négligea pas non plus la politique proprement européenne<sup>3</sup>. Son pays, le Jura, l'envoya siéger au Sénat (1920) comme radical-socialiste et renouvela son mandat (1927) ; Millerand lui offrit un jour le ministère de l'Instruction publique, qu'il n'accepta point ; lors de sa mort, il était président, au Luxembourg, de la Commission des Affaires étrangères, après l'avoir été de celle de l'Enseignement, et très apprécié quand il prenait la parole sur la diplomatie ou les écoles.

Notre ami eut le mérite, tout en s'occupant de politique, de ne pas oublier ses premières études. Aucun savant de sa génération ne connut mieux Homère ; il avait plus que des clartés, ayant suivi le cours de Carrière, sur les langues sémitiques ; il avait aussi des idées personnelles sur l'ethnographie et les religions de la Grèce. De très nombreux voyages, où souvent il dirigea des groupes d'auditeurs suspendus à sa parole, l'avaient rendu familier avec tous les coins et recoins de la Méditerranée. Voilà des qualités que les adversaires même de ses paradoxes reconnaissent avec plaisir. Mais il faut entrer ici dans quelques détails.

Bérard passa ses thèses de doctorat en 1894. Sa thèse latine, sur l'arbitrage entre cités grecques, est un mémoire utile, mais qui n'innove point. En revanche, sa thèse française intitulée : *De l'origine des cultes arcadiens, essai de méthode en mythologie grecque*, écrite avec esprit, même avec éclat, cherchait à modifier profondément les idées reçues. Je la soumis à un long examen dans la *Revue critique* (1894, II, p. 402 et suiv.) ; Bérard me répondit (*ibid.*, p. 516) et je renouvelai ma contradiction. Comme l'a dit brièvement et justement M. Radet, dans son *Histoire de l'École d'Athènes* (p. 385), Bérard, « se posant le problème de l'origine des cultes arcadiens, mit la Phénicie à

1. Voir Hubert Morand, *Bérard géographe*, dans la *Géographie*, 1932, p. 129.

2. Bérard est, à ma connaissance, le premier archéologue qui ait recouru aux *Instructions nautiques*, publiées par la marine française.

3. *La Turquie et l'hellénisme contemporain* (avec description de l'Albanie, de l'Épire, de la Macédoine) ; *La politique du Sultan* ; *La Macédoine* ; *Les affaires de Crète* ; *L'Angleterre et l'impérialisme* ; *La révolte de l'Asie* ; *L'Empire russe et le tsarisme* ; *La mort de Stamboul* ; *La France et Guillaume II* ; *Les Révolutions de la Perse* ; *L'Éternelle Allemagne* ; *Genève et les traités*, etc. Plus un très grand nombre d'articles qui n'ont pas tous été réimprimés dans les volumes susdits. Bérard rédigeait comme il parlait, avec une extrême facilité en même temps qu'avec passion, car il croyait fermement ce qu'il disait.



la base de toute la mythologie du Péloponnèse ». Les religions plus anciennes — pélasgiques, si l'on veut — n'auraient laissé que quelques survivances; de l'élément européen et nordique, il n'était pas question<sup>1</sup>. Bérard, malgré les découvertes qui lui ont de plus en plus donné tort<sup>2</sup>, n'a pas, que je sache, rétracté sa *phénicianie*; il crut spirituel de me traiter d'*antisémite* et ne me fit pas pour cela changer d'avis sur son erreur, qui confondait, quand elle n'était pas entièrement gratuite, un vernis tardif avec un tableau.

La même *phénicianie*, quelque peu suggérée par Clermont-Ganneau et Igelbig, est à l'origine de sa doctrine sur l'*Odyssée*, poème qu'il savait presque entièrement par cœur et où il fit, entre temps, d'heureuses corrections de texte<sup>3</sup>. Mais, dans les navigations d'Ulysse, dont il voulut suivre pieusement les traces, il ne fit aucune part à l'imagination du poète; acceptant et amplifiant une doctrine de Strabon, il se persuada qu'Homère avait disposé de portulans phéniciens et s'en était servi comme on se sert aujourd'hui des *Instructions nautiques*<sup>4</sup>. Telle est l'essence des deux beaux volumes, bien écrits et admirablement illustrés, qu'il publia en 1902-1903 sous le titre *Les Phéniciens et l'Odyssée* et qu'il réédita, avec beaucoup de changements et d'additions, après la Guerre<sup>5</sup>. Le public les accueillit très favorablement; ils ont le mérite durable de reposer sur des recherches géographiques très précises, sur une connaissance parfaite des lieux et des textes; mais que restera-t-il des étymologies sémitiques, de cet Homère couché sur des portulans? L'avenir répondra.

Après avoir, pendant la Guerre, donné un coup de boutoir à Wolf pour s'être approprié une idée de l'abbé d'Aubignac (1917)<sup>6</sup>, Bérard conçut ce projet dont la réalisation occupa désormais tous ses loisirs: donner, dans la collection Budé, une édition vraiment complète de l'*Odyssée*, avec traduction, commentaires, étude exhaustive des scholies, des manuscrits et des papyrus, etc. L'ouvrage, qui commença de paraître en 1924, est dédié « à la mémoire de mes élèves et amis, Adolphe J. Reinach et Pierre Boudreaux<sup>7</sup> »; ce premier volume a pour sous-titre: *L'épos homérique; le poème représenté*. Le texte et la traduction occupent les deux volumes suivants (1925). Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut analyser ce grand travail<sup>8</sup>; j'en ai

1. Cf. *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 298 et suiv.

2. Les découvertes de Glozel le laissèrent plus qu'indifférent et il se moqua, au Luxemburg, du sénateur Massabuau qui interpellait le Gouvernement à ce sujet (20 déc. 1927).

3. *Revue de philol.*, 1919, p. 97; 1920, p. 183. Ces articles sont, à mon avis, ce que Bérard a fait de mieux.

4. Voir une première esquisse de cette thèse sous le titre *La Méditerranée phénicienne* in *Annales de Géographie*, 15 avril 1893 (cf. *Chron. d'Orient*, II, p. 442).

5. Voir mes articles de la *Rev. arch.*, 1903, I, p. 315, et 1904, I, p. 432. Bérard m'avait prié de présenter ces volumes à l'Académie des Inscriptions (*C. R.*, 1902, p. 318-1903, p. 636).

6. *Un mensonge allemand*, 1917. Wolf est traité là avec une injustice qu'excuse seule la date du livre.

7. Mon neveu Adolphe, élève de Bérard à l'Ecole des Hautes Etudes, l'y avait quelque temps supplié; Boudreaux est l'helléniste et paléographe bien connu. Tous les deux, on le sait, tombèrent dans la grande Guerre, emportant avec eux des trésors accumulés d'érudition.

8. Bérard a développé quelques chapitres du tome I dans des livres récents, écrits pour le grand public: *La résurrection d'Homère*, 2 vol.; *Le drame épique*. Je renonce à citer tous ses articles; les curieux en trouveront les titres dans la bibliogr. de la *Revue des Études grecques*.

donné un compte rendu partiel ici-même (*Revue*, 1925, I, 209), dont il me suffit d'extraire quelques lignes : « Ce n'est pas un poème épique à la façon de Virgile ou de Dante (selon M. Bérard); c'est, en vérité, une trilogie de poèmes dramatiques. De 800 à 500 environ, Homère fut un auteur scénique, récit et joué par les aèdes d'abord, par les rhapsodes ensuite. Le vieux modèle ionien est un *poème représenté*... Il y a, dans le texte de l'épopée, des traces des jeux de geste et de voix... Il ne faut pas faire rugir les héros d'Homère comme les Francs de Mérovée. L'*Odyssee* est un poème courtois, abouissement d'une littérature artiste et consciente, très probablement écrite. » Nous sommes ici tout près de Bréal : l'idée neuve, d'ailleurs poussée trop loin, est celle des gestes, de l'*épopée théâtrale*. Quant au premier auteur et au dernier arrangeur des œuvres poétiques ainsi combinées, non sans contradictions ni maladrotes, nous restons un peu dans l'incertitude, bien qu'on nous présente le vrai Homère comme l'auteur du récit à Alcinoüs, complété plus tard par une *Télémachie* et une *Vengeance d'Ulysse*. L'arrangeur fut Homère II, un pas-grand-chose. Bérard, en poursuivant son travail, s'est de plus en plus éloigné de la thèse *unitaire* vers laquelle il avait jadis du moins incliné.

La traduction est originale et pittoresque; c'est un mérite à lui reconnaître. Il est permis de n'en pas admirer toujours le ton.

Bérard fut un homme heureux. Son physique, malgré quelque excès d'assurance dans le regard et le geste, était fort agréable. Malgré cette allure un peu belliqueuse, il eut la sagesse de ne pas servir des causes impopulaires : *nunquam direxit brachia contra Torrentem*. Il sut marquer ses sentiments à ceux qu'il aimait et admirait; c'est lui qui obtint pour le vieux Léon Heuzey, qui ne la demandait pas, la grand'croix de la Légion d'honneur. Il avait épousé la fille très distinguée de l'éditeur Colin, qui lui donna des fils et l'aïda avec dévouement dans ses recherches et ses voyages; les excellentes photographies des *Phéniciens* lui sont dues. Il vieillit entouré d'anciens élèves, de camarades, de collègues et d'amis. La critique — à l'exception de P. Souday, qui ne l'aimait pas — fut généralement séduite par ce qu'il y avait de vivant et de vivifiant dans son style, sans discuter de trop près ses conclusions. En ce qui me concerne, j'ai toujours apprécié, pour leur éclat et leur esprit, sa conversation et ses livres; si je les ai souvent trouvés paradoxaux et si j'ai dit pourquoi avec franchise, j'ai lieu d'espérer qu'il ne m'en a pas trop voulu<sup>1</sup>.

S. R.

#### RAYMOND KŒCHLIN.

Le 9 novembre 1931 est mort, à l'âge de soixante et onze ans, après une courte maladie, le savant amateur et archéologue Raymond Kœchlin. Originaire de Mulhouse (1860), il fut élève de l'École des Sciences politiques sous Boutmy et entra tout jeune aux *Débats*, où il dirigea, de 1887 à 1902, les services de politique étrangère. Ce fut ensuite l'étude de l'art, tant français, gothique et contemporain qu'oriental, qui l'occupa pendant des années et le porta à entreprendre de longs voyages. Dans le monde des collectionneurs,

1. Sa famille a publié, avec un excellent portrait, les discours, en partie très remarquables, qui ont été prononcés aux obsèques de Bérard (17 novembre 1931).

dont il était, sa science étendue, marquée par nombre de publications, lui assurait le premier rang. Il fut parmi les fondateurs du Musée des Arts décoratifs; il était directeur adjoint de ce Musée, président de la Société des Amis du Louvre (dont les *Bulletins* ont imprimé de lui plusieurs remarquables nécrologies), président aussi du Conseil des Musées qui, tenant les cordons de la bourse, exerce un contrôle parfois gênant sur les acquisitions des Musées nationaux. C'est une place qui n'exige pas seulement du savoir; Kœchlin, né diplomate, élégant et disert, d'une courtoisie impeccable, montra un talent et un tact qui lui firent autant d'amis qu'il avait de collègues. Tout le monde convient, et cela accroît nos regrets, qu'il sera bien difficile à remplacer. Je n'ai rien dit de ses vertus d'homme privé qu'il cachait avec soin, mais qui méritent plus qu'un souvenir<sup>1</sup>.

S. R.

## MICHEL CLERC.

Né à Chalon-sur-Saône en 1857, mort à Aix au mois de novembre 1931, Michel Clerc fut élève de l'École normale, reçu agrégé d'histoire, puis membre de l'École d'Athènes avec Bilco qui y mourut (1880). Ses premiers travaux portèrent sur l'île de Samos (1881, puis 1883); il fouilla ensuite l'acropole et la nécropole d'Aegae (1882), explora Thyatire, qui lui fournit beaucoup d'inscriptions (1882) et parcourut la Carie avec P. Paris (1883). A son retour en France, il soutint deux thèses justement remarquées, l'une sur les *métèques* athéniens (1893), l'autre sur les affaires publiques et l'épigraphie de Thyatire; celle-ci, écrite en latin, fut bientôt après traduite en grec. Le hasard d'une vacance imprévue et l'appui que j'avais sollicité pour lui de Challemel-Lacour firent de lui le directeur du Musée Borély à Marseille (1895); à cette situation privilégiée il ajouta celle de professeur de la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille, dont il devint le doyen. L'étude des antiquités de la Provence l'occupa désormais seule pen-



1. *Sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale*, 1900 (avec Marquet de Vasselot); *Ivoires et sculpt. de la coll. Martin le Roy*, 1906; *Les ivoires gothiques français*, 3 v. l., Paris, 1924 (ouvrage capital); *La sculpture belge et les influences françaises* (*Gazette*, 1902); *L'art musulman* (*Rev. de l'art*, 1903); *Le Maroc artistique*, 1917; *Céramique musulmane de Suse au Musée du Louvre*, 1928 (*Déleg. de Perse*).

dant de longues années; le principal fruit de son activité sur ce domaine fut le grand ouvrage en deux volumes sur Marseille (1928-1930), qui fait honneur à son érudition non moins qu'à son talent d'écrivain. On lui doit bon nombre de petits mémoires archéologiques sur la Provence, tous intéressants<sup>1</sup>.

Michel Clerc, un peu indolent parfois, laisse la réputation d'un savant doué qui a rendu des services notables à la science hellénique et à l'archéologie de la Provence. Il était correspondant de l'Académie des Inscriptions depuis 1909. En 1927, il avait pris sa retraite comme doyen-honoraire; notre collaborateur Paul Couissin lui a succédé au Musée Borély (1929).

S. R.

### PIERRE PARIS

Né à Rodez en 1859, élève de l'École normale et membre de l'École d'Athènes (1882), dans la promotion de M. Maurice Hollaux et sous la direction de P. Foucart, Paris fut également heureux dans ses fouilles (à Élatée,



à Délos, à Amorgos surtout) et dans ses nombreux voyages (en Carie, Phrygie, Lydie et Lycie). L'épigraphie grecque lui doit quelques documents de premier ordre. Ses recherches fécondes au temple d'Athéna Cranaïa à Élatée lui fournirent le sujet de sa thèse française (1891); sa thèse latine traitait de la part prise par les femmes au régime des villes d'Asie Mineure. Nommé professeur à l'Université de Bordeaux et directeur de l'École des Beaux-Arts de cette ville, il se tourna, depuis 1896, vers l'exploration archéologique de l'Espagne et fut récompensé, presque à ses débuts, par une découverte mémorable, celle du buste d'Elche, entré, grâce à lui, au Louvre et qu'il publia en 1898. Son ouvrage en deux volumes sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive (1901-4) obtint

l'année suivante, à Barcelone, le grand prix Martorell. Devenu directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid (1913), aujourd'hui magnifiquement logée (un peu grâce à lui) dans la Casa Velazquez (1928), il y montra,

1. 1893. *La Prov. dans l'antiq. jusqu'à la création de la Province.* — 1898. *Le développement topogr. de Marseille.* — *Inscr. rom. de Carry-le-Rouet.* — 1899. *Massalia* (16 p.). — 1901. *Fouilles de Boulbon.* — 1901. *Les Phéniciens dans la région de Marseille.* — *Le château Borély.* — 1902. *Grotte sépulcr. néol. de Reillanne* (avec Fallot). — 1903. *Inscr. de Vitrolles.* — 1904. *Inscr. de Volusianus.* — *L'archéol. figure.* — *Tête antique d'Orgon.* — *Le vieux Marseille.* — 1905. *Prise de Phocée par les Perses.* — *Les Phocéens dans la Médit. orientale.* — 1906. *Euthymène et Pythéus.* — *La bataille d'Aix.* — *Un négociant en huile d'Aix.* — 1908. *Le temple de Vrnègue.* — 1909. *Les inscr. des env. d'Aix.* — 1910. *Aix avant les Rom.* — 1914. *La voir aurélienne.* — *Inscr. r.m. d'Aix.* — *Frag. de statue à Roynac.* — *Déconv. archéol. à Marseille* (avec Arnaud d'Aguel). — 1916. *Monument marseillais prétendu antique.*



dans des circonstances parfois difficiles, des qualités de diplomate et d'administrateur; mais il ne cessa pas de voyager, de pratiquer des fouilles, de collaborer au *Bulletin hispanique* qu'avaient créé Ernest Méricme et Morel-Fatio à Bordeaux. L'Académie des Inscriptions l'élut membre libre en 1920, à la place d'un autre hispanisant, Dieulafoy. Bien que douloureusement éprouvé, au cours de la guerre, dans ses affections paternelles, il était resté très actif, très jeune d'esprit, lorsque un accident cardiaque l'emporta subitement à Madrid, au mois d'octobre 1931. Son nom reste inséparable tant de la vieille École qui l'a formé que de la jeune École qu'il a fondée et dirigée, mission permanente des Universités de Toulouse et de Bordeaux, en même temps que centre d'instruction pour les artistes. On trouvera en note la liste chronologique de ses principales publications<sup>1</sup>.

S. R.

### FERDINAND NOACK

Né en 1865, successivement professeur et conservateur des collections d'art à Kiel, Tubingue et Berlin, Noack est mort au mois de septembre 1931, après une carrière bien remplie. Son attention, récompensée par des découvertes durables, s'est portée surtout sur l'architecture, en particulier sur ses débuts dans le monde antique et les dispositions primitives des maisons et palais; on lui doit aussi des contributions originales à l'iconographie<sup>2</sup>. Il pratiqua des fouilles à Éleusis, au Dipylon et à Alexandrie.

S. R.

### HOMMAGE A SIR FLINDERS PETRIE

Cet hommage, aussi modeste que légitime, lui vient de sa propre plume. Plus qu'octogénaire, fouillant toujours, le laborieux vieillard a raconté sa vie d'explorateur (*Seventy years in archeology*, Londres, Sampson Low, 1931). Quand on fera l'histoire de l'égyptologie, Sir Flinders Petrie n'y tiendra pas seulement une grande place par ses découvertes (Tanis, 1884; Naucratis, Am et Daphnae, 1885; Hawara, Kahun, Lachish, 1888-1890; Medoum, 1891;

1. 1889. *La Sculpture antique*. — 1891. *Étalée, la ville et le temple*. — *Quatenus feminae respublicas in Asia minore attigerint*. — 1895. *Lexique des antiquités grecques* (avec Roques). — 1898. *Le buste d'Elche* (Mon. Piot). — 1903. *Bijou phénicien trouvé en Espagne* (Mél. Perrot). — 1901-1904. *Art et industrie de l'Espagne primitive*, 2 vol. — 1907-1910. *Promenades archéologiques en Espagne*, 2 vol. — 1917. *Sanisteban* (préface d'un livre de Lantier). — *Prom. archéol. à Bononia* (Bull. hispanique, t. XIX). — 1918. *Exploration de Bononia* (avec Bonsor; *ibid.*, t. XX). — 1923. *Fouilles de Bélo*. — *Céramique antique de l'Espagne et du Portugal*. — 1926. *Fouilles dans la région d'Alcañiz* (avec Bardaviu). — 1928. *Goya*. — De 1921 à 1925, Paris a fourni à l'*Histoire de l'Art* d'André Michel les chapitres relatifs à l'Espagne moderne que Bertaux n'avait pu écrire pour ce grand ouvrage. C'était là un travail très ardu, dont il s'est acquitté avec honneur.

2. *Die Geburt Christi in der bildenden Kunst*, 1893; *Der griechische Diktys*, 1893; *Arne*, 1894 (Ath. Mitth.); *Homerische Paläste*, 1903; *Die Mauern Athens*, 1907; *Ovalhaus und Palast*, 1908; *Das Gewandproblem in der griech. Kunst* (Neue Jahrb.); *Die Baukunst des Altertums*, 1910 (album de types, avec 192 planches); *Amazonenstudien*, 1915; *Eleusis, die Baugeschichte*, 1927 (très important); *Triumph und Triumphbogen*, 1927.

Memphis, 1905 et suiv.; Gerar, 1928, etc.), mais par l'ordre et la méthode qu'il a introduits dans les fouilles, avec sa patience à y recueillir même de menus objets pour en dresser plus tard des catalogues raisonnés très instructifs. C'est à lui que nous devons la chronologie des céramiques égyptiennes, la connaissance complète de la décoration, celle des instruments et des outils de l'Égypte. L'historien futur devra aussi s'occuper des griefs formulés par Sir Fl. Petrie contre divers Musées et la direction des antiquités de l'Égypte, question difficile à juger de loin et où des considérations politiques sont entrées en jeu. Rappelons aussi que, dès 1901, l'illustre archéologue fit plus qu'entrevoir l'existence d'une écriture linéaire méditerranéenne, antérieure aux hiéroglyphes — hypothèse qui fut mal accueillie, mais paraît fondée. S. R.

### En souvenir de Marie de Mecklembourg-Schwerin.

J'aurais déjà écrit quelques lignes sur cette aimable duchesse<sup>1</sup> archéologue, née Windischgraetz (Autriche), si j'avais appris plus tôt sa mort, survenue le 9 avril 1929 à Ludwigslust. En 1912, elle me fut chaleureusement recommandée par le prince Albert de Monaco, dont elle avait visité les fouilles aux Baoussé-Roussé et le Musée naissant. Elle avait elle-même beaucoup fouillé, depuis 1905, dans les tumulus du premier âge du fer en Carniole et elle fréquentait le Musée de Saint-Germain pour y étudier les séries hallstattiennes et marniennes. Elle n'apportait pas d'objets, mais de grandes feuilles de parchemin où les produits de ses recherches avaient été très bien dessinés à la plume. Son but était de trouver à Paris, chez les grands collectionneurs, des moyens pour continuer et étendre ses fouilles; mais, comme à Monaco, elle ne recueillit que des hommages, bien qu'elle se dit en mesure de faire pleuvoir des décorations sur les souscripteurs. Je lui avais naturellement parlé de Déchelette, comme de l'homme le plus compétent pour apprécier l'importance de ses collections. Elle l'invita, en 1913, à venir la voir à Wagensberg (Carniole), où elle passait l'été. Déchelette m'écrivit le 18 octobre 1913 : « Je rentre de Wagensberg... Son œuvre archéologique (de la duchesse) est vraiment admirable. On raconte partout, en Autriche et en Allemagne, qu'elle ruine les tumulus en fouillant sans méthode. C'est absolument faux. En réalité, on a rarement apporté autant de soin dans la conduite des travaux pour ne rien laisser perdre soit des objets, soit des observations utiles. Montelius, qui a vu les chantiers, partage tout à fait mon sentiment<sup>2</sup>. » On sait que le prince de Windischgraetz avait déjà fait pratiquer des fouilles dans les riches nécropoles de ce pays (Déchelette, *Manuel*, t. III, p. 593).

En invitant Montelius et Déchelette à visiter ses fouilles et ses collections, la duchesse voulait obtenir d'eux et obtint en effet des *satisfecit* écrits qu'elle envoya à Guillaume II (Montelius alla le trouver lui-même), dans l'espoir de faire subventionner ses travaux; je crois que sa peine fut perdue.

Encore appauvrie par les suites d'une guerre qu'elle croyait, de bonne foi, impossible, la duchesse Marie est morte obscurément. Ses collections étaient sur le marché des antiques au mois de novembre 1931. S. R.

1. Pas grande-duchesse; c'est par politesse qu'on lui donnait ce titre à l'étranger. Son nom officiel était : *Hoheit Herzogin zu Mecklenburg*.

2. Cf. *Rev. archéol.*, 1914, II, p. 326.

### Une nouvelle Revue d'histoire et d'archéologie.

Voici que paraît à Nîmes un nouveau périodique dont je transcris le long titre : *Cahiers d'histoire et d'archéologie, Revue méridionale d'histoire locale, de géographie humaine, de linguistique, de numismatique et de folklore* (Nîmes, A. Larguier, janvier 1931, mensuel). J'indique brièvement les articles qui concernent proprement l'archéologie : Ch. Morel, *La Céramique à décor champlévé dans les tumulus des Causses lozériens*; Louis et Peyrolle, *Voie de Mormalaeus (Hérault) à Cotiacum (Gard)*; E. Soubeiran, *L'Ager Nemausensis* (toponymie); E. Salomon, *Cité médiévale de Pérouges*; du même, *Nécropole antique de la Vite*; Gagnière et Vareilles, *Puits funéraires à Cabrières d'Avignon*; Jacobsthal, *Les stèles funéraires celtiques de Glanum* (traduction); Helena, *Les figurines en terre cuite de la grotte de Leucate*; Charvet, *Les voies vicinales chez les Volkes Arécomiques*. Le dernier numéro que j'aie vu est le neuvième (1931).

S. R.

### Les Mededeelingen de Rome (1931).

Pour la première fois, cet important périodique de la mission hollandaise de Rome (avec 42 planches) paraît suivi de résumés des articles en français; je mentionne ceux qui intéressent nos lecteurs : I. H. M. R. Léopold, *Introduction à un catalogue des objets de l'âge du bronze provenant de l'Italie septentrionale et conservés au Musée préhistorique Pigorini* (très important pour les palafittes et terramares, dont les civilisations assez différentes, quoique contemporaines, sont analysées avec détail). II. A. W. Bijvank, *Les mosaïques du baptistère de la cathédrale de Naples* (IV<sup>e</sup> siècle; restaurées en partie au V<sup>e</sup>). III. R. Ligtenberg, *La Controverse de l'Immaculée Conception sur trois tableaux d'autel du XV<sup>e</sup> siècle*. IV. M. H. Berden, *La perspective dans la Cène de Léonard*. V. G. T. Hoogewerf, *Rebecca et le serviteur d'Abraham sur un panneau de Dublin attribué au maître brabançon de l'Enfant prodigue* (flamand italianisant). VI. J.-J. de Gelder, *Deux dessins du XVII<sup>e</sup> siècle à Leyde, avec vues de Rome*. L'illustration est très soignée.

S. R.

### Le volume II des Yale Classical Studies (1931).

Cinq mémoires, dont deux fort étendus, occupent ici 278 pages (en dépôt chez Humphrey Milford à Londres, 1931). Ce sont des travaux sérieux et originaux. N'ayant ni l'habitude ni la place d'analyser ici des recueils, je me contente de transcrire les titres avec quelques indications : 1<sup>o</sup> un contrat d'emprunt sur parchemin trouvé à Doura-Europos sur l'Euphrate, par Rostovtzeff et Bradford Welles. C'est le document découvert en février 1929, publié ici avec tous les détails désirables; 2<sup>o</sup> La forme de l'épître d'Horace, par E. P. Morris. A propos du livre I des Épîtres et leur origine « philosophique »; 3<sup>o</sup> L'histoire primitive de la Grèce, par Clark Hoppins (Moyen helladique; Orchomène et Gla; éléments orientaux dans les traditions helléniques; Pélopie, etc.); 4<sup>o</sup> La monnaie fractionnaire de Corinthe, par Alfred Bellinger (trouvailles de pièces d'argent à Leucade, acquises par l'Université de Yale); 5<sup>o</sup> Les mois honorifiques (désignés en l'honneur d'un grand

cifoyen, d'un prince ou d'une princesse), par Kenneth Scott. Travail très complet, qui utilise les papyrus et se termine par des listes chronologiques, commençant par le mois de *Demetrios*, ainsi nommé à cause de Demetrios Poliorcète.

S. R.

#### A l'Académie de Leningrad.

On reçoit les n<sup>os</sup> 4-8 du *Bulletin* de cette Académie, dite aujourd'hui « de la civilisation matérielle », avec traduction en trois langues des titres des articles (dépôt au Musée de Saint-Germain). Voici ceux des titres qui peuvent appeler l'attention des archéologues : Oldenburg et autres, *Protection des monuments ; méthodes de fouilles, conservation des objets* ; P. Efimenko, *Recherches dans la région de Leningrad* ; B. Piotrovsky, *Objets égyptiens au nord du Caucase* ; du même, *Figures féminines de l'époque aurignaco-solutréenne* ; J. Meshkaninov, *Les cromlechs chez les Slaves* ; S. Semenov-Zoucer, *Fouilles de dolmens en Crimée* ; M. Houdiakof, *Style animal permien* ; L. Sneguireff, *Statuettes pseudo-hittites*. L'illustration est de qualité discutable, mais abondante. Chaque fascicule se termine par une bibliographie et une chronique.

S. R.

#### Homo Pekinensis.

Il paraît résulter de recherches récentes que l'*homo Pekinensis*, le type humain le plus primitif qu'on ait encore découvert, connaissait le feu et taillait des outils de pierre qui n'ont rien de commun avec les trop fameux *éolithes*, mais se rapprochent des types chelléens (*Times*, 5 novembre 1931). Ces conclusions imprévues sont du plus grand intérêt ; nous y reviendrons.

X.

#### Sur les clepsydras.

M. Maltézos s'occupe depuis 1902 de ces instruments et a précisé nos connaissances à leur sujet (voir l'excellent article d'Ardaillon, *Horologium*, dans le *Dict. Ant.*, que l'auteur aurait dû citer)<sup>1</sup>. Venu peut-être d'Égypte, le premier type de vase à écoulement régulier était déjà en usage en Grèce au VI<sup>e</sup> siècle. M. Maltézos attribuait autrefois à l'époque précédant Solon l'introduction de la clepsydre dans les tribunaux ; il croit aujourd'hui qu'elle date seulement du temps d'Ephialte (V<sup>e</sup> siècle). La plus ancienne mention est dans les *Acharniens*, joués en 425 ; l'introduction pourrait se placer entre 461 et 457. L'inventeur serait Anaxagore, non Méton ou Empédocle. La source Clepsydre de l'Acropole, déjà nommée ainsi par Aristophane, mais auparavant dite *Empedô*, aurait été amenée par canalisation au tribunal et, par ce motif, aurait changé de nom. Cette hypothèse paraît très vraisemblable.

S. R.

1. Const. Maltézos, *Du temps de l'introduction de la clepsydre des tribunaux et de son inventeur*, extr. des *Praktika de l'Acad. d'Athènes*, 1928, p. 237 (7 mai).



### Herculaneum.

Le professeur Maiuri écrit au *Times* (6 novembre 1931) au sujet du progrès des excavations à Herculaneum depuis quatre ans. On sait que le terrain est difficile; si l'on peut, à Pompéi, déblayer quatre ou cinq maisons dans une année, on n'en peut rendre à la lumière que deux à Herculaneum. Néanmoins, on a remis au jour 4.500 mètres carrés et enlevé 100.000 mètres cubes de boue. C'est deux fois plus qu'au cours des fouilles de 1825 et 1875! Deux *insulae* ont été découvertes presque entièrement, deux autres attaquées. Le bois est beaucoup mieux préservé qu'à Pompéi, ainsi que les étages supérieurs. « La cité commence à révéler son vrai caractère. Avec ses grandes maisons ayant vue sur la baie de Naples, ses demeures modestes de la classe moyenne, ses rues tranquilles, ses rares boutiques et cabarets, l'absence de cette publicité murale qui animait les rues de Pompéi, elle laisse deviner une ville plus paisible que sa voisine commerçante. Elle était certainement mieux adaptée, en raison de son climat sain et de la vue dont on pouvait jouir des pentes du Vésuve, aux conditions d'une tranquille retraite suburbaine. »

X.

### Les fouilles de Saint-Paulien.

Saint-Paulien (Haute-Loire), aujourd'hui chef-lieu de canton, fut jadis capitale du pays des Vellaves et le siège de l'administration gallo-romaine après la conquête. A la suite des incursions barbares qui se succédèrent à partir du III<sup>e</sup> siècle, la ville antique disparut et cette déchéance lui valut de changer son nom celtique romanisé de *Ruession* contre celui de *Civitas Vetula*.

Depuis quelques années, un effort coordonné a été tenté pour retrouver les vestiges de la cité détruite et chaque campagne a permis de lever un peu le voile épais qui la recouvre depuis presque deux millénaires. Une subvention accordée à la Société académique du Puy par la Société française des fouilles archéologiques a rendu possible la reprise des travaux.

Ces travaux ont consisté dans des sondages sur des points étudiés d'avance. Ils ont été couronnés de succès.

On a rencontré, en effet, non loin de la voie Bolène, route principale reliant Lyon à Bordeaux, les substructions de nombreux bâtiments dont on a dégagé les divisions et reconnu les revêtements intérieurs, encore en place.

Les déblais ont, en outre, livré des pierres moulurées, des tuiles à rebords, une abondante céramique composée de vases de toute forme et de qualité variée depuis le dolium rudimentaire jusqu'à la poterie sigillée et jusqu'à la lampe en terre fine enrichie de reliefs représentant des gladiateurs, de la verrerie et enfin des monnaies à l'effigie de Trajan et de Lucile.

En outre, on a pu mettre au jour une mosaïque intéressante représentant des dauphins se poursuivant et des oiseaux picorant sur des arbustes, ensemble assez élégant, révélateur d'une recherche décorative jusqu'ici ignorée.

M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, est venu à Saint-Paulien. Il y a été reçu par le directeur des fouilles, M. Ulysse Rouchon, conservateur des antiquités de la Haute-Loire; par le maire de la ville, le président de la Société académique du Puy, la conservatrice du musée municipal. Le savant

archéologue s'est rendu compte des travaux et a été amené à émettre l'avis que l'on se trouve en présence des casernements de la légion d'occupation et du prætorium. Ainsi, peu à peu, revit l'histoire d'une région où le document lapidaire est le prédécesseur du texte écrit et ne demande qu'à être interrogé. (De notre correspondant du Puy.) (*Débats*, 16 novembre 1931.)

Y.

### Peintures anglaises du XIV<sup>e</sup> siècle.

Dans une église à Little Missenden (Buckinghamshire), construite au XII<sup>e</sup> siècle, on a découvert un colossal Saint-Christophe et des scènes mal conservées de la vie de sainte Catherine. Des photographies de ces peintures, datant de 1320 environ et de peu de mérite, ont été publiées par le *Times* (13 novembre 1931, p. 18),

X.

## BIBLIOGRAPHIE.

---

**Joseph Déchelette.** *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine.* T. V. *Archéologie gallo-romaine*, par **Albert Grenier**. Première partie : *Généralités. Travaux militaires.* In-8, v-619 pages, avec 1 plan, 1 carte hors texte et 232 figures. Paris, A. Picard, 1931. — M. A. Grenier a accepté la lourde tâche de terminer le *Manuel* du si regretté J. Déchelette. La lettre-préface que M. C. Jullian a écrite pour le présent volume met le lecteur au courant des difficultés que l'auteur a dû surmonter pour mener à bien son œuvre. Déchelette n'avait laissé dans ses papiers rien qui fût utilisable, à l'exception de quelques dessins, pour la dernière partie de son *Manuel*, et celle-ci est entièrement l'œuvre de M. Grenier qui, dans un sentiment de pitié, a voulu que le nom de Déchelette continuât à figurer en tête de l'ouvrage.

Avant d'aborder l'étude des antiquités gallo-romaines, l'auteur a tenu à retracer leur histoire. L'introduction est donc consacrée à un exposé du développement de cette discipline depuis les travaux, aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, de Bergier, Peiresc, Spon et des Bénédictins, jusqu'aux plus récents répertoires de Lasteyrie et de Montandon. Au cours de cette histoire, M. Grenier a parfaitement mis en lumière l'influence exercée, au début du dernier siècle, à la fois par Arcisse de Caumont et les Sociétés savantes des départements dans la recherche des vestiges gallo-romains. Il insiste très justement sur le rôle joué par Napoléon III et sur les heureuses conséquences qui découlèrent de la fondation du Musée des Antiquités nationales et des campagnes de fouilles à Alesia et au Beuvray pour l'essor de cette branche de l'archéologie. Cet exposé est complété par les pages que l'auteur consacre à l'histoire du développement archéologique dans les pays, — Belgique, Luxembourg, Rhénanie, Suisse et Grande-Bretagne, — dont les destinées furent, pour un temps, unies à celles de la Gaule. Cette excellente introduction est précédée d'un index bibliographique des périodiques et principaux ouvrages utilisés pour la rédaction de cette première partie qui comprend deux sections : « les cadres historique et géographique de l'archéologie gallo-romaine » et le commencement de la seconde, « les œuvres de l'administration romaine, les travaux militaires ».

Histoire et géographie n'interviennent que dans la mesure où l'une et l'autre sont capables de préciser le cadre et le milieu où ont pris naissance et se sont développés les monuments qui constituent la matière de l'archéologie gallo-romaine. Seules les grandes étapes de l'histoire de la Gaule sous la domination romaine ont été envisagées, étapes caractérisées chacune par un mode de bâtir et l'apparition de concepts artistiques particuliers. Commerce, industrie, « produits du travail humain depuis les plus humbles jusqu'aux œuvres d'art, depuis le moindre ustensile jusqu'aux ruines de l'architecture » relèvent directement de la prospérité du pays. L'archéologie, plus encore que l'histoire, a gardé le témoignage de ces époques troublées, souvent

masquées par la trop facile théorie de la paix romaine. Ces restaurations, ces trésors monétaires enfouis et abandonnés par leurs possesseurs à la fin du règne d'Antonin et pendant celui de son successeur Marc-Aurèle, gardent le souvenir d'une ère de calamités, contagions et guerres (p. 100), à une époque que l'on est tenté de considérer comme celle de l'apogée de la civilisation gallo-romaine. Si l'archéologie ne peut se soustraire à l'histoire, elle est pour celle-ci une puissante collaboratrice. C'est qu'en effet « ce n'est pas pour lui-même que l'archéologue étudie les vieilles pierres ou qu'il collectionne les tessons de pots; c'est pour tout ce qu'il peut y découvrir des hommes qui ont construit l'édifice, qui ont fabriqué, colporté, vendu les pots ou qui s'en sont servis » (p. 105).

Étroitement liée à l'histoire, l'archéologie ne l'est pas moins à la géographie. A côté des faits politiques et des autres causes artificielles de prospérité, il faut tenir compte « des raisons inhérentes à la terre elle-même, productions naturelles, climat, cours d'eau, exposition des collines, traces que le relief impose aux voies de communication, etc. » Aussi, « le document primordial de toute étude d'archéologie doit-il être une carte, autant que possible une carte géologique » (p. 106, 107). Le chapitre tout entier qui traite des forêts, marécages, cours d'eau et lignes de rivage est un modèle de critique et, disons le mot, de bon sens. Dans ces cadres naturels sont venues s'inscrire, fixées par la volonté intelligente de l'homme, les grandes divisions administratives du pays, établies par Auguste et remaniées au Bas-Empire. Mais ces provinces gardent toujours un caractère quelque peu artificiel. A l'époque romaine, comme durant les périodes antérieures et comme longtemps encore après la chute de la domination romaine, c'est dans la cité et les *pagi* que se concentre la vie particulière de la Gaule. Il y a lieu de retenir, parmi tant d'autres choses excellentes que contiennent les chapitres consacrés aux cités et aux *pagi* et aux frontières, la définition que M. Grenier donne de la cité : « La cité gallo-romaine exprime une réalité non seulement historique et administrative mais géographique et économique; elle est la réunion des terres diverses qui ont besoin les unes des autres parce qu'elles se complètent naturellement et que leur ensemble assure la vie du groupe qui les a occupées. La cité se trouve constituée le plus souvent le long d'une grande voie de communication naturelle, route ou cours d'eau, dont ses diverses parties tirent également profit » (p. 144). Comme la cité, le *pagus* représente à la fois un groupement d'hommes et une portion déterminée de territoire. Aussi est-ce bien rarement qu'une région naturelle correspond exactement aux limites d'une cité, car « ce n'est pas tant la configuration ou la nature du sol qui la définit que le rapport des conditions naturelles avec les besoins du groupe humain possesseur du sol » (p. 150). Tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie devront faire leur profit de ces pages dans lesquelles l'auteur passe en revue les sources d'informations différentes qui entrent en jeu dans les recherches relatives à l'histoire d'une cité gallo-romaine et de ses frontières (noms de lieux dérivés de *Fines* et d'*Icoranda*; monuments divers; tombes et *tumuli*, arbres limites, ponts et cours d'eau; rôle des solitudes; établissements de frontières, enceintes, sanctuaires et marchés).

La seconde partie de ce premier volume présente non seulement un répertoire des plus complets de l'archéologie militaire des Gaules, mais elle pose les bases de la méthode à suivre dans les études de ce genre. Notices biblio-



graphiques, plans, vues de monuments, descriptions, constituent de véritables monographies auxquelles il faudra désormais toujours se reporter. Clarté et sobriété dans l'exposé sont les qualités maîtresses de ces pages, soit que leur auteur traite des vrais et des faux camps de César, Mauchamp et Saint-Pierre-en-Châtre, soit qu'il décrive les travaux de siège devant Alesia, Gergovie et Uxellodunum, ou bien encore les camps romains et les villes fortes du Haut et du Bas-Empire.

Bien souvent ces descriptions dépassent le cadre d'un Manuel d'archéologie et, chemin faisant, M. Grenier fait œuvre d'historien. Cette préoccupation de rattacher les monuments militaires à l'histoire des Gaules est particulièrement sensible dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage. Déjà (p. 356-361), à propos des enceintes du I<sup>er</sup> siècle, le lecteur trouvera un excellent résumé des caractères de ces fortifications dont l'architecture reste conforme aux types classiques de l'architecture militaire gréco-romaine et ne variera guère au cours de l'époque impériale, pas plus d'ailleurs que n'ont varié les moyens d'attaque. Mais ces remparts sont plus vastes et moins massifs que ceux de la fin de l'Empire. « Rétrécissement et épaississement, telle semble être la loi de leur évolution ». Au lendemain du troisième quart du III<sup>e</sup> siècle, les Gaules se couvrent de forteresses; *castra*, *castella*, *burgi*, tours, stations fortifiées du fisc et de la poste, fortifications d'agglomérations paysannes ou de *vici* relevant de grands propriétaires, témoignent de la fièvre de bâtisse qui dut animer toute la Gaule. Très justement M. Grenier insiste sur ce témoignage de l'intense vitalité du pays en réaction contre les désastres accumulés par les premières invasions et sur le fait que « ces constructions ont imposé leurs formes non seulement au IV<sup>e</sup> siècle, mais à tout le moyen âge... conditionné la vie urbaine jusqu'aux temps modernes qui n'ont fini par en éliminer les restes que tout récemment » (p. 587). Tous ces travaux exclusivement militaires qui « atteignent à la sévère beauté d'une œuvre parfaitement appropriée à son objet » sont pour la plupart l'œuvre d'innombrables troupes d'ouvriers non qualifiés commandées par des militaires. Dans certains cas, comme au Héracle ou à Cora, là où les nouveaux remparts se dressent sur les ruines des vieux oppida, ce sont les campagnards soucieux de se préparer un refuge qui les ont élevés. Une petite ville, comme *Ansa Paulini*, Anse-sur-Saône, n'est peut-être que la création d'un particulier dirigeant ses colons et les clients vivant de son domaine ou de son port.

Dans cet ouvrage, dont aucun détail n'est à négliger, M. Grenier est resté toujours le maître de son sujet, aussi éloigné de la sécheresse du dictionnaire que de la prolixité de la monographie. Un pareil travail ne pouvait être fait que par un savant qui aux qualités de l'historien joint celles du parfait archéologue et d'un bon géographe.

Il est regrettable que la présentation matérielle du volume ne corresponde pas à l'excellence de son contenu. Le livre est lourd, le papier cassant se prête mal à la reproduction d'une illustration toujours bien choisie, trop souvent mal reproduite. Certains clichés sont écrasés, empâtés et les similis malheureusement mal venus. Il est à souhaiter que, pour les prochains volumes, l'éditeur nous donne une illustration vraiment digne du texte.

Raymond LANTIER;

**Sir James G. Frazer.** *Mythes sur l'origine du feu.* Trad. de l'anglais par **G. M. Drucker**, Paris, Payot, 1931; in-8, 294 pages. — Une bonne traduction d'un bon livre, cela fait deux bons livres. Nous avons déjà rendu compte de l'original anglais. Très sobre de conclusions, l'auteur n'a rien ménagé pour rendre aussi complète que possible l'histoire légendaire des émules de Prométhée. Ces mythes, dont le classement définitif sera l'œuvre de l'avenir, ne sont plus, à l'heure où nous sommes, matière à divertissement; nous avons appris quelle lumière ces essais d'explication naïve jettent sur l'évolution intellectuelle du genre humain. « J'offre cet essai avec mes autres écrits, dit l'auteur, comme ma contribution à la grande paléontologie de l'esprit humain qui reste à écrire. » On trouve toujours, chez sir J. Frazer, en cherchant un peu, le philosophe sous l'ethnographe. S. R.

**Kurt Aram.** *Magie und Mystik in Vergangenheit und Gegenwart.* Albertus Verlag, Berlin, s. d. (1930). In-8, 626 pages. — Ce gros livre est destiné au grand public; il n'y a pas de références, mais seulement, à la fin, une bibliographie insuffisante (où manque le nom de Frazer!). L'ensemble est divisé en 17 chapitres dont les titres ne sont pas toujours clairs, et en trois parties : *Avant le christianisme; l'époque chrétienne; l'Europe actuelle.* En feuilletant cet ouvrage, j'ai été arrêté par des phrases singulières. P. 163 : « Le professeur Jostes, connaisseur reconnu des mythologies celtique et germanique, met en relations le nom d'Ursale, forme caressante du nom d'Urse, avec Isis (à Cologne). » « *Alfana* vient d'*equus* sans doute », disait Boileau. — P. 196 : « Employer dans le rite et le culte la sexualité intellectualisée, cela constitue l'originalité de maintes sectes gnostiques et semble même avoir été le culte essentiel chez les Étrusques, si nous suivons les *Nouvelles recherches étrusques* du *Geheimrat* Grünwedel... Simple laïc, mais intéressé depuis longtemps aux grands travaux de Grünwedel, je me crois obligé de signaler cet ouvrage extraordinaire (1922) et d'en tirer parti ici. » Suit une longue analyse de vraies folies; on sait quel fut le triste sort de ce savant. Il y a danger à aborder des questions de ce genre en « simple laïc »; on est trop l'esclave des fantaisistes les plus récents et l'on ignore s'ils ont, à un certain moment, perdu la raison. — Le livre de Kurt Aram n'en offre pas moins un tableau d'ensemble assez informé, auquel un érudit, traitant en tout ou en partie ce vaste sujet, pourrait utilement avoir recours. S. R.

**F. Melian Stawell.** *A clue to the Cretan scripts.* Londres, G. Bell, 1931; gr. in-8, 120 pages, avec figures. — « Le temps approche où ceux qui insistent que les Minoens ne peuvent avoir parlé grec seront contraints d'ajouter : *Toutefois, ils parlaient une langue contenant les mêmes mots, les mêmes flexions et la même grammaire.* » Voilà une thèse qui ne manque pas de netteté; la preuve faite jadis pour Chypre peut l'être aussi demain pour la Crète; seulement, ici, il n'y a pas encore de preuve et à sa place il y a des hypothèses plus que téméraires<sup>1</sup>. L'autrice sollicite les appréciations de la critique, car,

1. Soit un signe qui ressemble à une tête : *képhalè*; on peut conclure que le signe se lit K (principe *acrologique*). Telle est l'hypothèse fondamentale, d'où résultent d'effrayantes lectures.

en ces questions difficiles, la conjecture et l'erreur même valent mieux que l'indolence et la discussion ne peut être que féconde. Reste à savoir ce qui mérite d'être discuté. — Il y avait, en Crète, des barbares qui n'étaient pas indo-européens; ce sont les *Etéocrétois*. Mais ceux qui ont apporté, avant l'an 3000, la civilisation minoenne, avec la hache double, ceux-là sont *of Greekish stock*, venus non du nord-ouest, mais du nord-est, à travers l'Asie Mineure. Je me contente ici de ces indications rapides<sup>1</sup>. J'ajoute qu'il est fort question du disque de Phaestos et qu'un chapitre entier, où il n'est fait aucune mention des 500 textes de Glozel, d'Alvao, de Roumanie, etc., est consacré à l'alphabet phénicien et à ses « affinités ».

S. R.

**A. H. Sayce.** *The Libraries of David and of Solomon* (extr. du *Journ. of the Asiatic Society*, octobre 1931). In-8, p. 783-790. — Le professeur Sayce a cru autrefois que la très ancienne littérature hébraïque avait été écrite en cunéiformes. Les découvertes françaises à Ras-Shamra l'ont contraint à changer d'avis. Les Juges, David, Salomon et les rois suivants avaient des bibliothèques, composées de rouleaux de papyrus et de tablettes en terre cuite, d'une écriture analogue à l'alphabet phénicien primitif. « Il n'est plus nécessaire de croire qu'à l'époque mosaïque ou à celle de Tel-el-Amarna la seule graphie en usage dans le proche Orient fût l'écriture cunéiforme sur tablettes. Il n'est plus du tout difficile d'admettre qu'il existait une abondance de documents littéraires pour compiler (à l'époque de l'Exil) les premiers livres de la Bible. Le chant de Déborah, par exemple, peut fort bien s'être conservé dans une bibliothèque palestinienne... Assurément, on s'est servi de temps en temps de matériaux cunéiformes; la bibliothèque de Ras Shamra prouve qu'ils existaient concurremment, comme en Babylonie, avec des rouleaux de papyrus; mais excepté là où le récit est manifestement dérivé d'une source babylonienne, comme dans *Genèse* XI, 29 ou XIV, 5, nous n'avons plus à rechercher des traces d'un original cunéiforme... Le *Cantique des Cantiques* est le seul ouvrage qui survive de la bibliothèque de Salomon. » A quoi j'ajouterais volontiers un joli conte très ancien, la forme première du livre de Ruth, pièce auxiliaire de la généalogie de David.

S. R.

**Reinhard Lullies.** *Die Typen der griechischen Herme*. Königsberg, Gräfe et Unzer, 1931; in-8, 90 pages, avec 9 planches. Prix : 4 mk. 50. — Les bons articles *Hermæi* de P. Paris (*Dict. Ant.*) et d'Eitrem (Pauly-Wissowa) ne donnent que des esquisses d'un grand sujet qui, pour être traité avec le détail voulu, textes et monuments, exigerait une volumineuse monographie. Celle que nous annonçons, qui sera utile, poursuit un but plus modeste. Tout ce qui est romain est exclu; il s'agit seulement des quatre types principaux — hermès à épaules, hermès double, hermès avec corps, hermès drapé — dans l'art grec, sculptures, monnaies, gemmes et peintures de vases, avec citation des textes et des inscriptions; mais, dans ce domaine, rétréci à dessein, l'auteur a visé à être complet et il a même donné, dans ses planches, des monuments inédits d'une réelle importance, par exemple une tête

1. Un résumé détaillé a paru dans le *Times Lit. Suppl.*, 17 déc. 1931, p. 1025.

archaïque barbue actuellement dans le commerce, un hermès à épaule de Siphnos aujourd'hui disparu, etc. Tous ceux qui ont eu à cataloguer des monuments de ce genre ont regretté le manque de listes avec références comme celles que l'on trouve ici, notamment des hermès doubles (p. 65-71), des hermès drapés (p. 78-81), etc. L'auteur a fait effort pour retracer ou deviner l'histoire de chaque type, à partir des idoles archaïques jusqu'à l'époque où les modèles restés depuis canoniques paraissent se former. Voici un spécimen de ses conclusions (p. 85) : « Jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, sur les hermès à épaules, on trouve seulement Hermès; plus tard apparaissent Pan, les Satyres, Priape, Aphrodite, Hécate et Hélios. L'hermès féminin est une adaptation de l'Aschera syrienne [?]. La Grèce n'a pas connu d'hermès-portrait... Le type de l'hermès double, avec têtes adossées, a été créé pour Hermès considéré comme dieu des morts [?]. Des sculptures de ce genre se rencontrent depuis le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle. » En somme, bonne contribution à une question difficile et dont on ne se passera point.

S. R.

**H. St. John Thackeray.** *A Lexicon to Josephus.* En dépôt à Paris chez Geuthner, 1930; in-4<sup>o</sup>, 80 pages. Prix : 60 francs. — L'éminent éditeur et traducteur de Josèphe, H. St. J. Thackeray, travaillait depuis des années à un lexique complet de cet historien et avait corrigé les épreuves du premier fascicule lorsque la mort est venue le surprendre et affliger les amis de ses études. La publication, qui fera difficilement ses frais, a été rendue possible grâce à la libéralité d'une institution américaine, le *Alexander Kohut Memorial Publication Fund*. La grécité des écrits de Josèphe est d'une pureté inégale : Thackeray a eu le mérite d'y découvrir les mains de plusieurs collaborateurs, *synergoi*, dont Josèphe parle une seule fois (*Apion*, I, 50). 1<sup>o</sup> *La Guerre juive*. Excellent spécimen de grec atticiste. Le livre VII, par son vocabulaire, diffère du reste. 2<sup>o</sup> *Antiquités*, XV-XVI. Thackeray y reconnaît la main d'un secrétaire nourri des poètes grecs, en particulier de Sophocle. 3<sup>o</sup> *Antiquités*, XVII-XIX, 275. Œuvre d'un imitateur et plagiaire de Thucydide, même dans son orthographe. 4<sup>o</sup> *Antiquités*, XIV, 276 à la fin, XX et *Vita*. Moins bonne grécité; il semble que l'auteur ait beaucoup écrit lui-même. 5<sup>o</sup> *Antiq.*, VI. Une autre main, caractérisée par l'abus de l'*hendiadys*, par exemple ὄργῃ καὶ γόλῳ. — Ce premier fascicule va jusqu'au mot ἀργός. L'admirable exécution matérielle est due à la maison Holzhausen de Vienne. A la fin de la préface, qui est signée de Thackeray, sa veuve exprime l'espoir que le reste du *Lexicon* sera publié. On ne peut que s'y associer très sincèrement. Ce serait un honneur durable pour la Fondation Kohut (1915), qui a déjà rendu d'excellents services à la science, et un malheur pour la science si le reste de ce laborieux index restait manuscrit.

S. R.

**Arthur Gardner.** *Medieval sculpture in France.* Cambridge University Press, 1931; gr. in-8, 490 pages, avec 113 planches et 498 figures. Prix : 300 francs. — Il n'existait pas encore, en langue anglaise, un précis illustré de l'histoire de la sculpture française au moyen âge. M. Arthur Gardner, aidé par la Presse universitaire de Cambridge, a comblé cette lacune. Quelques améliorations qu'il puisse apporter plus tard à son livre, on lui



sera désormais très reconnaissant de l'avoir écrit. Non seulement, en effet, il est informé des ouvrages et mémoires les plus récents dont sa préface est comme un catalogue raisonné, mais dédaignant, à peu d'exceptions près, les photographies d'après des moulages, il a pris la peine d'exécuter ou de faire exécuter de nombreuses photographies directes d'après les originaux. Il y en a beaucoup qui surpassent en qualité et en clarté les illustrations des meilleurs livres publiés chez nous. Dans les questions difficiles, l'auteur se montre généralement éclectique; il se refuse à accepter, du moins à titre exclusif, des thèses qui lui semblent intransigeantes et s'efforce plutôt de concilier les vues de ses prédécesseurs. Parmi ceux-ci, il en est deux qu'il paraît ne pas avoir utilisé comme ils le méritent, Courajod et Vøge; on cherche en vain d'ailleurs, à la fin du volume, une bibliographie choisie. En revanche, on trouve chemin faisant (p. 83, 128, 474, etc.) des appendices intitulés : *Notes sur des sculptures qui ne sont ni mentionnées ni figurées dans le texte*, chaque texte étant accompagné d'une bibliographie sommaire; dans le nombre il y a des morceaux trop importants pour être ainsi signalés *en vrac*. Mais laissons ces menues critiques, auxquelles on pourrait ajouter : l'ensemble fait honneur à l'auteur et à l'éditeur et devrait figurer, à l'avenir, dans une poche de chaque automobile britannique de tourisme circulant en France.

S. R.

**Marcel Aubert.** *L'Église de Saint-Benoît-sur-Loire*. Paris, Société générale d'imprimerie, 1931; in-8, 90 pages, avec nombreuses figures (extr. du *Congrès archéol. de France*, session de 1930). — Plusieurs fois reconstruite et restaurée depuis le début du XI<sup>e</sup> siècle, mais surtout depuis 1836 jusqu'à nos jours, l'église abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire, où reposaient les restes du saint et du roi Philippe I<sup>er</sup>, a été l'objet de nombreuses études; la présente, très détaillée, est pourvue d'une illustration aussi précieuse que le texte (voir surtout, p. 29 et suiv., les chapiteaux romans, dont l'un est signé d'un certain Humbert). Quelques morceaux provenant de l'église primitive sont curieux surtout par leur barbarie (p. 34-35). Le portail du XIII<sup>e</sup> siècle, bien qu'assez dégradé (p. 82), s'apparente à ceux de Sens, de Chartres et de Saint-Pierre-le-Moûtier; il est important pour l'histoire de l'art et l'iconographie, étant le seul où figure le transfert des reliques de saint Benoît. Signalons encore (p. 80) un reliquaire en bronze avec figures d'une extrême grossièreté, qu'une inscription permet d'attribuer avec certitude au milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

S. R.

**Guy de Tervarent.** *Le diptyque de Saint-Bertin du Musée de Dijon*. Paris, Van Oest, 1931; gr. in-8, 35 pages, avec 24 planches. — Ayant fait photographier à grande échelle les tableaux qui ornent et encadrent les portes du trésor de Saint-Bertin, aujourd'hui au Musée de Dijon, l'auteur a pu en expliquer pour la première fois les sujets et l'a fait avec une grande érudition. Il est remarquable que ces sujets ne sont pas seulement relatifs à la vie du fondateur, mais à toute l'histoire de l'abbaye jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Excellent travail, à bien des égards définitif<sup>1</sup>.

S. R.

1. Ce mémoire était imprimé quand l'auteur eut connaissance de ma communication à l'Académie (4 septembre 1931), où je montrais que les volets de Dijon étaient ceux du trésor, disparus depuis 1823. En revanche, quand j'ai donné mon petit

**Albert Gabriel.** *Monuments turcs d'Anatolie.* Tome I. *Kayseri-Nigdé.* Paris, De Boccard, 1931; in-fol., vii-170 pages, avec 56 planches et 183 figures. — Ce magnifique volume, d'une irréprochable exécution, qui doit être suivi de nombre d'autres — personne ne peut dire à l'avance de combien — a toute une histoire qu'il importe de résumer pour bien marquer le caractère de l'entreprise. En janvier 1926, l'Université de Stamboul invita l'architecte Gabriel à occuper la chaire d'archéologie, en lui demandant de faire une place, dans son enseignement, aux antiquités turques. Il fallait commencer par les connaître. M. Gabriel avait déjà parcouru de nombreuses régions de l'Anatolie, mais il s'assura bientôt, en l'absence de toute publication préparatoire, que l'enquête monumentale devait être reprise *ab ovo*. Le ministère de l'Instruction publique d'Ankara (Angora) se déclara favorable aux projets du professeur : non seulement il voulut supporter les frais des voyages d'exploration, mais fit accompagner M. Gabriel, de 1927 à 1930, par des Turcs haut placés qui devaient faciliter la tâche du savant français. Ainsi fut achevée l'étude d'une région considérable, « la plus grande partie du territoire turc où puisse circuler un étranger <sup>1</sup> ». Le premier volume que nous annonçons, publié sous les auspices du ministère turc de l'Instruction publique, concerne les monuments répartis dans les vilayets de Kayseri et de Nigdé, au sud et au sud-est d'Angora. Bien que la division en vilayets soit artificielle, l'auteur a bien fait de l'adopter parce qu'elle correspond aux divisions politiques actuelles. Le volume suivant, déjà en cours d'impression, comprendra les vilayets d'Amasia, de Tokat et de Sivas.

La collaboration du directeur des Musées, Halil Edhem Bey, a été d'un grand secours à l'auteur, surtout pour la transcription et la traduction des textes épigraphiques turcs dont beaucoup étaient inédits.

S. R.

---

article à la *Gazette des Beaux-Arts* (novembre 1931), je ne savais rien du travail exégétique de M. de Tervarent; une partie du mien est désormais sans valeur. J'ajoute que les clichés qui l'accompagnent ont été pourvus, à mon insu, de légendes absurdes, en contradiction avec le texte.

1. Je ne comprends pas bien la distinction entre les deux territoires permis et interdits; sont-ce des raisons stratégiques?

---

#### ERRATA

---

*Revue*, 1931, II, p. 196. Wilamowitz n'était pas seulement correspondant, mais associé de l'Académie des Inscriptions; il collaborait au recueil des inscriptions de Délos.

— p. 232, dans le compte rendu du travail de M. H. Perrault-Desaix, à la l. 7, lire *Indre* et non *Ain*.

---

# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

## RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

1931

### 1° PÉRIODIQUES.

ÆGYPTUS, 1929.

P. 242-254. Att. Degrassi. Le papyrus 1026 de la Société italienne (pétition des vétérans de la légion X<sup>a</sup> *Fretensis* au gouverneur de la Judée en 150 ap. J.-C.) et les diplômes militaires.

AFRICA ITALIANA, 1930  
(VIII).

P. 76 et suiv. Aurigemma. Inscriptions de Leptis Magna. Quelques-unes déjà connues (*Ann. épigr.*, 1926, n<sup>os</sup> 159, 160, 165, 166); sont inédites les suivantes :

P. 82.

- 1) P. CORNELIO  
LICINIO  
VALERIANO  
NOBILISSIMO  
CAES  
LEPCITANI  
SEPTIMIANI  
PVBL

P. 84. Sur la rive droite de l'oued, réemployée jadis dans la *spina* du Cirque.

- 2) Trois lignes illisibles.

~~præf~~  
VEHICVLORVM · PROC  
XX · HER · FRATRI · PIO ·  
FVLVIA · NEPOTILLA · SO  
ROR CVM · Q · FVL  
VIO DIDABIBVLIANO  
MARITV · ET · Q FVL  
VIO DIDABIBVLIA  
NO ET  
Q FVLVIO FVLVIO  
IVNIO RE  
SACERDOTIO · CAENI  
NENSE · ORNATO  
LIBERIS PO SVIT

P. 88.

- 3) NARCISSEO' AVG' LIB  
ARCHITECTO'  
AQVILIA' HEDONE'  
MARITO' OPTIMO'  
FECIT'

AMERICAN HISTORICAL REVIEW,  
1929-1930.

P. 21-30. W. M. Westermann.  
Sur les édits cyrénéens d'Auguste (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166).

AMERICAN JOURNAL OF  
ARCHAEOLOGY, 1930.

P. 360-364. G. A. Harrer et  
M. H. Griffin. Compléments  
aux Fastes consulaires des  
trois premiers siècles de l'Empire  
(listes de Dessau et de Liebenam), d'après les inscriptions  
récentes publiées dans  
*l'Année épigraphique*.

AMERICAN JOURNAL OF  
PHILOLOGY, 1930.

P. 249-250. W. M. Green.  
Mention de jeux à Rome en

51 ap. J.-C., d'après les Fastes  
d'Antium (*C. I. L.*, I<sup>2</sup>, p. 248  
et suiv.).

Id., 1931.

P. 1-29. Fr. E. Brown. Sur  
l'inscription de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130), qui serait  
du temps d'Hadrien.

ANNUAL OF THE BRITISH SCHOOL  
AT ATHENS, XXIX, 1927-  
1928 (paru en 1931).

P. 2-56. A. M. Woodward.  
Inscriptions de Sparte. Entre  
autres, listes de nomophylakes  
et de magistrats de l'époque  
romaine et bases de statues  
d'athlètes ou de personnages  
ayant rempli des fonctions officielles.

P. 32, n° 55.

4)

Η ΠΟΛΙΣ

5    πο. ΑΙΛ·ΑΛΚΑΝΔΡΙΔΑΝ  
      δα ΜΟΚΡΑΤΙΔΑ ΑΡΧΙΕ  
      ρε Α ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ  
      φιΛΟΚΑΙΣΑΡΑ ΚΑΙ ΦΙΛΟ  
      παΤΡΙΝ Β' ΠΕΡΙΟΔΟΝΕΙ  
      κηΝ ΚΑΙ ΑΡΙΣΤΟΝ ΕΛΛΗ  
      νων ΤΟΝ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ  
      και ΠΑΤΡΟΝΟΜΟΝ ΤΗΣ  
 10    τε ΑΛΛΗΣ ΑΠΑΣΗΣ ΑΡΕΤΗΣ  
      εΝΕΚΑ ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΝ ΤΗ ΓΥ  
      μΝΑΣΙΑΡΧΙΑ ΦΙΛΟΤΕΙΜΟ  
      παΤΗΣ ΜΕΓΑΛΟΨυχίας  
      ΠΡΟΣΔΕΞΑΜΕΝΟΥ ΤΟ  
 15    χΝΑΛΩΜ.....  
      .....



P. 33, n° 56.

- 5) Η ΠΟΛΙΣ  
ΚΥΙΝΤΟΝ ΑΥΦΙΔΗΝΟΝ  
ΚΟΙΝΤΟΥ ΣΕΙΔΕΚΤΑ  
ΤΟΝ ΦΙΛΟΣΟΦΟΝ ΔΙ  
5 Α ΤΕ ΤΗΝ ΤΟΥ ΒΙΟΥ ΣΕ  
ΜΝΟΤΗΤΑ ΚΑΙ ΔΙΑ ΤΗΝ  
ΕΝ ΤΟΙΣ ΠΟΛΙΤΕΥΜΑ  
ΣΙΝ ΜΕΓΑΛΟΦΡΟΣΥΝΗΝ

ΠΡΟΣΔΕΞΑΜΕΝΟΥ  
10 ΤΟ ΑΝΑΛΩΜΑ ΤΟΥ ΦΙΛΟ  
ΣΟΦΩΤΑΤΟΥ ΘΕΙΟΥ  
ΑΥΤΟΥ ΚΥΙΝΤΟΥ ΑΥΦΙ  
ΔΗΝΟΥ ΣΕΞΣΤΟΥ

L. 2-3 : Q. Aufidenus Q.  
Siectae f.

P. 34, n° 58.

- 6) Η ΠΟΛΙΣ  
ΤΟΝ ΔΙΑ ΠΑΝΤΩΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΚΑΙ ΣΩ  
ΤΗΡΑ ΤΗΣ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΟΣ ΤΟΝ ΛΑΜ ΑΝΘ  
ΠΟΥΒΑΙΑ ΟΠΤΑΤΙΑΝΟΝ ΛΥΚΟΥΡΓΩ ΚΑΤΑ ΤΟ ΗΘΟΣ ΚΑΙ ΤΗΝ  
5 ΠΡΑΞΙΝ ΟΜΟΙΟΥΣΑ ΑΠ ΙΣΩΝ ΕΣΤΗΣΕΝ ΠΑΡΑ ΤΩ ΛΥΚΟΥΡΓΩ  
ΠΡΟΣΔΕΞΑΜΕΝΟΥ ΤΟ ΑΝΑΛΩΜΑ ΜΑΡ ΑΥΡ ΣΤΕΦΑΝΟΥ  
ΤΟΥ ΔΙΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΩΝ ΑΥΓΟΥΣΤΩΝ ΤΟΥ  
ΠΡΟΣΤΑΤΟΥ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ

Le proconsul d'Achaïe Pub-  
blius Optatianus, préfet de  
Rome en 329 et en 333, est  
connu comme écrivain sous le  
surnom (*signum*) de Porfyrius.

THE ANTIQUARIES JOURNAL,  
1930.

P. 390-392. A Stoke-under-  
Han (Somerset), sur une co-  
lonne :

- 7) IMP FL VAL  
SEVERO PI  
O FEL NOB  
CAES

Date : entre mai 305 et juil-  
let 306.

ATTI DELLA REALE ACCADE-  
MIA DI ARCHEOLOGIA DI NA-  
POLI, NUOVA SERIE, XI, 1929-  
1930, PARTE SECONDA.

P. 13-160. Em. Magaldi.  
Étude d'ensemble sur les ins-  
criptions pariétales de Pom-  
pei, classées méthodiquement;  
renseignements qu'on peut en  
tirer sur la vie publique et pri-  
vée des anciens.

BOLETIN DE LA REAL ACADE-  
MIA DE LA HISTORIA, XCVI,  
1930.

P. 248-255. D. Jiménez de  
Cisneros Hervas. Nouvelles ins-  
criptions funéraires de Cartha-  
gène, funéraires et fragments.

P. 250.

- 8) G E N I O  
C A S T E L L  
C V O C O N V S  
P H O E B V S  
V . S . L . M

L. 3. Vocon[i]us.

BOLLETTINO DI FILOLOGIA CLASSICA, XXXVI, 1929-1930.

P. 271-274. F. Bernini. Inscriptions de Goletto (*Brixellum*).

P. 272.

- 9) D T . V I B I O M  
V I B I A E S L I B .  
I V S T O  
Q V I . V I X I T . A N  
5 N O S . X L V I I I . M E N  
X I . E C A M P L A N E  
A F R O D I T E . P R A E P O  
S I T I S . P O S V I T  
F O R T I O . P E D I S E  
10 C V S . E T . C H R I S O S T O M V S  
P E D I S E C V S

Il s'agit d'un *praepositus* d'Aphrodite *Camplana*, épithète tirée d'un nom de localité (un *fundus Campianus* est cité sur les tables de Veleia).

P. 273.

- 10) D M  
C . C O N C O R D I O  
B R I X I L L . P R I M O  
V I . V I R . A V G . G R . D . D  
C . C O N C O R D I O C .  
5 R H E N O . I I I I I I . V I R O

A V G V S T A L I . V I R O  
C O N C O R D I A E . C . F  
F E S T A E F I L I A E  
M V N A T I A . C . E T . O . L

- 10 R V F I L L A  
V . S . L . M F

Texte à revoir.

BONNER JAHRBÜCHER, CXXXV, 1930.

P. 1-48 et pl. I-XXVII. H. Lehner. Inscriptions et sculptures découvertes dans la crypte de la cathédrale de Bonn. Une soixantaine d'inscriptions ou fragments, dont la moitié avait été publiée dans la même revue, CXXXIV, 1929, chronique annuelle (*Ann. épigr.*, 1930, nos 19-36). Parmi les textes nouveaux :

P. 6.

- 11) L E G I . M  
M A X I M I N I  
A N A . P I A . F I D  
A N O N N I A N A

L. 1 : *leg(io) I M(inervia)*.

P. 7.

- 12) M A T R O N I S  
A V F A N I A B V S  
T . S T A T I L I V S  
P R O C V L V S  
P R A E F E C T V S  
L E G . I . M . P . F . F T  
S V T O R I A . P I A . E I I V S  
V . S . L . M .

P. 8.

- 13) M A T R O N Ñ S  
 AVFANIABVS  
 P • P R O S I V S  
 C E L E R • T I A N O  
 S I D I C I N O  
 P R A E F • C A S T  
 L E G • V I I I • A V G

*Ibid.*

- 14) M A T R O N I S  
 A V F A N I S  
 B • C L • A N D R E A S  
 C • L E G • I • M • P • F  
 F • V I I • C L A V D Æ  
 V • S • L • M

P. 9.

- 15) A V F A N Ñ S E T  
 M A T R I B V S D  
 O M E S T I C I S  
 P • V E T T I V S  
 S A T V R N Ñ V S  
 V E T • L E G • I • M •  
 E X • A R M A T V  
 P R O • S E F • S V I S  
 V • S • L • M •

L. 7 : *ex armatu(ra)*.*Ibid.*

- 16) A V F A N I S  
 S A N C T I S  
 T • F L • S E V E R V S  
 B F • C O S  
 E T • S V C C E S S I  
 N I A • T I T A • P R O  
 S E E T S V I S • V • S • L • M •  
 I M P • A N T O N I N O • I I  
*et geta caes.* C O S

Date : 205 p. C.

P. 10.

- 17) M A T R O N I S  
 A V F A N I A B V S  
 M • B A N V S • S V P  
 E R • M I L • L E G • I  
 M I N E R V I A E • P • F  
 V • S • L • M

L. 3.: *M. Albanus.*

P. 12.

- 18) A V F A N I S  
 C • C A N D I D I N I V S • V E R V S  
 D E C • C • C • A • A • P R O S E • E T • S V I S  
 V • S • L • M

L. 3 : *dec(urio) c(oloniae)*  
*C(laudiae) A(rae) A(grippi-*  
*nensium).*

*Ibid.*

- 19) D E A B V S • A V F A N I S  
 T • M A C R I N I V S •  
 T I T I A N V S •  
 V D E C • C • C • A • A •  
 V • S • L • M •  
 S E V E R O F • Q V I N T I A N O • C O S

L. 4 : *V(?) dec(urio)*; L. 6 :  
 235 p. C.

P. 13.

- 20) A V F A N I S  
 T I B • C L A V D I V S  
 I V S T V S • I I V R R A L S  
 S A C E R D O T A L S  
 . . . . A N . . . .

P. 14.

21)

A V F A N I S  
L · S E C V N D I N I V S  
S E V E R V S · E T  
C · V I C T O R I N I V S  
F R O N T O  
V · S O L V E R V N T  
L I B E N T E S · M E R I T O  
C I L O N E  $\overline{\text{II}}$  · F L I B O N E C O S

Date : 204 p. C.

*Ibid.*

22)

M A T R O N I S  
A F A N I A B V S  
Q · V A L E R I V S  
S E C V N D V S  
P R O S E · E T · S V S  
E X · M P · P S A R V M  
S · L · M

P. 18.

23)

M A T R O N I S  
A N D R V S T E I H I S  
I V L I · R O M V L V S  
T E · P E R E G R I N V S  
S · L · M

Sur les *Matronae Andruste-*  
*hae*, cf. *C. I. L.*, XIII, nos 7995  
et 8912.

*Ibid.*

24)

C · B L A E S I V S  $\text{■■■■}$   
A D V E N T O  $\text{■■■■}$   
M A T R O N I S · D O  
M E S T I C I S · V · S  
L · M

P. 19.

25)

*in* H · D · D I  
G E N I O L O C I *et camp*  
E S T R I B V S *diis de*  
A · B V S Q V E *omnibus*  
*alb* A I V S · V I C T O R  
P

P. 20.

26)

D E O M E R C U  
G E B R I N I O  
R I O A V R E L I V S  
P E R V I A P P L  
R I P E R H E N I L E G  
I M T E M P L V M  
*imposuit*

Entre les lignes 1 et 2, *Deo*  
*Mer[cu]rio*, l'épithète *Gebrinio*  
a été introduite après coup; con-  
fusion aux l. 4-6, où il faut lire :  
*p(rimus) p(i)l(us) leg(ionis)*  
*I M(inerviae) templum rip(a)e*  
*Rheni*.

*Ibid.*

27)

D E O · M E R · G E B R N  
C · V I C T O R I V S  
L I B E R A L I S · N E G O  
T T I A T O R C R E T A R I V S · V S L M  
L. 4 : le T deux fois répété.  
P. 23.

28)

D E A E · S V N V X  
S A L I · C O M I N I  
A · A P R A · P R O  
S A L V T E · A P V  
L E I · S E V E R I  
F R A T R I S · E T  
S V A · V · S · L · M

*Ibid.*

29)

G E N I O N E R V I O R V M  
P A R D I N P A T E R N V S  
P O S V I T

L. 2 : *Pardin(ius)*. — Une  
inscription de Bavay, dédiée *Ner-*  
*vinis* (*C. I. L.*, XIII, n° 3569),  
doit être rapprochée de cette  
dédicace au *Genius Nerviorum*.  
P. 62-73. A. Oxé. L'ala I



*Tungrorum Frontoniana* à *Asciburgium* (Asberg), d'après la copie d'une inscription découverte en 1768 :

30)

CINTUSMUS · DACRAIO  
NIS · F · URUNCIS · CIVES  
TRIBOCVS · ÆQVES · ALAE  
FRONTONIANÆ · ANO · L  
5 STIPENDI · XXIV · HIC · SITVS  
EST · HER · FV · F · C

L. 2 : [Urun]cis, originaire d'Uruncae; l. 6 : her(es) fu(nus) f(aciendum) c(uravit) ou her(edes) fu(nus) f(aciendum) c(uraverunt).

P. 84-104. M. Siebourg. Le monument de la défaite de Varus au Musée de Bonn : commentaire de l'épithaphe de M. Caelius Rufus (C. I. L., XIII, n° 8648).

32)

VIRINO DEL  
SENT V  
PRO SALVTE DNIMP  
AVG

5

AVG  
DIEBVS CORONA

10

C  
IANO PRAETER EAS STATVAM  
EX HS QVINQVAGINTA MIL  
N ET BASEM SVA PECVNIA  
CONSTITVIT DEDICAVIT OB  
QVAM DEDICATIONEM  
SPORTVLAS CONDECVRIO  
NIBVS SVIS DEDIT ET  
CVRIAM SVAM EPVLAVIT

15

L · D · D · D ·

20

P. 192. H. Lehner. Près de Villenhaus, milliaire de la route de Cologne à Zülpich et à Trèves :

31)

IMPP CAESARIBVS  
C · C · N · N · C VIBSO TRIBONIO  
GALLO · ET G VIBIO APINIO  
VELDVNIANO · VOLVSIANO  
AVGG PON P · P · P · PA · COLNA  
LEV G

VI

Texte tout à fait défectueux.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES,  
COMPTES RENDUS DES SÉANCES, 1930.

Novembre.

P. xiv. Saumagne. A Sidi-Mediane.

P. xv. Id.

- 33) S CVRIAE Q~~VE~~ L~~IVS~~ PORTICVS~~VS~~  
 HONORI ET THEODOSI PP AVGG E  
~~Q~~VE DEDVCTAE SVNT ADMINISTRA  
~~TE~~ L GEMINIO IANVARI

Ce fragment précède et com-  
 plète celui qui est au *Corpus*,  
 sous le n° 1283=14775.

P. xvi. Du même. A Aïn-el-  
 Blate,

- 34) SACERDOTI CERERVM  
~~F~~PRA~~TOR~~ IEG IIII SCYTHC  
 OR~~IS~~ I~~AN~~ FECIT~~VS~~

P. xxv, Albertini, A Cher-  
 chel.

- 35) T·FL·T·FIL·PALATIN·*prisco gallonio frontoni mar*  
 CIO·TVRBONI·*Proc augusti prouinciae*  
 MAVRETAN CAESARIENSIS *proc. aug. pr.*  
 INFERIORIS·*proc. aug*  
 PROVINCIAE

P. xxvi. L. Châtelain. A Chellah.

- 36) M·SVLPICIO·M·F  
 FELICI·DOMO·ROM·TRB  
 QVIR·LIB·ETAR·PRAEF·COH·I  
 GERMANOR·RB·ML·LEG XI  
 F·F·F·RB·ML·COH·III·VLP·CXO  
 PERAEOR·ELECTO·TERETO  
 ADCENS·EXCIPIEND·INPARTEM  
 PROVINCIAE ARM·ITEM CAPELLAE  
 PRAEF·EQ·AL·II CAESAR·  
 AMICI OB ADLECT·MNC·SAL·  
 ET INNOCENTIUM D·D·  
 DECRETVMQ ORDINIS·SVBIECERVNT

Lire :

M(arco) Sulpicio, M(arci)  
 f(ilio), Felici, domo Roma, trib(u)

Quir(ina), lib(eratori) et pa-  
 tr(ono), praef(ecto) coh(ortis)  
 (primae) Germanor(um), tri-

*b(uno) mil(itum) leg(ionis) (se-  
decimae) F(laviae) F(irmae)  
F(idelis), trib(uno) mil(itum)  
coh(ortis) (tertia) Ulp(iae)  
(miliariae) Petraeor(um), electo  
et relento ad cens(um) excipien-  
d(um) in partem provinc(iae)  
Arm(eniae), item Capp(adociae),  
prae(ecto) eq(uitum) al(ae)  
(secundae) Syr(orum) c(ivium)*

*R(omanorum), amici ob adjec-  
t(ionem) munic(ipii) Sal(en-  
sium) et innocentiam d(e)d(ica-  
verunt) decretumq(ue) ordinis  
subiecerunt.*

Suivent, gravés sur le côté  
gauche de la base, en 20 lignes,  
sur 2, colonnes, les noms des  
*amici*.

M • VALERIVS • FABVLLVS	
L • FABIVS VIVATIANVS	Q • FABIVS • FABRICANVS
M • ANTONIVS BASSIANVS	Q • VALERIVS • MARTIALIS
C • VALERIVS SATVRNINVS	M • FABIVS • VIBILLIO
5 C • FABIVS FIDVS	C • ANNIVS • CAPITO
L • FABIVS FABIANVS	C • IVNIVS • CASSIANVS
C • CASSIVS SATVRNINVS	L • VAL • CORNELIVS SATVRNINVS
L • VALERIVS GALLVS	M • VALERIVS POLIO
C • VALERIVS ROGATVS	Q • IVNIVS • RVFINIANVS
10 P • POSTVMIVS HERMESANDER	SEX • ANTONIVS BASSINVS <i>sic</i>
C • ANTONIVS PRISCVS	
C • FABIVS MODESTVS	M • CASSIVS CASSIANVS • Q
C • VALERIVS AVITVS	T • CASSIVS BASSIANVS
M • VALERIVS CAPITO	T • AELIVS AFRICANVS
15 Q • PONTIVS CAPITOLINVS	C • ATILVS ZVBBAEVS
L • HORTENSIVS MAVRVS	L • CORNELIVS VICTOR
Q • FABIVS PV DENS	CN • CORNELIVS CORNELIANVS
M • IVNIVS CASSIANVS	CN • VALERIVS PRIMVS
Q • HERENNIVS TVSCVS	Q • FABIVS AMANDVS
20 Q • VALERIVS SATVRNINVS ET • AELIVS ZOSIMVS	

Pour l'inscription qui figure sur  
le côté droit voir plus loin, n° 38.

P. xxxv. Toussaint. Dans le

Sud Tunisien (fouille de Oglat-  
Mertebe), près de Sidi-Ben-Kha-  
louf. Borne milliaire.

37)

IMP CAES. l  
 septIMI SFVE  
 RIPII ARABICI  
 ADIABENICIPAR  
 THICI MAXIMI  
 BRITANICIM  
 AXIMI FILID  
 IVIANTONINI  
 PIIGERMANICI  
 SAR MATICI  
 NEPOTIDIVIAN  
 TONINIPII PRO  
 NEPOTIDIVIHA  
 DRIANIABNEPO  
 TIDIVITRAIANI  
 PARTHICIETDIUI  
 NERVAE ADN  
 POTI M·AVRELI

o ANTONINOPI  
 felICI AVG PAR  
 thico MAXIMO  
 britannico MAXI  
 mo germanico  
 arabico PONTIFI  
 CI MAXIMO TR POT  
 XVIII IMP III  
 COS III PP PROCOS  
 AM MIL P XXXIII

ID., 1931.

Février.

P. VII. L. Châtelain et Carcopino. Inscription gravée sur la face droite de la base de Chellah (n° 36).

38)

- Ligne 1 Lollio Avito et Statilio Maximo co(n)s(ulibus), ante  
 diem quintum K(alendas) novembr(es), in curia Ulpia,  
 2 adhibito Salensium||ordine. Quot C. Val(erius) Rogatus et  
 P. Postumius H[er]mesander, (duo)vir(i),  
 3 rettulerunt optimo rarissi-||moq(ue) praef(ecto), Sulpicio Felici,  
 successorem nominatum, cui pro exstmi(i)s eius  
 4 exemplis, cum et ante|| testimonium publice perhibitum sit,  
 nunc praecipu<a>e manifestiore indicio quam  
 5 studio esse perhi-||bendum, quoniam oporteret simul novā  
 totiens et in r(em) p(ublicam) merita et in  
 6 singulos officia novis honoribus, to-||tiens rependere, simul  
 spem parem ostentare pariter acturis quit de ea re fieri pla-  
 ceret secundum  
 7 senti-||am Q. Cor(nelii) Capellae, c(uncti) c(ensuerunt).  
 Omnia a Sulpicio Felice. optumo rarissimoq(ue)  
 8 praefecto, Salenses haber[e], quibus melio-||ra expetenda non  
 fuerint, si is patriae isti eodem hoc splendore civis contigisset,  
 qui pro  
 9 caelestibus iudici(i)s || quibus intra inventam per tres militias  
 exornatus sit, proq(ue) disciplina Uttedi(i) Honorati,  
 c(larissimi) v(iri), cum militiae tum||



- 10 *civilium munerum verissumi auctoris, quantum tamen tam  
arduum exemplum ex intervall<i>o consequi//*
- 11 *posset, nihil splendidius sibi at dignitatem testimonio tanti  
praesidis, nihil gratius ad memoriam*
- 12 *amore nostro esse // crediderit, seu nos ab solitis iniuri(i)s  
pecorumq(ue) iactura la<e>niter quidem et sub imagine  
suae quietis vindicando seu in rati(onibus) p(ublicis) //*
- 13 *et disceptatorem nec dissolute benignum et iustum sine acer-  
bitate praebendo, et quaestiones pari hominum*
- 14 *ac r(ei) p(ublicae) iniuria //tenebris vetustatis obscuras saga-  
citer inlustrando, pure diiudicando, seu*
- 15 *municipium infestioribus locis maximo // murorum opere  
minimo sumtu ambiendo, seu annonae avaris difficultatibus  
ex copi(i)s armaturae suae*
- 16 *plurima at nostram// utilitatem nihil at militum damnum  
commodando; iam quae bona animi essent verissumi ultra  
praecedentium*
- 17 *finem mo//deratum, verecundum, mitem, pudicum, ordinis  
reverentem, populi amantem, sui diligentem,*
- 18 *ita liberam copiam silvarum//et agrorum praebuisse ut pro  
tutela operantium frequens excubaret, ita in cetera omni  
elegantia vitae [a]equa-*
- 19 *bilem egisse // ut promisquo usu rerum omnium occasione bene-  
faciendi non potestate praecederet, atque*
- 20 *eantem comitatem praesenti dexte-//ritate iucundam futuro  
post exemplo salubrem experiremur — pro quibus rebus  
ac moribus et pridem nos Sulpicio Felici//*
- 21 *decurionatum, gradum duumviralem, quot tunc optumus praeses  
libenter audierit decrevisse, et*
- 22 *nunc nominato successore//cum probinquom eius discessum ita  
trepide cogitemus ut instantis desider(i) conscientiam  
plenissima spe processu<a>m//*
- 23 *eius vix lenire possimus, placere erga talem virum non volgata  
decernere, cum is non*
- 24 *volgata praestiterit, deprecariq(ue) prae-//sidem indulgentis-  
simum et praefectorum su(o)rum quos ipse laudabiles faciat,  
laude et laudatione*
- 25 *laetissimum ut in qua re // grati esse volumus, faveat nobis  
permittendo statuam ponere praefecto [s]uo, condecurioni  
n(ostro), civi egregio, ne amittamus//*

- 26 h[ac e]um cui<i>us beneficia tenemus ac ne ubi hunc ipsum  
[h]onestissimi quique ob curatam pulchre  
27 r(em) p(ublican) statua ho-||noraverint, ibi praemium ipsius  
r(ei) p(ublicae) parum grate requiratur, permittat praeterea  
per legatos apud sacratissi-||  
28 mum principem celebrare, fuisse apud nos Sulpicium Felicem  
eum prae(ectum) qui augustissimo saeculo, sub  
29 sanc-||lissima Utledi(i) Honoralis disciplina, esse debuerit  
quem publicum affectum, adistente universo  
30 ordine|| et populo, perferrent at amplissimum praesidem  
Fabius Fidus et Valerius Polio planumq(ue)  
31 imprimis|| facerent, nos non omnia quae deberemus honoribus  
Sulpici(i) Felicis decrevisse, set quae  
32 secundum||verecundiam ipsius decernere sola possumus.||  
33 Honoribus Sulpici(i) Felicis decrevisse, set quae secundum  
verecundiam ipsius decernere sola possum(us).

L. 1 : 144 p. C.

P. XIII. Albertini. A Cherchel.

39)

T • LICINIO CL Hieroclitii  
LVINNIVS FRONŌ EX TAB  
INCIPE PARVE PVER STV  
DIIS SVPERARE PARENT  
EGREGIUMQVE GENVS  
PROPRIIS VIRTVTIBVS ORNA

L. 2 : ex [t]ab(ulario).

T. Licinius Hierocles, père de  
cet enfant, était procureur  
de Maurétanie en 227.

Mars.

P. XIII. Albertini. A Madaure.

40)

L CAESONIO  
HONORATO  
AED IIVIR • OP  
TIMO CIVI CV  
RIAL COL MA

DAVR OB ME  
RIIA POSVE  
RVNT

P. XIII. Id.

41)

T FLAVIO...  
AED • IIVIRO...  
HOMINI praestan'i  
ADSECTORI legum

5 OB MVLTa et praeclara  
MERITA in rem publicam  
CONLATA pecunia  
ORDO • Splendidissimae  
COL • Madaurensium

10 ET • Populus statuam  
SVIS • SVmtibusposuerunt  
OB CVIVS dedicationem  
IDEM • Fianius  
SPOrtulas

15 DECVRIONIBUS dedit  
ET CVRIIS epulum et  
POPULO gymnasium

P. XXI. L. Poinssot. A *Thurbo Minus*.

42)

*caeciliae'sex f*  
PETRONIANA E  
AEMILIANAE

NEPTI.  
SEX·CAECILI·VOLVSIANI  
CONSVLARIIS  
PATRONI·COLONIAE

P. XXV. Tommy Martin et  
Poinssot. A Kasserine.

43)

VOLVSSIUS VICTOR  
TVLLIANVS CORNELIVS  
FILIVS·CARISSIMVS·BONVS  
OBSEQVENTISSIMVS·MO  
DESTVS·VERECVNDVS·PIVS  
INNOCENS·CONTENTVS  
CORDATVS·TIMIDVS·PATI  
ENS·VIXIT·A·X·D·III·C·C·E·E  
L·VOLVSSIUS TERTVLLVS  
ET IVLIA ATTICA PARENTES

L. 8. : *c(uram) e(gerunt)*.

P. XXVI. Id.

44)

a NASSAEVS  
IVZGAGIS  
F·VIXIT ANN  
LXXXXI CVRA  
EGERVNT LON  
GINVS IVZGAO FILI EIVS

b. TEMRIRMAS  
SADVFAI FILIA NV  
VIXIT ANN LXXX  
CVRA EGERVNT  
*longinus* IVZ  
*gao* FILI EIVS

b) 2 : *nu(mero)*. Devrait être inscrit à la ligne suivante.  
Mai.

P. II. Espérandieu. A Reims. Cachet d'oculiste.

45)

a C CENSORI VERI  
DIAMIS AD CIC  
b C CENSORI VERI  
EVODES AD DIATH  
c C CENSORI VERI  
CROCODE AD ECT  
d C CENSORI VERI  
PALLADIV AD ASP

*ces*) ; b) *Euodes ad diath(esis)* ;  
c) *Crocode(s) ad ect(ropium)* ;  
*Palladiu(m) ad asp(ritudines)*.

P. XXIV. Delattre. A Carthage.

46) DEBOROS X  
VSQVE HIC FECERVNT  
MVRATV ADDANIS∞

a) *Diamis(us) ad cic(atri-*

Explication très incertaine.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE  
HELLÉNIQUE, 1930.

P. 1-41. M. Holleaux. Le consul M. Fulvius et le siège de Samé : nouvelles lectures des inscriptions de Delphes publiées, d'après la copie de Pomtow, dans la *Sylloge* de Dittenberger, 3<sup>e</sup> édit., n° 612 A-C, et par M. Holleaux lui-même, Στρατηγὸς Σπατος, p. 147-149.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ AR-  
CHÉOLOGIQUE DE SOUSSE,  
1929-1930 (n° 20).

P. 53. A Fauché, gare de Korba (5 kil. de Nabeul). Mosaïque.

47) CRINIT  
VS FIDELIS  
IN PACE VIX colombe  
AN XXII RED  
DIE X KAL  
MAR

49)

PRO SALVT  
IMP·CAES Ø T Ø AEL Ø HAD Ø ANTON  
AVG PIÏ · P · P · LIBERORVMQVE EIVS  
C·VIRIVS·P·F FAB·CRESCES MVNDVS CVM FILIS  
5 PVBLIO ET SABINA·ET·ANTONIA FELICVLA  
CONIVGE SVA ET L·AETRIO PHILIPPICI SABI  
NIANI PVBLI FRATRIS ET EIVS FELICVLAE  
FILIO Ø VOTVM SOLVIT Ø

L. 4 : *Cresce(n)s* ; l. 7 : et  
(conjugis) ejus.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES  
ANTIQUAIRES DE NORMAN-  
DIE, XXXVIII, 1928-1929.

P. 544-547. Dr Doranlo. Recherches au Musée de Saint-

L. 4 : *red(didit)*.

P. 61. H. Deleval. Au Kef.

(48) D M S  
LIÇINIA  
SAFVRAIS  
VIX · AN ·  
LXXX

P. 63. Contencin. Voir ci-dessus, n° 42.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES  
ANTIQUAIRES DE FRANCE,  
1930.

P. 94. Cagnat et Virolleaud. A Djedita (Liban), non loin de la route de Beyrouth à Damas.

Germain sur les estampilles céramiques de l'ancienne collection Plicque, trouvées à Lezoux, en vue de déterminer la provenance des vases et fragments portant des marques de potiers qu'on a découverts en Normandie.



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DES BASSES-ALPES, 1930.

(Tirage à part.) De Gérin-Ricard. A Riez (*Reii*).

50) REI V III  
M IVL SEV  
er V S P N  
LEG I SACR  
V S L M

Il se pourrait que la première ligne ait contenu le nom de la divinité éponyme de *Reii*, à qui l'inscription aurait été dédiée.

BULLETIN MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, 1931.

Mai.

P. 260. Planté. A Sétif.

51) D M S  
Q L O L L I O S A T V R N I N O  
Q V I E T B I C C H A R I V A I X X X V  
Q L O L L I V S A T V R N I N V S Q V I  
E T M E R C V R I V S P A T R I K A R F E C I T

P. 262. Truillot. A Youks : « les ouvriers ont mis au jour une nouvelle piscine dont les murs sont revêtus d'une mosaïque en cubes de marbre jaune portant sur trois faces l'inscription suivante en cubes de marbre noir ».

52) PLVRA FACIATIS & PLVRA DEDICETIS

BULLETTINO DELL' ISTITUTO DI DIRITTO ROMANO, 1930.

BYZANTION, V, 1929-1930.

P. 215-224. V. Capocci. Sur la date du rescrit impérial, relatif aux violations de sépultures (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130) : il s'agirait d'une mesure prise par Vespasien après la répression du soulèvement de la Judée.

P. 9-32. R. Egger. Fragments d'une inscription grecque du vi<sup>e</sup> siècle, très mutilée, trouvée près de Stobi et concernant le père de Théodose ; fac-similé à la p. 30. Sur deux blocs se correspondant.

53)

a) A partir de la ligne 8 :

10 ΜΕΓΑ ΔΑΡΔΑΝΩΝ ΚΑΙ  
ΜΑΥΡΙΤΑΝΙΗC ΜΕΓΑ ΔΙ  
ΜΑ CΑΞΩΝΕΙΗC ΑΥΤΗ  
ΡΑ ΚΑΙ ΓΕΝΟΥC ΚΕΑΤΩΝ  
ΦΙΛΟΤΙΜΙΑC ΧΡΥCΙΟΝ

ΧΑΡΜΑ

b)

ΕΙCΟΡΑC ΞΙΝΕC  
ΑΝΤΙΜΕΤΩΠΟΝ ΕΙΚΟΝΑ ΜΑΡ  
ΜΕΡΟΥCΑΝ ΧΡΥCΩ ΠΑCΑΝ ΗΕΛΙ  
5 ΟΝ ωC ΙΠΠΙΚΗΝ· ΚΑΘΩC ΙΔΡΥΤΑΙ  
ΘΕΩ ΚΟΝCΤΑΝΤΙΝΩ ΠΡΟC ΤΩ  
ΦΩ

ID., VI, 1931.

P. 469-476. A. Solari. Sur la mort du *magister equitum* Théodose, à propos de l'inscription précédente.

THE CLASSICAL JOURNAL,  
1929-1930.

P. 453-463. E. M. Sanford.  
Sur les inscriptions électorales

de Pompéi, d'après le C. I. L., IV.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES  
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES,  
1930.

P. 183. Poidebard. Inscription bilingue (grec-palmyrénien). A 21 kilomètres au sud-est de Palmyre. Texte grec :

54)

Ετο[υς...]

- τη βουλη [κ]αι ο δημοc... λον Βωλιαδου  
του Σ(ο)αδου του Θαιμισαμου, ευσεβη και  
[φ]ιλοπκριν, και εν πολλοιc και μεγαλοιc καιροιc  
5 γν[η]σιωc και φιλοτειμωc παραcταντα το[ιc]  
ε[μ]πορ[ο]ιc και ταιc cυνοδ[ο]ιc και τοιc εν Ολογαcιαδ[ο]  
πολειταιc, και επι τουτοιc [ε]πιcτολ[ο]ιc θεου  
[Α]δριανου και θειcτατου α[υ]τοκρατορ[ο]c  
Αντωνεινου υιου αυτου μαρθυρεθεντα,  
10 ομοιωc και διαταγματι Προβ[λ]ικιου Μαρκελλου  
[κ]αι επιcτολ[ο]c αυτου και των εξηc υπατικων,  
και ψηφ[ο]ιcμαc και ανδριαcι θειμηθεντα υπο  
βουληc και δημοc και των κατα καιρον cυν-  
οδιων και των καθ' ενα πολειτων, και νυν τουτον  
15 μονον των ποποτε πολειτων υπο τηc  
πατριδ[ο]c δια ταc cυνεχειc και επ' αλ[λ]ηλουc  
ευποριac τεccαρων ανδριαντων εν τω.  
τετραδειω τηc πολεoc επι κειcωνων δημοcτοιc  
κναλωμαcι κατηξιομενον. και αλλων  
20 ανδριαντων τριων εν τε Σπαcινου Χαρχι  
[κ]αι εν Ολ[ο]γαcια και ε[ν] Γενναη καταλυματι cυν-  
[cυν]οδιων [και βουλ]ηc και δημοc, και κτιcαντα  
... σεβ[α]cτον (?), κ[αι] κ[α]θη-  
δ[ο]νcαντ[ο]c ...

P. 304. Audollent. Tablette magique de Carthage.

55)

Personnage masculin à tête de serpent.

En hauteur, sur le personnage, lettres magiques :

Ω  
M €  
Λ AM  
P Ω  
Φ A  
K

Au-dessous :

ΑΠΟΚΡΑΤΙΩΝ  
Ο ΚΑΙ ΝΕΙΛΟC

P. 337. L. Châtelain. A Chel-  
lah.

56) Q · A · C · F · CL · TRAN  
Q V I L L O  
S A T V R N I N O  
A N N O R · Q V I N Q  
D E C · M V N I C  
V O L V B I L I T A N  
S A L E N S E S  
A N T · P R I S C V S  
P A T E R · E T  
C L · C A E C I L I A N A  
M A T E R

P. 338. Id. Base honorifique  
(plus haut n° 36).

Id., 1931.

P. 7. Albertini. A Tizirt.

57) H S X T I  
C R V O R E  
E V S E B I  
M A R T Y R I S

Lire, d'après M. Monceaux :  
*H(ic) s(anc) chrisme ti cruor  
Eusebi martyris.*

P. 22-23. Jeanne et Prosper  
Alquier. A 5 kilomètres de  
Ngaous.

58) Saturne.  
Bélier.

q V O D B O N V M E T F A V S  
t u m F E L I C I T E R S I T F A C  
t u m D O M I N O S A N C  
t O S A T V R N O S A C R W  
m A G N O C T V R N U M M O R  
C H O M O R E X V O T O A Q V I  
l i v s V I C T O R E T E L I A R V F I N A  
C O N E I V S P R O I M P E R A T O E I V S A V

L. 5 et suiv. : *mor[c]homor ;  
l. 8, pro imperato eius au(dito).*

59)

Saturne.

Bélier

Q V O D B O N V M F A V S W F E *sic*  
*liciter* F A C T V M S T D O M N O S A N C T O  
*satvrno* A I M A P R O A N M S A N G V I N E  
P R O S A N G V N V A P R O V A P R O S A L V T E  
C O N C E S S E V O T O P R O V O T O S A C R U  
M S O L V E R N M O C H O M O R C  
N S R U F I N I A N V S

L. 3 : *anima pro anima sangu[ine] pro sanguin[e] vita pro v(it)a pro salute* [Co]n-  
cess(a)e ; l. 6 : C...[us] R[u]fi-  
manu[s].

60)

Saturne.

Bélier.

Q·B·E F F S D S SACRM *magnum*  
NOCTVRNM ANIMA Pro  
ANIMA SANG PRO SANG  
VITA PRO VITA PRO CONCES  
SE SALVIEM EX VISO ET VOTO sa  
CRM REDDIDERŪ *molcho*  
MOR FELIX ET DIODORA l  
ANIMO AGNVM PRO VIKARIO

Cf. une inscription analogue, venant des environs de Ngaous (C. I. L., VIII, n° 18630).

D'après M. l'abbé Chabot, *morchomor*, *mochomor*, *molchomor* seraient un terme phénicien signifiant : par la promesse ou l'offrande d'un bélier.

P. 130. Delattre et Merlin.  
A Thina.

1) C F A B R i  
C I O F E L I C I  
S A L V I A N O  
C · V · P R A E T O R I  
I N F I N I T A R I O  
A E D I L I P L E B I S  
Q V A E S T O R I  
V R B A N O  
I M C O M P A R A  
B I L I V I R O  
M A V R E L I V S  
M A R C V S D E S V O  
L O C S I B C C D D

L. 5 : Le *praetor infinitarius*

serait un prêteur sans compétence définie ; M. Cuq le rapproche du *juridicus de infinito* du C. I. L., XI, n° 376 ; l. 13 : *loco sibi c(on)c(esso) ? d(ecreto) d(ecurionum)*.

P. 151. L. Poinssot, à Henschir-Rekoub, à 17 kilomètres de Mateur.

62)

D I V O C A R O P A T R I  
D D N N I M P P C A E  
S A R V M M · A V R E L I  
C A R I N I P I I F E L I C I S A V G  
E I M · A V R E L I N V M E R I A  
N I P I I F E L I C I S A V G V S T I  
M V N I C I P I V M A N  
T O N I V M G O R D I A  
N I A N V M R V C V M A  
N V M I N I E O R V M  
D I C A T I S S I M V M

P. 249. Mme Alquier et M. Gsell.  
A Zana.



63)

M · D · M · I · A · S ·  
 P R O S A L V T E  
 H O R T E n  
 SIA FORTVNATA SACERDOS  
 TAVRIBOLIVM ET CRIOBOL  
 IVM MOTVM SANCIT ADA  
 NTE M TVLLIO PVDEnte Pa  
 TRE

L. 1 : *M(atri) d(eum) M(a-  
 gnae) (Ideae) A(ugustae) s(a-  
 crum)*; l. 6 : *mandante*.

65)

IMP · CAES · DIVI HA DRIANI FIL DIVI TRAI  
 IANI PARTHICI NEP · DIVI NERVAE PRONEP · TITO AELIO  
 HADRIANO ANTONINO AVG PIO PONT MAX  
 TRIB POT III COS III P PAELIVS TVCCVDA  
 PRINCEPS GENTIS BAQVATIVM

ÉCHOS D'ORIENT, 1931.

P. 151. V. Laurent. Au village  
 de Bech-Evler (environs de  
 Brousse).

66)

IMPERATOR CAESAR l  
 septimivs SEVERVS pi  
 VS PERTINAX AVGVstus  
 ARABICVS ADIABENICVS  
 PONTIFEX MAXIMVS tri  
 BVNICIAE POTESTATIS  
 VI · IMP · XI · COS · II P · P · PRO  
 COS · VII ET IMPERATOR CAESAR  
 M · AVRELIVS ANTONINVS  
 AVG · TRIBVNICIAE POTESTA  
 TIS · II · ET · P · SEPTIMIVS geta  
 CAESAR RESTITVERVNT PER  
 Q · TINEIVM SACERDOTEM  
 LEGATVM PRO PRAETORE

IIII

Δ

P. 268. L. Châtelain. A Vo-  
 lubilis.

64) L · FABIO · L · F

C L A V d I A  
 R O M A N O  
 F A B I I  
 M A N L I A N  
 E · S A T V R N  
 FRATRES & POSVER

P. 271. *Ibid.*

Date : 198 ap. J.-C. Cf. une  
 inscription grecque toute sem-  
 blable trouvée à Bartin (*Insc.*  
*gr. rom.*, III, n° 82).

L. 11. Le mot *Geta* n'aurait  
 pas été gravé sur la pierre, dit  
 l'éditeur.

GERMANIA, 1931.

P. 6-15. P. Goessler. Décou-  
 vertes à Cannstatt.

P. 8.

67) IN · H · D · D  
 DE · RECRE  
 IVL · VERVS  
 PRO · SE · F · SVIS  
 POSVIT · L · L · M

L. 1-2 : *in h(onorem) d(omus)  
 d(ivinae) de(ae) Erecur[e]*.

*Ibid.*

- 68)           D           M  
 AVRELIS SALVDA ET  
 REGRETHO FRATRIB  
 QVOND • EQVITIBVS  
 5 N • ALAE • FIRM • CATAFR  
 AVR AVREL • ABDETAT  
 HVS • FRATER  
 E • F • C •

L. 5 : *n(ovae) alae Firmae catafr(actariae)*; l. 6-7 : *Aur(e-  
lius) Aurel(ianus?) Abdetathus*.

P. 16-19. A. Oxé. Sur la *tabella defixionis* de Caerléon (*Ann. épigr.*, 1929, n° 46); nouvelle lecture :

- 69)  
 D O M N A N I I  
 M I I S I S D O T I  
 B I P A L L I I V M  
 I I T G A L L I C V L A S  
 5 Q V I T V L I T N O N  
 R I I D I M A T N I  
 V I T A S A N G V I N I I  
 S V O

L. 1-2 : *domna Nemesis*; l. 6 : *redimat, ni* pour *nisi*; l. 7 : *sanguine*.

P. 119. Steiner. A Trèves.

- 70)  
 N V M I N I B V S  
 A V G • E T I V N O N I B  
 L • M A R T I V S  
 G A S C V L V S • V • S • L • M •

HISTORIA, VI, 1930.

P. 776-792. A. Neppi Modona.

na. Premier bulletin semestriel d'épigraphie latine, indiquant d'abord les ouvrages généraux qui intéressent plus ou moins directement l'étude des inscriptions de l'époque romaine et énumérant ensuite, dans l'ordre topographique du *Corpus* latin et du *Corpus* grec, les textes nouvellement découverts ou étudiés; seuls les textes les plus importants sont reproduits in extenso, en caractères courants.

Id., V, 1931.

P. 89-100. Du même. Fin de ce premier bulletin.

P. 452-466. Du même. Second bulletin semestriel.

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, 1930. ARCHAEOLOGISCHER ANZEIGER.

P. 49. A. Schulten. A Caeceres (*Castra Caecilia*). Tessère d'hospitalité en forme de dauphin :

71)

H • F • QVOM • ELANDORIAN

Lire : *h(ospitium) f(ecit) quom (= cum)*; *Elandorian*, nom ibérique de tribu, dérivé du nom de personne *Elandus* déjà connu par le décret de Pompeius Strabon en faveur de la *turma Salluitana*.

JAHRESHEFTE DES ÖSTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, XXVI, 1930.

P. 64-74. B. Saria. Sur la base d'une statue de Dionysos trouvée à Stobi.

72)

*libero pat. pro. sal. imp traiani hadriani aug... statuam  
marmoream posvit l dexsivs longinvs vetranvs exp praet  
dec. mun. stob. (?) imp caes traiano adriano avg iii p dasvmio rvstico cos de  
pecunia sua διονυςω λ αεειοϷ λονγεينوϷ εκ των ιδιων ετοϷυϷ εϷε*

Date : 119 p. C. Cette inscription fait connaître pour la première fois le nom complet du collègue d'Hadrien au con-

sulat de cette année; c'était un Dasumius. Le *senatus consultum Dasumianum* sur les affranchissements par fideicommiss (Digest., XL, 5, 36, pr. 51, 4) date donc de l'année 119 et le *senatus consultum Articuleianum* (Digest., XL, 5, 51, 7). qui lui est postérieur, est dû non pas à Q. Articuleius Paetus,

consul en 101, mais à Q. Articuleius Paetinus, consul en 123.

JOURNAL OF HELLENIC STUDIES,  
1930.

P. 263-287.<sup>4</sup> W. M. Ramsay. Monuments et inscriptions d'Asie Mineure.

P. 267. A Boz-Eyük (Pisidie)

- 73) εν τούτῳ τῷ ἡρώῳ κεῖται Παπίας Τυραννοῦ  
του Μοῖτα μετὰ γονεῶν καὶ συγγενεῶν ἔγραψε δὲ  
τῷ μνημείῳ Αὐρηλῖος Παπίας β' ὁ καὶ Κοῖντος ἵς ὁ <μνη-  
μνημεῖον ἑτεροῦ οὐ τεθῆται, οὐδὲ συγγενεῦς οὐδὲ ἐξω-  
5) τικὸς, πλεον Παπίας αὐτοῦ ὁ ἐπιγράφας ἡ τεκνοῦ αὐτοῦ  
εἰ δὲ τις τολμῇ θεῖναι τίνα, θῆσει προστεῖμῳ  
ἵς εἰκόνα Καίσαρος Χ Ψ Ν

L. 1-3 : tombeau de Papias, fils de Tyrannos, fils de Moetas, élevé par son fils, Aurelius Papias, fils de Papias (c'est ce que signifie le signe β'), appelé aussi Quintus (c'est-à-dire : Q. Aurelius Papias). — L. 7 : l'image de l'empereur était l'objet d'un culte.

P. 272. A Antioche de Pisidie.

74) *curatori*  
*platearum et vicorum*

Fragment d'une dédicace à un personnage préposé à la voirie de la colonie.

P. 274. Même provenance.

75)

...cum LIBERIS • EIVS • POSTERIS • QVE • EORVM • IN PERPETVVM  
interco CVMNIVM • CVM • GRADIBVS • V • DATVM • EST

Au revers :

*cum tribVNALI* v ET v SIGNIS

P. 276. A Dionysopolis. Res-

titution de l'inscription dédicatoire d'un temple, dont deux fragments avaient été publiés par Hogarth, *Journ. of Hell. Stud.*, 1887, p. 376 :

76)

... υπὲρ εὐχῆς καὶ σωτηρίας καὶ αἰδίου  
διαμονῆς Οὐσιβίας Σ[αβεινῆς Σε]βαστῆς Λο[υκίου  
Ουσιβίου Διο]γενῆς ἀν[εθῆκεν].



P. 280-286. Nouvelles lectures d'inscriptions déjà connues de la même région.

Id., 1931.

P. 106-108. W. H. Buckler.

Au château de Petworth (Angleterre), inscription d'origine inconnue, provenant de quelque région riveraine de la Méditerranée orientale.

77)

KAI ΤΩ ΣΥΜ  
ΒΙΩ ΜΟΥ ΑΥΡ  
ΑΣΠΙΔΑ ΚΑΙ  
ΤΟΙΣ ΤΕΚΝΟΙΣ

5 ΜΟΥ ΑΥΡ·ΑΛΞΑΝΔΡΩ ΚΑΙ ΑΥΡ  
ΖΩΣΙΜΗ ΕΙ ΔΕ ΤΙΣ ΕΤΕΡΟΝ ΘΗΣ  
Η ΕΣΤΕ ΑΥΤΩ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΘΕΟΝ ΚΑΙ  
θησει εις το . . . . . δηναια . . . . .

La formule est chrétienne et a été en usage entre les années 215 et 280 p. C. (F. Cumont, *Mél. de l'Ecole de Rome*, 1895, p. 252-255). Ce texte est un des plus anciens documents chrétiens conservés en Grande-Bretagne.

THE JOURNAL OF ROMAN STUDIES, 1930.

P. 14. C. H. Hallam. A Tivoli.

Sur la face :

78)

V V  
COSSINIAE  
L F

L COSSINIVS ELECTVS

La face postérieure porte deux

vers :

*Undecies senis quod Vestae paruit annis  
Hic sita uirgo manu populi delata quiescit*

et au-dessous :

L·D·S·C

*l(oco) d(ato) s(enatus). c(on-  
sulto).*

P. 17. F. N. Pryce, Diplôme militaire de *Brigetio* (*Ann. épigr.*, 1930, n° 37).

Ajouter les noms des témoins :

79)

TI·CLAVDI	MENANDRI
A·FVLVI	IVSTI
TI·IVLI	VRBANI
L·PVLLI	DAPHNI
L·NONI	VICTORIS
Q·LOLLI	FESTI
L·PVLLI	ANTHI

P. 43 et suiv. A. H. M. Jones.  
A Gerasa.

Dédicaces à des empereurs par des dignitaires de la ville.  
P. 49.

- 80) ΑΙΚΙΝΙΟΝ ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΝ  
ΕΥΣΕΒΗ ΕΥΤΥΧΗ ΣΕΒΑΚΤΟΝ  
Η ΠΟΛΙΣ ΔΙ ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ  
ΦΛ ΑΓΡΙΠΠΕΙΝΟΥ ΕΥΜΕΝΟΥ

P. 50.

- 81) ΦΛ ΑΓΡΙΠΠΕΙΝΟΥ  
ΦΛ ΕΥΜΕΝΟΥΣ  
ΕΚ ΓΕΝΟΥΣ ΕΥΓΕΝΟΥΣ  
ΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΚΑΙ ΠΑ  
ΤΡΩΝΑ ΤΗΣ ΚΟΛΩΝ  
ΕΙΑΣ Γ ΙΟΥΛΙΟΥΣ  
ΦΙΛΙΠΠΟΣ Ο ΚΑΙ  
ΣΙΜΠΛΙΚΙΣ ΤΙ  
ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΠΑΤΡΩ  
ΝΑ ΕΥΝΟΙΑΣ ΚΑΙ  
ΣΤΟΡΓΗΣ ΧΑΡΙ

Gerasa paraît porter ici le titre de *Colonia*.

P. 78 et suiv. Harold Mattingly. Étude sur la date où les différents empereurs renouvelaient leur puissance tribunitice. Conclusion de l'article : a) La puissance tribunitice pouvait être renouvelée à la date où elle avait été concédée à l'empereur. Ce système est certain pour le 1<sup>er</sup> et le 11<sup>e</sup> siècle; il est moins certain qu'il ait

été en usage au second; b) la puissance tribunitice était quelquefois renouvelée à une date de décembre (le 10?) ou en janvier. Ce système est caractéristique du temps des Antonins (d'Antonin le Pieux à Sévère Alexandre); qu'il ait été introduit par Trajan, comme le veut Mommsen, ce n'est pas improbable, mais ce n'est pas prouvé.

Id., 1931.

P. 1 et suiv. R. P. Longden. Note sur les campagnes Parthiques de Trajan. Grand usage des inscriptions.

P. 36 et suiv. R. G. Collingwood. Le vallum d'Hadrien; recherches faites de 1921 à 1930.

P. 60 et pl. V. Deux inscriptions de Birdoswald, la première assez effacée dédiée à Septime Sévère et à ses fils, la seconde ainsi conçue :

- 82) *i m p p . n n d i o c l e t i a n o e t*  
M A X I M I A N O I N I C T I S A G G E T  
C O N S T A N T I O E M A X I M I A N O  
N N . C . C . S V B V . R A R P A G I O P R  
P R A E T C R . Q V O D R A T H U M O C O P E R T  
T E I N L A E C O N L . E T P R I N C . R S T .  
C V R A N . F L . M A R T I N O C I I . P P .

L. 4 : *n(obilissimis) C(aesari-  
bus) sub v(iro) p(erfectissimo)?  
Aur(elio) Arpagio pr(aefecto)  
praetor(io) quod praet(orium)  
h[um]o copert(um) et in labe  
conl(apsum). et princ(ipia)  
...rest(ituta) cu[r]ante.*

P. 65 et suiv. Mary L. Gordon. Rôle que les fils d'affranchis jouent dans la vie municipale. Grand usage des inscriptions.

P. 131 et suiv. R. P. Longden. A quelle date Trajan et ses successeurs renouvellent leur puissance tribunitice.

KLIO, N. F., VI, 1930-1931.

P. 59-62. W. M. Calder. Le domaine des Sergii Paulli en Galatie.

P. 59. Inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 99.

P. 60. A. Kurd-Sinanli.

83) Σ[ε]ργία Τρυφερά  
γ[υ]ναικί Σεργίου  
Καρπού επιτροπού  
Παύλλου Σεργίως  
Καρπού μητροί  
συνπαθεὶ καὶ  
Σεργία Βελλα ε-  
κυρά χρηστή

Sergius Paullus était proconsul de Chypre au temps de saint Paul (*Acta Apost.*, XIII, 7-12.)

P. 333-338. E. Münzer. Sur les consuls de l'an 139 a. C., Cn. Piso et M. Popillius Laenas (*Fastes Capitolinus* : *C. I. L.*, I<sup>2</sup>, p. 24, 351 et 148).

P. 503-508. Reinhold Rau. Observations sur les *Res gestae divi Augusti* : rapports entre le *Monum. Ancyranum*, le *Monum. Antiochianum* et l'original romain; nouveaux compléments proposés pour le début du chap. IV.

P. 512-517. W. Kubitschek. Observations sur le nouveau *Corpus* des inscriptions de Narbonne par E. Espérandieu.

MEDEELINGEN DER KÖN. AKADEMIE VAN WETENSCHAPPEN, 70, série B, n° 5, 1930.

P. 127-148 (avec résumé en français). C. W. Vollgraff. Sur deux inscriptions découvertes à Utrecht, place du Dôme; elles concerneraient la construction d'un monument religieux et sa consécration aux dieux des Bataves par un certain nombre de dédicants, appartenant à l'armée romaine ou aux colonies de de la région. L'aspect tout à fait étrange de ces textes, avec leurs lettres de formes irrégulières et singulièrement enchevêtrées et leurs abréviations multipliées, contraires à toutes les règles connues, fait naître

les plus grands doutes sur l'authenticité de la trouvaille.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 1931.

P. 1-39. St. Gsell et J. Carcopino. Étude approfondie, avec fac-similés, sur la base de M. Sulpicius Félix et le décret des décurions de *Sala* (ci-dessus, nos 36 et 38).

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH A BEYROUTH, XV, 1930.

P. 106-123. Le P. Moutherde. *Tabella devotionis* de Béryte.

Texte gravé à droite, à gauche et au bas de l'image d'un personnage envoûté, sans doute un *agitor*, les jambes liées, la tête et le corps percés de clous (fac-similé, pl. III).

- 84) Κατοχος ιππων κε ηνιχων  
Φριξ Ευλαμω  
Φωξ Ευλαω  
Βειαβου Ευλα  
5 στωκτανεωτερ Ευλαμω  
ιτ' εποχθων αμω  
λαμνω μω  
δαμνα ω  
10 λυκοδαμνα  
μενιππα  
πυριπιπανυξ  
ορεθαρζαγρα κραμμαχδαρι  
φνου κευταβαθ ωβαραβαυ  
15 αγιοι ανγελοι συνοιτατε και κατασχετε  
λυλατα αυδωνισατα αυτους Λο(γος)  
οιατιτνυνημιντου μασκελλι μασκε-  
γνου κεντα[βα]ωθ ορεθαρζα λλω  
κε τα νιν συνερβατε δησατε κα- -γριμ Λο(γος)  
20 τε -ταστρεψατε λεπτοκοπησατε ιφαλε  
ιππους κε ηνιοχους γροας καλαεινων  
Νυφικας Θαλοφορος Αητητας Μουστροφος  
Καλιμορφς Φλοπαρθενως Παντομεδων  
Υπατος Φιλαρματος Μακαρις Οφαλιος Ηγε-  
25 μων Ωκειανος Τυρανος Χωρικις Καλιμορφ  
Αυριος Ακτινοβολος Εγδικας Ζαβαδ[η]ς Χωρ-  
ικις Νομοθετης Βαρβαρος Ειερ. νικης Ξα  
ες <σ> Μακαρις Δωνατος Ανθερετος Φωσφορυ  
ο Λυκοτρεαμς Γερμανος Ομελισκος Ασπρο-



30 προς Ανατολιας Αντιστοχος γραβ δησον ις  
 γραβ δηλυστης  
 γερας ποδας νευρα -οας καλας  
 ιππων και ανισχων χ[ρ]ολ ααρωνων.

Il s'agit d'un envoûtement jeté sur les chevaux et les cochers de la faction bleue, selon le formulaire habituel des *devotiones agitatorum*.

L. 1 : intitulé; l. 2-11 : noms magiques des démons invoqués; l. 12-14 : formules de contrainte pour les obliger à agir; l. 15-21 : recommandations aux puissances infernales; l. 21-30 : 35 noms de chevaux voués aux démons; l. 30-34 : nouvelles recommandations. — Date, d'après la paléographie et les analogies avec les inscriptions et papyrus du même genre déjà connus; fin du II<sup>e</sup> siècle ou III<sup>e</sup> siècle.

P. 124-127. Autre *tabella devotionis*, de Damas, mutilée, en caractères négligés, contenant, semble-t-il, un sortilège destiné à séparer deux amants (fac-similé, p. 125).

P. 222-233 et pl. I-II. P. Mouterde. La *Strata Diocletiana* et ses bornes milliaires. Publie, avec fac-similés, plusieurs milliaires de la route (ci-dessous, nos 101-110); le mot *Istra* (nos 104 et 106) est simplement une variante de *Stra(ta)*, par prothèse de l'i devant l's; il faut lire, sur les nos 109 et 110 *Carnela* et non *Carneia*.

P. 226. Entre Al-Hallabat et Al-Quattar :

85) STRATA  
 DIOCLETIANA  
 a *palmyra carneia*  
 MIL VIII

P. 228. Entre Aneibé et Manqoura, lecture plus complète d'un milliaire dont M. Dunand n'avait publié que les deux dernières lignes et d'après lequel il restituait sur d'autres (n° 106) les noms *a val(le) Alba [Nab]*.

86) CASTRA  
 DD DD NN NN  
 DIO[C]LETIANI ET  
 MAX[IM]IANI  
 5 AVGG ET  
 CONSTANTI ET  
 MAXIMIANI  
 NN C  
 A VAL ALBANA B  
 10 MIL  
 V

L. 8 : *n(obilissimorum) C(aesarum)*; l. 9 : *a Valle Albana B(eriaraca)*.

P. 232-233. Sur la section de la même route allant de Palmyre à Erck, dans une région qui ne fut annexée à l'Empire que par Hadrien, fragments d'un milliaire de Vespasien.

MEMOIRS OF THE AMERICAN  
ACADEMY IN ROME, IX,  
1931.

P. 7-60. F. W. Shipley. Chronologie des constructions exécutées à Rome entre la mort de César et celle d'Auguste, principalement d'après les témoignages épigraphiques (mentions dans les *Factes triomphaux* et les *Res gestae divi Augusti*, dédicaces d'édifices, etc.).

P. 61-80. H. A. Sanders. Deux nouveaux fragments de déclarations de naissance (cf. *Ann. épigr.*, 1927, nos 175-179 et 1929, nos 13 et 96), dans la collection des Papyrus de Michigan, nos 2737 et 2752 (fac-similés, pl. I et II).

87)

1° Seconde tablette d'un diptyque. Face interne sur cire :

[M. Cornel]i[u]s M. filius Justus HS XX  
[fil. nat.] M. Cornelium Justum ex  
...a M. f. Herade IV idus septemb.  
q. p. f. c. r. e. ad K

Revers, sur le bois :

C. Corneli Rufi veter.  
M. Egnati Longi vet.  
C. Juli Valentii veter.  
Q. Ancharetti Croculi.  
. . . . .

Manquent les noms des trois autres témoins.

Venait ensuite le début de la copie extérieure du document ; il n'en reste que quelques lettres. Compléments proposés :

[Imp.] C[a]esare Nerva [Traiano Aug. V]  
[M'Labe]ri[o] M[axi]m[o] I[I] cos.]

Date : 103 p. C.

88)

2° Milieu de la première tablette d'un diptyque, portant à l'extérieur, sur bois, des restes de la fin du certificat et à l'intérieur, sur cire, une partie de la première moitié. Reconstitution de l'ensemble.

[Imp. Caesare T. Aelio Ha-

driano Antonino Aug. Pio IIII  
M. Aurelio Caesare II cos.] XI  
k[al.] iulias [anno] VII- Imp.  
Cae[s]ari[s] Titi [Aeli Hadria-  
ni An[to]nini Aug. Pii [cos.]  
III I] patris patriae me[n]se Pau-  
[ni die] XX[VI]I [Alex. ad  
Ae]g. descriptum et re[cognitum  
ex tabula] albi professio[n]um  
q[ui]bus l[ib]eri nat[i] sunt quae  
proposi[ta] erat in atrio mag[no]

*in qua scriptum* [fuit id quod *infra scriptum est*. T. Statilio Maximo L. Lolli[ano] Avito cos. anno] VII Imp. Caesaris Titi [Aeli Hadriani Anto]nini Aug. Pii p. p. L. Va[lerio] Proculo praef.] Aeg. professiones li[berorum] acceptae circa c]ausarum

*cognition[em tab. ...et post alia char]to XV IIII idus iun[ias... Semp]ronius Valens ap[ud] meorum bonorum] curatorem C. Semp[ronium...fil. n.] L. Semp[ronium] Saturn[inum] ex...Sa-tur]nina V kal. iunia[s q. p. j. c. r. e. ad K.].*

[(Ετους) ζ Αν]τωνιου του Κυριο[υ  
ημων Παυνη κζ] προσεσιων τ[ης  
γενεσεως Α]συχίου Σεμπε[ρωνιου] Σατορν[ιλου].

Dates : 145 et 144 p. C. — Il faut noter la mention d'un *curator bonorum* après l'indication du nom du père; il est vraisemblable qu'il s'agit ici d'un *curator prodigi*. — Les mêmes noms de famille, Semp[ronius] et Saturninus, se retrouvent sur le Papyrus de Michigan n° 4529 (*Ann. épigr.*, 1929, n° 13), trouvé à Karanis du Fayoum et daté pareillement de 145; le n° 2752 doit provenir aussi de Karamis

P. 89-133 et pl. 5-9. Raym. T. Ohl. Inscriptions de la collection de l'Académie américaine à Rome; 203 numéros, dont 8 inscriptions fausses de Préneste et 8 inscriptions modernes de la Renaissance. Parmi les inscriptions antiques et authentiques, 30 sont inédites (la plupart, funéraires; provenance : Rome ou environs).

P. 94, n° 7.

89)

D M

T I · C L A V D I

D O L E N T I *sic*

M I L · C L · P R · A E · *sic*

5 M I S · N A T · B E S

V · A · X I V · M I L ·

A N · X X V · H · B ·

M · F ·

L. 4-5 : *mil(iti) cl(assis) prae(toriae) Mis(enatium), nat(ione) Bes(so)*; l. 7-8 : *h(eres) b(ene) m(erenti) f(ecit)*.

P. 96, n° 16.

90)

D M

C · F V F I C I

C · F · Q V I · C E R I

A L I S A N T I O

5 M I L · C O H · X I I ·

V R B · > · P R I S C I

M I L A N N · V I I I

V I X I T · A N N · X X V I

H · A · P ·

L. 9 : *h(eres) a(mico) p(o-suit)*.

P. 100, n° 29.

91)

D

M

L · TITIO · L · F · IVL · CELERI · CAR  
 NICO · SP · COH · VIII · PR · > MON ·  
 TANI · V · IXIT · ANN · XXXIII · M · II  
 D · VII · MIL · ANNIS · XV · FECIT  
 L · TITIVS · MELANCOMA · PATRONO

sic

sic

B

M

L. 3 : *sp(eculatori)*.

P. 101, n° 31.

92)

D I S · M A N I B V S  
 L · VALERIVS · HESPER  
 VALERIA · PRIMA  
 DEC · COL · AGRIPPINIANI

L. 4 : *dec(urio) col(legii)*  
*Agrippiniani* ; decurion d'un  
 collège funéraire formé entre  
 membres de la *familia* d'Agrip-  
 pine.

*Ibid.*, n° 33.

93) V I C T O R I

N O D E P O S ·

D · III P A S C A E

A E T I O E T · V · A

L E R I O · C O N S

Date : 432 p. C.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'HIS-  
 TOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE  
 CHALON-SUR-SAONE, XXIV,  
 1930-1931.

P. 23-27. A. Perrault-Dabot.  
 Sur un autel votif de Belley  
 (C. I. L., XIII, n° 2457), que

l'on considèrerait perdu et qui a  
 été retrouvé dans le préau de  
 l'École primaire supérieure.

MITTEILUNGEN DES DEUTSCHEN  
 ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS,  
 ROEMISCHE ABTEILUNG, 1929.

P. 194-198. K. Hinze. Sur  
 une inscription de Pompéi re-  
 lative aux jeux de l'amphi-  
 théâtre, C. I. L., IV, n° 1293.

IL MONDO CLASSICO, I, 1931.

P. 56-65. Corradi. Sur l'ins-  
 cription de Nazareth (*Ann.*  
*épig.*, 1930, n° 130).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI AN-  
 TICHITÀ, 1930.

P. 287. N. Formentini. A  
 Sarzana.

94)

L V N A E

V O T O · S V S C E P T O

T I · C L A V D I V S · P A R I S

A V R I · P · S

L. 4 : *auri p(ondo) s(emis)*.



P. 297. A Scansano.

95)

U S F A B I A  
S A B M . F  
M I L . L E . V I . E T . X X . I X  
V . V . V . V . V . G

/ E C I T S V I S Q V E

P E T R O N I A

C V R A V I T

T I . F . M A T

L. 4. Sigles inexplicées.

P. 346 à 352. Giglioli. Découverte de la base antique de la colonne de Duilius dans les travaux d'aménagement du Musée des Conservateurs à Rome. On peut maintenant se rendre compte de la longueur du texte original.

P. 356 et suiv. Mancini. Tivoli. Monument funéraire de la vestale Cossinia (plus haut, n° 78).

P. 434 et suiv. G. Brusin. Inscriptions d'Aquilée.

P. 436.

96)

L O C  
V E S T I A R I  
O R V M  
I N . F R . P . L  
I N . A G R . P . L X I V

P. 445.

97)

C . I V L I O C . F  
F A B  
C A P I T O N I  
S V B P R A E F E Q  
I N F R P . X I I  
I N A G R P X I I  
M A T E R  
P O S V I T

P. 461 et suiv. E. Ghislanzoni. A Altino.

P. 479.

98)

I N F . P . X X X . A B . L O T O R  
P . X X X . A B . S T R A T . P . X X X V  
A B . L A T . S I N I S T . P . X X X V I I S  
V F

*Lotor? Strat?*

P. 536 et suiv. O. Marucchi. Inscriptions de la chapelle funéraire de Saint-Agapet à Palestrina.

P. 547. P. Mingazzini. A Naples.

99) M . M A R I V S . M . f  
P R . D . S . S .

Lettres de l'époque de Sylla.

L. 2 : *d(e) s(enatus) s(ententia)*.

PHILOLOGISCHE  
WOCHENSCHRIFT, 1930.

P. 830. A. Vogliano. Nouvelle lecture d'une épigramme de Pompei (Lommatzch, n° 2292).

PRO ALESIA, XII-XIV, n<sup>os</sup> 47-48, 1927.

P. 131-136. G. Drioux. Estampilles céramiques trouvées à Langres : vases arétins et vases gallo-romains ornés; révision des lectures du *Corpus* et compléments.

P. 137-138. H. de Gérin-Ricard. Marques de poteries sur vases et fragments découverts à Genève et conservés à Marseille au musée Borély.

PRO NERVIA, 1930.

P. 66 et suiv. Hénault et Darche. Marques de poteries romaines provenant de Bavai (jardin des Bosses).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1931, I.

P. 102-106. A. Haggerty Krappe. Sur le dieu *Lugh*, le Mercure celtique, surnommé en irlandais *lavada*, « aux longues mains »; il était considéré comme le patron des cordonniers : inscription d'Oisma, *C. I. L.*, II, 2818, *Lugovibus sacrum... collegio sutorum*.

P. 174. J. Mouquet. A Cassis (Bouches-du-Rhône).

100) TVTELae  
CHARSic  
TANAE  
SDSD

Lecture de la ligne 4 proposée, sous réserves, par le Ct Espé-

randieu : *s(acerdos) d(e) s(uo) d(edit)*. — *Charsis* ou *Charsicis* est la station navale que l'*Itinéraire maritime* appelle *Carsicium*, aujourd'hui Cassis.

REVUE BIBLIQUE, 1930.

P. 272-279. M. Dunand. A El-Afiné, cinq nouveaux exemplaires, de même rédaction, du texte rappelant une adduction d'eau faite sous le gouvernement du légat Cornelius Palma; deux autres exemplaires avaient été découverts au même endroit par Waddington et publiés par lui (n<sup>os</sup> 2296 et 2297).

Id., 1931.

P. 227-248. M. Dunand. Milliaires de la route de Bosra à Palmyre.

P. 228. À 8 kilomètres au nord-est de S'ané, dans le Djebel Druze.

101) C T P A T A  
DIOCLETIANI  
MAXIMIA NI  
AUFF  
CONCTANTINNI  
MAXIMIANI  
M X C I I I I

Mélange de lettres grecques et latines.

L. 4 : *Aug(ustorum)* ; l. 7 : *m(illia passuum)* XCIII, distance comptée à partir du croi-

sement de la route de Bosra à Palmyre avec celle de Damas à Palmyre.

P. 236. A 10 kilomètres à l'ouest du Khân-et-Trab.

102) DD NN INVI  
CTIS  
ΔIOCLETIANO  
MAXIMIANO  
AVGG  
CONCTANTIO  
MAXIMIANO  
NN BB CC

L. 1-2 : *D(ominis) n(ostris) in[v]i[c]l[is]* ; l. 8 : *n(o)b(ilis-simis) C(aesaribus)*.

*Ibid.*, à 4 kilomètres à l'ouest du même Khan. Milliaire de même rédaction avec le chiffre IIII.

P. 237. A 5 kilomètres à l'est du même Khân.

103) STRATA  
DD NN NN  
ΔIOCLETIANA  
MAXIMIANA  
5 *augg.*  
CONSTANTIO  
MAXIMIANO  
n B CC SS  
*a val*LE ΔIOCLITIAN  
M . . . . .

L. 3 : *Diocletian[o] (et)* ; l. 4 : *Maximian[o]* ; l. 9 : la *Vallis Diocletiana* est le Khân et-Trab.

P. 238. A 4 km. 500 du Khân-el-Mangoûra.

104) I STRA  
DDDD NNNN  
DIOCLETIANI ET  
MAXIMIANI  
5 AVGG ET  
CONSTANTI ET  
MAXIMIANI  
*A val albana l*  
DIOCLetiana  
10 M I  
III

L. 1 : *Istrata* ; l. 8-9 complétées d'après un milliaire de même rédaction, sans chiffre de distance, trouvé à 3 kilomètres du même Khân.

P. 239. A 1.500 mètres du même Khân.

105) ... *maximiano et*  
*fl.* IVL CRISPO ET  
CONSTANTINO ET  
CONSTANTIO  
5 NN CC  
*A VAL Albana L*  
DIOCLetIANA  
M

I

Le Khân el-Manqoûra est la *Vallis Albana*.

P. 240. A 1.500 mètres au delà du même Khân.

106) I STRA  
DDDD NNNN  
DIOCLETIANI ET  
MAXIMIANI  
5 AVGG ET  
CONSTANTI ET  
MAXIMIANI  
NN CC  
*A VAL ALBANA b*  
10 MIL  
I

L. 9 : compléments d'après d'autres milliaires de la même série.

P. 241. A 8 kilomètres à l'est du Khân Aneibé.

107)     D D     N N  
          COSTANTIO *et*  
          MAXIMIANO  
          A V G G  
          SEVERO *et*  
          *maximino*  
          NN CC  
          M I L  
          V

P. 242. A 7 kilomètres plus loin, milliaire au nom de Dioclétien et Maximien, Constance et Maximin.

*Ibid.* A l'entrée du Khân el-Hallabat, deux bornes enfouies dans le sol; sur celle de gauche :

108)     I T R A T A  
          D I O C L E T I A N A  
          . . . . . A P A L  
          *mura*

P. 243. A 9 kilomètres du Khân el-Hallabat, inscription identique, avec la lettre M à la fin.

P. 243-244. Sur plusieurs autres milliaires, dans la direction de Palmyre, on lit les noms de Licinius et de Constantin.

P. 247. Sur des pieds-droits remployés dans un cimetière près du Bordj el-Salib :

109)

*Strata Diocletiana..A Auira[ca] Carnela mil(lia passum) XV.*

110)

*Stra[ta] Diocletian[a]. A Carne[la] Beriara[ca] mil(lia passum).*

*Carnela* est le Bordj el-Salib, à 15 milles d'El-Basiri, qui est *Auiraca*; *Beriaraca*, dans la *Notitia dignitatum*, est le Khân el-Hallabât, centre important de ruines.

P. 292-294. F. M. Abel et A. Barrois. A Jérusalem.

111)

PRO SALV  
 TE IMPERA  
 TORIS TEM  
 PLVM GENI  
 5 V AFRICE

L. 5 : *Geniu Africe* pour *Genio Africae*. Dédicace d'un temple au génie de l'Afrique dans le camp d'*Aelia Capitolina*, par les soins d'un corps de troupes d'origine africaine.

P. 416-434. M. Dunand. Suite des milliaires de la *Strata Diocletiana* (route de Bosra à Palmyre); nombreux textes de l'époque de la tétrarchie, de même rédaction que ceux déjà publiés, avec plusieurs mentions de la *Strata*, de la *Vallis albana*, d'*Auraca*, de *Carnela* de *Beriaraca*.

P. 544-564. Le P. R. Tonneau. Sur l'inscription de Nazareth



concernant la violation des sépultures (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

P. 579-584, et pl. XIII-XV. Dunand. A propos de la *Strata Diocletiana*; discussion des lectures et restitutions de textes et des identifications topographiques proposées par le P. Mousterde dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth*.

#### REVUE CELTIQUE, 1930.

P. 10-29. J. Cuiffandre. Étude sur la restitution du calendrier de Coligny proposée par M. Mac Neill dans la revue *Erin*, 1926.

#### REVUE DE PHILOGIE, 1931.

P. 251-267. S. Lambrino. Observations sur le diplôme de Claude reproduit dans l'*Ann. épigr.*, 1930, n° 72.

#### REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 1931.

P. 117-138 et 225-260. Ph. Fabia. A propos de la Table Claudienne : discussion des hypothèses émises par J. Carcopino dans le *Journal des Savants* de 1930.

#### REVUE DES ÉTUDES LATINES, 1931.

P. 83-111. D. M. Pippidi. Le *numen Augusti*. Les inscrip-

tions dédiées au *numen* d'Auguste (en particulier, *C. I. L.*, XII, n° 4333, à Narbonne, et XI, n° 3303, à Forum Clodii) l'ont été le jour de la naissance de l'empereur, c'est-à-dire le jour de la fête de son génie protecteur; *numen* = *genius*; il ne résulte nullement de ces textes que la personne même de l'empereur ait été adorée de son vivant dès cette époque.

#### REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, 1931, I.

P. 92-93. E. Cavaignac. Dans l'inscription d'Aptère en Crète (*Ann. épigr.*, 1930, n° 131), à la l. 5, propose de restituer le nom de Cn. Cornelius Scipio Merenda, au lieu d'Hispanus.

#### REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSES, 1929.

P. 377. J. Gagé. A Bône.

112) HIC CORPVS IACET  
PVERI NOMINANDI  
O BENEDICTE PVER  
PAVCIS TE TERRA  
DIEBVS INFANTEM  
TENVIT. CELIQVAE  
IN REGNA REMISIT  
PROPTEREA ET  
NATVS VT CA  
PERES TANTA  
RENATVS

L. 2. Le manuel auquel a été emprunté la pièce indique par

le mot *nominandi* qu'à cette place devait figurer le nom du défunt. Le graveur ne s'est pas donné la peine de le transcrire.

REVUE HISTORIQUE, 1931, I.

P. 77-92. J. Carcopino. Sur l'inscription de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130) : c'est un rescrit d'Auguste, provoqué par des profanations de sépultures dont s'étaient rendus coupables des gens de Samarie en 6 av. J.-C. (Flavius Josèphe, *Antiq.*, XIII, 29-30).

REVUE HISTORIQUE DE DROIT, 1930.

P. 836-837. R. Besnier. La date des sénatusconsultes Dasumien et Articuléien, d'après l'inscription de Stobi reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1930, n° 84, et ci-dessus, n° 71.

RIVISTA DI FILOLOGIA, 1930.

P. 216-219. B. Lavagnini. Nouvelles observations sur l'inscription de Bou-Ngemd (*Ann. épigr.*, 1929, n° 7.)

P. 352-355. M. Galdi. Sur l'inscription funéraire d'Aptère publiée dans le *Riv. di filol.*, 1929, p. 378-382.

P. 487-489. G. de Sanctis. Sur l'inscription en l'honneur du *magister equitum* Théodose, publiée dans *Byzantion*, V,

1929-1930, p. 9-23, ci-dessus, n° 53.

RIVISTA INDO-GRECO-ITALICA DI FILOLOGIA, LINGUA, ANTICITÀ, 1930.

P. 1-43. F. Ribezzo. Rome aux origines, Sabins et Sabeliens, avec une étude particulière des inscriptions archaïques.

SYRIA, 1931.

P. 101-115. R. Mousterde et A. Poidebard. La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. d'après l'inscription de Palmyre publiée dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1930, p. 183 (ci-dessus, n° 54).

TRANSACTIONS AND PROCEEDINGS OF THE AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION, LX, 1929.

P. 87-101. Lily Ross Taylor. Sur les inscriptions de Gythion et le refus des honneurs divins par Tibère (*Ann. épigr.*, 1929, nos 99-100).

WIENER STUDIEN, XLVIII, 1930.

P. 111-113. St. Brassloff. Observations sur trois inscriptions : *C. I. L.*, IX, n° 6203, et VI, 12116 ; *Rev. biblique*, 1903, p. 612.

ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-SHIFTUNG, ROMANISTISCHE ABTEILUNG, LI, 1931.

P. 369-397. L. Wenger. Sur l'inscription de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

P. 431-459. A. von Premers-  
tein. Bibliographie et examen  
critique des travaux consacrés  
aux édits cyrénéens d'Auguste  
(*Ann. épigr.*, 1927, n° 166).

## 2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

P. V. C. BAUR ET M. I. ROS-  
TOVTZEFF, THE EXCAVATIONS  
AT DURA-EUROPOS, t. II,  
Londres, 1931.

P. 83.

113)

████████████████████ CLES ██████████  
*c. leg. ii* SC $\Psi$  *praepositus*  
*num*ERORVM CAMPO AD  
AMPLIATO TEMPLVM EX  
TRVXIT CVM STATVA PER  
Coh II VLP EQ CIVIVM ROMA  
NORVM SAGITTARIORVM

P. 86. Dans le temple des  
dieux palmyréniens.

114) ΕΤΟΥΣ ΒΟΥ  
ΜΗΝΟΣ ΔΙΟΥ  
ΠΕΡΙ ΔΩΡ ΗΜΕ  
ΡΙΝΗΝ ΣΕΙΣΜΟΥ  
ΚΑΤΑ ΤΗΝ ΧΩΡΑΝ  
ΓΕΝΟΜΕΝΟΥ Η  
ΠΟΛΙΣ ΤΟΝ ΒΩ  
ΜΟΝ ΑΝΗΓΕΙΡΕΝ  
ΜΕΓΙΣΤΩ ΔΙΙ

L. 3 ωρ[αυ]; 160 de J.-C.,  
26/27 octobre, 10 heures du  
matin.

P. 90. Id.

115) Θ Ε Ω Ι Α Ρ  
Ε Ι Β Ω Λ Ω  
Σ Κ Ρ Ε Ι Β Ω Ν Ι  
Ο Σ Μ Ο Υ Κ Ι Α  
Ν Ο Σ Χ Ι Λ Ι Α Ρ Χ  
Ε Π Ο Ι Η Σ Ε Ν  
Κ Α Τ Α Κ Ε Λ Ε Υ Σ Ι Ν

P. 119. Graffite.

116) ΜΝ ΔΟΜΕΙΤΙΟΣ  
Σ Α Λ Μ Α Ν Ο  
ΠΟΥ ΣΤΑΤΩΡ  
Τ Ρ Ι Β Ο Υ Ν Ι

L. 1. Μ(νηστῆ).

P. 448. Tour nord de la porte  
de Palmyre. Tablette de bois.  
Lettres peintes.

117)  
SEPT LVSIAN STR DVR  
ET NATHIM CONIVGEM SS  
ET LVSANIAN ET MECANNAEAN  
ET APOLLOFANEN ET THIRIDA  
TEN PVEROS EORVM  
BEN ET DEC COH

L. 1 : *str(ategum) Dur(ae)* ;  
l. 2 : *s(supra) s(cripti)* ; l. 6 :

*ben(eficiarii) et dec(uriones) coh(ortis).*

CHARISTERIA ALOIS RZACH,  
Reichenberg, 1930.

P. 156-162. S. Reiter. Sur  
l'építaphe métrique de Julius  
Faustus (*Ann. épigr.*, 1924,  
n° 104); nouvelles lectures.

C. DAICOVICI, MICIA, I, Cluj,  
1931.

P. 35 et suiv. Inscriptions de  
Micia publiées depuis 1902.  
Quelques-unes déjà connues.

P. 38.

118) MARTI  
ALA I  
BOSPOR  
CVI PR  
AEEST  
CL SOS  
IVS PR

Face droite.

SILVAN  
DOMÆST  
ET MERCV  
SAC  
aELIVS  
IANV  
ARIVS  
P

P. 39.

119) IO M  
CL SAECVLA  
RIS B COS  
PRO SE ET  
PRISCINO  
COL V S

Id.

120) PRO SALVE  
DOMVS DIVI  
NAE SACRVM  
GENIVM MICIAE  
M CORNELIVS  
STRATONICVS  
AVG COL  
E ANE FLAPI  
STRAVIT

L. 7 : *aug(ur) col(oniae)*;  
l. 8 : *et ante f(rontem) lapi(dibus)*  
*stravit*, explique M. Daicovici  
P. 40.

121) IO M  
VET CVR  
MICIENS  
PER AVR  
ALPINVM  
EI CLAVD  
NICOMAE  
MAG  
VSLM

L. 2 : *Vet(eranorum) cur(ia)?*

C. DAICOVICI, O CONTRIBUTIE  
LA PROSOPOGRAPHIA IMPERII  
ROMANI SAEC. I-III (extrait  
des *Mélanges Jorga*, en rou-  
main, Cluj, 1931).

P. 1-2. A Sarmizegetusa.

122) c. ARRIO c. fil  
antonino. LEG  
aug. p. r. PR.  
COS. TRIVM DAC  
5 COL. VLP. TRAIAN.  
aug. DAC. SARMIZ

L. 4 : *[c]o(n)s(ulari)*; l. 6 :  
*Sarmiz(egetusa)*.



P. 2. Même provenance.

123) C · A R R I O  
ANTONINO FIL  
C · A R R I · A N T O  
N I N I · L E G A V G V S  
P R · P R  
C O L · V L P · T R A I A  
A V G · D A C · S A R M

*Ibid.* Même provenance.

124) C · A R R I O  
Q V A D R A T O F I L  
C · A R R I · A N T O N I  
N I · L E G · A V G · P R · P R  
C O L · V L P · T R A I A  
A V G · D A C · S A R M

C. Arrius Antoninus, connu par d'autres inscriptions, fut sans doute légat des trois Dacies après sa légation de Capadoce en 175-180 p. C., car le titre qu'il porte n'apparaît sous cette forme que pendant les vingt dernières années du II<sup>e</sup> siècle. Les inscriptions permettent de compléter et corriger le tableau généalogique de sa famille donné par von Rohden, *Real Encycl.*, II, 1254.

C. DAICOVICI ET I. MILOIA, CERCETARI ARCHEOLOGICE IN BANATUL DE SUD (extrait des *Analele Banatului*, fasc. 7, 1930).

P. 12. A Pojejena sarbeasca.

125) *i. o. m.*  
D O L I C H E N O  
Q P E T I L I U S  
N O V A T V S m i l e s ?  
C O H V G A L L .

FESTSCHRIFT FÜR JAMES LOEB,  
Munich, 1930.

P. 77-80. Mme G. Richter. Cinq estampilles de vases d'Arezzo à New-York.

ALF. GARCIA VALDECASAS, LA FORMULA H. M. H. N. S. EN LAS FUENTES EPIGRAFICAS ROMANAS. Madrid, 1929.

Examen de la valeur juridique de cette formule et de ses variantes.

H. GUMMERUS, DIE SÜDGÄLTISCHE TERRASIGILLATA-INDUSTRIE NACH DEN GRAFFITI AUS LA GRAUFESSENQUE (*Scientiarum Fennica, Commentationes humanarum litterarum*, III, 3, Helsingfors, 1930).

G. DE JERPHANION, MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ANATOLIENNE (Mélanges de l'Université St-Joseph, Beyrouth, XIII), 1928.

P. 228-293. Inscriptions grecques et latines d'Angora; 68 numéros. Nouvelles lectures de textes déjà connus; quelques textes inédits.

P. 231.

126) ΚΥΡΙΑ ΙΣΙΔΙ  
ΦΛ ΟΥΓΚΡΙΟΣ  
ΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΣ  
ΕΥΧΗΣ ΧΑΡΙΝ  
ΑΝΕΣΤΗΣΑ

L. 2.: Οὐ[ι]χρος = *Vicerius*?

P. 291.

127)

ΘΗ ΤΥΧΗΣ  
 ..... Π ΑΥΓΟΥ  
 ΣΤΟΥ Χ Α ΤΑΛΕΓΕΝΤΩΝ ΑΠΟ  
 ΝΕΩΝ ΔΕΧΑΝΙΑΣ ΠΡΩΤΗΣ ΥΠΕΡ ΤΕ  
 ΑΥΤΟΧΡΑΤΟΡΟΣ ΚΛΙΣΑΡΟΣ ΣΩΤΗΡΙΔΟΣ

L. 2-4 : le dédicant se réclame d'ascendants qui avaient été *adlecti ab Augusto in primam decuriam* ; il s'agit de la première des cinq décuries de jurés.

P. 246.

128)

Υ. ΙΟΥΛ·ΣΗΝΕ  
 ΚΙΩΝΑ  
 ΤΟΝ ΚΡΑΤΙΤΟΝ  
 ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ  
 ΤΩΝ ΣΕΒΒΒ·  
 ΠΡΑΞΑΝΤΑ·ΙΕ

ΤΑ ΤΗΣ ΗΓΕΜΟΝΙΑΣ  
 ΜΕΡΗ ΕΝΔΟΞΩΣ  
 ΤΟΝ ΑΓΝΟΤΑΤΟΝ  
 ΙΕ ΔΙΚΑΙΟΤΑΤΟΝ  
 ΑΥΡ ΠΩΛΙΩΝ  
 ΒΦ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ  
 ΠΑΤΡΩΝΑ

L. 1-4 : personnage déjà connu, *C. I. L.*, III, n° 251 ; l. 6 : *κα* liés = *καί*. Les trois empereurs sont Septime Sévère, Caracalla et Géta.

P. 248.

129)

ΧΑΙΡΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑ  
 ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΤΑΙ ΚΟΥΙΝΤΟΣ  
 ΦΙΛΙΠΠΙΚΟΥ ΡΑΤΩΡ ΕΑ  
 ΣΤΡΑΤΙΩΤΗΣ  
 5 ΟΥΑΘΡΕΥΣ ΧΩΡΤΗΣ ΠΡΩ  
 ΤΗΣ ΑΥΓΟΥΣΤΗΣ ΚΥΡΗ  
 ΝΑΙΚΗΣ ΤΟΥ ΠΕΝΔΙΩΝ  
 ΚΑΛΟΥΚΙΟΣ ΟΥΑΛΕΡΙΟΣ ΟΥΑ  
 ΛΗΣ Ο ΑΔΕΛΦΟΣ ΑΥΤΟΥ ΣΤΡΑΤΙΩ  
 10 ΤΗΣ ΙΠΠΕΥΣ ΧΩΡΤΗΣ ΤΗΣ Α  
 ΤΗΣ ΤΟΥ ΠΕΝΔΙΩΝ ΙΓ  
 ΜΑΡΚΙΑ ΑΙΜΕΛΙΑ ΑΘΗΝΑΙΣ  
 ΧΑΙ ΑΡΤΕΜΙΔΙΑ ΕΥΝΒΙΟΙΣ  
 ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ

L. 3 : (χου)ράτωρ, il s'agit d'une fonction municipale dans la ville de *Savatra* ; στρατιωτης, omis, a été ajouté dans l'inter-

ligne ; l. 6 et 10 : (σ)του πενδίων, *stipendiorum* ; l. 7 : *κα'* = *καί* ; l. 7-8 : *Vale(n)s*.

P. 266.

130) D Σ M Σ A V R A u d a  
 C I L N A D E T E V E  
 ter. le G III F p. f.  
 A C O N I V E T R a n  
 I E T H E R E D E S m e m o  
 R I A M P O S V E R u n  
 T

L. 2 : lecture incertaine; l. 3 :  
 [le]g(ionis) IIII F(laviae)  
 P(iae) F(idelis); l. 4-5 : Aco-  
 ni(i) vel(e)rani.

P. 271. Stèle funéraire d'un  
 gladiateur.

131) X A I P E T E Π A P O Δ E I T A I  
 K A Λ Λ E I Δ P O M O C  
 A C E I A N O C  
 O Θ P  
 5 A C Y C  
 (gladiateur)  
 E N C T A Δ I O I C  
 Π P W T O C Π A Λ O C  
 P H T I A P I Ω N  
 O Γ Δ O O N  
 10 Π Y K T E Y Ω N M Y P Ω N  
 T E Λ O C E C X O N  
 O Y Δ E I C Γ A P Θ N H T Ω N  
 M Y P Ω N M E I T Y N E Ξ E Φ  
 Y Γ E N

L. 3 : Ἀσιανός, originaire de  
 la province d'Asie; l. 7 : *primus*  
*palus*; l. 10 : Μυρῶν pour Μοιρῶν;  
 l. 13 : μετ(ο)ν.

W. KUBITSCHKEK, AELTERE BE-  
 RICHTE ÜBER DEN RÖMIS-  
 CHEN LIMES IN PANNONIEN,  
 I (Akademie der Wissenschaft-  
 ten in Wien, philosophisch-  
 historische Klasse, Sitzungs-  
 berichte, 209, 1, 1929).

Étude de 347 p. sur les ma-  
 nuscripts de Richard Pococke  
 (1704-1765) et de Jérémias  
 Milles (1714-1784) et sur ceux  
 de la Bibliothèque nationale de  
 Vienne et de la Marciana de

Venise concernant les ruines et  
 inscriptions d'époque romaine,  
 dans la région du *limes* de Pan-  
 nonie, particulièrement de Car-  
 nuntum. Renvois, pour les ins-  
 criptions, au *Corp. inscr. latin.*,  
 au *Corp. inscr. graec.*, à Lebas  
 et à Dittenberger.

Ivan LUNJAK, DIE GRABINS-  
 CHRIFT DER NATESIA (Po-  
 sebni Odtis iz Glasnika mu-  
 zeiskega drustva za Slovenijo,  
 X). Ljubljana, 1929.

Sur une inscription du *C. I.*  
 L., III, n° 197, reléguée par  
 Mommsen parmi les *spuriae*;  
 malgré la forme des lettres,

l'auteur la croit authentique; le nom de la défunte, *Natesia*, serait tiré de celui du petit fleuve *Natiso* ou *Natisso*, voisin d'Aquilée.

MÉLANGES PAUL THOMAS,  
Bruges, 1930.

P. 16-28. A. Audollent. *Ta-*

*bella defixionis* d'Afrique au Musée du Louvre, provenant de l'ancienne collection du général Goetschy; découverte sans doute à Sousse, comme les autres documents analogues de la même collection, maintenant à la Bibliothèque Nationale.

Compléments d'après les *tabellae* de Sousse déjà connues.

132)

..... NS METIA |  
..... *ex hac die ex HAC HORA • EX HOC*  
*Momento oblivisca'ur patris | et matris suorum omnivm et amicorum*  
OMNIVM • ET OMNIVM VIRORUM | ... N... *insANIENS... insANIENS •*  
VIGILANS ... *urATVR • COMBV RATVR • ARDEAT sFiritus? amore et |*  
*de SIDERIO • MEO • OBLigo CAELVM • TERRAM • AQUAS. . . ET HAERA*  
IMMOBILE SET DOM. .... | AMORIS • HVIVS • VERAM • ADIVRO  
TE • PER MAGNA. . . NOMINA • EHVVS • DEI • QVI SVB TERRA. .... |  
OSORNOPHRI • OSERCHOCHLO • ERBOONTHI IM... HR M • NE PHIBLO •  
CHNEMBO • SARbarmisarab ... *de |* Tinentem • SEMPITERNVM •  
AMOREM • QVI. .... EGO OPTATVS • COMMENDO DEO. .... *veram*  
*quam |* PEPERIT LVCIFERA • ET NVLLI ALI ATTENDAT NISI MIHI •  
SOLI • NEMINEM • ALIVM *in mente habeat nisi me |* OPTATVM • QVEM •  
PEPERIT • AMMIA • P... IA... A SAPHONIA • CONSVMMATVM  
CONSVMMatum | COLLIGA • IN • SEMPITERNO TEMPORE

P. 82-86. R. Cagnat. Une bizarrerie épigraphique : citation de deux vers de Martial, pour conjurer le mauvais oeil, dans une inscription d'Henchir-Zoura et sur la mosaïque de Pèbre dans le Var : désordre voulu des lignes, afin d'aug-

menter la force opératoire.

P. 87-98. J. Carcopino. Diplôme militaire d'Égypte, trouvé dans les papiers de Jean Maspero : tablette gauche, gravée sur ses deux faces, mais mutilée.



Face externe :

133)

*imp̄p̄. marcvs avrelivs antoninvs*  
*aug pont max trib pot xx.*  
*imp̄. iii cos III PP*  
*et lucius. AVRELIVS VERVVS AVG ARMENIAC*  
 5 *parthicus MAX. TRIB POT VI IMP. III COS II PROC*  
*diui antonini f divi hadriani nepotes*  
*diui traiani parthici pronepotes*  
*diui nervae abnepotes*  
*iis qui militarvevnt in classe praetoria*  
 10 *misenensi qvae est svb ivlio crescente*  
*praefecto viginti stipendis emeritis*  
*dimissis honesta missione qvorvm*  
*nomina subscripta svnt ips̄s filisqve*  
*eorum quos svsciperint ex mvlieribvs qvas*  
 15 *secum concessa consvettvdine vixisse pro*  
*bauerint civitatem romanam dedervnt*  
*et conubivm cvm iisdem qvas tvnc*  
*secum habvissent cvm est civitas iis data avt*  
*si qui tunc non habvissent cvm iis qvas postea*  
 20 *uxores duxissent dvmtaxat singvlis sin*  
*gulas a. d. ii k maias*

Face interne : reproduit les lignes 9 à 21 de la face externe, avec une seule variante, *Jullo Crescente* au lieu de la forme correcte *Julio*.

Date : 30 avril 166.

A la l. 11 M. Carcopino préfère [praefecto] *viginti* à [praefecto] *sex et viginti* : les marins auront été libérés par anticipation après vingt ans de service, au lieu de vingt-six, selon l'usage, par suite de la conclusion de la paix avec Vologèse.

Ce diplôme fait connaître un nouveau préfet de la flotte de Ravenne, prouve que dès le 30 avril 166 Marc Aurèle portait le titre de *pater patriae* et montre que sous ce règne le mot *mulieres* était déjà employé parfois dans le langage officiel à la place du mot *uxores*, ce qui confirme le fond du système de J. Lesquier sur le mariage des soldats romains, tout en corrigeant un détail.

P. 524-528. F. Mayence. Sur

le buste de l'affranchi romain, C. Aurunculeius Princeps (*C. I. L.*, VI, n° 13.411).

MÉMORIAL HENRI BASSET (Publications de l'Institut des Hautes-Études marocaines), Paris, I, 1928.

P. 1-4. E. Albertini. Sur le *Castellum Dimm...* (*Ann. épigr.*, 1929, n° 183).

P. 129-139. J. Carcopino. Sur quelques passages controversés du règlement d'Henrich-Mettich.

P. 197-201. L. Chatelain, *Tocolosida*. Fragment d'inscription impériale du temps des Sévères.

G. Mc. N. RUSHFORTH, LATIN HISTORICAL INSCRIPTIONS, ILLUSTRATING THE HISTORY OF THE EARLY EMPIRE (seconde édition). Oxford, 1930.

Reproduction anastatique de la première édition, qui date de 1893.

SCHUMACHER - FESTSCHRIFT, Mayence, 1930.

P. 249-253. Em. Kruger. *Matres Parcae* sur le territoire de Trèves. Relevé des localités de Cisalpine, de Pannonie, de Vindélicie, de Gaule et de Bretagne où l'on a retrouvé des inscriptions qui sont dédiées à ces divinités.

P. 254-259. Joh. B. Keune. *Colonia Treverorum* (Tacite, *Hist.*, IV, 62 et 72); sens de

cette expression, d'après les inscriptions.

R. DE SERPA PINTO, MUSEU DE MARTINS SARMENTO (extr. de la *Revista de Guimaraes*, XXXVIII-XXXIX). Guimaraes, 1929.

P. 11-27. Relevé d'un certain nombre de marques de potiers trouvées en Portugal, émanant des ateliers d'Arrætium, de la Graufesenque et de Lezoux, de Heiligenberg et de Rheinzabern.

SERTA LEODIENSIA, MÉLANGES DE PHILOGIE CLASSIQUE PUBLIÉS A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE, Liège, 1930.

P. 31-32. P. Debouxhtay. L'invocation au Christ médecin de Timgad (*Ann. épigr.*, 1921, n° 36).

P. 177-186. L. Halkin. Inscriptions et antiquités romaines de Belgique, de Hollande et d'Angleterre signalées dans les Itinéraires de Dubuisson-Aubenay (1627-1638); *C. I. L.*, XIII, nos 3747, 4269, 8824, 8828; VI, nos 10722, 15602, 10534. Une inscription copiée à Londres, dans l'hôtel de Buckingham, ne figure ni au tome VI ni au tome VII du *C. I. L.*

134) GENIO IOOSO  
HESPERO  
SACRVM

STUDI IN ONORE DI P. BON-  
FANTE, I-IV, Milan, 1930.

Tome I, p. 3-10. V. Scialoja.  
A Falerone (Picenum), deux

fragments de bronze très mutilés  
se raccordant. D'un côté, quel-  
ques lignes en grands caractères  
peu lisibles. De l'autre :

135)

RAI

IO ESTO

eA COL.O

ERIT ID.IVS

5

CVRARE OPOR

INCEIDENDA.

QVASEI.SI.EI FVEr

(ligne vide)

rCO QVODQVE QVISQ

10

OM~~III~~OB EAM REM

O ESTO

D.M.NEIVE QVIS QVOD

NE QVIS FACITO.NEIVE IN

ALITERVE AGANTVR.FIANT

15

P.QVOIVS IBEI E.H.L.ARBITREI.RE

dictVSVE EST.ERIT.SEI QVIS AB EORVM

ERIT.NON.FICISSE DEICAT PR.qVEI

tribVS DECVRIEIS IEIS RECVPERATOR

peQVNIAM H.L.POPVLO PETET PRIOR

20

qVEI peQVNIAM POPVLO

et eORVM QVEI SORS.DVC

VE VTI.ID.IVDICIVM

E DESCRIBERE

EDICer

Ce texte provient d'une loi  
traitant de l'organisation des  
tribunaux. L. 3 : il s'agit peut-  
être de la *col(onia) Falerionen-*  
*sis* ; l. 15 : *h(ac) l(ege)* ; l. 18 :

mention des trois décuries de  
juges ; la quatrième fut insti-  
tuée par Auguste ; l'inscription  
est donc antérieure à la fonda-  
tion du principal.

Tome I, p. 177-181. Ett. Pais.  
Observations sur le testament  
de C. Castricius Agricola (*C.*  
*I. L.*, XI, n° 600).

Tome III, p. 619-630. F.  
Maroi. Sur une inscription d'Os-  
tie mentionnant un *iter pri-*

*vatum* (*Ann. épigr.*, 1919,  
n° 59 b).

J. G. TAIT, GREEK OSTRACA IN  
THE BODLEIAN LIBRARY AT  
OXFORD AND VARIOUS OTHER  
COLLECTIONS, I, Londres,  
1930.

R. CAGNAT et M. BESNIER.

---



# TABLES ANALYTIQUES

## DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

### 1° Table des périodiques et ouvrages cités.

#### A. — PÉRIODIQUES.

- Aegyptus*, 1929.  
*Africa italiana*, VIII, 1930.  
*American historical review*, 1929-1930.  
*American journal of archaeology*, 1930.  
*American journal of philology*, 1930;  
 1931, p. 1 à 104.  
*Annual of the British School at Athens*,  
 XXIX, 1927-1928.  
*The Antiquaries Journal*, 1930.  
*Atti della Reale Accademia di archeo-  
 logia di Napoli, nuova serie*, XI,  
 1929-1930.  
*Boletín de la Real Academia de la  
 Historia*, XCVI, 1930.  
*Bollettino di filologia classica*, XXXVI  
 1929-1930.  
*Bonner Jahrbücher*, CXXXV, 1930.  
*Bulletin archéologique du Comité des  
 Travaux historiques, Comptes ren-  
 dus des séances*, 1930, novembre et  
 décembre; 1931, janvier à mai.  
*Bulletin de correspondance hellénique*,  
 1930, p. 1 à 244.  
*Bulletin de la Société archéologique  
 de Sousse*, 1929-1930.  
*Bulletin de la Société des Antiquaires  
 de France*, 1930.  
*Bulletin de la Société des Antiquaires  
 de Normandie*, XXXVIII, 1928-  
 1929.
- Bulletin de la Société scientifique et  
 littéraire des Basses-Alpes*, 1930.  
*Bulletin mensuel de la Société archéo-  
 logique de Constantine*, mai 1931.  
*Bullettino dell' Istituto di diritto  
 romano*, 1930.  
*Byzantion*, V, 1929-1930; VI, 1931,  
 p. 1 à 520.  
*The Classical Journal*, 1929-1930.  
*Comptes rendus de l'Académie des  
 Inscriptions et Belles-Lettres*, 1930,  
 depuis la p. 193; 1931, p. 1 à 300.  
*Échos d'Orient*, 1931.  
*Germania*, 1930, depuis la p. 121;  
 1931, p. 1 à 136.  
*Historia*, IV, 1930; V, 1931, p. 1 à 532.  
*Jahrbuch des deutschen archaeologis-  
 chen Instituts, Archaeologischer An-  
 zeiger*, 1930.  
*Jahreshefte des österreichischen ar-  
 chaeologischen Institutes in Wien*,  
 XXVI, 1930, p. 1 à 74.  
*Journal of Hellenic Studies*, 1930;  
 1931, p. 1 à 138.  
*Journal of Roman Studies*, 1930;  
 1931, p. 1 à 172.  
*Klio*, N. F., VI, 1930-1931.  
*Medeelingen der kön. Akademie von  
 van Wetenschappen*, 70, série B,  
 n° 5, 1930.

*Mélanges de l'École française de Rome*, 1931.

*Mélanges de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth*, XV, 1930.

*Memoirs of the American Academy in Rome*, IX, 1931.

*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, XXIV, 1930-1931.

*Mitteilungen des deutschen archaologischen Instituts, Römische Abteilung*, 1929.

*Il mondo classico*, I, 1931.

*Notizie degli Scavi di antichità*, 1930.

*Philologische Wochenschrift*, 1930, depuis la p. 705.

*Pro Alesia*, XII-XIV, nos 47-48, 1927.

*Pro Nervia*, 1930.

*Revue archéologique*, 1931, I.

*Revue biblique*, 1930.

*Revue celtique*, 1930.

*Revue des Études anciennes*, 1930, depuis la p. 193; 1931, p. 1 à 320.

*Revue des Études latines*, 1931, p. 1 à 188.

*Revue des Questions historiques*, 1931, I.

*Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1929.

*Revue historique*, 1931, I.

*Revue historique de droit*, 1931.

*Rivista di filologia*, 1930.

*Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichità*, 1930.

*Syria*, 1930; 1931, p. 1 à 192.

*Transactions and proceedings of the American philological Association*, LX, 1929.

*Wiener Studien*, XLVIII, 1930.

*Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Romanistische Abteilung*, LI, 1931.

#### B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

P. V. C. Baur et M. J. Rostovtzeff, *The excavations at Dura-Europos*, II.

*Charisteria Alois Rzach*.

C. Daicovici, *Micia*, I.

C. Daicovici, *O contributie la prosopographia imperii romani saec.*, I-III.

C. Daicovici et J. Miloia, *Cerceiari archeologice in Banatul de Sud. Festschrift für James Læb*.

Alf. García Valdecasas, *La formula H. M. H. N. S. en las fuentes epigraficas romanas*.

H. Gummerus, *Die Südgallische Terrasigillata-Industrie nach den Graffiti aus La Graufesenque*.

G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne*.

W. Kubitschek, *Aeltere Berichte über den römischen Limes in Pan-nonien*, I.

J. Lunjak, *Die Grabinschrift der Natesia*.

*Mélanges Paul Thomas*.

*Mémorial Henri Basset*.

G. Mc. N. Rushforth, *Latin historical inscriptions*, 2<sup>e</sup> éd.

*Schumacher-Festschrift*.

R. de Serpa Pinto, *Muse do Martins Sarmento*.

*Serta Leodiensia*.

*Studi in onore di P. Bonfante*.

J. G. Tait, *Greek ostraca in the Bodleian library*.

2<sup>e</sup> Table des provenances.

N.-B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. **Rome.**

Provenances incertaines, 89-93.

II. **Italie.**

Altino, 98.  
Aquilée, 96, 97.  
Falerone, 135.  
Goletto (*Brixellum*), 9, 10.  
Naples, 99.  
Sarzana, 94.  
Scansano, 95.  
Tivoli (*Tibur*), 78.

III. **Péninsule ibérique.**

Caceres (*Castra Caecilia*), 71.  
Carthagène, 8.

IV. **Gaule.**

Cassis, 100.  
Reims, 45.  
Riez (*Reii*), 50.

V. **Grande-Bretagne.**

Birdoswald, 82.  
Caerleon, 69.  
Stoke-under-Han (Somerset), 7.

VI. **Germanie.**

Asberg (*Asciburgium*), 30.  
Bonn, 11-29.  
Cannstatt, 67, 68.  
Trèves, 70.  
Villenhaus (près de), 31.

VII. **Provinces danubiennes.**

1. **Pannonie.**

*Brigetio*, 79.

2. **Dacie.**

*Micia*, 118-121.  
*Pojejana Sarbeasca*, 125.  
*Sarmizegetusa*, 122-124.

VIII. **Grèce et îles.**

Sparte, 4-6.  
Stobi, 53, 72.

IX. **Asie.**

1. **Bithynie.**

Bech Evler, près de Brousse, 66.

2. **Galatie.**

Angora, 126-131.  
Kurd-Sinanli, 83.

3. **Pisidie.**

Antioche, 74, 75.  
Boz-Eyuk, 73.  
*Dionysopolis*, 76.

4. **Syrie.**

Beyrouth (*Berytus*), 84.  
Bordj-el-Salib, 109, 110.  
Djedita, 49.  
*Dura-Europos*, 113-117.  
Entre Aneibe et Manqoura, 86.  
Entre El-Hallabat et Al-Quattar, 85.  
Khan-Aneibe (près du), 107.  
Khan-el-Hallabat, 108.  
Khan-el-Manqoura (près du), 104-106.  
Khan-et-Trab (à l'est du), 103.  
Khan-et-Trab (à l'ouest du), 102.  
Palmyre (au sud-est de), 54.  
S'ané, 101.

5. **Palestine.**

*Gerasa*, 80, 81.  
Jérusalem, 111.

## X. Afrique.

## 1. Égypte.

Fayoum, 87, 88.

Provenance incertaine, 133

## 2. Tripolitaine.

Lebda (*Leptis magna*), 1-3

## 3. Tunisie.

Aïn el Blare, 34.

Carthage, 46, 55.

Fauché, 47.

Henchir Rekoub, 62

Kasserine, 43, 44.

Le Kef, 48.

Oglat Merteba, 37.

Sidi Mediane, 32, 33

Sousse, 132.

Thina, 61.

*Thuburbo minus*, 42

## 4. Algérie.

Bône, 112.

Cherchel, 35, 39.

Madaure, 40, 41.<sup>A</sup>

Ngaous (près de), 58-60

Sétif, 51.

Tigzirt, 57.

Youks, 52.

Zana, 63.

## 5. Maroc.

Chellah (Sala), 36, 38, 56

*Volubilis*, 64-65.

Provenances inconnues, 77, 134.

3<sup>e</sup> Table des Matières.

## I

## NOMS ET SURNOMS

Aconii, 130.

Aelia Rufina, 58.

T. Aelius Africanus, 36.

P. Aelius Alcandrides Damocratis, 4.

Aelius Januarius, 118.

Aelius Tuccuda, 65.

Aelius Zosimus, 36.

L. Aetrius, 49.

Fl. Agrippinus Eumenis f., 80, 81.

M. Albanus Super, 17.

Albanus Victor, 25.

Ammia... Sophonia, 132.

T. A(nnius) At(tius), 100.

C. Annius Capito, 36.

Antonia Felicula, 49.

M. Antonius Bassianus, 36.

Sex. Antonius Bassi(a)nus, 36.

Antonius Priscus, 56.

C. Antonius Priscus, 36.

Q. Ant. C. f. Cl. Tranquillus Saturninus, 56.

Apollofanès, 117.

Apuleius Severus, 28.

Aquila Hedone, 3.

Aquilus Victor, 58.

C. Arrius C. f. Antoninus, 122, 123.

Artemisia, 129.

C. Atilius Zubbæus, 36.

Q. Aufidenus Q. Sidectæ f., 1, 5.

Q. Aufidenus Sextus, 5.

Aurelia Aspis, 77.

Aurelia Zosima, 77.

Aur. Aurelius Abdetathus, 68.

Aurelius Alexander, 77.

Aur. Alpinus, 121.

Aurelius Arp...gius v. p., 82.

Aur. Audax, 130.

M. Aurelius Marcus, 61.

Q. Aurelius Papias, 73.

Aurelius Pervia, 26.

Aur. Polion, 128.

Aurelius Regrethus, 68.



- Aurelius Saluda, 68.  
 C. Blaesus, 24.  
 Boliades, 54.  
 Caecilia Sex. f. Petroniana Aemiliana, 42.  
 Sex. Caecilius Volusianus, 42.  
 L. Caesonius Honoratus, 40.  
 Callidromus, 131.  
 C. Candidinius Verus, 18.  
 T. Cassius Bassianus, 36.  
 M. Cassius Cassianus, 36.  
 C. Cassius Saturninus, 36.  
 C. Censorius Verus, 45.  
 Chrisostomus, 9.  
 Cintusmus Dacraionis f., 30.  
 Cl. Caeciliana, 56.  
 Tib. Cl. Andreas, 14.  
 Ti. Claudius Dolens, 89.  
 Ti. Claudius Justus, 20.  
 Cl. Lucius Valerius Valens, 129.  
 Ti. Claudius Menander, 79.  
 Claudius Nicomac, 121.  
 Ti. Claudius Paris, 94.  
 Cl. Saecularis, 119.  
 Cl. Sossius, 118.  
 Cominia Apra, 28.  
 Concessa, 59.  
 Concordia C. f. Festa, 10.  
 C. Concordius C. f. Rhenus, 10.  
 C. Concordius Primus, 10.  
 Q. Cornelius Capella, 38.  
 Cn. Cornelius Cornelianus, 36.  
 M. Cornelius M. F. Justus, 87.  
 M. Cornelius Stratonicus, 120.  
 L. Cornelius Victor, 36.  
 Cossinia L. f., 78.  
 L. Cossinius Electus, 78.  
 Crinitus, 47.  
 L. Dexsius Longinus, 72.  
 Diodora, 60.  
 Domitius Salmanopi f., 116.  
 Eusebius, 57.  
 Q. Fabius Amandus, 36.  
 L. Fabius Fabianus, 36.  
 Q. Fabius Fabricianus, 36.  
 C. Fabius Fidus, 36, 38.  
 Fabius Manlianus, 64.  
 C. Fabius Modestus, 36.  
 Q. Fabius Pudens, 36.  
 L. Fabius L. f. Claud. Romanus, 64.  
 Fabius Saturninus, 64.  
 M. Fabius Vibillio, 36.  
 L. Fabius Vivatianus, 36.  
 C. Fabricius Felix Salvianus c. v., 61.  
 Felix, 60.  
 T. Flavius, 41.  
 T. Fl. T. f. Palat. [Priscus Gallonius Fronto Mar]cius Turbo, 35.  
 T. Fl. Severus, 16.  
 Fl. V(i)crius Aphrodisius, 126.  
 Fortis, 9.  
 C. Fuficius C. f. Qui. Cerialis, 90.  
 Fulvia Nepotilla, 2.  
 Q. Fulvius Didabibulianus, 2.  
 A. Fulvius Justus, 79.  
 L. Geminius Januarius, 33.  
 Harpocraton qui et Nilus, 55.  
 Herade, 87.  
 Q. Herennius Tuscus, 36.  
 Hortensia Fortunata, 63.  
 L. Hortensius Maurus, 36.  
 Julia Attica, 43.  
 C. Julius C. f. Fab. Capito, 97.  
 Julius Crescens, 133.  
 Julius Peregrinus, 23.  
 C. Julius Philippus qui et Simplicius, 81.  
 Julius Romulus, 23.  
 C. Julius Senecio, 128.  
 M. Julius Severus, 50.  
 Ti. Julius Urbanus, 79.  
 Julius Verus, 67.  
 C. Junius Cassianus, 36.  
 M. Junius Cassianus, 36.  
 Q. Junius Rufinianus, 36.  
 Juzgao, 44.  
 Licinia Safurais f., 48.  
 T. Licinius Hierocles, 39.  
 Q. Lollius Festus, 79.  
 Q. Lollius Saturninus qui et Biccharis, 51.  
 Q. Lollius Saturninus qui et Mercurius, 51.  
 Longinus, 44, 45.  
 Lusanas, 117.  
 T. Macrinus Titianus, 19.  
 Marcia Aemilia Athenais, 129.  
 M. Marius M. f., 99.

- Fl. Martinus, 82.  
 L. Martius Gasculus, 70.  
 Mecannaeas, 117.  
 Montanus, 91.  
 Munatia C. et D. lib. Rufilla, 10.  
 Narcissus Aug. lib., 3.  
 Nassaëus Juzgagis f., 44.  
 Nathis, 117.  
 L. Nonius Victor, 79.  
 Optatus, 132.  
 Papias Tyranni f., 73.  
 Pardinius Paternus, 29.  
 Q. Petilius Novatus, 125.  
 Petronia, 95.  
 Q. Philippicus, 129.  
 Philippicus Sabinianus Publius, 49.  
 Q. Pontius Capitolinus, 36.  
 P. Postumius Hermesander, 36, 38.  
 Priscinus, 119.  
 Priscus, 90.  
 P. Prosius Celer, 13.  
 Publicius Marcellus, 54.  
 Publilius Optatianus, 6.  
 L. Pullus Anthos, 79.  
 L. Pullus Daphnus, 79.  
 C. Rufinianus, 59.  
 Scribonius Mucianus, 115.  
 L. Secundinius Severus, 21.  
 L. Sempronius Saturninus, 88.  
 Sempronius Valens, 88.  
 Sept. Lusias, 117.  
 Sergia Bella, 83.  
 Sergia Truphera, 83.  
 Sergius Carpus, 83.  
 Sergius Paullus, 83.  
 T. Statilius Proculus, 12.  
 Successinia Tita, 16.  
 Sulpicius Felix, 38.  
 M. Sulpicius M. f. Quir. Felix, 36.  
 Sutoria Pia, 12.  
 Temrirmas Sadufai filia, 44.  
 Thiridates, 117.  
 Q. Tineius Sacerdos, 66.  
 L. Titius L. f. Jul. Celer, 91.  
 L. Titius Melancoma, 91.  
 M. Tullius Pudens, 63.  
 Uttedius Honoratus v. c., 38.  
 Valeria Prima, 92.  
 C. Valerius Avitus, 36.  
 M. Valerius Capito.  
 L. Valerius Cornelius Saturninus, 36.  
 M. Valerius Fabullus, 36.  
 L. Valerius Gallus, 36.  
 L. Valerius Hesper, 92.  
 Q. Valerius Martialis, 36.  
 M. Valerius Polio, 36, 38.  
 Cn. Valerius Primus, 36.  
 L. Valerius Proculus, 88.  
 C. Valerius Rogatus, 36, 38.  
 Q. Valerius Saturninus, 36.  
 C. Valerius Saturninus, 36.  
 Q. Valerius Secundus, 22.  
 Vera, 132.  
 P. Vettius Saturninus, 15.  
 L. Vibius Diogenes, 76.  
 T. Vibius Vibiae lib. Justus, 9.  
 C. Victorinius Fronto, 21.  
 Victorinus, 93.  
 C. Victorius Liberalis, 27.  
 L. Vinnius Fronto, 39.  
 C. Virius P. f. Fab. Crescens mundus, 49.  
 C. Voconius Phœbus, 8.  
 L. Volussius Tertullus, 43.  
 Volussius Victor, Tallianus Cornelius, 43.  
 Liste de noms de chevaux, 84.

## II

## DIEUX, DÉESSES, HÉROS

- Aufaniae, 18, 20, 21.  
 Aufaniae sanctae, 16.  
 Aufaniae et Matres domesticae, 15.  
 Deae Aufaniae, 19.  
 Dolichenus, 125.  
 Domna Nemesis, 69.

Domus divina, 67, 120.	Mars, 118.
Domus divina, Genius loci et Campestres dii deaque omnes, 25.	Mater deum Magna Idaea Aug., 63.
Erecura, 67.	Matronae Andrusteithiae, 23.
Genius Africae, 111.	Matronae Aufaniae, 12, 13, 14, 17, 22.
Genius castelli, 8.	Matronae domesticae, 24.
Genius Jocosus Hesperus, 134.	Mercurius Gebrinius, 26, 27.
Genius Miciae, 120.	Numina Augusta et Junones, 70.
Genius Nerviorum, 29.	Saturnus, 58, 59.
Iaribolus deus, 115.	Silvanus, Domesticae et Mercurius, 118.
Isis, 126.	Sunuxsalis dea, 28.
Jupiter Optimus Maximus, 119, 121.	Tutela Charsitana, 100.
Lucifera, 132.	Ζεὺς μέγιστος, 114.
Luna, 94.	Noms de démons, 84, 132.

### III

#### PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

##### 1<sup>o</sup> *Sacerdotes païens.*

Ἀρχιερεὺς τῶν Αὐγούστων, 6.
Ἀρχιερεὺς τῶν Σεβαστῶν, 4.
Augur coloniae (à Micia), 120.
Γυμνασίαρχης, 4.
Pafer, 63.
Praepositus Camplanæ Afrodites, 9.
Sacerdos, 63.
S(acerdos?), 100.
Sacerdos Cererum, 34.
Sacerdotalis, 20.
Sacerdotium Caeninense, 2.
Sevir Augustalis, 10.
Vestalis, 78.

##### 2<sup>o</sup> *Particularités du culte païen.*

Criobolium, 63.
Mochomor, 59.
Molchomor, 60.
Morchomor, 58.
Tauribolium, 63.
Templa, 26, 111, 113.

##### 3<sup>o</sup> *Antiquités chrétienne.*

Inscriptions chrétiennes, 47, 57, 77, 93, 112.
Fidelis in pace, 47.
Martyr, 57.
Pasca, 93.

### IV

#### NOMS GÉOGRAPHIQUES

Agrippinensium colonia, 31,	Aviraca, 109.
— Claudia Ara colonia ( <i>decurio</i> ),	Baquatium gens ( <i>princeps</i> ), 65.
18, 19.	Beriaraca, 86, 110.
Alexandria ad Aegyptum, 88.	Bessus, 89.
Antium, 90.	Brixellum, 10.
Armenia provincia, 36.	Cappadocia provincia, 36.
Ἀσσιανός, 131.	Carnela, 85, 109, 110.

Carnicus, 91.  
 Celtae, 53.  
 Dardani, 53.  
 Dura (*strategus*), 117.  
 Elandorian, 71.  
 Γενναίς, 54.  
 Lacedaimon, 6.  
 Lepcitani Septimiani, 1.  
 Madaurensium colonia (*curialis*), 40.  
 — (*ordo et populus*), 41.  
 Mauretania Caesariensis (*procurator Augusti*), 35.  
 Mauritania, 53.  
 Palmyra, 85, 108.  
 Reii, 50.  
 Rhenus, 26.  
 Roma, 36.  
 Rucuma (*municipium Antonium Gordianianum*), 62.

Salenses, 56.  
 — (*municipium*), 36.  
 — (*ordo*), 38.  
 Σαουαθρεύς, 129.  
 Sarmizegetusa (*colonia Ulpia Traiana Aug. Dacica*), 122, 123, 124.  
 Saxonia, 53.  
 Spasinu Charax, 54.  
 Strata Diocletiana, 85, 109, 110.  
 I Strata Diocletiana, 108.  
 Teanum Sidicinum, 13.  
 Tribocus civis, 30.  
 Uruncae, 30.  
 Vallis Albana, 86, 104, 105, 106.  
 Vallis Diocletiana, 103, 104, 105.  
 Vologesias, 54.  
 Volubilitanum municipium (*decurio*), 56.

## V

## EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1<sup>o</sup> *Empereurs romains.*

Divus Hadrianus, 54.  
 Imp. Antoninus, 54.  
 Imp. Caes. T. Ael. Had. Anton. Aug.  
 Pius p. p. liberique ejus, 49.  
 Imp. Caes. Divi Hadriani fil. Divi  
 Traiani Parthici nep. Divi Nervae  
 pronep. Titus Aelius Hadrianus  
 Antoninus Aug. Pius pont. max.  
 trib. pot. III cos. III p. p., 65.  
 Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus.  
 Antoninus Aug. Pius cos. IIII p.  
 p., 88.  
 Imp. M. Aurelius Antoninus Aug.  
 pont. max. trib. pot. XX imp. III  
 cos. III, p. p. et L. Aurelius Verus  
 Aug. Armeniacus Parthicus max.  
 trib. pot. VI imp. III, cos. II,  
 proc. Divi Antonini filii Divi  
 Hadriani nepotes Divi Traiani  
 Parthici pronepotes Divi Nervae  
 abnepotes, 133.

Imp. Caes. L. Septimius Severus  
 Pius Pertinax Aug. Arabicus Adia-  
 benicus pont. max. trib. pot. VI,  
 imp. XI, cos. II, p. p. procos. VII  
 et Imp. Caes. M. Aurelius Anto-  
 ninus Aug. trib. pot. II et P. Sep-  
 timius (Geta) Caesar, 66.  
 Imp. Caes. L. Septimii Severi Pii  
 Arabici Adiabenici Parthici max.  
 Britannici max. fil., Divi Antonini  
 Pii Germanici Sarmatici nep., Divi  
 Antonini Pii pronep., Divi Ha-  
 driani abnep., Divi Traiani Parthici  
 et Divi Nervae adnep., M. Aure-  
 lius Antoninus. Pius Felix Aug.  
 Parthicus max. Britannicus max.  
 Germanicus Arabicus pont. max.  
 trib. pot. XVIII imp. III, cos. III,  
 p. p. procos, 37.  
 Imp. Caess. C. C. n. n. C. Vibius  
 Tribonius Gallus et G. Vibius  
 Apinius Veldunianus Volusianus  
 Augg. pon. p. p. pa., 31.



P. Cornelius Licinius Valerianus nobilissimus Caesar, 1.  
 Licinius Valerianus Pius Felix Augustus, 80.  
 Divus Carus pater d. d. nn. Imp. Caess. M. Aurelii Carini Pii Felicis Aug. et M. Aurelii Numeriani Pii Felicis Aug., 62.  
 Diocletianus Maximianus Aug. Constantinus Maximianus, 101.  
 Dddd. nnnn. Diocletianus et Maximianus Augg. et Constans et Maximianus nn. C. C., 86.  
 Dd. nn. invicti Diocletianus Maximianus Augg. Constantius Maximianus nn. bb. C. C., 102.  
 Dd. nn. nn. Diocletianus Maximianus Augg. Constantius Maximianus nb. CC., 103.  
 Ddd. nnnn. Diocletianus et Maximianus Augg. et Constantius et Maximianus nn. CC., 106.

Dddd. nnnn. Diocletianus et Maximianus Augg. et Constantius et Maximianus, 104.  
 Imp. nn. Diocletianus et Maximianus invicti Augg. et Constans et Maximianus nn. C. C., 82.  
 Dd. nn. Constantius et Maximianus Augg. Severus et *Maximinus* nn. C. C. 107.  
 Imp. Fl. Val. Severus Pius Fel. nob. Caes., 7.  
 ...Maximianus et Fl. Jul. Crispus et Constantinus et Constantius nn. C. C., 105.  
 Honorius et Theodosius p. p., Augg., 33.

2° *Personnages de la famille impériale.*

Vibia Sabina Augusta, 76.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

Imp. Caes. Nerva Traiano Aug. V M. Luberio Maximo II cos. (103 p. c.), 87.  
 Imp. Caes. Traiano Adriano Aug. III et P. Dammio Rustico cos. (119 p. c.), 72.  
 Lollio Avito et Statilio Maximo coss. (144 p. c.), 38.  
 T. Statilio Maximó L. Lolliano Avito cos. (144 p. C.), 88.  
 Imp. Caesare T. Aelio Hadriano Antonino Aug. Pio IIII M. Aurelio Caesare II cos. (145 p. c.), 88.  
 Cilone II et Libone cos. (204 p. c.), 21.  
 Imp. Antonino II et *Geta Caes.* cos. (205 p. C.), 16.

Severo et Quintiano cos. (253 p. c.), 19.  
 Aetio et Valerio cos. (432 p. c.), 93

2° *Fonctions supérieures.*

Adlecti ab Augusto in primam decuriam, 127.  
 Aedilis plebis, 61.  
 Consularis, 42, 122.  
 Leg. Aug. pr. pr. (en Dacie), 122, 123, 124.  
 Leg. pro praetore, 66.  
 Praefectus Aegypti, 88.  
 Praefectus praetorio, 82.  
 Praeses (en Maurétanie Tingitane), 38.  
 Praetor infinitarius, 61.  
 Proconsul (en Achaïe), 6.  
 Quaestor urbanus, 61.

3<sup>o</sup> Fonctions inférieures.

Augusti libertus, 3.  
**Praefectus vehiculorum**, 2.  
 Procurator, 83.  
 Procurator Auggg., 128.

4<sup>o</sup> Fonctions financières.

Electus et retentus ad censum excipiendum, 26.  
 Procurator XX hereditatium, 2.

## VII

## CORPS DE TROUPES

1<sup>o</sup> Légions.

Leg. I Minervia (*primus pilus*), 26.  
 — (*veteranus, ex armatura*), 15.  
**Legio I Minervia Maximiana Pia Fidelis Antoniniana**, 11.  
 Leg. I Minervia Pia Felix (*centurio*), 14.  
 — (*miles*), 17.  
 — (*praefectus*), 12.  
 Leg. IIII Flavia Pia Fidelis (*veterani*), 130.  
 Leg. IIII Scythica, 34.  
 — (*centurio*), 113.  
 Leg. VI et XXX (*miles*), 95.  
 Leg. VIII Aug. (*praefectus castrorum*), 13.  
 Leg. VIII Claudia (*centurio*), 14.  
 Leg. XVI Flavia Firma Fidelis (*tribunus militum*), 36.

2<sup>o</sup> Ailes.

Ala I Bosporanorum (*praefectus*), 118.  
 Ala IX Firma catafractaria (*equites*), 68.  
 Ala Frontoniana (*eques*), 30.  
 Ala II Syrorum civium Romanorum (*praefectus equitum*), 36.

3<sup>o</sup> Cohortes.

Cohors... (*beneficarii et decuriones*), 117.  
 Coh. I Aug. Cyrenaica (*miles, eques*), 129.  
 Coh. V Gallica (*miles?*), 125.

Coh. I Germanorum (*praefectus*), 36  
 Coh. II Ulpia equitum civium Romanorum sagittariorum, 113.  
 Coh. III Ulpia miliaria Petraeorum (*tribunus militum*), 36.

4<sup>o</sup> Garnison de Rome.

Coh. VIIII Praet. (*speculator, centuria*), 91.  
 Coh. XII Urbana (*miles, centuria*), 90.

5<sup>o</sup> Corps divers.

Numeri (*praepositus*), 113.

6<sup>o</sup> Flotte.

Classis praetoria Misenatium (*miles*), 89.  
 — (*miles, praefectus*), 133.

7<sup>o</sup> Grades et emplois.

Beneficarii consulares, 16, 119.  
 Beneficiarius, 128.  
 Χίλιαρχος, 115.  
 Praefectus, 38.  
 Stator tribuni, 116.  
 Subpraefectus equitum, 97.  
 Veteranus ex praetoriano, 72.

8<sup>o</sup> Particularités.

Diplômes militaires, 79, 133.  
 Militiae, 38.

## VIII

## ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Aedilis, 40, 41.	Duumvir, 40, 41.
Album de l'ordo decurionum de Sala (?), 36.	Duumviralis, 20.
Annona, 38.	Ex tabulario (?), 39.
Colonia, 135.	Liberator et patronus, 36.
Condecuriones, 32, 38.	Patronus (à Sparte), 6.
Curator (à Savathra), 129.	Patronus coloniae (à Gerasa), 81.
Curator [platearum et vi]corum, 74.	Patronus coloniae (à Thuburbo mi- nus), 42.
Curia Ulpia (à Sala), 38.	Praetor, 99.
Curiae, 32, 33, 41.	Recuperator, 135.
Décret des décurions de Sala, 38.	Quaestor, 36.
Decuries de juges, 135.	Στρατηγός, 81.
Decuriones, 41.	Veteranorum cur(ia) Miciensium (Ma- gistri), 121.
Duoviri, 38.	

## IX

## COLLÈGES

Agrippinianum collegium (decurio), 92.	Vestiarum, 96
--	---------------

## X

## PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Adsertor legum, 41.	Galliculae, 69.
Architectus, 3.	Inscriptions métriques, 39, 78.
Basis, 32.	Inscriptions sur mosaïque, 47, 52.
Bornes milliaires, 31, 37, 85, 86, 101-110.	Intercolumnium cum gradibus, 75.
Cachet d'oculiste, 45.	ἵπποι καὶ ἡνίοχοι γρόας καλασίνων, 84.
Corona, 32.	Leugae, 31.
Crocodes ad ectropium, 45.	Muri, 38.
Curator bonorum, 88.	Negotiator cretarius, 27.
Diamisus ad cicatrices, 45.	Palladium ad aspritudines, 45.
Εὐχὼν Καίσαρος, 73.	Pallium, 69.
Evodes ad diathesis, 45.	Patroni, 81, 91.
Fragment de loi sur l'organisation des tribunaux, 135.	Pediseci, 9.
	Philosophus, 5.

Poids, 94.  
Porticus, 33.  
Praetorium, 82.  
Primus palus, 131.  
Principia, 82.  
Retiarii, 131.  
Signa, 75.  
Sportulae, 32, 41.

Statuae, 32, 113.  
Strata, 101, 103.  
I Strata, 104, 106.  
Tabellae defixionum, 55, 69, 84, 132.  
Tabulae professionum quibus liberi  
nati sunt, 87, 88.  
Tessère d'hospitalité, 71.  
Tribunal, 75.

---



# TABLES

## DU TOME XXXIV DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
Sur l'origine des mutules doriques, par R. DEMANGEL. . . . .	1
Divus Augustus, par J. GAGÉ . . . . .	11
L'attitude du repos dans la statuaire de la Grèce archaïque et la loi de frontalité, par W. DEONNA . . . . .	42
Sur quelques ports de l'itinéraire maritime, par J. MOUQUET. . . . .	123
Un camée retrouvé, par S. REINACH. . . . .	136
Pittakos, par A. H. KRAPPE : . . . . .	142
Un nouveau tableau au Musée du Louvre : « La Présentation au Temple », par le Lieutenant-Colonel ANDRIEU. . . . .	154
<i>Bulletin de l'Académie des inscriptions</i> . . . . .	171
<i>Variétés</i> : Les reliefs grecs de terre cuite dits « Plaquettes de Milo ». La basilique de Saint-Rémi à Reims. — Aulus Antonius Orobius, grammai- rien italien du début du xvr <sup>e</sup> siècle . . . . .	186
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Ulrich de Wilamowitz-Moellen- dorf. — George Foot Moore. — Clifford Herschel Moore. — Paul Bœs- willwald. — Hommage à Henry Charles Lea. — Curtius et Schliemann, — Une thèse sur l'origine de l'art. — L'art baroque. — Genava. — La douzième série des <i>Einzelaufnahmen</i> . — Le Répertoire de la statuaire. — Un portrait d'Ankhsenpaaten. — Poterie mégalithique et trépanation. — La Rhodésie préhistorique. — Les livres de Josué et des Juges. — A Gnosso. — Part aux Philistins! — Bouzygès. — Fouilles à Lesbos. — Une tête colossale d'Athéna découverte à Athènes. — L'expédition Ernst von Sieglin. — La nécropole de Tschékalowitz (Bohême). — Fouilles à Minorque. — Les fouilles sous-marines de Chersonnèse. — La belle Hélène à Mistra. — La sculpture funéraire à Tarente. — L'Académie américaine de Rome. — A Alésia en 1931. — Une œuvre nouvelle de Favorin d'Arles. — Un char romain. — La fibule d'or de Molsheim (Hesse rhénane). — A Verulamium. — L'arc de triomphe de Verula- mium. — Découvertes à Colchester. — Toits romains en ardoise. — Inscriptions romaines d'Utrecht. — Les mosaïques de Sainte-Sophie. — Le Musée d'Extrême-Orient à Stockholm. — Le Bulletin des Musées de Barcelone. — Les origines du Musée de New-York. — Encore Roger van der Weyden et Campin. — La question de Campin . . . . .	194
<i>Bibliographie</i> : Fr. MATZ. — S. REINACH. — F. N. PRICE. — D. VOLTER. — J. SUNDWALL. — L. S. LEAKEY. — E.-L. SUTENIK et L.-A. MAYER. — D. M. ROBINSON. — O. BRONNER. — B. D. MERITT. — F. P. JOHNSON. — Chr. BLIN- KENBERG. — CH. DUGAS. — D. M. ROBINSON, C. G. HARCUM et J. H. ILIFFE.	

— W. GIESECKE. — E. CAHEN. — EV. BRECCIA. — R. MICACCHI. — A. BASCHMAKOFF. — CHR. HAWKES et G. C. DUNNING. — H. PRENTOUT. — A. DONNADIEU. — S. P. ALOUPLI. — M. MUTTERER. — E. MAGALDI. — CHR. HUELSEN. — J. HUBAUX. — MELINA PINTO COLOMBI. — A. DUFOURCQ. — FR. CROME. — FR. SÜHLING. — <i>Mélanges</i> Charles Diehl. — E. DIEZ et O. DEMUS. — L. LEFRANÇOIS-PILLON. — FRANCISCO DE ALMEIDA MOREIRA. — H. PERRAULT-DESAIX. — J. HUERT. — N. GHICA BDESTI. — G. BALS. — CURT GLASER. — P. MURATOFF. — M. CHARAGEAT et L. BENOIST. — H. d'ARDEENNE DE TIZAC. — P. LE COUR . . . . .	213
<b>Piroboridava.</b> La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie Inférieure, par R. VULPE. . . . .	237
<b>La nécropole celtique de Cournon et son bas-relief</b> , par A. MORLET . . . . .	277
<b>Copies de chefs-d'œuvre</b> , par S. REINACH. . . . .	289
<i>Variétés</i> : Discours de M. Mâle, directeur de l'École de Rome, à l'occasion du Cinquantenaire de cette École. — La Conférence internationale d'Athènes pour les monuments d'art et d'histoire. . . . .	300
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Victor Bérard. — Raymond Kerschlin. — Michel Clerc. — Pierre Paris. — Ferdinand Noack. — Hommage à Sir Flinders Petrie. — En souvenir de Marie de Mecklembourg Schwerin. — Une nouvelle Revue d'histoire et d'archéologie. — Les Mededeelingen de Rome (1931). — Le volume II des Yale Classical Studies (1931). — A l'Académie de Leningrad. — Homo Pekinensis. — Sur les clepsydres. — Herculaneum. — Les fouilles de Saint-Paulien. — Peintures anglaises du XIV <sup>e</sup> siècle. . . . .	313
<i>Bibliographie</i> : J. DÉCHELETTE. — SIR JAMES G. FRAZER. — KURT ARAM. — F. MELIAN STAWELL. — A. H. SAYCE. — REINHARD LULLIES. — H. ST. JOHN THACKERAY. — A. GARDNER. — M. AGBERT. — G. de Tervarent. — A. GABRIEL. . . . .	323
<i>Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine</i> , par R. CAGNAT et M. BESNIER. . . . .	333

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
ANDRIEU (Lieutenant-Colonel). — Un nouveau tableau au Musée du Louvre : « La Présentation au Temple ». . . . .	154
BESNIER (M.). — Revue des publications épigraphiques. . . . .	333
CAGNAT (R.). — Revue des publications épigraphiques . . . . .	333
DEMANGEL (R.). — Sur l'origine des mutules doriques . . . . .	1
DEONNA (W.). — L'attitude du repos dans la statuaire de la Grèce archaïque et la loi de frontalité . . . . .	42
GAGÉ (J.). — Divus Augustus . . . . .	11
KRAPPE (A. H.). — Pittakos . . . . .	142
MORLET (A.). — La Nécropole celtique de Cournon et son bas-relief. . . . .	277
MOUQUET (J.). — Sur quelques ports de l'itinéraire maritime. . . . .	123
REINACH (S.). — Copies de chefs-d'œuvre. . . . .	289
REINACH (S.). — Un camée retrouvé . . . . .	136
VULPE (R.). — Piroboridava. La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie Inférieure . . . . .	237

---

*Le Gérant : NAILLARD.*

---

7189-32. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>.



102.014

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXIV

JUILLET-OCTOBRE 1931

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1931

Tous droits réservés.



## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Sur l'origine des mutules doriques, par R. DEMANGEL . . . . .	1
Divus Augustus, par J. GAGÉ . . . . .	11
L'attitude du repos dans la statuaire de la Grèce archaïque et la loi de frontalité, par W. DEONNA . . . . .	12
Sur quelques ports de l'itinéraire maritime, par J. MOUQUET . . . . .	123
Un camée retrouvé, par S. REINACH . . . . .	136
Pittakos, par A. H. KRAPPE . . . . .	142
Un nouveau tableau au Musée du Louvre : « La Présentation au Temple », par le Lieutenant-Colonel ANDRIEU . . . . .	154
<i>Bulletin de l'Académie des inscriptions</i> . . . . .	171
<i>Variétés</i> . Les reliefs grecs de terre cuite dits « Plaquettes de Milo ». — Labasi- lique de Saint-Rémi à Reims. — Aulus Antonius Orobius, grammairien italien du début du xvi <sup>e</sup> siècle. . . . .	186
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Ulrich de Wilamowitz-Moellendorf. — George Foot Moore. — Clifford Herschel Moore. — Paul Bœswillwald. — Hommage à Henry Charles Lea. — Curtius et Schliemann. — Une thèse sur l'origine de l'art. — L'art baroque. — Genava. — La douzième série des Einzel- aufnahmen. — Le Répertoire de la statuaire. — Un portrait d'Ankhsenpa- aten. — Poterie mégalithique et trépanation. — La Rhodésie préhistorique. — Les livres de Josué et des Juges. — A Cnossos. — Part aux Philistins! — Bouzygès. — Fouilles à Lesbos. — Une tête colossale d'Athéna découverte à Athènes. — L'expédition Ernst von Sieglin. — La nécropole de Tschéka- lowitz (Bohême). — Fouilles à Minorque. — Les fouilles sous-marines de Chersonnèse. — La belle Hélène à Mistra. — La sculpture funéraire à Ta- rente. — L'Académie américaine de Rome. — A Alésia en 1931. — Une œuvre nouvelle de Favorin d'Arles. — Un char romain. — La fibule d'or de Molsheim (Hesse rhénane). — A Verulamium. — L'arc de triomphe de Verulamium. — Découvertes à Colchester. — Toits romains en ardoise. — Inscriptions ro- maines d'Utrecht. — Les mosaïques de Sainte-Sophie. — Le Musée d'Extrême-Orient à Stockholm — Le Bulletin des Musées de Barcelone. — Les origines du Musée de New-York. — Encore Roger van der Weyden et Campin. — La question de Campin . . . . .	194
<i>Bibliographie</i> : Fr. MATZ. — S. REINACH. — F. N. PRYCE. — D. VOLTER. — J. SUND- WALL. — L. S. LEAKEY. — E.-L. SUTENIK et L.-A. MAYER. — D. M. ROBINSON. — O. BRONNER. — B. D. MERITT. — F. P. JOHNSON. — Chr. BLINKENBERG. — Ch. DUGAS. — D. M. ROBINSON, C. G. HARCUM et J. H. ILIFFE. — W. GIESECKE. — E. CAHEN. — Ev. BRECCIA. — R. MICACCHI. — A. BASCHMAKOFF. — Chr. HAWKES et G. C. DUNNING. — H. PRENTOUT. — A. DONNADIEU. — S. P. ALOUPI. — M. MUTTERER. — E. MAGALDI. — Chr. HUELSEN. — J. HUBAUX. — MELINA PINTO COLOMBI. — A. DUFOURCO. — Fr. CROME. — Fr. SÜHLING. — Mélanges Charles Diehl. — E. DIEZ et O. DEMUS. — L. LEFRANÇOIS-PILLON. — FRANCISCO DE ALMEIDA MOREIRA. — H. PERRAULT-DESAIX. — J. HUBERT. — N. GHICA BU- DESTI. — G. BALS. — CURT GLASER. — P. MURATOFF. — M. CHARAGEAT et L. BENOIST. — H. D'ARDENNE DE TIZAC. — P. LE COUR . . . . .	213

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1931

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

#### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

F02.014

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

/ PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXIV

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1931

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1931

Tous droits réservés

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Piroboridava. La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie Inférieure, par R. VULPE. . . . .	237
La nécropole celtique de Cournon et son bas-relief, par A. MORLET. . . . .	277
Copies de chefs-d'œuvre, par S. REINACH. . . . .	289
<i>Variétés</i> : Discours de M. Mâle, directeur de l'École de Rome, à l'occasion du Cinquantenaire de cette École. — La Conférence internationale d'Athènes pour les monuments d'art et d'histoire. . . . .	300
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Victor Bérard. — Raymond Kœchlin. — Michel Clerc. — Pierre Paris. — Ferdinand Noack. — Hommage à Sir Flinders Petrie. — En souvenir de Marie de Mecklembourg-Schwerin. — Une nouvelle Revue d'histoire et d'archéologie. — Les Mededeelingen de Rome (1931). — Le volume II des Yale Classical Studies (1931). — A l'Académie de Leningrad. — Homo Pekinensis. — Sur les clepsydres. — Herculaneum. — Les fouilles de Saint-Paulien. — Peintures anglaises du XIV <sup>e</sup> siècle. . . . .	313
<i>Bibliographie</i> : J. DÉCHELETTE. — SIR JAMES G. FRAZER. — KURT ARAM — F. MELIAN STAWELL. — A. H. SAYCE. — REINHARD LULLIES. — H. ST. JOHN THACKERAY. — A. GARDNER. — M. AUBERT. — G. de Tervarent. — A. GABRIEL. . . . .	325
<i>Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine</i> , par R. CAGNAT et M. BESNIER . . . . .	333

---

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1931

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an. 80 fr.	
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.*

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

---

### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
*49, boulevard Saint-Michel (place de la Sorbonne) - PARIS (5<sup>e</sup>)*

---

**DICTIONNAIRE  
ÉTYMOLOGIQUE  
DE LA  
LANGUE FRANÇAISE**

par

**Oscar BLOCH**

Directeur d'études à l'École des Hautes Études

avec la collaboration de

**W. von WARTBURG**

Professeur à l'Université de Leipzig

---

Préface de **A. MEILLET**

---

**En deux forts volumes** (env. 800 pages), grand in-8°  
(18×26) reliés pleine toile

Le premier volume est paru : Prix **100 fr.**

On souscrit aux deux volumes : Prix **180 fr.**

(Ces prix seront majorés à l'apparition du 2<sup>e</sup> volume en juillet 1932)



**LIBRAIRIE ERNEST LEROUX**

**28, rue Bonaparte, PARIS-VI**

Téléphone : Danton 05.67

R. C. Seine 226-007 B

Chèq. post. Paris 1024-92

Études d'Art et d'Archéologie publiées sous la direction  
d'**HENRI FOCILLON**

---

## L'ART

DES

### SCULPTEURS ROMANS

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DES FORMES

PAR

**Henri FOCILLON**

Un volume 20×26 cm., xii-296 pages, 50 planches h. t., 1931. . . **130 »**

---

**JURGIS BALTRUŠAITIS**

### LA STYLISTIQUE ORNEMENTALE

DANS LA

### SCULPTURE ROMAINE

Un vol. 21×26 cm., xii-404 pages, 850 dessins, 78 photos, 1931. **150 »**

---

Université de Paris — Institut d'Art et d'Archéologie  
Bibliothèque d'Art Catalan (Fondation Cambo).

---

**JURGIS BALTRUŠAITIS**

### LES CHAPITEAUX

DE

### SANT CUGAT DEL VALLÈS

Un volume 21×26 cm., 150 pages, 141 figures, 1931. . . . . **60 »**

7189 -32 — Tours, Imprimerie ARBAULT et C<sup>ie</sup>.

APR - 1 1932